

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

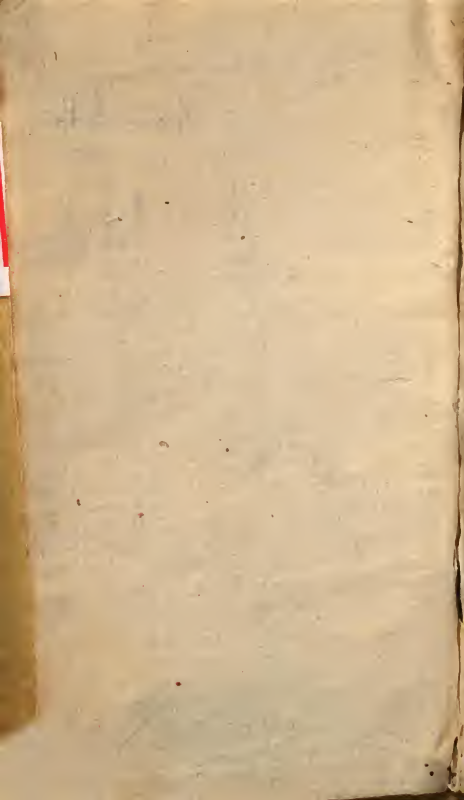
148

A

18

ENAPOLI

~~102 h. 38~~



MEMOIRS

OF THE

LIFE AND DEEDS

OF

JOHN WILSON

OF THE

REPUBLIC OF

THE UNITED STATES

OF AMERICA

BY

JOHN WILSON

OF THE

REPUBLIC OF

THE UNITED STATES

101

A

72

LES
MEMOIRES
DE FEV MONSIEVR
LE DVC DE GVISE.
SECONDE EDITION.



A PARIS,

Chez { EDME MARTIN , au Soleil d'or , } rue 6.
 E T }
 SEBASTIEN MABRE - CRAMOISY , } l'ac-
 aux Cicognes. } qués.

M. DC. LXVIII. de
A L'ECCLIASTIQUE PRIVILEGE DU ROY.



MEMOIRS

OF THE

LE DUC DE GUISSE

RECOUVRE L'ETAT



PAR M. DE GUISSE





ELOGE

DE FEV MONSIEVR

LE DVC DE GVISE,

Par vn homme de grande qualité.

LE donne à la posterité
l'eloge d'un Prince aus-
si grand par sa vertu
que par sa naissance : Et bien
qu'il soit inutile d'en parler à la
teste d'un Livre, qui fera juger
de son mérite ; je dois à sa mè-
moire ce témoignage de la veri-

ELOGE

té, que jamais Homme n'a reçu de plus rares dons du Ciel, ni les a mieux fait connoître à toute la Terre.

Je ne suivray pas en cette occasion les règles de l'éloquence, mais celle du devoir ; & ma main exprimera moins les mouvemens de mon esprit, que ceux de mon cœur. L'ay trop de choses à dire à la louange de ce Prince, pour les bien dire. Et puisqu'il ne s'agit pas ici de paroître savant, mais de le faire paroître tel qu'il a esté ; je seray content du portrait que je vais mettre au jour, puisqu'il sera fort ressemblant.

Je ne dirai rien à l'avantage de son nom ; toutes les Histoires

DE M. DE GUISE.

sont remplies de la gloire de ceux qui l'ont porté : Et sans parler que de sa personne , i'apprendray seulement à ceux qui ne l'ont pas connu , que Henry de Lorraine Duc de Guise , estoit bien fait sans presumption , propre sans affectation , civil sans bassesse , braue sans emportement , liberal sans profusion , & adroit sans artifice. Sa franchise égaloit sa valeur ; Elle parut avec éclat dans un combat particulier , où la qualité de son aduersaire ne l'eût pas empêché de treuuer une excuse , s'il eût esté capable d'en chercher : Il blessa , il fut blessé : mais il en sortit enfin couuert d'une gloire immortelle.

ELOGE

Toute la Noblesse du Royaume de Naples l'a vû avec estonnement luy resister presque seul, & percer l'épée à la main tout ce qui s'opposoit aux efforts de son courage. L'Histoire vante les actions de Cesar & d'Alexandre, quand l'un traversa vn bras de Mer à la nage, tout couuert des traits de ses ennemis, & que le dernier attaqua sur le Granique, vne armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord.

Tout cela me semble égalé par le passage du Duc de Guise, pour se jetter dans Naples: Il brava les vens & la mer, & luy quatrième dans vne felouque méprisa toute vne flotte ennemie pour

DE M. DE G V I S E.

aller secourir ses intimes amis.

Mais si sa valeur estoit infinie, sa bonté ne l'estoit pas moins. Iamais on n'est sorti mal satisfait de sa presence. Il estoit aussi bien que Tite les délices du genre humain ; Sa douceur naturelle le faisoit compatir aux malheurs d'autrui ; Sa modeste joie en inspiroit à tout le monde. Les parties de diuertissemens , ou l'adresse , la galanterie , & la magnificence se signalent d'ordinaire , m'ont parut languissantes depuis qu'on ne l'y voit plus : Et quoique nous ayons vn Maître qui possede toutes ces choses en vn degré tres éminent , lorsque de son admirable personne on vient à passer à sa suite , on voit

ELOGE

bien qu'il y manque de ses principaux ornemens.

On ne l'a jamais blâmé que d'un excez dont le défaut est un vice : Il aimoit , dit - on , avec un peu trop d'ardeur. Si la dureté est une tache à la beauté d'une ame ; la tendresse en doit augmenter l'éclat & le prix. Il portoit avec une fierté sans égale les intérêts de ceux qui s'attachoient à luy ; Son crédit , son bien , son épée , rien ne leur estoit épargné. Mais sur tout il aimoit le Roy avec une tendresse respectueuse au delà de toute expression. Il me confirma dans sa maladie ce que j'en avois déjà connu en plusieurs occasions. Le funeste succès qui la

DE M. D'E G V I S E.

termina , me fit voir aussi combien ce grand Roy s'y trouuoit sensible ! Ce fut à moy qu'il en laissa voir les glorieuses marques, quand il en apprit la mort ; pource qu'il sauoit à quel point je l'auois honoré pendant toute sa vie.

Que reste-t-il donc pour l'honneur de sa memoire ? Il s'est reconcilié avec Dieu : Il a esté plaint du plus grand des Monarques ; regretté de ses amis ; adoré des siens ; pleuré des peuples ; loué mesme de ses envieux ; & admiré de tous. Il a laissé un Successeur digne de luy : Et pour comble de felicitéz , nous auons lieu de iuger que sa gloire toute

ELOGE DE M. DE GWISE.

grande qu'elle est parmi les Hommes, l'est encore incomparablement plus dans le Ciel.



LES



LES
MEMOIRES
DE FEV MONSIEVR
LE
DUC DE GUISE.

LIVRE I.

VN E malheureuse affaire , qui n'a que trop éclaté , malgré moy , dans toute l'Europe , m'ayant obligé de demander permission à la Reine Mere , alors Regente , de m'en aller à Rome , pour me tirer de l'embarras qu'elle me cauſoit , auſſi préjudiciable à ma reputation , qu'à l'étaſſement de ma fortune : Et la paſſion que j'ay toûjours eue de rendre à la Couronne toutes ſortes de ſervices , comme j'y ſuis engagé par l'honneur , par ma naiſſance , & par mon inclination particuliere , me forcerent d'y ſejourner vn an & plus.

Le Pape Innocent X. ayant pris beaucoup d'amitié pour moy , je crûs de voir ménager ſa tendreſſe , & ſa confiance , pour me rendre , ſ'il m'eſtoit poſſible , l'inſtrument de ſa reconciliation avec la

France, quoy que veritablement assez foible , pour entreprendre vn si grand ouvrage. Et comme je savois , que Monsieur le Cardinal Mazarin souhaitoit ardemment , de faire avoir vn Chapeau à son frere , qui estoit pour lors Archevesque d'Aix , étant étroitement attaché à ses intérests , luy ayant promis amitié , & vouë mes services , je m'étudiai avec soin , de reconnoître par quelle raison le Pape y estoit si peu porté : Et après vn long entretien que j'eus vn jour avec luy , sur l'état de toutes les affaires de l'Europe , je le mis insensiblement sur le sujet , qui l'obligeoit à maintenir vne division si préjudiciable à toute la Chrestienté , qu'il ne dépendoit que de luy de finir avec beaucoup de facilité ; puisque j'estois assuré , que dès qu'il voudroit faire la premiere démarche , il trouveroit toutes les dispositions à la Cour de bien vivre avec luy.

D'abord il m'assura qu'il aimoit tous les François , & qu'il le témoigneroit à tous les particuliers dans les rencontres, où ils prétendroient quelque grace de luy ; mais qu'il avoit de trop grands sujets de se plaindre de Monsieur le Cardinal Mazarin , pour les pouvoir oublier. Il me raconta par le menu toutes ses doleances ; Que l'on n'avoit pas voulu approuver son élection ; Que les Ministres du Roy , qui estoient à Rome , luy perdoient le respect en toutes occasions , le menaçoient , & l'outrageoient en sa personne , & en sa famille : Surquoy il s'échauffa de manière , & se mit dans vn tel emportement, que je crûs qu'il luy falloit laisser jetter son feu ; & le prendre plus de sang froid ; avant que de luy répondre. Il fut fort surpris de mon silence, me disant, qu'il voyoit bien que je trouvois ses plaintes si justes , que je n'avois rien à luy repliquer. Je fis deux tours de gallerie,

sans ouvrir la bouche; & comme il me pressa de luy parler, tirant avantage de me voir muët, je luy dis, en souriant, que je ne manquois point de raisons pour combattre les siennes; mais que je ne le voyois pas encore en état de les goûter; & qu'elles estoient si fortes, que j'estois certain qu'il s'y rendroit; qu'il m'accorderoit ce que je luy demandois, & feroit absolument tout ce qu'on pourroit desirer de luy, quoy qu'il fust presentement dans vn sentiment contraire. Il m'assura que rien ne seroit capable de l'en faire changer, qu'il en avoit pris la resolution avec trop de fondement. Je souris vne seconde fois, luy disant que je jurerois bien du contraire. A quoy il me répondit brusquement, qu'il ne savoit pas ce qui me pouvoit donner cette esperance; L'opinion, luy dis-je, que j'avois de sa prudence, & de sa sagesse, qui après vne serieuse reflexion, l'obligeroit à se defaire de sa préoccupation, luy feroit connoître quels estoient ses veritables interests, & la conduite qu'il devoit prendre, qu'il suivroit infailliblement puisqu'il le devoit, & qu'il se feroit trop de tort d'y manquer: Que je luy demandois pour cela de ne me pas interrompre, & de ~~me~~ m'écouter patiemment, puisque ne voulant point l'aigrir, ni le fâcher, j'estois résolu de me retirer, dès que je le verrois dans l'alteration, & remettre mon discours à vne autre fois: Que je ne recommencerois point qu'il ne m'envoyât querir, & qu'il ne fût résolu de me donner vne audience favorable, & d'ajuster creance aux choses que je luy dirois, qui ne luy devoient pas estre suspectes, puisque j'agissois sans commission, par le zèle seul que j'avois de voir sa réunion avec la France, par vne pure reconnaissance de toutes les bontez qu'il avoit pour moy, & si j'osois dire, par l'amitié que j'avois pour sa personne. Il demeura d'accord

des conditions que je luy avois demandées, me promit de prendre confiance en moy, de m'entendre paisiblement: & me remerciant de l'affection que je luy témoignoïs, me dit en m'embrassant, que ce qu'il ne feroit pas pour l'amour de moy, il ne le feroit pour personne du monde; qu'il seroit bien aise que je trouvasse des moyens de le persuader; & que si sa reconciliation avoit à se faire, que ce fût par mon entremise, afin que j'en eusse l'honneur, & que j'en tirasse quelque avantage.

Je luy fis en peu de mots le détail de toutes les affaires de France, & de l'affiette de la Cour; luy fis voir l'impossibilité qu'il y avoit de separer l'intérêt des François de ceux du premier Ministre; Que n'y ayant point de parti formé en France, il ne se feroit point de creatures dans le Royaume en le choquant: Qu'estant le Dispensateur des graces, tout le monde en dépendoit, & avoit recours à luy; qu'avec toute l'autorité du Saint Siege, il ne pouvoit obliger personne, que la Cour n'en fît les premiers pas; Que la brouillerie entre eux n'estant point pour un intérêt de Religion, qui que ce soit n'y prendroit part, les Religieux, ni les Devots n'ayant point le pretexte de la conscience à mettre en avant, pour engager des gens dans sa passion, quand ils en auroient la pensée; Que pour les personnes de qualité, elles n'y prendroient aucun intérêt; qu'elles regarderoient indifferemment tout ce qui pourroit arriver, le condamnant de ne pas accorder un Chapeau qui ne luy estoit pas si important, qu'il deust à ce prix refuser l'amitié de la Couronne; Que l'opiniâtreté seyoit mal à un Pere; Que cette qualité l'obligeoit à avoir plus de moderation, & qu'il seroit blâmé de toute la Chrestienté, si par un refus capricieux, il attiroit des suites fâcheuses, dont il seroit responsable, & au-

roit du regret quand il ne seroit peut - estre plus temps d'y remedier ; Que le mesme blasme qu'il s'attireroit , retomberoit sur Monsieur le Cardinal Mazarin , en cas qu'il en vsât mal avec luy , après avoir fait cette obligeante démarche ; Qu'il devoit montrer l'exemple à tous les Chrétiens d'étouffer les sentimens de haine ; & que s'il me vouloit croire sur ce point, je serois caution qu'on luy accorderoit tout ce qu'il pourroit demander , estant assuré que Monsieur le Cardinal Mazarin ne desiroit rien tant que de rentrer dans ses bonnes graces , & de lier vne amitié étroite avec luy ; Que l'on ne parleroit plus de son élection, que pour la reconnoître & pour l'approuver ; Que l'on auroit pour luy toute sorte de respect , & de complaisance ; Qu'on desavoueroit tous les discours qui luy avoient esté tenus, peu respectueux, & menaçans ; Que les ordres seroient donnez si pressans & si positifs, à ceux qui negocieroient avec luy , de luy rendre ce qui luy étoit dû , qu'il auroit à l'avenir autant de sujet de s'en louer , qu'il avoit creû jusques icy en avoir de se plaindre.

Il me parut assez radouci , & en quelque façon ébranlé , & m'embrassant il me dit que j'étois tout consolé ; Que si j'avois esté plutôt à Rome , j'aurois prevenu l'aigreur, & l'embaras qui estoient survenus ; Qu'il penseroit serieusement à toute nostre conversation , qu'il me prioit de la recommencer vne autre fois , luy ayant esté fort agreable , & qu'il m'envoyeroit querir pour cela au premier jour qu'il seroit desembarassé, & qu'à la premiere veüe il me donneroit des lumieres qui me seroient utiles pour me gouverner : Que cependant il me plaignoit de la question que m'alloient donner les Cardinaux de la faction , & Ministres du Roy , pour savoir le détail de nostre entreveuë ; Que je prisse gar-

de de ne m'y pas trop fier, puisqu'il estoit assuré, que la plupart ne souhaitoient pas son raccommodement, peur se rendre nécessaires, & profiter de la division.

Ces mesmes matieres furent agitées en deux ou trois autres conferences, & j'en revenois chaque fois avec vn peu plus d'esperance, voyant ralentir l'aversiion du Pape, & recevant de luy toujourns quelque réponse vn peu plus favorable. A la fin m'ayant envoyé chercher vn jour que je le trouvoy de bonne humeur, après qu'il m'eust temoigné beaucoup de tendresse, & d'amitié, & qu'il ne recevoit point de consolation égale à celle de me voir, il me dit qu'il l'auroit bien plus souvent, & m'envoyeroit querir à toutes les heures qu'il seroit sans affaires, s'il n'apprehendoit de me faire tort, & que la grande amitié qu'il avoit pour moy, ne fût préjudiciable à mes interets, veu la forte haine qu'avoit pour luy Monsieur le Cardinal Mazarin. Je luy reppiquay, qu'il ne tenoit qu'à luy de la faire cesser, luy alleguant toutes les mesmes raisons que je luy avois deduites les autres fois. Il les trouva plus fortes, & me parut s'y rendre: Les discours que luy avoit tenu Monsieur le Cardinal Grimaldi, & la maniere de negocier de Monsieur de Fontenay, & de Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas, luy tenant fort au cœur, luy estoient insupportables; publians par tout, à ce qu'il disoit, qu'il estoit vn fourbe, & qu'on ne devoit, ni ne pouvoit pas se fier à sa parole; dont il me fit paroître tant de chagrin, que les larmes luy en vinrent aux yeux de colere. Ce qui toutefois ne me toucha pas fort sensiblement, sachant bien qu'il en répandoit quand il luy plaisoit, & qu'il estoit fort grand Comédien. Je crus neantmoins avoir quelque avantage sur luy, & luy dis hardiment qu'ayant reconnu son foible, j'estois

venu à bout de mon dessein; qu'il falloit qu'il se rendit, n'ayant plus de defences contre moy. Alors je luy demanday si sa passion dominante n'estoit pas la vengeance, comme celle de toute la nation Italienne; s'il ne m'auroit pas obligation de ruiner à la Cour les personnes dont il ne seroit pas satisfait, de faire desapprouver leur conduite, les faire passer pour gens malicieux, ou peu éclairez, & enfin leur faire oster leurs emplois, pour les remettre en d'autres mains qui luy fussent agréables. Il me sauta au col, me promettant que si je pouvois en venir à bout, il n'y avoit rien au monde, qu'il ne fit pour l'amour de moy: Il faut, celuy dis-je, faire l'Archevesque d'Aix Cardinal, assurer que vous l'eussiez fait plutôt, sans la mechante conduite que l'on a tenuë avec vous; que vous voulez obliger toute la famille Mazarine, & prendre vne étroite liaison avec elle; que vous ne desirez plus traiter avec les Ministres qui ont esté chargez iusques ici des affaires du Roy, & que vous avez reconnu luy estre peu affectionnez; que vous demandez qu'elles soient mises entre les mains de l'Archevesque d'Aix, quand il sera Cardinal, parce qu'estant vostre Creature, il aura soin particulier de maintenir son frere bien uni avec vous; que le Cardnal Grimaldi, le Marquis de Fontenay, & l'Abbé de Saint Nicolas appréhendant d'estre inutiles, & par consequent peu considerez, ont toujourns brouillé les choses, dès qu'ils ont vû cette affaire sur le point de se conclure. Donnez moy ordre de donner ces assurances de vostre part; & parlez toujourns à eux, comme si vous n'aviez point changé de sentimens, vous ferez la Promotion durant qu'ils s'engageront à dire que vous n'en ferez rien; vous m'acrediterez par ce moyen, les ruinerez de reputation, & leur osterez toute creance: Monsieur le Cardinal reconnoissant

qu'ils n'ont pas vne veritable amitié pour luy, qu'ils le sacrifient au bien de leurs affaires particulieres, & qu'ils n'usent pas de franchise, luy déguisant vos veritables sentimens, pour se prévaloir de votre mesintelligence. Il fit deux tours de gallerie, repassant dans son esprit tout ce que je luy venois de dire; & me regardant avec satisfaction, s'écria que je l'avois pris par l'endroit qui luy estoit le plus sensible; que je l'obligeois au dernier point; & que ne me pouvant rien refuser, il m'accorderoit le Chapeau pour M. l'Archevesque d'Aix; que j'en donnasse l'avis à son frere; & que je luy mandasse de venir à Rome, où il luy donneroit contentement; que j'écrivisse tout le particulier de nostre conference, & en dissé mesmes vne partie à Messieurs le Cardinal Grimaldi, Marquis de Fontenay, & Abbé de Saint Nicolas, qui me traitteroient de ridicule, & me prendroient pour vne dupe, qui ajoûtois trop aisément foy à de belles paroles, faute de le connoître; & que luy leur parlant toujours à son ordinaire, ils s'engageroient davantage à mander qu'il promettoit ce qu'il ne vouloit pas tenir, & que me flattant légèrement, je me laissois abuser, & par-là ils se précipiteroient infailliblement.

Ce qu'il avoit pensé aussi-bien que moy, ne manqua pas d'arriver. Je dépéçay vn Courier à Monsieur le Cardinal Mazarin, pour l'avertir de ce qui se passoit, qui n'y donna pas de creance; les Ministres luy faisant passer pour incertain: Et après m'avoir témoigné beaucoup d'obligation de prendre tant de part dans les interets de sa famille, il m'écrivit d'estre en défiance du procedé du Pape, de l'observer de plus près, & de ne pas me commettre facilement, de peur de recevoir le déplaisir qu'il ne me manquât de parole, & que pour le voyage de son frere, il n'en estoit nullement d'avis,

puisque'il luy seroit trop honteux de venir à Rome pour s'en retourner sans estre fait Cardinal. Le sieur Pietre Mazarin prévenu des impressions que l'on luy avoit données, ne put jamais estre persuadé de cette bonne nouvelle, pour la souhaitter trop ardemment, & demeuroid toujours dans l'inquietude. Mais comme l'on croit aisément ce que l'on desire, Monsieur l'Archévesque d'Aix reçut ma lettre avec plaisir; & comme la vivacité de son esprit ne luy permettoit pas de faire beaucoup de reflexion, il conçut de grandes esperances, & se laissant transporter à la joie, me pria d'assurer le Pape de sa reconnoissance; qu'il se rendroit bien-tôt à ses pieds, & qu'il luy confirmeroit de la part de son frere tous les points dont nous estions convenus, dont il seroit la caution; & qu'après avoir reçu vne telle grace de luy, il l'assuroit de luy faire obtenir generalement de la France toutes les choses qu'il en pourroit souhaitter. Cependant je vis à m'assurer de Dona Olympia; ce qui ne fut pas difficile, ayant beaucoup d'habitude avec elle, & gagnée comme elle estoit par l'argent du Comte d'Ognate, qui se voulant faire Cardinal, & ne pouvant s'assurer de la nomination d'Espagne, crut ny pouvoir parvenir, s'il perdoit cette occasion, obtenant par vne Promotion de creatures, ce qu'il n'auroit jamais par vne des Couronnes: Ainsi il m'en fit parler, & nous prîmes nos mesures ensemble pour faire vne batterie plus forte, en poussant les affaires de mesme temps, & agissant de concert. Le Cardinal Penfirolette estoit le seul qui nous pouvoit traverser, mais il se chargea de le ménager; Et comme il estoit ennemi déclaré de Monsieur le Cardinal Mazarin, je crus que l'entremise du Cardinal Sforse mon parent, & mon ami particulier, m'estoit nécessaire. Il souhaittoit de se mettre dans les inte-

rests de France , dont il s'attendoit d'estre traité suivant & sa naissance, & son merite, & d'en recevoir des pensions , & des benefices considérables: à quoy le Cardinal Grimaldi vray-semblablement s'opposoit de tout son pouvoir, croyant qu'il pourroit remplir sa place , & qu'il en perdrait vne partie de son credit. Je me chargeai de faire son accommodement avec la Maison Mazarini , à qui il avoit toujours esté contraire ; & de son costé , il concerta mon entreveuë avec le Cardinal Pensirole, sous pretexte de mes affaires : Et comme il n'y a point de haine à Rome qui ne cede à l'ambition du Pontificat , par l'assurance que je luy donnai de faire lever l'exclusion qu'il craignoit de la France, qui seule pouvoit détruire sa prétention , (ayant le suffrage d'Espagne , & vne forte caballe dans tout le College) il me promit au lieu d'estre contraire, d'appuyer celle que j'avois ; ce qui applanissoit toutes les difficultez, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de sa Sainteté.

Cette negociation se fit si promptement, & avec tant de secret, qu'elle ne fut point pénétrée des Ministres de France , qui demeurans opiniâtres dans leurs pensées , mandoient toujours à la Cour les choses peu certaines.

Les ayant donc mis en cet état , j'allai voir le Pere Serroni compagnon de l'Archevesque d'Aix, & maintenant Evêque de Mandes, & l'obligeai de l'aller trouver pour le faire venir. J'écrivis aussi à Monsieur le Cardinal Mazarin de l'envoyer, luy répondant du bon succès de son voyage ; à quoy il ne pouvoit se résoudre, ne se fiant pas à tant de belles apparences- & ne pouvant s'assurer de l'esprit du Pape qu'il croyoit fourbe , & dissimulé. Il ne falut pas beaucoup de persuasions pour faire résoudre l'Archevesque d'Aix à se mettre en chemin,

d'autant qu'il ne vouloit pas s'arrester sur ce point au conseil de son frere, l'affaire luy tenant trop à cœur, pour laquelle il auroit tout hazardé. Il partit donc aussi-tôt, & m'en donnant avis par vn Courrier, je fus incontinent en rendre compte à sa Sainteté, & m'apperçus de la joie qu'elle en avoit. Dès qu'il fut proche de Rome, elle me commanda d'aller audevant de luy, & de l'entretenir avant qu'il pût voir aucun des Ministres du Roy, pour luy donner parole de sa part de sa promotion, & luy dire que sans s'arrester à tous les discours que l'on luy tiendrait, il ne prît creance qu'en moy seul, qui luy répondois de toutes les assurances que j'étois chargé de luy porter, qui luy furent confirmées à sa premiere audience, & qu'il auroit esté satisfait il y avoit long-temps, si j'eusse esté de meilleure heure à Rome, ou que personne que moy ne se fût mêlé de ses affaires, estant le meilleur & le plus assuré de ses amis. Il m'en vint aussi-tôt remercier, & me conjurer de presser l'exécution de ce que j'avois si bien commencé. Je ne m'y endormis pas; Et continuant mes instances, il y survint vn embarras par vn Courrier d'Espagne, qui apporta nouvelle, que le Roy Catholique n'approuvoit pas la promotion du Comte d'Ognate. Il demanda vn peu de temps; pour essayer par le credit de ses amis d'applanir cette difficulté, ce que le Pape luy accorda. Et comme l'on appréhenda que ce ne fût luy, qui par adresse l'auroit fait naître, pour se dégager de la parole qu'il m'avoit donnée, sans que l'on luy en pût attribuer le manquement; je luy proposay l'expedient de passer outre en conservant *in petto* l'Espagnol qu'il feroit après à son loisir, dès que cet obstacle seroit levé, ou que l'on auroit à Madrid fait choix d'un plus agréable sujet. Il voulut absolument y envoyer vn Courrier, afin de ne don-

ner aucun sujet de se plaindre de sa précipitation. Après beaucoup de contestation, je fus contraint de ceder à sa volonté, s'obstinant à le vouloir absolument; mais m'assurant qu'il ne manqueroit en façon du monde de faire ce qu'il m'avoit promis. m'aimant trop pour vouloir me commettre mal-à-propos, à accrediter les Ministres de France, qui ti-reroient de grands avantages de cette remise, & s'efforceroient de persuader que je m'estois laissé tromper trop legerement, pour ne pas connoistre ses artifices, & que dans six semaines quelque réponse qu'il reçut, ou en cas mesme que l'on retinist malicieusement son Courier, il me donneroit satisfaction. Il falut malgré moy avoir patience; & ce temps estant expiré, l'Archevesque d'Aix m'ayant donné de ses nouvelles, me pria de l'aller sommer de sa parole. J'y fus, & il me la reconfirma si positivement, que je n'eus plus de lieu d'en douter. Mais remettant le Consistoire de jour en jour, la personne interessée rentrant dans vne plus grande défiance, me dit qu'il ne pouvoit en guerir à moins que le Pape luy mandât luy-mesme positivement le jour qu'il devoit recevoir l'avantage qu'il souhaitoit si ardemment. J'allai demander cette grace au Pape, comme nécessaire à mon repos, & à mon credit; Il m'y fit de grandes difficultez, jamais chose semblable n'ayant esté prattiquée: Mais luy ayant représenté, que s'il m'aimoit comme il le faisoit paroître, il me le devoit témoigner, en passant à ma considération par dessus les formalitez ordinaires; il me le promit, & le fit de la meilleure grace du monde, dont je fus aussi-tôt en donner avis audit Archevesque, qui le reçut avec tout le plaisir que l'on se peut imaginer. Et de fait le lendemain matin, qui estoit vn Samedi, le Pape demanda à vn Clerc de Chambre, comment se portoit l'Arche-

vesque d'Aix, y ayant quelques jours qu'il ne l'avoit vû : Il luy répondit qu'il estoit venu au Palais la veille. A quoy il repliqua qu'il n'importoit pas, & luy commanda de l'aller trouver de sa part pour apprendre de ses nouvelles, & luy dire qu'il se réjouît, & qu'il luy mandoit, que sans plus de remise, il y auroit le Lundi suivant consistoire. Les personnes qui ne le souhaitent pas, pour s'estre engagées à soutenir qu'il le jouïoit aussi-bien que moy, & qu'il trouveroit quelque nouveau pretexte de tirer de longue, en furent sensiblement touchées, & furent le Lundi surprises, quand elles seurent que le Consistoire estoit assemblé, & que l'Archevesque d'Aix avoit le Bonnet. Le Pape m'envoya aussitôt donner cette bonne nouvelle, comme y estant le principal intéressé, dont je le fus remercier l'aprèsdînée : Et allant faire mes complimens au nouveau Cardinal, il m'embrassa mille fois, & me protesta que toute sa famille m'avoit aussi-bien que luy, vne si essentielle obligation, que je pouvois absolument compter sur leur credit, dont je verrois des preuves effectives en toutes sortes de rencontres, & que son frère & luy mettroient le tout pour le tout, pour ma fortune, & pour mes avantages, dont il seroit la caution toute sa vie. Le soir il fut *incognito* rendre mille graces à sa Sainteté, qui luy dit, qu'il n'estoit redevable qu'à moy seul de sa promotion, & luy ordonna de m'en venir assurer de sa part, & m'en témoigner sa reconnoissance, dont son frère & luy ne devoient jamais perdre la memoire. Il courut aussitôt chez moy, pour s'acquiter de cette commission, si transporté, & si ravi, qu'il ne s'en sentoît pas ; ce qui ne surprendra pas ceux qui savent ce que c'est à Rome, que de voir deux freres Cardinaux, horsmis dans les Maisons des Papes, & des Princes Souverains.

Il ne se peut exprimer, en quels termes il me fit ses complimens, ni tout ce qu'il me dit, pour me faire paroître à quel point il se reconnoissoit mon obligé, de luy avoir procuré contre l'opinion de tout le monde, ce que tous les efforts de la France, & le credit de son frere n'avoient pû faire, & dont il commençoit de desesperer. En s'en allant, je le voulus reconduire; ce qu'il me conjura de ne pas faire, ne voulant point de cérémonie estant *incognito*: Et voyant que je le suivois, il se mit à courre, & pour n'avoir pas reconnu vne fontaine qui estoit dans vn petit jardin par où il avoit passé, il se voulut retourner pour me faire des civilitez, & se retirant en arriere, il se laissa tomber dedans, d'où j'aidai à le sortir, sans pouvoir m'empescher de rire. Il s'en alla chez luy se seicher, & se mettre au lit, en ayant grand-besoin, & où je croy qu'il ne s'endormit pas profondement, de peur d'attribuer, à son réveil, sa bonne fortune à l'effet d'un songe.

Le Cardinal d'Aix dépêcha dès la nuit vn Courrier à Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour luy rendre compte de son bonheur; & s'estant chargé de luy faire savoir l'obligation qu'il m'avoit, & la conduite que j'avois tenuë pour venir à bout d'une entreprise si difficile, je crus luy en devoir laisser le soin, & qu'il estoit de meilleure grace, que sans me faire de feste, je me contentasse de lui écrire vne lettre de compliment, & de conjouissance. Les réponses vinrent telles que l'on les devoit attendre sur vne nouvelle si agréable.

Le Pape resta fort satisfait des ordres qui furent envoyez sur son sujet, & l'on commença d'agir avec luy d'une maniere si reconnoissante, si respectueuse & si obligeante, qu'il vid bien que l'on avoit oublié tout le passé, que sa reconciliation avec la France estoit & entiere, & veritable, & que la famille Ma-

zarine estoit si étroittement liée à ses interets, que les deux freres en feroient toujors les solliciteurs. Il me témoigna m'en savoir beaucoup de gré; & je crus avec raison, que quelque affaire, ou prétentions que je pussé avoir, je pouvois compter sur la protection & l'appuy de la France, aussi-bien que sur la personne de sa Sainteté. Il n'y eut que les Ministres du Roy, qui perdant à Rome, aussi-bien qu'à la Cour, vne partie de leur credit, & de la confiance, picquez au vif, qu'à leur veuë, & contre leur sentiment, vne négociation si importante se fût faite, conçurent vne haine irreconciliable contre moy, d'autant plus dangereuse, que n'osant la faire éclater, ils la tinrent secrette, jusques à ce qu'ils m'en pussent faire ressentir de funestes effets, décrivant tous les services importans que je rendis depuis à la France, qu'ils ternirent autant qu'ils purent, & sans se contenter des vains efforts qu'ils firent contre ma repütation, ils me cousterent la liberté par vne longue & dure prison, & mirent autant qu'ils purent ma vie en péril, pour ne pas trouver en moy vn témoin irreprochable, d'avoir trop suivi leur passion, y sacrifiant la gloire & les avantages de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de sa famille.

Dans le mesme temps, j'eus lieu de m'éclaircir de ce que je devois attendre du fruit de tant de peines, & des espérances que je fondois avec tant de justice, d'avoir la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, des bons offices & sollicitations de Monsieur le Cardinal de Sainte-Cecile, & de la faveur du Pape, par la surprenante nouvelle que l'on reçut à Rome du soulèvement de Sicile, & ensuite de la revolte de Naples, dont Mazanielle fut le Chef. Je ne m'étendrai pas sur le détail, chose si funeste à l'Espagne, & si extraordinaire; toute

l'Europe en estant suffisamment instruite par tant de relations qui en ont couru par tout , & ne voulant dans ces Memoires parler que des choses qui me regardent, qui m'obligeroient autrement à faire vn trop gr̃s volume , ne prétendant pas faire l'Historien , dont la qualité me seroit aussi fâcheuse , que peu convenable à mon humeur , & à ma condition. Je crus trouver dans ces desordres vn beau champ d'acquérir de la gloire , & de contribuer aux avantages de la France , qui a toûjours fait ma principale passion , estant naturellement ambitieux, & zélé, comme je le dois, pour la Couronne dont j'ay l'honneur d'estre nai Sujet, & persuadé que l'on ne sauroit mieux employer sa vie que pour les interets de sa Patrie, & l'abaisement de ses ennemis: Et m'estant le soir retiré avec le Baron de Modene , en qui j'avois beaucoup de confiance , & qui estoit alors Gentilhomme de ma chambre, je luy découvris ma pensée, & luy donnai charge de faire chercher le Capitaine Perronne frere de Dominico Perronne , fameux Bandi , & le principal des confidens de Mazarielle , qu'il me fit venir le lendemain matin, & que je chargeay d'aller trouver son frere, pour luy persuader qu'au lieu de s'arrester à faire les cruantez que l'on exerceoit dans Naples, brûler les maisons & les meubles des Partisans , demander la décharge des Gabelles , il falloit penser à la destruction des Espagnols , naturellement vindicatifs , avec lesquels les revoltez ne rencontreroient jamais de seureté , ni de pardon, & qu'il falloit s'assurer d'vn secours étranger, & d'vne puissante protection : Qu'il n'y en avoit point dans le monde de plus assurée que celle de la France , qui faisoit gloire d'assister tous les opprimés , qui recouroient à elle , sans autre interest que celui de la reputation qu'elle s'acqueroit par

vne si genereuse action , dont les Catalans étoient de fidèles témoins , aussi-bien qu'une grande partie des Princes d'Alemagne: Qu'il ne doutoit point de ses forces de terre , & de mer , qui la faisoient craindre & respecter par tout le monde: Que je m'offrois de ménager aux Napolitains auprès d'elle toutes les assistances , & tous les secours qu'ils en pourroient desirer ; & de m'aller mettre pour ostage entre leurs mains : Que de plus je pourrois travailler à la réunion de la Noblesse avec le Peuple, sans quoy tous les efforts que l'on feroit pour la liberté , seroient vains , ostans par-là à leurs ennemis le moyen de se maintenir dans vn Royaume, dont elle faisoit la principale force : Que mon nom , & le sang dont je sortois , contribueroient facilement à vn si beau dessein , m'engageant dans les interets de tout le Royaume aussi étroitement , que si j'y avois pris la naissance. Il resta & satisfait & persuadé de mon discours , & partit avec beaucoup de joie , pour entreprendre cette importante negociation , aussi-bien intentionné , qu'instruit de tout ce qu'il avoit à faire. Le malheur voulut que son frere ayant esté assassiné dans ces entre-faites , il se trouva suspect , & par consequent arrêté à son arrivée. Je ne me rebutai pas de ce fâcheux accident ; Et y envoyant deux autres personnes , elles furent pareillement jetées dans vne prison , ou bien , comme les Espagnols l'ont publié, eurent l'infidelité d'aller remettre entre leurs mains , les Instructions dont je les avois chargées.

Tous ces malheureux commencemens ne servirent qu'à m'animer de plus en plus à vne entreprise, qui me parut d'autant plus glorieuse que j'y voyois , avec la fortune contraire , tant de perils & de difficultez. L'arrivée à Rome de Dom Pepe Ca-

raffe , frere du Duc de Matalonne, & de quelques autres Cavaliers qui s'estoient sauvez des Châteaux de Naples, où ils avoient esté long-temps renfermez & tenus prisonniers avec de grandes rigueurs, & de mauvais traitemens , me donna beaucoup d'esperance , de profiter de leur ressentiment, & ménager avec la Noblesse, que je savois outrée des vexations continuelles qu'elle recevoit, ce que tant d'accidens m'avoient empêché de pouvoir faire avec le Peuple. Les soins que je pris ne me furent pas inutiles; Et l'ayant entierement gagné, il resolut d'hazarder son retour pour s'aboucher avec son frere , & tous ses parens & amis ; & leur faire embrasser les moyens de me servir, & de se venger. Mais par l'artifice des Espagnols, l'aversion du Peuple redoublant contre la Noblesse , il en fut malheureusement la victime, aussi-bien que de la haine du Cardinal Filomarini ; Et peu de jours apres son arrivée , vid toutes ses esperances & les miennes trompées, ayant esté massacré avec des cruautéz inouïes, & son corps déchiré , & traîné par toutes les rues. Mazanielle ayant reçu vn pareil traitement , la revolte fut appaisée pour peu de temps ; Apres quoy recommençant avec plus de force , & moins d'apparence de finir , j'envoyai vn jeune Capitaine , filleul de Cicio d'Arpaya , Eleu du Peuple de Naples , pour traiter avec luy estant le maitre absolu , & le plus acredité de la ville. Ce malheureux envoyé éprouva le mesme sort des premiers , estant tombé entre les mains des Espagnols , dont la défiance augmentant , pour me voir si acharné à tenter par toutes sortes de voies pour prendre part dans leurs desordres , ils firent si exactement garder les passages , qu'un valet François du sieur Dessinar Gentilhomme du Comtat, qui s'estoit attaché à moy , durant mon séjour à Rome , garçon

d'esprit & de resolution , que j'envoyois par terre, sous prétexte de les aller servir , comme Bourguignon, pour me rapporter des nouvelles de ceux que j'avois dépêchez , & dont j'ignorois les tristes aventures , fut pris auprès de Gayette ; & ayant eu l'adresse de se défaire de ses papiers , il y fut conduit , d'où après avoir souffert la question ordinaire, & extraordinaire , l'on le relâcha avec ordre, à peine de la vie , de sortir du Royaume : Et son retour m'ayant appris que personne de ceux que j'avois dépêchez , n'avoit pû passer , me fit résoudre à tenter encore la fortune. Deux jeunes Italiens , résolus , que je gagnai à force d'argent , s'offrirent à moy de tout hazarder , & cette fortune se lassant de ma perséverance , commença à m'estre moins contraire.

Cicio d'Arpaya reçut avec beaucoup de joie de mes nouvelles , les communiqua à tous ses amis & chefs du Peuple , qui crurent que Naples recouvrieroit la liberté tant désirée , par l'assurance que je luy donnois d'estre secouru de la France , en recevant vn ostage tel que moy , & trouvant dans ma personne , vn Chef à la naissance , & au nom de qui tout le monde se soumettroit sans jalousie ; ce qui leur estoit nécessaire , la Noblesse du pais estant si glorieuse , que chacun d'eux croyant meriter le commandement , ne voulant jamais obeïr à vn de leur nation , pour ne luy pas donner d'avantage sur les autres. Et comme il falloit leur faire perdre le respect , qu'ils avoient , au plus fort de la sedition, conservé toujourns pour le Roy d'Espagne , je crus que le moyen le plus assuré de les engager à secouër le joug , & à faire des démarches qui pussent les rendre irréconciliables , estoit la proposition de se mettre en République , qui seroit vn leurre agréable ; la Noblesse par là esperant d'avoir la princi-

pale part au Gouvernement à l'exemple de Venise, & le Peuple se persuadant de l'en exclure à l'imitation des Suisses, qu'ainsi les deux partis se flattant dans l'opinion de rencontrer ce qu'ils desiroient, travailleroient à chasser les Espagnols; Après quoy il seroit aisé de changer la forme du Gouvernement; sans qu'ils prissent jalousie de la France, que je leur faisois voir les devoir assister par son propre interest, comme elle avoit fait les Hollandois qui en avoient à la fin obtenu la liberté, & l'indépendance: Et que pour reconnoître la passion que j'avois de me sacrifier, & de tout hazarder pour leur service, je ne prétendois d'eux que la même autorité pour mes successeurs, & pour moy, que les Princes d'Orange avoient obtenue dans les Provinces-Unies, & qu'ils ont conservée avec tant d'éclat, d'honneur & de réputation.

Ce titre de République que je fus le premier à leur proposer, les éblouit d'abord, & dès ce jour on n'entendit plus parler d'autre chose dans Naples: Mes offres furent reçues à bras ouverts, & l'on me fit réponse, que quoy que pour lors les choses y parussent tranquilles, l'on ne tarderoit gueres d'y reprendre les armes, puisque les conditions que le Duc d'Arcos avoit accordées, estoient si défavorables à l'Espagne, qu'elles ne pourroient jamais estre approuvées par les Conseils, & que l'on devoit attendre les ressentimens d'une nation si vindicative, dès que leurs forces seroient arrivées: la facilité du Vice-Roy à tout promettre, n'estant causée que par l'impuissance de pouvoir s'en défendre; & qu'ainsi j'estois prié par tout le Peuple de ménager pour luy la protection de la France, & du secours, quand il en auroit besoin, & de me tenir prest pour y venir prendre le commandement des armes à la première nouveauté qui y arriveroit,

qui ne pourroit gueres tarder, & dont je serois supplié par des Deputez qu'il m'envoyeroit exprés. Je fus ravi d'avoir rencontré vne si belle occasion de servir glorieusement le Roy, & de m'estre mis en estat par mon adresse, & par mes soins de luy proposer vn dessein si avantageux, que j'estois seul en estat d'entreprendre & d'executer. Je dépéchai aussi-tôt vn Courrier à la Cour, avec des lettres pour le Roy, la Reine Regente, feu Monsieur le Duc d'Orleans, & Monsieur le Cardinal Mazarin; & chargeant feu mon frere le Chevalier de ce qu'il devoit negocier pour moy, je luy envoyai l'Instruction suivante.

I N S T R U C T I O N

Pour mon frere le Chevalier, sur les choses que je le prie de vouloir traiter pour moy à la Cour.

PREMIEREMENT il representera que m'estant rencontré ici dans le temps de la revolte de Naples, j'ay crû qu'il étoit du service du Roy de prendre des habitudes dans ledit lieu, afin d'être plus en état d'y pouvoir servir. Dequoy ayant donné part à Monsieur l'Ambassadeur, & particulièrement à Monsieur le Cardinal d'Aix, ils m'ont témoigné non seulement l'approuver, mais mesme m'ont assuré que dans le service que je rendrois à la France, je serois appuyé de ses forces & de son credit, au cas que je pusse ménager quelque chose de considérable.

Secondement, qu'ayant esté assez heureux pour y avoir pris des habitudes telles que je me puis quasi assurer de l'infailibilité du succès; je n'ay pas voulu manquer à en donner avis, pour recevoir les ordres de ce que j'aurai à faire là-dessus, & sçavoir si l'on voudra m'accorder les choses neces-

faïres pour l'exécution de cette entreprise.

En troisiéme lieu, que quoy que la disposition soit telle, que tout le monde ait lieu de se flater, & moy peut-estre plus qu'un autre, d'un établissement aussi solide qu'avantageux; je ne suis pas capable d'en prendre la pensée, & n'en aurai jamais de pareille, tant que le Roy sera en estat de prétendre avec raison de faire une si juste conquête.

En quatriéme lieu, que voyant le Peuple de Naples résolu de se délivrer tout-à-fait de la tyrannie des Espagnols, & de jouir, à l'exemple de la Hollande, de la liberté qu'il se fera acquise, j'ai crû que la France approuveroit qu'y pouvant prendre la place que tient dans les Provinces-Unies le Prince d'Orange, je travaillasse à l'obtenir, & qu'on m'en donneroit volontiers l'agrément & la permission: puisqu'outre l'avantage que la France recevroit de voir ôster à ses ennemis ce fameux Royaume; peut-estre que mes soins & mon adresse me faisant acquérir du credit parmi ses Peuples, je pourrois à la fin les porter, s'ils se lassoient de leur propre gouvernement, à se soumettre à la Couronne, de laquelle en ce cas j'aurois bien de prétendre & d'espérer la Vice-Royauté.

En dernier lieu, que j'ai d'autant plus de sujet d'espérer l'agrément d'une telle Commission, qu'elle est tellement hazardeuse, que je me puis quasi dire le seul qui voulût en courir le risque, puisqu'il faut s'aller mettre entre les mains de ces Peuples, sans autre assurance que leur affection, sans avoir de troupes à soy, ni de places de seureté, & sans vouloir de débarquement de troupes étrangères, qu'alors qu'ils les demanderoient & en auroient besoin. La confiance que j'ai, que ma personne ne sera pas desagréable aux principaux de leurs Chefs, m'y embarque d'autant plus aisément, que j'espe-

re de la protection de la France , & de l'amitié de Monsieur le Cardinal, de n'estre pas abandonnés, & qu'ayant esté quelque temps parmi eux , je pourrai prendre assez de credit , pour pouvoir par après y subsister seurement.

Il dira de plus, que les Chefs du Peuple m'ayant envoyé vn homme exprés, pour me porter à prendre cette pensée , j'en attends dans quelques jours vn autre qui vient, avec pouvoir d'ajuster avec moy les conditions ; estant resolu dans le temps que la ratification doit venir d'Espagne , de ce qui leur a esté accordé par le Vice-Roy , qu'au cas que l'on fasse refus de leurs articles , de s'en offenser , & se servir de ce pretexte pour reprendre les armes, & se mettre en liberté , ou de ne s'en pas contenter s'ils estoient approuvez, cherchant quelque nouveau sujet de plainte, à quoy toutesfois il y a bien peu d'apparence , ne pouuant pas s'attendre qu'on leur remette le Chasteau Saint - Elme entre les mains, comme l'on leur a fait esperer. Et si l'on s'etonne de la bonne volonté que ces gens témoignent pour moy , sans me connoître , il dira qu'elle vient de quelques amis que j'ay sur les lieux , qui m'y rendent continuellement de bons offices , des soins que j'ay pris ici de caresser & de gagner tous ceux de cette nation , & de plus , de la défiance qu'ils ont de leur présent Général , Dom Francisco Toralte , & de toute leur Noblesse. Ainsi tout ce dont je le prie de prendre soin , & qui m'est absolument nécessaire , est de me ménager la permission d'accepter l'emploi qui m'est offert , vn ordre , en cas que j'en eusse besoin pour la seureté de mon passage , à quelques vaisseaux ou galeres de m'accompagner , assistance de quelque argent , comme de mon côté j'en amasserai le plus qu'il me sera possible : Et je le conjure de supplier Monsieur le Car-

dinal de me faire donner ce secours , & payer de mes pensions, & de quelque somme que le Roy me doit; & l'assurer que dès que l'homme que j'attends sera venu , je luy dépecherai en diligence vn Courrier pour luy rendre compte du détail de ces propositions.

De tout ce que dessus , mon frere le Chevalier aura soin de me faire avoir vne prompte resolution ; & sur tout je luy commande le secret , non pas tant pour mon interest particulier , ni de peur que cela fit manquer l'affaire , que parce qu'il en coûterois la vie à cent pauvres innocens , que je verrois avec douleur sacrifier à ma mauvaise fortune.

De Rome le 16. Septembre 1647.

HENRY DE LORRAINE Duc de Guise.

J'avois auparavant communiqué aux Ministres du Roy , le particulier de toutes choses , afin qu'ils en écrivissent conformément à ce que j'en mandois; Mais soit qu'ils me dissimulassent leurs sentimens, soit qu'ils me crussent capable de faire renouveler la revolte qui paroissoit assoupie dans Naples, s'ils approuvèrent la resolution que j'avois prise , m'y confirmèrent , me pressant d'y perseverer , & m'assurant que je ne devois pas douter de tous les secours nécessaires , puisque c'estoit le plus grand service que l'on pût jamais rendre à la France , de luy faire vne si puissante diversion durant la guerre qu'elle avoit avec l'Espagne, dont elle sauroit profiter vtilement , trouvant son exaltation dans l'abaissement de ses ennemis , qui se verroient accablés par ses forces (celles qu'ils tiroient d'un si puissant Royaume leur étant ostées , qui fournit plus que tous les autres de ses Estats , d'hommes, d'argent,

d'argent , de vaisseaux , & de galeres ;) Et qu'ainsi il ne falloit rien épargner pour les dépouiller de la Couronne de Naples , & qu'il importoit fort peu par quels moyens ; qu'ils me croyoient propre à cette entreprise , & homme , sans considération du peril , à me sacrifier , & à hazarder toutes choses , pour m'acquérir de la reputation ; qu'aussi-bien il falloit donner le temps à la Cour de prendre ses mesures , qui ne risqueroit que ma seule personne , dont la perte luy seroit peu considérable ; & en cas que je l'évitasse , & que je pusse y brouiller les affaires , estant impossible de se maintenir sans secours , l'on seroit en estat de ménager les conditions que l'on voudroit , les Napolitains vne fois embarquez , & rendus irréconciliables ; & profitant ensuite de mes fatigues , & de mon industrie , l'on auroit le loisir de resoudre , si l'on me devoit laisser continuer cette conquête , ou m'en retirer ; m'y faire avoir quelque établissement , ou bien travailler à ma perte , que l'on auroit toujours entre les mains.

Monsieur le Cardinal d'Aix, qui estoit le seul en qui je pouvois m'assurer , estant persuadé que tous les autres Ministres avoient beaucoup de haine contre moy, à cause du service que je luy avois rendu, qui leur avoit , comme j'ai déjà dit, fait perdre vn peu de credit & de confiance , se chargea d'envoyer à Monsieur son frere , le Memoire que l'on verra cy-après , accompagné seulement d vn billet, se remettant au surplus à l'éclaircissement qu'il en pourroit tirer de la lecture.

Mais avant que je passe outre, je croi fort important de concerter vne contrariété qui paroist entre mon instruction , & mon discours , & de me justifier de la principale accusation que l'on a faite contre moy, de n'avoir recherché que de l'argent, com-

me si j'eusse cru estre capable de subsister par mes propres forces , & n'eusse point demandé d'autre secours pour affecter l'indépendance.

Pour le premier point, il m'est fort aisé d'y satisfaire : Demandant à la Cour la permission d'entreprendre vn tel dessein , si j'eusse fait connoître que je n'avois dans Naples de caballe que celle que j'y avois ménagée , & que c'estoit moy qui m'estois offert d'y aller, & non pas ceux de la ville qui m'avoient envoyé rechercher , j'eusse peu-estre passé pour chimérique , & l'on n'eût point pris de résolution dans vn temps où toute l'Italie croyoit tous les desordres apaisez , dont j'estois seul informé du contraire par mes négociations secretes : outre que l'on auroit pû faire choix d'un autre Chef pour cette entreprise , dont je souhaittois avec passion d'estre chargé , pour estre pleine & de dangers , & de gloire , si l'on ne se fût cru forcé de m'en laisser la conduite : Ainsi il estoit & plus à propos, & plus honorable que je fisse passer les réponses que je recevois , pour des recherches , & mes Envoyez pour des Courriers qui m'eussent esté dépêchez , de quoy l'on ne me peut blâmer , puisqu'il faut souvent user & de dissimulation & d'adresse , auprès des personnes que l'on veut servir , pour les engager , quand l'on appréhende leur irresolution ; & que ne proposant que de hasarder ma personne sans commettre l'autorité du Roy , je me croyois assuré que l'on ne rejetteroit pas ma demande , qui me donneroit lieu d'agir sans contrainte , & de négocier sans estre traversé , & m'acréditeroit auprès des Napolitains , me voyant avec l'agrément & la permission du Roy , en état de les aller servir ; & qu'ensuite j'aurois la commissiõ de tout ce que l'on auroit à traiter avec eux , ne pouvant plus passer par d'autres mains , ni penser à envoyer d'autre

Chef que moy , qui aurois par ce moyen la disposition de toutes choses. Ce qui estant bien considéré, passera dans l'esprit de tout le monde pour vne adresse que l'on ne sauroit condamner.

Pour le second point , il m'est encore plus facile de faire valoir les raisons qui m'ont obligé à prendre la conduite que j'ai eüe , & faire voir que l'on la décrie sans fondement , & que malicieusement mes ennemis ont voulu s'en prévaloir , pour me faire abandonner , & me rendre responsable du mauvais succès d'une entreprise , dans laquelle je me suis gouverné de manière , que quand l'on examinera attentivement toutes mes actions , & qu'on lira sans préoccupation mes Memoires , l'on sera forcé de demeurer d'accord que l'on ne pouvoit humainement rien faire de plus que ce que j'ai fait , & qu'il est inouï jusques ici ; qu'un homme ait pû seul , sans s'étonner , soutenir si longtemps le faix de tant d'affaires si embrouillées , résister à toutes les forces d'Espagne , & à celles de la Noblesse d'un grand Royaume unies , remédier à tant d'embarras , sans recevoir aucun secours ; & celui que je devois justement attendre , m'ayant non seulement esté refusé ; mais n'ayant mesme paru que pour me perdre , & me décrediter , & servi qu'à détruire tous mes travaux , rendre inutile tout ce que mon adresse & mes soins m'avoient fait avancer , & ménager d'avantageux , donner courage à mes ennemis , & à des traîtres , d'entreprendre sur ma vie par toutes sortes de moyens.

Il est surprenant sans doute , & toutes les Histoires n'ont jamais rien fait voir de semblable , qu'au milieu des assassinats , du poison , & des tumultes , sans avoir personne à qui prendre confiance , non pas mesme à mes domestiques , qui ne m'ont pas la plupart servi , suivant mes intentions , ni à ceux

qui se estoient attachez à suivre ma fortune , qui n'ont pas fait leur devoir;aux Ministres d'un grand Royaume pour qui je travaillois , qui ont le plus contribué à ma perte : à la Cour dont les ordres m'ont esté retenus , & que l'on avoit prevenuë par des rapports aussi malicieux que peu veritables : & à un Peuple leger , cruel , seditieux & emporté: J'aye fait la guerre sans poudre, sans munitions, & sans argent, avec des milices nouvelles, & mal armées , sans canon, ni bagage : & qu'enfin j'aye fait vivre une ville cinq mois entiers, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées , serrée par la mer d'une puissante armée , en ayant aux environs une de terre , forte de cavalerie & d'infanterie, les vivres m'estans coupez de tous costez, tous les elemens contraires , battu continuellement de trois Châteaux : & que nonobstant toutes ces choses j'aye maintenu un grand Peuple affamé , dans le respect & l'obeissance, j'aye fait cesser le desordre , les meurtres, les brigandages, & restably l'ordre , la iustice, la police, & le gouvernement , & enfin ramené le repos , & la tranquillité dans un lieu , où l'on voyoit auparavant mon arrivée , le sang innocent couler incessamment par les rues , la violence autorisée , les incendies , & les saccagemens non seulement soufferts , mais commandez , & dont les funestes & tragiques aventures ne pouvoient estre veuës sans compassion, sans crainte, & sans horreur.

Si la consideration du salut de beaucoup de testes qui me sont cheres, ne m'obligeoit à taire la pluspart de mes negociations les plus secretes, je decouvrirois des choses qui convaincroient mes ennemis , & mes envieux , & paroistrois aux yeux de toute l'Europe, non seulement innocent, mais glorieux , d'avoir par un miracle aussi nouveau que

surprenant , tiré des forces de ma foiblesse , & persecuté de tout le monde , destitué de toute assistance , conduit par moy seul vne si difficile entreprise , au point , que la conquête du Royaume de Naples , & par consequent , la perte de la Monarchie d'Espagne , dont il est le plus solide fondement , n'a manqué , que parce que l'on m'en a envié la gloire , & que je n'ai pas eu ce qu'il faudroit pour la prise de la moindre place forte , qui m'auroit esté suffisant pour achever vne action si éclatante , & si extraordinaire , que j'avois entreprise sans aucun interest que celuy d'en avoir l'honneur , après quoy je serois mort avec joie , estant assuré que dans tous les siècles à venir ma memoire auroit esté glorieuse. Mais n'ayant point tant d'ambition , que d'amitié & de tendresse pour mes amis , je ne veux point pour me défendre les mettre en quelque danger , & me résous , en ne découvrant que ce que je puis declarer sans leur pouvoir faire courre le danger de la vie , de laisser condamner mon procédé par les gens , qui sans regarder les travaux , l'adresse , & les moyens dont on se sert , ne jugent des choses que par le succès , & n'ont du mépris & d'estime pour les hommes , qu'autant qu'ils ont de malheur , ou de bonne fortune. On me doit aisément pardonner cette digression , que j'ai crû ne pouvoir m'empêcher de faire , & où peut-estre le déplaisir de me voir blâmer sans sujet m'a fait arrester trop long-temps , & emporter avec trop de chaleur & de ressentiment.

Pour revenir donc à ce que j'ai promis de faire entendre : Je dirai que n'ayant pour lors autre grace à prétendre que la permission d'accepter l'offre qui m'estoit faite , la liberté de négocier avec les Napolitains , de m'aller dévouër à leur service , & me sacrifier à leurs interests , & au recouvrement

de leur liberté, je ne demandois que de l'argent, étant la seule chose qui m'estoit nécessaire alors pour me rendre considérable parmi eux, & me mettois en état de leur estre utile, en les assistant: Outre que m'ayant mandé qu'ils n'avoient besoin que d'un Chef, pour mettre l'ordre parmi eux, & se servir utilement de toutes les choses qu'ils me disoient, pour m'attirer, avoir en abondance; qu'ils craignoient la domination étrangere; & que je leur aurois donné, de la défiance de m'assurer de ce qu'ils ne demandoient pas; & de ne vouloir pas m'aller jeter parmi eux sans troupes sur qui j'eusse le commandement, & qui fussent indépendantes de leur autorité, & sans estre appuyé d'une puissante armée, je me fusse apparemment rendu suspect de vouloir sous pretexte de les aller défendre les soumettre à la Couronne: Qu'il falloit avoir leurs armes entre les mains auparavant que rien negocier de leur part, & ayant affaire à des gens irresolus, leur laisser sans qu'ils s'en apperçussent faire des démarches; Qu'estans en quelque façon en paix avec l'Espagne, c'estoit à eux à rallumer la guerre; Qu'il eust paru que la France les eut sollicités à un nouveau soulèvement, & que devant recommencer infailliblement, il estoit à propos de l'attendre, afin que leur nécessité, & l'appréhension de se perdre, leur ouvrant les yeux, les forçassent à recourir à la seule protection qui leur pouvoit estre utile, & presente, & que par leurs instances, le Roy eût lieu de faire les conditions qu'il voudroit: Qu'il falloit qu'ils me priassent de traiter pour eux, & que j'aurois perdu leur confiance, si je l'avois fait de moy-même sans attendre leur instruction; Et qu'enfin ayant à contenter tout un grand Peuple, dont chacun a des sentimens différens, il est delicat, & dangereux de faire des avances, & que bien sou-

vent les affaires se ruinent pour les vouloir trop précipiter qu'en me donnant patience jé verrois le temps les amener insensiblement au point que je souhaitois: Ce qui n'a pas manqué deux mois après, non plus que l'empressement, avec lequel par leur ordre, j'ai sollicité l'arrivée de l'armée navale, qui produisit si peu d'effet, & les secours que j'ai inutilement recherchés, de troupes, de vivres, de poudre d'artillerie, & d'argent; ce qui se justifiera en son temps.

Il me reste donc, pour démêler quelque confusion qui paroît dans le temps, à vous dire qu'il est vray que Monsieur le Cardinal d'Aix, qui fut depuis pourvû du titre de Sainte Cecile, n'estoit pas encore Cardinal quand j'envoyai ma premiere dépêche; Mais outre qu'il le fut fort peu de temps après, & long-temps avant mon embarquement, sa promotion estant assurée, & n'ayant voulu couper en deux la négociation que j'avois faite sur son sujet, j'ai crû que c'estoit vne faute bien legere de le qualifier par avance Cardinal, ayant fait voir que ce que j'en fais, n'est pas, ni vne méprise, ni vn manque de memoire.

Je vas reprendre ma narration par le billet qu'il écrivit à Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour luy envoyer le Memoire que je luy avois mis entre les mains.

LETTRE DE MONSIEUR LE CARDINAL de Sainte Cecile.

Les affaires de Naples sont encore dans la revolution, & croit on communément que les Espagnols ne les ajusteront pas facilement, ni de la maniere qu'ils publient. J'ay reçu sur ce sujet un Memoire de Monsieur de Guise, que je vous

envoye, & me remettant sur ce qu'il vous apprendra, ma lettre n'estant à autre fin, je demeuray.

De Rome ce 18. Septembre 1647.

MEMOIRE.

„ **L**Es Peuples de Naples ne pouvant plus souffrir la tyrannie des Espagnols, appréhendent de se voir rudement châtiez des demonstrations qu'ils ont déjà faites pour obtenir le repos & la liberté; & ne voyant plus de seureté dans les conditions qu'on leur propose, sont enfin résolus de secouër entierement le joug, de s'affranchir, & se gouverner par eux-mesmes, en se mettant en République. Mais connoissant que sans vn Chef, de mesme qu'en a vüe la Hollande, & tiré tant d'avantage, il leur est impossible de se maintenir; Ayant jusques ici appris à leurs dépens qu'ils n'en peuvent choisir dans leur pais, assez desinteressé, pour ne se pas laisser corrompre, & qui par la jalousie naturelle de la nation s'attire pour l'ordinaire autant d'ennemis que d'envieux: Ils ont pris la resolution de jetter les yeux sur vn étranger qui coure leur fortune, & qui ne trouve de seureté parmi eux que dans la fidélité de ses services. La personne du Duc de Guise, qui par vn cas fortuit se rencontre dans Rome, a paru aux principaux & plus éclairez d'entre eux vn sujet propre à leur rendre vn service si important, d'autant plus que sa naissance le rend exempt de la jalousie que ceux de la nation pourroient avoir d'vn autre: Que personne ne fera difficulté de luy obeïr, & qu'on ne peut soupçonner vn homme de son rang, d'estre capable ni de corruption, ni de lâcheté. A cét effet, luy ayant donné avis de la disposition où ils

se trouvent , & mandé qu'ils l'informeront plus particulièrement de toutes choses par vn homme exprés qu'il attend de jour à autre, chargé de tous les pouvoirs & instructions nécessaires pour traiter, & faire des conditions avec luy; comme il ne veut point s'embarquer en vn si grand dessein, quoy qu'utile aux interets de la France, sans avoir la permission du Roy, il offre en cas que la Cour l'ait pour agréable, de prendre le risque de cette affaire, & se sacrifiant pour rendre vn service si signalé, employer sa vie & son sang pour les avantages de la Couronne; dont en cas d'agrément, il espere la protection, & d'estre assisté de toutes les choses dont il pourroit avoir besoin , & sur tout vne prompte expedition , qui luy est absolument nécessaire : Les Peuples de Naples desirant faire vn dernier effort dans le mois prochain, qui est le temps, où la ratification des Articles passez avec le Vice-Roy arrivera d'Espagne, & leur doit estre délivrée ; ou bien estre éclaircis de son refus. Le Duc de Guise supplie tres-humblement que le tout se passe dans le secret , non pas tant dans l'apprehension que l'éclat fit manquer l'affaire, que pour n'avoir pas le déplaisir de voir sacrifier à son malheur vne quantité d'innocens, dont l'estime & l'amitié qu'ils ont pour luy, feroient tout le crime.

Je crus après avoir fait ces diligences , que je devois en attendant les réponses de la Cour , embarquer tousiours plus fortement les choses : & pour cét effet , j'envoyai à Dom Francisco Toralte Général des armes du Peuple de Naples , pour pressentir si son emploi ne choqueroit point mes prétentions , & s'il ne feroit point de difficulté de m'obeir ; s'il estoit resolu de pousser les affaires à bout, & s'il ne tenoit point quelque liaison secre-

te , & correspondance avec les Espagnols. Il reçut favorablement la personne qui l'alla trouver de ma part, promit le secret de cette negociation qu'il observa fidelement ; me manda qu'il voyoit peu de fondement à faire sur la legereté & humeur impétueuse du Peuple qu'il serroit , que dans la desunion de la Noblesse on ne pouvoit rien faire de bon , à moins que de trouver quelque expédient pour la faire cesser. Mais que s'il paroïssoit vne armée de mer Françoisse , en estat de débarquer du monde , & secourir de toutes les choses qui serroient necessaires à pouvoir ravitailler la ville de munitions , & de guerre , & de bouche ; Qu'en ce cas , il croyoit qu'on pouvoit aisément chasser les Espagnols , vû la grande haine & la lassitude que tout le Royaume , tant la Noblesse que le Peuple, avoient de leur domination. Que si je venois pour Chef de cette entreprise , volontiers il recevroit mes ordres , sachant ce qu'il devoit déférer à mon sang , & à mon nom , pour qui il avoit tousiours eu beaucoup de respect ; Qu'il n'y avoit rien à ménager davantage avec luy ; Qu'il ne falloit seulement que s'assurer des secours , & faire paroître l'armée : Sur tout que l'on se gardât bien de parler au sieur Oétavio Marqués , pour estre vn homme timide , & irrésolu, & qui tâtant les choses, maintenoit tousiours vn commerce secret avec le Vice-Roy.

Je ne manquai pas non plus d'avoir des conférences particulières avec tous les Napolitains qui se rencontroient à Rome, les caressant tout autant qu'il n'estoit possible , afin que s'ils ne m'estoient utiles à quelque négociation, ils pussent au moins par le bien qu'ils diroient de moy à ceux de leur nation , par leurs lettres , & par le rapport de ceux qui s'en retourneroient , me faire connoître , &

m'acquérir du crédit , & de l'amitié. J'employois vne partie de la nuit à donner des audiences à tous ceux qui m'en demandoient pour me venir dire des nouvelles, & ne tenois pas mon temps perdu, quand après avoir écouté vingt fâcheux j'en rencontrois vn de qui je pouvois tirer quelque lumiere. Monsieur de Fontenay estoit importuné de mille relations fabuleuses , & de cent avis qu'on luy venoit donner à tous momens. Il n'arrivoit point de Marinier, qui pour tirer quelque chose de luy, ne vinst luy rendre compte de l'état des desordres ; & tel feignoit d'estre venu exprés , qui n'avoit pas bougé de Rome. L'on luy debitoit aussi-bien souvent ce qui s'estoit dit le matin à l'antichambre du Pape, à Saint André de Laval , & à la Minerve ; & des gens qui ne savoient les choses qu'après avoir passé par vingt bouches différentes , s'écrivoient des lettres , & les dattoient de Naples pour s'acréditer, comme personnes bien informées , & qui avoient de grandes correspondances , bien qu'ils n'eussent appris leurs secrets importans que par le bruit commun. Son humeur n'estant pas naturellement ni caressante ni liberale , l'on sortoit d'ordinaire assez mal satisfait de chez luy, pour me venir chercher, & me rendre compte de tout ce qu'on avoit traité avec luy. De-sorte que parmi tant de bagatelles, j'apprenois quelquefois des choses qu'inutilement il me vouloit cacher , & je prenois soin de contenter & flater tout le monde , afin de savoir tout, & d'attirer à moy l'inclination generale des Napolitains.

Dans ce grand nombre de donneurs d'avis , il y avoit à Rome vn nommé Laurenso Tonti, homme de peu de naissance , mais d'un esprit adroit , qui s'étant rendu agreable au Comte de Monterey par mille intrigues , & trouvé moyen de gagner sa vie

par son industrie , quittant le travail de ses mains , luy donnoit des avis pour avoir de l'argent , desquels recevant tousiours quelque récompense , il se mit en état de vivre doucement de ce qu'il avoit amassé ; & son protecteur n'estant plus dans l'emploi , & retourné en Espagne , il avoit choisi Rome pour vne retraite douce & assurée , estant vn lieu , où avec vne dépense fort modérée , l'on peut subsister honorablement. Il s'estoit attaché à la suite du Prince Ludovico , pour avoir vn support , estant neveu du Pape : Et faisant le mestier de Courtisan , il pratiquoit les artifices & les subtilitez qu'il avoit apprises dans Naples , & s'estoit achevé de se perfectionner dans l'échole de la Cour de Rome. Il avoit eu soin de faire pourvoir son beau-frere nommé Augustin de Liéto , jeune homme assez spirituel , & d'un naturel agissant , & inquiet , d'une Compagnie dans le bataillon de Calabre , qui luy faisoit porter le titre de Capitaine.

Ces deux hommes ne meritent pas d'estre oubliés , ayant joué vn rolle assez considerable l'un & l'autre , dans le cours de toutes les affaires. Le premier cherchant avec soin les moyens de se faire valoir , & quelque nouveauté pour les luy faire naître , estoit l'un de ces debiteurs de nouvelles qui écrivent à toutes sortes de gens , pour se procurer des réponses , montrent leurs lettres à beaucoup de personnes , & bien souvent les font eux-mesmes , les remplissant de tout ce qu'ils ont appris de beaucoup de différentes sortes de gens , qu'ils reduisent & mettent en ordre , & par-là sont bien reçus de tous les Curieux , & des Ministres de tous les Princes , dont ils tirent parfois quelques gratifications. La nouvelle de la revolte de Mazanielle luy fit ouvrir les yeux , & donna esperance de se faire valoir dans vne conjoncture si importante , & dont tout

le monde avoit curiosité de voir ou pourroit aboutir vne si étrange nouveauté. Il employoit ses heures inutiles à Rippa , grand abord des felouques de Naples , & de Sicile, & de toutes celles qui viennent de dehors : Il flatoit & faisoit boire les Mariniers , dont il tiroit tout ce qu'il pouvoit pour en venir faire le soir sa cour à Monsieur de Fontenay : Et ayant reconnu que je cherchois à prendre part dans ces desordres, il venoit ensuite toutes les nuits m'informer de tout ce qu'il apprenoit ; & entretenant ce commerce avec moy, à ce qu'il me disoit à son insceû , crut qu'estant plein d'ambition , & d'envie de faire quelque chose de grand & de considérable pour servir la France , il tireroit de moy de grandes récompenses de ses services , & qu'ainsi il feroit sa fortune ; ou par mon moyen, ou par celui de Monsieur de Fontenay.

Il écrivit avec application de tous côtez , afin d'estre mieux informé , & de s'acréditer avec plus de fondement, & d'apparence ; Il parvint enfin par son adresse à se rendre nécessaire , à l'Agent du Peuple de Naples , à Monsieur l'Ambassadeur , & à moy. Il me fit esperer de me faire avoir le commandement de leur armée ; Et je l'assurai de mon côté de ma reconnoissance , & de faire son beau-frere Capitaine de mes Gardes , afin de flater davantage ceux de ce païs , en me mettant entièrement entre leurs mains, confiant ma personne à vn Napolitain , & leur ostant le soupçon qu'ils pourroient avoir que je voulusse employer les François dans les charges les plus considérables de ma maison ; ce qui m'estoit tout-à-fait nécessaire, pour prendre pied parmi eux , devant avoir cette conduite jusques à tant que m'estant autorisé par mes actions , je pusse après en changer , & la choisir telle que je la croirois & la plus honorable , & la

plus feure. Je n'y ajoûtois pas neantmoins vne telle creance, que je n'eusse par d'autres voies, mes correspondances, & que je ne tentasse tout ce qui pouvoit contribuer au dessein que je m'avois proposé.

Le Capitaine Augustin fut dépêché à Naples, d'où à son retour il m'en apporta l'état, veritable, ou fabuleux. Il est vrai que le peu d'adresse de ceux qui commandoient, leur trop grande confiance, prise mal-à-propos, & leur incapacité jointe à la malice de beaucoup de gens, y firent changer en peu de temps la face des affaires, détruisirent les fondemens que j'avois faits, & firent perdre tous les avantages aux Peuples, en leur ostant ceux qu'ils avoient entre les mains, lesquels estant bien ménagés, il n'y avoit rien de si aisé que de chasser les Espagnols, prendre les châteaux de la ville & généralement toutes les forteresses du Royaume, sans donner vn coup d'épée, ni répandre vne goutte de sang, estant dépourvus de toutes choses. Ils furent assez mal conseillez, pour donner durant la suspension d'armes, dans toutes les places, des vivres, des poudres, & autres munitions de guerre, croyant par là témoigner leur respect pour le Roy d'Espagne, & l'obliger à ratifier les conditions qu'ils avoient ajustées avec le Vice-Roy, qui leur estoient trop avantageuses pour leur estre confirmées. Ce que toutefois leur persuadèrent quelques-uns de leurs Chefs, que l'on avoit gagné, sans que, pour leur malheur, ils en eussent aucun soupçon.

Vincenzo d'Andréa, dont je parlerai assez souvent, qui a toujours trahi avec beaucoup d'adresse, ayant malicieusement, pour consumer plutôt les bleds que l'on avoit pour quatre ou cinq mois, fait faire le pain du poids de quarente-cinq

onces , & débité au même prix que celui qui n'en pesoit que vingt-cinq , & épuisé ainsi le fonds destiné pour le remplacement de ce que l'on tiroit des greniers publics , qui estoit de plus de cent mille écus , en liberalitez qu'il faisoit aux gens de guerre , & autres Chefs les plus autorisez d'entre eux , ayant la charge de Provéditeur general. De sorte que je n'en trouvai à mon arrivée que fort peu , & point du tout d'argent pour en acheter d'autres.

Le Capitaine Augustin me rapporta donc que par les dernières reveuës, il se trouvoit cent soixante & dix mille hommes sous les armes fort lestes, résolus , & prompts à exécuter toutes sortes d'entreprises, quelque périlleuses qu'elles pussent estre, & qu'outre cinq ou six cens chevaux déjà sur pied, en prenant ceux des carosses , l'on pourroit , en moins de huit jours, en faire cinq ou six mille ; Que de ce que l'on avoit conservé des pillages, ou de ce qu'il y avoit de pierreries , argenterie , & argent monnoyé sur les Banques , appartenant à gens suspects , & ennemis , l'on feroit aisément trois ou quatre millions d'or : Qu'il y avoit beaucoup de poudres , sans ce que travailloient journellement trois cens ouvriers employez à la poudrière ; qu'on avoit des magasins remplis de méches , de balles, & de salpêtre ; que l'on avoit fait amasser tout le cuivre, & le métal qu'il y avoit dans la ville, pour fondre de l'artillerie , sans compter quarante pièces de canon qui garnissoient le Tourjon des Carmes , & que l'on avoit mises à toutes les embouchures des rues , & à toutes les avenues , par où les ennemis les pouvoient attaquer : Que tout le Royaume estoit soulevé aussi-bien que la ville , & qu'outre des bleds pour cinq mois, resserrez dans les greniers, l'on en tireroit du plat pays , & de

toute la campagne , qui estoit du mesme parti , tant que l'on voudroit , & en si grande abondance que l'on n'en pourroit jamais manquer ; qu'il n'y avoit point de forces opposées suffisantes pour en fermer les passages , ni en empêcher le transport : Que l'on n'avoit que faire d'étrangers , qui ne feroient que donner jalousie aux Napolitains , lesquels par la crainte d'estre soumis à vne nouvelle autorité, se racommoderoient avec l'Espagne, dans l'opinion qu'ils auroient, qu'au lieu d'obtenir la liberté qu'ils prétendoient , & pour laquelle ils étoient si bien résolus de mourir , ils ne fissent que changer de chaînes , qui peut-estre leur seroient encore plus pesantes ; Que si l'on parloit de quelque autre domination , il se formeroit beaucoup de cabales différentes qui se réuniroient avec les ennemis & la Noblesse , pour s'opposer à la faction qui se verroient en état de se prévaloir sur les autres ; Qu'ils n'avoient besoin que d'un Chef pour leur apprendre à faire la guerre, & mettre quelque ordre parmi eux ; Que si l'on ménageoit bien leurs forces , & tout ce qu'ils avoient entre les mains, l'on pourroit non seulement chasser les Espagnols, mais leur aller porter la guerre dans leur país , & leur oster la Sicile , & la Sardaigne réunies entièrement dans les intetests de Naples ; Que ce ne seroit que l'ouvrage d'une campagne , & la liberté de la ville , que l'occupation de peu de semaines ; Que l'on avoit jetté les yeux sur moy , comme sur vne personne capable d'exécuter de si belles choses ; Qu'enfin , l'on me demandoit , non pas pour aller combattre ; mais pour vaincre, & triompher , sans peril, & sans peine, & pour me rendre le plus glorieux de tous les hommes , prenant la défense de leur liberté , & les tirant d'un esclavage qu'ils avoient souffert si long-temps, avec tant de douleur, & d'impatience.

Connoissant la vanité de cette nation , je ne crus pas fortement toutes ces choses ; mais au moins fus-je persuadé , qu'il y avoit quelque fondement , & que je ne pouvois douter qu'une partie n'en fût véritable , dont je fus toutefois détrompé dans fort peu de temps ; Mais ce ne fut qu'après m'estre engagé de sorte , que je ne pouvois plus avec honneur me dédire de prendre le hazard de cette entreprise. Je laisse à juger , si après de telles esperances , je ne devois pas estre bien surpris , quand je vis , estant sur les lieux , que l'on manquoit absolument de tout , & que je ne devois compter que sur ma seule personne.

Cependant par le retour de mon Courrier , je reçus des nouvelles de la Cour , & des lettres de Monsieur le Cardinal Mazarin , qui ne servirent qu'à m'animer , & me rechauffer d'avantage. Il me mandoit que voyant tant de péril dans le dessein que je propoisois , il n'oseroit pas me le conseiller ; mais que si je voulois le hazarder , le Roy m'en donnoit la permission , & que je serois assisté de tout ce qui me seroit nécessaire , que je n'aurois qu'à m'adresser aux Ministres que sa Majesté avoit à Rome , & prendre mes mesures avec eux , leur écrivant en conformité de ce qu'il m'avoit mandé.

Je sçus cependant qu'à l'arrivée de ma dépêche , je passai pour un visionnaire ; tous les avis de tous costez estant , que les revolutions de Naples étoient apaisées , & que les Espagnols estoient résolus de ratifier tout ce qui leur avoit esté demandé , & ce que le Duc d'Arcos avoit accordé , remettant à se venger , & pousser leurs ressentimens à un temps moins dangereux , & où ils pourroient se satisfaire sans rien hazarder , qui seroit après la conclusion de la paix , qui se traittoit à Munster avec beaucoup

de chaleur. Je m'efforçay de sçavoir par toutes sortes de moyens ; ce qui se passoit , & se disoit chez l'Ambassadeur, & les Cardinaux de la faction d'Espagne, dont je fus toujourns ponctuellement averti, soit par des espions que j'avois gaignez, ou par des femmes ; & j'appris que ma personne leur donnoit plus d'inquietude , que tous les preparatifs d'armemens que l'on faisoit en France; Et ayant vn jour rencontré au cours le Comte d'Ognate , accompagné de quatre ou cinq Cardinaux , je m'aperçut que les ayantaluez, ils me regarderent fort attentivement, & leur conversation s'en réchauffa. Le soir vne des plus belles voix de Rome que j'allois oüy chanter souvent, dont le Cavalier de Lioud Maistre de chambre du Cardinal Montalte , qui avoit tout credit sur l'esprit de son Maistre , & savoit tous ses secrets, étoit éperduëment amoureux, ayant appris de luy le particulier de cét entretien qui m'avoit tant donné de curiosité, vint m'en rendre compte , & m'apprit que toute cette cōpagnie discourant sur les affaires de Naples, qui estoient la principale matiere des conversations de Rome , le Cardinal Albornos m'ayant vû passer , s'écria , que si le Royaume de Naples avoit à se perdre pour le Roy leur Maistre, ce seroit moy seul qui leur feroit le mal, estant capable de tout entreprendre, & personne propre à me rendre le Chef des revoltez, qui n'avoient besoin que d'un homme à leur teste pour leur faire tout oser, & mettât quelque ordre parmi eux, leur faire connoître leurs forces, & la foiblesse des Espagnols. Surquoy leur estant repliqué par quelque vn de la compagnie que je n'estois pas à craindre, ne pensant qu'à mon plaisir, & à mon divertissement, il se mit à rire: Et leur dit que le Duc d'Oria avoit fait le mesme jugement du Comte de Lavagne, qui la nuit ensuite s'estoit rendu maistre

de la ville de Genes, & auroit achevé vne entrepri-
 se si difficile, s'il ne se fût noyé malheureusement,
 en allant s'assurer de la dernière galère; Que ie n'a-
 vois pas, ni moins de cœur ni moins d'ambition que
 luy, que j'avois plus de naissance, & sortois d'un
 sang tousiours prest à executer de hautes entrepri-
 ses, & ce qu'il y avoit de plus hazardeux; Qui enfin
 selon son sens, si la perte de Naples devoit arriver
 il ne croyoit pas que ce dût estre par vne autre
 main ajoutant que si l'on se garantissoit de moy, il
 répondroit de la conservation du Royaume; Que
 la France ne lui donnoit point d'inquietude, qu'il
 souhaittoit de savoir son armée à voile, & qu'elle
 arrivât dans le port de Naples devant celle d'Espa-
 gne; sa presence par la jalousie de la domination
 Françoisse estant le meilleur & le plus assuré moyen
 de faire cesser toutes les difficultez que le Peuple
 apporteroit à son raccommodement. Ce qu'il appua
 de tant de raisons, d'une politique si raffinée,
 que tous les assistans en demeurèrent d'accord avec
 luy.

Mes esperances se fortifièrent par cette nouvelle,
 & je demurai persuadé qu'un homme si éclairé ne
 parloit pas sans raison, & que mon dessein estoit
 plus facile que je ne me l'estois imaginé, puisqu'il
 avoit des connoissances que je ne pouvois pas a-
 voir. Je me resolus donc de ne plus sortir le soir, &
 ordonnai à mes Officiers de veiller soigneusement
 sur tout ce que l'on me donneroit à manger & à
 boire, étant en danger de l'assassinat, & du poison.

Il vint dans ce même temps un Sicilien proposer
 à Monsieur de Fontenay vne entreprise sur l'isle de
 Lipari, faisant valoir l'importance du poste, &
 les facilitez qu'il donnoit à profiter de la reuolte
 de Sicile, & qu'il ne seroit pas inutile pour assister
 à celle de Naples. Il me le renvoya pour examiner

sa proposition , se repentant peut-estre de s'estre trop legere nent engagé avec moy sur les affaires de Naples , dont il croyoit l'exécution trop aisée, qu'il eût mieux aimé en d'autres mains qu'entre les miennes , s'imaginant que je pourrois prendre le change & m'attacher à vne entreprise presente, plutôt qu'à vne qui paroïssoit plus éloignée. J'entrai d'abord en soupçon que cét homme m'estoit envoyé par les Espagnols , qui pouvoient flater de la mesme opinion , qu'ils vouloient l'introduire dans ma confiance pour leur servir d'espion auprès de moy , ou estre employé à quelque autre dessein plus dangereux J'écoutay neantmoins tout ce qu'il avoit à me dire , & méprisant les offres qu'il faisoit ; cette Isle n'estant pas assez bien fortifiée, & estant de trop petite consequence ; je luy dis que n'ayant rien davantage à traiter avec moy, qu'il se rendroit suspect auprès des Ministres d'Espagne , & hazarderoit trop legerement sa vie, s'il me voyoit davantage.

Peu de jours après l'on eut avis de l'arrivée de la flotte d'Espagne , chargée de gens de guerre, & qui portoit la personne de Dom Juan d'Austriche ; Le Peuple luy fit vne Deputation, & crut trop legerement qu'il luy apportoit la ratificatiõ des choses que leur avoit accordées le Duc d'Arcos, & que le Roy son pere ne l'avoit envoyé que pour autoriser davantage les promesses de conserver leurs privileges , & d'exécuter plus ponctuellement tout ce qui leur auroit esté promis de sa part. Mais les réjouissances que l'on faisoit de sa venue furēt bien tôt troublées, quand deux jours après , les troupes estant débarquées, le canon des châteaux & de toute l'armée tirant sur la ville , les Espagnols y entrèrent furieusement vn flambeau dans vne main , & l'épée dans l'autre, pour la mettre toute à feu & à

sang. L'étonnement fut fort grand parmi le peuple de cette surprise. Mais en étant vn peu revenu, chacun courant aux armes, s'opposa vigoureusement à leur effort, leurs ennemis apprehendans de se voir accablez par la multitude, se contentèrent de gagner toutes les hauteurs, & de s'y retrancher, convertissant leur attaque en vne défensive.

Pour lors les Napolitains s'apperçurent, mais trop tard, qu'ils avoient esté trahis, & qu'ils s'étoient la sîez endormir, ayant trop negligé de recourir à la protection de la France, dont le secours leur estoit necessaire dans vne si pressante extrémité. Ils se repentirent d'avoir, pour témoigner leur zèle, & leur fidélité à l'Espagne, pourvû de vivres & de poudres, les châteaux dont ils auroient besoin pour se défendre, pour leur faire la guerre, & pour abattre leurs maisons à coups de canon. Ils appelèrent cent fois traîtres, ceux qui avoient empêché de faire jouer la mine, que les Polites avoient faite sous le château Saint Elme, qui leur assuroit la prise de ce poste, qui comme le plus fort, & le plus élevé de la ville, est celuy qui depuis les a plus incommodez. Ils reconnurent la nécessité qu'ils avoient d'un Chef de naissance, & de considération, commençant à se défier de Dom Francisco Toralte; combien la protection de France leur seroit vtile; le besoin qu'ils auroient de son armée navale pour s'opposer à celle d'Espagne, qui se trouvant dans leur port fermoit leur ville, & leur ostoit la communication de la mer: & songeant à tout ce qui leur estoit necessaire pour leur défense, ils se trouvèrent avec fort peu de bleds, & moins de poudres, & dégarnis de tout ce qu'il falloit pour résister à leurs ennemis. Le déplorable estat où ils se rencontroient, obligea toutes les Provinces du Royaume

à se declarer contre eux , & la Noblesse qui estoit demeurée jusques-là en repos , ayant pris congé, suivant les ordres de Dom Juan d'Austriche , & du Vice-Roy, se retira pour aller prendre les armes; & tous les Cavaliers, selon leur crédit, & leurs forces travaillèrent à faire des levées à leurs dépens , de cavalerie , & d'infanterie , pour former vn corps d'armée , & les venir assieger par terre.

Ils se resolurent, eux, qui ne vouloient point de secours , & croyoient n'avoir besoin de personne, d'en demander à tout le monde, & firent publier vn Manifeste , pour faire voir l'estat malheureux où ils estoient reduits , & tâchant d'émouvoir à compassion toute la Chrestienté , racontaient pitoyablement leurs aventures , & publioient que malgré leur zèle & leur fidelité pour le service d'Espagne, & les paroles qui leur avoient esté données , & les capitulations qu'on leur avoit accordées, au mépris de leur bonne foy, & trop de confiance, on les avoit attaquez avec vne rigueur , & cruauté inouïe , battant trois jours & trois nuits de suite la ville à grands coups de canon, pour la mettre en ruine , & les égorger tous : Qu'ils conjuroient donc tous les Rois, Princes, Etats, & Républiques d'avoir pitié de leur oppression, & de leur donner du secours & des assistances , pour s'opposer à des ennemis si dangereux qui vouloient les tyranniser , & leur aider à se tirer de l'esclavage , & de l'oppression. Ils dépêcherent aussi-tôt à Rome, pour presser les Ministres du Roy de leur procurer sa protection , & du secours , me conjurèrent de les aller trouver , demanderent avec empressement, qu'on leur fit venir l'armée navale , & me prièrent instamment d'estre leur solliciteur. Il n'i avoit point de jour qu'il n'arrivât quelqu'un de leur part, pour faire de nouvelles demandes. Le Tonti estoit fort occupé à presenter

tous ces nouveaux envoyez. J'écrivis vne lettre au Peuple de Naples, à qui je donnai le titre de République Royale, pour les flater, dont je chargeai le Capitaine Augustin, qui fut arresté en passant, par les galeres de Genes; Mais heureusement, ayant sur luy sa Commission de Capitaine dans le bataillon de Calabre, & la faisant voir au Duc de Turin, il luy persuada qu'il alloit pour se rendre à son devoir & servir à sa Charge, si bien qu'il luy laissa achever son voyage, & porter de mes nouvelles, qui furent reçues avec vne joie, & vn applaudissement incroyable.

Cependant Messieurs l'Ambassadeur, Cardinaux de la faction, & Ministres du Roy, tinrent vn conseil où je fus appelé, pour voir ce qu'il y auroit à faire dans la presente conjoncture; où il fut resolu d'envoyer vn Courrier à la Cour, pour luy donner avis de ce qui se passoit, presser en diligence l'armement & la venue de l'armée navale, sur laquelle je m'irois embarquer, dès que j'aurois nouvelle de son arrivée à Portolongon: Et pour faire voir que le secours estoit demandé par les Napolitains, l'on jugea à propos de faire passer en France vn Carme nommé le Pere de Juliis, pour représenter leurs necessitez, & rechercher sa protection & ses secours, nous ayant esté depeché pour ce sujet, croyant que l'on seroit bien-aise de voir toutes ces choses demandées par vn homme de la nation; Qu'il falloit sur tout, qu'il y eût vn corps suffisant d'infanterie embarqué, pour mettre pied à terre, si l'on desiroit des troupes; quantité de munitions de guerre, & d'argent, & conduire aussi quelques vaisseaux chargez de bleds, afin qu'estant en estat de remédier à toutes leurs necessitez, l'on pût ménager avec eux des conditions avantageuses pour la Couronne.

Cependant, l'on se battoit continuellement dans Naples, & le Peuple, croyant ne pas devoir demeurer sur vne simple défensive, songea à reprendre sur ses ennemis quelques-vns des postes qu'ils avoient avancez sur luy. Le malheureux Dom Francisco Toralte, Prince de Masses crut devoir commencer par l'attaque du Convent de Sainte Claire, lieu tres-important, pour estre quasi dans le milieu de la ville. L'amitié que sa femme avoit pour luy, fut cause de sa perte: car le voulant retenir, la pluspart du temps auprès d'elle, de peur des perils qu'il avoit à courre, cela faisoit accroistre les défiances que l'on avoit prises de luy, ne communiquant que rarement avec le Peuple, qui attribuoit cette retraite, ou à vne negligence de les servir, ou à quelque mauvaise volonté, & intelligence; ce qui causoit des murmures contre sa conduite, & faisoit former des entreprises contre sa vie, que sa presence auroit facilement dissipées. Il fit faire vne mine, qui n'ayant pas fait tout l'effet que l'on en attendoit, le rendit responsable du mauvais succès; & l'on ceut qu'il avoit fait oster vne partie de la poudre, pour mettre du sable à la place: La fuite d'Octavio Marqués, fortifia les soupçons que l'on avoit contre luy, estimant qu'elle estoit concertée entre eux. Pensant donc laisser passer la première furie de la populace, en se cachant, pour pouvoir estre après mieux écouté dans ses iustifications; on fit tant de diligence pour le chercher, que l'on découvrit enfin le lieu de sa retraite, d'où ayant esté tiré, & aussitôt investi de quantité de gens, comme il estoit homme bien fait; de qualité, d'esprit & de merite, & naturellement eloquent, il leur fit vn discours de toute sa conduite, & des services qu'il leur avoit rendus, dans lequel il se vit si favorablement écouté, ayant beaucoup d'amis, & acquis l'estime & l'amitié

l'amitié generale , qu'il avoit quasi procuré sa seureté , attendri, & persuadé tous les assistans ; quand Gennare arrivant, se mit à crier qu'il estoit vn traître, qu'il falloit luy couper la teste, & le traîner par les ruës. Ce qui estant appuyé des voix des Lazares, qui ne demandoient que de semblables occupations , cét arrest aussi injuste que violent , fut executé sur le champ ; on luy coupa la teste , le cœur luy fut arraché , qui fut porté dans vn bassin d'argent à sa femme, & son corps fut impitoyablement traîné par les ruës. Et par les menaces que ces canailles firent, d'aller brûler dans leurs maisons, tous ceux qui voudroient s'opposer à leurs volontez, ils proclamerent tumultuairement Gennare pour leur General , le recompensant d'une action si brutale, & si emportée; à quoy le Tourjon des Carmes, dont la garde luy avoit esté commise dès le commencement de la revolte , (pour estre le Capitaine du quartier , ayant sa boutique d'armurier devant la porte) contribua beaucoup à autoriser sa puissance, & lui assuroit vne retraite la plus importante, & la plus considérable de la ville, contre les tumultes, & les attentats que l'on pouvoit faire contre sa personne. Marc Antonio Brancacio homme d'âge , & de reputation , ancien ennemi des Espagnols , dont il avoit esté mal traité sans raison , fut élu Maître de Camp general.

Le Capitaine Augustin trouva tous ces changemens à son arrivée , & s'estant adressé à luy , aussi bien qu'à Gennare, pour rendre ma lettre , exposer sa commission , & les offres que je faisois des secours de la France ; Ce vieux Cavalier ne pouvant souffrir la brutalité , & ignorance de Gennare , appuya si fortement l'élection de ma personne , que tout le Peuple y accourut avec vne joie incroyable ; & jettant les yeux sur Nicolo Maria Mannara,

jeune homme d'un esprit agissant, & qui ne faisoit que de sortir de ses études, le choisit pour m'apporter des dépêches du Peuple, accompagné d'Annello de Falco, ancien Avocat, à qui l'on avoit donné la charge de Général de l'Artillerie, & de quelques autres, qui furent aussi chargez de lettres pour Monsieur le Marquis de Fontenay; & le Capitaine Augustin revint en diligence, me rapporter tout ce qui avoit esté résolu.

Dans ce temps Vincenzo d'Andrea, confident du Prince de Maïse: mais beaucoup plus des Espagnols: pour dissiper les soupçons que l'on avoit pris de luy avec tant de justice, dressa un ban, que le Peuple de Naples fit publier incontinent, par lequel il estoit défendu à peine de la vie de reconnoître le Roy d'Espagne, & d'obéir à ses ordres; & commandement, de ne recevoir que ceux de la République, en qui seule désormais résideroit la souveraineté; & cachant par ce moyen ses méchantes intentions, se mit en état de pouvoir plus impunément continuer ses trahisons, qu'il ne manqua pas de pratiquer jusques à la fin, quoy qu'il n'ait pas évité, plusieurs années après le rétablissement des Espagnols, le châtiment que les traîtres reçoivent d'ordinaire au lieu de récompense.

Les Députez étant arrivez, pour me venir offrir le commandement de leurs armes, je ne leur voulus point donner audience; mais leur fis dire d'aller rendre leurs dépêches à Monsieur de Fontenay Ambassadeur du Roy, & que je ne leur parlerois point qu'en sa présence, afin que je fusse plus autorisé, en n'agissant que par les ordres des Ministres de sa Majesté, & qu'ainsi ils fussent plus obligez à me procurer des secours, & moy plus en état de ménager les conditions, sans lesquelles je ne me voulois pas charger de l'exécution de cette entreprise.

Dés qu'il les eut écoutez , & vû les lettres qu'ils avoient à luy rendre, il envoya prier les Cardinaux de Sainte Cecile, Theodoli, & Vrsine, de la faction de France, de venir chez luy, où il tint conseil avec eux , & avec Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas , sur vn sujet si considérable. Et ensuite m'ayant mandé par le sieur de Lu'arche son Maistre de chambre, que ces Messieurs estoient avec luy , & qu'ils avoient à me communiquer quelque chose d'important au service du Roy , & à mes interets , je m'y rendis, pour savoir ce qu'ils avoient à m'ordonner : Monsieur le Cardinal Mazarin m'ayant mandé que je saurois d'eux les intentions de sa Majesté, & que déferant à leurs sentimens , je me gouvernasse par leurs avis, en vne matière si delicate. Ils me dirent le sujet de l'arrivée des Députés de Naples , & l'estime que cette République faisoit de moy , de me choisir pour son Général, & défenseur de sa liberté; Que c'estoit vn honneur, qui , quoy qu'il fût bien dû à mon merite, & à ma naissance, ne laisseroit pas d'estre envié de beaucoup de Princes ; Et qu'enfin, outre les services importants que je pourrois rendre à la France dans cet emploi , pour laquelle ils connoissoient mon zèle & mon respect , que j'estois en estat de me voir le plus glorieux homme de mon siecle , par les actions que j'aurois à entreprendre, qui seroient d'autant plus éclatantes , qu'elles seroient & plus extraordinaires , & moins communes. Je leur répondis , que n'estant nay que pour employer ma vie au service de la Couronne, j'estois prest à tout hazarder sans considération des perils où je m'allois précipiter ; & où je ne m'exposois pas sans les connoître ; Que ma perte estoit inévitable , si j'estois abandonné , mais que je me confiois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin , en leurs bons offices & entremises, & à l'in-

terest que la France avoit de m'assister dans vn dessein , où je ne m'engageois que pour y ménager & sa gloire, & son avantage. Chacun à l'envi m'assura de tous les secours qui me seroient nécessaires ; & sur tout Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile me dit qu'il seroit caution que je ne manquerois de rien , que son frere & luy m'avoient trop d'obligation, pour en estre jamais ingrats , & que je devois prendre en leur amitié vne entière confiance.

Monsieur de Fontenay envoya pour lors querir les Députez de Naples, qui en entrant vinrent d'abord à moy ; mais leur ayant montré Messieurs les Cardinaux auxquels par respect ils devoient premièrement faire la reverence , ils s'acquitérent de ce devoir ; & de là se tournant à moy, me salüèrent le genouil à terre , & ne voulant point me parler qu'en cette posture, j'eus peine à les faire lever , & les y obligeai , en leur disant que je ne les écoute-rois pas en cét état. Ils me firent vne harangue pour me représenter l'injuste traitement que la ville de Naples recevoit des Espagnols , qu'après vn zèle, vne fidelité , & vn respect à l'épreuve des rigueurs tyranniques , dont ils avoient toujourns usé envers les habitans , ils avoient pratiqué avec eux la dernière infidelité, les ayant attaquez , sans aucun nouveau sujet de plainte , en vn temps où ils se croyoient dans vne paix bien établie : avoient fait canonner & battre en ruïne leur ville , avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux , galeres, & châteaux, & fait entrer toutes leurs troupes les armes à la main, avec des flambeaux allumez, pour passer tout le Peuple au fil de l'épée , & mettre le feu à toutes les maisons ; Que ce procedé si violent , & si injuste , ayant étouffé toute sorte de confiance , il estoit resolu de briser ses fers , de se procurer la liberté , & de se mettre en République , pour établir

la feureté de son gouvernement: Et qu'ayant besoin
 d'un Chef pour sa défense, & pour le commande-
 ment de ses armes, on leur avoit donné de venir
 de sa part se jeter à mes pieds, pour me conjurer
 de me rendre son défenseur, & prendre la mesme
 autorité dans la ville de Naples, & tout son Royau-
 me, qu'ont eu, & possèdent encore dans les Pro-
 vinces-Unies du Pais-bas, les Princes d'Orange;
 Qu'ils n'avoient pas cru pouvoir jeter les yeux sur
 un autre que moy, non seulement à cause de ma
 reputation, de mon estime, & de mon merite: mais
 par un juste sentiment de reconnoissance de toutes
 les bontez que je luy avois fait paroître, & du zèle
 avec lequel je m'estois engagé à le servir, & à luy
 ménager tous les secours qui luy seroient necessai-
 res, & que par la considération où j'estois en Fran-
 ce, je serois comme un dépôt sacré qui l'obligeroit
 à l'assister de toutes ses forces, à prendre sa défense,
 & le recevoir sous sa protection: Mais qu'un des
 principaux motifs qui l'avoit porté à me souhaiter
 pour leur Général, estoit, à cause de ma naissance,
 que je tirois d'un sang qui leur estoit si précieux,
 que l'affection & la memoire en estoient impré-
 mées dans les cœurs de tous les habitans, aussi-bien
 que les armes dans tous les edifices publics, dont les
 fondations estoient des marques eternelles, & de
 la pieté, & de la magnificence de mes prédécesseurs.
 Qu'ils me croient trop généreux pour refuser de le
 venir secourir, qu'il avoit quantité de bras pour re-
 sister à ses ennemis, mais qu'il avoit besoin d'une
 teste pour regler son desordre, luy apprendre à
 faire la guerre, & le mettre bien-tôt en état, non
 pas seulement de se défendre, mais de chasser les
 Espagnols de son pais, qu'il ne manqueroit point
 de soldats quand il seroit aguerri, & que je n'en
 trouverois aucun qui ne fit gloire de mourir quand

il faudroit marcher sous son commandement , répandre son sang pour la défense de sa patrie , & m'acquiescer de la reputation.

Ensuite ils me présentèrent les lettres qu'ils avoient à me rendre ; mais me retirant en arriere, je leur dis que c'estoit à Messieurs les Ambassadeurs , & Ministres du Roy presens , à qui ils se devoient adresser, & qu'ayant l'honneur d'estre nay son sujet, je ne pouvois sans sa permission, & son commandement m'attacher à vn service étranger , & principalement dans vn emploi si considérable , qu'il me devoit engager, non seulement pour le reste de mes jours, mais mesme mes successeurs; qu'ainsi cessant en quelque façon d'estre François , pour m'aller faire Napolitain , ce n'estoit pas à moy à prendre cette resolution , qui n'avois qu'à obeir aveuglément à ce qui me seroit ordonné de sa part. Monsieur de Fontenay prenant la parole , me dit que je devois accepter les offres qui m'estoient faites , puisque le Roy m'en avoit donné la permission, & qu'il se sentoit obligé , & avoit ordre de me dire , que me sacrifiant pour le service de la République de Naples & pour sa défense , je témoignoïs ma passion & mon zèle pour la Couronne, à qui je ne pouvois rendre de service plus agréable, plus utile, & plus important.

Alors me retournant vers les Députés , je leur dis qu'après ce congé que l'on me venoit de donner , j'acceptois avec joie l'honneur que me faisoit la République de me choisir pour Général de ses armes, & défenseur de sa liberté : que je conserverois vne éternelle reconnoissance d vne grace si extraordinaire , & si peu meritée , que j'essairois par mon zèle, & ma fidelité , à suppléer à mon insuffisance , que je ne quitterois jamais les armes , que je ne lui eusse obtenu le repos & la liberté , & que

je m'exposerois à toutes sortes de perils, hazarde-
rois ma vie & verserois jusques à la dernière goutte
de mon sang, quand il s'agiroit de soutenir ses in-
terest ou sa gloire. Ensuite je reçus les lettres, que
je croy qu'il est à propos de faire voir ici pour té-
moigner que je ne veux rien avancer dans ces Me-
moires, d'où je n'aye la justification entre les mains.

LETTRE DE LA REPUBLIQUE de Naples.

SERENISSIME ALTESSE DUC DE GUISE, .

*Le tres-fidèle Peuple de Naples, & son Royaume,
ayant aux yeux de larmes de sang, supplie vostre
Altesse, de vouloir estre son défenseur, comme l'est
aujourd'huy en Hollande Monsieur le Prince d'O-
range, & de luy procurer les assistances que V. A.
luy a offertes de si bonne grace, par l'obligeante le-
tre que ledit tres-fidèle Peuple a reçue aujourd'huy
à bras ouverts, avec la sincerité, fidelité, & teneur
d'icelle. Ce qui nous oblige à ne pas manquer conti-
nuellement à faire icy des prières à la bien-heu-
se Vierge Notre-Dame des Carmes, que bien-tôt
nous pourrions voir la personne de V. A. & sentir des
effets de sa valeur, à laquelle nous baisons les
mains avec toute sorte de respect & de submission.*

De V. Altesse Serenissime.

Le tres-devot, & tres-obligé serviteur,
LE PEUPLE DE NAPLES ET SON
ROYAUME.

Du Palais du Royal Poste du Tourjon
des Carmes, le 24. Octobre 1647

L E T T R E D E G E N N A R E A N N E Z E .

S E R E N I S S I M E A L T E S S E ,

Ayant lû l'obligeante lettre de V. A. j'ai resolu avec tous les autres Chefs de ce tres-fidèle Peuple de Naples, d'envoyer le sieur Nicolo Maria Mannara nôtre Agent général, avec une instruction, & la presente lettre à V. A. Mais nous trouvant Ambarassés, en tant d'affaires de guerre, nous nous remettons en tout & par tout à ce qu'il determinera, jugera, suppléera, & fera, tant de nostre particuliere part, qu'au nom de ce tres-fidelle Peuple; & enfin, luy recommandant sa personne de tout nostre cœur, nous sommes en attendant les faveurs & graces de V. A. à laquelle avec toute sorte de respect nous baisons tres-humblement les mains,

De V. A. Serenissime

Tres-humbles, tres-devots, & tres-obligez serviteurs

G E N N A R E A N N E Z E Généralissime & Chef du tres-fidèle Peuple de Naples.

D O M G I O L O Û I C I D E L F E R R O premier Conseiller

Du Palais du Poste Royal du Tourjon des Carmes de Naples, ce 24 Octobre 1647.

Après cette lecture, je leur-dis qu'estant dévoué au service du Peuple de Naples, par la charge qu'ils m'avoient offert de sa part, & que j'acceptois sous le bon plaisir du Roy, avec autant de joie,

que de reconnoissance , & de respect , il estoit raisonnable qu'ils me rendissent compte de l'état présent des choses , & me fissent entendre toutes leurs necessitez , afin que je commençasse à demander de leur part , toutes les assistances dont ils auroient besoin , & m'en rendisse le sollicitateur à la Cour , & auprès de Messieurs les Ministres.

Les Députez me dirent le tragique accident du brave , & trop malheureux Prince de Masse , le desordre , & la confusion qui regnoit dans la ville , faute d'une personne d'assez d'autorité , & de conduite pour y pouvoir remedier ; que tout le Royzume à l'abord des Espagnols avoit quitté les armes , & abandonnant leur parti , suivi celui des plus forts ; qu'ils ne tiroient plus d'assistance de la campagne , les passages leur étant coupez de tous costez , tout le plat pays ennemi , à la reserve de quelques bourgs , & villages voisins qui leur paroissent encore affectionnez , mais que le bruit de mon arrivée feroit tout changer de face , & qu'ils ne doutoient pas que tout le monde se voyant un Chef de naissance & de reputation , ne reprit courage , & lassé d'une domination si cruelle , & si insupportable , ne fit à leur exemple tous les efforts possibles pour s'en affranchir. Qu'ils n'avoient que pour six semaines ou deux mois de bleds , peu d'esperance d'en tirer des Provinces , à moins que par ma valeur , un passage ne fût ouvert , qui leur en donnât & la liberté , & le moyen ; que quoy que beaucoup de particulier eussent profité des pillages , chacun ayant mis son argent à couvert , ils n'en avoient point pour s'assister , que celui des Banques ne se pouvoit prendre sans cause une sedition dangereuse tout le monde , tant amis que ennemis , étant intéressé à la conservation d'un dépôt jusques-là sacré & inviolable ; que de tou-

cher à l'argenterie des Eglises ce seroit attirer la colere du Ciel & l'indignation du Saint Siege? Que tous les Cavaliers, & leurs ennemis les plus irritez & les plus à craindre armoient par tout le Royaume, & se mettroient à cheval pour venir contribuer à leur oppression, & se venger des outrages, & indignitez que l'on avoit fait aux plus considérables de leurs Corps, d'avoir pillé leurs maisons, & cruellement massacré le Prince de Massé, Dom Pepe Carasse & quelques autres Que la poudre leur manquoit aussi-bien que le moyen d'en faire, faute de salpêtre n'en ayant que pour fort peu de temps, étant obligez d'en consumer quantité tous les jours, par l'attaque & défense des postes, & les escarmouches continuelles qui se faisoient nuit & jour; Que le Peuple, pour témoigner son zèle, & sa fidélité pour son Roy, avoit, innocemment, par le conseil de gens subornez durant la Trêve, ravitaillé les châteaux de vivres & de munitions de guerre; Que la mesme faute s'estoit faite dans tout le Royaume, en munissant toutes les forteresses dégarnies de tout, croyant en obtenir plus facilement la ratification de la capitulation faite avec le Duc d'Arcos, & s'estoit ainsi privé de toutes les choses qu'il avoit en abondance, pour se reduire dans la nécessité où il estoit; Que les vaisseaux & galères d'Espagne luy ostoient la communication de la mer, dont il avoit accoustumé de tirer sa substance; Que pour des hommes il en avoit un si grand nombre, que pourveu qu'ils fussent bien commandez, & disciplinez, estans & braves, & bien zelez, l'on pouvoit entreprendre toutes choses; Qu'à la dernière revue, l'on avoit trouvé plus de cent soixante & dix mille hommes bien armes & bien déterminéz à mourir pour le salut de la patrie: Que par ce discours, je pouvois mieux juger qu'eux de

ce qui leur estoit necessaire, comme plus capable & plus connoissant ; Et qu'enfin le courage de tous les habitans commençoit à s'abatre , & ne pouvoit se relever que par ma presence ; Qu'ainsi , ils me supplioient de hâter mon voyage le plus qu'il me seroit possible, & presser qu'on les secourût, sans quoy ils ne pourroient éviter la desolation de leur ville , & ensuite celle de tout le Royaume.

Cette veritable relation me fit faire quelque reflexion , sur les dangers où je m'allois precipiter ; Mais faisant fort peu de cas de ma vie, & estant resolu de la sacrifier pour les interêts de la Couronne ; je pris la parole , & l'adressant aux Ministres du Roy , leur fis entendre que je n'estois point épouvanté d'apprendre des choses si surprenantes , & si contraires à tout ce qui avoit esté rapporté jusques ici ; Que c'estoit à eux de considérer si le Roy vouloit employer ses forces pour vne entreprise si difficile , & qu'en ce cas je me chargerois d'en tenter le risque ; mais qu'ils voyoient aussi-bien que moy, que si j'estois abandonné , c'estoit m'exposer à vne honte eternelle, & à vne perte inevitable ; n'estant ni juste , ni raisonnable que l'on me sacrifiat si légèrement , où la reputation de la France se trouvoit si fort engagée. Ils me répondirent tous d'une voix , que je n'avois rien à craindre ; Que les secours seroient si prompts , & si puissans , que je ne rencontrerois pas dans l'exécution d'un si glorieux dessein , la difficulté , ni les périls que je m'imaginois. Ce que m'ayant voulu persuader par mille raisons , je répartis qu'il estoit inutile de les alléguer ; que je n'estois pas personne à me flatter légèrement ; que je voyois bien ce que j'avois à craindre, mais que les hazards & les difficultez , au lieu de me refroidir , ne faisoient que m'animer davantage ; que la confiance que je prenois en leurs paro-

les, celle que j'avois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, & la passion que j'avois de contribuer, au peril de ma vie, aux avantages de la France, me feroient affronter la mort, & toutes sortes de difficultez; & que je leur demandois d'en estre les témoins, aussi-bien que de la fidélité, & de la passion avec laquelle je méprisois & ma feureté, & ma personne, & mesme mon honneur, quand il s'agissoit de servir vtilement, Qu'ils devoient demeurer d'accord avec moy, que j'estois peut-estre le seul homme du monde capable de me charger d'une si hazardeuse commission, dont la seule pensée feroit trembler les plus determinez, & les plus hardis. Ils témoignèrent en estre persuadez, & pour avancer & resoudre vne si grande affaire, ils m'assurèrent que je n'avois qu'à demander ce que je desirois, & qu'ils avoient l'ordre & le pouvoir de me l'accorder; de quoy je devois faire état, les promesses du Roy estant inviolables, & assurées.

Je demandai l'armée navale à mes ordres, la plus forte de vaisseaux, & de galères qu'il seroit possible; deux cens mille écus d'argent comptant, en attendant vn plus puissant secours; quatre mille hommes de pied prests à débarquer à ma première demande; quinze cens Cavaliers démontez pour mettre à cheval; les selles, brides, & pistolets pour eux; la mesme chose pour armer deux mille chevaux, que je pretendois lever dans le Royaume de Naples; des mousquets, & des piques pour douze mille hommes, douze piece de canon, six vingts milliers de poudre, avec les balles & méches à proportions, & quatre vaisseaux au moins chargez de bled; & qu'avec toutes ces choses je leur répondois du succès de ce grand dessein, & d'oster en fort peu de temps la Couronne de Naples au Roy d'Espa-

gne. Ce qu'ils me promirent de la part du Roy positivement , & que dans fort peu de temps je devois faire état de toutes ces choses.

Après quoy, je donnai des lettres à Nicolo Maria Mannara , & Monsieur de Fontenay ses réponses, pour aller rendre compte à la République de l'heureux succès de sa negociation ; & je le chargeai de dire que je me préparois à l'aller servir, & que dès que je saurois l'armée navale arrivée à Portolongon , je m'irois embarquer sans perdre de temps, pour luy porter avec moy, tous les secours qui luy estoient nécessaires,

Cependant le Tonti, pour faire voir à Monsieur de Fontenay qu'il n'avoit nulle dépendance de moy, mais seulement de luy, & de la France, espérant par cette conduite , ou de s'acréditer davantage , ou que ce Ministre du Roy luy procureroit à la Cour quelque pension plus considerable , & quelque somme d'argent pour luy & pour ses amis , avec lesquels il tenoit correspondance à ce qu'il disoit , avec beaucoup de dépense ; Ou bien , pour reconnoître , comme il me le voulut persuader , si les intentions qu'il avoit pour moy, estoient & sincères , & veritables : Il luy proposa de faire venir sur l'armée quelque personne de reputation , comme Monsieur le Comte d'Harcourt , ou Monsieur le Maréchal de la Meilleraye ; afin de laisser à son choix de me confier cette entreprise , ou de la leur remettre entre les mains , s'ils estoient plus agréables que moy : les Napolitains ayant tant de besoin d'estre secourus , que pourveu qu'ils reçussent des assistances , ils s'arresteroient peu à considérer par qui. Mais soit que par le rapport de l'état des choses , il les reconnût trop perilleuses, pour s'imaginer qu'aucun autre que moy , en voulût contre la fortune ; soit qu'il crût que j'y fusse

trop engagé, pour souffrir patiemment que l'on mît vn autre en ma place; ne voulant pas se porter légèrement à maltraitter & offenser vne personne de ma condition; Il luy répondit qu'il ne seroit pas raisonnable, après les démarches que l'on avoit faites pour moy, de changer de sentimens, & prendre vne conduite différente.

Le Tonti vint avec empressement me faire sa cour de cette réponse, & me faire valoir comme vn service signalé, l'artifice dont il s'estoit serui, pour découvrir si l'on marchoit de bon pied sur mon sujet. Ensuite de quoy il me pria, en écrivant à la Cour, de faire valoir les services de son beaufrere, & les siens, & leur ménager des pensions, & quelque somme considerable, pour récompenser ses correspondans, & amis, & attirer par des bien-faits beaucoup de Napolitains dans les interets de la France, luy acquerir des creatures, & luy former vne puissante cabale, pour disposer en temps & lieu les esprits à la servir utilement, & contribuer à ses avantages.

Pour moy je n'eus plus d'autres pensées que de me tenir en estat de partir, & pourvoir à toutes les choses necessaires, pour m'aller embarquer, dès que l'armée navale du Roy seroit en estat, & en lieu commode pour me recevoir & me porter à Naples: Et comme je ne pouvois entreprendre ce voyage sans argent, je fis tous mes efforts pour en trouver: J'envoyai chercher tous les Banquiers François, pour tirer d'eux les plus grandes sommes que je pourrois, en leur donnant des seuretez; & des lettres de change payables à Paris. Mon malheur voulut que Monsieur le Duc de Modène ayant pris le commandement des armes du Roy en Italie, & formé de grands desseins, & des hautes entreprises, en avoit besoin aussi bien que moy; si bien que

pour le pouvoir assister à point nommé, les Ministres du Roy leur avoient donné ordre de ne se point dessaisir de ce qu'ils pourroient avoir entre les mains. Ce qui m'obligea de recourir à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile, & à Monsieur de Fontenay pour leur faire donner la permission de traiter avec moy. Les en ayant donc suppliez, ils envoyèrent querir le sieur Philippes Valenti, & luy dirent qu'il serviroit utilement le Roy, & feroit plaisir à Monsieur le Cardinal Mazarin, s'il me comptoit quatre mille pistoles, sur des lettres de change, que je luy donneroie, dont ils l'assuroient du payement, la Cour prenant soin d'y satisfaire, en cas que ma famille tardat à luy donner contentement. Il me tint cette somme preste en or, pour me la donner en partant, de peur que ie n'en dépensasse vne partie avant que de sortir de Rome, & qu'ils ne fussent obligez de m'en faire fournir d'autre, ne pouvant patir sans argent; & la necessité des affaires faisant qu'on ne se pouvoit plus passer de moy, ni retarder mon voyage, sans les ruiner entierement.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la générosité d'une femme, quoy que cela soit assez inutile au sujet dont je parle, qui sachant les diligences que je faisois pour trouver de l'argent pour cette entreprise qui n'estoit plus secrette dans Rome, me vint apporter ce qu'elle avoit de pierreries, & de bijoux, & dix mille écus en billets sur les Banques, dont je la remerciai, étant tout le bien qu'elle avoit amassé en plusieurs années avec assez de fatigues, & de peines.

Je me résolus d'envoyer à feu Madame de Guise ma mere, vne procuration générale pour l'administration de tout mon bien, pour l'engager plus puissamment à m'assister, la priant de tout mettre

en vſage, pour me faire tenir la plus grande ſomme qu'elle pourroit, puisſque de ce ſecours dépendoit mon établifſement, ou ma perte.

J'eſtois tous les jours en de continuelles conférences avec Meſſieurs les Miniſtres de France, & Cardinaux de la faction pour reſoudre avec eux, tout ce que j'avois à faire pour le ſervice & les avantages de la Couronne; mais quoy que je les preſaſſe ſur la conduite que j'avois à tenir, & leur demandaiſſe qu'elle inſtruction ils avoient à me donner; Si je ne devois pas apres m'eſtre acrédité à Naples, ſous prétexte de l'établifſement de la République, ménager les eſprits; & les porter inſenſiblement à ſe donner au Roy, eſtant impoſſible que la Nobleſſe & le Peuple auſſi diviſez d'intérêts, que d'amitié, puſſent jamais ſe réunir ſi bien enſemble, qu'ils formaſſent vn corps de République & ſe gouvernaſſent d'eux meſme, ſans venir vn jour à ſ'en laſſer, & avoir beſoin de ſe choiſir vn Maître (ce païs turbulent & inquiet n'ayant jamais eſté que ſous vn gouvernement Monarchique, & ne pouvant par la jalouſie nature le qu'ils ont les vns des autres, eſtre jamais en repos, ni en paix, que ſous le commandement d'un ſeul.) Ils en demeuroient bien d'accord: Mais croyant qu'il ſeroit dangereux de conſeiller à des Peuples violens & ſeditieux, vne domination étrangère qu'ils avoient toujours appréhendé; Ils me dirent qu'il falloit leur laiſſer le choix, & de leur gouvernement, & de ſe faire vn Maître; Que le ſeul ſoupçon qu'ils auroient que le Roy eut la penſée de l'eſtre, attireroit leur haine, au lieu de leur amitié, & contribueroit à les rajuſter avec les Eſpagnols; Que d'ailleurs le Pape, ſans l'autorité duquel l'on ne pouvoit faire de changement dans ce Royaume, pour en eſtre le Seigneur dominant, pourroit ſe li-

guer avec les Princes d'Italie pour s'y opposer, craignant que si la France y prenoit vn si grand pied, elle ne pût songer avec le temps à se la soumettre toute entiere : Que ce luy estoit vn assez grand avantage de dépouiller la Monarchie d'Espagne d'vn si beau Royaume, dont elle tiroit ses principales forces, & que cette perte éleveroit tout autant la France au dessus d'elle, que pourroit faire vne conqueste : Que d'ailleurs les personnes de ce païs qui souhaitoient vn changement, pour profiter des honneurs, & des charges du Royaume, des gouvernemens des places, & des Provinces, qu'ils avoient vû jusques ici à regret entre les mains des étrangers, appréhenderoient de ne pas ameliorer leur condition, & de se voir ruiner & appauvrir, pour enrichir d'autres païs, par le transport de leurs biens, & de leurs richesses ; Et qu'enfin réunissant avec les ennemis, tous ceux qui seroient du sentiment contraire, le parti seroit tellement affoibli qu'il ne se pourroit pas maintenir long-temps ; Que par de si puissantes raisons je devois travailler à dissiper autant que je pourrois, les soupçons que l'on pouvoit avoir de semblables pensées, & publier que la France n'agissoit jamais que par vn principe de générosité, desinteressé, pour soulager les opprimez, & procurer la liberté à ceux qui languissoient sous la tyrannie de ses ennemis ; Qu'il falloit les chasser de ce Royaume à quelque prix que ce fût : Qu'il importoit fort peu de quels moyens on se serviroit pour achever vn si grand ouvrage, Que le Roy donneroit les mains à quelque resolution que l'on pût prendre, Qu'il avoit bien consenti au couronnement du Prince Thomas, dans l'entreprise qui s'estoit ménagée, durant le siege d'Orbitelle, Qu'il luy estoit indifférent, qui seroit assez heureux, pour profiter de

toutes ces revolutions; & qui que ce fût à qui sa fortune fut favorable, il luy donneroit son appui, son alliance, & sa protection, & que par-là, sans se faire des ennemis & des envieux, il tireroit plus d'avantage des Napolitains, que s'ils estoient ses sujets; Qu'il n'avoit pas voulu mesme faire verifier la réunion de la Catalogne à sa Couronne, pour ne pas eterniser la guerre, & s'oster les moyens, quand il luy plairoit de donner la paix à la Chrestienté: Qu'ainsi l'on n'avoit point d'ordre ni d'instruction à me donner; que je devois dans les temps & selon les conjonctures agir, suivant que je le jugerois à propos; que je ne pouvois rendre de service plus important, que de mettre Naples en liberté, & que d'en faire perdre la Couronne à l'Espagne.

Alors Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile me tirant à part dans vne fenestre, pour me parler en particulier, me dit que je ne devois pas prendre de confiance en Monsieur de Fontenay, qui n'estoit ni son ami, ni le mien; qu'il n'avoit pas le secret de Monsieur le Cardinal son frere, de l'amitié, & de la protection duquel il m'assuroit, & que m'estant obligé au point qu'il l'estoit, il vouloit en estre la caution; Que j'entreprisse hardiment mon voiage, & que je ne manquerois de rien: Que je serois secouru d'hommes, d'argent, de munitions de bouche, & de guerre, d'une puissante armée navale, composée de quantité de bons vaisseaux, & d'un grand corps de galères, & qu'enfin la France abandonneroit tout autre dessein pour m'assister de toutes ses forces.

Nous nous separâmes après cent embrassades, également satisfaits l'un de l'autre, & il s'en alla faire sa dépêche, dont il espera un succès aussi favorable, que je crus en devoir attendre de la mien-

ne. A mon retour j'envoye chercher le sieur de Tilly mon Secrétaire pour luy donner mes instructions, & l'ordre de faire dresser toutes les procurations & pouvoirs nécessaires pour agir à la Cour, & auprès de mes proches, suivant les résolutions que j'avois prises, & pour me faire envoyer le plus d'argent qu'il se pourroit amasser, comme le secours le plus utile à la conservation de ma vie, & à l'exécution de mes desseins; & l'ayant retenu quelques jours pour porter l'avis des lettres de change, que je devois tirer sur Paris, & pour dire des nouvelles certaines de l'état de toutes mes affaires, & du temps assuré de mon départ, voulant aussi-bien laisser arriver les dépêches de Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile les premières, afin qu'il trouvât à son arrivée à la Cour, les matières disposées pour m'y pouvoir servir plus utilement: Et comme les choses qu'il devoit traiter, estoient trop délicates pour les oser mettre par écrit, je luy donnai des lettres de créance, que je veux mettre ici, quoy qu'elles ne fussent pas fort nécessaires; mais seulement pour montrer que je suis ponctuel, & que j'estois persuadé de trouver à Naples de plus grandes forces, que je n'y rencontrais pas, quand je fus sur les lieux.

LETTRE ECRITE A MADAME
la Duchesse de Guise.

MADAME,

L'estime que le Peuple & Royaume de Naples ont témoigné faire de ma personne, m'ayant choisi pour les tirer de l'oppression des Espagnols, & commander leurs armes, avec la mesme autorité que le Prince

d'Orange fait celles des Etats de Hollande, m'obligeant à me tenir prest, pour m'embarquer sur l'armée navale du Roy, & m'aller mettre à la teste de cent soixante & dix mille hommes qui m'attendent : J'ai cru, MADAME, que vous ne desagréeriez pas, que je prisse la liberté de vous rendre compte de cet honneur qui m'est procuré, ne croyant pas pouvoir réussir dans ce glorieux emploi, si je n'estois assez heureux pour obtenirs vostre benediction. Je vous la demande tres-instamment, & vous supplie de ne me pas abandonner dans cette rencontre, où je puis acquérir tant de reputation, & m'établir une si grande fortune. J'ose esperer de la bonté de vostre naturel une puissante assistance, en ayant un extrême besoin, & vous devez y considérer que s'il m'en revient quelque avantage, c'est celuy non seulement de toute la Maison, mais le vostre particulier, puis-que je suis avec tous les respects imaginablec.

MADAME,

Vostre tres-humble, très-obeïssant,
& tres-obligé fils & serviteur
LE DUC DE GUISE.

De Rome ce 9. Novembre 1647.

Je vous supplie d'ajouter une & entière créance à ce que ce porteur vous dira de ma part, qui est trop important pour l'oser écrire.

Comme j'estois persuadé que la personne de mon frere le Chevalier ne me seroit pas inutile, son interest m'obligeant d'avoir plus de confiance en luy qu'en tous les autres de ma Maison, dans une affaire où il devoit prendre part; je luy écrivis la lettre suivante, qui ne seroit pas assez regulière pour

paroître aux yeux du public ; mais que je ne veux pas oublier , croyant que l'on excusera facilement la liberté d'agir entre proches , qu'elle fera voir comme je n'ai oublié , ni méprisé aucun moyen de me mettre en état de ne manquer de rien , & que je me suis aidé de tout ce qui m'estoit possible , pour employer mon bien , aussi bien que ma vie , pour l'exécution de l'entremise , dont je m'estois chargé , & qui devoit estre si utile aux avantages de la Couronne.

LETTRE ECRITE A MONSIEUR,
Le Chevalier de Guise.

Cette dépêche ici MON TRES-CHER FRERE, *Compéchera que je ne passe , ni pour ridicule , ni pour chimérique, & me fera croire ou un Prophete, ou une personne bien informée, puisque l'on voit à présent effectué tout ce que j'écrivois il y a six semaines par le Courrier que je vous envoyai. Enfin, vous apprendrez, par les lettres dont Tilly est chargé, & par ce qu'il vous dira, que ce n'est pas sans peine que ma négociation est au point que vous saurez ; & que la députation que le Peuple & Royaume de Naples m'ont faite, ne m'est pas peu glorieuse : Les interets de la France rencontrât de tels avantages en l'asbiette où j'ai mis les choses , je prétends rendre des services si effectifs, que j'espere que l'on m'assistera puissamment, suppliez-en, mon frere & vous, Monsieur le Cardinal ; & considérant le besoin extrême que j'ai d'argent , faites les diligences possibles pour m'en faire envoyer. Il faut aussi que toute la famille contribue à tous mes avantages, qui sont les leurs, & que l'on m'envoie tout ce que l'on pourra, & d'argent, & de pierreries ; Voyez, à dépouiller tous mes proches pour un si bon sujet. Je n'ai pas loisir d'écrire à mon frere, ni à mes sœurs, faites leur bien mes baise-mains,*

Et mes excuses: cette lettre servira pour tous. Je vous
 l'adresse, parce que comme les autres doivent de-
 meurer en France, pour l'établiss. mēt de la famille,
 je prétends pour vous que vous veniez m'aider de
 deça. Je vous manderay quand il sera temps, tenez
 la main que pas un de mes gens ne me viēne trou-
 ver sans ordre: eueux être établi de quelques jours
 avant que l'on voye arriver tant de François; j'en-
 voyerai bien-tôt querir toute ma Maison, & tout
 mon équipage. Je n'attends que l'armée navale pour
 m'embarquer, & aller à Naples, où je suis attendu,
 avec plus d'impatience, que n'est des Juifs la venue
 du Messie. Si l'on croit au bon hōme Marcheville, je
 serai plus puissant que le Grand Seigneur, puisqu'il
 ne sauroit plus mettre cent septante mille hommes
 ensemble, comme sont les gens en armes qui m'at-
 tendent pour m'obeir. Naples est un beau theatre de
 gloire, devant aller cōbattre un fils d'Espagne, chas-
 ser son armée, prendre trois châteaux, beaucoup de
 places fortes dans le Royaume, & reptēdre dix postes
 perdus, & bien fortifiez dans une seule ville. Je le
 donne à qui que ce soit d'avoir plus de besogne à
 faire, ni plus de gloire à acquérir, si je joue bien mon
 personnage, quelque difficile qu'il paroisse: l'on me
 fut croire, que j'en viendray à bout peu de temps
 après mon arrivée. Je vous garderay neantmoins
 quelque chose à faire & aurez part au gâteau, si
 vous avez le sōin de faire venir bien de l'argēt, car
 j'en ay le pressens. besoins. Adieu, je vous entretiens
 trop long-temps, pour en avoir si peu à faire ma dépen-
 se. Volez ce que vous pourrez attraper, & s'il est
 possible les gros diamans du bon hōme Chevreuse: ne
 laissez rien à l'Hôtel de Guise: enfin qu'il n'y ait
 ni serrures, ni cassettes à l'épreuve de vos mains. Je
 suis tenu à vous, LE DUC DE GUISE.

De Rome, ce 29. Octobre, 1647.

Cette lettre ne partit pas de quelque temps, & m'estant survenu depuis, les nouvelles que je vais faire savoir, je fus forcé d'y ajouter cette apostille.

J'ay retardé le départ de Tilly pour quelques lettres de change qu'il faut ajuster: & comme Messieurs le Cardinal de Sainte Cécile, & l'Ambassadeur, ont jugé ma personne nécessaire à Naples, je suis parti le dixième de Novembre. Ce porteur vous dira m'avoir vu embarquer: j'ay tant de hâte, que je ne puis écrire à personne, vous en ferez part à tous nos parens & amis, & vous n'aurez plus de mes nouvelles que de Naples, où j'ai besoin d'estre puissamment assisté d'argent; ainsi il en faut solliciter, & amasser de tous costez.

Le Pere Capecé Jacobin arriva des ces entre-faites, pour solliciter mon départ & les secours, mais beaucoup plus encore pour estre connu de moy & en obtenir la charge de mon Confesseur, & de mon Predicateur ordinaire pour se faire par là considérer davantage dans son pais: Et Nicolo Maria Mannara, revint pour faire changer les resolutions qui avoient esté prises sur mon sujet, & demander que sans attendre l'armée, les choses estant en estat de perir, si ma personne ne les rétablissoit, & ne redonnât le cœur aux Napolitains qu'ils avoient entierement perdu, je me resolusse de partir. Il me rendit en présence de Messieurs l'Ambassadeur, & de tous Messieurs les Ministres du Roy, la lettre suivante.

SERENISSIME SEIGNEUR.

Nous avons reçu aujourd'huy des mains de Nicolo

le commandement de leurs armes ; Que le dessein que j'avois d'atteindre l'armée navale pour m'embarquer, n'estoit qu'un prétexte specieux que je prenois , pour me dédire de l'engagement où je m'estois mis , & de la parole que je leur avois donnée trop légèrement de les aller servir , connoissant qu'ils seroient abandonnez , & qu'il y avoit trop peu d'honneur à acquerir , & trop de péril à courre dans cette entreprise ; Que Louigi del Ferro qui avoit pris la qualité d'Ambassadeur de France , leur avoit offert de la part du Roy un million d'or, cinquante navires de guerre , trente galères , dix vaisseaux chargez de bled , cinquante piéces de canon, douze mille hommes de pied, & quatre mille chevaux des munitions de guerre pour plus de deux ans ; Que je viendrois me mettre entre leurs mains pour ostage de toutes ces choses, & qu'il se rendroit prisonnier pour en estre caution de sa teste , & leur avoit enfin fait des offres si exorbitantes , qu'elles en estoient & incroyables, & ridicules ; Qu'ils accusoient Gennare de s'estre trop aisément laissé persuader de tous ces secours chimériques ; Que le Peuple en perdoit l'esperance d'estre assisté , & que les esprits en estoient si fort abbatuz, qu'ils estoient prests à mettre bas les armes , n'ayant plus la resolution de se défendre, pour ne pas aigrir davantage contre eux les Espagnols ; Et quoy que l'appréhension de leurs vengeances fût extrême , beaucoup se flatoient de s'en pouvoir délivrer , croyant que le châtiment ne tomberoit que sur la teste de leurs Chefs : Qu'il se formoit déjà beaucoup de cabales dans la ville, Que l'on voyoit le monde s'atrouper dans toutes les rues , pour murmurer : Que l'on n'entendoit que des cris & des lamentations , & qu'enfin les esprits estoient pleins de desespoir, & de desolation : Que tout le monde assuroit neant-

moins que dès qu'ils me verroient , ils renouvelleroient de vigueur & de courage , ne doutans pas que ma présence ne fût vn témoignage certain que la France ne les vouloit pas abandonner , pour ne pas exposer vne personne de ma naissance, & de ma considération ; Qu'ils auroient encore quatorze ou quinze jours de patience ; mais que si l'armée ne paroïssoit dans ce temps-là , ils se rendroient pour ne vouloir plus se défendre , & chercheroient leur seureté en livrant leurs Chefs.

Cette nouvelle nous surprit tous , connoissant bien l'impossibilité, quelque diligence que l'on pût faire , que l'armée pût précipitamment arriver dans ce temps. Car outre que l'armement qui s'en faisoit à Toulon , n'estoit pas encore achevé ; quand elle auroit esté prête de s'emettre à la voile , l'incertitude des vents , & le péril de la navigation dans vne saison si avancée, faisoient, que l'on ne pouvoit pas précisément répondre du temps , ni du jour qu'elle seroit à la veüe de Naples. Le Mannara reconnut bien la verité de ce que nous disions : Mais il nous représenta qu'ayant à faire à vn grand Peuple , turbulent , seditieux , & impatient , il étoit impossible de le gouverner par raison ; Qu'il falloit le persuader par quelque chose de present & d'effectif, puisque des gens incredules, & timides, ne se rassuroient pas facilement ; Qu'il n'y avoit que ma seule présence qui pût faire de si grands effets , & que dans la joie que l'on en recevroit , il seroit aisé de faire entreprendre toutes choses au Peuple de Naples , & que jusques aux femmes même, tout prendroit les armes ; Que la haine d'Espagne pouvoit se ralentir , mais non jamais s'éteindre ; & que sous mon commandement , il n'y avoit personne qui ne s'exposât à la mort , & qui ne répandît jusques à la dernière goutte de son sang ,

pour le salut & la liberté de la Patrie.

Nous résolûmes de dépêcher à l'heure mesme vn Courrier, pour faire haster la venuë de l'armée, & je m'offris de partir dès le lendemain pour l'aller attendre à Portolongon, & m'embarquer dès qu'elle paroistroit, ménageant par là le temps de trois ou quatre jours qu'il faudroit pour m'avertir qu'elle y fût; & pour m'y aller rendre sur cét avis; Et que si j'avois quelque autre moyen de me conduire à Naples, je ne marchanderois pas de hazarder de m'y rendre, pour y ranimer tous les cœurs, & rassurer tous les esprits, puisque j'aimerois autant mourir, que de voir perdre vne si belle conjoncture, qui ne se recouvreroit pas vne autre fois, de faire vn si important & si extraordinaire service à la France.

Le Mannara me répondit que si je voulois prendre vne si belle resolution, il me seroit aisé d'entrer dans Naples sans que les vaisseaux ni les galères de l'armée d'Espagne pussent empêcher mon passage; Qu'il y avoit des felouques subtiles si legères, que les galères, ni les brigantins ne les pouvoient joindre, dont l'on avoit l'expérience; pas vne de toutes celles qui en avoient esté dépéchées, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, ne s'estant perduë ni en allant, ni en venant; Que si je voulois m'en servir, il enverroit la nuit mesme en faire venir vn nombre suffisant, pour m'embarquer avec toute ma suite, qui seroit arrivé dans trois jours.

Messieurs les Cardinaux commencerent à se regarder l'un l'autre, incertains de la resolution que je voudrois prendre, pour en voir trop clairement le péril, estant dangereux si l'on évitoit le hazard que les ennemis pouvoient faire courre, de s'exposer aux orages de cette mer, dont la navigation est plus à craindre que d'aucune autre, des costes de la

Méditerranée, & principalement dans le mois de Novembre, qui est le temps où s'élevent dans les plages, dont elle est remplie, les plus furieuses tempestes. Monsieur de Fontenay voyant la nécessité de mon passage, & n'osant me conseiller directement, dit, qu'en effet, ces felouques estoient si heureuses, & leurs Mariniers si experimentez qu'il y avoit peu de péril à s'y fier, & que le trajet estoit si court, que prenant bien le temps comme ils le faisoient faire, il n'y avoit quasi pas de fortune à courre. Je me mis à rire & le regardant, luy dis, que s'il avoit envie de me faire tenter l'embarquement il n'en prenoit pas le moyen, qu'il n'avoit qu'à me dire qu'il importoit au service du Roy, que je ne pouvois rien faire de plus agréable, de plus utile, & de plus avantageux pour la France; & que jamais personne ne s'estoit exposé à vn danger si grand, & si évident, & que je serois prest à l'heure même de l'entreprendre, puisque je faisois gloire de connoître le péril, & le mépriser, & que la facilité m'ostoit le goust des entreprises. Je luy dis ensuite, que puisqu'il falloit servir le Roy, je ne craignois rien. & que je risquerois tout avec joie, & ordonnai à l'heure même à Nicolo Maria Manara d'envoyer toute la nuit querir des felouques, & de mander au Peuple de Naples qu'il me verroit bien-tôt dans sa ville les armes à la main pour sa défense, ou que je serois mort en chemin. Alors il se mit à genoux pour me remercier au nom de tout le Peuple, dont j'allois estre le liberateur, & au particulier de Gennare à qui je salvois la vie, qu'il ne pouvoit conserver que fort peu de jours, à moins que ma personne le garentît du péril où il estoit exposé, & de quoy il estoit demeuré d'accord, en cas que l'armée navale tardât plus de quinze jours à paroître, ou que ma venue fût différée. Monsieur

l'Ambassadeur me remercia de la part du Roy du zèle , & de la passion qui m'obligeoient à me hasarder de si bonne grace pour les interets de la Couronne, & m'assura de faire valoir ma resolution autant qu'elle le meritoit , & qu'elle estoit extraordinaire ; Messieurs les Cardinaux en estant assez surpris , me dirent les choses du monde les plus obligeantes , & me cajolant sur l'action qu'ils me voyoient entreprendre si gayement , m'assurèrent que par-là j'effaçois tous les Heros de l'antiquité, & me mettoient au dessus de ceux de la vieille Rome.

J'appris ensuite du mesme Député que la poudre manquoit dans Naples ; & je me résolus d'en porter avec moy le plus qu'il me seroit possible, & luy m'assura qu'avec ce secours, & ma presence l'on attendroit patiemment ceux de France, & l'arrivée de son armée navale. Je pressai sur l'heure la dépêche du Courrier qu'on avoit resolu pour la faire venir, estant bien juste que l'embarquement que j'allois faire si resolutement, sur les felouques , avançât plutôt qu'il ne retardât son arrivée , afin de me laisser moins de temps en péril, après en avoir volontairement couru vn si grand.

Durant que le Mannara alloit écrire à Naples, nous nous mîmes en conversation Messieurs les Ministres de sa Majesté, & moy ; & comme ils ne pouvoient cesser de me louer, je leur dis , que si ce que j'allois faire estoit vne si belle chose , il estoit impossible qu'elle ne m'acquît grand crédit , & grande autorité dans l'esprit des Napolitains , & qu'après m'y estre établi par d'autres services aussi importants , que j'esperois de ne guere tarder à leur rendre , je serois en état de leur persuader toutes choses , & eux de ne contredire en rien mes sentimens : Qu'alors je pourrois ménager qu'ils se don-

naissent au Roy , & que je ferois exécuter si promptement cette resolution , que le Pape , & tous les Princes d'Italie , quelque jalousie qu'ils en pussent prendre, n'auroient pas le temps de s'y opposer. Ils me répondirent , comme ils avoient déjà fait à nostre autre conférence , que ni le Roy n'en avoit pas la pensée , ni ne vouloit pas seulement qu'on l'en crût capable ; qu'il y avoit trop peu à gagner , & trop à hazarder dans cette proposition ; qu'il falloit laisser le choix au Royaume de Naples , & à la fortune , du maître qu'ils devoient avoir ; Que hors l'Espagnol , tout seroit égal à la France , qu'il ne falloit songer qu'à le chasser , (comme ils me l'avoient déjà dit) & laisser faire le reste au temps ; & au hazard. Je proposai ensuite de faire tomber l'élection , ou sur Monsieur , ou sur feu Monsieur le Duc d'Orleans. Ils me répondirent que le dernier estoit cassé, incommodé des gouttes , & peu portatif ; qu'il aimoit le repos , & ne se résoudroit jamais à quitter la France , pour aller regner en vn lieu où la Couronne seroit mal assurée , & luy forcé d'estre toujours les armes à la main , pour la conserver : Que pour Monsieur , son enfance empêcheroit que les Peuples ne pussent penser à luy , pour ne pouvoir estre de plusieurs années en état de les défendre , ni de les gouverner. Je répondis , que son bas âge à mon avis luy estoit favorable , que l'élevant dans le pais , il en prendroit les mœurs , & la manière ; & qu'après il y passeroit plutôt pour naturel , que pour étranger : Que je pourrois jusques à sa majorité gouverner sous luy ; ce qui se feroit fort aisément , & sans répugnance ; les Napolitains estant vne fois accoustumés à vivre sous mon commandement , & à recevoir mes ordres ; Qu'enfin je m'assurois que s'ils approuvoient cette affaire , de la ménager avec le temps , & de la faire réussir. Ils me

dirent que l'on ne leur avoit rien ordonné sur ce sujet; Qu'ils n'oseroient me rien prescrire, ne sachant pas les intentions de la Cour; Qu'il ne falloit penser qu'à mettre le païs en liberté, & luy laisser prendre après telle forme de gouvernement qu'il voudroit choisir; & quelque resolution qu'ils pussent prendre, qu'elle seroit approuvée du Roy, qui les vouloit proteger sans interest. Quelle instruction, (leur dis-je) Messieurs, avez-vous donc à me donner? Je voudrois avoir de bons ordres, & bien précis, afin de ne point prendre de conduite dont on pût se plaindre, & de servir le Roy aussi agréablement, que j'espere de le faire utilement. Faites bien la guerre, me répondirent-ils, chassez promptement les Espagnols de tout le Royaume de Naples, & pour le reste, gouvernez-vous suivant que vous le jugerez plus à propos, & que vous trouverez de bonnes, ou de mauvaises conjonctures. Prenez aussi-tôt après vostre arrivée, six mille hommes de pied, & deux mille chevaux, pour vous assurer de quelque poste, qui ouvrant le chemin d'ici à Naples, nous donne le moyen de nous entrecommuniquer aisément, afin de pouvoir agir de concert, ayant souvent des nouvelles les uns des autres. Deux avis seulement avons nous à vous donner. Le premier, de ne souffrir jamais de déférence entre Dom Juan d'Autriche, & vous, quelque chose que vous ayez à négocier ensemble: & l'autre de ne vous laisser jamais perdre le respect le Peuple abusant souvent des bontez que l'on a pour luy; & quand on est assez malheureux pour tomber dans le mépris, l'on a grand peine à s'en relever; ainsi il ne se faut jamais laisser tâter, ni se commettre trop légèrement.

Voilà les seules instructions que je pûs tirer des Ministres du Roy: & n'ayant depuis mon départ

reçu aucuns de ses ordres , l'on m'a à tort voulu blâmer , de m'en estre voulu rendre indépendant , puis que je ne me suis jamais attaché qu'à la pensée de le servir , & de luy plaire ; & que malgré tous les embarras qui m'ont esté suscitez son nom , je suis toujours demeuré ferme dans le respect , & la fidélité ; & tout abandonné que j'ai esté , j'ai mieux aimé hazarder & ma liberté , & ma vie , que d'accepter les offres avantageuses que m'ont fait ses ennemis , comme je ferai voir dans la suite de ces Memoires.

Cependant, je me resolus de faire partir le sieur de Tilly, afin d'aller solliciter tous les secours dont j'aurois besoin , & travailler à la négociation dont je l'avois chargé , luy promettant de luy dépêcher vn Courier , comme je fis , qui le rejoindroit en chemin , & l'assureroit du jour de mon embarquement ne le faisant partir qu'après qu'il m'auroit vû à la mer. Je luy ordonnai de passer en Provence , pour envoyer promptement à Rome vn quartier de l'argent que j'avois destiné pour la dépense que j'y faisois , dont j'avois assigné le fonds sur les terres que j'ai dans ce païs, afin de payer toutes les debtes que j'y avois faites , laissant pour assurance la plus grande partie de la maison que j'y avois, avec ordre à mon Maistre-d'hostel de n'en point partir que tout le monde n'y fût satisfait , & de me venir rejoindre aussi-tôt après ; n'ayant pû sur la somme que je reçus du Valenti, prendre ce qui estoit necessaire pour cela.

Maïs quoy que l'arrivée du sieur de Tilly, & tout ce qu'elle produisit ne fut que long - temps après que je fus entré dans Naples ; pour n'en pas embarrasser la suite de ma narration , je suis d'avis de le mettre ici. Il fut reçu avec joie de ma famille, & avec des assurances, que je serois assisté de tout ce qui me se-

roit nécessaire, & que l'on mettroit le tout pour le tout, pour ne me laisser manquer de rien. Monsieur le Cardinal Mazarin prévenu par les dépeches de Monsieur son frere, le reçut fort agréablement, & après avoir loué, & approuvé mon zele & ma resolution, luy promit que je ne manquerois d'aucune chose qui me pût estre utile, & qu'il en prendroit vn soin particulier, & en feroit son affaire propre; que j'aurois des assistances plus promptes, & plus grandes, que je ne les attendois pas; Et enfin il trouva la Cour dans les plus favorables dispositions pour moy, que j'aurois pû desirer. Mes proches me publioient l'honneur de toute ma race, & le plus glorieux de tous les hommes qui avoient iusques ici porté mon nom, & l'avoient soutenu avec tant d'honneur, & de reputation. Mais avec toutes ces belles paroles, & toutes ces hautes & grandes esperances qui furent sans effet, je ne laissai pas d'estre après mal-heureusement abandonné de tout le monde.

Je crus qu'avant mon départ je devois sonder la disposition de l'esprit du Pape, & voir si l'amitié qu'il m'avoit fait paroître estoit assez tendre, & assez solide pour ne l'avoir pas contraire à mes desseins; & si la considération de l'Espagne ne l'empêcheroit pas de m'estre favorable en l'obligeant de se mêler d'une affaire, dont le bon ou mauvais succès dépendroit en partie de la part qu'il y prendroit, par le poids que son autorité donneroit au parti qu'il voudroit ou traverser ou protéger. J'envoyai lui demander audience, qu'il m'accorda avec plaisir, dans la curiosité qu'il avoit de savoir le particulier de tout ce qui se ménageoit. Je luy rendis vn compte exact de tout ce qui s'estoit traité jusques-là; & luy demandât son sentiment sur la conduite que j'avois à tenir, il me dit, que je me devois laisser emporter

au cours de ma bonne fortune, qu'il souhaitoit de voir solidement établie ; m'avertit qu'ayant beaucoup de choses à craindre , je devois estre dans vne continuelle défiance , & avoir l'œil ouvert, ne méprisant , ni ne negligant pas jusques aux moindres choses, qui me devoient estre toutes de consequence, puisqu'il ne me pouvoir arriver de malheur qui ne me coûtât la vie; Que je ne devois point faire de fondement sur les Ministres de France , residens dans sa Cour , qui la pluspart n'estoient pas de mes amis , & qui pour se faire valoir voudroient faire croire, que par leurs négociations , & leur adresse , ils seroient les auteurs de tous les bons succez, que je procurerois par mes soins, & au péril de ma vie; Que si je trouvois de la facilité à faire soulever le Royaume , ils l'attribueroient à la disposition des esprits, & à la haine qu'ils porteroient à la domination d'Espagne; qu'ils se persuaderoient mal-à-propos, que tout autre que moy auroit pû faire la mesme chose ; qu'élevant par-là leurs esperances, ils feroient leurs efforts pour m'empêcher de m'acréditer, & traverseroient l'établissement de mon autorité ; qu'ils ménageroient à mon insceu des négociations secretes, me formeroient cent cabales contraires , & tâcheroient de maintenir des divisions afin d'en profiter ; Qu'ils feroient paroître l'armée, sans m'assister , feroient voir des secours , sans les donner, afin que les Peuples desesperés fussent contraints de se jeter entre les bras de la France , par nécessité, & de s'y soumettre ; Que certe pensée que l'on ne manqueroit pas de prendre ruineroit les affaires , & me précipiteroit , connoissant , comme il faisoit , la disposition des naturels du país, qui sont cent fois plus ennemis de l'autorité Françoisse , que de l'Espagnole, à cause de l'humeur impétueuse & emportée de nostre nation, & que c'étoit de là seul

que pourroient arriver la desolation du Royaume, & le rétablissement des choses dans leur premier état ; Que je devois également craindre les deux Couronnes , dont la moins suspecte , seroit celle qui me feroit le plus de mal ; Que la division du Peuple , & de la Noblesse , empêcheroit tous mes progrès ; Que je ne ferois rien à moins que de les réunir ; Que ce devoit estre mon seul soin , & ma principale occupation ; Que si j'en pouvois venir à bout , la conquête du Royaume estoit assurée ; Qu'il me répondoit que la Noblesse estoit plus outrée , & souhaitoit plus la liberté que ne faisoit le Peuple , quoy qu'elle dissimulât ses veritables sentimens ; Que toute l'Italie s'opposeroit à l'établissement des François, & favoriseroit volontiers celui d'un Prince Particulier ; Que je devois sur ce plan bâtir mes esperances , & regler ma conduite : Qu'il n'aimoit point les Espagnols au point que l'on s'imaginait ; Qu'il verroit les choses en Pere commun , sans s'y interesser , ni se declarer d'aucun côté ; Que les rigueurs & vexations qu'ils avoient exercées sur tout le Royaume avoient attiré l'indignation du Ciel, dont peut-estre le temps estoit venu d'en ressentir les effets , & en recevoir le châtiement ; Que la punition de Dieu, quoy que lente, ne manquoit jamais d'arriver ; Que je prisse bien garde à tous les pièges qui me seroient tendus de tous costez ; Que j'en trouveroie à tous mes pas ; Qu'il falloit les éviter avec prudence ; Que j'en avois grand besoin dans vne entreprise, & si delicate, & si glorieuse ; Qu'il m'offroit ses prieres, qu'il feroit continuellement pour la conservation d'une personne qui luy estoit si chere , & pour qui il avoit les mesmes tendresses , qu'un pere peut avoir pour un fils bien-aimé : Et me quittant après m'avoir donné sa benédiction , me dit en m'embrassant , la

larme à l'œil , qu'il luy estoit indifférent desormais , qui luy présenteroit la haquenée , & qu'il la recevroit plus volontiers de ma main , que de pas vne autre.

Je le suppliai de vouloir écouter encore vn mot que j'avois à luy dire, & que je crus nécessaire pour mieux reconnoître son intention , & voir ses plus secretes pensées , luy témoignant la reconnoissance que j'avois de toutes les bontez qu'il m'avoit fait paroître durant mon séjour de Rome ; & luy en faisant mille remerciemens , je l'assurai que s'il avoit dessein de profiter des revolutions présentes, & réunir le fief de Naples au Saint Siège , qui luy appartenoit de plein droit , & plus qu'à personne, j'estois si fort dévoué à son service , que je luy offrois mon entremise , & mes soins , n'en desirant d'autre récompense que la gloire de le servir : A quoy je croyois trouver beaucoup de facilité , dans la disposition où seroit toute la Noblesse , & tous les Peuples du Royaume. Il me remercia de ma bonne volonté, & me dit qu'il estoit trop vieux, & n'avoit pas assez de vie , pour entreprendre vn si grand dessein ; Que ce seroit la ruine de sa famille, & qui laisseroit à ses proches trop d'envie , & vne trop puissante inimitié , pour les pouvoir soutenir après sa mort ; Que l'exemple de Paul IV. le rendoit sage ; Er qu'enfin il ne vouloit point commencer vn si grand ouvrage , pour le laisser imparfait ; Que son ambition estoit assez réglée , pour ne souhaiter pour ses parens qu'une fortune mediocre, qu'ils pussent conserver : Qu'il m'estoit redevable d'une offre si obligeante ; Qu'il ne vouloit point s'interessier dans tout ce qui se passoit , qu'il verroit sans affectation de parti : Que ses souhaits seroient en ma faveur , & que mes avantages le toucheroient toujours plus sensiblement que les siens pro-

pres : Et me confirmant tout ce qu'il m'avoit déjà dit, m'embrassa de nouveau ; & me redonna sa bénédiction ; & luy ayant baïssé les pieds, je pris congé de luy , & l'assurai que dès que je serois parti, Monsieur de Fontenay viendroït luy donner part de mon passage à Naples, par la participation , agréement & ordre du Roy , comme il m'avoit promis de le faire & exécuta ponctuellement le lendemain mon embarquement.

Le soir je coniurai Monsieur l'Ambassadeur , & Messieurs les Ministres du Roy de me donner quelque vn , pour estre de sa part auprès de moy & tenir les chiffres. Ils me proposèrent le sieur de Cerisantes , faute d'en avoir d'autre pour lors capable de cét emp'oi : Et comme je n'avois point de Secrétaire & que je pouvois m'en passer , j'en voulus avoir vn de leur main ; Ils jetterent les yeux sur le sieur Fabrani, qui avoit esté autrefois employé dás le service de Messieurs les Barberins , & principalement de M. le Cardinal Antoine. Il me suivit dans mon voyage , & m'a servi jusques au jour de ma prison : Il estoit homme d'esprit , mais qui ne parloit point François , & ne l'entendoit que médiocrement ; Ce qui a donné lieu à quelques plaintes que l'on fit de moy à la Cour, & dont ceux qui ne m'aimoient pas ont voulu se prévaloir pour me nuire. Toutes les dépêches que je fis de Naples furēt toutes en Italien, ce que l'on trouva à redire, comme si j'eusse voulu me détacher de la France, & m'en faire voir indépendant, ne voulant pas mesme me servir de la langue. Mais il est aisé de juger que ce fut vn pur effet de nécessité, & non pas de mon choix : l'acablément des affaires qui m'occupoient le jour & la nuit , ne me donnoit pas le temps d'écrire de ma main , il falloit me soulager de ce soin sur le sieur de Fabrani , qui ne faisant que prendre

mes ordres , & mes pensées pour les mettre par écrit, ne pouvoit le faire que dans la langue qui luy estoit connue. Et de plus j'estois obligé , ayant affaire à des gens défiants , de leur montrer toutes mes dépêches , qu'ils n'auroient pas entenduë en François Ce qui est & si innocent si convainquant , que je ne dois pas m'arrester à me justifier d'une accusation si frivole. Ce que je ne touche aussi qu'en passant , pour faire voir que l'on n'a rien oublié pour me rendre de mauvais offices , & qu'il falloit que j'en donnasse bien peu de lieu par ma conduite puisque l'on s'est attaché à une chose de si peu d'importance.

Les felouques enfin estant arrivées , je me préparai serieusement à me mettre en chemin , & fis mes adieux à toutes les personnes pour qui j'avois du respect, & de l'amitié : & Monsieur le Cardinal d'Est estant auprès de Monsieur le Duc de Modène son frere , ie luy écrivis , pour luy donner part de mes avantures , & prendre congé de luy; ayant bien de la douleur de ne pouvoir moy-mesme satisfaire à ce devoir , à quoy j'estois obligé, non seulement à cause de la parenté & amitié étroite qui estoit entre nous , mais pour luy estre redevable d'avoir voulu , quoy que je tâchasse de m'en défendre de peur de l'incommoder, que je me servisse toujours de son équipage & de ses carosses , tout le temps que j'ai sejourné dans Rome. J'écrivis aussi à Monsieur le Cardinal Grimaldi qui estoit à Modène, la lettre suivante.

A MONSIEUR

LE CARDINAL GRIMALDI.

MONSIEUR,

Je croy que V. E. aura esté bien informée par Monsieur l'Ambassadeur, de la négociation qu'il a traitée avec les Napolitains , & que les Ministres de France ne faisant rien sans sa participation & son approbation , il n'est pas besoin que je luy dise des particularitez qu'elle sait mieux que moy : Toutefois je n'ai pu m'empêcher de luy donner part de mon embarquement pour Naples , & luy demander l'assistance de ses sages conseils, dans une entreprise si pleine de difficultez, & de dangers. Les bontez que V. E. m'a témoignées depuis que je suis à Rome , me font esperer toutes choses de sa generosité ; & je suis assuré que pour en estre puissamment secouru en cette occurrence, il suffit qu'elle sache qu'il y va de l'honneur de la France, dont V. E. soutient glorieusement les interets & la réputation. Si je suis assez heureux pour servir utilement le Roy en cette occurrence, j'envoyeray un exprès à V. E. luy en porter la nouvelle , & la remercier de toutes ses bontez, dont j'esperois luy aller rendre graces moy-mesme , avant que de retourner en France : suppliant V. E. de croire , que je chercheray tous les moyens de luy en témoigner ma reconnoissance, & de faire paroître que je suis plus que personne ,

MONSIEUR ,

De V. E.

Le tres-humble , & tres-obligé, ser-
viteur , LE DUC DE GUISE.

Ma Cour estoit fort grosse de Mariniers Napolitains', & je les envoyois à toutes les heures du jour, pour voir s'il n'y avoit point d'apparence que le temps se mît au beau & que le vent s'assurât pour me rendre promptement à Naples, dont je mourrois d'impatience; mais jesus neuf jours continuellement dans cette attente. L'on me vint vn soir donner avis qu'il estoit arrivé vne felouque; l'Impatience de savoir quelque chose de nouveau m'en envoya querir les Mariniers, qui m'apprirent qu'ils avoient apporté vn vieux Avocat nommé Francisco de Pasti, pour traiter quelque chose de la part de la République. Monsieur de Fontenay me fit secret, & de sa venue, & de sa négociation; je feignis de n'en avoir ni soupçon ni connoissance, & reconnus ce que je devois attendre de luy, qui comnançoit par vn procédé si desobigeant & se cachoit de moy dans des affaires où j'avois vn si notable interest. Francisco de Pasti à son retour m'informa de toutes choses; & je crus que c'estoit par honte, que Monsieur l'Ambassadeur m'avoit fait ce secret, ne voulant pas que je connusse qu'il donnoit trop légèrement à tout ce qui luy estoit proposé. L'opinion de quelques-vns de Naples auoient eüe, que pour avancer les secours du Roy, il falloit en quelque façon s'y soumettre, & avoient pour cét effet fait charger ce bon homme d'aller offrir vn tribut tous les ans à la France, qui estoit plus choquer le Pape que d'en prétendre la souveraineté & perdre la considération, pour vne chose déraisonnable que l'on vouloit avoir, quand il étoit question de s'acquérir vn grand Royaume. Cependant, cette offre fut reçüe à bras ouverts, l'on fit mystere de cette affaire, & Monsieur de Fontenay crut, en ajustant ce traité, avoir rendu vn service à la France d'une importance extraordinaire, ne se

souvenant pas que le Roy Charles V I I I. fort ambitieux, & fort éclairé, l'avoit autrefois refusé, reconnoissant bien qu'un Royaume ne pouvant avoir qu'un Seigneur dominant, ne peut payer de tribut à deux en mesme temps, d'ont l'égalité du pouvoir estant incompatible, en détruit l'avantage & la gloire.





L E S
M E M O I R E S
D E F E V M O N S I E V R
L E
D V C D E G V I S E.

L I V R E I I.

LE s felouques de Naples m'attendant depuis sept ou huit jours à Fiumicine, pour m'embarquer, les Députés envoyez du Peuple pressèrent extraordinairement mon départ, la ville étant reduite, comme j'ai déjà dit à telle extrémité, si divisée, & si fort abbattue d'esperance & de cœur, que la resolution avoit esté prise de se remettre en l'obeïssance des Espagnols, & se rendre avec leurs Chefs à discretion, si dans le Samedi 16. du mois de Novembre, l'armée navale du Roy n'y arrivoit, ou qu'ils ne fussent secourus. La necessité que l'on avoit de ma personne me donnant lieu de prendre de plus grandes assurances d'estre soutenu dans vne telle entreprise, de toutes les assistances necessaires: Je fis paroistre quelque refroidissement d'executer

vn dessein si hazardeux, attendu, comme je l'estois, de toutes les forces de mer d'Espagne, & outre ses galères & ses vaisseaux, de grande quantité de felouques, & de brigantins. Les Ministres du Roy qui voyoient que du seul passage de ma personne dépendoit la continuation, ou la fin de la revolte de Naples, se servirent de toutes sortes d'adresses pour me faire valoir l'importance du service que je rendrois à la Couronne, en me sacrifiant pour ses interêts, & la reputation que je pourrois acquerir par vne action si extraordinaire. Et comme ils connoissoient l'estime & l'amitié que j'avois pour la personne de Monsieur le Chevalier d'Igbi, qui se trouvoit pour lors à Rome chargé des affaires de la Reine d'Angleterre; ils le jugèrent propre à me persuader. Je feignis de me rendre à ses raisons, pourveu que l'on m'assurât de la part du Roy d'envoyer promptement à Naples son armée navale à mes ordres, chargée de tous les secours que j'avois recherchez.

Mes justes demandes m'ayant esté confirmées de la part du Roy, par Monsieur de Fontenay son Ambassadeur, Messieurs les Cardinaux Theodoli, Urfini, de Sainte Cecile, & l'Abbé de Saint Nicolas ses Ministres à Rome; Monsieur le Cardinal d'Est Protecteur de France, en estant pour lors absent, & le Cardinal Grimaldi estant à Modène pour traitter avec le Duc: Je leur donnai parole d'entrer dans Naples d'y rassurer les esprits, & d'y maintenir tout le monde les armes à la main, jusques à tant que l'armée fût arrivé, & que rien que ma mort ne pourroit en empêcher l'exécution; que pour cet effet, je partirois aussi-tôt que je verrois le vent assuré pour mon passage. Et quoy que tous ces Messieurs fussent d'avis que je m'allasse embarquer *incognito*, je jugeai qu'il seroit aisé de m'as-

sommer par les chemins, les Espagnols ne manquant pas d'espions pour les avertir de mon départ ; Et suppliai Monsieur l'Ambassadeur de commander à tous les François qui estoient à Rome, de monter à cheval pour m'accompagner, trouvant la chose plus honorable pour moy, & beaucoup plus seure, puisque je ne pourrois estre attaqué, que par vn corps considérable de troupes, que le Pape ne permettroit pas qu'on assemblât dans ses Estats.

Le Mercredi treizième de Novembre, ayant esté averti à mon lever, par les Mariniers des felouques qui me devoient porter, que le vent estoit changé, & assuré au beau pour quelques jours, j'allai m'en éclaircir moy-mesme, & en rendis compte après à Monsieur l'Ambassadeur, & luy dis, que je serois prest à partir immédiatement après le dîner. Je fus entendre la Messe, & après avoir donné ordre, à mon retour chez moy, à tout ce qui m'estoit nécessaire pour vn voyage si précipité, quittant, au sortir de table mes habits de ville, pour en prendre de guerre, je parus le colet de buffle sur le corps, & déclarai à tous ceux que la nouveauté de ce changement avoit attirez chez moy, que je m'en allois à Naples, bien resolu d'y périr, ou d'en chasser les Espagnols. Monsieur l'Ambassadeur me vint prendre pour me conduire dans son carosse, jusques à Saint Paul, accompagné de Messieurs les Abbez de Saint Nicolas, & de la Feuillade, & suivi de tout ce qu'il y avoit de François à Rome à cheval, en faisant mener en main celuy dont je me devois servir. Je passai dans cet équipage au travers de la place d'Espagne, pour faire voir aux Espagnols, que quand il estoit question de servir la Couronne, j'e faisois gloire de me declarer leur ennemi. Après avoir fait mes prières devant le Crucifix miraculeux de l'Eglise de Saint Paul, je pris congé de

Monſieur l'Ambaſſadeur, & montant à cheval, mon Trompette ſonnant, je pris ma marche droit à Fiumicine, où eſtant arrivé ſur les deux heures après minuit, je viſitai les felouques qui m'attendoient, dont je choiſis la plus petite, & la plus legere, pour pouvoir plus aiſément me ſauver devant les galères, & les brigantins des ennemis. J'eſtois accompagné de vingt-deux perſonnes en tout; ce nombre eſtant compoſé des envoyez du Peuple de Naples, de quelques officiers, & de cinq, ou ſix de mes domeſtiques: Et le Capitaine Andréa Portaro qui commandoit la felouque que je montois, m'ayant repreſenté qu'elle ſeroit trop chargée ſi j'avois avec moi vn Valet de chambre, & vn Trompette, je fis embarquer le dernier ſur vn autre bâtiment. Ma petite armée eſtoit compoſée de trois brigantins, & huit felouques, dont quatre eſtoient chargées de ſix milliers de poudres, que j'avois achetez à Palo, port de mer du Duc de Bracciano, pour porter à Naples, eſtant informé que le Peuple n'en avoit plus. J'y portois auſſi avec moy quatre mille piſtoles, qui m'y ont ſervi vtilement, comme l'on verra cy-après, & qui eſt le ſeul argent que j'ai pû recevoir de dehors en cinq mois de temps que je me ſuis maintenu ſans aucun ſecours, hormis deux mille écus qui me furent apportez par le reſte de mes gens que j'avois laiſſé à Rome.

Le Jeudi, environ ſur les quatre heures, je me mis à la voile, avec vn temps favorable, & aſſez frais; donnai à vn Valet de chambre nommé Caillet, mes dépêches pour la Cour, avec ordre de dire qu'il m'avoit vû partir, & que l'on ne recevroit plus d'autres nouvelles que celle de ma mort, ou de mon entrée dans Naples. Environ ſur le midi, l'on découvrit deux brigantins ſur noſtre route, avec la bannière d'Eſpagne, je leur fis auſſi-tôt

donner la chasſe , & les ayant obligez de venir à bord, je reconnus qu'ils eſtoient Siciliens , chargez de citrons & d'autres fruits pour Rome: Je n'appriſ d'eux aucune nouvelles pour n'avoir pas touché à Naples , & leur laiſſai faire leur chemin , à condition d'aller rendre compte à Monſieur l'Ambaſſadeur de l'heure, & du lieu où ils m'avoient rencontré. Sur les quatre-heures du ſoir, je découvris l'Isle de Pons , d'où je vis en meſme temps ſortir deux galères , qui firent fumée , pour en avertir trois autres qui eſtoient à Terracine ; qui répondirent auſſi-tôt à leur ſignal, & toute la coſte venant à eſtre avertie par de ſemblables fumées de mon paſſage, cinq autres galères ſe tintent preſtes dans Gayette pour s'y oppoſer. Je fis en meſme temps aſſembler toutes les felouques autour de la mienne, pour donner ordre de me laiſſer aller tout ſeul, avec défenſes de me ſuivre, jugeant que les galères ſ'attacheroient à pourſuivre le plus grand corps des felouques , les croyant de conſerve auprès de la mienne , laquelle eſtant ſeule , ſeroit & moins obſervée , & moins ſuivie. Je fis en meſme temps amener la voile , & faiſant force de rames , je gagnai la terre, afin que ſon ombre , la nuit commençant à approcher , couvrant le corps de ma felouque , les galères qui me ſuivoient en perdiſſent la veüe. Mes Mariniers eſtoient d'avis , quand nous approchâmes de Gayette , de ſe mettre au large; mais je fis mettre le Cap droit à la Tour de Roland, afin que me croyant vne felouque amie , l'on m'attendît , & que je puſſe avant que d'eſtre reconnu des ennemis , & que leur galères euſſent ſarpé, eſtre déjà bien loin. Je paſſai donc ſi près du château , que nous répondîmes à la ſentinelle que j'étois vn Courier , expedié au Vice-Roy de Naples; & au lieu d'aller mouïller dans le port, je commen-

çai à m'en écarter ; & pour lors les galeres se mirent en devoir de me suivre : Mais vn vent furieux du Garillant s'estant levé , & donnant dans la bouche du port , les empêcha , quelque effort qu'elles pussent faire , d'en sortir. Je voulus me servir de ce vent frais pour mettre à la voile, & pour faire plus de chemin : mais l'ayant pris pardevant , nous fûmes dématés , & faillîmes à nous perdre. Deux coups de mer nous brisèrent deux timons, l'un après l'autre, & ayant mis vne rame pour gouvernail, avec bien du péril , & de la peine , nous achevâmes de passer le Golphe, & avec beaucoup de joie, nous nous vîmes couverts d'un terrain.

A la pointe du jour, nous nous trouvâmes proche de l'Isle d'Ischia , où mes Mariniers me voulurent persuader de chercher vn abri , pour laisser passer le jour, & entrer plus facilement dans Naples la nuit : mais je resistai à ce sentiment , appréhendant qu'étant découvert , ou par l'infidélité de quelqu'un d'eux , ou par quelque autre accident inopiné , je ne tombasse sans combat entre les mains des ennemis. La peur les faisant opiniâtrer en leur sentiment, je fus contraint de mettre l'épée à la main , & les faire voguer. Aussi-tôt que nous eûmes passé les bouches , nous découvrîmes la ville de Naples , & l'armée d'Espagne, qui estoit devant : Et pour pouvoir mieux résoudre ce que j'aurois à faire, je m'informai soigneusement de tous les postes que tenoient les ennemis , & voulus savoir qui estoit le maistre des terrains qui estoient au dessus , & au dessous de la ville. Je commandai à l'heure mesme d'aller droit à la Capitaine qui portoit l'Etendart, pour faire que l'on m'attendît , & avoir le temps de m'éloigner , avant que les vaisseaux eussent mis leurs barques longues , & les chaloupes à la mer. Comme je fus à deux portées de canon de la Capi-

tane , au lieu de m'en aller droit à la ville , je pris ma route au dessous, vers la tour du Crec, pour empêcher que les felouques de Chiaye , & de Sainte Lucie ne me pussent couper chemin: Et pour donner avis à la ville de mon arrivée; j'ordonnai à mes Mariniers, en passant au travers de l'armée d'Espagne, de crier qu'ils me portoient , & me levant debout sur la poupe, je commençai à faire signe du chapeau, pour obliger de l'infanterie à sortir , & venir me recevoir à mon débarquement. Je fus aussi-tôt suivi de tout ce que les ennemis purent mettre à la mer de bâtiment à rame , & salué de toute l'artillerie des châteaux, du mole, des vaisseaux, & des galères. J'abordai terre vne lieuë au dessous de la ville ; & donnant les ordres aux mousquetaires qui m'estoient venus recevoir, de faire vn feu continuel sur les bâtimens des ennemis qui pressoient trop, je costoyai Resene, & Portici , & ne voulut point débarquer, que je ne fusse arrivé à la faveur de cette escarmouche, & au bruit de toutes les canonnades des ennemis , à la place de la Cavallerie dans le fauxbourg de Lorette : Où sautant à terre , le Vendredi quinziesme , sur les onze heures , je fus reçu avec vn applaudissement incroyable d'un nombre infini de peuple , qui me portant en l'air quelque espace de temps , me mirent sur vn beau Coursier qui m'avoit esté préparé , sur lequel je fis mon entrée dans la ville , & allai descendre à l'Eglise de Nostre-Dame des Carmes , pour la remercier du bon succès de mon passage, & reçus de la main du Prieur le Scapulaire.

L'on ne peut exprimer la joie de tout ce Peuple, ni les respects & témoignages d'affection qu'ils me rendirent, qui allèrent jusqu'à l'adoration , & l'idolâtrie , venant brûler de l'encens au nez de mon cheval ; & ce qui me parut , & plus extraordinaire &

& de meilleur augure; Ce fut que parmi cette multitude innombrable de gens amassés pour me voir débarquer, il n'y eut pas vne seule personne de blessée, de plus de mille coups de canon qui furent tirés des châteaux, du port, des vaisseaux, & des galères. Comme j'achevois d'entendre la Messe, le beau-frere de Gennare Anneze me vint faire vn compliment de sa part, & des excuses de n'estre point venu me recevoir, ne se croyant point en seureté hors du Tourjon des Carmes, où il m'attendoit avec vne impatience extrême. Je m'y rendis aussi-tôt, & le trouvai sur vne petite terrasse à l'entrée de son logement, où par vn compliment assez mal arrangé, il me témoigna autant que son ignorance, & son incapacité luy purent permettre, la joie qu'il avoit de me voir; puisque sans mon arrivée, il devoit le lendemain matin estre livré aux Espagnols, & par consequent au supplice; sa fortune n'en ayant reculé l'exécution que de six ou sept mois. Beaucoup de gens estoient accourus, pour assister à cette entreveuë, dont les circonstances pouvoient donner de la curiosité. Je ne fus pas peu surpris de l'aveuglement du Peuple de Naples d'avoir choisi vn homme de cette sorte, pour leur General; la personne m'en parut assez extraordinaire, pour me croire, avec la perte du moins de temps qu'il me sera possible, obligé d'en faire ici le portrait.

C estoit vn petit homme de fort méchante taille, fort noir, les yeux enfoncez dans la teste, les cheveux courts, qui luy découvroient de grandes oreilles, la bouche fort fenduë, la barbe raze, qui commençoit à grisonner; le son de sa voix estoit fort gros, & fort enroué, ne pouvant dire deux paroles de suite sans hésiter, continuellement en inquiétude, & si rempli d'apprehension, que le moindre bruit du

monde le faisoit tressaillir. Il estoit accompagné d'une vingtaine de Gardes, dont la mine n'estoit pas plus relevée que la sienne. Il avoit un colet de buffle des manches de velours cramoisi, des chauf-fes d'écarlatte, un bonnet de toile d'or de mesme couleur sur la teste, qu'il eut assez de peine de m'o-ster en me saluant, une ceinture de velours rouge, garnie de trois pistolets de chaque costé; il ne por-toit point d'épée, mais en recompense il tenoit un gros mousqueton dans la main. La premiere caresse qu'il me fit, fut de m'oster mon chapeau, & de me faire apporter en sa place dans un bassin d'argent, un bonnet tout pareil au sien, & me prenant par la main, me conduisit dans la Salle, dont il fit en dili-gence fermer les portes, défendant à ses gardes de ne laisser entrer personne, de peur qu'on ne vint l'é-gorger. Aussi-tôt que nous fûmes assis, je luy pre-sentai la lettre que Monsieur le Marquis de Fontenay m'avoit chargé de luy rendre, & l'assurai, com-me il m'avoit esté ordonné, de la protection de la France, de la venue de son armée navale, & de tous les secours dont les Napolitains pourroient avoir besoin pour se mettre en liberré, & se délivrer de l'oppression des Espagnols. Il me répondit avec plus de satisfaction que d'éloquence, & ayant ouvert la lettre que je luy avois rendue, il la parcourut toute de la veüe, & faisant la mesme chose apres l'a-voir tournée de tous les quatre costez, il me la re-jetta, en me disant qu'il ne savoit pas lire, & en me priant de luy en dire le contenu.

Sur ces entrefaites, l'on vient heurter à la porte, comme si on eust voulu l'enfoncer; tout le monde courut à l'allarme, & la voix s'estant élevée de de-hors que c'estoit Monsieur l'Ambassadeur de France qui me vouloit voir, elle luy fut ouverte; & me preparant à l'aller recevoir, avec la ceremonie deue

à son caractère , je fus surpris de voir vn homme sans chapeau , l'épée à la main , deux gros chapelets d'Ermitte au col , qu'il disoit porter, l vn pour prier Dieu pour le Roy , & l'autre pour le Peuple ; qui se couchant tout de son long , & jettant son épée, vint embrasser mes jambes , pour me baiser les pieds. Je le relevai avec assez de peine , & demurai en doute , si je devois luy rendre la lettre de Monsieur de Fontenay , qui le traittoit d'Excellence, & d'Ambassadeur du Roy , voyant en la personne du sieur Louïgi del Ferro, plutôt la figure d'un fol échappé des petites Maisons , que d'un Ministre d'une grande Couronne : Mais croyant qu'il pouvoit avoir quelque bonne qualité cachée , que je n'avois pas encore découverte , veu le grand credit que celuy qui m'avoit chargé de sa dépêche , m'avoit assuré qu'il s'estoit acquis parmi le Peuple ; je fus obligé de la luy remettre entre les mains , de peur d'estre blâmé de n'avoir pas executé ponctuellement ce qu'on m'avoit ordonné.

Nous entendîmes vn grand bruit dans la rue , du tumulte du Peuple , qui demandoit à me voir ; pour satisfaire à sa curiosité , je me mis à vne fenestre, & Gennare m'ayant fait apporter dans deux bassins , vn sac de sequins , & vn autre de monnoye blanche , je les jettai sur le Peuple , & durant qu'ils se battoient pour les ramasser , je crus qu'il estoit temps de demander à dîner , n'ayant point mangé depuis Rome , à cause de la grande bourasque que j'avois courüe sur la mer. Gennare me fit des excuses de la méchante chère qu'il me feroit , n'osant, de peur d'estre empoisonné, se servir pour cuisinier, que de sa femme, aussi mal adroite à ce métier, qu'à faire la personne de qualité. Elle apporta le premier plat , habillée d'une robe de brocard bleu , en broderie d'argent , avec vn gard'enfant , vne chaîne

de pierrerie, vn beau collier de perles, des pendans d'oreilles de diamans, toutes dépouilles de la Duchesse de Matalonne; & en ce superbe équipage, il la faisoit beau voir faire la cuisine, laver les plats, & se divertir l'apresdînée à blanchir, & étendre du linge. J'appellai Louigi del Ferro, * comme Ambassadeur, pour venir laver avec nous: Mais Gennare me répondit que je me mocquois, & qu'il avoit accoustumé de la traiter comme vn chien: & comme j'eus demandé à boire, il m'en alla querir aussi-tôt; disant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me servir, à cause de sa qualité: Il me donna à boire à genoux; ce que ne voulant pas souffrir, Gennare me dit qu'il le servoit de mesme, ce que je vis incontinent après. Le dîné ne dura gueres, & toutes choses y estoient si mal propres, & de si méchant goust, que sans le pain, la salade, le vin, & le fruit, que je trouvai excellens, je courois fortune de mourir de faim.

Au sortir de table, je demandai que l'on me fît venir le Corps de ville; le Conseil que l'on avoit donné à Gennare, à cause de son incapacité, composé d'une personne de chaque quartier, nommée exprés par le Peuple; les Officiers généraux, Mestres de Camp, & principaux Capitaines, & généralement tous ceux qui pouvoient avoir de l'autorité dans la ville: afin de m'instruire de l'état de toutes les affaires, & pourvoir sans perdre de temps, à toutes les choses dont l'on pourroit avoir besoin, remédier à tous les desordres, & me mettre en estat de faire vne vigoureuse défense contre les Espagnols, & donner le temps à l'arrivée de l'armée navale, & au secours que j'avois fait esperer à cette grande ville, de la puissante protection du Roy.

Je trouvai qu'il n'y restoit plus de vivres que pour douze ou quatorze jours; Que le fonds destiné

pour en acheter , avoit esté malicieusement consumé ; Que de cent soixante & dix mille hommes que l'on m'avoit fait entendre quand j'estois à Rome , que je trouverois sous les armes , il n'y en avoit pas quatre mille de pied , & trois cens chevaux en estat de servir , distribuez en corps de regiment , & compagnies particulières , sous des Officiers incapables , & sans expérience ; Que le reste du Peuple s'estant lassé , ne vouloit plus prendre les armes , & que ce petit nombre occupé à la garde , chacun de son quartier , refusoit de demeurer la nuit dans son poste , à moins que d'estre payé journellement ; Qu'il n'y avoit plus de poudres dans la ville que celles que j'avois portées avec moy ; Qu'il n'y avoit point d'argent ; Que la division , & l'inimitié s'estant mise entre Gennare Anneze , & Pepe Palombe , Chef de la Concherie , s'accusant l'un l'autre de trahison , & d'intelligence avec les Espagnols , & non sans quelque fondement , comme je l'ai reconnu depuis , ils estoient entrez en telle défiance , qu'ils ne songeoient plus qu'à se retrancher , & faire vn exacte garde l'un contre l'autre , de peur que ceux du quartier de la Concherie , ne tentassent quelque chose contre ceux du Marché ; Ce qui tenoit tout le reste de la ville en suspens , & en crainte , que sa ruine , & son sacagement ne pût estre causé par cette mauvaise intelligence , dont les ennemis ne manqueroient pas de profiter.

Comme je m'éclaircissois du méchant estat , ou la ville de Naples estoit réduite , il arriva deux choses assez considérables , & capables de donner de la surprise & de l'étonnement à tout autre homme que moy , qui ne se fût pas resolu à toutes sortes d'extrémités. Vn Boucher , Capitaine du quartier de Porto , nommé Iommo Ropolo , homme seditieux & emporté , enfonça la porte de la chambre où

nous estions au Conseil, & s'approchant de Gennare, & l'appellant traître, luy donna de toute sa force, trois ou quatre coup du plat de la main sur le col, qu'il avoit découvert, en luy jurant qu'il lui vouloit couper la teste, dont rien ne l'empêchoit que ma présence, & le respect qu'il me portoit. Gennare se jetta à ses pieds, se mit à pleurer, & luy embrassant les genoux, luy demanda la vie; & sa femme acourant au bruit, & se mettant en mesme posture devant moy, me conjura de le vouloir conserver. Je m'entremis de cét accommodement, & l'ayant fait avec assez d'autorité, je renvoyai ledit Iommo Ropolo à son quartier, avec assurance que je l'irois visiter le lendemain, comme tous les autres de la ville, luy ordonnant cependant de faire bonne garde.

A peine ce différent estoit-il terminé, & avions nous repris nos places pour continuer le Conseil, que nous fûmes interrompus de nouveau par vn grand bruit, d'une grande affluence de peuple avec des cris, & des lamentations, qui nous firent connoistre, qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque étrange malheur; C'estoit vn fameux Bandit nommé Jacomo Rousse, qui estant sorti de la ville trois ou quatre jours auparavant, avec douze ou quinze cens hommes de pied, & trois ou quatre cens chevaux, pour conserver contre le Corps de la Noblesse, le bourg de Saint Anastase, & quelques autres, au pied de la montagne de Somme, dont la ville tiroit vn grand secours de bled, avoit esté si rudement chargé, que la pluspart de ses gens avoient esté taillez en pièces, & assez bon nombre demeuré prisonniers; le peu qui se retiroit avec luy estoient tous blesez, & luy de deux coups d'épée, l'un sur le visage, & l'autre sur la teste. Ce triste spectacle jetta vn tel effroy, que si le Peuple n'eust esté rassuré

par mon arrivée , il auroit mis les armes bas. Les Duc de Mantalonne , Comte de Conversano, Prince d'Ottayano , Dom Ferrante Carraciolo , & les autres Cavaliers ayant poussé vertement la déroute jusques dans les faux-bourgs de la ville , le Peuple s'y voyoit resserré , sans esperance de pouvoir plus tirer de vivres de dehors ; ce malheureux combat ayant fait changer de parti à tous les lieux qui tenoient pour luy dans la campagne , & dans tout le reste du Royaume ; jusques à ceux mesme qui le matin estant encore en sa faveur , avoient facilité mon abord , sans quoy je ne pouvois éviter de tomber entre les mains des ennemis. Je laisse à juger par cét estat, où je trouvay les choses à mon arrivée, si je n'eus pas besoin d'une extraordinaire resolution, pour ne me pas laisser abbatre à tant d'accidens imprevus, ne pouvant faire de fondement que sur ma seule personne, estant abandonné de tout le monde, & dépourveu generalement de toutes les choses nécessaires à la défense d'une place , dans laquelle je me voyois renfermé.

Le reste de la journée se passa dans le Conseil , qui se trouvant à tout heure interrompu par l'arrivée des gens que Gennare avoit envoyez pour saccager les maisons , où l'on luy donnoit avis que l'on pouvoit faire quelque butin , y ayant de l'argenterie cachée ; ou quelque meuble de prix , ce qui estoit sa principale occupation , laissant au hazard la conduite de toutes les autres affaires , ne finit que bien avant dans la nuit , sans que je pusse estre plus informé de l'estat de la ville, des forces de ses troupes , ni de ses necessitez , qu'à l'heure mesme de mon arrivée. Ce qui me fit bien juger que je ne pourrois avoir de lumieres certaines , que celles que je prendrois de moy - mesme , par ma vigilance , & par mes soins.

Je passai le reste de la soirée à recevoir des compliments de tous les particuliers de la ville, sans pouvoir reconnoître qu'une extraordinaire confusion, une incapacité générale dans tous les Chefs, tant pour les choses de police, que pour celles de la guerre. La haine qu'ils portoient aux Espagnols, ne s'expliquoit que par des paroles injurieuses. Mais la lassitude estoit si grande d'avoir esté si longtemps les armes à la main, que personnes ne vouloit plus demeurer la nuit aux postes avancez, à moins que de se faire bien payer; Et ceux qui avoient de quoy, faisoient faire leurs gardes par quelques pauvres misérables, & s'en retournoient coucher chacun chez soy.

Je ne pus reconnoître qui avoit plus d'autorité dans la ville, les Chefs de chaque quartier y commandant avec indépendance les uns des autres, sans s'estre acquis cet avantage, ni par le mérite, ni par la capacité; mais seulement pour avoir parlé plus haut, & fait plus de bruit que les autres: Gennare mesme, tout Général qu'il estoit, n'estoit respecté de personne, mais craint par la suite qu'il s'estoit acquise de toute la lie du Peuple, & principalement du Marché, à qui il donnoit la liberté de piller; Son élection n'ayant point esté faite par le Corps de ville, ni approuvé de personnes des habitants, à ce que chacun disoit en particulier; mais seulement par cinq, ou six cents petits garçons tous pieds nus, qui rodant par toute la ville avec un croc de Marinier sur l'épaule, & une fascine poissée au bout, faisoient des insolences à tous les Bourgeois, & menaçoient de mettre le feu aux maisons de ceux qui ne le voudroient pas reconnoître. Ces Lazares, car c'estoit le nom que cette canaille s'estoit donné, prirent amitié pour luy, d'autant qu'il leur souffroit toute sorte de licence, & jusques au

point meſme de luy perdre impunément le reſpect à toute heure, & pour l'avoir plus échauffé que tout le reſte du peuple, à crier des injures au malheureux Dom Franciſque Toralte , dont après la mort il fit déchirer le corps impitoyablement par les ruës. L'on peut juger par-là du fondement que l'on pouvoit faire ſur ſa perſonne, & ſi je n'eſtoit pas à plaindre, de me trouver dans vn ſi grand deſordre , ſans ſavoir de qui je me devois déſier, ou en qui jepouvois prendre confiance.

Comme il eſtoit déjà fort tard , & que j'avois beſoin de repos chacun ſe retira & l'on me fit apporter vn ſouper d'auffi mauvaiſe grace , & auffi dégoûtant que le dîner l'avoit eſté, il ne dura gueres : & m'eſtant informé du lieu où l'on m'avoit préparé vn liêt, je fus aſſez ſurpris, quand j'appriſ de Gennare qu'il vouloit que je couchaiſſe avec lui. A quoy m'eſtant oppoſé autant qu'il m'eſtoit poſſible, ne voulant point donner l'incommodité à ſa femme, en prenant ſa place: Il me dit qu'elle coucheroit ſur vn matelas devant le feu avec ſa ſœur, & qu'il importoit à ſa ſeurété, qu'il me donnât la moitié de ſon liêt, ſans quoy ſes ennemis luy viendroient couper la gorge; le reſpect ſeul de ma perſonne le pouvant preſerver de ce peril , dont l'aprehenſion l'avoit ſi fort préoccupé , qu'il ſe réveilla la nuit vingt fois en ſurſaut , & m'embrasant , les larmes aux yeux , me conjura de luy ſauver la vie , & de ſe garentir de ceux qui le vouloient aſſaſſiner.

Il me conduiſit pour me coucher dans ſa cuiſine, où je trouvai vn liêt fort riche , de brocard d'or, & au pied dans vn berceau vn petit eſclave noir âgé de deux ans, tout couvert de petite verole: force vaiſſelle d'argent, & blâche & vermëille dorée, qui eſtoit en pile au milieu de la place , pluſieurs

cassettes à demi ouvertes , dont sortoient des chaînes , des bracelets , des perles , & autres pierreries , quelques sacs d'argent , & d'autres de sequins à demi-répendus , des meubles fort riches , & quantité de beaux tableaux jettez confusément , faisoient assez voir combien il avoit profité dans les pillages des maisons des personnes les plus riches , & les plus qualifiées de la ville ; sans que de toutes ces richesses , il ait voulu jamais assister le Peuple de la moindre somme , soit pour acheter des munitions de guerre , ou de bouche , soit pour payer les troupes qui estoient sur pied , ou faire de nouvelles levées ; ce qui me desespéroit , de me voir manquer de tout , & d'avoir si proche vn secours si considerable , sans m'en pouvoir prévaloir. L'on voyoit de l'autre costé de la cuisine en grande quantité , toutes les choses qui y peuvent estre nécessaires , & qui avoient esté pillées en différens endroits , avec toutes sortes d'armes , le tout dans vne extraordinaire confusion. Les présens & les contributions qu'il recevoit tous les jours de toutes sortes de chasses , de gibier , de volailles , de chairs salées , & de toutes les choses que l'on peut manger , en tapissoient les murailles.

Ce fut-là le superbe appartement que l'on m'avoit préparé , pour me regaler , & où me trouvant accablé de sommeil , je ne pensai qu'à me deshabiller promptement pour me mettre au lit. Louigi del Ferro ne voulut pas souffrir que personne m'approchât pour me débotter , maintenant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me rendre jusqu'au moindre service ; je le refusai : mais Gennare m'exhortant à le laisser faire , s'en fit déchauffer , pour me montrer l'exemple , que je suivis après sans répugnance , & me couchai le plus promptement que je pus : Gennare aussi-tôt se vint mettre auprès de moy , &

mettant vne chandelle sur le liêt, & se débandant vne jambe pour la penser, je luy demandai si c'étoit quelque blessure ; Il me répondit, qu'estant replet naturellement, & chargé d'humeurs, vn Médecin de ses amis luy avoit ordonné de se servir d'un remède que je ne nomme point, de peur de donner autant de dégoût, qu'il me fit de mal au cœur.

Voilà comme se passa la journée de mon arrivée dans Naples, & la reception que j'y reçus, dont le desagreable commencement, après le premier accablement du sommeil, me donna le reste de la nuit de fort méchantes heures, me faisant faire beaucoup de réflexions sur le présent estat de mes affaires, & sur tous les perils que j'avois à courre ; Et après m'estre resolu à toutes sortes d'évenemens, j'attendis le jour avec vne extrême impatience, afin d'aller travailler à toutes les choses nécessaires pour la conservation de la ville où je m'estois jetté, & pour la mienne particulière, puisque ma perte, & mon salut ne pouvoient plus dépendre que de moy, & que je devois estre seul, l'artisan de ma bonne ou mauvaise fortune.

Le Samedi au matin, dès que je fus levé, je m'en allai, avec Gennare, entendre la Meïse en l'Eglise des Carmes, qui ne manquoit point pour tenir son rang de Général du Peuple, de prendre toujours la droite sur moy ; Louigi del Ferro marchant devant nous sans chapeau, l'épée nuë, & pour paroistre mieux à la Françoisë, avec de grands cheveux : Il avoit vne perruque noire de crin de cheval, pareille aux coëffures que nous donnons aux furies, dans nos balets, & crioit incessamment. *Vive le Peuple le Général Gennare & le Duc de Guise* & transporté, ou de joie, ou de folie, il frappoit à grands coups d'épée tout ce qui se trouvoit en son chemin,

& blessâ tant de gens , qu'il faillit d'en arriver vne émeute. Je fus contraint , pour m'en défaire , de luy donner vne commission. Je trouvai à la grande porte de l'Eglise les Religieux des Carmes avec la Croix & l'eau benîte ; & le Prieur m'ayant fait vne harangue, on commença à chanter le *Te Deum* , & je fus conduit dans le balustre du grand Autel, pour y entendre la Messe sur vn drap de pied qui m'avoit esté préparé , ou Gennare se mit à genoux à ma droite. La Messe estant achevée, je fus reconduit de la mesme façon , avec vn grand applaudissement , & des benedictions de tout le Peuple, jusques hors l'Eglise, où je trouvai vn cheval que l'on m'avoit amené , pour aller me faire voir par toute la ville, & en visiter tous les quartiers ; & Gennare ayant monté sur vn coursier noir assez vigoureux, il luy voulut donner de l'éperon pour me venir rejoindre , & son cheval faisant vn fault , le jetta par dessus les oreilles, tout étendu à mes pieds dont plusieurs tirèrent vn mauvais augure pour luy , qui de peur d'un pareil accident , se fit tout le reste du chemin , tenir par deux hommes , & mener son cheval par la bride. Après avoir fait le tour du Marché , où quantité de monde estoit accouru pour me voir , j'allai visiter le quartier de la Concherie, ou je trouvai Pepe Palombe à la teste de tous ses gens sous les armes ; Qui m'ayant fait vn grand compliment , me témoigna beaucoup de déplaisir de n'avoir pû me venir rendre ses devoirs, n'entrant point dans la maison de Gennare , pour qui il avoit vne inimitié extrême ; & comme il me témoigna beaucoup d'affection , & d'attachement à ma personne , je luy dis que je voulois qu'il fût de mes amis , & prendre vn soin particulier de sa fortune ; Je le fis sur l'heure mesme Mestre de Camp du Régiment d'infanterie que je voulois lever sous mon

nom, & luy ordonnai de se tenir auprès de moy, pour porter mes ordres par tout, en qualité de mon Aide de Camp général : Ce que je fis pour le gagner, estant vne des personnes plus considérées, & de plus de suite parmi le Peuple ; comme aussi pour l'observer de plus près, à cause de la juste défiance qu'on m'auoit dit que je devois auoir de luy. Il me fit paroître beaucoup de ressentiment de toutes ces graces, & me protesta qu'il dépendroit toute sa vie aveuglement de mes volontez : j'en fis l'épreuve sur le champ, en luy commandant de bien vivre avec Gennare, & de se racommoder avec luy, qui le craignant, comme le plus dangereux de ses ennemis, fit paroître vne extrême joie de cette reconciliation ; & pour la rendre plus assurée, la femme de Pepe Palombe estant accouchée le jour mesme, je l'obligeai, d'en tenir l'enfant sur les fonts. Je fis en mesme temps abattre les retranchemens qu'ils auoient fait faire l'un contre l'autre, & ordonnai que leurs soldats ne seroient plus employez que contre les ennemis, & viuroient dans l'intelligence que des freres, & de bons citoyens doivent maintenir ensemble. Toute la ville témoigna autant de satisfaction de ce racommodement, que les Espagnols, comme j'aypris, en ressentirent de déplaisir. Je visitai ensuite tous les quartiers de la ville, suivi de plus de cinquante mille personnes. Vincenzo d'Andrea, Provediteur general, me dit alors qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il restât dans cette réjouissance publique, des misérables dans la ville, & qu'il falloit faire ouvrir toutes les prisons ; Ce qui s'exécuta dès que je passai devant la porte de quelqu'une, & principalement à la Vicairie, ancien Palais des Rois de Naples, ou tous les Juges des différens Tribunaux s'assembloient pour y rendre la Justice,

& où estoit renfermé le plus grand nombre de prisonniers ; Et quelque opposition que Gennare y voulut apporter , je fis délivrer des Cavaliers qu'il vouloit faire mourir, pour satisfaire à la haine qu'il portoit à toute la Noblesse , à qui , je chargeai le Marquis de Monte Sylvano de la Maison de Brancacio , vn vieux Mestre de Camp d'infanterie nommé Bartoloméo Griffo, & quelques autres Gentilshommes , de l'assurer de ma part , que je prendrois vn soin extraordinaire de la conservation de la personne & des biens de tous les particuliers , & que mon intention n'estant que de procurer le repos, & la liberté à tout le Royaume, je m'étudiois principalement à remettre les choses dans l'ordre, espérant d'en venir à bout dans peu de temps ; dont ils me firent mille remerciemens , & m'assurèrent d'en conserver vne eternelle reconnoissance : Et ne s'étant rien passé de fort considérable dans le reste de ma cavalcade , je ne m'arrêterai pas à conter mille petites particularitez, & dirai seulement trois choses dignes d'estre observées.

La premiere, que Gennare témoigna du chagrin, de ce que dans toutes les acclamations publiques, qui furent excessives , l'on ne parla que de moy, sans jamais le nommer, tout le monde affectant de me faire paroître autant de mépris , & d'indifférence pour sa personne , que d'amour & de respect pour la mienne, croyant estre à couvert de ses violences , dont désormais ma présence les garantirait. La seconde , que dans toutes les rues où je passai , je les trouvai toutes tapissées , les fenestres garnies de femmes qui me jettoient des fleurs , des eaux de senteurs , & des dragées , accompagnant ces témoignages de respect & de joie de mille bénédictions. La troisième est ; que les gens qui sortoient des portes , venoient étendre sous les pieds

de mon cheval, des tapis, & leurs manteaux, & les femmes avec des castolettes venoient brûler des parfums au nez de mon cheval, & les pauvres gens de l'encens sur des tuilles ; tout le monde généralement me protestant qu'il n'avoit plus rien à craindre, puis que j'estois venu à son secours, & que me reconnoissant pour son libérateur, ils estoient tous résolus de mourir avec moy, & de sacrifier leurs biens, & leurs vies pour mes intérêts, & pour ma fortune. Ces démonstrations d'amitié ont continué de la même sorte, avec les mêmes ceremonies, & la même chaleur, depuis ce jour-là jusque à celui de ma prison.

Il estoit assez tard quand j'achevai le tour de la ville, & de visiter tous les quartiers, & je m'en vins dîner chez Gennare, qui me fit aussi méchante chère que le jour précédent. En arrivant au Tourjon des Carmes, je trouvai le Maître de chambre de Monsieur le Cardinal Filomarini, qui me vint faire compliment de sa part, & des excuses de ce qu'une légère indisposition l'avoit empêché de me venir visiter, dès qu'il avoit sçu mon arrivée ; il me fit demander audience pour l'aprèsdînée : Et comme je le voulus prévenir, je me mis en sortant de table, dans une chaise de velours bleu, en broderie d'argent, qui avoit esté de la Duchesse de Matalonne, & dont la femme de Gennare se servoit, & m'en allai à l'Archevesché, où je trouvai dans la cour, toute la famille du Cardinal Filomarini, & tous les plus qualifiez Bourgeois de la ville, qui me vinrent recevoir, & sa personne qui m'attendoit sur le haut du degré ; m'ayant donné la main, il me conduisit dans un fort bel appartement, où nous nous assimes, & tout le monde en estant sorti, nous ayant laissé seuls dans sa chambre, nous demeurâmes une heure & demie dans une conférence

secrète. Après s'estre acquitez de plusieurs complimens de part & d'autre, il me témoigna beaucoup de tendresse pour le Peuple, dont il esperoit la liberté par la puissante protection de la France, loua infiniment le zèle que j'avois, de venir employer ma vie pour vne cause si juste; me dit qu'on ne pouvoit assez estimer ma résolution d'avoir méprisé tant de périls que j'avois à courre, & d'avoir tenté vn passage si hazardeux; Il me raconta toutes les choses arrivées depuis les premieres revolutions, & blâmant la conduite que les Espagnols avoient tenuë, témoigna qu'il croyoit que le Ciel vouloit délivrer vn Royaume si beau, & si considerable que celuy de Naples, de l'oppression sous laquelle il avoit languy jusques ici qui ne pouvoit pas durer davantage sans son entière ruïne, & que j'estois l'instrument, dont Dieu se vouloit servir, pour achever vn si grand, & si saint ouvrage; Qu'ayant toujours eu l'affection d'un vrai pere pour le Peuple de Naples, il prenoit grande part à l'obligation qu'il m'avoit, de venir prendre sa defense, & m'offroit le secours de ses prières, & tout ce qui pouvoit dépendre de son crédit, de son industrie, & de ses soins. Je le remerciai de tous ses discours si obligans, & les reconnoissant plus remplis de dissimulation, que de verité je résolus de l'engager insensiblement à faire des démarches, qui le rendissent irreconciliable avec l'Espagne, & l'engageassent par nécessité à lier vne amitié étroite avec moy; les bonnes qualitez que je reconnus en sa personne, son esprit, & sa prudence, m'obligeant à le souhaiter. Je pris le concert avec luy, de faire le lendemain matin dans la grande Eglise, le serment de fidelité au Peuple, en jurant de le servir au péril de ma vie, enuers tous, & contre tous, conformément à l'ordre que j'en avois du Roy; Je

l'engageai , quoy qu'il s'en voulût défendre , de benir vne épée que le Peuple me donnoit pour sa défense , comme la marque de son autorité , & du commandement absolu de ses armes , que j'acceptois , & qu'il me remet toit entre les mains. Cette ceremonie estoit assez inutile , hors le dessein que j'avois de brouiller ledit Cardinal avec les Espagnols , qui veritablement ne luy ont jamais pardonné. Comme il estoit fort clair-voyant il reconnut aussi-tôt ma pensée ; mais apres vne contestation assez opiniâtrée , il fut contraint de s'y resoudre , luy ayant protesté que sans sa benediction je n'accepterois point le commandement , & qu'il seroit responsable envers le Peuple de mon refus , à qui de plus il importoit que le serment que j'avois à luy faire, se fît publiquement, & entre ses mains, afin qu'il fût le dépositaire de ma parole , & de ma foy.

Je me retirai , apres avoir ajusté avec luy ce que je desirois , & il me vint conduire jusques à ma chaise , & après mille témoignages reciproques, & d'estime , & d'amitié , je pris le chemin du Tourjon des Carmes , suivi des Capitaines Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiélo, & Mathéo Damore Chef du quartier de la Vinare , les quatre personnes plus fidèles que j'ai trouvées dans la ville de Naples , & qui ont eû plus d'attachement pour moy. En passant dans le Marché , je m'y arrestai, & mis pied à terre, pour parler à vne quantité de peuple qui me vouloient faire entendre leurs necessitez , & me demander quelque reglement sur des differens survenus entre des Officiers, & prendre en mesme temps mes ordres sur la conduite qu'ils avoient à tenir , & sur la manière de faire leurs gardes , n'y ayant eu rien jusques-là de bien réglé. Je voulus voir aussi , si les retranche-

mens faits entre le Marché, & la Concherie avoient esté abbatus, comme je l'avois ordonné le matin. J'entrai dans le Tourjon où je trouvai Gennare fort embarrassé à faire mettre les fers aux pieds & aux mains à Louïgi del Ferro, pour avoir fait imprimer, & afficher quelques placards sans sa permission. Je luy demandai sa grace, que quelques prières que je luy pussé faire, il ne me voulut pas accorder, qu'après qu'il auroit esté deux fois vingt-quatre heures en cét équipage, prisonnier dans sa cave, me disant qu'à moins d'un pareil châtiment de temps en temps, il estoit impossible de l'empêcher de faire des extravagances.

Après avoir esté témoin de cette belle execution, comme je retournois dans la salle, l'on me vint avertir que Monsieur le Cardinal me venoit rendre la visite : je fus le recevoir, & nous demeurâmes vne demie-heure en conuersation particuliere ; & comme il estoit en inquiétude de ce qui auoit esté resolu dans nostre entreveuë, il tenta de nouveau de me faire changer de sentiment ; mais y ayant persisté, & luy ayant allegué les mesmes raisons, il n'osa les contredire d'auantage, & se retira fort inquiet de savoir comment ses excuses seroient reçues du Vice-Roy, qu'il luy envoya faire la nuit, par vn Gentil-homme, qui luy rapporta que l'on estoit fort mal satisfait de luy, & qu'on s'en plaignoit hautement, comme si par l'action qu'il devoit faire le lendemain, il établissoit mon crédit, & moyennoit la confiance entre le Peuple, & moy. Dès qu'il fut parti, je m'en allai souper, & me couchai, car il estoit déjà tard, avec le mesme degout, & de la mesme manière que le jour precedent.

A mon leuer le Dimanche au matin, j'eus bien de la joie de voir toutes les personnes qui s'estoient

embarquées avec moy , arrivées en parfaite santé , ne s'estant perdu aucune des felouques , ni des brigantins de ma petite armée , qui apres avoir esté suivie inutilement des galeres des ennemis , apres des fortunes diuerſes , & beaucoup d'aventures conſiderables , abordèrent heureuſement dans le port, les vnes dès le ſoir, & les autres la nuit, quoy que chascune en particulier eût pris vne route différente. Ce fut vn extrême ſatisfaction de ſe revoir tous enſemble , n'ayant pû ſavoir des nouvelles les uns des autres auant que d'eſtre débarquez , ni ſortir de l'inquiétude continuelle , où tout le monde avoit eſté quatre jours entiers. Toutes choſes eſtant preparées pour s'en aller à l'Egliſe, j'envoyai avertir Monſieur le Cardinal , que je montois à cheval pour m'y rendre , les ruës ſe trouvant toutes tapiſſées , & bordées des deux côtez du peuple ſous les armes , & les fenestres garnies de femmes , tout ce qu'il y avoit dans la ville de l'un & l'autre ſexe eſtant accouru , & ayant pris des places commodés pour me voir paſſer. Les gardes de Gennare marchotent devant , & enſuite des Trompettes , ſuivis d'une perſonne choiſie par Gennare, qui portoit dans le fourcau l'épée que l'on me devoit benir, pour me la mettre entre les mains. Le Général & moy marchions à côté l'un de l'autre , & luy à ma droite ; nos Capitaines des gardes derriere nous , & tout ce qu'il y avoit d'Officiers generaux , de Capitaines des quartiers, de mes domeſtiques , & de gens conſiderables nous ſuivoient à cheval.

En cét état ayant fait tout le chemin depuis le Tourjon des Carmes , juſques à la grande Eglife , avec l'acclamation generale de tout le monde , & toutes les marques d'amour, de reſpect, & de joie imaginable ; je mis pied à terre , & fus reçu de

Monsieur le Cardinal Filomarini à la teste de son Clergé , qui m'ayant fait vn compliment sur l'obligation que la ville m'avoit d'estre venu prendre sa défense, me conduisit au Tresor de l'Eglise , où il me fit baiser le chef de Saint Gennaro , Protecteur de Naples , & me fit voir , avec admiration , le miracle continuël de son sang; qui conservé dans vne phiole, se dissout à la vüe de sa teste, & se cōgèle de nouveau , si-tôt qu'il en est separé ; ce que je vis pour lors, & ai vû plusieurs fois depuis, avec beaucoup d'étonnement. De-là j'allai prendre ma place avec Gennare sur vn drap de pied qui nous avoit esté préparé devant le grand Autel : Et Monsieur le Cardinal s'estant revêtu de ses habits Pontificaux , & placé dans son siège Archiepiscopal ; Gennare s'en alla se mettre à genoux devant luy, luy présenta l'épée qui devoit estre benîte , qu'il tira hors du fourreau ; & après les cérémonies faites que l'Eglise a accoustumé de pratiquer dans la benédiction des armes , Gennare la tenant toute nue à la main, pour faire voir qu'en luy résidoit l'autorité sur le Peuple , aussi-bien dans les matières de guerre , que dans celles de la police , se tint debout à son côté droit. Le Maistre des cérémonies s'en vint alors me prendre, & me conduisit aux pieds de Monsieur le Cardinal , où m'ayant esté présenté le formulaire du serment de fidelité que je devois faire aux Napolitains , de les servir moy & mes descendants , au peril de ma vie , envers tous , & contre tous , & de ne point quitter les armes, que je ne les eusse tirez de la sujétion , en leur procurant le repos , & la liberté ; ce que je prononçai à haute voix, tenant la main droite sur le livre des Evangelles : Et après vn discours que me fit Monsieur le Cardinal des obligations à quoy m'engageoit mon serment ; Gennare luy présenta l'épée , & il me la

remit entre les mains , me disant qu'elle m'étoit donnée pour la défense de Naples, pour m'opposer à l'effort des ennemis qui vouloient l'opprimer, & pour briser les fers sous la pesanteur desquels elle avoit gemi si long-temps. Il finit cette fonctiō, en me proclamant Généralissime des armes du Peuple, & défenseur de sa liberté ; ce qui fut suivi des acclamations , & des cris de joie de tous les assistants , qui en faisant retentir l'Eglise , en portèrent par ce bruit la nouvelle par toute la ville, dōt les habitans qui estoient sous les armes, témoignèrent leur satisfaction par vne grāde salve, à laquelle répondit toute l'artillerie , qui est la seule fois qu'elle a tirée pendant tout le temps que j'y ay séjourné , faute de poudre. Le *Te Deum* se chanta ensuite en musique , & ayant fait vne reverence à Monsieur le Cardinal, & vne autre au grand Autel, je ré vins l'épée à la main me mettre à ma place, & la donna à tenir auprès demoy , à celui qui l'avoit apportée. La Messe fut célébrée pontificalement, & comme je me levay à l'Evangile , on me la presenta de nouveau , & je la tins haute tant qu'il dura , comme par vne espece de confirmation du serment que je venois de faire.

Toutes les ceremonies estant achevées, je me retiray au Tourjon des Carmes , de la mesme façon que j'estois venu , horsmis que l'on portoit l'épée nuë devant moy , que Gennare me ceda la droite, & que les acclamations publiques en furent redoublées. Tout le monde s'en alla dîner ; & Gennare me fit vn aussi méchant repas que de coûtume. Je donnai ordre pour faire assembler sur le soir , le Corps de Ville, tous les Officiers & Capitaines, & le Conseil , qui m'avoient tous envoyé demander vne heure , pour se venir réjouir avec moy, & conférer de toutes les choses qui estoient nécessaires

pour la seureté de Naples , & pour remedier à ses necessitez. Après avoir esté rendre graces à Monsieur le Cardinal Filomarini , de la peine qu'il s'étoit donné , j'allai visiter tous les postes que l'on avoit fortifiez contre les ennemis, & ordonnai pour le lendemain , vne reveuë generale de toutes les troupes. De-là , je fus voir tous les magazins , & me fis donner vn état de ce qu'il y avoit dans la ville de munitions de guerre & de bouche. J'employai vne partie de la journée à ces occupations , & voyant qu'il estoit tard, je me retirai pour tenir le Conseil & me trouver à l'heure du rendez-vous que j'avois pris, avec toutes les personnes à qui j'avois affaire.

Je donnai la première audience au Corps de ville, dont je reçus les complimens, la parole m'étant portée , à faute de l'Elû du Peuple , qui n'avoit pas esté nommé depuis la retraite de Cicio d'Arpaya, dont la charge est la mesme que celle de Prevost des Marchands, & de Lieutenant Civil ici, en ce qui regarde la police, par le plus ancien des Capitaines des Ortines. Pour réponse , je leur protestai, que j'emploierois ma vie pour leurs interests, & que je n'abuserois jamais de l'autorité que j'avois reçue , dont je me tenois infiniment honoré : Et ayant conferé ensuite avec eux des moyens qu'il y auroit d'avoir des vivres , & de rétablir l'abondance ; Ils me répondirent que pour le vin , il y en avoit si grande quantité , que le tonneau se donnoit pour vne pistole , que la viande de boucherie , & la chair salée , au lieu d'augmenter de prix , avoient baissé, & que l'on n'en manqueroit point de long-temps , non plus que de volailles, & toutes sortes d'autres denrées , qui viendroient en abondance , aussi-tôt que l'on auroit appri, dans la campagne , que je commandois les armes ;

ce qui obligeroit tout le pais à se declarer : Que la seule chose qui manquoit , quoy que la plus nécessaire , estoit le bled , dont l'on eût pû recouvrer quantité , si le fonds destiné pour l'achapt , que l'on nomme celuy de la Conservation , n'avoit point esté dissipé : Je leur offris deux mille pistoles, pour les secourir dans ce pressant besoin, que je leur fis compter à l'heure mesme , de l'argent que j'avois apporté avec moy , en attendant que je leur pussé fournir des sommes plus considérables, ou que j'eusse, les armes à la main, ouvert vn passage , pour nous faire venir des vivres de dehors. Nous resolûmes que le pain se vendroit vn peu plus cher que le bled ne nous auroit coûté , afin que par ce petit gain , nous pussions grossir le fonds que je leur venois de donner , & qu'il valoit mieux n'en pas baisser le prix d'abord , que d'estre par après obligé de le hausser. Nos felouques , cependant , nous fournissoient abondamment du poisson, & de toutes sortes d'herbages, de fruits & de legumes , dont la pluspart des habitans se nourrissoient.

Les gens de guerre vinrent ensuite se réjouir avec moy : Et leur ayant donné ordre de m'apporter le lendemain à mon lever , le nom de tous les Officiers, & la liste de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens sous les armes , desquels je voulois faire faire la reveuë; tous les Capitaines me dirent qu'ils manquoient de poudre dans tous leurs postes , & n'en avoient point pour les défendre, en cas que les Espagnols en attaquaissent quelqu'un cette nuit. Je leur en fis donner à l'heure mesme, & commandai à Aniello de Falco Général de l'artillerie d'en faire déliurer deux milliers à Gennare pour la defense du Tourjon, & faisant soigneusement serrer le reste de ce que j'en avois apporté , m'en donner vn état au

juste, & n'en point distribuer que sur vn ordre signé de ma main, le peu que nous en avions m'obligeant à le faire bien ménager.

Après avoir congedié les gens de guerre, je fis appeller ceux du Conseil, & leurs complimens m'ayant esté faits sur le mesme sujet, & y ayant répondu dans le mesme sens qu'à tous ceux que j'avois reçus, nous nous assimes pour delibérer sur les affaires publiques. Gennare prit sa place auprès de moy, que son inquiétude continuelle faisoit lever incessamment, pour recevoir les avis de quelque butin qu'il y avoit à faire, & ferrer le pillage qu'on luy apportoit. Ils apperçut que nous en estions incommodés, estant necessaire de recommencer tousjours les discours qui se tenoient, pour estre de moment en moment interrompu; Il me pria de ne point prendre garde à luy, sa présence estant fort peu necessaire, se remettant à tout ce que nous résoudrions. L'on commença par le reglement de son autorité, & de la mienne, & il fut conclu que je disposerois souverainement de tout ce qui regarderoit la guerre, & que les Officiers & soldats ne dépendroient que de moy seul; Qu'il se mêleroit du gouvernement politique, sans neantmoins pouvoir agir que par l'avis du Conseil, qu'il assembleroit sur toutes sortes d'occurences, & auquel je présiderois & tiendrois toujours le premier lieu, & qu'en cas que je fusse absent, l'on m'avertiroit de toutes les deliberations, qui ne s'exécutoient que par mon avis, & par ma participation; Que le pouvoir qu'il avoit dans la ville, n'ayant point esté approuvé du reste du Royaume, ne s'étendroit pas plus loing; Et que toutes les Declarations, Manifestes, & Bais, qui seroient envoyez dans toutes les provinces, ne se publieroient, & ne se feroient que sous mon nom.

Ensuite

Ensuite, il fut résolu que tous les Officiers & gens de guerre prendroient nouvelle commission de moy, & attendu l'extrémité où l'on estoit de vivres, je serois supplié de lever le plus grand corps de troupes qu'il seroit possible, tant de cavalerie que d'infanterie, pour assayer de reprendre les faux-bourgs, dont la pluspart estoient occupez par les ennemis, me rendre maître de la campagne, obliger le pais à se declarer, & ouvrir les passages qui nous estoient coupez, pour avoir la communication avec le reste du Royaume, & principalement avec les Provinces, dont la ville avoit accoustumé de tirer sa subsistance: Et comme je leur représentai, que ces levées ne se pouvoient faire sans argent, & m'informai d'où nous tirerions les sommes nécessaires, Gennare fut convié de nous en donner, tous les deniers publics étant épuisez; & sur son refus, je m'offris d'en faire la dépense, tout autant que pourroit fournir le petit fonds que j'avois apporté. Ils me dirent que pour des armes, j'en trouverois quantité dans la ville, envoyant faire la visite chez tous les habitans, dont le moindre en avoit dequoy armer quatre ou cinq personnes. Et sur ce qui m'avoit esté représenté, que ceux qui gardoient les postes, quoy que ce fût avec assez de commodité, puisque c'estoit chacun dans son quartier, lassés de cette fatigue, qu'ils trouvoient insupportable, pour avoir duré trop long-temps, ne vouloient plus faire de fonctions, sans estre payez; Nous résolûmes que l'on chercheroit des expédiens pour remédier à cette nécessité, & que ceux qui auroient quelque avis à me donner là-dessus, seroient écoulez; & que de mon costé, je penserois à quelque moyen, pour éviter le malheur dont nous estions menacez, par le refroidissement de la haine que l'on avoit contre les Espagnols, qui ne s'exprimoit

plus que par des paroles , puisque chacun croyoit faire vne courvée , de défendre sa liberté, son bien, sa vie, & l'honneur de sa famille.

Je fus aussi supplié d'envoyer vn Manifeste par tout le Royaume, pour assurer que je n'estois venu dans Naples que pour procurer sa liberté , & en chasser les ennemis, avec l'assurance que je leur apportois , de la puissante protection de la France , qui envoyeroit au premier jour vne grande armée navale , avec tous les secours necessaires, qui pour ne point donner de jalousie , ne débarqueroit de troupes que celles qui luy seroient demandée ; le Roy n'ayant point de dessein d'envahir le Royaume, ni de s'en rendre le maistre , mais seulement de le délivrer d'oppression ; la France ayant accoustumé d'assister sans intérêt , tous ceux , qui se voyant tyrannisez avoient recours à elle, (ce point estant de la derniere consequence pour ôter la défiance que les Espagnols jettoient malicieusement dans tous les esprits, & de la Noblesse, & du Peuple de Naples, qui naturellement sont ennemis de toute domination étrangère) & que l'on ne pouvoit en tirer de preuves plus certaines , que l'ordre que j'avois eû de me venir jetter parmi eux , m'attacher par vn serment si solennel à leur service , qui me dégageant de toute autre obligation , me lioit aussi étroitement à leurs interets, que si j'estois né dans leur païs. Ils me dirent de plus , que pour m'autoriser davantage, & faire que la Noblesse qui voudroit se réunir , eût quelqu'un à qui s'adresser , leur vanité les empêchant de se pouvoir soumettre à Gennare , par manque de naissance , il falloit que les graces desormais ne fussent données que par moy seul. Quelqu'un des plus mutins de l'assemblée , se récriant sur le mor de Noblesse , dit qu'il la falloit toute exterminer, que c'estoit elle qui em-

péchoit les vivres , & qui tenoit la campagne , qui après s'estre en toutes occasions accommodée avec les Espagnols, pour les opprimer, avoit pris les armes pour achever leur ruïne totale , avoit battu leurs troupes deux jours auparavant, & fait porter le deuil à quantité de familles , par la perte de leurs parens, & que le Prince de Montefarchio leur avoit coupé l'eau. Gennare estant revenu prendre sa place sur ce discours , proposa d'aller dans vn Convent où il avoit quatre de ses sœurs , leur couper la teste, pour les luy envoyer, ou du moins qu'il falloit pour se venger de luy, leur faire dernières violences , & les abandonner au menu peuple. Je représentai que ce n'estoit pas le moyen de nous faire rendre l'eau, qu'il nous avoit ôtée, mais que je me chargeois de luy faire savoir le péril dont je les avois garenties; que mon autorité ne seroit peut-estre pas suffisante vne autre fois, & qu'il devoit tout appréhender d vn peuple irrité qu'il ne falloit pas achever de mettre au desespoir , & que faisant donner l'allarme dans le Convent , de tout ce que ces pauvres filles avoient à craindre ; elles employeroient tout leur crédit auprès de luy , pour obtenir ce que nous demandions , d'où dépendoit leur honneur , & leur vie , ce qu'il ne leur refuseroit pas, pour peu qu'il eût de tendresse , & d'amitié pour elles.

Ce conseil fut approuvé de tout le monde , & fut suivi du succès que j'en avois attendu ; Et sur la haine que je leur vis si grande contre la Noblesse , je leur fis connoître que n'estant fondée que sur le mal qu'ils en avoient reçu , & qu'ils en appréhendoient, ne parler que de leur perte, de les égorger, & les traiter d'ennemis irréconciliables , c'estoit les engager à faire pis , & les réunir inséparablement avec les Espagnols, qui sans leurs forces n'é-

toient pas en état de nous beaucoup nuire , puis- que c'estoient elles , qui tenoient la campagne , & nous coupoient les vivres , & que si nous pouvions vne fois les separer d'interests , & les attacher aux nôtres , tout le Royaume se declareroit pour nous ; Après quoy il nous seroit aisé , renfermant les Espagnols dans leurs forteresses , de les y affamer , & les obliger à se rendre ; & qu'ainsi nous arriverions en peu de temps au but de nos souhaits , étant délivrez de toute domination étrangere , & en état de former nostre République , & la rendre aussi puissante , & aussi considérée que celle de Hollande.

Chacun se rendit à mon sentiment , & me conjura de travailler à vn si beau dessein , & de mander pour cet effet tous les Cavaliers qui se récontroient dans la ville , pour les assurer de mes bonnes intentions , & les charger de les faire savoir à tout le reste de la Noblesse. Je ne voulus pas témoigner la joie que je ressentois , d'avoir gagné vn point si important pour le salut public , & pour le mien particulier , de peur de me rendre suspect au peuple , qui s'attachant toujours au plus mechant parti , ne veut que ce qui luy est de plus préjudiciable ; & dissimulant ma satisfaction , je repliquai que connoissant la naturelle vanité des principaux de leur Noblesse , ils seroient trop fiers de se voir recherchez , seroient trop les necessaires , & s'imagineroient que l'on ne pouvoit se maintenir sans eux , ce qui leur feroit exiger de nous des conditions insupportables : Mais que si l'on le jugeoit à propos , je leur ferois connoître que sans moy , leurs biens , leurs familles , & leurs personnes estoient en vn danger continuël , dont je ferois tous mes efforts pour les preserver ; Que s'ils vouloient se rejoindre à nous , je les assurerois qu'ils trouveroient dans nostre République

vn rang digne de leur naissance ; Que l'intérêt de la Patrie les obligeoit à concourir avec nous , à chasser nos ennemis communs ; Qu'ils portoient des fers aussi bien que le Peuple , qu'il falloit briser ; Et que quand ils prendroient cette bonne résolution, ils me trouveroient toujours les bras ouverts pour les recevoir , & sacrifier ma vie pour leurs intérêts , que l'honneur , la raison , & l'amour de la Patrie devoient rendre inséparables de ceux du Peuple.

L'on remit à ma discrétion la conduite de cette importante affaire , & le Conseil se levant , chacun se retira , & après avoir mal & légèrement soupé , j'allai faire vne dépêche , pour rendre compte à la Cour, & à Messieurs les Ministres de Rome, de mon arrivée dans Naples , & de tout ce qui s'y estoit passé depuis ; & ayant fait armer la mesme felouque qui m'avoit apporté , je fis sortir du port à la faveur de la nuit vn Valet de chambre nommé Bourdeaux , le seul de tous mes gens, qui avoit passé la mer avec moy , afin de suppléer au défaut de mes lettres , & de rendre vn compte exact de toutes choses dont il avoit esté le témoin.

Monsieur de Fontenay estoit si fort préoccupé du récit fabuleux qu'on luy avoit fait des forces du Peuple de Naples , que s'imaginant qu'il ne manquoit ni de vivres , ni de munitions , ni d'argent , ni de troupes , mais seulement d'un Chef qui s'autorisant , & remédiant à la confusion , pût après avoir établi quelque ordre , se servir utilement de tous les avantages. Il m'avoit chargé de prendre cinq ou six mille hommes de pied , & deux mille chevaux , pour ouvrir le passage , & rendre libre la communication de Naples à Rome , afin d'entretenir vn commerce plus étroit avec luy. Je crus donc qu'il falloit , en luy faisant connoître l'état véritable

des choses, luy faire voir l'impossibilité, où je me rencontrois d'exécuter vn si grand dessein, & mesme que je me voyois sur le point de me perdre, si je n'estois puissamment, & promptement secouru. Ce qui m'obligea de luy écrire plus amplement toutes mes nécessitez, afin qu'en estant persuadé, il fût le solliciteur de toutes les choses qui m'estoient nécessaires. Mais soit qu'il déferât davantage aux discours chimériques de quelques Napolitains, ou qu'il eût quelque mauvaise intention contre moy, dont la raison m'estoit inconnüe, ou que par vn desir de se faire valoir, & de faire croire que dans Rome il estoit mieux informé, que je ne l'estois sur les lieux, de ce qui s'y passoit; ou que se flattant de quelques intelligences, & négociations secretes avec des personnes, qui apostées des Espagnols, sans qu'il s'en apperçût, luy décrioient ma conduite, & luy donnoient ombrage, du crédit que je m'acquerois tous les jours, s'imaginant que tout autre que moy eût pû faire ce que je faisois, & peut-estre davantage, & que mon autorité venoit moins de mon adresse, & de mes soins, que de la haine irréconciliable des Napolitains contre les Espagnols, sur laquelle, quoy que sur vn fondement faux, il établissoit de grandes espérances pour se rendre nécessaire. Il commença de se plaindre de moy, comme si pour éviter la dépendance, & les ordres que je pourrois recevoir plus fréquens, je ne voulois pas établir, en rendant le chemin libre, entre nous vn commerce plus aisé: Et sans vouloir m'excuser sur la difficulté que la mer, dans vne saison si fâcheuse, apportoit à la navigation, & l'embarras qu'une armée navale composée de tant de vaisseaux, galères, & petits bâtimens à rame, donnoit au passage des felouques, que je leur faisois tenter quelquefois dix jours de suite inutilement; il m'accusa de ne

point donner de mes nouvelles , quoy que je n'en perdisse aucune occasion, hormis dans les momens qui estoient les seuls, dont l'on pouvoit profiter, & dont quelque entreprise de guerre , & parfois mon absence de la ville , m'empéchoient de me servir. Il retint toutes les dépêches que j'écrivis à la Cour, qui luy estoient adressées, tous les ordres, & toutes les lettres que l'on m'en envoyoit , sans que j'en pusse recevoir d'autres en cinq mois, que celles qui m'ont esté apportées par quelques - vns de mes domestiques. Il donna des informations à mon desavantage , dont je m'appergus à l'arrivée de l'armée navale , par la jalousie que l'on en prit, & les soins que l'on apporta pour m'ôter tout le crédit , & m'empêcher d'exécuter , comme j'aurois fait sans peine, des actions si glorieuse, & si avantageuses à la Couronne ; s'efforçant de me decrier comme vne personne chimérique, qui se laissant emporter aveuglement à son ambition , ne travailloit que pour son établissement particulier , s'imaginant se pouvoir maintenir de ses propres forces, & n'avoir plus de besoin de protection ni de secours. Il tâcha de persuader les mesmes choses dans Naples , aux personnes les plus factieuses, afin de m'y rendre odieux ; prit des mesures avec Gennare , & enfin travailla à ma perte par toutes sortes de moyens , comme si j'eusse esté le plus grand ennemi de la France.

Ces intrigues me furent bien-tôt connues; car la plupart des Courriers qu'il envoya , étant soldats de la garnison de Piombin , & comme François , ayans plus d'amitié pour ma personne , que pour la sienne , prirent parti dans les troupes que je levois , & m'apportant leurs paquets , ne les rendoient qu'après que je les avois ouverts , & refermez. J'avois d'ailleurs pris soin de gagner toutes

les personnes qui approchoient Gennare (jusques à sa femme mesme, qui m'assista de temps en temps de quelque peu de son argent, & dont j'aurois tiré des sommes considérables, s'il ne se fût apperçu qu'on luy en prenoit, sans pouvoir juger qui c'étoit;) Et comme il ne savoit pas lire, & qu'il falloit de nécessité qu'il se fiât à quelqu'un; ceux qui voyoient ses lettres, venoient aussi-tôt m'en rendre compte, & par les lumières que j'en tirois, il m'étoit aisé de prendre mes résolutions.

Quoy que cette journée eût esté fort fatigante pour tout autre, elle fut & agréable, & satisfaisante pour moy, l'ayant vtilement employée, & avancé en si peu de temps des choses que j'aurois raisonnablement cru devoir estre l'ouvrage de plusieurs jours: Aussi sans m'arrêter au souper, qui ne le méritoit pas, je m'allai mettre au lit, tant pour me reposer, en ayant quelque besoin, que pour rêver à mon aise, à tout ce que j'avois fait, & à ce qui me restoit à faire le lendemain; & sans l'importune compagnie que malgré moy j'estois forcé d'y souffrir, j'y eusse trouvé assez de douceur. Je fis ressouvenir Gennare de la parole qu'il m'avoit donnée de tirer de prison Louigi del Ferro; ce qu'il m'assura d'exécuter le lendemain matin. Après quoy, luy donnant le bon soir, je feignis d'estre fort assoupi, pour éviter vn entretien aussi peu plaisant, & raisonnable que le sien.

Le lendemain Lundi dix-huitième de Novembre, je me levai de fort bonne heure, & me rendis dans les Carmes, pour entretenir plus à mon aise les gens de guerre à qui j'avois donné ce rendez-vous. Ils m'informèrent de la quantité, & de l'importance des postes (outre les trois châteaux) que les Espagnols tenoient dans la ville, du nombre du Régimens qu'ils avoient, tant de leur nation, qu'I-

taliens, & Allemans ; de celuy de leur cavalerie ; de la distribution qu'ils en avoient faite ; du nom de leurs Mestres de Camp : de leurs Officiers généraux ; de la maniere de leurs gardes ; des Officiers particuliers qui commandoient à chaque endroit ; & generalement de toutes les choses qu'il m'estoit important de sçavoir. Ensuite ils me dirent que nous ne pouvions pas faire état de plus de trois mille cinq cens hommes de pied de faction , & d'environ deux cens , ou deux cens cinquante chevaux ; le reste ayant esté défait au combat qu'ils avoient perdu contre le Corps de la Noblesse, le jour mesme de mon arrivée, & qu'en vne necessité pressante, je pouvois compter sur tout autant de gens que je voudrois , tout le peuple estant armé , & propre à combattre dans vn cas imprévu , pourveu que l'occasion ne durât pas. Ils me donnèrent le nom des Mestres de Camp , Sergens Majors , & Capitaines , qui estoient occupez à la garde des quartiers , ou à celle de quelque poste avancé ; & comme ils devoient prendre de nouvelles commissions de moy, il n'y en eut point de paresseux à m'apporter son memoire. Je voulus aussi sçavoir les personnes les plus propres , les plus intelligentes , & les plus accreditées , pour les employer dans les levées que j'avois à faire : Et pour ne pas perdre la matinée que j'avois destinée à faire la revue de tous les gens de guerre , & de toutes les ruës que nous avions retranchées contre les ennemis, pour remédier aux defauts que j'y reconnoistrois ; & nous mettre en plus grande seureté ; j'allai entendre la Messe , & si-tôt qu'elle fut achevée , me préparant à monter à cheval, j'appris que le Conseil estoit assésé chez Gennare. Ce qui estant contraire à la résolution qui avoit esté prise , que je présiderois toujours à ceux qui se tiendroient , tant que je se-

rois dans la ville, j'y courus aussi-tôt pour m'éclaircir de la raison de ce changement, & fû que c'estoit le sieur de Cérifantes, qui en avoit fait instance, pour rendre compte (disoit-il) de quelque commission, dont Monsieur le Marquis de Fontenai l'avoit chargé, & présenter des lettres de créance. Après les offres qu'il fit au Conseil de la protection, & des secours du Roy, il se mit à blâmer ma paresse, de n'avoir pas encore rien tenté pour ouvrir vn passage à faire venir des vivres, & dit, que s'il avoit esté à ma place, il en auroit déjà fait entrer en abondance. Il parla des emplois qu'il avoit eus; & comme il ne manquoit pas d'esprit, ni d'eloquence, il s'en falut peu qu'il ne persuadât ceux qui l'écoutoient, qu'il estoit aussi grand Capitaine que les Marquis de Spinola, & Princes d'Orange, & conclut en souteuant effrontément qu'il estoit Ambassadeur de France, & que comme tel il en avoit le secret, & la confiance, & estoit chargé seul de tous ses ordres; prétendant par cet artifice avoir la Charge de Mestre de Camp général, (& me necessiter à ne luy pas refuser, ayant Gennare, le Conseil, & tout le Peuple pour luy) qu'il croyoit bien ne pouvoit obtenir de moy, qui le connoissois de trop peu de naissance, de merite, & d'expérience, pour luy donner vn poste que je prétendois réserver pour leurrer & attirer à moy quelque vn des plus grands Seigneurs du Royaume, qui eût porté les armes, & dont le rang, & la capacité pût m'estre utile, & m'accréditer davantage. C'estoit le fils d'un Ministre de Saumur fort savant, & principalement dans les belles lettres; Le Marquis du Fors, dont il avoit esté Précepteur, le fit Lieutenant de la Mestre de Camp de Navarre, quand il en eût achepté le Regiment; il se défit de cette charge après sa mort. C'estoit vn homme de cœur,

mais d'une vanité chimérique. Un embarras qu'il avoit eû assez mal-à-propos au commencement de la Régence, avec feu Monsieur de Candale, l'obligea à quitter le Royaume; il se retira en Suède, où la Reine Christine, faisant cas des gens d'esprit, eut quelque bonté pour luy, à cause des beaux vers Latins qu'il faisoit, en quoy peu de gens de ce siècle l'égalent. Et ayant obtenu d'elle la commission d'un Régiment qu'il ne mit jamais sur pied, il revint en France avec le titre de Colonel, & de son Agent: mais ayant appris le peu de cas qu'on en faisoit, & qu'elle en estoit en quelque façon décriée, elle le congédia. Il prit aussi-tôt le chemin de Rome, & voulant persuader que sa disgrâce ne venoit que du dessein qu'on avoit reconnu en luy de changer de Religion, il demanda une pension au Pape, ayant abjuré l'herésie, & luy présentant tous les jours, aussi-bien qu'aux principaux, & plus habiles du Collège des Cardinaux, de belles compositions Latines, il se mit en état de pouvoir prétendre quelque grace. Il voyoit assez souvent Monsieur de Fontenay, & me faisoit sa cour régulièrement, afin que nous luy rendissions de bons offices. Il estoit dans cette occupation quand je fus obligé de passer à Naples; & comme je demandai quelqu'un à Monsieur l'Ambassadeur, pour tenir les chiffres auprès de moy, n'ayant point pour lors de Secrétaire François, il me chargea de cet homme, faute d'en avoir d'autres à la main qui fussent propres pour cet emploi. La facilité qu'il avoit veüe aux Ministres du Roy, de traiter Louigi del Ferro d'Ambassadeur, luy persuada, que le méritant d'avantage, l'on ne luy pourroit pas refuser cette qualité, principalement si l'on connoissoit qu'il se fut acquis du crédit, afin de maintenir quelque intrigue tachée, & travailler à me détruire.

ce qu'il avoit peut-estre reconnu que l'on desiroit. Je savois mesme que par les chemins, il s'estoit échappé de dire au sieur d'Orillac, l'un de mes Gentils-hommes, qui craignant avec raison, que je n'eusse esté fait prisonnier, ne sachant point de mes nouvelles, que quand ce malheur seroit arrivé, le service du Roy en souffriroit peu, puisqu'il estoit capable de soutenir tout seul le faix des affaires de Naples, quelque embarrasées qu'elles fussent, jusques à l'arrivée de l'armée navale.

Ce discours tenu à un de mes domestiques, fait assez voir le jugement du personnage. Il fut fort surpris quand il me vid arriver dans l'Assemblée; où témoignant trouver fort mauvais que l'on délibérât de quelque affaire à mon insû, l'on me fit de grandes excuses, sur ce qu'on n'avoit pû se défendre de recevoir des lettres du Roy, & d'écouter ce que son Ambassadeur avoit à dire au Conseil. Je gourmandai fort Cerisantes, d'avoir osé prendre ce titre, & le menaçai de le châtier severement, s'il faisoit de sa vie une effronterie pareille, qui alloit contre l'honneur de la Couronne, tournant en ridicule à la veüe de toute l'Europe, un caractère, qui faisoit représenter aux particuliers la personne des Rois.

Il se retira avec beaucoup de confusion: mais ayant infatué toute l'Assemblée par ses beaux discours, je fus prié d'une commune voix de le choisir pour Mestre de Camp general. Je le refusai, quelque instance que l'on m'en pût faire, comme trop préjudiciable à ma réputation, dans tous les lieux où il estoit connu, qu'il m'estoit aussi important qu'au Peuple, de me ménager, sans faire de pareilles démarches, qui donneroient trop d'avantage à nos ennemis, & trop de sujets de faire des railleries de nous.

Je montai incontinent à cheval, & fut faire la

reueü que ce cas fortuit m'auoit fait différer, dont je ne revins pas fort satisfait, ne trouuant, comme j'ai déjà dits que trois mille cinq cens hommes de pied, ou environ, sous les armes, & quelque deux cens cinquante chevaux, dont la plupart des Officiers n'auoient jamais vû de guerre, que celle qui estoit allumé dans leur ville, & depuis les premieres révolutions, où la confusion, & le desordre estoient si grands, qu'il y auoit plus de lieu d'oublier que d'apprendre le métier. Je visitai aussi tous les postes que l'on y auoit fortifiez, & retranchez: & quoy que naturellement j'aye assez de memoire pour rapporter ce que j'ay vû, il me seroit tout-à-fait impossible d'en faire le récit, puisque je trouuai le tout si surprenant, si irrégulier & si nouveau, que j'avouë avec verité, que je n'y pus rien comprendre. Il y auoit des coupures à la teste de toutes les ruës qui aboutissoient aux lieux où les ennemis s'étoient logez; les retranchemens estoient en quelques endroits de fascines, & de barriques, assez bien terracez, flanquez seulement par les maisons, dont quelquefois les Espagnols tenoient les caves & les greniers, & le Peuple les autres étages: En d'autres endroits la chose estoit differente; il y auoit des gens postez derrière les cheminées, & où les ruës estoient étroites, elles estoient traversées de quelques planches, qui donnoient communication d'une maison à l'autre, par-dessus les toits; De sorte que les goûtières seruoient le plus souvent de champ de bataille. Il y auoit seulement la Douianne, la Porte d'Albe, & deux, ou trois autres postes en assez bon état, le hazard ayant voulu qu'il s'y rencontrât quelque Officier, qui auoit porté les armes en Flandres, à Milan, ou en Catalogne.

Mais quand je pense à ce que je vis ce matin-là, j'admire encore comment la ville a pû se défendre

contre les Espanols , & fus persuadé , que s'ils ne l'avoient pas reduite , avant mon arrivée , c'estoit ou par incapacité de la plupart de leurs Chefs, qui obtiennent leurs Charges auprès des Vice - Rois, sans avoir rien vû , & que l'on avance en fort peu de temps , reformant quantité de personnes , pour avoir le prétexte de leur donner des soldes, jusques au point que du temps du Duc de Medina de las Torés , vne seule Compagnie d'infanterie a eu successivement en vn seul jour, sept Capitaines, ou par l'irrésolution de leurs conseils , ou par l'appréhension qu'ils avoient d'estre accablez par la grande multitude du Peuple , ou bien que manquant de vivres, ils ne voulussent rien entreprendre , jusques à tant que le Printemps donnât la facilité , & la seureté de la navigation , pour en avoir en abondance , de peur d'estre chargez de la nourriture de trop de gens , & consumer par-là , le peu qui leur en restoit pour la conservation de leurs châteaux. Enfin ayant trouvé le Peuple en défense , il m'importe fort peu par quelle de ces raisons , j'ajoutai à toutes ces bizarres fortifications , tout ce que je pûs m'imaginer, & les mit en estat de n'estre pas surprises, à moins que ce ne fût par vne trahison.

Je commençai ma levée par vne Compagnie de trois cens Chasseurs, qui estant les meilleurs tireurs du monde , je les postai sur tous les toits , à toutes les lucarnes , & derrière les cheminées , & principalement dans le clocher du Convent des Filles de Saint Sebastien , qui voyant par revers la porte du Saint Esprit, le plus important de tous les quartiers des ennemis , & gardé par les Espagnols , assommoient tous les Officiers qui alloient & venoient pour porter quelques ordres. , & j'en allois tous les jours à mes heures inutiles en prendre le divertissement, où je demourois jusques à ce que le canon

du château Saint Elme m'en chassât ; Et vne fois même Dom Jüan d'Autriche, & le Comte d'Ognate s'y faisant porter en chaise, leurs porteurs furent tuez , & eux contraints de doubler le pas , pour se sauver à pied. Ces gens adroits leur firent vn dommage incroyable , ayaut en cinq mois de temps, fait tomber plus de trois mille de leurs Officiers.

Je délivrai des commissions pour cinq Régimens, que je donnai au sieur Perez , qui avoit porté les armes à Milan , & en Catalogne , & qui avoit esté blessé à la défense de la Douïane , qu'il avoit conservée jusques-là, avec beaucoup de reputation , & que j'ay encore maintenant auprès de moy, au sieur Castaldo, au sieur Antonio de Calco , qui avoit esté Lieutenant de Mestre de Camp général dans le service d'Espagne ; au sieur Jüan Dominico , vieux soldat ; & à Pepe Palombe , pour commander mon Régiment. J'en fis aussi vn de Dragon , dont il n'y eut que deux Compagnies de mises sur pied que je donnai à commander à Marco Pisano. Je levai cent Gardes , & trois Compagnies de cavalerie ; le tout à mes dépens : & chargeai Onoffrio Piscani, Carlo Longobardo , & Cicio Batimiello , personnes de confiance , d'aller dans toutes les maisons faire la visite des armes qui s'y rencontreroient , pour m'en venir rendre compte dans le Marché sur les trois heures , où je les devois attendre. Et m'ayant esté rapporté qu'il y avoit vne émeute vers la Vicairie, je m'y rendis aussi-tôt, & trouvai Louïgi del Ferro, qui suivi de quelques enfans , & de canaille qu'il avoit attroupée , avoit fait porter des échelles , & avec des ciseaux de tailleurs de pierre , rompoit les armes de l'Empereur Charle-Quint , qui estoient sur la porte ; sa memoire estant en extrême vénération parmi le peuple, il se souleva : pour l'appaïser, je le fis prendre & conduire dans vn cul de basse

fosse, les fers aux pieds, & aux mains, ce qui arresta la sédition. Je commandai en mesme temps qu'elles fussent refaites, & defendis à peine de la vie, de faire de semblables insolences, comme aussi de traîner le pourtrait du Roy d'Espagne par les ruës, & le percer de coups de couteaux; pourquoi je cassai le Régiment des Lazares, n'en reseruant que la compagnie de Pione, qui les commandoit, qui se rendoit plus obeissant à mes ordres que tous les autres, & qui estoit celuy qui avoit accompagné Mazanielle dans la première révolte, & mesme outragé & pris par la moustache le Duc d'Arcos; & fis donner le fouët par les carrefours à deux de ces fripons, que je rencontrai déchirant à coups de croc, le portrait du Roy Catholique, croyant que, quelque guerre que l'on ait, l'on ne doit jamais perdre le respect aux personnes sacrées.

Je sai que l'on m'a voulu rendre de mauvais offices à la Cour, de cette conduite, qui ne peut estre desapprouvée par tous les gens d'honneur; pour avoir fait remettre les armes d'Espagne, & laisser par-là des marques de l'autorité des Espagnols, qui, quelque haine qu'ils ayent pour nostre nation, n'ont point fait abattre ce qui conserve aux principaux endroits de la ville la memoire de la domination Françoisse.

Je revins dîner chez Gennare, & m'en allai dans le Marché aussi-tôt après, pour y recevoir des nouvelles de ce que j'avois ordonné, où il m'arriva vne aventure assez remarquable, & qui servit à me faire craindre, & m'autoriser davantage. Les personnes à qui j'en avois donné la commission m'apportèrent vn état des armes qu'ils avoient trouvées. Vn Boucher nommé Miquel de Santis, homme seditieux & insolent, accompagné de vingt-cinq, ou trente personnes de mesme trempe, qu'il

avoit ordinairement à sa suite , me vint faire es-
 frontément des plaintes de ce qu'on luy avoit perdu
 le respect , d'avoir fait la visite chez luy , comme
 chez les autres habitans. Je répondis que c'estoit
 par mes ordres, & que je ne savois par quelle raison
 il prétendoit s'en exempter , & quel respect luy
 pouvoit estre dû. Il me repliqua qu'il estoit Mestre
 de Camp général. Je voulus savoir depuis quand
 il exerçoit cette charge, qui l'en avoit pourvû , &
 s'il avoit jamais porté les armes. Il m'avoüa que
 non , & qu'il n'avoit nulle experience , mais qu'il
 avoit pris de luy mesme cette charge ; qu'il ne re-
 cevoit de commission de personne, & que c'estoit la
 moindre récompense que les services importans
 qu'il avoit rendus au Peuple pouvoient mériter,
 pour avoir chassé la Noblesse de la ville , dont il
 s'estoit déclaré le persecuteur & l'ennemi. Je luy
 défendis d'en prendre desormais la qualité , que je
 reservois pour des personnes plus considerables, se
 devant contenter de commander en son quartier.
 Sur quoi m'ayant parlé avec trop peu de respect, &
 trop d'arrogance , je le menacai , que si il ne chan-
 geoit de conduite , je le ferois à l'heure mesme at-
 tacher à la potence qui estoit plantée dans le Mar-
 ché. S'estant retiré dans sa troupe, où il se croyoit
 en seureté, il se mit à murmurer contre moy, disant
 qu'il n'y avoit que deux jours que j'estois dans
 Naples, & que j'y voulois déjà faire le Maistre , &
 se vantant d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Ca-
 rasse frère du Duc de Matalonne, & fait traîner son
 corps par les ruës, qu'il me feroit le mesme trait-
 tement si je le fâchois. J'estois monté sur vn cheval
 d'Espagne noir fort vigoureux, que je pouffai droit
 à luy, & luy fis passer sur le corps au milieu de ses
 gens. Jugeant qu'une personne qui le marchandoit
 si peu, ne manqueroit pas de le faire pendre , j'ajai

de frayeur, en se relevant, il se mit à deux genoux, & me demanda la vie, me protestant à l'avenir d'avoir pour moy toute sorte de soumission, & de déference. Je luy fis grace en l'assurant, que s'il avoit jamais de témérité pareille, je le ferois châtier si severement qu'il serviroit d'exemple. Tous ceux qui furent presens à cette action demeurèrent surpris de mon procedé, & de ce que je n'avois pas apprehendé de me commettre au peril qui m'en pouvoit arriver. Sur quoi je dis en souriant, que naturellement je ne craignois point la canaille, & que quand Dieu formoit vne personne de ma condition, il luy imprimoit je ne sai quoi entre les deux yeux, qu'elle n'osoit regarder sans trembler.

Ensuite, il vint vn Apotiquaire me demander justice, de ce que les soldats qu'il avoit commandez jusques-là, laissez de luy obeïr, avoient de leur autorité particuliere, fait choix d'un autre Capitaine. Je leur en fis vne grande reprimande, & leur cominandai de luy obeïr, comme ils avoient fait par le passé, & sur quelques plaintes qu'ils me firent de sa mauvaise conduite, il me dit imprudemment qu'ils en avoient menti. La colére me prit, & voyant que si je souffrois de pareilles choses, je serois tous les jours exposé à me voir perdre le respect; je luy déchargeai sur la teste vn coup de canne, dont je l'étendis à mes pieds, qu'il me vint baiser, reconnoissant sa faute; & appréhendant quelque chose de pis, il se crut bien-heureux d'en estre quitte à si bon marché, & fort redevable à ma modération. Il m'a toujors bien & fidèlement servi depuis, & ses soldats luy ont obeï sans avoir jamais eü de démêlé avec luy, ce qui me parut assez extraordinaire.

Et comme l'affaire la plus pressante que j'avois alors, estoit de pourvoir à la subsistance de ceux qui

gardoient tous nos postes , qui ne vouloient plus , sans payement , en avoir la fatigue ; après avoir revé à cent moyens , je m'arrestai à vn que je crus & le plus prompt , & le plus assuré , qui fut d'ordonner au Maistre de la Monnoye & à tous les Officiers , de me faire apporter chez Gennare vn fourneau , pour éprouver s'ils la faisoient au titre qu'ils estoient obligez par leur Bail que je me fis représenter. Toutes choses estant prestes pour cét effect , sur l'avis qu'ils m'attendoient , je m'y en allai , & ayant reconnu l'abus que ces sortes de gens ne manquent jamais de commettre , je les menaçai de les faire pendre , comme faux monnoyeurs. Ce qu'appréhendant avec raison , après m'estre long-temps tenu inflexible aux prieres de tous ceux qui me parloient pour eux , je leur fis valoir pour grande grâce de leur pardonner , & ne les point châtier que par la suspension de leurs gages , & de leurs droits , au profit du public , pour autant de temps qu'il me plairoit. Par la supputation qui se fit de la fabrique , l'on trouva , qu'attendu la quantité de vaisselle d'argent qui avoit esté pillée depuis le temps du soulèvement de Mazanielle , que les propriétaires faisoient convertir en monnoye , l'on pouvoit faire estat tous les jours , l'un portant l'autre , de la somme de cinq cens écus. J'affectai ce fonds pour le payement des troupes que j'avois dans la ville , lequel se trouva non seulement suffisant , mais servit mesme à celles que depuis ce jour , jusqu'à celui de ma prison , j'ai toujours tenuës en campagne , avec le succès qu'on apprendra ensuite.

Ne voulant pas demeurer plus long-temps inutile , sans faire quelque action de bruit , & qui me donnât de la reputation , je fis extraordinairement prendre les armes , jusques à deux mille hommes de pied , commandez des meilleurs gens de tous les

quartiers, afin de me servir de l'avis que j'avois reçu de la negligence que les ennemis apportoit à la garde de deux postes considérables, nommez les Mortelles, & Saint Carle. Ils s'y croyoient fort assurez, pour estre couverts du Château Saint Elme, estant entre cette forteresse, & celle du Château-neuf; & le passage pour cette attaque, nous ayant esté jusques-là interdit, Lantignane, & le Vomero qui sont comme deux faux-bourgs de la ville, ayant iusques à ce jour tenu pour eux: mais m'ayant envoyé assurer qu'ils se déclareroient pour moy, & prendroient les armes au moindre de mes ordres, je les envoyai par écrit au Sergent Major de la Cave, qui commandoit vn Corps de six cens hommes tirez de cette ville-là, dont les habitans sont de tout temps en réputation d'estre les meilleurs & les plus hardis soldats de tout le Royaume. Je ne voulus point aller de ce côté-là, pour ne donner aucun soupçon de mon dessein, & empêcher que les ennemis n'en pussent estre avertis par leurs espions. Je me tins donc la nuit, après souper, dans le Marché, à la teste de mes deux mille hommes, prest à marcher quand il en seroit temps. Je fis faire deux attaques aux ennemis, l'une du côté de la Doüanne, & l'autre du Convent des Religieuses de Sainte Claire, pour les occuper, & divertir leurs forces, se persuadant que je me tenois en estat de renforcer de gens, l'une des deux, où je verrois plus de facilité, & d'apparence de réussir. Les Cavayoles cependant s'estoient rendus proche Saint Carle, pour donner aussi-tôt que je ferois le signal, qui devoit estre de trois fuzées; cinq cens Mousquetaires du Vomero, & de Lantignane les devoient soutenir, & je devois en mesme temps m'y rendre, à la teste de mes deux mille hommes, afin de chasser les Espagnols de tout ce qu'ils tenoient dans la

ville, à la reserve des Châteaux. Ces deux postes forcez me les faisant prendre par derriere dans tous leurs quartiers , dont je pouvois facilement venir à bout , veu l'incapacité de la pluspart de leurs Chefs, l'étonnement & la confusion qui se rencontroit parmi eux d'une telle surprise. Cent hommes devoient attaquer les premiers, & soutenus de pareil nombre , devoient avancer plus avant , aussi-tôt que le retranchement qu'ils auroient emporté , auroit esté garni, & en estat de les assurer de ne pouvoir estre coupez; La mesme chose se devoit pratiquer ensuite de poste en poste : & par ce moyen , sans hazarder guerres de monde , j'aurois réussi dans cette belle entreprise. Le signal se devoit faire sur les quatre heures du matin, & comme i'en attendois le temps avec impatience , celle de mes gens fut si grande , qu'ils commencerent l'attaque , deux heures dévant , sans donner temps à ceux qui les devoient soutenir d'estre arrivez , ni à moy, celui de pouvoir leur porter du secours. Le grand feu que j'entendis m'avertit aussi-tôt de leur precipitation , je ne perdis point de temps de me mettre en marché , & à peine avois-je fait vn quart d'heure de chemin , quand j'appris par vn Officier qu'on m'avoit dépêché à toute bride , que Saint Carle avoit esté forcé , avec la perte ou la prison de trente-cinq Officiers reformez qui le gardoient. L'esperance que ce bon succez me donnoit , me causa bien de la joye , qui fut bien moderée vn quart - d'heure apres , quand je sus que mes gens, transportez de trop de chaleur , pour la facilité qu'ils avoient rencontrée , avoient esté plus avant sans regarder s'ils estoient soutenus, pris les Mortelles , & quelques autres postes fortifiez , & poussé jusques à la Gardiole , & à la Chapelle de Sainte Anne , qui sont proche du Palais du Vice Roy qui en fut tellement épouvanté , qu'il

l'abandonna , & se retira en diligence dans le Château-neuf : De-sorte que si mes ordres eussent esté suivis , & que j'eusse pû arriuer à temps , les Espagnols se pouvoient dire chassés de Naples, n'ayant par hazard en ce temps-là , que pour vingt-quatre heures de vivres dans les Châteaux , dont ie leur coupois la communication. Mes gens se laissant éblouir à leur bonne fortune , s'abandonnerent au pillage , & entrerent dans les maisons ; Ce que le Regiment de Naples ayant reconnu , & estant revenu de son desordre , s'en vint sans resistance reprendre les postes que nous avions gagez , & qui se trouuerent abandonnez ; & de trois cens hommes qui furent coupez , ils en tuèrent quelques-vns , en firent executer sept ou huit , & le reste leur fut vne fort grande recruë pour l'armement de leurs galères.

Cét accident me toucha sensiblement , & me fit regretter de n'auoir pas vn Corps de troupes réglées , qui ne m'auroient pas exposé à ce déplaisir , ayant plus d'obeïssance , & connoissant qu'on ne doit jamais s'avancer , sans estre assuré de sa retraite. Estant piqué au vif de cette disgrâce , je me résolus de ne me point retirer que je n'eusse entrepris quelque autre chose ; & pour cet effet ayant mis les troupes que j'auois avec moy en bataille dans la place qui est devant le Palais du Cardinal Filomarni , j'en fis deux détachemens ; l'vn pour attaquer vn retranchement qui auoit esté porté par les ennemis jusques à la teste de la rue qui aboutit à l'Eglise de Sainte Marie la Nove , où ils auoient logé vn de leurs plus considerables Corps d'infanterie ; l'autre , pour tâcher de s'élargir vers le fonds du Cedrangulo , où ils auoient gagné tant de terrain qu'ils nous pouvoient aisément prendre par derrière , en deux ou trois lieux de plus importants , où nous

nous eltions postez. Ces deux attaques me réüssirent , & les rafraichissant continuellement , je fus assez heureux pour regagner sur eux , en vn quart d heure , dans ce dernier endroit tout ce qu ils avoient pris sur le Peuple en six semaines. Le combat fut plus opiniâtré vers Sainte Marie la Nove ; mes gens y furent repoussez par deux fois , & voyant qu ils relâchoient de la vigueur qu ils avoient fait paroître d'abord , je fus contraint de leur montrer l'exemple , & suivi de quelques-vns de mes domestiques , & de personnes particulières, je chargeai si rudament les ennemis l'épée à la main , que je les poussai jusques dans le Convent, & perçant de maisons en maisons, je regagnai toute vne ruë, & portai vn retranchement jusques à dix pas, quoy qu'ils eussent cinq cens hommes dedans. Je donnai l'ordre à Cérifantes de s'y loger seurement , à quoy il se porta aussi bravement qu'il avoit fait à l'attaque, & le mit si bien en défense , que je l'ai toujourns conservé depuis. Je m'en allai de mesme temps faire ouvrir des canonières à droit & à gauche des logis voisins, pour les flâquer , & y loger des mousquetaires ; & à peine avois-je fait ouvrir vne muraille, que voulant par curiosité voir la contenance des ennemis , j'y reçus vne mousquetade au dessous de l'œil gauche, qui ne fit que m'êflurer la peau, & brûler vn peu de mes cheveux. Ce coup fut si favorable, qu'il ne servit qu'à m'accréditer parmi le Peuple , & à luy donner plus de tendresse pour moy , puisqu'il n'y eut personne dans la ville , ni homme ni femme qui n'en voulût venir voir la marque , que j'en portai huit ou neuf jours , me donnant mille bénédictions , & me conjurant de me ménager davantage, puisqu'ils perdroient tout, en me perdant, & n'espéroient après Dieu que de moy seul, leur repos, & leur liberté.

Cette petite action que je n'avois pas mal conduite , fit oublier le mauvais succès que nous avions eû le matin , & voyant que mes levées commençoient à s'avancer , je me résolus à quelques jours de là de me mettre en campagne pour faire entrer des vivres dans la ville , que la nécessité commençoit à faire murmurer. Tous les bourgs , & terres auprès de la ville, sur le bruit que j'y commandois, ayant pris les armes pour moy , ce qui fut suivi de la declaration du plat país de tout le Royaume , hors des places où il y avoit garnison : qui prenant cœur sur la reputation de ma personne, & l'autorité de mon nom, dès qu'ils sûrent mon arrivée, & qu'ils eurent vû les Manifestes que j'avois eû le soin de faire tenir par tout ; j'envoyai Jacomo Rouffe pour assembler mille mousquetaires , & se rendre auprès de moy dès que je le manderois, en qualité de Mestre de Camp des soldats que l'on tireroit des villages voisins , & employant huit ou dix jours pour tout ce qui m'estoit nécessaire, pour me mettre en campagne.

Je fis cependant publier vne défense à peine de la vie , de ne plus sacager aucune maison bourgeoise, sous pretexte de visiter s'il n'y avoit point d'armes cachées , ou de meubles, & d'argent , Vne autre pareillement , que tous ceux qui auroient quelque avis à me donner de trahisons, ou d'entreprises secretes, eussent à s'adresser à moy , sur l'assurance d'estre bien récompensés de leurs accusations , en cas qu'ils les pussent justifier ; mais au contraire d'estre punis irremissiblement du mesme supplice que mériteroient les crimes , dont ils se feroient les denonciateurs, en cas qu'ils ne les pussent prouver. Cét ordre estoit absolument nécessaire , puisqu'auparavant que j'eusse pris l'autorité , vn fripon estoit capable de faire mourir le plus hon-

neste

neſte homme; Gennare, ſans rien éclaircir davan-
tage, faiſant couper la teſte, & traîner par les rues
ceux qu'on luy rapportoit avoir quelque intelli-
gence avec les ennemis, quelque méchant deſſein
contre le Peuple, ou ſa perſonne particulière: ce qui
maintenoit toutes choſes dans vne étrange confu-
ſion, dans vn païs, où les haines ſont violentes;
celuy qui avoit vn ennemi, devant appréhender la
mort à toute heure, ſans avoir le temps de ſ'en ga-
rantir, ni pouvoir eſtre écouté dans ſes juſtifica-
tions.

Et m'appliquant aux moyens d'avoir de la pou-
dre, ſans quoy l'on ne pouvoit maintenir la guerre;
(en attendant que je puſſe faire venir les ſalpêtres
de dehors) je fus à la poudrière hors du fauxbourg
de Saint Antoine, & commandai aux Entrepreneurs
de faire prendre de la terre des étables & écuries, &
autres endroits, dont l'on pourroit tirer du ſalpêtre,
pour faire de la poudre en la plus grande quantité
qu'il ſe pourroit, & de n'épargner pour cela ni le
travail ni les hommes. Quelque effort que l'on pût
faire, jamais je n'en ai pû avoir que quarante-qua-
tre, ou quarante-cinq livres par jour, que je faiſois
apporter chez moy pour la conſerver ſoigneuſe-
ment, ne ſe délivrant que ſur des billets ſignez de
ma main, ayant reconnu qu'Aniello de Falco Géné-
ral de l'artillerie, & les Officiers en faiſoient vne
trop grande diſſipation.

Je me trouvois ſi fatigué de la méchante chère
que me faiſoit Gennare, & du giſte mal propre qu'il
me donnoit tous les jours, que je me réſolus, en
attendant que j'euſſe fait préparer vn Palais, d'aller
loger aux Carmes, dans l'appartement reſervé pour
leur Général, & de me faire ſervir par mes Offi-
ciers, croyant qu'il n'eſtoit pas ni de la bien-ſeance,
ni de ma réputation, de vivre plus long-temps ſans

maison , ni sans équipage; & la patience que j'avois eue huit jours durant estant à bout , je dis ma résolution à Gennare, qui fit tous ses efforts pour m'en détourner, mais ce fut inutilement; & le lendemain ving-deuxième de Novembre, je le conviai à venir dîner avec moy dans mon nouveau ménage , & luy ayant donné le bon soir , je m'en allai coucher chez moy , & dormir à mon aise dans vn bon liét que l'on m'auoit préparé; Ce que je n'avois encore pû faire depuis le temps de mon arrivée dans Naples.

Dès que je fus parti de chez luy , il fut averti qu'il y auoit dans les Jésuites vn coffre caché sous vn degré, rempli d'argent & de pierreries; dont avarice l'y fit courir aussi-tôt , & ayant fait rompre quelque maçonnerie qu'il reconnut estre faite de nouveau , il y trouua le coffre dont on luy avoit parlé , & l'ayant fait rompre avec précipitation, il ne le vid rempli , contre son attente , que de calices & autres ornemens d'Eglise. Il crut que le portier luy pourroit donner lumière de quelque autre cache qui enfermeroit plus de richesses. Il l'emmena chez luy , & se divertit toute la nuit à le tourmenter & luy donner la question de sa propre main. Il m'en viut teudre compte le lendemain au matin, dont je luy fis vne grande reprimande , & l'obligeai à le renvoyer avec tout ce butin qu'il avoit fait de hardes servans à l'Eglise , & l'intimidai si fort du châtiment qu'il devoit en attendre de Dieu , qu'estant naturellement timide , il me promit de ne retomber jamais dans vne pareille faute.

De-là nous fûmes ensemb'e à la Messe , où ayant fait mettre sur mon drap de pied , vn carreau pour luy auprès du mien , je trouvai que l'on en mettoit vn autre à ma gauche , & m'estant in-

formé pour qui c'estoit, il me fut répondu qu'on l'avoit préparé pour l'Ambassadeur de France; & Cerisantes se disposant à y venir prendre cette place, je renvoyai le carreau dans la Sacristie, & luy dis, que s'il ne se rendoit sage, après les leçons que je luy avois faites, je l'envoyerois aux Petites Maisons, ou je le ferois enfermer, ne voulant pas que par son imprudente témérité, l'honneur de la France, ni mon autorité fussent tournez en de ridicules; A quoy je devois soigneusement prendre garde; toute l'Europe ayant les yeux ouverts sur moy, pour observer s'il ne se trouveroit point dans ma conduite dequoy ternir l'éclat des actions que j'avois essayé de faire avec tant de peril, & de peine.

J'avois cependant résolu de laisser le Baron de Modène dans Naples durant mon absence, pour présider à tous les Conseils, étant homme d'esprit, & en qui j'avois confiance, afin d'observer toutes les démarches de Gennare, m'avertir de tout ce qui s'y resoudroit, & voir avec adresse à tourner les esprits, de sorte que toutes les délibérations fussent suivant mes intentions. Il se rendoit agreable à tout le Peuple, & se faisoit considérer & aimer, l'ayant chargé d'y apporter tous ses soins; il avoit mesme pris ascendant sur l'esprit de Gennare. Il se servit de tous ces avantages pour se faire Mestre de Camp general, ne pouvant souffrir que l'on luy préférât Cerisantes, ou par vn zèle de me servir, s'y croyant plus vtile dans cet employ, & ayant l'envie & l'ambition de faire la guerre, & d'acquérir de la réputation les armes à la main; Ce qui me le rendit inutile à ce que je l'avois destiné, le brouilla depuis avec moy, & m'apporta beaucoup d'embarras. Tout le Peuple en corps me vint prier avec des instances incroyables,

me croyant faire plaisir par ce choix, de luy vouloir donner cette charge si importante. Je les remerciai de l'affection qu'ils me témoignoiẽt, en prenant confiance de la sorte en vne personne qui avoit suivi ma fortune; & leur dis qu'estant juste de conserver ce poste pour quelqu'un de leur nation, dont l'honneur & l'avantage pourroit attirer dans nostre parti vn des principaux de la Noblesse, de la naissance & capacité duquel nous puissions nous prévaloir; & que par ce moyen assuré, que je reservois tout exprès, je prétendois ôter aux ennemis quelque galant homme, dont la perte leur seroit aussi préjudiciable que l'acquisition nous en seroit avantageuse.

Je demurai ferme dans ce sentiment, que je luy voulus faire approuver par des raisons, où il y avoit peu de repliche; mais agissant sous main par la pre-occupation où il estoit, & leur faisant persuader que je ne serois pas fâché que l'on me fit violence sur ce sujet, je fus fort étonné l'après dinée, quand il me vint trouver avec la commission de Mestre de Camp général, signée de Gennare, & de tous les Capitaines des quartiers & Chefs du Peuple, qu'il me dit l'avoir forcé d'accepter, après avoir fait en vain tous ses efforts pour s'en défendre. Je fus surpris & touché de cette conduite; & dissimulant le ressentiment que j'en avois, je luy dis que je me réjouissois de voir l'estime que l'on faisoit de luy, qu'il en seroit plus en estat de me servir: Mais que la conséquence seroit fâcheuse, & tout à fait contre mon autorité, si le Peuple s'accoutumoit à donner des commissions. Je luy en fit expedier vne; & pour celle du Peuple, je luy commandai de la reporter & la faire biffer devant luy, comme il fit, fort satisfait par cette adresse d'estre venu à bout de sa prétention.

Le sieur de Cerisantes supportant impatiemment qu'un autre fût pourveu d'une charge qu'il avoit prétendue , après quelques heures de chagrin , prit une autre visée ; & ayant appris le soulèvement d'une partie de la Calabre, & que ceux du pais m'avoient envoyé demander un Chef pour leur commander; il crut qu'il y pourroit trouver un poste assez considérable pour le dédommager de celui duquel il avoit perdu l'espérance ; & m'estant venu trouver, il m'aborda avec de fort grandes protestations d'attachement, de zèle, & de fidélité pour mon service; Il me dit que son bonheur & sa fortune dépendoient de moy, & m'ayant conté une partie de ses aventures, de ses disgraces, & de ses voyages, m'apprit qu'une Dame de qualité en estoit cause, qu'il aimoit il y avoit long-temps, & dont il estoit réciproquement aimé; mais que par faute & de fortune, & de naissance, il ne pouvoit espérer la satisfaction ni l'avantage de l'épouser : Qu'elle luy avoit donné du temps pour voir si par ses actions, & par son mérite, il pourroit assez s'élever en dignité, & en biens, pour qu'elle pût, sans faire tort à sa réputation, & à sa Maison, se marier avec luy ; Que la Fortune luy avoit esté contraire en cent endroits où il estoit allé pour la chercher, & qu'il sembloit qu'elle l'eût conduit par la main à ma suite, puis-que si j'avois de la bonne volonté pour luy, il ne dépendoit que de moy de le faire le plus heureux homme du monde.

J'écoutai ce Roman avec assez de plaisir, & luy demandant ce qu'il pouvoit prétendre de moy, il me répondit le Gouvernement des deux Calabres, avec un titre de Duché, ou de Principauté de quelques-unes des principales terres que possédât dans ces Provinces un Espagnol, ou quelqu'un de la Noblesse, qui nous faisoit la guerre.

Je repliquai que je ne pouvois l'éloigner de ma personne , qu'il n'en fût arrivé vn autre , pour se charger des chiffres qu'il tenoit auprès de moy ; ce qui se pourroit faire à l'arrivée de l'armée navale , ou bien après avoir reçu la réponse d'une lettre que j'écrirois à Rome pour ce sujet. Ma répartie , quoy que fort raisonnable , ne le satisfisoit pas , & sortant de ma chambre , en grondant , Louigi del Ferro arrivant tout à propos , & me demandant ce qu'avoit Cerisantes , je crus me devoir venger d'un fol par un autre , & luy dis ce qui s'estoit passé dans nostre conversation. Il partit aussi-tôt de la main , prétendant que s'il s'éloignoit de moy il devoit luy remettre les chiffres de la Cour , nul ne pouvant à son préjudice les garder , puisqu'il estoit Ambassadeur. L'autre , dont le sang estoit déjà échauffé , le traittant de fol , & de chimérique , refusa de s'en défaire en sa faveur. Surquoy Louigi del Ferro luy repartit brusquement qu'il les vouloit avoir , ou bien le voir l'épée à la main. Cerisantes outré de se voir en competence avec luy , s'en vint tout transporté m'en demander justice , se plaignant qu'il luy avoit perdu le respect. Je répondis en riant , qu'outre que ce n'estoit pas une injure de vouloir faire tirer l'épée à un homme , quand le discours n'est point accompagné de paroles outrageuses , ou de mépris ; je ne savois pas quel respect luy pouvoit estre dû , ni quelle différence il devoit se faire entre eux ; Qu'à tout bien considérer , l'avantage estoit tout entier pour Louigi del Ferro , puisque j'avois eu ordre de le traiter d'Ambassadeur , & luy avois moy-mesme rendu des lettres de Monsieur de Fontenay , qui luy donnoient ce titre ; & que luy ne m'avoit pas esté donné de sa main , que pour tenir auprès de moy les chiffres. Il perdit toute patience , & s'é-

cria , en jurant , qu'il estoit Ambassadeur , & que si je ne luy faisois raison de cét outrage qu'il avoit reçu , qu'il se la sauroit bien faire luy-mesme. Ce discours peu respectueux m'obligea de luy ordonner de se retirer dans sa chambre , & commander au Capitaine de mes gardes d'en laisser vn à la porte , avec défense de le laisser communiquer avec personne , que je n'eusse eü des nouvelles des Ministres du Roy , que j'avois laissez à Rome , pour savoir en quelle qualité il avoit esté envoyé avec moy , afin que si c'estoit comme Ambassadeur , l'on luy rendît tous les honneurs qui luy seroient dûs ; Mais aussi que s'il ne l'estoit pas , je me ferois tort de souffrir qu'il passât pour tel , & qu'il y alloit trop de l'honneur de la Couronne de voir deux fols de suite , en vn mesme lieu , impunément s'en attribuer le caractère. Après estre revenu de son emportement , il m'envoya demander pardon , & conjurer de ne pas écrire à Rome ce qui s'étoit passé , qui ruïneroit entièrement sa fortune. Il me fit pitié , & que je ne le voulus pas perdre ; Mais je l'en tins huit jours dans l'inquiétude , pour voir si ce châtiment ne luy donneroît point plus de jugement , & plus de conduite.

Ce soir-là mesme , il arriya vn accident que je n'appris que le lendemain matin à mon réveil ; Mais ce qui paroist de plus surprenant , c'est que je reçus deux lettres de deux differens endroits , l'une le soir , & l'autre le matin ; par lesquelles l'on me donnoit avis de prendre garde à moy , que l'on me devoit empoisonner , & que c'estoit Pepe Palombe qui avoit promis aux Espagnols de se charger de cette exécution. En effet , vn jeune homme entrant dans ma cuisine , avant mon souper , fit tout

ce qu'il put pour s'approcher de ma viande ; cette affectation donnant lieu de le soupçonner, l'on l'en fit sortir. Il se mêla parmi la foule de ceux qui me venoient voir souper, & s'approchant du buffet, tenant quelque chose dans sa main, il offrit à vn Officier Nadolitain que j'avois pris depuis mon arrivée, vne somme d'argent considérable, s'il vouloit mettre dans mon verre quand je demanderois à boire, ce qu'il avoit dans vn petit papier. Vn de mes gardes, par hazard en ayant ouïy quelque chose, suivit cét homme, l'arresta au sortir de mon appartement, & le conduisit dans la chambre du Capitaine de mes gardes, auquel il en donna avis, & qui ayant appris la mesme chose de l'Officier, il ne m'en voulut rien dire, avant que d'en avoir entièrement éclairci la verité.

Je m'allai coucher vn peu de temps après souper, & durant que j'estois au liét, il luy fit donner la question, & luy confrontant l'Officier, il demeura d'accord de toutes choses, & se trouvant saisi du poison, l'on en fit l'épreuve sur vn chien, qui mourut vn quart-d'heure après. Comme l'on le pressa, pour savoir qui le luy avoit donné, il dit que c'estoit l'Aide Major de Pepe Palombe, & celuy qui avoit & son secret, & sa confiance. L'on m'avertit le matin de tout ce que s'estoit passé la nuit: je défendis d'aller si vite vne autre fois, & presser vne affaire de cette nature sans me l'avoir auparavant communiquée, & avoir reçu mes ordres. Je ne voulus point faire arrester l'homme que ce malheureux avoit accusé, & connoissant le crédit qu'avoit Pepe Palombe dans son quartier, je crus qu'il valoit mieux essayer de le gagner, que de tenter de le perdre, & je résolus d'en user si obligeamment, que s'il avoit de l'honneur, il en conservât vne eternelle reconnaissance, & me fût à jamais fidèle. Il s'en vint

à mon lever , & l'ayant tiré à part , je luy montrai les deux lettres d'avis que j'avois reçues , du méchant dessein qu'on m'écrioit qu'il avoit contre moy ; & luy faisant raconter par le Capitaine de mes gardes tout ce qui s'estoit passé, il me dit qu'il seroit caution de son ami que l'on accusoit. Je luy témoignai estre persuadé de son innocence , & pour étouffer l'affaire , & l'obliger plus sensiblement, je commandai qu'on fit sortir le prisonnier , & que l'on le laissât aller où il voudroit. La nouvelle (quelque soin que l'on prît de l'empêcher) courut aussi-tôt par la ville , que j'avois esté empoisonné , & tout le Peuple s'étant soulevé s'en vint en foule à la porte du Convent des Carmes pour demander à me voir. Je me fis aussi-tôt amener vn cheval, & montant dessus , je me resolus d'aller faire le tour de tous les quartiers , pour donner à tout le monde la satisfaction qu'il desiroit si ardemment ; Et comme j'entendis quelques - vns dans le Marché qui accusoient Pepe Palombe de cét attentat , & qu'il m'estoit important de le justifier, & faire voir la confiance que j'avois en luy , pour me l'acquérir tout-à-fait , je pris mon chemin vers la Concherie, suivi d'une multitude incroyable de gens , & le trouvant sur la porte de son Ingis , je luy dis que n'ayant rien pris le matin , le cœur me faisoit mal , & que je le priois de me faire apporter vn doigt de vin , vne croûte de pain , ou vn morceau de confitures. Il m'en alla querir aussi-tôt , & après avoir bû à sa santé , & mangé de ce qu'il m'avoit apporté , je l'embrassai , & luy dis à l'oreille que ce que je venois de faire avoit esté sans nécessité , mais pour le disculper auprès du Peuple , & luy témoigner combien j'avois de confiance en luy , l'aimant chèrement , & voulant qu'il fût de mes amis. Il me protesta de ne me manquer ja-

mais de fidélité & de conserver vne eternelle memoire d'une si grande , & si extraordinaire grace.

J'employois toute la journée à visiter les postes, donnois les ordres de fortifier ceux qui ne l'estoient pas à mon gré & y faisois travailler devant moy; Il ne se faisoit point d'attaque ni le jour ni la nuit, que je n'y courusse aussi-tôt , & les Espagnols étoient étonnez d'apprendre qu'il ne se tiroit pas deux coups de mousquet , que je ne m'y trouvasse à mesme temps , & surpris de me rencontrer par tout en leur chemin , & bien souvent à leur dam, le renfort que je menois avec moy , les repoussant vigoureusement : de-sorte que dans tout le temps que j'ai demeuré dans Naples , je ne suis jamais venu aux mains avec eux , sans les avoir battus en toutes sortes de rencontres , & remporté quelque notable avantage. Le Peuple avoit pris tant de créance en moy & j'avois acquis tant d'estime qu'il se croyoit invincible quand je combattois à sa teste ce qui fit que les ennemis ne s'appliquèrent qu'à ma perte persuadez , que ma seule personne dépendoit ou la ruine , ou le rétablissement de leurs affaires. Le poison qu'ils m'avoient fait préparer n'ayant pas eû le succès qu'il en espéroient , & la tentative qu'ils firent en deux ou trois autres rencontres de m'en donner , n'ayant pas réussi plus heureusement , ils recoururent à d'autres moyens , pour me faire périr ; Et pour n'en pas irriter davantage contre eux tous les esprits des Napolitains , ils tâchèrent de rendre ma conduite suspecte & de me procurer la mort par quelque sedition & tumulte populaire, Un matin que le marché estoit rempli de monde, pour me prier d'accommoder comme je fis , deux de leurs Chefs qui avoient eû quelque différent

ensemble , vn petit garçon me vint rendre vne lettre qu'il me dit estre d'importance , & ayant disparu dans la presse , sans pouvoir le rencontrer, ni savoir de luy qui la luy avoit donnée, je l'ouvris, & voyant ce qu'elle contenoit , je la lûs tout haut devant le Peuple , & au lieu de me faire soupçonner , elle ne servit qu'à réchauffer leur amitié pour moy & la haine contre les ennemis. Elle estoit du Duc de Siane fils du Régent Capici Lapro ; & estant en forme de réponse , elle portoit que Dom Jüan avoit reçu avec vne joye extrême l'offre que je luy faisois de luy livrer vn poste , & luy procurer l'entrée de la ville , afin de la mettre à feu , & à sang, & luy donner lieu de punir la rebellion de ses habitans ; mais que la bonté du Roy son pere ne luy pouvant faire autoriser vne si cruelle vengeance , les considérant comme des enfans desobeïssans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne vouloit ramener que par la clemence & la douceur , n'ayant point d'autre pensée que celle de leur pardonner, il me remercioit de mon affection , dont il estoit persuadé , & me prioit de la conserver pour vne autre occasion plus favorable , sachant que je n'avois entrepris de venir à Naples, que de concert avec luy, & hazardé tant de perils que pour les servir plus utilement en ne donnant point de défiance: Qu'aussi il m'assuroit que l'argent que j'avois demandé estoit tout prest, & que l'on me le feroit compter à Gênes, ou en tel autre lieu que je luy ferois savoir ; & qu'il s'estoit adressé à luy, comme à vn homme de qualité , & de mes amis, afin que j'y pusse prendre plus de confiance.

Ce grossier artifice ne produisit qu'un effet tel que je pouvois desirer , & tout -à-fait contraire à leur attente. Tout le Peuple en murmura haut-

,, ment, & detestant leur malice se mit à crier, Vive
,, le Duc de Guise nostre défenseur, pour lequel
,, nous voulons employer nos biens & nos vies, &
,, sacrifier celles de nos femmes, & de nos enfans.
Et voulant leur gagner le cœur d'avantage par vn
procedé doux & honnesté, j'accordai toutes les gra-
ces qui me furent demandées pour des condânez,
& continuai d'en vser de mesme quelques jours de
suite, ne pouvant me résoudre à faire mourir per-
sonne. Mais ces gens accoustumez au sang, & aux
massacres, vouloient voir des spectacles sanglans;
& connoissant par les discours & les murmures,
qu'il estoit temps de me faire craindre, & m'étant
dit par les ruës que j'estois trop bon, de ne point
faire faire d'executions, & que sans des exemples,
je ne contiendrois jamais dans le devoir, ceux qui
estoyent si habitez aux meurtres & aux briganda-
ges, sept hommes ayant esté pris pour de sembla-
bles actions, je les fis tous pendre à la fois, & re-
connus que cette justice severe avoit esté fort a-
gréable, & que le respect & l'amitié pour moy en
estoyent fortifiez & accrus. Depuis, me faisant pa-
roître inflexible, quand je voulois pardonner à
quelqu vn, je me servois d'une adresse que j'ai
toujours pratiquée jusques à la fin. Estant averti
de l'heure que quelque malheureux estoit conduit
au supplice, je sortois de mon logis, & prenant le
chemin qu'il devoit tenir, je le rencontrois comme
par hazard, & me montrant fâché, que ceux qui
marchoient devant ne s'estoyent pas détournés, &
m'obligeoient, malgré moy, à voir passer ce misé-
rable, je luy accordois la vie à la prière de sa fem-
me, & de ses enfans, disant qu'il n'estoit pas rai-
sonnable que son bonheur l'eût porté en ma pré-
sence, & qu'il mourût, le pardon étant naturelle-
ment inséparable de la vue du Prince.

Vincenzo d'Andréa ne pensant qu'à sa trahison , travailloit secrètement à donner jalousie à Gennare, de l'autorité que je prenois tout les jours, à quoy il le trouvoit fort disposé , voyant affoiblir sa considération ; & venoit incessamment me faire des plaintes de sa brutalité , ignorance , paresse & avarice , qui perdroient toutes choses à la fin, si je n'en prenois la conduite : il autorisoit sous main les desordres , & les sacagemens , & n'oublioit rien pour parvenir à ses fins. Il survint vn accident qui luy donna bien de la joie , & de l'espérance, mais qui n'eut pourtant aucune suite fâcheuse , comme il se l'étoit imaginé. Trois Capitaines du Régiment de Sebastien de Landi , avec son Sergent Major , qui gardoit la porte d'Albe, le poste le plus jaloux, & le plus considérable de tous ceux que nous tenions , donnant l'entrée la plus facile , & la plus dangereuse de la ville , (comme il s'est vû par l'application que les Espagnols ont pris depuis à l'acheter de luy , & par où ils se sont enfin rendus les maîtres de tout, & réduit Naples dans leur obéissance, & ensuite tout le Royaume) me vinrent faire des plaintes de la prison de leur Mestre de Camp, & leur ayant demandé si les ennemis avoient fait vne sortie , ou s'il y avoit eû quelque combat , ils me répondirent que non , mais que Gennare l'avoit fait arrêter , pour s'estre opposé au pillage d'une maison , qu'il envoyoit faire dans son quartier, au préjudice du ban que j'avois fait publier pour empêcher de semblables violences : Et m'en estant allé au Tourjon des Carmes , fort irrité d'une action si déraisonnable , je renvoyai le Sergent Major , & deux des Capitaines , pour faire redoubler la garde, & empêcher que nos ennemis ne se prévalussent d'un pareil accident , & n'emmenai qu'un des Capitaines avec moy. Je trouvai Gennare avec tous

milles & du sac & desolation de la ville & de tout le Royaume, que j'abandonnois à la cruelle vengeance des Espagnols; Que j'allois chercher des felouques pour m'en retourner, & me retirer d'un lieu où l'on faisois si peu de cas de moy, & où je n'avois qu'à acquerir de la honte, & de l'infamie, au lieu de la gloire que je m'estois proposée; Que je ne savois ce que c'estoit de me laisser perdre le respect, connoissois trop ce qui m'estoit dû, & principalement par de la canaille comme luy, & que j'estois fort tenté, avant que de partir, de faire un exemple sur sa personne, & le faire jetter par les fenestres. Tous les assistans s'y offrirent, & luy se mettant à pleurer, se jeta à mes pieds, qu'il me baisa plus de cent fois, me demandant pardon, & sa femme, & son beau-frere en faisant de mesme, avec cent demonstrations de desespoir, & autant de protestations de me rendre plus d'obeïssance, & de soumission que la moindre personne de la ville. Tout le monde à genoux, les larmes aux yeux, me supplia de reprendre le commandement, n'ayant d'esperance qu'en moy seul, & se croyant absolument perdu si je cessois de prendre la défense de sa liberté. Je me laissai aller à tant de prières; & m'ayant esté présenté vne canne, je l'acceptai, comme vne marque du commandement, dont je me chargeois de nouveau. J'eus alors bien de la peine d'empêcher que l'on ne le tuât devant moy; tant tout ce qui estoit présent paroïssoit animé contre luy. Je renvoyai le Mestre de Camp Landi à sa charge, & luy ordonnai de s'appliquer à l'avenir avec autant de ponctualité, de vigilance, & de zèle qu'il en avoit eû jusques à ce jour-là, dequoy il me donna toutes les paroles & promesses, que son obligation & l'amitié que je luy avois fait paroître l'y engageoient.

Cependant , Pepe Palombe à la teste de ceux de la Concherie ; Mathéo Damore, suivi de toute Lavinare, tous les quartiers voisins, & tout le peuple du Marché s'y estant assemblez sous les armes , demandoient avec des cris élevez , & vn tumulte furieux , que la personne de Gennare leur fût livrée pour luy couper la teste ; & le pendre par vn pied, pour apprendre par son châtiment la déférence que l'on devoit avoir pour moy. Je descendis pour les appaiser ; ce que ma présence fit à l'heure mesme, & ayant calmé leur emportement , par l'assurance que je leur donnai d'estre content , ils m'appellerent cent fois leur Pere , & leur Libérateur , me conjurant avec pleurs de ne les pas abandonner, sans quoy ils ne pourroient se délivrer de l'esclavage , me recommandant la conservation de leurs vies , de leurs biens , & de l'honneur de leurs familles.

Cét orgueilleux repentant ne se croyant pas en seureté , me pria de le garentir contre le ressentiment de toute la ville. Il vint publiquement se mettre à genoux devant moy , & me demander la vie. Je l'embraissai devant tout le monde, & commandai à tout le Peuple , luy ayant pardonné, & le tenant pour le meilleur, & le plus assuré de mes amis de l'aimer & le considérer comme auparavant , le prenant sous ma protection , & embrassant les intérêts , & sa défense envers tous ; & contre tous, de-sorte que ie tirai de l'avantage d'une affaire, que vray semblablement devoit causer du péril, de l'embarras , & de la peine. Il se retira dans son Tourjon, & je montai à cheval pour m'aller montrer à toute la ville , & reconnoître si les costes étoient en état , & si les gardes se faisoient exactement, pour n'avoir rien à craindre la nuit. En passant auprès du Convent de Saint Laurent , j'enten-

dis du bruit dans vn Palais appartenant à vne personne de qualité. J'envoyai vn Officier de mes gardes, pour reconnoître ce que c'estoit : il me rapporta qu'on le pilloït, & qu'il y avoit rencontré quinze ou seize personnes ; je luy commandai d'en arrester le Chef & de me l'amener, & me l'ayant présenté, je luy demandai s'il n'avoit pas connoissance du ban que j'avois fait publier, par lequel je défendois à peine de la vie de sacager désormais aucune maison ; Il me répondit que oui : mais que sur l'avis qu'il y avoit des armes cachées, il estoit allé en faire la perquisition, par vn ordre qu'il avoit signé de Vincenzo d'Andréa, & de moy. Je le fis représenter, & ayant reconnu ma signature contrefaite, j'envoyai querir vn Religieux dans le Convent pour le faire confesser ; & aussi-tôt après je le fis pendre aux grilles des fenestres. Cette prompte justice m'attira mille bénédictions, & intimida si fort tous ceux qui jusques-là impunément faisoient de semblables violences, que depuis ce jour il n'en arriva plus dans la ville.

Je m'appliquai serieusement à ménager quelque intelligence avec la Noblesse, & fis enjoinde à tous les Cavaliers, qu'il y avoit dans la ville, de se rendre auprès de moy le lendemain matin dans les Carmes, pour vne conférence que je voulois avoir avec eux. Ils ne manquèrent pas de s'y trouver, & les caressant tous extraordinairement, je leur dis qu'estant venu à Naples pour tirer tout le Royaume, aussi bien que la ville, de la rude domination des Espagnols, je m'estimois heureux de me voir utile au service de la Noblesse, & me croyoir déjà bien payé de tous les périls que j'avois courus, puisque j'avois eû la fortune de sauver les maisons de beaucoup de personnes de condition, & de garantir leurs biens de la fureur du Peuple, plus irrité

contre eux par l'artifice des Espagnols , & pour ne pas connoître ce qui leur estoit & vtile & nécessaire; que par aucune aversion particulière; Que je souhaittois de trouver les moyens de les réunir ensemble , puisqu'ils ne devoient avoir qu'un mesme intérêt ; que la liberté les devoit toucher également ; que je ne pouvois la procurer au Peuple , sans que la Noblesse en profitât ; Que ne devant faire qu'un Corps, elle devoit y tenir le premier lieu, & conserver le rang & la prérogative , que le Ciel & la Nature luy avoient donnez : Qu'une personne de ma condition ne manqueroit jamais à l'estime qui étoit due aux gens de qualité ; & que je ferois voir par la suite de mes actions , que je connoissois & savois bien faire la différence entre les gens de rien, & les personnes de naissance; Qu'il n'y avoit pas un d'entre eux, qui ne se dût réjouir, de voir que l'autorité tomboit entré mes mains, puisqu'au lieu des violences qu'ils avoient souffertes jusques ici, ils ne trouveroient en moy , que civilité , que courtoisie , & passion de les servir tous en général & en particulier.

Ce compliment fut reçu d'assés bonne grace , qu'il avoit esté fait de bon cœur , & estant accompagné de remerciemens , des favorables effets que ma présence avoit déjà fait ressentir , garentissant tous les Cavaliers de l'oppression, du péril, des brigandes, & de l'insolence du menu peuple. Je repliquai que je n'avois encore rien fait qui me dût attirer leur bonne volonté ; mais que je m'assurois , quand le temps me donneroit lieu de pouvoir faire connoître la vérité de mes sentimens , que la Noblesse avoueroit de m'en estre en quelque façon redevable , & que , si je ne pouvois attirer leurs personnes, au moins espérois-je de les forcer à me donner quelque part dans leur amitié, & leur estime, &

que quelque attachement qu'ils pussent avoir aux Espagnols, ne seroit plus que par devoir, puisqu'ils ne pourroient défendre contre mes services, & les soins que je prendrois de leur en rendre, en toutes sortes de rencontres, leurs cœurs & leurs inclinations. Je leur dis ensuite, que j'attendois tous les jours l'armée navale de France qui venoit à mes ordres pourveuë de tous les secours nécessaires pour la ruine des ennemis dans laquelle appréhendant qu'ils ne se vissent tous enveloppez, je les conjurois d'ouvrir les yeux & de songer à leur seureté, & à leur avantage; qui leur priois d'y faire de serieuses réflexions, d'informer du véritable état des choses tout le reste de la Noblesse absente, & compter entièrement sur moy, pour tout ce qui pourroit les regarder; Qu'au reste, comme, l'on étoit sur le point de faire quelque établissement dans la forme du Gouvernement, & de travailler à former vne République, ils ne s'en devoient pas laisser exclure, ni souffrir qu'on la fit simplement populaire ce qui leur seroit préjudiciable, & à quoy il seroit difficile de remédier ensuite; Que j'en différerois la résolution tout autant qu'il me seroit possible, pour leur donner temps d'en prendre quelque bonne; Qu'ils n'auoient plus affaire à vn Mazanielle, ny à vn Gennare; mais à vn homme qui les considéroit, & les aimoit tendrement, & qui préféroit toujors leurs intérêts, aux siens propres; Et qu'ainsi ils pouvoient, & devoient prendre en moy vne entière confiance; Que je leur conseilloyis d'assembler les Siéges, où je leur répondois qu'ils pouvoient seurement & librement traiter de leurs affaires, & voir à prendre leurs mesures, sur les conjonctures présentes parce que telle chose pourroit arriver qu'ils n'y seroient peut-estre plus à temps. J'observai soigneusement le

visage de tous en particulier , pour tâcher de pénétrer dans leurs pensées les plus secretes ; je vis sur la plupart de la gayeté : m'imaginant que quelques-vns avoient esté ébranlés de mes discours , & généralement que tous avoient pour moy quelque sorte de bonté & d'estime ; Il n'y eut que le seul Prince de la Roque , parent du Cardinal Filomarini , qui me fit assez renonnoître par sa froideur , quoy qu'il me rendist tous les respects & civilitez imaginables , que je ne devois jamais me fier à luy ; de quoy je n'ay eu que trop d'experience dans la suite.

Je m'apperceus bien tost apres de l'effect de cette conferéce, qui me tira de nouvelles de beaucoup d'endroits , & qu'ayant considéré à loisir tout ce que je leur avois fait entendre , me fit souhaiter du bien , & désirer ma conservation par la plupart de ces Messieurs , qui reconnurent que d'elle seule dépendoit celle de leurs biens , de leurs familles , & de leurs personnes. J'envoyay vn compliment à la Princesse de Massé sur la perte de son mari, qui m'avoit touché sensiblement, & luy offrir pour ses enfans , & pour elle , tout ce qui pouvoit dépendre de mon credit , & de mon autorité , m'excusant sur l'accablement des affaires que j'avois entre les mains , si je n'allois pas en personne luy faire ces civilitez.

J'entendois la Messe quelquefois , comme j'ai fait depuis assez souvent , dans des Convents de Religieuses, où il y avoit des personnes de qualité ; & les allant voir toutes à la grille , je les priois de faire à tous leurs proches , toutes sortes d'offres, & de complimens de ma part, & les chargeois de m'avertir de toutes les choses que jepouvois faire, pour les obliger & les servir ; Enfin je n'oublois rien de tout ce qui dépendoit de moy , pour attirer la

Nobleſſe, ſans laquelle je connoiſſois que les Eſpagnols ne pourroient ſe maintenir & qui jointe avec eux faiſoit leurs principales forces , & me pouvoir donner plus d'embarras & de peine : Et me trouvant vn jour dans l'un de ces Convents, je voulut voir la Princeſſe de Sens & ſes filles à qui j'offris tout ce qui dépendoit de moi, comme à vne perſonne animée contre les Eſpagnols , par la mort de ſon mari , qui par conſéquent s'emploieroit avec plaiſir , & application à détacher de leur ſervice & engager avec moy , tout ce qu'elle avoit & de parens & d'amis. Je crus auſſi qu'il eſtoit de la Politique de conſidérer en quelque façon la mémoire de Mazanielle, puisqu'il avoit jetté les premiers fondemens de la liberté de Naples ; Et envoyant chercher ſa veuve qui eſtoit dans vne extrême néceſſité, je pris vn ſoin particulier de l'aſſiſter , comme j'ay fait juſques au iour de ma priſon ; ce qui fut fort agreable à tout le Peuple.

Cependant , le manquement de vivres me forçant de tout hazarder pour en faire venir , ne pouvant plus ſubſiſter ſans cela ; je réſolus de me mettre en campagne , & d'aller tenter l'entrepriſe d'Averſe , quoy que véritablement avec beaucoup de difficulté & peu d'apparence ; ie me préparai à marcher le douzième de Décembre , avec les Régimens de Pepe Palombe , qui commandoit le mien, celui de Jacomo Rouſſe compoſé de mille mousquetaires, deux autres que je donnai depuis au ſieur Perez , & de Mallet , & celui d'Antonio de Calco, & les Compagnies d'Onofrio Piſacani, Carlo Longobardo , Batimiello , pouvant bien faire quatre cens mousquetaires, & toute mon infanterie , trois mille cinq cens . ou quatre mille hommes , dont il y en avoit quinze cens qui n'eſtant pas encore armez , & la pluſpart ſans épées , n'avoient que des

bâtons brûlez par le bout. Il y vint encore quatre ou cinq cens Lazares , qui portoit de grands bâtons armez de crocs , comme font les Mariniers, avec lesquels ils prétendoient attaquer la cavalerie, & tirer à bas de cheval les cavaliers. Aniello de Falco Général de l'artillerie la commandoit , composée de quatre pièces de canon , avec vn équipage convénable. Il est vrai que n'ayant en tout que quatre cens livres de poudres , je faisois porter , pour l'apparence , quantité de barils remplis de sable, vn Maltois en estant Commissaire. Ma cavalerie estoit composée de la Compagnie de mes gardes , de celle de Cicio Ferlingère Général (commandé par son Lieutenant) n'ayant pû à cause de la goutte venir servir, de celle de Gennare , dont Horacio Vassalo estoit Lieutenant, de celle d'Andréa Rama, de Rocco , de Damiane , & du frere Augustin de Liêto, qui pouvoient bien faire cinq , ou six cens chevaux. Le sieur d'Orillac qui estoit à moy , & qui devoit commander ma Compagnie de chevaux légers, faisoit la charge de Lieutenant général , & Philippes Prignani Avocat , estoit Commissaire général, & tout ce Corps devoit estre commandé sous moy, par le Baron de Modène, en qualité de Mestre de Camp général ; & Bernardo Spinto estoit Auditeur général. Toute cette petite armée avoit son rendez -vous dans vne grande esplanade au sortir de la porte Capuane à la teste du faux-bourg de Saint Antoine , & m'attendoit en bataille , pour marcher le douzième de Décembre sur les deux heures après midi : mais vn accident considérable qui survint , me fit différer mon départ jusques au lendemain.

Au sortir de table , comme mes gens achevoient de dîner , je me rendis dans le Marché , & faisant donner des armes à vne Compagnie de cent hom-

mes levez de nouveau , j'eus avis que les ennemis, croyant avec raison que mon départ apporteroit quelque desordre, se resolurent d'attaquer les postes de la Doüanne, de l'Isle de Saint Barthelemi, & les Visita Pauveri, & ils s'en rendirent les maistres, les trouvant dégarnis ; ceux qui les gardoient les ayant abandonnez pour aller dîner chez eux. Dès que j'en eus l'avis, je commandai à la Compagnie qui estoit dans le Marché, de s'en aller en diligence, pour s'y opposer, & envoyant avertir mes gens de monter à cheval & se tenir prests pour me suivre, je pouffai à toute bride à la porte Capuane, je donnai ordre au Baron de Modène de détacher cinq cens mousquetaires sous le Mestre de Camp Antonio de Calco, & envoyai commandement aux trois cens Cavayoles qui me restoient, en qui j'avois vne entière confiance de se rendre en diligence auprès de moy, qui me servirent avec beaucoup de valeur & de succès en cette occasion ; & revenant avec la mesme vîtesse que j'estois allé, je marchai droit aux ennemis à la teste de mes gens, & de quelques autres qui à ce bruit me joignirent, ce qui pouvoit en tout faire quarente chevaux ; la Compagnie qui estoit dans le Marché, ne faisoit que de partir. Ainsi l'ayant rencontrée, à peine avois-je fait deux ruës de chemin, qu'arrivant à la Cellerie, lieu fort spacieux, principalement à l'endroit de la Fontaine des serpens, & quasi au milieu de la ville, j'y trouvai trois cens Officiers reformez Italiens qui commençoient à se mettre en corps, & avoient leur premier rang armé de pertuisanes ; Je les chargeai vigoureusement, & les ayant rompus, je les poursuivis jusques dans la Doüanne, & ayant quitté mon cheval à vn petit pont qu'il y avoit à passer, j'entrai pêle-mêle avec eux, & les chassai de ce poste avec vne fort grande tuërie.

Ils voulurent se loger dans les ruïnes d'une des salles, que ie leur fis quitter. Toutes les troupes que j'avois commandées estant arrivées, ils tentèrent une seconde fois de s'y retrancher; Mais ayant posté mes gens; ils furent brusquement repoussés. Cependant, le combat s'estant réchauffé, la poudre me manqua, & j'envoyai en demander à Gennare qui m'en envoya un baril, & fus contrain de soutenir à coups de pierre, & d'épée les efforts qu'ils faisoient contre nous à bons coups de mousquet, ce qui dura plus d'une grosse demie-heure: Cependant se prévalant de mon manque de munitions, ils firent le logement qu'ils avoient entrepris.

Dans cette extrémité je donnai l'ordre au Mestre de Camp Melonne, avec cinq cens hommes, de reprendre l'Isle de Saint Barthelemi; ce qu'il fit avec fort peu de résistance: & après la satisfaction à découvert, suivi de trois cens l'épée à la main, laissant les autres pour la conservation de ce qu'il avoit regagné, je l'envoyai pour couper les ennemis & essayer de s'emparer de la Douïanne des farines. Je détachai Antonio de Calco avec deux cens mousquetaires, pour les chasser de Visita Pauveri. Cependant, je montai dans une des salles, qui nous restoit, & faisant allumer du feu, je fis chauffer de l'huile, que j'y trouvai en grande quantité, & faisant rompre une muraille, je la fis jeter sur les ennemis, & me servant des fascines poissées qui estoient réservées en ce lieu, pour le besoin que nous en pourrions avoir, & des chemises de feu que j'avois fait préparer, pour faire tenter le brûlement de quelques vaisseaux, ils n'y purent résister, & furent contrain de se retirer, leur logement fut brûlé, & par là, je conservai la ville, qui sans ma diligence & vigueur, estoit perdue, les ennemis
estant

estant dedans , & avancez jusques à deux ruës du Marché.

Après avoir assuré toutes les choses , je m'en allai à Visita Pauveri , que nous avions repris ; & ne me contentant pas de ce bon succès , je fis gagner toute vne ruë , & portai vn retranchement jusques à la Comédie Italienne ; & ayant trouvé à la dernière maison , des Espagnols logez au dessus de nous , je me servis de la poudre que j'avois envoyé chercher , qui ne m'arriva qu'en ce temps , pour les faire voler , où ils perdirent douze ou quinze hommes.

Dans toute cette occasion qui dura plus de deux heures , & qui fut vne des plus chaudes , & des plus opiniâtrées qui se soient veuës dans Naples, il n'en mourut de mon costé que deux ou trois , & cinq ou six de blesez , & par l'aveu que les Espagnols m'en ont fait depuis ma prison , il y eut six-vingts Officiers reformez de tuez , ou mis hors de combat , & quasi tous de coups d'épée. Cette action redonna grand cœur à tout le Peuple, dont je fus reçu avec d'extraordinaires applaudissemens.

Les Espagnols picquez au vif de cette malheureuse journée n'en attribuèrent l'effet qu'à ma présence ; & me croyant ensuite sorti de la ville , ils s'imaginèrent qu'ils pourroient prendre leur revanche la nuit , & que le Peuple au lieu de penser à sa défense , ne l'emploieroit qu'en des réjouissances ; & remplaçant ce qu'ils avoient perdu de gens, d'autres Officiers reformez , ils tinrent vn Corps considérable prest pour les soutenir. Sur les onze heures, ils attaquèrent fortement la Doüanne. Mais comme j'avois reconnu de quelle importance elle nous estoit , la conservation de la ville dépendant de la sienne , comme sa perte , de celle de ce poste ; j'ai

vois esté sur les neuf ou dix heures le visiter ; ce qu'il fit qu'ils trouvèrent les gardes exactes & redoublées , & qu'ils furent surpris à peine l'escarmouche commencée , de m'y savoir arrivé , & d'y reconnoître ma présence par les cris de tous nos soldats , de Vive Son Altesse , nostre défenseur. Cette nouvelle leur fit perdre cœur , & les faisant retirer , de peur que la nuit ne leur fût pas plus heureuse que l'avoit esté la journée , ils déchargèrent leur chagrin à coup de canon , dont ils se lassèrent bien-tôt , pour ne pas consumer inutilement leur poudre.

Cependant à leur veuë , je fis achever le retranchement de nos brèches , que j'avois fait commencer l'apresdînée , & mis ce poste en état de n'avoir plus à craindre que la trahison : & de fait depuis ce jour-là, ils n'eurent jamais la hardiesse de l'attaquer. Je m'en vins apres me mettre au lit pour me reposer , afin de regler le lendemain matin tout ce qui estoit nécessaire pour la défense de la place, durant que j'en serois dehors , & la manière dont l'on devoit agir pour les Conseils , afin de se mettre en seureté , & que les ennemis ne pussent rien entreprendre dans vn temps , où ils se persuadoient que mon éloignement leur rendroit toutes choses faciles.

Le lendemain treizième de Decembre , dès qu'il fut jour , je m'en allay entendre la Messe, & ensuite je montay à cheval pour visiter tous les postes , & quartiers de la ville, & y laisser les ordres nécessaires. Je donnai le commandement de la Douanne au Mestre de Camp Melonne , avec vn Sergent Major sous luy , & des Officiers & soldats pour la garder. Je mis aussi sous son autorité tous les quartiers voisins, comme de l'Isle de Saint Barthelemi, gardée par vn Capitaine , de Porto, & Visita Pau-

veri par vn Sergent Major. Le Mestre de Camp Pouca fut chargé de la garde de Sainte Claire ; vn Sergent Major, du fonds du Cédrangulo ; San Dominico Soriano fut Commis au Mestre de Camp Hannibal Brancacio ; Montoliveto , à vn Sergent Major ; La porte d'Albe, & le Convent de Saint Sebastien, au Mestre de Camp Sebastien de Landi ; La Fosse du grain, au Capitaine de Cicio Costa , Saint Dominique, & Saint Aniello, à deux Capitaines ; La porte de Saint Gennare, & faux-bourg des Vierges, au Mestre de Camp Diégo Passero ; La porte Nolane, & son fauxbourg , au Mestre de Camp Ioan Dominico ; Celle de Capuane , & fauxbourg S. Antoine, au Mestre de Camp Castaldo ; de Sant Effrémo, No-uo & Sangue de Christ , au Mestre de Camp Dom Bernardin Castrocucco ; De Posilippe à vn Sergent Major ; de fore de Grotto, & deux ou trois petites terres , qui sont comme des especes de fauxbourgs, sous le commandement du Sergent Major Aléxio , qui depuis la prise de Chayia fut fait Mestre de Camp , & y commanda ; du fonds del Cavone au Mestre de Camp Lombarde ; de la Cellaria, au Capitaine Cimino ; de la monnoye, au Capitaine Ignatio Spagnuolo ; de la Vinare , au Capitaine Mathéo Damore ; de la Concieria à Pepe Palombe , & en son absence à son Lieutenant ; de la Sauaterie , au Capitaine Pepo Ricco : de Pietra de Pescé, à Onofrio Pagano ; du Marché, au Capitaine des Gardes de Gennare, sous luy : De tous les autres quartiers de la ville, à leurs Capitaines particuliers, & la garde de la Vicairia à Graffulo de Roza , avec celle des Prisonniers, & la charge de Carcerero Major : Leur ayant à tous donné toutes les choses nécessaires, & les ordres pour le payement ponctuel de leurs gens, sur le fonds que j'ai déjà dit avoir destiné pour cela.

Ainsi les choses réglées pour ce qui regardoit les gens de guerre ; j'envoyai querir le Corps de ville en présence de Gennare, & luy dis que tous les soins que je prenois pour la conservation de la ville, seroient inutiles s'il ne songeoit à empêcher la nécessité des vivres, & aux moyens de faire couler le Peuple doucement, & sans murmure, jusques à tant que je leur eusse ramené l'abondance; ce que j'espérois bien-tôt, ne me mettant en campagne que pour cet effet ; Et que pour ceux du Conseil, je les conjurois d'assister Gennare de leurs bons avis, veiller de près à sa conduite, & ne rien résoudre d'importance sans ma participation ; Que cela ne retarderoit point les affaires, puisque je ne m'éloignerois pas si fort, que je ne pusse avoir de leurs nouvelles, & eux de mes réponses, deux fois le jour ; Que je me confiois à eux durant mon absence ; Que nous devions estre bien vnus, puisque nous n'avions que le mesme intérêt ; & que la liberté, que nous souhaitions tous si ardemment, devoit aussi-bien estre l'ouvrage de leur teste, que de mes mains. Je recommandai sur tout, ces choses à Vincenzo d'Andrea, aussi-bien que ce qui estoit de sa charge de Provéditeur général, à Tonno Rasso, à Aniello Porcio, à Antonio Scaciavento, & à Augustino Mollo, & chargeai ce dernier, en qui j'avois vne extrême confiance, de veiller à mes intérêts, m'avertir ponctuellement de toutes choses, & s'opposer à tout ce qu'on voudroit entreprendre contre moy ; ce qui luy estoit aisé, étant vn homme fort agissant, fort éclairé, & fort adroit, qui estoit tout-à-fait bien intentionné pour moy, pour qui il avoit beaucoup de zèle & de fidélité.

Toutes ces précautions nécessaires m'ayant occupé plus long-temps que je ne pensois, la nuit qui s'approchoit, ne me permit que de venir cou-

cher dans le faux-bourg Saint Antoine pour partir le lendemain quatorzième de Décembre à la pointe du jour. Ce ne fut pas neantmoins sans aller auparavant prendre congé & la benediction de Monſieur le Cardinal Filomarini, & viſiter les reliques de Saint Gennare. Je donnai la liberté à Cérifantes de ſortir de ſa chambre, & la permiſſion de me ſuivre en campagne : Et le ſoir l'ayant fait appeler, après luy avoir fait vne remonſtrance, & luy avoir conſeillé de profiter de tout ce qui luy eſtoit arrivé, il me dit que ce qui luy donnoit tant d'impatience de faire quelque choſe pour ſa fortune, étoit l'appréhenſion que l'armée navale n'apportât quelque'un de confiance, pour eſtre l'homme du Roy auprès de moy, & retirât les chiffres d'entre ſes mains ; Ce qui luy ſeroit fort préjudiciable, luy faiſant perdre le crédit & la conſidération ; & qu'ainſi ſ'il n'eſtoit établi auparavant, difficilement le pourroit-il eſtre par après. Il m'ajouta de plus que j'eſtois dans le meſme hazard ; que l'on ne m'avoit laiſſé partir de Rome que par pure neceſſité, faute d'avoir vn homme qu'on pût envoyer, que l'on n'avoit point d'amitié pour moy, que l'on craignoit mon élévation, & en avoit-on jaloſie, & que je devois me hâter de m'établir auſſi-bien que luy, puis que l'armée pourroit apporter quelque'un, capable de remplir ma place ; & qu'ainſi je devois me preſſer de prendre mes meſures, ou bien que j'étois infailliblement perdu auſſi-bien que luy. J'avoué que cette comparaïſon qu'il faiſoit toûjours de luy à moy, me paroïſſoit deſagréable, pour n'eſtre ni juſte ni reſpectueuſe. Auſſi luy repliquai-je, qu'il avoit quelque ſujet d'inquiétude, puis qu'il ſe trouveroit cent perſonnes capables de tenir le poſte qu'il avoit auprès de moy, & qui l'accepteroient ſans ſe ſoucier qu'il le trouvât ou bon, ou

mauvais : Mais que pour moy, j'estois de naissance à n'estre pas desobligé légèrement : que peu de gens dans le monde seroient propres à remplir ma place, qui quelque glorieuse qu'elle fût, estoit trop penible, & trop hazardeuse : Que si mon séjour à Naples estoit desagréable au Roy, & mes services suspects, que sans me faire tirer l'oreille, je serois toujours prest à me retirer au moindre ordre que j'en recevrois de sa Majesté : mais que si sans cela, quelqu'un par caprice pretendoit me venir faire des intrigues & des cabales, pour me debusquer par adresse, & profiter de ma despoüille aussi bien que de mes travaux & de mon industrie, il ne le feroit pas impunément ; & que j'estois certain qu'on y penseroit à deux fois, avant que de se résoudre à s'exposer à ce peril, à moins que de m'apporter un commandement, auquel ma fidelité & mon respect me seroient toujours estre sans repliche, estant incapable d'autre passion que celle de servir aveuglement mon Maître, & obeir à ses volonte. Mais qu'aussi saurois-je bien pousser mes ressentimens contre ceux qui voudroient m'outrager sans fondement, & sans raison ; & qu'assurement, ils seroient plus crains & confiderez que ne seroient les siens, par ceux qui songeroient à le depousseder de son employ.

Je laisse à juger si cette réponse a rié de contraire au respect & à la fidelité : Mais cependant j'ay sù que l'on m'en a quasi voulu faire un crime, & la prendre pour vne menace contre ceux qui viendroient negocier de la part de la Cour, soit que mes paroles n'ayent pas esté fidelement rapportées, ou que l'on en ait voulu empoisonner le sens. Cependant, peu de jours apres la verité de mes sentimens fut esclaircie, & mon respect bien averé par la conduite que je tins avec l'Abbé Basqui, auquel je fis toujours

cent civilitez à cause du caractère qu'il avoit d'estre envoyé de la part du Roy, quoy que je fusse pleinement informé qu'il recherchoit ma perte par cent intrigues différentes, & ménagoit mesme vne conjuration contre ma vie, servant en cela au préjudice de la France les Espagnols dont je savois parfaitement qu'il estoit pensionnaire.

Je fis expédier avant que de partir des commissions à quantité de Bandits qui s'assembloient & m'en envoioient demander, pour faire prendre les armes dans tout le Royaume. (Ce sont gens propres à faire des soulèvemens, dont l'on doit promptement se prévaloir, mais qui font tant de desordres, & de violences, qu'ils causent la ruïne de tous les lieux par où ils passent, & qu'il faut après sacrifier à la haine publique, & s'acquérir l'amitié générale aux dépens de leurs testes, après que l'on en a tiré tous les services qu'ils sont capables de rendre, ne gardant ni foy ni paroles dans leurs capitulations, sans faire de distinction dans leur conduite des villes & terres qui se rendent volontairement, ou qui se font prendre par force; & il faut en cela, suivre l'exemple des pères qui brûlent les verges dont ils ont châtié leurs enfans.) Je fis marcher Paponé sur le Griglean, avec deux Gentils-hommes nommez les Daretzo, qui se rendirent maîtres de tous les environs, avec vn peu de temps, & après beaucoup de tentatives, de Sessa, & de la Tour de Sperlonga, où l'on mit pour commander le Capitaine Pierre Piedmontois; le fleur de Lascaris vers Fondi, dont il s'empara, Marcello Trussardo, en Calabre: Piétro Crescentio, du côté de Monte Fusculo; Le Comte del Vaglie, & Mathéo Cristiano en terre de Bary; Marotta, en Basilicata; Sabato Pastore, en Puglia; d'autres Bandits en Abrusse, où se déclarèrent après plusieurs

personnes , que je nommerai, & dont je parlerai en temps & lieu. Politto Pasténa eut le commandement vers Salerne ; Paul de Naples, & les Vassalles, vers Saint Severin, Nocéra , la Cave, & Avellines & leur renvoyai pour ce sujet les Cavayoles qui me restoient dans Naples , ce qui estonna fort les Espagnols , de se voir attaquez de tous côtez , & amassant de forces , qu'en moins d vn mois tout le Royaume fut déclaré , & toutes les villes prises, à la reserve de celles qui avoient des citadelles & des châteaux, & toute la Noblesse fut contrainte de recourir à moy pour avoir des sauvegardes, & se garantir des pillages de leurs terres & de leurs maisons : A quoy je prenois tous les soins imaginables, pour les attirer ; & comme ils estoient contraints de les abandonner , je leurs demandois des gens de leurs mains pour veiller à la seureté de leurs meubles & de leurs revenus : De sorte qu'ils ne firent après la guerre que fort respectueusement , & s'intéressèrent dans ma conservation , comme nécessaire à celle de leurs biens , de leurs enfans , & de l'honneur de leurs femmes, de quoy il y a fort peu d'entre eux qui ne m'en soient redevables , & qui n'en ayent conservé dans leurs cœurs , & de la reconnoissance & de l'amitié pour moy , qui leur donnois vne si puissante protection.

Après trois heures de marche , j'arrivai à Julianne; lieu fort peuplé, & dont il sort tous les ans, pour tenir la campagne , vne quantité de Bandits , où je trouvai bien cinq cens bons hommes sous les armes j'y fis mon quartier général , & envoyai le reste de mes troupes à Saint Antimo , distant d'une demie-lieuë , & scitué fut vn ruisseau , avec ordre de s'y retrancher , comme je fis toutes les avenues de mon quartier , après les avoir bien reconnues. & retournant à mon logis , je trouvai la Marquise d'Ata-

viane personne de qualité qui me vint demander vne sauvegarde , que je luy fis expédier à l'heure mesme, & luy fis donner vn carosse pour s'en retourner, estant venuë à pied par vn mauvais chemin, & vn temps assez fâcheux : Mais comme elle estoit veuve , & embrassée de deux grands enfans, elle me demanda permissiõ de les envoyer à Naples auprès de ses parens avec quelques pierreries , & de l'argent; ce que je luy accordai avec vn passeport pour leur seureté , & elle s'en rétourna fort satisfaire de mes civilitez & bien résoluë à ce qu'elle me promit d'employer tous ses soins à me gagner ses parens & amis.

J'avois ammené avec moy vn Religieux Augustin fort connu de toute la Noblesse pour auoir esté compagnon de Fra. Andrea d'Avallos , pour lors Evesque, frere du Marquis dell'Uuaste, nommé Fre-re Thomas Sebastien, qui m'estoient fort effectiõné , & qui estant homme desprit , pouvoit m'estre vtile dans manégociation. Il m'avertit qu'il y avoit dans le voisinage vn Cavalier nommé Vincenzo Carafa , homme intelligent , & grand ennemi des Espagnols, qui pourroit aisémēt traiter avec la Noblesse retirée dans Averse. Je luy donnai ordre de me le faire venir le lendemain à mon lever. Ensuite, ayant appris qu'à vne lieuë de là, il y avoit vn grand bourg nommé Saint Cyprian , dont les ennemis avoient tire déjà quantité de bleds , & où il en pouvoit rester encore douze ou quinze mille sacs , j'envoyai querir Jacomo Rouffe , qui , comme fameux Bandit, savoit mieux le chemin que pas vn autre, & avoit grande créance parmi ces gens. Je luy commandai de prendre son Régiment composé de mille bons hommes & de s'y en aller le lendemain matin à la pointe du jour ce qu'il pouvoit faire aisément sans craindre la cavalerie des ennemis, le pais étant

coupé de fosses , & rempli d'arbres , & qu'ainfi sans s'arrefter , ni se laisser amuser par de legéres escarmouches , ni de petits partis , que l'on ne manqueroit pas de détacher à sa suite , il s'y rendit le plus promptement qu'il pourroit , & s'y retranchât afin de le pouvoir garder , jusques à tant que j'en eusse fait porter à Naples tous les bleds. Son imprudence m'engagea le lendemain , faute d'avoir suivi mes ordres , dans vn combat fort hazardeux , mais qui ne servit qu'à me donner de la réputation , & me faire naître vne occasion , que je fus si bien ménager , que ce fut la source de tout le bonheur qui m'est arrivé depuis , & faillit aussi à l'estre de l'irréparable perte des Espagnols.

Le lendemain à mon lever , je vis venir Vincenzo Carafa , auquel pour oster le soupçon que l'on auroit pris de luy , j'avois envoyé quatre de mes gardes , pour me l'amener. Je fus enfermé avec luy vne bonne heure & demie , & ayant sù que la Noblesse estant cent fois plus ennemie des Espagnols que n'estoit le Peuple , souhaitoit plus ardemment de se voir délivrer de leur domination , il m'assura que la haine de la canaille , & l'appréhension de s'y voir soumis , estoit la seule considération qui la pouvoit retenir , de rechercher tous les moyens de se mettre en liberté. Je luy dis tout ce qui pouvoit luy plaire , & la tirer de cette inquiétude ; & estant ravi de connoître mes sentimens , il m'assura que je n'en trouverois pas vn de leur Corps qui ne recourût volontiers à moy , qui ne me souhaitât pour Chef , & qui n'obeît avec joye à tous mes ordres : & après mille embrassades , je l'envoyai à Averse , bien instruit & bien intentionné , avec vn passeport , sous prétexte de s'y vouloir retirer avec ceux qui y étoient assemblez , & le fis accompagner de Frere Thomas Sebastien , qui seignit de s'y rendre pour

informer quelques - vns de ces Messieurs de leurs affaires , dont il luy avoient confié la conduite. Je fis grand fondement sur cette négociation , & en conçus de grandes espérances : Mais l'indiscrétion du zèle de Vincenzo Carafa , pour estre trop emporté, & d'un naturel trop ardent , fit bien quelque bon effet , mais non tout celuy que j'attendois. Il fut reçu & écouté à bras ouverts ; mais pour s'estre découvert à trop de gens, il se fit arrêter, dont j'eus beaucoup de déplaisir.

, Je ne faisois que de me mettre à table, quand Giacomo Rousse m'envoya dire qu'ayant rencontré quelques coureurs de la cavalerie des ennemis, il les avoit poussez jusques sous les murailles d'Averse, où il estoit aux mains avec eux, avec assez d'avantage ; & que si je voulois marcher promptement à luy , il m'assuroit de sa prise. Je fus tellement touché de cette extravagante nouvelle , que me levant brusquement de table, je la renversai, & faisant à l'heure mesme sonner à cheval, je me résolus de tout hasarder, pour le sauver , & empêcher que son Régiment ne fût taillé en pièces, estant le meilleur Corps de mon infanterie. Je luy envoyai l'ordre de se retirer tandis que j'attaquerois les troupes , que je jugeai bien que les ennemis envoyeroient au devant de moy , pour m'empêcher de l'aller dégager , & pour luy couper la retraite. Je commandai au Baron de Modène de faire mettre à la teste de mon quartier , que j'avois fait retrancher , deux pièces de canon chargées de cartouches , & de me donner cinq cens mousquetaires pour m'assurer de tous les défilez qui me donneroient lieu de me retirer , & de faire tenir tout le reste de l'infanterie sous les armes , dans le quartier , pour empêcher que l'on ne le vînt attaquer , & pour marcher où j'en aurois besoin , ne doutant point d'estre poussé , y ayant

dans Averse plus de trois mille chevaux. Je fis prendre à d'Orillac la garde de cavalerie, avec ordre d'aller reconnoître les ennemis, tâcher de les amuser par vne escarmouche, m'avertir promptement de leur marche, prendre garde à ne pas s'engager légèrement, & me donner le temps de mettre en baatille dans le grand chemin d'Averse à Naples, bordé de deux grands fossez, comme sont la plupart de ceux de Flandres, la campagne estant toute coupée de petits fossez, & remplie d'arbres fruitiers, entourez de vignes, comme dans quelques endroits du Piedmont, & de la Lombardie. Je laissai mon infanterie dans les lieux où je la crus & la plus vtile & la plus necessaire. Je fis avancer les troupes du quartier de Saint Antimo, pour empêcher que l'on ne me pût par ce côté-là prendre par derrière. A peine commençois-je à me mettre en bataille, que d'Orillac ayant trouvé les ennemis plus près de luy qu'ils ne les avoit jugez, à cause de l'incommodité de la veüe, qu'il avoit courte, fut chargé par vn escadron de cavalerie, commandé par le Capitaine Latin, auquel ayant abatu le chapeau d'un coup de pistolet, & tournant son cheval pour se retirer, comme le terrain estoit mauvais, il s'abatit, & fut malheureusement pris sous luy, & amené prisonnier, quand vn Espagnol nommé Dom Diégo de Halamo luy vint donner deux coups d'épée par derrière, dont il le tua de sang froid, au grand regret de toute la Noblesse de Naples, qui eut horreur d'une si vilaine action. Je vis venir la garde fuyant, & qui tombant sur vn escadron qui estoit devant moy, le rompit, & le renversa sur le mien, qui le culbuta, & je fus si rudement choqué, que mon cheval tomba dans vn fossé, le Capitaine de mes gardes porté par terre, qui y perdit son chapeau, & m'estant relevé je fus contraint de

fuir deux mille pas avec tout le reste de ma cavalerie , pour tâcher de prendre du terrein pour me remettre en bataille , étant serré par les deux fosséz à costé du chemin : de sorte , que dans le desordre où nous estions , si la déroute eût esté poussée vigoureulement , j'eusse esté mené battant jusques dans les portes de Naples , sans qu'il m'eût esté possible de tourner. Mais voyant les ennemis ralentis dans nostre poursuite, je gagnai la teste des fuyards, & fis tous mes efforts par mes paroles, & à grands coups d'épée , pour ramener mes gens au combat ; Le Capitaine Rocco s'enfuit à la teste de sa Compagnie , sans regarder derrière luy , criant qu'il estoit fort blessé , quoy qu'il ne le fût pas , & passant sur le ventre de l'infanterie , qu'il trouva à la teste de mon quartier, il y rentra fort épouvanté, où je le cassai à mon retour, & le fis desarmer, avec toutes les marques d'infamie , que méritoit sa lâcheté : Et haussant le bras pour donner de l'épée à vn Officier que je ne pouvois arrester , je reconnus que c'estoit Philippes Prigani , Commissaire general de la cavalerie , qui avoit vn peu de sang à la main, de l'égratignure d'un clou du pommeau de sa selle, qu'il me voulut faire passer pour vn coup d'épée , me disant qu'il l'avoit répandu avec joie pour mon service , comme il feroit en toutes rencontres celui qui luy restoit , & qu'il avoit vn coup de carabine au travers des reins ; je le renvoyai se faire penser dans mon quartier , qui estoit tout ce qu'il souhaitoit.

Cependant , je m'arrestai tout seul dans le chemin , & criai que ceux qui auroient de l'honneur, tournaient avec moy ; trente hommes s'y joignirent, & les ayant mis en escadron , durant que l'on alloit rallier le reste, je chargeai les ennemis que je trouvai en desordre , qui se renversant sur deux es-

cadrons qui souûtenoient le prémier , les rompirent , & je les pouffai prés d'une demie lieuë , jusques à vn petit pont, où je fis faire alte. Les Lazares croyãt qu'il n'y avoit qu'à aller piller , & gagner des chevaux , m'en demanderent la permission , que je leur donnai de bon cœur, à dessein de m'en défaire, comme de gens inutiles & incommodes, leur disant que se jettant dans la campagne ils allassent le plus loin qu'ils pourroient , pour essayer de venir prendre les ennemis par derrière ; ce que faisant imprudemment, ma malice me réussit, car il y en eut bien trois cens d'assommez. J'y joignis le Lieutenant de cavalerie qui commandoit leurs coureurs , & qui faisoit en se retirant l'arrière-garde, & je le fis prisonnier, fort glorieux de s'estre rendu à moy, & d'avoir perdu sa liberté de ma main. Nos fuyards voyant que les ennemis avoient lâché le pied, & que je les avois poussez vertement , s'estant ralliez, commençoient de marcher, reconnoissant qu'il n'y avoit plus rien à craindre , quand ils firent faire vne décharge sur moy , par trente , ou quarante mousquetaires avancez derrière deux maisons , pour garder le pont , qui tuèrent à mes pieds quatorze personnes des trente que j'avois avec moy ; le reste épouvanté prit la fuite & m'abandonna moy troisième. Le Maltois Commissaire d'artillerie , vn de ceux qui estoient demeurez, fut envoyé par moy , pour faire avancer deux cens mousquetaires , & voyant venir douze ou quinze de mes domestiques avec des fusils, j'allai au devant d'eux, & leur défendant de se montrer, le les fis jetter à droit & à gauche dans les fossiez qui bordoient le chemin , leur ordonnant de ne pas tirer , que je ne leur commandasse. Trois escadrons des ennemis défilant l'un après l'autre, passèrent le pont , & se remirent en bataille devant moy , dont le Prince de Minorujne se détacha l'é-

pée à la main, menaçoit nos fuyards, les traittant de canailles & de veillaques; & voyant deux de mes estafiers auprès de moy, dont la livrée de velours verd, avec les galons d'or, estoit fort remarquable, vint en abattre vn à l'étrier de mon cheval, d'un grand coup d'épée sur la teste. Je demandai à Horatio Vafallo, s'il ne connoissoit point vn homme si bien fait, & si vigoureux; se méprenant à la ressemblance, il me dit que c'estoit le Prince de la Torelle, & l'ayant renvoyé pour rallier sa Compagnie, me la ramener, je m'en allai cependant à luy, quis'estant fait amener vn coursier frais, fort beau, & gris pommelé, monta dessus à dix pas de moy, sentant le sien trop fatigué; je mis alors le pistolet à la main, & luy criay, Prince de la Torelle, en attendant que vos gens s'avançent, & que les miens se rallient, puisque nous nous trouvons tous deux seuls, vn coup de pistolet entre vous & moy, il y a de l'honneur à acquerir de part & d'autre: mais il commença de se retirer sans s'arrester à moy, qui le poussant & l'ayant joint d'assez près, luy criai bon quartier, rendez vous au Duc de Guise; mais baissant la main à son cheval, il s'en alla de vitesse devant le mien las & quasi rendu. Je ne voulus pas hazarder mon coup de si loin, ni m'attacher à le poursuivre, pour ne me pas engager mal à propos, & luy criant à moy, fit avancer son escadron, & s'alla remettre à la teste, pour soutenir mes gens, qu'il voyoit de loin commencer à marcher. Je reconnus dans son premier rang quantité de Noblesse, à la beauté de leurs chevaux, & à des justes-au-corps de velours noir qu'ils avoient tous; je tournai à eux, & faisant faire des passades, je les voulus engager à me suivre; dès qu'ils me pressoient je me retirois vingt pas,

& puis tournois à eux faire la même chose ; ce procédé à la fin les attira insensiblement dans le recoin du chemin où j'avois logé mes fusiliers , je leur fis alors signe du chapeau de tirer , & que chacun choisît son homme , ce qui réussit malheureusement pour eux. Dom Emanuel de Vaïs Capitaine de cavalerie fut tué tout roide : le Marquis de Phaihede eut la main droite brisée : le Marquis de Saint Juliani reçut deux coups , l'un dans le costé, & l'autre dans la teste , dont il mourut trois ou quatre jours après ; & enfin sept des plus beaux furent portez par terre ; leur escadron s'en ébranla , & s'affoiblissant de ceux qui emportoient les morts , & remenoient les blesez , mes gens ayant repris cœur , je les repoussai vne seconde fois jusques au pont , dont je fus rechassé par leur cavalerie , & quelques mousquetaires, à la teste desquels le Duc d'Andréa se vint mettre, pour leur donner plus de courage, & repassa le pont avec trois escadrons. Mes gens ayant repris l'épouvante après la décharge de leurs carabines, m'abandonnerent vne troisième fois tout seul dans le chemin , où je me crus en plus de sécurité dans l'apprehension qu'ils avoient de mon infanterie. Neantmoins le premier escadron marchant en fort bon ordre pour me charger ; le Duc d'Andrea l'épée à la main poussant devant , leur commanda de faire halte , soit qu'il apprehendât d'engager un combat, soit aussi, comme il me le voulut faire croire à notre entrevue , deux jours apres , qu'il ne voulut pas commettre ma personne , ni la remettre en nouveau péril. Dans cette entrefaite , l'infanterie que j'avois envoyé querir , étant arrivée , je la fis voir aux ennemis , & la mettant dans les fosses , je pris toute ma cavalerie , par-là un peu rassurée , & remise en corps , & je marchai à eux ; ils ne tinrent pas pied devant moy , & les ayant renversez , ils repassèrent

de nouveau ce pont fatal , où l'escarmouche se réchauffa, & dura plus d'un gros quart-d'heure. Dans cette poursuite le cheval d'un Officier de cavalerie estant tombé, il se vid environné de quelque canaille qui le vouloit tuer de mille coups ; mais l'entendant crier quartier, je poussai à luy, & faisant retirer a coups d'épée ceux qui le vouloient massacrer si cruellement, il se rendit à moy avec bien de la joie, & le donnant à un de mes gardes, je le renvoyai à mon quartier. Ce qui me fit avoir facilement ce dernier avantage, fut que le Duc d'Andréa s'étoit retiré pour détacher de son arrière-garde cinq cens chevaux pour me venir couper, & m'empêcher la retraite. Jamais personne n'a couru tant de danger que je fis en ce rencontre non pas tant des ennemis, que de mes gens, qui faisant leurs décharges derrière moy, me brûlèrent tous les cheveux, & toutes mes plumes ; & la plupart après ce beau régal, venoient me dire qu'ils avoient tiré leur coup : de sorte que je puis dire que je n'en réchappai que par miracle. *Jacomo Rousse* obeïssant à l'ordre que je luy envoyai, se servant de l'avantage des arbres, & des fosses qu'il y avoit dans la campagne, se retira heureusement en combattant tousiours, sans perdre qu'environ huit ou dix hommes, & pareil nombre de blessez. La cavalerie qui me vouloit couper, ayant trouué deux cens mousquetaires à un passage que j'y avois laissez exprés, estant arrestée par leur feu, ne pensa qu'à se retirer.

Cependant, mes gens prirent vne nouvelle épouvante de leur marche, & s'écriant que nous estions coupez, j'eus assez de peine à les rassurer, en leur persuadant que c'estoit ma cavalerie du quartier de *Saint Antimo*, que j'avois fait avancer pour me favoriser la retraite, dequoy je me tenois assuré, en garnissant, comme j'avois fait d'abord, tous les

défilez avec de l'infanterie. Quelques-vns s'appercevant que ce corps estoit plus grand que celuy dont je leur parlois ; je leur dis que les escadrons qu'ils voyent paroistre , n'avoient point de fonds, & que me servant de l'ombre des arbres & de la nuit qui s'avançoit, je leur avois commandé de faire ce grand front , pour avoir plus d'apparence , & ayant appris que Jacomo Rouffe estoit en seureté, n'ayant engagé tout ce combat que pour cela, je ne pensai qu'à me retirer : j'en donnai le soin au fleur de Cerisantes qui m'arriva fort heureusement , & faisant mettre pied à terre à trente de mes gardes des plus résolus, ils empêchèrent les ennemis de passer le pont , ayant ordre en cas qu'ils se vissent pressés d'abandonner leurs chevaux , & sautant le fossé de se retirer à la faveur des arbres qu'il y avoit dans la campagne. Je commençai donc à marcher à mon quartier , & dès que je vis le pouvoir faire avec seureté , je fis revenir Cerisantes qui me vint rejoindre après vne légère escarmourche, sans perdre personne : j'eus deux de mes gardes prisonniers, dont l'un eut la mesme aventure que d'Orillac, & l'autre fut assez heureux pour réchaper d'un coup d'épée reçu par derrière, à la porte d'Averse, où je le trouvai encore blessé dans l'hôpital , quand quelques jours après je m'en rendis le maistre. Cette escarmouche dura plus de trois heures, avec perte de quatre ou cinq cens hommes, mais seulement de cinquante ou soixante des ennemis; la mort de d'Orillac estant la seule à plaindre , & gagnant beaucoup plus que je perdois, à celle de tous les autres, puisque je m'estois défait de force gens inutiles & incommodés.

Je rentrai dans mon quartier , avec un fort grand applaudissement, laissai à la Noblesse beaucoup d'estime & d'amitié pour moy , & n'eus de la fatigue

de cette journée que l'incommodité d'estre fort enroué, à cause du chaud & de la poussière, & pour avoir esté cbligé de crier, & me tourmenter dans le desordre de mes gens. Je fus fort étonné en arrivant à mon logis de trouver Philippes Prignani en parfaite santé, & luy demandant des nouvelles de sa blessure, il me dit qu'il n'y avoit eû que sa casaque percée, & que le coup de carabine ne l'avoit pas touché; & comme il s'apperçut que je ne fis pas de cas de luy depuis ce jour-là, il eut tant de honte qu'il ne servit jamais à sa charge, comme aussi ne l'aurois-je pas souffert: ce qui le rendit si fort mon ennemi, qu'il chercha tous les moyens de me nuire, & prenant habitude avec Monsieur de Fontenay, il n'y a sorte de mauvais offices qu'il ne m'ait rendus, & passant en France tout exprés, où il continua de faire la mesme chose, jusques au retour de l'armée navale, après que je fus fait prisonnier, qu'un malheureux coup de canon luy emportant les deux jambes le punit & de sa lâcheté & de sa malice.

A peine entrois-je dans ma chambre, que la Marquise d'Attaviane me vint faire des plaintes que ses enfans avoient esté arrestez à Naples, & pillés nonobstant mon passeport, & qu'au lieu de le respecter, il avoit esté insolamment déchiré, & foulé aux pieds: Je l'aïurai de luy en faire raison, y estant plus intéressé qu'elle. Je fis partir à l'heure mesme le Prevost de l'armée pour informer de cette action, avec ordre d'arrester les coupables, faire rendre ce qui avoit esté pris, & relâcher ces Messieurs, & envoyai un de mes gardes pour les accompagner jusques au quartier des ennemis. Miguel de Santis, dont j'ai déjà parlé, s'intituloit tousiouts Mestre de Camp général, n'ayant aucun poste fixe, & se promenant accompagné de douze ou quinze

coquins , se trouva au fauxbourg de saint Antoine, au passage de ces Messieurs , & craignant autant la Noblesse , qu'il la haïssoit n'en espérant jamais de pardon , à cause du meurtre de Dom Pepe Carasse, recherchoit tous les moyens de luy nuire , & de l'outrager. Il ne perdit pas cette occasion de se satisfaire , & mon passeport luy estant présenté, il le déchira , & le foula aux pieds, disant qu'il ne recevoit d'ordre de personne; Il fit encore arrester mon Prevost , & sa temerité luy faisant croire que je le devois craindre, il me renvoya mon garde m'assurer que le lendemain il me viendrait rendre compte de son action.

Je fis dès le soir expédier vn passeport au Sergent Major Jean Luigi Landi , pour aller le lendemain à la pointe du jour, avec vn Trompette, savoir des nouvelles de d'Orillac, & demander vne trêve pour enterrer les morts , & vne conference de quelque Officier general , pour regler le quartier entre nos troupes; & je chargeai mon Trompette de faire vn compliment & vne plainte au Prince de la Torelle, de m'avoir méprisé, ne croyant pas qu'il y eût assez d'honneur à acquerir avec moy , refusant de faire vn coup de pistolet, quand je l'en avois convié; que l'estime de la belle action que je luy avois vû faire, prevalant sur mon ressentiment, m'obligeoit à luy demander son amitié, étant d'humeur à rechercher toujours avec soin, celle de toutes les personnes de cœur & de merite, comme luy.

Le matin à mon lever , Frère Thomas Sebastien me rendit compte du malheur de qui me toucha sensiblement; il m'apprit la division qui se mettoit parmi toute cette Noblesse, & la disposition où il l'avoit trouvée, qui me parut assez favorable, & me donna lieu d'espérer que j'avois commencé à jeter vne bonne semence , qui étant vn peu culti-

vée produiroit avec le temps vne avantageuse recolte.

Cependant, Jean Luigi Landi, & le Trompette que j'avois envoyez à Averse estant arrivez, l'on les fit attendre quelque temps à la porte, pour mettre les choses dans l'état que l'on souhaitoit qu'ils les trouvaissent pour me les rapporter: après quoy l'on les fit entrer & conduire à la grande Eglise qu'ils virent toute tendue de deuil, & avec force luminaires; toute la Noblesse, & tous les Officiers de leurs troupes, la plupart avec vn manteau de deuil, y estoient assemblez pour assister au service qu'ils firent faire au sieur d'Orillac, avec les mesmes honneurs & cérémonies que celuy d'un General d'armée. Ils dirent tous à mon Trompette, que par ce qu'ils avoient rendu à sa memoire, ils témoignoient assez la douleur qu'ils avoient eue de son funeste accident, & combien ils avoient desapprouvé la brutale action d'un Espagnol qui l'avoit tué de sang froid par derriere, après avoir esté fait prisonnier & desarmé; Qu'il me devoit rapporter fidèlement ce qu'il avoit vu, & m'assurer qu'ils traitteroient fort civilement tous les François, & principalement ceux de ma suite; mais qu'ils n'en useroient pas de mesme pour les gens du Peuple, qui les avoient si mal traittez, & leur avoient si fort perdu le respect en toutes sortes de récontres, qu'ils ne méritoient d'autres traitemens que celuy qu'on fait aux chiens enragez: Que pour la trêve ils la feroient volontiers pour deux jours, pour enterrer les morts, quoy qu'il y en eût vn assez petit nombre de leur costé, & que ceux du mien fussent indignes qu'on leur donnât la sepulture; mais qu'ils seroient trop incommodez dans la ville, & moy dans mon quartier par la puanteur de tous ces corps; & qu'ainsi pour l'intérêt commun, il estoit à propos de les

couvrir de terre: Que pour la conférence que j'e demandois, pour l'ajustement du quartier, ils s'assembleroient pour en resoudre, & rendroient la réponse dans deux heures. Ce temps expiré, ils firent choix de la personne du Duc d'Andria, après quelque contestation & quelque différence d'opinions, pour conférer avec vn Officier général de ma part, dont ils me prièrent de mander le nom le lendemain, & d'envoyer quelqu'un, pour concerter le temps & le lieu de la conférence, & combien chacun amèneroit de gens de son costé.

Durant que toutes ces choses se régloient, je m'en allai entendre la Messe à l'Eglise de Julianne; & le Curé me venant recevoir à la teste de tous les habitants sous les armes, & suivis de quelques Prestres, me présenta le dais que je refusai, nonobstant cette ambition démesurée, dont l'on m'a voulu accuser, ne l'ayant jamais accepté dans tout le temps que j'ai esté dans le Royaume, quoy que l'on me l'ait offert assez souvent. Au retour de la Messe, on m'amena vn espion, qui ayant esté dans le quartier de Sant Antimo, estoit venu dans le mien, où il fut pris, observant attentivement toutes choses, & se trouvant chargé de lettres qu'il avoit cachées. Je le fis remettre entre les mains de l'Auditeur général, avec ordre, aussi-tôt son procès fait, de le faire pendre sur le grand chemin. Je commandai mes chevaux au sortir de table pour m'aller promener, & me servant de la liberté de la trêve, visiter soigneusement le lieu du combat que nous avions fait la veille: Et comme j'estois à la fenestre, dans l'impatience de l'arrivée de mes chevaux; je vis entrer insolemment de mon logis Miguel de Santis, accompagné de huit ou dix personnes, il me salua avec assez de peine, & mettant pied à terre pour me venir trouver, il fut fort surpris quand le Capi-

taine de mes gardes , sur le haut du degré, l'arresta de ma part , avec tous ses compagnons , & faisant semblant de se mettre en défense, mes gardes se mirent en état de le tuer. Alors saisi de peur, il se mit à pleurer , & se laissa desarmer avec ceux de sa suite. Je les fit tous mener en prison, & pour luy, il fut mis dans vn cachot , avec les fers aux pieds, & aux mains ; je l'envoyai interroger sur l'heure , & luy faisant représenter les pièces de mon passeport qu'il avoit déchirées & foulées aux pieds, il confessa son insolence , & eut recours à demander la vie , que je ne voulus pas luy accorder, le reservant pour faire vn exemple de sa desobeïssance, & peu de respect, & vn sacrifice à la Noblesse , pour m'acquérir leur amitié, en vengeance la mort de Dom Pepe Caraffe, qu'il avoit fait mourir avec tant d'inhumanité , & dont il se vantoit continuellement. Ses camarades confessèrent que c'estoit luy seul, contre leurs sentimens , qui avoit fait arrester les enfans de la Marquise d'Attaviane; & que luy représentant le respect que l'on devoit à mon passeport, il leur avoit dit ne m'en devoir aucun , & ne m'en vouloir point rendre, & accompagnant ses discours insolens & injurieux qu'il tenoit contre moy , d'actions pareilles, il prit le passeport , le mit en pièces, & mit les pieds dessus, jurant qu'il traitteroît ma personne de la mesme manière, s'il la tenoit entre ses mains. Ils luy maintinrent toutes ces choses à la confrontation, aussi-bien que deux valets de la Marquise d'Attaviane , & le Prevost de l'armée. qu'il avoit si témérairement fait arrester.

Je fis rendre tout l'argent & pierreries qui avoient esté pris à ces Cavaliers , pardonnant à ces misérables qui n'avoient d'autres crimes, que celuy de s'estre rencontré à la suite. L'aventure qui m'estoit survenue dans le Marché avec

luy deux jours après mon arrivée , l'arrogance de ses discours , avec le mépris & la haine qu'il avoit fait paroître contre moy, me firent juger qu'il pourroit bien avoir entrepris contre ma vie ; & que je tirerois de luy quelque lumière de ceux qui pourroient avoir de pareilles pensées, & de qui j'aurois à craindre & à me défier. J'ordonnai pour ce sujet qu'on luy donnât la question, qu'il souffrit d'abord avec quelque fermeté, mais elle ne dura gueres; car se sentant pressé des tourmens, il avoua qu'il avoit résolu de me tuër, & qu'il ne faisoit qu'en épier les occasions ; Qu'il avoit déjà vne fois manqué son entreprise ; Et que la grande aversion qu'il avoit contre moy , ne venoit point de l'amitié qu'il eût pour les Espagnols: mais de la rage qu'il avoit contre toute la Noblesse qu'il eût voulu détruire jusques au dernier, & les mettre en pièces, & déchirer comme il avoit cruellement fait le frere du Duc de Malalonne, n'ayant point d'autre regret de mourir que de n'avoir pû luy en faire autant; Qu'il me considéroit comme leur ami, & leur protecteur, qui ne souffrierois jamais que l'on leur fit quelque violence; Que c'estoit pour cela seul qu'il se vouloit défaire de moy, afin de pouvoir par après à leur égard se contenter & se satisfaire. En deux ou trois jours de temps son procès fut achevé, & il fut condamné d'avoir le col coupé , la teste mise sur vn poteau, & son corps pendu par vn pied, comme on a de coûtume d'en user avec les assassins & les traîtres. Je fis différer son exécution , pour attendre l'occasion de m'en prévaloir avec la Noblesse, & d'en tirer quelque avantage.

Revenant donc à la réponse qui me fut rapportée d'Averse , elle m'obligea de renvoyer mon Trompette avec ledit Luigi Landi, pour dire de ma part à Monsieur le Duc D'Andria , que j'avois résolu d'envoyer

d'envoyer le Baron de Modène Mestre de Camp général , pour conférer avec la personne qui devoit estre nommée de leur part, pour leur reglement du quartier entre nos troupes ; Mais ayant appris avec joie, que l'on avoit jetté les yeux sur luy, pour venir faire ce traicté , j'avois crû n'estre pas trop bon moy-mesme, pour me rendre au lieu dont nous conviendrions, dont je luy laissois le choix, ayant tant de confiance en sa parole, que je me trouverois avec pareil nombre de gens que luy, en quelque lieu qu'il me voulût marquer.

Ma civilité fut fort bien reçue, & l'on y répondit avec toute la galanterie imaginable. Mais craignant que les Espagnols ne rompiissent cette entreveuë qui leur donneroit beaucoup de soupçon , s'ils en estoient avertis , & que je croyois fort nécessaire à l'exécution de mes desseins ; j'avois donné l'ordre audit Landi, de convenir du lieu des Capucins d'Avverse, également distant de la ville, & de mon quartier ; Que chacun amèneroit pour sa seureté cent cinquante chevaux , & deux cens mousquetaires, pour faire garder les avenues ; Que l'on avanceroit des corps de garde, & des sentinelles de peur d'estre surpris ; Que les troupes de part & d'autre n'approcheroient pas de cinq cens pas du lieu où nous serions ; Que nous viendrions chacun avec nos pistolets , & nos épées, accompagnez de dix personnes, avec vn Aide de Camp pour porter les ordres à nos gens , quand il seroit nécessaire de les faire avancer, ou reculer, suivant que nous le jugerions à propos ; Que l'on n'amèneroit de chaque parti qu'une douzaine de laquais ou d'estafiers pour tenir les chevaux ; Et que nous nous rendrions le dix-huitième du mois de Decembre sur les deux heures après midi , au lieu destiné. Beaucoup de Cavaliers ayant curiosité de me voir , voulurent accompagner

le Duc d'Andria, & après bien des contestations, le sort tomba sur Dom Fabricio Spinelli, Dom Scipion Pignatelli, Dom Carlo Caëttano, Carlo Marullo Chevalier de Malte, Dom Cefare de la Marra, Jolep Papalette Capitaine de cavalerie, Juan Jacobo Affati, Baron de Canosa, Dom Francisco de Tassis, vn Cavalier Espagnol, & l'Aide de Camp Battimiello. Pour moy je menai de mon costé, le Baron de Modène Mestre de Camp général, le sieur de Cerisantes, le sieur de Taillade, Augustin de Lietto Capitaine de mes gardes, Antonio Tonti Gentil-homme Romain, le sieur Dessinar Gentil-homme du Comtat, Onoffrio Pissacani, Jomo Sant-Apollina mon Escuyer, Cicio Battimiello, Aniello de Falco Général de l'artillerie, & Pepe Palombe pour porter mes ordres, comme mon Adjudant général.

Le jour estant venu, où tout ce que je souhaitois le plus ardemment depuis mon entrée dans Naples m'estoit arrivé, de pouvoir moy-mesme tâter les sentimens de la Noblesse, & d'employer de vive voix toute l'adresse que je pourrois pour l'attirer à moy; je m'y préparai avec autant de joie que d'espoir, que cette conférence ne pourroit que produire vn bon effet: puis que, ou je la gagnerois par mes civilitez, & par mes raisons, ou je la rendrois suspecte aux Espagnols, qui par leur défiance, & mauvais traitemens la forceroient avec le temps de recourir à moy, & se venir jeter entre mes bras. J'envoyai querir les deux Officiers que j'avois pris à la dernière escarmouche; & que j'avois fort bien traittez; je leur proposai après avoir loué leur valeur, & témoigné de l'estime pour eux, de prendre employ, les tentant par les avantages que je leur ferois: mais m'ayant répondu que la fidelité des Bourguignons estoit inébranlable, & qu'ils vou-

loient mourir pour le service du Roy, duquel ils estoient nais sujets, je leur dis que je les en aimois moins, mais que je les en estimois davantage; Qu'il estoit juste qu'ayant esté pris de ma main, ils se prévalussent de ma courtoisie, qu'ils estoient libres, & qu'ils pouvoient s'en retourner; & leur faisant rendre leurs armes, & leurs chevaux, & donner quelque argent, je les fis accompagner par vn Trompette pour me rapporter quand le Duc d'Andria monteroit à cheval pour me trouver aussi-tôt que luy à nostre rendez-vous, & le disposer à m'accorder plus librement le quartier, par l'exemple que j'avois commencé de donner, d'en user honnestement avec les prisonniers de guerre. Ces deux-ci ne se pouvant assez louer de ma bonté, en dirent tant de choses, que toutes leurs troupes en furent ébranlées, & prestes à se débänder pour me venir servir.

Cependant, j'envoyai reconnoître tous les environs des Capucins, de peur de quelque embuscade, & visiter exactement tout leur Convent; je fis mettre toutes mes troupes sous les armes, monter à cheval toute ma cavalerie, à la teste de mon quartier, saisir tous les passages pour favoriser ma retraite, & me tins prest à marcher, avec le nombre dont nous estions convenus, aux premières nouvelles que je recevrois. Je ne tardai guères d'en avoir, & marchant jusques à mille pas du lieu de nostre conférence, je fis faire alte, & envoyai reconnoître ces Messieurs, qui ayant fait le mesme de leur costé, & nous estant assurés de la bonne foy les vns des autres, nous nous avançâmes, & nous trouvâmes en mesme temps en présence, l'escorte estant demeurée à la distance dont nous estions convenus.

Le Duc d'Andria venant à moy, mit pied à

terre , à trente pas, & descendant de cheval je courus à luy les bras ouverts , & après beaucoup d'embrassades & de témoignages d'amitié & d'estime, il me présenta tous ces Messieurs qui l'accompagnoient ; comme aussi je le fis saluer par tous ceux de ma suite. Après quoy , il me témoigna la joie qu'il avoit d'avoir esté choisi pour cette conférence & l'obligation qu'il m'avoit, au lieu d'y envoyer quelqu'un de ma part, d'y avoir voulu venir en personne, qui estoit un honneur qu'il recevoit comme il le devoit , & dont il conserveroit toute sa vie & la mémoire , & la reconnoissance. Je luy répondis que sachant & son mérite & sa naissance, je ne pouvois ni ne devois faire moins , étant trop bien informé de la grandeur & antiquité de la Maison des Caraffes , dont il estoit le Chef, & en soutenoit la dignité par sa vertu & son courage, & mille autres bonnes qualitez personnelles qui luy acqueroient une si générale estime ; Que je souhaitois passionnément son amitié , & estois venu exprés pour la luy demander. Il ajouta que la curiosité qu'il avoit de me connoître, avoit esté satisfaite il y avoit deux jours , m'estant fait voir de si près l'épée à la main qu'il avoit aisément pû remarquer tous les traits de mon visage ; Qu'il y avoit eû & honneur à acquiescer & satisfaction à m'approcher ; Mais que j'estois un si dangereux ennemi , que cette curiosité n'estoit ni facile à contenter , ni sans un péril extrême ; Qu'au reste il m'avoit vû faire des choses si extraordinaires , qu'il n'avoit pas esté nécessaire de demander mon nom , puisque toute la Noblesse avoit jugé avec luy , qu'il falloit nécessairement que ce fût moy , n'y ayant point d'autre personne dans le monde , capable de soutenir tout seul un combat dans un chemin , abandonné , comme il m'avoit vû , trois fois de toutes mes troupes

épouvantées, sans que l'on pût reconnoître en moy d'autres sentimens que d'une extrême fierté contre un grand corps de cavalerie que j'avois sur les bras, & de chagrin de n'estre pas suivi ; & que si j'eusse esté à la teste de gens assez braves pour m'accompagner dans les dangers, où je les menerois, qu'il ne croyoit pas que je pusse rien trouver de difficile, ni qu'il y eût de puissance capable de résister à ma valeur ; Qu'il avoit vû avec quelque déplaisir qu'elle estoit si mal secondée, qu'il m'en avoit mesme donné des marques de tendresse, & de vénération, en ne me voulant voir ni mort ni prisonnier, lorsqu'ayant reconnu que je ne pouvois éviter ou l'un ou l'autre, j'avois pû remarquer qu'il s'estoit venu mettre à la teste de ses troupes, & leur avoit commandé de faire alte, pour empêcher qu'ils ne s'attachassent si vertement à ma poursuite.

A ce discours si galant, je repartis que l'estime que je faisois de tous les Cavaliers Napolitains avoit failli à me coûter cher, puisque c'estoit plutôt l'envie de me faire aimer & considérer d'eux, qui m'avoit donné du cœur & de la hardiesse, que le sang que j'avois hérité de mes ancêtres, & que j'aurois eû honte la première fois que je paroissais devant eux d'avoir plutôt fait remarquer ma taille, que mon visage ; Que l'exemple de ce que je leur voyois faire de si bonne grace, m'engageoit à les imiter, pour faire naître par la sympathie, quelque sorte d'inclination pour moy ; Que j'avois bien reconnu ce qu'il avoit voulu faire d'obligeant, dont je voulois demeurer d'accord, pour ne pas affoiblir la reconnoissance que j'en desirois conserver toute ma vie, quoy que je ne fusse pas en fort grand péril, étant soutenu par de l'infanterie, comme je l'avois à mon grand regret fait voir, aux dépens

de quelques-vns de ses camarades. A quoy m'ayant reparti qu'il me voyoit avec douleur à la teste d'un nombre de canaille indigne d'avoir un Chef tel que moy, dont les vertus égaloient la naissance, & que je mériterois d'estre mieux accompagné ; Je luy répondis avec un grand soupir qu'il seroit aisé, s'il vouloit, avec toute la Noblesse, se résoudre à me voir combattre pour leur liberté, & employer mon sang, & ma vie, pour les tirer des fers qu'ils portoient, trop pesans pour estre soufferts plus longtemps ; Les personnes de leur cœur & de leur qualité n'estant pas nées pour mourir esclaves, mais pour vivre avec l'honneur, les avantages & les prérogatives, à quoy le Ciel les avoit destinées, en leur donnant une naissance si illustre. Il me reparti qu'ils s'estimoient glorieux d'employer leurs vies pour le service d'un Roy, dont ils estoient nés les Sujets ; Que leur fidelité leur rendoit douce la domination de leur Maître ; & que jamais un joug n'estoit pesant, que l'on portoit avec plaisir, & sans contrainte ; & qu'ils ne pouvoient mieux employer leurs vies qu'à châtier une troupe d'infames revoltés, qui vouloient ébranler une Couronne, de laquelle l'honneur & le devoir engageoient tous les Cavaliers d'estre le soutien ; & que comme il en estoit le plus zélé, il prétendoit aussi donner l'exemple à tous les autres.

Je vis que nous nous engagions trop avant pour parler en public, & croyant qu'en particulier je découvris plus aisément ses sentimens, faisant signe à ceux de ma suite d'entretenir ses camarades, je luy proposai d'entrer dans l'Eglise, où ayant fait nostre prière, nous nous assîmes sur un banc, & commençâmes une conversation plus libre & plus importante. Il me dit regretter avec des larmes de sang, de voir qu'une personne pour qui il avoit déjà le

cœur attendri, par des sentimens d'affection, d'estime, & de respect, d'un sang si illustre, & même de celui de leurs anciens Rois, qui l'obligeoit d'avoir une particulière vénération pour moy, dont les ancestres avoient soutenu la Religion Catholique en France, & qui s'estoient acquis par tant de belles & grandes actions, l'admiration de toute l'Europe, & qu'en ayantherité les hautes vertus, pouvois non seulement les imiter, mais les surpasser par tous les talens, dont le Ciel m'avoit si avantageusement partagé, fût exposée à tant de périls, pour soutenir les intérêts d'un Peuple revolté, cruel, ingrat, traître, & léger, qui ne recompensoit les services que l'on luy rendoit que par des massacres, & des cruautéz, dont le Prince de Masse estoit un assez malheureux exemple; fût venue en une felouque au travers d'une puissante armée, méprisant la tempeste, & les fortunes de la mer, dans une saison si dangereuse, poursuivie de tant de galères, & tant de différens bâtimens à rame, préparez à sa perte, s'exposer dans un lieu où il n'y avoit qu'à hazarder sa réputation, & sa vie, pour chercher une mort aussi assurée, que pleine de honte & d'infamies, sans estre appuyée d'une armée navale, abandonnée de tout secours hors de celui de sa vertu, & de son courage, sans avoir un homme à qui se fier, ni capable de le soulager, & exécuter ses hautes entreprises; avec des puissances en teste si considérables, que la seule pensée seroit capable de faire trembler les plus déterminez, & dont le risque avoit plus d'air d'une action d'un désespéré, que de celle d'un Prince généreux, brave & ambitieux; Qu'il n'y pouvoit penser sans douleur; Qu'il me conjuroit d'y vouloir faire une sérieuse réflexion, & considérer sans préoccupation ce que j'avois à

espérer & à craindre. Il me dit de plus, qu'il voyoit bien que je me flattois de l'espérance de pouvoir attirer tous les Cavaliers dans mon parti, à quoy je ne devois pas m'attendre; Qu'il estoit vray qu'il n'y en avoit pas vn qui n'eust pour moy beaucoup d'estime, de respect & d'amitié, & qui ne crût m'estre redevable de la cessation de l'incendie, & sacagement de leurs maisons, de se voir depuis mon arrivée garenti des insolences & outrages du menu peuple, & qui n'attribuât à mes soins & à ma protection la conservation des biens qui leur restoient, des personnes de leurs proches, & de l'honneur de leurs familles, dont ils ne seroient jamais ingrats: Mais qu'à bien considérer, je n'avois nul intérêt dans cette affaire, puisque je n'y prenois de part que celle que m'y donnoit le commandement des armes du Peuple que je servoais, & dont je n'estois pas le maître, puisque Gennare en estoit le Chef, que les gens de qualité ne voudroient jamais reconnoître; Qu'il me croyoit trop généreux pour avoir le dessein de leur conseiller, & qu'ils avoient trop de vanité & de gloire, pour se soumettre à des canailles, qu'ils avoient toujours tenu sous leurs pieds; Que ce ne seroit pas se mettre en liberté, mais se rendre esclaves d'un menu peuple, duquel ils voyoient avec douleur & ressentiment les mains encore degoutantes du sang de leurs proches, dont la vengeance leur auroit esté aussi assurée que prompte, si ma venue, ma vigueur, & ma conduite n'en avoient retardé l'exécution, par le courage & la résolution que je faisois voir à soutenir un si méchant parti; Que leur honneur, & leur naissance les rendant les soutiens de la Couronne de Naples, les obligeoient à pousser jusqu'au bout leur fidélité; Que je pouvois juger de leur zèle, ayant fait un corps d'armée à leurs dépens, & fai-

sans la guerre sans crainte d'exposer à la rage des
 revoltez leurs biens & leurs familles : Qu'ils fai-
 soient gloire d'employer jusqu'au dernier sol, &
 répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang
 pour conserver cette Couronne au Roy leur Maî-
 tre ; quoy qu'à m'en parler franchement, ils n'espé-
 rassent pas d'en tirer d'autre récompense, que celle
 d'avoir satisfait à leur devoir, & qu'il estoit &
 beau & généreux de tout sacrifier, après avoir esté
 si mal traittez & si peu considérez qu'ils avoient
 esté jusques ici des Espagnols ; ne s'attendant pas
 mesme d'estre remerciez de ce qu'ils faisoient de si
 bon cœur, & qui leur coûteroit leur ruine totale ;
 mais qu'ils se contenteroit de faire voit à toute
 l'Europe, qu'ils avoient sans ordre consumé tous
 leurs biens, & hazarde leurs personnes pour sau-
 ver vn Etat qu'ils pouvoient laisser perdre sans cri-
 me, en ne s'opposant point au cours des choses,
 & ne s'appliquant qu'à la défense de leurs terres,
 & à la conservation de leur fortune Et qu'enfin ils
 me voyent avec déplaisir à toutes les heures du
 jour en danger de la vie, ayant à craindre le
 poison, l'assassinant, & la trahison ; Que je ne pou-
 vois pas seul résister à tant d'oppositions que je
 verrois naître tous les jours ; Que je ne devois
 faire aucun fondement sur des gens sans-cœur &
 sans honneur, qui m'abandonneroient comme ils
 avoient fait deux jours auparavant dans toutes les
 occasions de guerre ; Qu'il falloit assurément que
 l'on m'eût fait dans Rome vn état fabuleux des for-
 ces du Peuple, puisque j'estois venu le servir ; mais
 qu'ils ne doutoient pas, qu'ayans reconnu les arti-
 fices malicieux, dont l'on auoit vsc pour m'enga-
 ger, je ne me fusse déjà repenti plus de cent fois
 de m'estre si légèrement jetté parmi vne si infame
 canaille ; Que je devois considérer qu'au moindre

mauvais succès , dont suivant sa coutume , elle me voudroit rendre responsable , ou à la première sédition qu'exciteroit quelque fol , ou quelque emporté , dont le crédit viendroit de crier plus haut que les autres , l'on me couperoit la teste , & me traineroit-on par les rues ; Qu'il savoit déjà qu'en deux ou trois rencontres , l'on m'avoit perdu le respect , & que si j'y avois remédié avec hardiesse & résolution , je n'aurois pas toujours la même fortune , quoy que j'eusse toujours le même cœur , & que pour peu qu'elle me manquât , je perdrois infailliblement la réputation & la vie ; Qu'il étoit venu exprès pour me représenter toutes ces choses , de la part de la Noblesse , & m'offrir en cas que je voulusse me retirer à Rome de m'accompagner en corps , jusques-là : Que comme mon serviteur il me conseilloit de prendre cette résolution , puisque je ne pouvois , ni ne devois me mettre dans l'esprit la pensée d'aucun établissement de fortune par le Peuple , qui n'est capable que de faire des tumultes , & exciter des séditions ; Les révolutions des Monarchies , ni les changemens de dominations , ne se faisant que par la Noblesse , qui ne pouvoit jamais m'être favorable dans les espérances dont je me serois peut - être flatté , la dépendance & l'attachement que j'avois avec le Peuple , l'empêchant de pouvoir se réunir à moy , qui ne croirois pas aussi bien luy avoir obligation de mon établissement , dont le Peuple auroit jetté les premiers fondemens.

Je commençai par le remercier des bons conseils qu'ils me donnoit , aussi-bien de la part de toute la Noblesse , que de la sienne particulière , que je n'étois pas en volonté de suivre , ne le pouvant ni avec bien-séance , ni avec honneur : Je luy dis même que je croyois qu'il avoit assez bonne opinion de

moy, pour ne s'y estre pas attendu ; Que je n'avois pes tenté vn passage si hazardeux , pour perdre la gloire qu'il m'avoit acquise , en faisant passer pour vne action d'i nprudence , ce que j'avois entrepris de si bonne grace, & avec tant de résolution ; Que je n'avois rien vû dans Naples qui m'eût surpris ; Que j'avois prévû tous les périls où je me voyois exposé , & m'estois mesme imaginé avoir à courre plus de fortune que je n'en trouvois pas ; Que la réputation ne s'acqueroit pas sans danger ; Que la passion que j'avois de servir la Couronne , dont j'avois l'honneur d'estre nay sujet , m'avoit fait résoudre à tout ; Que je considérois de sang froid tous les bons & mauvais succez de la Fortune , & cherchois tous les moyens d'avancer les vns , & remédier aux autres ; Et que mettant dans vne balance d'vn costé l'honneur , & la gloire que j'avois à acquérir , & de l'autre , toutes les sortes de risques que j'avois à courre , je me sentoient tellement animé & confirmé dans mes desseins , que rien au monde ne seroit capable de m'en faire perdre la pensée ; Que je ne m'estois point engagé si légèrement, qu'il pouvoit croire ; Que si l'on m'avoit vû passer tout seul dans vne felouque au travers de l'armée d'Espagne, & mépriser tous les périls , que tout autre que moy auroit pû craindre avec raison, que ce n'estoit point que j'eusse comme vn Chevalier errant fabuleux , défendre vn Peuple contre de si grandes puissances de terre , & de mer , que j'avois à combattre , ni faire tout seul la conqueste d'vn grand Royaume ; mais qu'ayant appris que tout le Monde avoit perdu cœur dans Naples , j'avois crû m'y devoir jetter, pour les animer , & leur en faire reprendre, & donner temps à l'armée navale de France d'arriver , avec tous les secours qui me seroient nécessaires, non seulement pour la conser-

vation de la ville , mais pour chasser les Espagnols de tout le Royaume , dequoy j'espérois de venir bien-tôt à bout. En effet j'ai pourveu, luy dis-je, à toutes choses ; Il vient vne puissante armée à mes ordres, qui est présentement à la voile , & dont le vent seul peut retarder l'arrivée ; vous la verrez bien-tôt venir brûler & couler à fond la flotte d Espagne ; elle est équipée de tout ce qui peut estre nécessaire , au lieu que je sai que l'autre est entièrement desarmée ; Elle me conduit des vaisseaux chargez de bled , m'apporte des munitions de guerre, de l'artillerie & de l'argent ; Il y a dessus, vn grand corps d infanterie, pour me débarquer, en tel nombre que je croirai en avoir besoin , & quantité de cavaliers démontez, que quand j'aurai vne fois mis à cheval , rien ne me peut empêcher d'estre maistre de la campagne. Je suis bien aise de vous donner cét avis, & à toute vostre Noblesse, pour vous faire voir que je ne suis point chimérique, & que sans me flatter, je puis me vanter de faire bien-tôt la loy, & non pas de la recevoir. Je plains son aveuglement, de ne pas penser à elle, & je crains bien que si elle n'ouvre les yeux pour chercher sa seureté, elle ne se trouve irréparablement enveloppée dans la ruine des Espagnols. Ne croyez point que j'aye dessein de vous faire faire de fausses démarches , je vous aime trop pour vous précipiter ; Je veux que vous fassiez des réflexions , mais que vous ne resolviez ni n'exécutiez rien, que vous n'ayez vérifié tout ce que je vous dis. Si vous estes vnis avec les Espagnols, les forces de France jointes au Peuple , se déclareront contre vous ; L'on pourra songer à l'établissement d vne République Populaire , vous en aurez regret , & en estant vne fois exclus, vous ne pourrez pas y reprendre le rang & l'autorité qui raisonnablement vous y sont acquis. Vous me direz que

l'exécution de ce projet est difficile, tant que vous y ferez opposer : j'en demeure d'accord, & que mesme vous l'empêcherez ; mais ce ne pourra estre que par vne grande effusion de sang , par la destruction de toutes vos familles, par la ruine de vos biens, & par la désolation de tout le Royaume, que vous aurez rendu le théâtre de la guerre , peut - estre pour plusieurs années ; au lieu que réunissant tous les corps de cét Etat dans vn mesme intérêt , comme naturellement ils n'en doivent point avoir de séparer, la liberté, & l'affranchissement de la cruelle domination d'Espagne , n'est qu'un ouvrage de peu de semaines : Et comme vous en devez profiter plus avantageusement que le Peuple , il est bien juste que vous preniez vostre part de la peine & du travail , & il ne seroit pas honorable que vous luy en laissassiez toute la gloire , & voulussiez en avoir le profit. Ce seroit moy seul qui en ce cas la pourroit prétendre , ayant le commandement de leurs armes entre les mains ; Mais je la veux bien partager avec vous , afin d'en faire de mesme des avantages de la Fortune qui la doivent suivre. Ne croyez pas que je veuille par là vous conseiller de vous venir mettre à ses pieds ; je hai trop la canaille, & aime trop les gens de qualité , pour estre capable d'une pensée pareille. Si l'autorité de Gennare vous choque, vous en ferez bien-tôt défaire , car je vous donne ma parole qu'à mon arrivée à Naples, je la luy osterai, & vous la saurez bien-tôt toute entière entre mes mains ; je vous promets que je n'y ferai pas huit jours , que vous ne m'y sachiez le maître , & que l'on n'entende plus parler d'autres ordres que des miens ; les choses y sont si bien disposées , que personne n'est plus en état de s'y opposer ; Je m'y suis fait aimer des honnestes gens , & si fort craindre de la populace , que je suis plus absolu que vous n'y

avez vû autrefois Mazanielle. Quand les affaires seront en ce point , & que vous voudrez venir à moy , vous me trouverez toujourns vous attendant les bras ouverts , pour vous recevoir , prest à vous rendre toutes sortes de services , & de marques d'estime , & d'amitié ; & pour vous en oster toute répugnance , sachez que je suis ennemi du desordre , de l'insolence , & du tumulte ; Que je les ferai cesser , rétablirai la justice & le repos , ferai rendre le respect qui se doit aux personnes de qualité , & mettrai la canaille dans le mépris , la sujction & la dépendance qu'elle en doit avoir , & dans laquelle elle a toujourns esté avant les révolutions. Je punirai tous les incendaires^o , & tous ces gens accoustumés à sacager les maisons, j'immolerai au ressentiment des proches , tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang des Cavaliers : & pour commencer , je tiens dans les fers Miguel de Santis, qui massacra si cruellement le pauvre Dom Pepe Caraffe ; je vous le veux sacrifier, & à toute vostre parenté , & avant qu'il soit six jours , vous verrez sa teste sur vn poteau à la porte d'Averse, & son corps pendu par vn pied à vn arbre du grand chemin. Ce sont là les marques que je veux vous donner de mon credit & de ma puissance, aussi-bien que de l'amitié que j'ai pour toute la Noblesse , & du dessein que j'ai de rechercher tous les moyens de m'en faire aimer, en luy rendant toute sorte de service; esperant aussi, qu'après avoir vû toutes ces choses , plus pour son intérêt, que pour le mien , elle songera à prendre de bonnes mesures, & se garentissant d'estre envelopée dans la ruine des Espagnols , travaillera, comme la prudence le veut, à en profiter, & en tirer des avyntages.

Je luy dis ensuite, que je louois son zèle & sa fidélité pour l'Espagne , qui seroit infailliblement

payée, d'ingratitude ; & qu'elle se devoit assurer que tous les services qu'elle rendoit estoient autant de crimes ; puisque la Politique raffinée de ses Ministres feroit résoudre la perte des personnes qu'ils ne pourroient récompenser suivant leurs mérites, & dont après ils craindroient le ressentiment, qu'attireroient avec raison leur mépris & leur ingratitude ; Qu'il estoit plus aisé de causer la perte d'un Royaume que de le conserver, & le maintenir, contre les decrets du Ciel & des révolutions générales, & qu'ils ne voudroient pas se mettre dans le péril de dépendre des caprices de la Noblesse, qui pourroit, quand il luy plairoit, leur ôter une Couronne, qu'elle auroit soustenüe avec tant de générosité & de courage ; Qu'ils savoient bien qu'il n'y avoit pas un Cavalier qui n'eût le poignard dans le sein, & qui ne fût outré des injures & mauvais traitemens qu'ils luy avoient faits ; Qu'ils ne compteroient pas à obligation la dépense d'avoir armé pour eux, & d'avoir assemblé un corps de troupes si considérable, qui les avoit jusques ici garentis d'estre chassés, & avoit conservé toutes leurs places ; Qu'ils attribueroient cette résolution à la haine conçue contre le menu peuple, & à la vengeance que l'on vouloit faire de leur insolence, des sacagemens de leurs maisons, & au ressentiment du sang de leurs proches qu'il avoit répandu si barbarement : Qu'enfin le Conseil d'Espagne craignoit tout, & ne s'obligeoit de rien, châtoit, & ne récompensoit jamais, tenoit pour ennemis ceux dont l'autorité leur faisoit ombrage, appréhendoit une révolution, & ne songeoit qu'à perdre ceux qu'il voyoit capables de la faire ; & dans sa défiance naturelle s'appliquoit à prévenir ceux qu'il croyoit en état de faire du mal quand ils voudroient : Qu'avec douleur je voyois tous les Cavaliers dans ce péril, & luy,

pour estre le plus puissant , & le plus considérable, dans vn plus grand que tous les autres ; Qu'il devoit s'imaginer qu'il se rendroit coupable à faire de belles & généreuses actions ; & qu'enfin sa perte étoit inévitable , aussi - bien que de tous ses compagnons, puisque dans celle des Espagnols ils seroient misérablement enveloppez ; & qu'ils périroient certainement , s'ils remettoient leurs affaires & rétablissent leur autorité , ne se pouvant garantir de leur sévérité ni de leur défiance ; Qu'il ne se faisoit point avec eux de fautes légères ; Qu'ils appelloient trahison , & entreprises tout ce qui leur donnoit du soupçon ; qu'ils en prenoient sans fondement, Qu'ils seroient plus coupables à leur égard , que ceux du peuple qui s'estoient révoltez , en s'opposant à leurs insolences, & prenant le soin d'étouffer, comme ils faisoient, les séditions générales de tout le Royaume , & empêchant le bouleversement de l'Etat ; Qu'ils connoissoient trop leur dissimulation , pour y devoir prendre confiance ; Et qu'après beaucoup de belles paroles & de specieuses apparences, le temps viendrait qu'ils ressentiroient les effets de leurs cruelles maximes , sans pouvoir s'en parer.

Il goûta toutes mes raisons, & fut contraint d'en demeurer d'accord ; Il me repartit qu'il avoit bien considéré tout ce que je luy représentois si judicieusement , mais qu'il continueroit , comme il avoit commencé , & que jusques à la mort, il vouloit satisfaire à ses obligations. La première que vous ayez, luy dis-je, est de conserver vostre païs, & le garantir d'une ruïne totale, & toute vostre Noblesse , & vostre famille particulière , de périr misérablement ; Et vous serez à jamais blâmable, si ayant pû prévenir tant de maux , dont vous estes menacé, vous attirez par opiniâtreté, la famine, la guer-

re, les incendies, les meurtres, & les facagemens, & vous vous rendez le destructeur de vostre patrie, en pouvant en estre le conservateur. Ce n'est point vous qui avez commencé le soulèvement de l'Etat, mais qui ne pouvant appaiser, vous en servirez, pour luy procurer le repos, & la liberté : les Espagnols seront les seuls coupables de cette révolution, leur mauvaise & violente conduite ayant attiré la haine générale des peuples, & leur négligence, & leur foiblesse leur ostant les moyens de se garantir de leurs ressentimens. Ainsi vous ne les abandonnerez point, qu'après qu'ils se sont abandonnez eux-mêmes, & vous autres Messieurs les premiers, à la violence & barbarie d'une populace desespérée. Estes-vous obligez de faire l'impossible pour des gens qui se sont laissez accabler faute de prévoir, & de se précautionner contre vn malheur que l'on peut dire qu'ils ont bien voulu se procurer, puisqu'après tant d'avis reïterez, ils n'ont pas changé de conduite ? Pouvez-vous maintenir toujours à vos dépens les troupes que vous avez levées dans une guerre, qui selon toute apparence, doit estre de longue durée ? Vous serez épuisez dans peu de temps, ne pouvant rien tirer du revenu de vos terres, & je ne pourrai pas toujours empêcher que l'on ne les ruïne, & que vos maisons ne soient razées, quand vous vous serez opiniâtres contre toute raison, & au préjudice de vos intérêts propres à demeurer les armes à la main contre moy. Quand la nécessité vous forcera de les mettre bas, vous serez ruinez, & n'aurez plus de considération dans aucun parti, n'estant plus en estat ni de favoriser, ni de nuire. Prévenez par vostre prudence cet inconvenient inévitable, qui vous feroit perdre le crédit & la réputation. Je ne vous demande pas de vous joindre à moy, il ne seroit pas honneste pour vous,

de le faire si légèrement, ni raisonnable à moy, de vous le proposer, prenant vn soin particulier de vôtre honneur; il faut que vous ayez auparavant vû ce que je vous ai promis: Mais vous devez vous retirer chacun dans vos terres, pour songer à leur conservation, & vous donner le temps de voir le cours des choses, & prendre avantageusement vostre parti. J'aurai grand sujet de me louer de vous, & les Espagnols n'en auront aucun de se plaindre, leur faisant connoître que vous avez fait pour eux tout ce qui vous estoit possible, que vous avez levé & entretenu des troupes à vos dépens; que faute d'argent, vous ne pouvez plus tenir ensemble; Que vous allez essayer d'en amasser d'autre, & tâcher de conserver le peu de bien qui vous reste, ayant mangé le surplus dans leurs intérêts. Je vous donnerai non seulement des sauvegardes, mais le commandement de vos terres, aux personnes que vous me nommerez, la constellation qui domine, faisant que le moindre petit village veut avoir vn Chef & faire la guerre. J'empêcherai que l'on ne parle de l'établissement d'une République, jusques à tant que vous puissiez y prendre la part que vous devez avoir dans le gouvernement, & dire vostre sentiment sur la forme de son établissement.

Le mien, & celuy de toute la Noblesse, me dit-il, est que la République ne nous estant pas propre, nous ne pouvons, ni ne voulons jamais en ouïr parler; nous ne souffrirons jamais que le Peuple partage l'autorité avec nous, & nous sommes d'un génie si agissant, & naturellement si glorieux, qu'il nous est impossible, sans nous entremanger les vns les autres, de nous voir beaucoup dans vne égalité de puissance: Il en arriveroit infailliblement des divisions, des haines, & des jalousies, qui feroient absolument ruiner & perdre le païs. Nous sommes

naïs pour l'Etat Monarchique , nous ne saurions nous passer d'un Roy; Il faut qu'une autorité suprême nous tienne en paix & en repos, en appaisant nos dissensions , & nos inimitiez , à quoy nous portent le naturel , & l'éducation que nous avons eüe ; & cela supposé, il faut de nécessité , que nous nous résolvions à perdre & les biens , & la vie pour nous conserver sous la domination de nostre Roy, quelque rude qu'elle soit ; nous y sommes accoutumés , & nous croyons que celle de France ne nous seroit pas plus douce ; nous ne gagnerions rien à ce changement, & peut-estre y pourrions nous perdre; nous verrions tout de même nostre nation soumise à des étrangers , nos charges, nos emplois, les gouvernemens de nos places & de nos Provinces entre leurs mains, nos biens & nos richesses passeroient, à l'ordinaire , dans un autre païs , que nous enrichirions en nous appauvrissant, & nous serions toujours forcés de faire la cour, & fléchir le genouil devant un Vice-Roy , qui ne seroit pas nay plus que nous autres. Par-là , vous voyez bien que ce ne seroit pas amender nostre condition, & de plus, l'humeur Espagnole est plus sortable à la nostre , la Françoisë estant & trop enjoiüe , & trop galante, pour des gens sérieux & jaloux, comme nous le sommes naturellement.

Je luy repartis qu'à tort il prenoit ombrage de la France, qui prétendoit contribuer de ses forces, & de ses assistances, à mettre le Royaume de Naples en liberté, & le tirer de captivité , & d'esclavage , sans autre intérêt que la gloire de secourir des opprimés, cōme elle avoit fait les Princes d'Allemagne, qui avoient eüe recours à sa protection, & l'avantage de faire perdre à ses ennemis une Couronne , dont ils tiroient leurs principales forces , pour résister à ses armes victorieuses : Que le Roy connoissoit

top ses véritables intereſts , pour ſonger à leur domination , qui luy attireroit peut eſtre leur haine , & aſſeurémēt la jalouſie de tous les Princes d'Italie , qui ſeroient par - là engagez à ſe liguier enſemble contre luy , & qu'ainſi il ſe procureroit beaucoup de fâcheux embarras , ſans ſe prévaloir d'aucune choſe ; qu'au contraire il gagneroit les cœurs de tout le monde , tant de la Nobleſſe que du Peuple , à chaſſer leurs ennemis communs , & leur laiſſant après le choix & la liberté de ſe faire vn maſtre tel qu'ils voudroient , en cas qu'ils ne ſ'en puſſent paſſer , lequel ſeroit obligé de recourir à luy pour ſe maintenir ; & qu'ainſi l'intéreſt commun vniroit touſjours leurs forces de mer , qui ſeroient en eſtat d'opprimer celles des Eſpagnols , d'autant plus aſſoiblies , que celles de France ſe verroient accruës ; & que pour oſter à tout le Royaume l'inquiétude qu'il pourroit avoir d'un ſi puiffant ſecours , ſon armée ſe tiendrait preſte pour entreprendre tout ce que je jugerois à propos , ſans débarquer aucune choſe , ni vn ſeul homme , que quand je le demanderois ; & que c'eſtoit là l'ordre , que j'avois eü charge particulière de leur faire entendre : Et qu'ainſi il avoit ſujet , avec tous ſes amis , d'avoir l'eſprit en repos , & d'eſtre perſuadez que s'il avoit à changer de maſtre , ils n'en auroiēt jamais vn que de leur choix ; Qu'ils pouvoient en prendre vn parmi eux , s'ils trouvoient quelqu'un à qui le reſte de la Nobleſſe déferât aſſez , pour luy vouloir obeïr ſans répugnance ; Que s'ils vouloient vn étranger , nous avions en France deux Princes , l'un oncle du Roy , Prince fort ſage , & fort modéré , & qui aimant le repos , penſeroit à le leur conſerver avec application ; L'autre ſon frere , encore enfant , d'un eſprit fort viſ , & qui donnoit de grandes eſpérances , qui pouvant eſtre élevé parmi eux , & prendre

les humeurs , & les manières de se gouverner , du païs , l'on pouvoit dire , qu'ils se formeroient vn Roy à leur mode, qui n'estoit pas vn petit avantage. Que si quelque raison particulière les empêchoit de s'arrêter aux choix de l'un de ces deux Princes ; que l'Italie leur pouvoit fournir d'assez bon sujets, ou bien le reste de l'Europe , & qu'enfin quel que fût celui qu'ils élèveroient sur leur Thrône , la France le reconnoitroit, l'approuveroit, & l'assisteroit pour se maintenir.

Il me dit qu'il ne falloit pas se mettre en peine de leur chercher vn maître , puisqu'ils en avoient vn, qu'ils espéroient de se conserver , & n'épargneroient rien pour cela : Mais quand quelques-uns du Corps de la Noblesse se laisseroient ébranler à tous mes raisonnemens , qu'il m'avoüoit estre fort bons, fort véritables , & fort puissans , il ne vouloit pas estre le premier à faire vne semblable démarche, & qu'il vouloit auparavant que tout le monde vît qu'il y seroit forcé par vne nécessité indispensable , pour n'estre pas en estat de faire autrement : Et que s'il falloit songer à se soumettre à quelqu'un, ils ne pouvoient jamais le prendre parmi eux , chacun en ce cas y ayant prétention , non pas pour croire le mériter , mais pour ne pas céder à son compagnon, dont il ne souffriroit jamais l'élévation. Que pour les deux Princes que je proposois , ils ne leur étoient pas propres: le premier pour estre incommodé des gouttes , & peu agissant , & qu'ils auroient besoin d'un Prince vigilant , brave , & vigoureux; pour défendre la liberté qu'il leur auroit acquise: L'autre , qu'outre qu'il étoit trop jeune pour les gouverner , le Roy son frère n'ayant point d'enfans, ou luy venant à en manquer , par la mort de l'un, ou de l'autre, ils seroient réunis à la Couronne de France; qui estoit tout ce qu'ils craignoient

au monde , rien n'estant capable de les faire résoudre à prendre les armes contre leur devoir , que la pensée de rendre vn jour leur Couronne indépendante d'une autre. Il me dit ensuite , que pour les Princes d'Italie , il n'avoient pas tous trop d'inclination pour eux, qu'ils prendroient plutôt :ôt vne personne qui leur seroient inconnue , & dont les belles actions qu'ils luy auroient vû faire, auroient attiré leur estimé & leur amitié. Je ne répondis rien à ces discours, pour les voir pleins de cajolerie, & trop flatteurs. Après quoy il me demanda si le crédit que j'avois sur le Peuple me donnoit quelque bonne espérance , & si je croyois que la Couronne de Naples pût jamais dépendre de son appui, de sa faveur, & de son éléction; Que ce seroit prendre de fausses mesures , puisque la Noblesse periroit pour s'opposer à toutes leurs résolutions , ne voulant point avoir jamais de dépendance de luy , ni s'assujétir sous l'autorité d'un homme qui tiendrait son élévation de la canaille , & qui pourroit croire luy en estre redevable.

Je luy répondit , que mon ambition estoit trop modérée pour prendre de si hautes pensées; Que je n'estois point assez chimérique pour me flater d'un rang , & d'une dignité que je ne serois pas capable de soutenir; Que je ne m'exposerois pas aux disgraces de la Fortune, que j'en appréhendois trop les revers, & que je ne songerois pas à monter si haut, que je pusse faire vne cheute qui me coûtât & l'honneur & la vie, ou la dernière venant à m'estre conservée par vn effet de bon-heur extraordinaire, m'en feroit passer ce qui m'en pourroit rester , dans vne douleur, & vne honte éternelle ; & que s'il m'arrivoit jamais, contre toute apparence, aucun avantage, je ne voulois le tenir que de la Noblesse, afin de luy en avoir l'obligation , & estre en-

gagé par-là d'employer tous mes soins pour la remettre dans son premier éclat, les peuples dans l'abbaissement, & dans la dépendance où la nature les avoit mis, & où la raison les devoit faire demeurer; Que je travaillerois à la venger de tous les outrages qu'elle en avoit reçus, & à en punir sévèrement, & exemplairement les auteurs; Qu'enfin je ne voulois rien de glorieux, ni d'éclatât, luy dis-je, que par les mains du Duc d'Andria, à qui seul j'en voulois estre redevable, afin que si jamais je tenois le premier lieu dans son pais, il y tint la seconde place, partageant la fortune avec moy, & avec ses amis, tous les biens, honneurs, charges, & gouvernemens du Royaume.

Il me remercia de ses bon sentimens, & m'assura qu'il ne souhaitroit, ni ne croyoit pas que les choses pussent à la fin venir à ce point, estant persuadé que je ne serois jamais en état d'avoir des forces suffisantes, pour chasser les Espagnols, & qu'il croyoit que la Noblesse en avoit assez, aussi-bien que de cœur, & de fidélité, pour conserver au Roy leur maistre, vne Couronne qui l'avoit héritée de ses pères, & à laquelle le Ciel & leur devoir les avoient soumis.

Je le priaï, dans la disposition où j'estois de ne rien oublier pour leur rendre toutes sortes de services, de m'avertir de leur résolution, en cas que la nécessité les obligeât d'en prendre quelque vne: Et moy je m'engageai à luy faire savoir l'arrivée de l'armée navale de France, & des secours que j'en attendois; & lors que j'aurois osté l'autorité à Gennare & à tous les Chefs du Peuple, dont les personnes leur estoient si odieuses, pour prendre seul la conduite de toutes les affaires, afin de leur faire perdre tous les scrupules qui pouvoient les empêcher de penser à leurs intérêts: Et après mille protestations d'ami-

tié , & autant d'embrassades , nous sortîmes de l'Eglise , pour aller réjoindre la compagnie , où nous recommençâmes vne conversation publique, moins serieuse & plus galante.

Je luy demandai en présence de tous ces Messieurs, si ce n'estoit pas le Prince de la Torelle qui estoit le brave Cavalier que j'avois vû dans l'escarmouche , il y avoit deux jours , faire de si belles actions , qui m'avoient fait naître beaucoup d'estime pour luy ; mais de qui neantmoins je croyois avoir quelque sujet de me plaindre , de m'avoir refusé de faire vn coup de pistolet avec moy , quand je l'en avois convié , comme s'il se fût imaginé qu'il n'y eût pas eû assez d'honneur à acquérir dans cette rencontre. Il me répondit que c'estoit le Prince de Minorvine, qui l'avoit prié de me faire des complimens de sa part , & des excuses de n'avoir pas accepté vn combat qui luy eût esté si glorieux ; mais qu'outre qu'il avoit déjà tiré ses deux coups de pistolets l'apprehension de m'engager par l'approche de ses troupes qu'il ne pouvoit pas retenir, & la lâcheté der miénnes, qui au lieu d'en soutenir le choc, auroient pris la fuite infailliblement, & m'auroient abandonné, comme il leur avoit déjà vû faire , l'avoient forcé de refuser l'honneur que je luy proposois , dont il se sentoît si fort obligé, qu'il n'en perdroit jamais la mémoire, & en seroit mon serviteur toute sa vie. Je reçus ce compliment avec autant de reconnoissance que le méritoit sa galanterie , & le conjurai de luy témoigner de ma part que je luy en estoit fort redevable , & que je croyois avoir évité vn grand péril, étant à mon opinion fort dangereux de venir aux mains avec vne personne de sa valeur.

Don Fabricio Spinelli reconnut parmi mes chevaux vn coursier gris qu'il estimoit fort, & qui avoit esté

esté pris par des gens du Peuple, dans l'une de ses maisons, je voulus le luy rendre, mais il ne voulut pas le recevoir, témoignant estre bien-aïse qu'il fût entre mes mains; Et Monsieur le Duc d'Andria me dit que les Espagnols estans naturellement défiants, auroient pris de luy quelque soupçon, s'il avoit reçu de moy une pareille courtoisie. Il trouva qu'un fort beau courfier bay que j'avois, luy auroit esté fort propre pour achever un attelage de carosse qu'il avoit de chevaux de mesme taille, & de mesme poil; & s'estant informé s'il estoit à quelqu'un de ma suite qui s'en voulût defaire, je luy répondis que non, & qu'il me feroit beaucoup de grace de le recevoir de moy. Il le refusa pour la mesme raison que son camarade avoit fait l'autre: & luy en ayant loué un gris pommelé de son haras, sur lequel il estoit venu, il me pressa fort de l'accepter de sa main, je l'en remerciai, & ne voulus pas luy proposer de le troquer avec le mien, ce qu'il auroit fait fort volontiers, dans la pensée qui me vint de le lui envoyer le lendemain, comme je fis, par un Trompette, aussi-bien que celui de Dom Fabricio Spinel li, qui me les renvoyèrent, en me mandant que je les traittois assez mal, pour estre mes serviteurs, & mes amis, puisqu'il y avoit bien autant de malice, que de generosité, dans le present que je leur vou lois faire, & qu'il sembloit que je travaillois à les rendre suspects, afin de les forcer, par le péril où je les exposois, de venir chercher leur seureté auprès de moy.

Nous tînmes de part & d'autre force discours obligeans, après lesquels la nuit qui s'approchoit, nous força de nous separer; & je reconnus avoir beaucoup gagné de part dans leur inclination & dans leur amitié par cette entreveuë, qui produi roit avec le temps de bons effets. Et quoy que le

principal sujet eût esté d'ajuster le quartier entre nos troupes : je ne voulus pas malicieusement en dire vn mot , pour faire naître plus de jalousie aux Espagnols, d'une conférence si longue, & si secrète , où l'on n'auroit point traité du sujet qui l'avoit fait demander : ce qui réussit à point nommé , comme je me l'estois imaginé : Et ces Messieurs s'en retournèrent tellement satisfaits de ma personne, qu'ils en parlèrent à tout le reste de la Noblesse dans des termes si obligeans , & si affectionnez , que l'on ne douta point que je ne leur eusse gagné le cœur.

A mon retour j'appris avec bien de joie, l'arrivée de l'armée navale de France , qui fut d'autant plus grande , que le bruit avoit couru , que la même tempeste, dont j'avois vû se briser devant moy dans le port de Naples deux vaisseaux d'Espagne, le jour même que j'en estois parti, l'avoit séparée, & fait périr vne partie de leurs navires. Le Peuple fut ravi de la voir paroître, & les Espagnols fort surpris qui ne s'y attendoient pas , croyant d'abord que ce fût vn secours qui leur devoit venir, & qu'ils esperoient de jour en jour. La flotte d'Espagne estoit sur le fer , tous les vaisseaux démastez , & n'ayant personne dessus : De sorte que la nostre qui venoit avec vn vent frais, la pouvoit sans nul péril brûler, & prendre quasi toute , sans qu'il s'en pût échaper que fort peu de vaisseaux, lesquels auroient esté rendus inutiles, n'osant pas tenir la mer devant vne armée puissante & victorieuse, comme l'auroit esté la nostre. Je ne sai par quelle raison ce coup si important, & si facile ne fut pas entrepris, dont les Espagnols ne se feroient jamais relevez ; Mais au moins puis-je dire , qu'ils m'ont avoué dans ma prison , qu'ils n'ont jamais esté si près de leur perte , qu'ils n'auroient jamais pû éviter, si on l'eût voulu. Tous

ceux qui montoient l'armée sont demeurez d'accord de cette verité, sans que personne puisse donner ni de raison, ni d'excuse, de cette faute, ni savoir à quoy l'attribuer.

Le lendemain matin à mon lever, l'Abbé Basqui me vint trouver, & m'ayant rendu toutes les dépêches dont il estoit chargé pour moy, lesquelles m'assuroient de la satisfaction que l'on avoit reçue à la Cour de la nouvelle de mon passage, & que pour confirmer toutes les paroles que j'avois données au Peuple de Naples, de la protection, & puissant secours de la France, l'armée estoit venue pour fournir tous ceux que l'on pourroit desirer, & débarquer tout ce que l'on auroit besoin, & d'hommes & de munitions; il me presenta ensuite l'état de toutes les choses qu'elle portoit: Et venant au détail, je luy demandai de combien d'argent nous pourrions estre secourus, & qu'il falloit faire débarquer vn homme qui en fût chargé de la part du Roy, pour le distribuer suivant mes ordres, l'assurant qu'il seroit ménagé avec toute sorte d'œconomie, & que je ne souffrirois point qu'on fit de depense inutile. Il me dit qu'il y avoit cinq cens mille francs; Mais que n'ayant pû toucher à Gênes, pour y recevoir cette somme, elle n'estoit qu'en lettres de change, qu'il falloit que je la fisse trouver dans Naples sur mon crédit, & que le remboursement en seroit fait ponctuellement à Gênes à lettre veuë. Je luy répondis que ce qu'il me proposoit estoit inutile, puisque dâs vne ville, où le desordre avoit regné si long-temps tout le monde avoit caché son argent, & mis à couvert, & que s'il m'avoit esté possible d'y en trouver, je m'en serois servi vtilement, l'armée m'auroit trouvé en vn autre état que je n'estois pas: mais qu'il falloit renvoyer promptement quelques vaisseaux, pour nous en rapporter, puis que c'estoit la chose

qui nous estoit la plus necessaire, & dont nous manquions davantage. Ensuite, je luy demandai si l'on nous avoit fait venir du bled: il me dit que non, mais que l'on avoit laissé l'ordre d'en faire charger des vaisseaux en Prouence, qui arriveroient bien-tôt, & que nous n'en manquerions point. Je m'informai de ce que l'on nous pourroit débarquer d'infanterie, il me dit tel nombre que je demanderois: je proposai que l'on me donnât, six mille hommes, il trouva que c'estoit trop; je me réduisis à quatre mille, & puis à trois, à deux mille cinq cens, & à deux mille; enfin je me restreignis à dix-huit cens, qui fut ce dont il convint, & que l'on pouvoit mettre à terre sans desarmer les vaisseaux. Je m'estois attendu à quantité de Cavaliers démontez, mais il me falut contenter de la Compagnie des gardes de la Reine, qui avoit autrefois esté celle de Monsieur le Duc de Brezé, & celle de Monsieur de Manicamp, n'ayant point d'autres gens à me donner, propres à monter à cheval. J'avois pretendu quatre-vingts milliers de poudre, mais je me contentai de quarante, qui me furent promis avec des balles & mèches à proportion, J'avois demandé des mousquets & des picques en quantité, pour armer de l'infanterie, des selles, brides, & pistolets, pour faire deux mille chevaux, & me serois réduit à la moitié; Mais soit qu'on n'eût pas eû le temps d'en charger sur l'armée, ou qu'on l'eût oublié, l'on me dit n'en avoir pas apporté. L'on demeura d'accord de me débarquer dix pièces de canon, & que je n'avois pout cet effet qu'à faire des pontons, & les faire trouver, pour les recevoir, à la pointe de Posilippe. Ensuite, ayant instruit l'Abbé Basqui de l'état de toutes les choses qui s'estoient passées depuis mon arrivée, luy ayant rendu compte de toutes mes négociations avec la Noblesse, dont la réunion nous estoit si necessaire,

& que je tenois infailible, dès qu'ils apprendroient que j'avois de si puissans secours en main, & que l'armée navale estoit à mes ordres; Il me dit que l'armée & tous les secours estoient envoyez au Peuple de Naples, & devoient obeïr à celuy qui luy commandoit, & qui avoit la principale autorité dans la ville. Je luy repliquai que c'estoit moy, puisque les secours, & le commandement de l'armée estant choses qui regardoient la guerre, le Peuple m'ayant donné le mesme commandement de ses armes, qu'à Monsieur le Prince d'Orange en Hollande, de celles des Estats, & de plus le titre de Défenseur de sa liberté, la disposition de toutes les choses qui regardoient la guerre m'appartenoit, & ne dépendoit que de moy seul. Il me repartit que Genare en estoit le Chef, & le Généralissime, & la France ayant crû qu'il avoit l'absolu pouvoir dans la ville, il ne pouvoit s'empêcher de s'adresser à luy. Je luy fis connoître son incapacité, son manque d'expérience, & son peu de credit; Qu'il ne se mêloit quasi plus rien; qu'il n'y avoit pas mesme de seureté de se fier à luy, tenant toujours quelque commerce secret avec les ennemis, & se laissant gouverner par des gens suspects d'intelligence avec eux; & qu'enfin j'avois acquis l'estime & la confiance de tout le peuple, dont je dispoisois comme il me plaisoit. Quand vous aurez fait voir, me dit-il, vostre autorité absolüe dans la ville, que vous en estes le maistre, & que l'on n'obeït qu'à vos ordres, l'on ne s'adressera plus qu'à vous: Mais jusques-là, je ne puis m'empêcher de traiter de la part du Roy, avec celuy qui a paru jusqu'ici avoir le principal commandement. Je luy promis qu'il en seroit éclairci le lendemain, & que s'en retournant coucher sur l'armée navale, je luy en manderois des nouvelles, par vn Gentil-homme que j'envoyerois à ceux qu,

avoient l'honneur de la commander, pour leur faire compliment sur leur arrivée, les informer de l'état de toutes les affaires, leur demander les secours dont nous estions convenus, & dont j'aurois besoin, remettant de le faire jusques à tant que je le pusse au nom de tout le Peuple, & au mien, comme en estant le Chef, ayant dépouillé Gennare de son autorité, & que pour cét effet, je m'en retournerois à Naples dès que j'aurois dîné.

Je commandai aussitôt à Pepe Palombe, Onofrio Pissacani, Carlo Longobardo, & Cicio Battimello de s'y rendre avec leurs Compagnies, comme gens de confiance, & qui m'estoient nécessaires pour l'exécution du dessein que je venois de prendre : & laissant toutes les troupes sous le commandement du Baron de Modène, je luy ordonnai de continuer le blocus d'Averse, en se conservant dans les quartiers que j'avois pris de Julianne, & Saint Antimo, & le chargeai de me faire savoir tout ce qui se passeroit de nouveau, & de ne rien entreprendre sans mes ordres, que je luy enverrois ponctuellement tous les jours. En sortant de table je montai à cheval pour aller à Naples, où je fus reçu avec des applaudissemens extraordinaires, mon crédit & ma réputation y estant augmentez par le bruit des choses qui s'estoient passées dans l'escarmouche d'Averse, & par le transport de joie où je trouvai toute la ville, de l'arrivée de l'armée navale, & de voir l'exécution des paroles que j'avois données de la part du Roy, d'un puissant & prompt secours. Gennare ne se sentant pas d'aise; non seulement par la part qu'il prenoit à celle du public, mais par l'esperance qu'il avoit de rétablir son autorité, par l'appui & les secours que l'Abbé Basqui luy avoit promis, qui ne travailloit qu'à nous desunir & mettre du desordre dans la ville, faisant en

cela mériter d'espion , & de pensionnaire d'Espagne, tel qu'il estoit, quoy qu'il fût chargé, en qualité d'Agent, de toutes les affaires de France. Je me fis amener vn cheval frais, & m'en allai aussi-tôt visiter tous les postes, pour voir en quel état ils étoient & me faire rendre compte de tout ce qui se seroit passé dans mon absence,

A mon retour je commandai à Pepe Palombe, & à Mathéo d'Amore se tenir le lendemain matin à neuf heures sous les armes dans leur quartier, & à Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batrimiello, le Capitaine Cimino, Ignatio Spagnuolo, & Grassullo de Rosa, d'estre en bataille à la mesme heure à la teste de leurs Compagnies, dans le Marché. Le Conseil m'ayant informé de tout ce qui estoit survenu durant que j'estois hors de la ville, je le priai de venir le lendemain matin entre huit & neuf me trouver, pour luy communiquer vne affaire d'une extrême consequence : & Vincenzo d'Andréa m'estant venu trouver & m'entretenir à son ordinaire, de l'ignorance & brutalité de Gennare qui perdoit tout, & causeroit la ruïne totale du Peuple, si par charité je ne voulois prendre l'autorité toute entière, & me charger de la conduite de toutes choses; après m'en estre fait presser fort longtemps, je feignis de me laisser persuader, & d'en prendre la résolution, par la deference que j'avois à ses sentimens, afin de l'engager plus fortement à appuyer vn dessein dont il croiroit estre l'auteur, & m'avoir donné les premières lumières : je luy donnai le bon soir, & luy dis de ne manquer pas de se rendre le lendemain matin de bonne heure auprès de moy, qui aurois grand besoin & de ses bons avis, & de son crédit pour exécuter ce que j'avois entrepris, & à quoy il m'avoit fait résoudre; Et après avoir soupé, je m'allai mettre au lit pour

me reposer , & attendre le lendemain , qui devoit estre , & la plus belle, & la plus glorieuse journée de ma vie , comme l'on le verra par ce que je fis , qui me réussit heureusement, & par l'établissement solide de ma souveraine autorité , que j'ai conservée jusques au jour de ma prison , avec vn respect, & vne soumission plus grande des Peuples de Naples , qu'ils n'ont jamais eue pour la personne de de leurs Rois.





L E S
M E M O I R E S
D E F E V M O N S I E V R
L E
D V C D E G V I S E.

L I V R E I I I.

LE me levai le vingtième de Décembre à la pointe du jour, & m'en allai entendre la Messe, & de-là m'enfermant avec Vincenzo d'Andrea, nous conférâmes des moyens que j'aurois à tenir, pour finir vne si grande, & si importante entreprise que celle que j'avois résolu d'exécuter. Le Conseil se rendit auprès de moy, à qui je fis entendre que l'incapacité, ignorance, & brutalité de Gennare perdoit absolument toutes choses; qu'il ne pensoit qu'à piller, & faire fagager toute la ville; Qu'il estoit temps de faire cesser tous ces desordres, & qu'ayant des secours, & des moyens en main pour travailler sérieusement à l'établissement du repos, & de la liberté il s'y falloit appliquer de tout son pouvoir, & régler

mour que j'avois pour les Napolitains , j'estois résolu de me sacrifier , & de mettre ma vie au hazard de la guerre , du poison , des assassinats , des tumultes , & des séditions , à quoy m'exposeroit l'envie de beaucoup de gens , & la rage de ceux que je voudrois tenir dans le respect & dans la crainte , en les empêchant de continuer les brigandages , & les insolences qu'ils avoient coûtume de pratiquer , pour donner à tout le monde le repos & la liberté.

Sur quoy je les priai de me dire sans contrainte , & sans aucune considération leur avis , étant résolu d'acquiescer à leurs sentimens , quels qu'ils pussent estre. Ils furent tous conformes , & approuvèrent non seulement ma résolution , mais me prièrent tous d'une voix , de ne pas différer plus long-temps de la mettre en execution ; qu'étans en état de se perdre , & ne se pouvant sauver sans cét expedient , ils estoient tous résolus , avec tout le Peuple , dont ils me répondoient des intentions , d'employer leur sang , & leurs vies pour l'établissement & la conservation de mon autorité.

Voyant vne si belle disposition , je commandai à tous les Officiers de se rendre à la teste de leurs soldats dans le Marché , & à tous les Capitaines des quartiers d'y faire assembler tout le Peuple , & d'y aller attendre mes ordres ; Je chargeai les sieurs Antonio Scaciavento , & Augustino Mollo , de s'en aller de la part de tout le Peuple , & de la mienne particuliere, trouver Gennare , pour le remercier de toutes les fatigues qu'il avoit prises jusques-là de maintenir la ville , & la conserver en si bon état , & garantie de retomber sous la cruelle & violente domination des Espagnols : Mais comme il estoit téps d'établir quelque ordre dans Naples , & d'ache-

ver ce que l'on avoit si heureusement commencé, la Nature ne luy ayant pas donné les lumières, ni la capacité nécessaire pour soutenir des affaires d'un si grand poids, tout le monde m'avoit généralement prié de m'en charger; Qu'il étoit temps qu'il pensât à se reposer, après avoir si long-temps, & si utilement travaillé; Que pour sa recompense, l'on luy offroit le gouvernement du Château neuf quand nous en serions les maîtres, un titre de Duché ou de Principauté de la plus belle des terres que l'on confisqueroit sur les ennemis, & cinquante mille écus de rente, pour luy, & pour les siens; Que l'on ne feroit rien sans ses avis; Qu'il auroit la seconde place dans le Gouvernement & dans les Conseils, auxquels il présideroit en mon absence; Qu'attendu le nombre d'ennemis qu'il estoit fait dans le temps de son administration, l'on luy permettroit d'avoir des gardes, & de les mener avec luy pour sa sécurité; Et qu'enfin s'il considéroit sérieusement les offres que l'on luy faisoit, il devoit se louer de la reconnaissance que l'on avoit de ses services, s'estimer heureux de voir sa fortune si bien établie, & se voir décharger avec plaisir du tracas des affaires, dont aussi-bien il n'estoit pas capable, & se réjouir de se voir garenti de tant de périls & d'accidens fâcheux qui l'avoient menacé jusques ici, en se dépouillant de bonne grace entre mes mains de l'autorité que le Peuple pour de tres-importantes raisons ne pouvoit ni ne devoit pas laisser plus long-temps entre les siennes; Et que s'il ne prenoit volontairement ce parti, l'on le contraindroit à le suivre par toutes sortes de moyens, & que ce seroit avec bien du déplaisir, que l'on se verroit forcé de recourir à des voies de fait, & de violence, & travailler à sa perte; comme à celle d'un ennemi, & d'un perturbateur du repos public.

Ces deux Messieurs luy représentèrent toutes ces choses avec beaucoup d'efficace, & d'éloquence, estans de fort habiles gens : Mais luy, qui d'un naturel timide, auroit à genoux accepté ces conditions avantageuses, qu'il avoit mesme recherchées plusieurs fois ; se croyant appuyé de l'armée de France, & animé par la conférence qu'il avoit eüe avec l'Abbé Basqui, répondit insolemment qu'il vouloit demeurer le maistre, & sauroit fort bien maintenir son pouvoir & son autorité. L'on me rapporta cette réponse ; & je montai aussi-tôt à cheval suivi de mes domestiques, & des François que j'avois auprès de moy, dont le nombre estoit déjà accru des sieurs de Mallet & Villepreux Capitaines dans le Régiment de la Motte, personnes de merite & de valeur, qui de la garnison de Portolongonne estoient venus avec des lettres de Monsieur de Fontenay pour prendre employ ; des Sieurs de Beauvais, d'Apremont, de la Serre, & Chevalier de la Viselette, dont les uns estoient venus de Rome, & les autres de Venise, & quelques autres, que l'envie de servir dans la guerre que nous allions faire, & de suivre ma fortune, avoit attiré, & accompagné de Vincenzo d'Andréa, & des principaux du Conseil, je m'en vins dans le Marché : où ayant fait faire silence, je déduisis toutes les raisons que j'avois déjà alleguées, & demandai ensuite que l'on desiroit qui commandât dans Naples, de Gennare, ou de moy. L'on me répondit par de grands cris, que l'on ne vouloit plus ouïr parler du commandement de Gennare, homme brutal & incapable ; Que l'on vouloit vivre & mourir sous le mien, m'ayant de trop essentielles obligations, & ne croyant obtenir que de moy seul, le repos, & la liberté. Ce qui fut suivi d'un applaudissement général en ma faveur, & d'un cri universel de Vive

le Duc de Guise nostre Roy , nous n'en voulons point d'autre que luy, & n'en reconnoissons jamais d'autre.

J'appaisai tout ce bruit , & leur dis que mon ambition estoit plus réglée; Qu'il n'estoit pas temps de se faire vn maistre ; qu'il falloit auparavant chasser les Espagnols; Qu'une résolution si précipitée causeroit infailliblement & leur perte , & la mienne m'attireroit l'envie de toute l'Europe, & nous priveroit de tous les secours que nous devions attendre, & qui nous estoient si nécessaires; Et que plutôt que d'y consentir, je me rembarquerois sur l'armée, & me retirerois; Que je ne songeois qu'à les servir, & me sacrifier pour les tirer de l'esclavage, sans prétendre d'autre récompense que celle, que je tirerois d'une si belle & grande action ; & fort satisfait de leur amitié pour moy, j'allai dans la Concerie , Lavinare , & generalement dans tous les autres quartiers de la ville, où tout se passa de là mesme façon, & d'une manière encore plus obligeante.

Ce grand tour qu'il me falut faire, ne me permit que de me redre fort tard dans le Convent de Saint Laurent, où se font toutes les délibérations qui concernent les affaires du Royaume ; J'y fis aussi-tôt sonner la cloche , pour y assembler tous les Corps, de Ville, des Capitaines des Otines , de ceux de la Milice , & du Conseil. S'y estant rendus, je leur dis que je les avois tous fait venir , non pas pour leur demander l'autorité & commandement absolu que le Peuple m'avoit deferé tout d'une voix, Mais pour les avertir, que l'ayant accepté, ils eussent à le faire entendre à tous les particuliers, leur défendre à peine de la vie de plus recevoir, ni reconnoître d'autres ordres que les miens; Que je protégerois, & traitterois comme vn bon pere , tous ceux qui se rangeroient dans le devoir, & m'obeïroient de bon cœur;

Mais aussi que je ferois punir tous ceux, qui à l'avenir ne me rendroient pas toute sorte de respect, & de déférence.

Après quoy, je les congédiai, & m'ayant esté rapporté que Gennare incitoit vne grande émeute parmi le menu peuple, luy persuadant que je n'avois pris le commandement à la veüe de l'armée, que pour remettre la ville entre les mains de la Fracé, & que sous prétexte de procurer la liberté, je leur allois seulement faire changer de fers, & leur en faire porter de plus rudes, & de plus pesans, que ceux dans lesquels les Espagnols les avoient retenus jusques-ici, & fait souffrir vne si cruelle tyrannie. La nuit estant trop avancée, pour aller appaiser ce tumulte, estant accompagné d'ordinaire de l'insolence & du desordre, je remis cette affaire au lendemain, & mandai à Gennare qu'il prît vne bonne résolution; que j'irois sur les dix heures à la Messe aux Carmes, & que si il ne se dépouilloit de son autorité entre mes mains, que je luy ferois couper la teste, la mettre sur l'épitafe du Marché, & ferois pendre à vne potence qui estoit plantée au milieu, son corps par vn pied: Et me mettant au lit pour me reposer, j'attendis le jour avec vne extrême impatience pour achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Cependant il fit force allées & venuës, & quantité de cabales, que je dissipai neantmoins avec assez de facilité. Le matin je me levai de fort bonne heure, force Cavaliers me vinrent faire leur cour, & les gens les plus importans de Naples, entre autres Mazillo Caraciolo, Marco Antonio Brancacio, & Bartholeméo Griffio, que je résolus de faire Mestre de Camp du Régiment de mes gardes, pour estre homme de qualité, vieux soldat de beaucoup de mérite, & d'expérience, & l'autre Mestre de Camp général, pour estre vne personne de

naissance , de beaucoup de capacité, qui avoit porté les armes toute sa vie avec beaucoup de reputation, & qui estoit ennemi irréconciliable des Espagnols, de qui il avoit esté forr mal traité. Le Peuple neantmoins ayant pris ombrage de leurs personnes, ce projet n'eut point de suite, voulant déferer quelque chose à leur aversion. Mais je tins toujours auprès de moy le vieux Marco Antonio Brancacio , dont je suivis les conseils en toutes les importantes occasions , m'en estant toujours bien trouvé, & ayant tiré beaucoup d'avantage de la confiance que j'avois en luy.

Je descendis sur les huit heures à la Messe , & après l'avoir entenduë, je haranguai le Peuple, qui m'écouta favorablement , & que je trouvai par ses réponses, & par les mesmes cris & acclamations que le jour precedent , plus rechauffé , plus affectionné pour moy , & plus résolu de me vouloir pour son Roy , dont je les dissuadai par les mesmes raisons, luy disant résolument que je me retirerois & l'abandonnerois s'il vouloit persister dans cette pensée. Je montai à cheval pour m'en aller à Saint Augustin suivi de plus de vingt mille personnes, où j'appris que le Corps de ville, & le Conseil estoient assemblez, estant le lieu ordinaire où ils ont acoustumé de faire leurs délibérations , & m'estant arrêté sous les fenestres de la salle où ils estoient au Conseil, j'envoyai le Capitaine de mes gardes, pour savoir ce qu'ils faisoient, & leur mandai qu'il estoit fort inutile après leur avoir fait entendre ma volonté , qu'ils s'imaginassent avoir quelque chose à résoudre ; Que tout le Peuple m'avoit reconnu, & que par les acclamations générales , ils entendoient quelle estoit sa volonté; Que s'ils pensoient y apporter ou quelque difficulté , ou quelque modération , je n'avois qu'à le laisser aller , ayant

assez de peine à le retenir, & qu'il les jetteroit tous par les fenestres. Ils me demandèrent vn peu de patience, & que je serois fort satisfait de leur zèle & de leur obeïssance ; & vn moment après , ils m'apportèrent vn résultat de leur assemblée , signé de tous les assistans , par où ils me declaroient pour cinq ans , Duc de la Republique , avec vn pouvoir absolu & souverain ; ce qui fut approuvé par le consentement & les cris de tout le Peuple.

Après quoy je m'en allai dans le Marché , où je trouvai cinq ou six mille hommes sur les armes , mutinez, & faisant vn étrange tumulte. Je m'avancai vers eux , pour savoir qui les obligeoit à cette émeûte ; ils me répondirent que Gennare leur avoit fait entendre , que je n'avois pris l'autorité , que pour les remettre entre les mains de la France , & que je prenois possession du Royaume au nom du Roy, faisant état de faire débarquer ce qu'il y avoit de troupes sur l'armée , pour leur livrer la ville , à quoy ils ne consentiroient jamais , souhaitans vne entiere liberté , & de voir leur Royaume indépendant de tout autre ; Qu'autrement ils se verroient toujours sujets d'une autre nation , ce qu'ils ne vouloient plus souffrir , estant le principal motif qui les avoit obligez de prendre les armes , pour chasser les Espagnols , & se rendre libres ; ce qu'ils n'obtiendroient pas, s'ils estoient soumis aux François , dont la domination leur seroit également rude & insupportable ; Qu'ils en vouloient bien les secours & la protection, mais non pas la sujétion ; Et quand ils leur avoient envoyé demander de l'assistance , ils avoient crû l'obtenir sans autre intérêt que celui de l'affoiblissement & de la ruine de leurs ennemis. Je tâchai à les détromper , & leur faire perdre cette erreur, prise sans aucun fondement, les assurant que la France n'avoit point de pareilles

intentions ; que j'en estois suffisamment instruit, ayant eû charge , comme j'avois déjà fait , de leur donner parole du contraire , & que l'on ne donnoit point de commission à des personnes comme moy, pour les desavouër, & leur faire recevoir le démenti des choses que l'on leur avoit commandé d'avancer de la part d'une Couronne, si exacte à exécuter tout ce qu'elle promettoit positivement, & si religieuse à l'observation de sa foy ; Que j'en estois une caution à laquelle il devoit ajoûter toute créance, & que je n'aurois jamais accepté le titre de Défenseur de leur liberté, pour aider à la leur faire perdre, au lieu de la leur faire obtenir.

L'on me répondit que l'on n'auroit point de soupçon ni de défiance de moy , si je n'estois nait François, mais que l'on avoit sujet de tout craindre d'une personne qui étant de la Nation prefereroit toujours ses intérêts à toute autre chose. Je leur répondis que ce n'estoit point son intérêt, mais que je n'en avois point d'autre que le leur; mon serment fait si solennellement , quand j'avois accepté le commandement de leurs armes , m'ayant dispensé de tout autre , & me faisant cesser d'estre François, pour me rendre Napolitain, dequoy ils ne devoient pas douter , ne l'ayant fait que par la permission & l'ordre de mon Roy , qui par là me dispensoit de ce que je luy devois , en approuvant que je m'engageasse dans leur service. Un des plus mutins s'opiniâtrant à me dire que je ne pouvois me détacher de l'amitié de ma patrie , & où j'avois pris la naissance ; je luy repartis que j'estois nait dans la felouque qui m'avoit apporté , & que je ne connoissois rien au delà. Cette réponse à quoy ils ne s'attendoient pas, les surprit si agréablement, & fut reçue avec tant de plaisir, qu'ils en firent une grande salve, & s'écrièrent tous ensemble, qu'ils vouloient

vivre & mourir avec moy , & se resolvoient à n'avoir jamais d'autre Maître.

De là je marchai à l'Eglise des Carmes , où je trouvai Gennare qui étonné de ma bonne fortune , & se croyant sans support , & sans appui , m'attendoit à la porte de l'Eglise , bien informé de ce qui s'estoit passé à Saint Laurent , à Saint Augustin , & au Marché. Il se mit à genoux devant moy , me demanda pardon , me pria de luy accorder tous les avantages que je luy avois envoyé offrir la veille , & jettant sa canne à mes pieds , que je luy ordonnai de reprendre en qualité de mon Lieutenant , me fit vne remonciation de son pouvoir pardevant Notaires , que nous signâmes tous deux sur le balustre du grand Autel , & fîmes signer comme témoins aux principaux des assistans , après quoy l'on chanta le *Te Deum* , & nous entendîmes la Messe ensemble ; je luy fis aussi dresser vn acte qu'il me demanda de toutes les graces & avantages que je luy avois accordez , & ensuite de mille acclamations & cris de joye , je rentrai dans le Convent , & le menai dîner avec moy dans mon appartement. A l'issuë duquel , Mazillo Caraciolo m'estant venu représenter que le haras du Roy estoit entierement ruiné ; je luy donnai l'ordre nécessaire pour faire remettre toutes les cavales qui en avoient esté prises , & je fus si ponctuellement obeï , qu'il s'en trouva fort peu de perduës ; & pour en prendre soin avec plus d'autorité , je luy fis expédier les provisions de Grand Escuyer du Royaume , charge possédée de temps immémorial par ceux de sa Maison , & qui avoit esté exercée par le Marquis de Saint Erme , son oncle ; ce qui l'obligea depuis à plus d'assiduité auprès de ma personne. J'envoyai aussi-tôt chercher Augustino Mollo Avocat fameux , & grand

ami de toute la Noblesse , pour avoir eû entre les mains les affaires des principaux , & luy donnai ordre de les avertir de tous ces bons événemens , de l'arrivée de l'armée, & de la satisfaction qu'ils devoient avoir , de n'avoir plus à s'adresser qu'à moy qui avois l'autorité absolüe , & me pouvois dire le maître ; après quoy ils n'avoient plus à crandre les insolences de la canaille , ayant en moy vn Protecteur puissant , & fort affectionné à leurs intérêts. Je fis ensuite écrire par tout le Royaume, & dresser des Manifestes que j'envoyai par toutes les Provinces , avec tant de succès , que peu de temps après toutes les villes generalement, à la reserve des forteresses , m'envoyèrent assurer de leurs obeïssances & témoignèrent vne extrême joie de n'avoir plus à reconnoître que mon autorité , que je pris tous les soins imaginables de rendre juste & agréable , ne m'étudiant qu'à obliger tout le monde, & m'acquiescer l'estime & l'amitié generale , à quoy je réussis heureusement.

J'avois fait preparer vn grand regal composé de toutes sortes de rafraichissemens , & de toutes les choses qui se pouvoient trouver dans vne ville grande, riche, & superbe, mais qui souffroit depuis plusieurs mois les incommoditez des revoltes & de la guerre , dont il y avoit la charge de douze felouques, pour envoyer à ceux qui commandoient l'armée du Roy , & leur rendre compte de mesme temps, de l'état, & disposition où se trouvoit Naples , de la renonciation que Gennare m'avoit faite de son autorité, de l'établissement de la mienne , du consentement general de tout le Peuple , & du titre qui m'avoit esté donné de Duc de la République , joint à celuy de Défenseur de sa liberté , & de Généralissime de ses armes ; Et que par-là , je n'avois plus de lieu de douter que l'armée ne fût à

mes ordres, puisque l'Abbé Basqui m'avoit assuré qu'elle avoit ceux du Roy, de n'en recevoir que de la personne qui seroit le Chef du Peuple, & le maître absolu de la ville; Que ce discours m'avoit obligé de tenter, ce que j'avois fait si heureusement, & d'établir ma puissance pour l'abaissement de celle de Gennare.

Le fleur de Taillade à qui j'avois donné cette commission, devoit aussi faire mes complimens aux Generaux, & à tous les Officiers particuliers, & faire instance de ma part, que l'on me débarquât tous les secours dont j'estois convenu deux ou trois jours auparavant, avec ledit Abbé Basqui; Mais je fus contraint de différer son départ par l'éloignement de l'armée qui s'estoit retirée de la vue de la ville, pour aller brûler, comme elle fit, cinq vaisseaux des ennemis, qui estoient mouillez sous Castelamare, leurs Chefs voulant effacer par cette petite action, la honte qu'ils avoient eue de n'avoir pas à leur abord, pris ou fait périr toute la flotte d'Espagne, comme ils l'avoient pû facilement, & sans rien hazarder s'ils eussent voulu; ce qui auroit terminé toutes les affaires, & forcé le Vice-Roy, & tous les Espagnols de se rendre à discrétion, estant dépourvus generalement de toutes choses, & ne pouvant après vne perte si considérable recevoir aucun secours de dehors. Ils firent donc embarquer ce qu'ils purent de gens, sur leurs vaisseaux, qui levant l'ancre se mirent à la voile, pour aller livrer à ceux de France, vn combat qu'ils n'avoient pas voulu gagner lors qu'ils n'estoient pas en état de leur résister, ni de se défendre: En effet la bataille navale se donna, qui dura cinq ou six heures; Mais l'avantage de part ou d'autre fut si peu considérable, le tout s'estant passé à se canonner sans venir à l'abord, que je ne m'arresterais pas à en faire le récit; le dé-

tail en ayant esté sù, & ne voulant point employer de temps qu'à raconter les choses qui me regardent. Les Espagnols s'en revinrent vne partie se mettre à couvert sous le Château de l'Oeuf, & l'autre s'en alla mouïller dans le port de Bayes.

Dès que l'armée du Roy parut à nostre veuë, j'envoyai le sieur de Taillade s'acquiter de la commission que je luy avois donnée, & demander de ma part les quarente milliers de poudre que l'on m'avoit promis, & les autres munitions de guerre, avec le débarquement des dix-huit cens hommes de pied, des gardes de la Reine Mère, & du sieur de Manicamp, pour mettre à cheval, que l'on m'avoit fait esperer; & pour recevoir les dix pieces de canon qui m'estoient promises, j'avois fait faire à la pointe de Posilippe des pontons. Toutes ces choses luy furent accordées, mais ne s'exécutèrent pas; Je luy avois donné charge en mesme temps, de prier tous les Généraux, & les principaux Officiers de l'armée, de venir mettre pied à terre au mesme endroit, où je prétendois leur donner à dîner, pour conférer avec eux de toutes les choses que nous avions à faire de concert, principalement de l'attaque des Espagnols, qui n'ayant pas de forces suffisantes pour garnir tous leurs postes & leurs vaisseaux seroient contraints de se desarmer, ou en terre ou en mer, ou d'estre si foibles aux deux endroits, s'ils vouloient partager leurs gens, qu'il falloit de nécessité qu'ils perdissent vn combat, & tout ce qu'ils tenoient dans la ville, si l'armée & moy venions aux mains avec eux en mesme temps; Mais comme c'est à la mer à régler la terre, les actions qui s'y font, dépendant du vent, j'attendrois le signal qui me seroit fait de l'armée, & me tiendrois prests à donner dès que je la verrois s'appareiller au combat.

Le sieur de Taillade vint me rapporter beaucoup de belles paroles, & de promesses, de tout ce que je luy avois ordonné de demander de ma part, & l'Abbe Basqui me vint trouver, accompagné du Pere de Juliis, pour régler plus particulièrement avec moy toutes les affaires. Je les reçus à bras ouverts, croyant que cette conference me devoit estre d'une entière satisfaction; mais je reconnûs qu'il ne vouloit que chercher des pretextes de se plaindre de moy, & que l'on n'avoit point d'intention de me donner du secours. Il m'offrit le débarquement des troupes, que je souhaitois passionnément; Mais ayant demandé de l'argent, sans quoy elles m'auroient esté non seulement inutiles, mais tout-à-fait préjudiciables, & ruineuses, il me répondit qu'il n'en avoit point à me donner, les lettres de change sur Gênes ne pouvant pas estre si-tôt acquittées. Je luy dis que si les troupes mettoiënt pied à terre sans que j'eusse de l'argent pour les payer, il me seroit impossible de les faire vivre avec ordre, & que s'imaginant estre en vn pais de conqueste, & en vne guerre nouvelle, je ne pourrois les empêcher de piller ni de vivre licencieusement, les soldats ne se réprimant que par le châtiment, que l'on ne peut faire qu'ad ils ne sont pas payez; & qu'ainsi leur insolence, & leur dérèglement attireroit non seulement la haine du pais contre la Nation Françoisse; mais qu'ayant mesme affaire à vn Peuple cruel & emporté, qui se voyant maltraitté, par ceux dont il esperoit du secours, ne manqueroit pas de les égorger tous, & moy avec eux, & que ce seroit vn assuré moyen de rétablir les affaires d'Espagne. Pour remédier à cet inconvenient, je luy dis que je savoïs que l'on jouïoit grand jeu sur l'armée, & qu'il y avoit beaucoup d'argent, & qu'il seroit aisé en bourfillant, d'amasser deux mille pistoles, dequoy je me contenterois,

en attendant de plus grandes sommes ; & qu'ayant dequoy payer les gens que je demandois , pour huit ou dix jours , je me ferois fort dans ce temps de chasser les Espagnols de toute la ville , & mesme d'emporter quelquevn des trois châteaux , & donneroies le moyen à nostre armée, en tenant occupées en terre toutes leurs forces , de trouver leur flotte desarmée & de la prendre toute , ou de la brûler. Il me répondit que l'armement s'estant fait si à la haste , tout le monde estoit si dépourveu d'argent, qu'il ne pourroit pas seulement me fournir cent pistoles. Sur quoy je luy repliquai , que cela estant, il ne falloit pas songer à me donner des troupes, dont je me passerois fort bien, & coulerois le temps jusques à ce qu'il eût fait venir de l'argent , sans quoy , au lieu de profiter de leur débarquement, je ferois perdre la réputation à la France , & il m'en coûteroit infailliblement la vie , & nous procurerions aux ennemis des avantages , qu'ils n'estoient pas en estat d'espérer.

L'on a pris de cette réponse , le prétexte de se plaindre de moy , & de dire , que j'avois refusé les secours que l'on m'avoit voulu donner , pour vouloir estre indépendant de la France , & croire me pouvoir maintenir sans elle. Mais je laisse à juger à ceux qui considéreront ces choses ici sans passion , si ma conduite est plus blâmable , que la manière d'agir que l'on a tenuë avec moy.

Je demandai ensuite de la poudre, l'on me promit de m'en donner ; & envoyant des felouques pour la querir , l'on les chargea de trente-six barils , trente qui furent envoyez à Gennare pour la munition du Tourjon des Carmes , & seulement six pour moy, me faisant espérer le reste des quarente milliers que je n'ai jamais vû , n'en ayant pû tirer davantage. Pour l'artillerie , mes pontons ne se trouvèrent pas assez

assez bien faits au gré des Officiers de l'armée, qui dirent ne pouvoir l'hazarder, qu'ils ne fussent raccommodez; ce que je fis faire inutilement. Pour des méches, & des balles, l'on ne parla point de m'en donner.

L'Abbé Basqui me proposa de m'en aller sur l'armée, pour m'aboucher avec les Généraux; Mais outre que je ne pouvois ni avec honneur, ni avec bien seance, m'y rendre, vn Gouverneur ne sortant jamais de sa place assiégée, étant chargé de la seureté de la ville, du commandement des armes, & de l'autorité sur tout le Royaume, il n'eût esté ni honneste, ni raisonnable que je me fusse mis en danger que Naples se fût perduë, durant qu vn vent contraire m'auroit empêché de venir remedier au desordre qu'auroit causé mon absence; le respect seul de ma personne, & ma presence y maintenant dans l'ordre, & le devoir, vn peuple turbulent & seditioneux. Quand je n'aurois pas eü toutes ces raisons, il m'en fit la proposition de façon à ne me pas persuader, mais à me donner de l'ombrage, & de la défiance: De-sorte que je m'apperçus qu'il n'avoit point d'autre fin, que celle de me rendre de méchans offices, en publiant comme il fit, à son retour, que non seulement j'avois refusé toutes les assistances que l'on m'avoit offertes; Mais mesme que je n'avois pas voulu avoir de correspondance ni de commerce avec les Officiers de l'armée, & eut de plus la malice de me faire dire en confidence, par le Pere de Iulius, que je me gardasse bien d'aller sur l'armée navale, puisque l'on avoit l'ordre, & le dessein de m'arrêter. Ledit Pere, par la mesme instigation, dit qu'il avoit reconnu que j'avois pensée, au dîner que je voulois donner à Posilippe, de retenir les Officiers qui débarqueroient pour ostages, jusques à tant que l'on m'eût donné toutes les assistances que j'a-

vois demandées, & que l'on m'avoit promises ; Ce qui fut vn artifice, pour empêcher que nous ne pussions avoir de communication ensemble , où nous eussions pû nous éclaircir de toutes les fourberies de ce galand homme, que je verifiai par-là, comme j'en estois déjà suffisamment informé , qu'il estoit vn espion, & pensionnaire d'Espagne : je croi qu'il n'y a personne , qui considérant attentivement sa conduite, n'en soit persuadé aussi-bien que moy, & qui ne le juge plutôt vn Agent d'Espagne , que de France. I'en eus encore des preuves plus essentielles. Car la Noblesse ayant envoyé sçavoir de moy , si l'armée en dependoit , dans la résolution , en ce cas , de se déclarer , je luy fis part de cette bonne nouvelle ; & dès le soir mesme, il fut trouver Genare, pour l'assurer qu'elle n'avoit ordre que de luy obeïr ; ce, qu'il publia dès le lendemain , afin de rompre mes desseins , & de rengager tous les Cavaliers dans le service d'Espagne , plutôt que de se voir soumis à l'insolence & brutalité de Genare.

Il arriva vne chose, qui faillit à me desesperer, & me faire perdre patience. Deux vaisseaux chargez de bled , qui venoient aux Espagnols , furent pris par l'armée , à nostre veüe : I'en eus vne extrême joie, me persuadant que le Ciel nous les avoit envoyez miraculeusement pour nous tirer de la nécessité : mais l'on les fit passer à Portolongone , nous donnant de méchantes excuses , & nous faisant espérer leur retour de jour en jour. La malice fut poussée plus loin , car l'Abbé Basqui me disant , que l'armée manquoit de biscuit, & qu'il me prioit de l'en pourvoir , en attendant qu'il luy en pût venir de Provence , & de mesme temps beaucoup de bleds pour nous ; il ne m'en restoit qu'environ pour trois semaines , j'en fis biscoter la moitié : après

quoy, m'ayant consumé vne partie de mes vivres, & rendu inutile ; il me laissa mon biscuit, me disant qu'un vaisseau en avoit apporté à l'armée, & qu'elle n'en avoit plus de besoin.

Il me fit ensuite vne proposition assez ridicule, qui fut de faire donner la protection du Royaume de Naples à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile. A quoy je luy répondis que j'estois trop serviteur de Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour consentir à vne chose si fort contre sa réputation, qui le rendroit la risée & la fable de Rome, le faisant Protecteur d'une République, qui ne pouvoit passer que pour chimérique, puisqu'elle n'estoit encore qu'en idée. Il empoisonna aussi cette judicieuse reponse, & s'en servit pour débiter, que non seulement j'estois ennemi de la France, mais mesme de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de toute sa famille.

Vincenzo d'Andrea, partisan secret d'Espagne, prit quelques mesures avec luy, pour me rendre un piège, que je reconnus d'abord, & évitai. Ce fut que pour faire voir l'entier établissement de mon autorité, je devois faire battre monnoye, & ne souffrir que celle du Roy d'Espagne eût aucun cours, afin de me rendre inutile le peu d'argent que je pouvois avoir. Je témoignai approuver cet avis ; & de fait, j'en fis fabriquer d'argent & de cuivre ; mais avec cette précaution, que quand j'en faisois faire pour mille écus, il n'y en avoit que pour cinquante tout au plus au coin de la République ; le reste estoit à la marque d'Espagne, mais dattée de l'année precedente. De quoy l'on se voulut servir pour me nuire ; mais j'appaisai par mes raisons un petit tumulte que l'on excita sur ce sujet, & crus qu'il valoit mieux ne se pas laisser emporter à la vanité, que de se mettre en état de mourir de faim ;

L'on me voulut faire vn nouvel embarras dont je me tirai avec vigueur, & résolution. Gennare s'en vint à la teste de quantité de gens de la populace, me demander tumultuairement la grace de Miguel de Santis, étant vne personne fort aimée de toute la ville, pour l'agréable service qu'il luy avoit rendu dans les premieres seditions, d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe, & fait traîner son corps par les ruës, me representant que si je le faisois mourir, l'on croiroit que je le sacrifiois au ressentiment de la Noblesse, pour qui je témoignerois par là trop d'inclination : ce qui mettroit le Peuple au desespoir. Je luy répondis que son supplice importoit à la conservation de mon autorité, sa temérité & son insolence ayant esté trop excessives & trop publiques, pour demeurer impunies. Il me dit que tout le monde vouloit que je luy pardonnasse ; & que si je refusois vne prière qu'ils avoient si à cœur, il arriveroit vne générale sedition. Je luy repartis que je n'estois pas d'humeur à souffrir que l'on me fit faire les choses par force : que la consequence en seroit trop dangereuse ; que je voulois accoutumer le peuple à me porter plus de respect, & à me venir demander à genoux, les graces que l'on desiroit obtenir de moy, & non pas s'imaginer de me faire, par la crainte, condescendre à leur volonté ; Que ce procedé si peu soumis avanceroit sa mort, contre mon intention, puisque si l'on s'y fût pris d'une maniere plus raisonnable, & plus pleine de déférence, je luy aurois accordé la vie ; Que je ne craignois point les tumultes, ayant assez de crédit, & de résolution pour les apaiser, contenir la ville dans le devoir, & faire punir ceux qui voudroient s'émouvoir, & que si j'entendois le moindre murmure, l'on verroit bien-tôt les portées du Marché, garnies des plus emportez, &

des plus mutins ; Qu'ils apprissent à connoître mieux mon humeur & la façon dont il falloit agir avec moy : Et appellant vn de mes gardes , je luy commandai devant eux d'aller porter l'ordre à Bernardo Spirito Auditeur général , de faire confesser Miguel de Santis , & de l'aller faire exécuter à l'heure mesme , sur le chemin d'averse , d'y faire planter vn poteau, sur lequel on mettroit sa teste, & attacher à vn arbre son corps par vn pied , avec vn écriteau, que je l'avois fait mourir comme personne seditieuse , & sanguinaire , desobeïssant à mes ordres , & méprisant mon autorité. Ce qui fut fait ponctuellement , à la grande satisfaction de la Noblesse , dont l'amitié pour moy redoubla beaucoup , voyant la ponctualité que j'apportoïis à l'exécution de mes paroles , & le soin que je prenois de les venger, & de les satisfaire. Après quoy, congédiant ceux qui m'estoient venu haranguer , avec tant d'effronterie & d'imprudence , je m'allai promener par toute la ville , pour voir ce que produiroient les menaces que l'on m'avoit faites , & j'y trouvai les mesmes marques de respect , & d'amour qu'à l'ordinaire , sans que personne osât se plaindre , ni ouvrir la bouche sur ce sujet.

Vn soir l'Abbé Basqui fut trouver Gennare, qu'il crut outré du peu de cas que j'avois fait de luy & de son intercession ; & consultant avec luy les moyens de me perdre, il luy promit en ce cas l'assistance de la France , & le rétablissement de son autorité. Ils n'admirerent dans cette conference secrette , que Tonno Basso , & quelques autres leurs adhérens , avec le Docteur Francisco de Pati, homme qui ne leur estoit point suspect, pour avoir concerté à Rome , à mon insçû, deux jours auparavant mon départ, avec Monsieur de Fontenay, de rendre

le Royaume de Naples tributaire à la Couronne de France , & avoir tenu depuis vn commerce secret avec luy.

Sur les cinq heures du matin , ledit Francisco de Pati me vint trouver , & me demandant audience , se mit à genoux à la ruelle de mon liét , & me rendit compte de tout le détail de ce qui s'estoit passé entre l'Abbé Basqui & Gennare , ce qu'il avoit négocié avec Monsieur de Fontenay , & generallyment tous les secrets de leur correspondance , dont il me promit désormais de m'avertir ponctuellement , me demandant pour recompense de cét important service vne charge de President en la Chambre des Comptes. Et l'Abbé Basqui m'estant venu trouver le matin à mon lever , je luy dis estre fort surpris de sa conduite , & que s'il estoit payé des Espagnols , & avoit dessein de les servir , il n'en pourroit pas tenir vne autre. Ce discours l'étonna & fit changer de couleur ; Il commença d'entrer dans de grandes justifications , & me fit mille protestations , & d'amitié & de service ; à quoy je luy repartis , qu'il ne m'éblouïroit pas par ses beaux discours ; Que je le croyois fort habile , mais qu'il ne l'estoit pas assez , & avoit la physionomie trop épaisse pour me dupper ; Que je croyois qu'il avoit fort lû Machiavel ; mais que quand je voudrois jouer d'esprit , j'aurois vne politique si raffinée , que j'y ferois en deux heures de commentaires , qu'il n'entendoit pas en dix ans d'étude. Il me dit ne comprendre rien en tous ces discours , & je les luy voulus expliquer , en luy declarant que je savois ses intrigues les plus secretes , ses négociations avec Gennare , les desseins pris avec luy contre mon autorité , ma liberté & ma vie. Ce qu'il voulut nier effrontément. Mais il fut tout-à-fait embarrassé , quand je luy racontai par le menu , le détail de tout

ce qui s'estoit passé, & les moyens dont ils se prétendoient servir pour executer leurs intentions; je luy nommai mesme toutes les personnes qui avoient connoissance de ce complot. Il me parut fort inquieté, & se retranchant sur la negative, il perdit toute contenance, quand je luy découvris que je tenois toutes ces choses de Francisco de Patti, & luy dis la recompense que je luy avois accordée; pour vn service si signalé, & que s'il vouloit, je le ferois venir pour les luy soutenir. Il perdit la parole, & saisi de frayeur, crut que c'estoit fait de sa vie; mais je le rassurai, en luy jurant que j'avois tant de respect pour le caractère qu'il avoit d'Agent du Roy, que quelque chose qu'il eût entrepris contre moy, au lieu d'en avoir du ressentiment, il ne trouveroit en moy que des caresses, & vn dessein de se servir; Que je voulois par mon procedé luy faire avouër, que j'avois pour la France plus de zele, plus de passion & de fidelité, que luy; puisqu'il ne travailloit qu'au rétablissement des Espagnols, en cherchant tous les moyens de faire manquer vne entreprise si avantageuse à la Couronne, & ménageant la perte du serviteur le plus passionné, le plus fidele, & le plus desinteressé qu'elle auroit jamais; & que moy, malgré tous ces artifices & sa mechanceté, je demeurerois dans le respect, & ne songerois qu'à sacrifier ma vie pour la gloire, & les avantages; Que j'estois assuré qu'il seroit desavoué d'un si infâme procedé. Que ce n'estoit point par ordre de la Cour, qu'il agissoit de la sorte; & qu'il n'estoit pas besoin de recourir à de si étranges moyens, pour ruiner ma fortune, & s'opposer à mon établissement; puis que, si ma personne donnoit quelque ombrage à la Cour, & que l'on ne voulût pas que je demeurasse davantage à Naples; au premier ordre que je

verrois signé du Roy , ou au moindre billet que je recevrois de la main de Monsieur le Cardinal Mazarin , je partirois sans répugnance, & irois rendre compte de mes actions ; préférant la gloire d'obeïr & de satisfaire à mon devoir, au plus grand & plus solide établissement que je pusse tenir de la fortune. Il fut surpris de me voir dans vne telle soumission, pour n'avoir aucun prétexte de me nuire: mais je croy qu'après en avoir si mal usé avec moy , il n'eut garde de témoigner la verité de ma conduite; qu'au contraire, il me rendit tous les plus méchans offices qu'il luy fut possible, afin de m'empêcher d'estre secouru , & d'avancer par vn abandon général, la perte d'un homme qu'il avoit trop offensé, pour luy pouvoir pardonner , & qui seroit toujours vn témoin irréprochable de la perfidie qu'il avoit eue pour la France.

Depuis cette conversation il séjourna encore deux jours dans Naples, qu'il n'employa pas inutilement , suivant ces desseins , comme l'on le verra par la suite de ce discours. Il tâcha de me faire tuer par vne émotion populaire; en ayant concerté les moyens avec Vincenzo d'Andrea, & les autres personnes de sa cabale , me voulut faire passer pour le Tyran de Naples , plutôt que pour le Restaurateur de sa liberté: & en cas qu'il n'y pût réussir par cette voie , qu'il croyoit plus honneste , pour ne pas paroître avoir de part à vn accident que l'on n'attribueroit qu'à la sedition d'une populace emportée , & tumultueuse , il résolut en levant le masque, de me faire poignarder , par vne conjuration qu'il forma de dix-sept personnes , dont les Chefs estoient Tonno Basso , Saluator de Gennaro, & Piétro Damico, leur persuadant qu'estant ennemi de la France, j'estois cause que le Peuple n'en recevoit aucun secours , qui leur fourniroit toutes les choses en

abondance , dont il pourroit avoir besoin , dès que je serois mort; & qu'autrement l'armée avoit ordre de se retirer , & de les abandonner. J'eus quelque soupçon de tout ce complot, & je jettai deux hommes , parmi ces gens , suspects , qui paroissant fort mal satisfait , & fort animez contre moy , furent reçus dans toutes leurs assemblées , & m'avertissoient ponctuellement de toutes les résolutions que l'on y prenoit.

L'on fit dès ce soir assembler quantité de peuple dans le Marché sous les armes , & entrer beaucoup de monde dans le Convent des Carmes où je logeois , & je fus surpris durant que nous estions l'Abbé Basqui & moy en conference , de voir arriver le Corps de Ville & le Conseil, qui demandoient à me parler d'une affaire de la dernière conséquence , pour le bien public; Vincenzo d'Andrea s'y rencontrant comme par hazard , Tonno Basso fut celuy qui me porta la parole , homme éloquent & d'un esprit fort chaud, & fort emporté. Il me dit que le Peuple estoit satisfait de ma conduite , & avoit beaucoup de reconnoissance des grands services que je luy avois rendus ; Mais que l'établissement de la République estant si nécessaire ; il me prioit d'en vouloir jeter les premiers fondemens; Que j'y conserverois la qualité de Duc , & de Général de ses armes , avec le titre de Défenseur de la liberté; que j'avois si bien mérité ; Mais qu'il estoit temps de former un Sénat , sans l'avis & délibération duquel il ne se devoit ni rien ménager ni rien entreprendre ; & que de voir en ma seule personne toute l'autorité, cela sentoit trop son Tyran, ou son Roy ; Que ce soupçon m'attiroit la haine de tout le monde, puisqu'il paroîtroit que j'aurois plus de dessein d'opprimer la ville, & le Royaume, que de les tirer de captivité.

Ce discours captieux me surprit , mais ne m'étonna pas , & me fit rappeler en vn moment toutes les lumières d'esprit que je pouvois avoir , qui furent redoublées par la nécessité où je me vis , de me tirer d'un pas si glissant & si dangereux , y ayant de tous les deux costez beaucoup à craindre ; puis-que si je refusois la demande que l'on me faisoit avec tant d'instance , je ne pouvois éviter la mort , comme vn Tyran que je me déclarerois vouloir estre , ou si j'accordois ce que l'on desiroit de moy , je ne serois plus qu'un fantôme , sans crédit , & sans pouvoir. Chacun jetta les yeux sur moy , attendant avec impatience de voir le parti que je prendrois , ne croyant pas que sans estre préparé , je pusse en choisir vn qui me fût avantageux , ni éviter vn péril évident , & quasi égal , de quelque costé que je voulusse pencher. Je leur répondis en riant ; Que je m'estimois extrêmement heureux , de ce que les services que j'avois essayé de rendre au Peuple jusques ici , eussent esté reçus agréablement , & que j'eusse eû l'avantage de luy plaire ; mais que ma joie se redoubloit en voyant la passion avec laquelle il souhaitoit de se mettre en République , se devant souvenir que j'estois le premier qui avoit proposé cette manière de gouvernement , & que je desirois ardemment , puisque je luy en avois fait venir la pensée , comme la résolution la plus avantageuse que nous pussions jamais prendre ; Que j'avois plus d'envie que personne du monde de la voir mettre en exécution , puisque de son établissement dépendoit & le repos , & la liberté du pais ; Qu'il falloit y penser , & y travailler sérieusement ; Mais que toute l'Europe , & Rome principalement , ayant les yeux sur nostre conduite , il falloit la prendre , & si juste , & si raisonnable , que l'on ne pût pas nous tourner en

ridicules , les affaires dépendant de la réputation , qu'il falloit ménager de sorte , que nous ne fissions rien dont les ennemis pussent tirer quelque avantage , qui observoient soigneusement toutes nos démarches , afin de profiter de toutes les fautes que nous ferions , qui ne pourroient estre légères ; notre salut ou nostre perte dépendant de la bonne ou mauvaise manière de nous gouverner ; Qu'il y avoit beaucoup de sortes de Républiques , & que nous devions bien considerer , avant que de choisir , celle qui nous seroit la plus avantageuse , & plus sortable à l'humeur & à la disposition du païs ; Que la Populaire avoit ses douceurs , mais aussi qu'elle avoit ses inconveniens ; Que toute la ville , & tous les peuples y auroient assurément plus de penchant ; Que Naples estant vn Royaume rempli de Noblesse , brave , & généreuse , qui avoit jûsqu'ici eû tant de part au gouvernement , je croyois fort dangereux de les en exclurre , puisque le desespoir réunissant inséparablement les Cavaliers aux intérêts des Espagnols , nous aurions bien de la peine à resister à ces deux puissances jointes ensemble ; Que le nombre en estant si grand , nous ne pourrions pas aisément , ni les chasser tous , ni les exterminer ; Qu'il n'y en avoit pas vn qui n'eût ses habitudes , & sa suite , & qu'ainsi ils nous formeroient des divisions dangereuses parmi nous , & feroient naître de si grands embarras , qu'il faudroit des siècles entiers pour les surmonter ; Que des gens desespérez estoient à craindre , qui n'ayant plus rien à ménager , mettroient tout en v'sage , pour conserver leurs biens , leurs vies , leur honneur , & leur rang : Que nous aurions à combattre vn hydre renaissant ; Que je ne voyois pas quelle raison nous pouvoit obliger à nous jeter dans des périls si difficiles à

surmonter, que j'osois mesme assurer d'estre impossibles, nous attirant Rome sur les bras, que nous avions à ménager serieusement, puisque dans vn Etat, dont le Pape estoit le Seigneur dominant, l'on ne pouvoit pas faire vne subversion generale, sans sa participation & son consentement, que nous n'obtiendrons jamais, rencontrant tant d'oppositions dans le crédit de quelques-vns de nos Cavaliers, qui estoient liez de sang & de parenté avec les Cardinaux les plus accreditez, & les principaux Seigneurs de cette Cour; Que cette sorte de République ne nous pouvoit jamais estre propre, estant bien plus raisonnable d'affoiblir les Espagnols, que de les fortifier de ceux, dont la valeur & la consideration faisoit toute leur puissance, & n'estant pas moins las de leur cruelle domination que nous, ne penseroient quand ils y verroient leur seureté, qu'à travailler conjointement avec nous, à chercher le repos, & la liberté, & employer contre ceux qui nous opprimoient également, leur sang & leur vie, pour tirer la patrie de l'oppression, sous laquelle elle languissoit depuis tant d'années. Qu'ainsi je croyois que nous devions penser à regagner toute nostre Noblesse en luy faisant connoître qu'elle pouvoit trouver avec nous & son repos & son avantage.

Chacun applaudit à mes raisons, & demeura d'accord qu'il ne les falloit pas exclure du Gouvernement; Et qu'une République populaire ne pouvant s'établir que tres-difficilement ne feroit qu'avancer nostre perte. Je leur dis que je ne voyois pas moins d'inconvéniens à la composer purement des Nobles, qui tyranniferoient le Peuple, ayant la memoire trop fraîche des outrages qu'ils en avoient reçus, & dont ils leur voyoient encore les mains teintes du sang de leurs proches;

Qu'ils n'oublieroient pas l'incendie de leurs maisons, le saccagement de leurs biens, & la ruine entière de leurs terres; & qu'ils employeroient le crédit & l'autorité qu'ils auroient acquise, à venger leur passion particulière; Que les Espagnols y pourroient rencontrer leur perte; mais que le Peuple n'y trouveroit que des fers, au lieu de la liberté qu'il recherchoit, & se verroit traité plus cruellement qu'il n'avoit esté jusques-ici par les ennemis pour qui il avoit pris tant d'horreur, & tant d'aversion. Tout le monde s'écria tout d'une voix que ce seroit empirer son mal, au lieu de le soulager, & qu'il n'estoit pas question d'en parler davantage; Mais qu'il falloit s'arrêter au choix d'une République mixte, où le Peuple & la Noblesse eussent une égale autorité. Je leur répondis que j'y voyois encore beaucoup de difficultez, puisque nous ne pouvions pas prendre seuls la résolution de l'établir, sans consulter auparavant tous les Nobles, les détacher d'avec les Espagnols, & les réunir avec nous, n'estant pas juste que le Ciel leur ayant donné de si grands avantages sur le Peuple, ce même Peuple leur voulût faire la loy, & formât sans eux, une manière de gouvernement, où ils devoient avoir la meilleure part: Et qu'ainsi, auparavant que de rien conclurre, l'on devoit leur donner avis de la résolution que l'on estoit sur le point de prendre, afin que leur interest les obligeât à venir dire leurs sentimens dans une affaire, où ils devoient avoir le principal.

Chacun me dit, que comme Duc de la République, je devois leur écrire à tous de se rendre auprès de moy, pour délibérer sur la forme du gouvernement que nous avions à prendre, & voir ensemble les moyens les plus prompts, & les plus assurés de donner à tout le pais le repos & la liberté. Je suis

prest , leur dis-je , de faire tout ce que vous m'ordonnerez sur ce sujet: Mais je prévois de cette résolution , des suites fâcheuses , qui pourroient vous donner du déplaisir , & que je me sens obligé de vous représenter , afin que vous n'ayez pas à me reprocher que je vous aye jetté dans les inconviniens, dont j'aurois bien de la peine à vous retirer. Nous donnerons trop de vanité à la Noblesse , si nous avons recours à elle , comme nous étant nécessaire ; tous ceux de ce Corps croiront que nous reconnoissons nostre foiblesse , & que nous ne nous sentons pas capables de résister à nos ennemis , à moins que de nous voir soutenus de leur valeur , & de leur autorité ; & se persuadant nous estre nécessaires , ils nous tiendront le pied sur la gorge , & exigeront de nous des conditions que nous ne pourrions ni ne devons leur accorder avec honneur , & le refus que nous leur en ferons, les aigrissant contre nous , les réunira plus étroitement avec nos ennemis , s'imaginant que nous sommes sur le point de nous perdre.

Mon sentiment seroit donc de faire publier vn Manifeste , par lequel je déclarerois qu'ayant esté élu Duc de la République , j'attends les bras ouverts tous ceux qui voudront avoir recours à moy; Que ce titre , aussi-bien que celui de Défenseur de la liberté , m'engage aussi étroitement dans les intérêts de la Noblesse que dans ceux du Peuple; Que je les considère également , sachant bien neantmoins faire la difference, que l'ordre du Ciel & la naissance apportent entre les personnes ; Que je suis comme vn bon pere, qui aimant tendrement tous ses enfans , fait la distinction d'avec les autres, de celui à qui appartient le droit d'aînesse : Et qu'ainsi je convie tout le monde à recourir à moy, résolu de traiter chacun selon ses mérites, & don-

ner dans l'établissement que je prétends faire d'une République, le rang & l'avantage, que la vertu & le sang doivent régler entre les personnes ; ainsi je ferai les conditions à ceux qui se présenteront, au lieu de les recevoir d'eux : Et comme il y a de trois sortes de Noblesse dans le Royaume, il faut aussi se gouverner de différentes manières. Il y a des Cavaliers, qui ont bien vécu avec nostre ville, & avec leurs sujets, & qui se sont fait aimer & estimer généralement par leur sage conduite ; à ceux-là, l'on ne leur sauroit faire trop d'avantages, & de trop bons traitemens. Il y en a d'autres qui se sont fait aimer dans Naples, & qui ont tyrannisé leurs sujets ; il les faut obliger à changer de conduite, les raccommoier avec leurs vassaux, de peur de les perdre en gagnant leurs maîtres, & entremettant mon autorité, pour les obliger de bien vivre ensemble, m'engager à faire exécuter ponctuellement ce qui m'aura esté promis de part & d'autre. Ceux qui restent, qui sont également haïs dans leurs terres & dans la ville, ayant toujours eû une conduite violente & emportée, ne doivent pas estre exclus de toute esperance de pardon, ce qui par nécessité les rendroit inséparables de nos ennemis ; Mais l'on les doit obliger à s'éloigner pour quelque temps, leur laissant la jouissance de leurs biens, & ne les rappeler qu'après avoir souffert une espèce de bannissement pour l'expiation de leur faute, qui sera ou plus ou moins long, suivant l'apparence qu'il y aura de leur amendement.

L'on applaudit à tout ce raisonnement, me priant d'agir en conformité avec la moindre perte de temps qui seroit possible. Je me chargeai d'y satisfaire, représentant neantmoins qu'il falloit un peu de loisir ; la précipitation gâtant plutôt, qu'elle n'avance les affaires de cette nature. Tonno Basso,

après avoir approuvé mes raisons , comme les autres , me dit qu'il n'y avoit rien de si juste , ni de si raisonnable que ce que je venois de leur déduire ; Mais que comme l'établissement de la République devoit de nécessité tirer de longue , il croyoit à propos cependant , de commencer à former vn Sénat. Je me mis à sourire de ce discours , & luy fis connoître que le Sénat estant le corps de la République, l'établissement de l'un n'estoit autre chose que celui de l'autre ; Qu'il falloit voir auparavant , de quelle façon l'on le devoit régler, quel nombre l'on fixeroit de Sénateurs , combien il y en devoit avoir de chaque Province , si chaque ville du Royaume en devoit avoir vn , combien de voix devoit avoir la ville de Naples, & enfin mille choses qui ne se pouvoient pas régler sur le champ ; Et puis, qu'il savoit bien que pour mettre vne imposition légère sur le Royaume, il falloit les vœux des Communautés des Provinces, & du Baronnage ; Que celui de Naples estoit composé de cinq sièges de la Noblesse , & de trente-deux Ottines du Peuple , sans quoy il estoit imparfait ; Qu'à plus forte raison pour délibérer sur vne affaire de cette importance, il falloit de nécessité faire cette assemblée générale qui nous estoit absolument impossible.

Il en demeura d'accord , & me proposa de faire en attendant des Vice-Senateurs. Je luy dis qu'il avoit esté jusques-ici inouï que l'on eût commis des gens à l'exercice des Charges qui n'avoient jamais esté en nature ; Mais que je reconnoissois que me jugeant incapable de gouverner sans Conseil , tout son discours n'alloit qu'à m'en établir vn ; en quoy il m'obligeoit sensiblement, n'aimant pas à me rendre grand des événemens , & estant bien-aise d'avoir des gens sur qui me soulager, & qui fussent capables de me donner des bons avis ; Qu'il falloit

voir de combien le corps en seroit composé, & qui auroit à les nommer, & que n'ayant pas à disputer des noms, ils prendroient s'ils vouloient celui de Vice-Senateurs; Qu'encore estoit-il à craindre que le Royaume ne voulut pas deferer à l'autorité de ceux qui ne seroient nommez que par la Ville, & sans sa participation, & que Naples ne perdît la prérogative d'en estre le Chef, chaque ville prétendant en son particulier, faire vne Republique indépendante, & qui ne fut simplement que son alliée. Ce que je ne disois pas sans fondement, pour avoir dans ma poche deux lettres, que je leur fis voir, signées l'une, la Republique de Saint Severin; & l'autre, la Republique de la Cave.

Tout le monde commença à murmurer, & trouver que j'avois grande raison; mais Tonno Rasso s'échauffant, & s'obstinant dans son opinion, je luy demandai encore vne fois, qui devoient estre ces Vice-Senateurs, ou qui les devoit nommer. Il me répondit avec chagrin que ce devoient estre eux qui representeroient le corps du Senat, qui devoient faire cette nomination. Je luy répondis qu'il y avoit plus d'apparence que ce fut le Corps de Ville, & les Capitaines d'Ottines. Il repartit avec emportement que le Corps de Ville ne devoit point se mêler de choses pareilles, son autorité ne s'étendant qu'à régler les vivres, & à pourvoir à l'abondance. Je m'étonne, luy dis-je, que vous contestiez la puissance de ceux qui vous l'ont donnée: vous avez esté nommé pour assister & servir de Conseil à Gennare, à cause de son incapacité; son employ étant cessé, le vostre l'est mesme: il s'agit de matiere plus importante, & il est à propos de savoir, si les Ottines ne veulent point faire de nouvelles nominations, ou en confirmant celles de vos personnes, vous destiner pour les emplois dont il est question,

La dispute s'échauffa entre le Conseil & le Corps de Ville; Ils se prirent de paroles avec tant d'aigreur, que sans l'interposition de mon autorité ils seroient infailliblement venus aux mains. Ils me prièrent de terminer leur différend, & de régler ce qui estoit de leurs prétentions. Je répondis que je ne me sentois pas capable de prononcer sur vne matiere si importante; Mais que ne voulant point desobliger personne, il falloit que d'un costé le Corps de Ville, & les Ottines, & de l'autre ceux qui pretendoient former celuy du Conseil, donnassent leurs raisons par écrit aux quatre plus habiles Jurisconsultes de la ville, qui sachant les coutûmes du pais, & ce qui s'y estoit pratiqué avant qu'il fût en Royaume, ou dans le temps de quelques révolutions, comme celle qui estoit arrivée cent ans auparavant pour le fait de l'Inquisition, me fissent entendre leurs sentimens, apres avoir bien étudié la matiere, & que j'en déciderois avec connoissance de cause, puisqu'ils avoient les vns & les autres la bonté de s'en rappotter à moy; dont ils demeurèrent d'accord: & je nommai pour cét effet Jean Camille Cacaccio, Antonio Scaciavento, Augustino Mollo, & Aniello Portio; Et je leur demandai entre les mains de qui, cependant, devoit demeurer l'autorité; Entre les vostres, me répondirent-ils. De qui dois-je donc prendre conseil, car je ne veux point gouverner, sans recevoir les avis de quelqu'un, ne m'en sentant pas capable. Vous n'en avez pas besoin, se crièrent-ils; car vous en savez plus que nous. Je m'en excusai; leur disant, qu'ayant affaire à vn Peuple soupçonneux & difficile à contenter, je ne voulois pas m'exposer à luy déplaire, ni souffrir qu'il prît jalousie de mon autorité; que je ne pourrois aussi-bien seul résister à l'accablement de tant d'affaires; que je n'estois venu me jeter parmi eux que

pour les servir, sans avoir l'ambition de les commander, qu'autant de temps qu'ils le voudroient, & de manière qu'ils l'ordonneroient, & que plutôt que de me voir dans de continuelles inquietudes, & d'estre toujours en peine par les ombrages que l'on pourroit prendre de moy à toute heure, sans aucun fondement, j'aimois mieux me retirer : Que je demandois mon congé, durant que l'armée estoit en état de me rembarquer. La voix s'éleva par toute la chambre, en suite dans les salles, & de là dans le Marché; Que le Peuple estoit perdu, si je l'abandonnois, qu'il n'avoit de confiance ni d'espérance qu'en moy seul; Qu'il ne desiroit point que j'eusse de conseil de personne, que je n'en avois que faire; Et qu'enfin il n'obeïroit qu'à moy seul; Qu'il vouloit que je commandasse souverainement, me reconnoissant pour son Maître.

J'appaisai cette émeute en déférant à la volonté tant de gens; Et pour estre mieux éclairci de leurs sentimens, j'ordonnai que tout le monde s'assemblât le lendemain matin, chacun dans son quartier, où j'irois les apprendre.

L'Abbé Basqui, au sortir de chez moy, s'entre tint avec les conjurez, qui enragez de n'avoir pas réussi dans leur dessein, & de voir avec quelle adresse j'avois évité vn piège si dangereux, qu'ils m'avoient tendu, & que mon autorité en estoit mieux affermie, & eux entièrement exclus de la part qu'ils prétendoient dans le gouvernement, & s'allèrent assembler dans vne Eglise, pour resoudre de me poignarder : Mais n'ayant pû demeurer d'accord, ni du temps, ni du lieu de l'exécution de leurs entreprises, ils remirent à en conférer la nuit suivante. Et le lendemain matin l'Abbé Basqui m'estant venu dire adieu, pour s'en retourner sur l'armée, afin d'attendre le succès de la conspiration qu'il m'avoit

préparée, ne croyant pas de seureté pour luy de demeurer dans Naples, où je n'aurois pas le crédit d'empêcher qu'il ne fût déchiré par le Peuple, son dessein venant à n'avoir point d'effet, & à s'éventer, & luy reconnu pour en estre l'auteur; Je le retins pour estre le témoin de ce qui se passeroit dans la ville.

Je m'en allai dans tous les quartiers, où ayant exposé à tout le monde, ce qui estoit arrivé le soir, & demandant le sentiment public, il fut fort surpris de voir que tout d'une voix, l'on me declara que l'on vouloit que je fusse le maître absolu, que j'agisse souverainement, en me demandant la permission d'aller prendre, & traîner par les rues ceux qui s'y voudroient opposer. Ce qui fut suivi d'une acclamation generale, que l'on ne reconnoîtroit jamais d'autre autorité que la mienne; Que c'estoit trop peu pour ce qu'ils me devoient, que de me faire Duc de leur Republique; qu'ils vouloient que je fusse leur Roy. A quoy je m'opposai par les mesmes raisons que j'avois fais les deux autresfois, les menaçant de les abandonner, & m'aller embarquer sur l'armée, s'ils s'opiniâtroient dans une pensée si peu raisonnable, & si hors de saison. Et m'appellant leur Pere, & leur Libérateur, le Conservateur de leurs biens, de leur vie, & de l'honneur de leurs familles, me protestèrent avec les témoignages d'un respect & d'un amour extraordinaire, qu'ils vouloient tous vivre, & mourir avec moy, & qu'ils n'épargneroient ni leur sang, ni mesme la vie de leurs femmes, & de leurs enfans, aussi bien que la leur, toutes les fois qu'il s'agiroit de m'obeïr, ou du moindre de mes intérêts.

L'Abbé Basqui s'étonna du grand crédit que j'avois acquis en si peu de temps, & de voir que toutes les rues avoient esté en un moment tapissées sur

mon passage ; Que l'on me jettoit des eaux de senteur, des fleurs, & des confitures des fenêtres ; Que l'on étendoit des manteaux, & des tapis sous les pieds de mon cheval, & que l'on venoit brûler devant moi du parfum & de l'encens, & qu'il n'y avoit ni femmes ; ni enfans, aussi-bien que les hommes, qui ne me donnassent mille bénédictions, & des témoignages d'amitié, que l'on reconnoissoit aisément venir du fond du cœur, sans aucune flatterie ni dissimulation. Et m'ayant dit qu'il n'auroit jamais crû ce qu'il avoit vû ; je le priai d'en rendre vn fidèle compte, & de me faire entendre quelles estoient les intentions de la Cour ; Que je tournois les esprits du peuple comme il me plaisoit, Et que je me ferois fort avec vn peu de temps, par mon adresse, & mes soins, de faire tomber la Couronne de Naples entre les mains du Roy ; ou s'il ne l'agréoit pas pour luy, de la mettre sur la teste de Monsieur, ou de feu Monsieur le Duc d'Orleans, & que je le conjurois de me parler librement sur vn point si important, puisque je n'avois, ni n'aurois jamais d'autre intention que de faire réussir celles de la France quelles qu'elles pussent estre. Il m'assura n'avoir aucune instruction particuliere sur ce sujet, & que tout ce qu'il pouvoit savoir, estoit que le Roy ne desiroit autre chose que de voir chasser les Espagnols de Naples ; Et que pourveu qu'ils perdissent le Royaume, il luy estoit indifférent à qui il tombât, puisqu'il en tireroit toujours vn assez grand avantage. Je ne sai s'il n'estoit pas plus instruit de ce que la France pouvoit desirer, ou qu'il ne s'en voulût pas expliquer avec moy, pour avoir toujours sujet de se plaindre de ma conduite ; Mais il est constant, que ni de luy, ni des Ministres résidens à Rome, je n'ai jamais pû apprendre comment l'on vouloit que je me gouvernassé. Ainsi l'on n'a pû, ni dû me blâmer

avec justice de ma maniere d'agir, ne m'ayant jamais esté rien commandé.

La peur qu'il eut, que je ne pusse avoir quelque commerce avec les Officiers de l'armée, & leur donner des informations particulieres de toutes choses, l'obligea à apporter tous ses soins pour empêcher que le Gentilhomme que Monsieur le Duc de Richelieu m'envoyoit, pour me faire compliment, ne débarquât, & faire en sorte que l'on le fit passer & garder soigneusement sur vn autre navire, de peur qu'il ne retournât dans le bord de l'Admiral, que lors que l'armée seroit sur le point de se mettre à la voile. Par où l'on peut voir, que si je n'ai pû avoir de commerce avec ses Officiers, ce que je souhaittois ardemment, il n'a pas tenu à moy.

L'on me fit savoir de l'armée, que faute d'eau elle seroit contrainte de se retirer, si je n'y remédiois; je leur envoyai aussi-tôt dix-huit felouques pour en faire: mais ce nombre n'ayant pas esté jugé suffisant, sous ce méchant pretexte, elle se mit à la voile, & reprit le chemin de Portolongone, sans avoir fait autre chose, que m'exposer à mille perils, dont je puis dire, ne m'estre garanti que par vn pur miracle: Et si je n'eusse établi vne créance extraordinaire parmi le Peuple, je devois cent fois estre déchiré, se voyant privé de tous les secours que je luy avois fait esperer, avec tant d'apparence, dont j'étois le garand, & la caution, & n'ayant que ma seule personne pour les assister.

Cette puissante armée ne voulut point contribuer à la ruine de l'Espagne, qui estoit infaillible, en prenant, ou brulant toute sa flotte qu'elle trouva sur le fer, & toute desarmée, & desarborée à son abord; me consuma la moitié de mes vivres inutilement, & si j'ose dire avec malice, prit deux vais-

seaux de bled à ma veüe, & les envoya à Portolongone ; me refusa le peu d'argent que je demandois pour faire subsister les troupes dont je pressois avec tant d'instance le débarquement ; ne me donna de poudre que six barils, & je n'en tirai d'assistance que de l'arrivée des sieurs Chevalier de Fourbin, Baron de la Garde, Chevalier de Gent, Souillac, de Glan-deveze, Baron Durand, Saint Maximin, depuis Mareschal des logis de mes gardes, & Beauregard Officier d'Artillerie, encore firent-ils tous les efforts possibles pour les empêcher de me venir trouver. Je laisse à juger si tout autre que moi se voyant si malheureusement abandonné, n'auroit pas perdu le courage, aussi-bien que l'esperance ; Et si je n'eus pas besoin d'une extrême resolution, pour resister à une si mauvaise fortune, & de beaucoup d'adresse pour me parer des périls où j'estois exposé avec tant d'apparence. Neantmoins renouvelant de vigueur dans ce déplorable état, voyant que tout rouloit sur ma personne, je m'employai avec tant d'ardeur, & de soins, que non seulement j'évitai ma perte, mais faillis seul à causer celle des Espagnols, comme l'on le verra, si l'on veut lire attentivement la suite de ces Mémoires, qui quoy que veritables, seront trouvez si extraordinaires, qu'ils paroîtront fabuleux à bien des gens.

J'envoyai le lendemain matin querir le Corps de Ville, & ceux qui avoient jusques-là composé celui du Conseil, & leur dis que je savois qu'il y en avoit parmi eux qui avoient conjuré contre ma vie, & s'estoient assemblez la nuit, dans une Eglise, pour délibérer sur cet attentat ; Que comme je n'aimois pas à m'ensanglanter les mains, je leur pardonnois de bon cœur, pourveu qu'ils voulussent s'en repentir, & prendre à l'avenir une conduite différente ; Mais que s'ils vouloient persister opiniâtrément

dans ce méchant dessein , que je leur ferois sentir des effets de ma rigueur & de ma justice , après avoir refusé ceux de ma clemence , & de ma bonté , avec l'assurance que je leur donnois de perdre non seulement la memoire d'une si detestable pensée , mais de ne les pas moins aimer & considérer à l'avenir. Tous les assistans furent surpris de cette modération , les coupables ne s'en ébranlèrent pas trop , & les autres me prièrent de les déclarer , & de les punir sévèrement , estans indignes de pardon ; Et que si ma bonté m'empêchoit de les vouloir châtier , je laissasse le soin au Peuple d'en faire l'exécution , qui seroit assez rude pour donner de la terreur à toutes les personnes capables de semblables perfidies , devant cet exemple au public , qui m'en conjuroit à genoux. Je répondis , que si les complices de cette action si noire avoient quelques restes d'honneur , ils seroient touchez de ma douceur , & me seroient à l'avenir & affectionnez & fidèles ; Mais que s'ils perséveroient dans leur mauvais dessein , mettant à bout ma patience ; je les ferois punir comme ils le méritoient. La nuit suivante ils se rassemblèrent dans vne autre Eglise , pour délibérer vne seconde fois sur l'exécution de leur entreprise. Je renvoyai querir le lendemain matin les mesmes personnes , & leur dis encore les mesmes choses que j'avois fait le jour précédent , & que je me lassois de leur ingratitude , & qu'après leur avoir pardonné deux fois , s'ils retomboient la troisième dans la mesme faute , rien au monde ne seroit capable de les soustraire à ma juste vengeance. Ils ne changèrent point de sentiment : mais s'estant contentez de changer de lieu pour s'assembler , comme j'en fus averti , j'envoyai à mesme temps les Officiers de mes gardes , se saisir de leurs personnes , & deux des dix-sept qu'ils estoient , ayant demandé

de m'estre amenez pour prendre l'indulte, & me déclarer toute la conspiration, j'ordonnai qu'on les conduisit chez moy, où se jettans à mes pieds, ils me demandèrent la vie, & me rendirent compte de tout ce qu'ils savoient.

J'appris de leur bouche, que l'Abbé Basqui leur ayant fait entendre que j'estois ennemi de la Couronne de France, j'avois passé à Naples contre ses ordres, & sans sa participation, & que j'estois la cause que le Peuple ne recevoit aucun secours; Que l'armée navale par cette seule raison n'avoit débarqué ni troupes, ni munitions, ni artillerie, & avoit fait passer à Portolongone, les deux vaisseaux chargez de bled qu'ils avoient pris à la veuë de la ville: Qu'il y en avoit encore d'autres arrivez de Provence, tout prests à leur faire venir, qu'ils recevroient avec toutes sortes de secours, dès qu'ils auroient défait la France d'un rebelle, & d'un ennemi, & leur ville d'un Tyran, qui sous le prétexte de leur procurer le repos, & la liberté, ne travailloit qu'à s'accréditer parmi eux, pour pouvoir par après les opprimer plus à son aise, & vsurper la souveraine autorité: Que l'envie de se voir assistez à chasser les Espagnols, les avoit fait résoudre d'oster le seul obstacle qui les privoit de l'assistance, & de la protection de la France; Que le desespoir de se voir abandonnez, & l'assurance de recevoir en abondance toutes sortes de secours, leur avoient fait jurer à tous ma perte, & prendre le dessein de me poignarder; Qu'ils estoient dix-sept de ce complot; mais que Tonno Basso, Salvator de Gennaro, & Piétro d'Amico estoient les plus animez, & les Chefs de cette entreprise; Qu'il y avoit encore un Prestre appellé Camillo Todino, & un Greffier, nommé Calledino, & me déclarèrent ensuite tous les autres dont j'ai perdu la memoire, pour y avoir

trop de temps ; que pour eux ils auoient eû tous jours horreur de cette affection , auoient dissimulé leurs véritables sentimens pour decouvrir ceux des autres & venir par après m'en rendre compte , & que je savois bien leur avoir ordonné de feindre d'estre mal satisfaits de moy & se mêler parmi tous les gens qu'ils connoïtroient suspects, & mal intentionnez. Je ne leur pardonnai seulement ; mais leur témoignai que je leur avois obligation de me tirer d'un si grand péril & que je m'en souviendrois en temps & lieu pour payer le service qu'ils me rendoient. Je leur fis aussi-tôt apporter du papier & leur commandai d'écrire ce qu'ils me venoient déclarer , & de le signer , après quoy je les fis remener prisonniers dans la Vicairie , & envoyant chercher l'Auditeur général je luy commandai de s'en aller interroger les coupables & de les confronter avec ces deux qui s'estoient indultez , les faisant appliquer à la question seulement par forme suivant la coûtume du païs , afin que leurs temoignages eussent plus de force à la confrontation. Tous les complices estant présentez devant eux , n'eurent aucune cause de récuration à alléguer & , la conscience leur reprochant leur crime, ils ne le nièrent pas , ni ne le confessèrent pas aussi entièrement. L'on me vint rendre compte de tout ce qui s'estoit passé & voyant la conséquence de l'affaire & que ces malheureux ne manqueroient pas de mêler la France dans leurs confessions , & d'attribuer à ses ordres ce qui ne procedoit que la malice & de la perfidie de l'Abbé Barqui ; j'ordonnai à l'Auditeur général de faire donner aux Chefs de la conspiration la question ordinaire & extraordinaire, & quand ils voudroient commencer à parler de faire sortir le greffier , & les autres Officiers de la Justice , afin d'écrire de sa main leurs dépositi-

tions, pour les pouvoir tenir secrettes, & empêcher le Peuple d'entrer en connoissance de tout ce qu'ils pourroient dire de la France, qui produiroit quelque méchant effet, dans l'apparence qu'elle pût avoir quelque part en cette vilaine action, si contraire aux coutumes & à l'humeur du pais, & dont le seul Abbé Basqui estoit l'auteur, estant capable, & accoutumé à de semblables infamies, & entreprenant celle-ci, pour servir vtilement l'Espagne, à dessein de décrier la France dans l'esprit des Napolitains, en la faisant soupçonner d'autoriser vn assassinat, à quoy elle n'avoit nulle part. Tonno Basso parut d'abord assez constant à la question; mais pressé par la violence des tourmens, & plus encore par les remords de sa conscience, il confirma de point en point la déposition des deux personnes à qui j'avois fait grace, & y ajouta encore beaucoup de circonstances fort considérables, & entre autres, que l'on trouveroit dans vn des Convents des Jacobins, dans la chambre d'un Docteur, qu'il nomma, vn Manifeste qu'il avoit dressé pour faire publier aussi-tôt que j'aurois esté poignardé, afin de justifier son action, & la faire voir nécessaire, n'estant entreprise, que pour le service de la France, & pour les avantages du pais, qui ne devoit qu'à ce prix recevoir les secours qui luy estoient nécessaires pour acquérir la liberté & le repos, & l'affranchir de l'oppression des Espagnols; Et que n'agissant que par le zèle qu'il avoit pour la patrie, son action n'auroit rien que de glorieux; ostant la vie à un Tyran, & au perturbateur du repos public; pour tirer des fers tous les habitans de sa ville & de son pais. J'envoyai aussi-tôt chercher ce Manifeste qui me fut apporté, & que je trouvai dans les mesmes termes, & les mesmes sentimens qu'il avoit dit. Les autres conjurez se trouvèrent tous conformes

dans leurs dépositions , & leur procès estant achevé , pour ne pas répandre tant de sang , je me contentai d'exposer à la rigueur de la Justice les trois Chefs, faisant retenir les autres dans la prison , jusques à tant que j'eusse la liberté de les bannir , & les envoyer seurement par mer hors du Royaume. Les femmes & les parens des condamnez vinrent échevelées , & se déchirant le visage avec les ongles , pour m'émouvoir à compassion , suivant la coutume du païs , se jetter à mes pieds , & me demander leurs grâces ; ce que je leur refusai , & n'aurois pas pû leur faire , quand je l'eusse voulu , tant le peuple estoit animé contre eux : & après des efforts redoublez deux ou trois jours de suite , sans rien obtenir , elles me prièrent qu'au moins l'exécution ne s'en fît pas en public. Je fis grande difficulté en apparence de le leur accorder , & m'en fis presser fort long-temps , quoy que je l'eusse résolu , pour empêcher qu'ils ne parlassent à la mort , & comme ils estoient abusez , ils ne déclarassent que j'estois ennemi de la France , que j'estois cause qu'elle ne donnoit pas de secours , & que c'estoit pour son service , & par sa participation qu'ils avoient entrepris de me poignarder ; ce que je savois bien estre faux , & que je ne voulois pas , ni qu'on pût croire , ni mesme le soupçonner. Aussi - tôt qu'ils eurent les testes coupées , on les porta sur l'épita phe du Marché , & leurs corps y furent pendus tout nuds par vn pied , supplice ordinaire des traîtres , & l'on y mit des inscriptions , qui portoient qu'on les avoit fait exécuter comme assassins , perturbateurs du repos public , & gens qui avoient conspiré contre moy. Ce cruel spectacle satisfit extraordinairement tout le Peuple , & luy donna bien de la joie , de me voir délivré d'un si grand péril , & par l'horreur & l'appréhension qu'il en conçut , il redoubla

pour moy & sa tendresse, & son amitié.

Ensuite je dépêchai à la Cour le sieur de Taillade, pour rendre compte de toutes les négociations que j'avois achevées; de la situation où j'avois mis toutes les affaires; de la demande que j'avois faite de tous les secours que me pouvoit fournir l'armée, dont j'avois esté entièrement refusé; de la méchante conduite de l'Abbé Basqui; des preuves évidentes que j'avois, qu'au lieu de servir la France, il n'avoit fait qu'appuyer les intérêts d'Espagne, travailler à ma ruine particulière, aussi-bien qu'à celle de Naples, & de tout le païs; des émeûtes qu'il m'avoit suscitées pour me faire périr, des artifices dont il s'estoit servi, pour y parvenir; de la proposition ridicule qu'il m'avoit faite, touchant Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile; de l'empêchement qu'il avoit apporté à l'accommodement de la Noblesse; & enfin de la conjuration qu'il avoit pratiquée pour me faire poignarder; des sujets de plaintes que j'avois à faire de ce que j'avois inutilement tenté de prendre commerce & correspondance avec les Officiers de l'armée, dont l'on me vouloit malicieusement rejeter la faute, du manquement qu'elle avoit fait à son arrivée de ne pas faire périr toute la flotte d'Espagne; ce qui se pouvoit avec autant de facilité, que peu de péril; Et finalement de m'avoir abandonné après m'avoir fait consumer la moitié de mes vivres, sans me vouloir donner vn grain de bled, de la charge de deux vaisseaux qu'ils avoient pris à ma veuë sur les ennemis; ce qui auroit mis le Peuple dans le dernier desespoir, & m'auroit fait massacrer malheureusement, si je ne m'estois par mes soins acquis vn si grand crédit, que je pouvois assurer de maintenir les affaires sans déperir jusques au retour de l'armée: Que je conjurois Monsieur le Cardinal Mazarin, sur l'amitié & pro-

tection de qui je faisois vn solide fondement , de me renvoyer promptement vn puissant secours de nitds, d'hommes, d'argent, d'artillerie, & de munitions de guerre ; sans quoy il me seroit impossible de me soutenir plus long-temps; Mais aussi que les recevant , j'assurois de rendre au Roy des services plus importans que ceux que l'on attendoit de moy & de faire perdre en peu de temps aux Espagnols la Couronne de Naples. Je luy donnai des instructions fort précises de tout ce qu'il avoit à traiter de ma part avec mondit Sieur le Cardinal , & avec mes proches , que je luy donnois charge de presser de me secourir d'argent , le plus promptement , & en la plus grande somme qu'ils pourroient, puisque de là dépendoit ou mon salut, ou ma perte. Je le chargeai sur tout, de m'obtenir de Monsieur le Cardinal Mazarin des instructions de la manière dont j'avois à me gouverner , afin de ne point manquer en suivant ses ordres , & de témoigner par bon obeïssance aveugle, la fidélité, le respect, & le zèle que j'aurois toujours pour la Couronne de France. Je les fis partir en diligence, & luy ordonnai de passer à Rome, de communiquer toutes choses à Monsieur de Fontenay, & de luy rendre les lettres dont je l'avois chargé pour luy.

Durant les festes de Noël , tous les Bandits que j'ai déjà nommez , s'animans par l'espérance que je leur avois donnée de la prise d'Averse, & par la présence de l'armée , firent la guerre avec plus de hardiesse , & de succès. Les Espagnols attribuoient à ma vigilance, & à mes soins , tout ce qui leur arrivoit de desavantageux , & crurent que ma conduite avoit plus de part en ma bonne fortune , que le hazard.

Le Prince de Montefarchio incommodé de la fièvre quarte, s'en estant allé chez luy pour se faire

traitter quelques jours auparavant ; Ils le soupçonnerent d'abord d'intelligence avec moy, qui neantmoins n'estoit autre que la reconnoissance qu'il m'avoit témoignée d'avoir garenti ses sœurs de la fureur du Peuple, & de laisser en seureté dans sa maison. Leurs ombrages s'accrurent, quand estant obligé de se retirer en Pouilles pour quelques affaires particulières, de peur que sa maison ne fût pillée dans son absence, j'envoyai vne commission à vn de ses gens, pour y commander de ma part, aussi-bien que toutes les milices de ses terres. Ce fut vn procédé que j'observai tout autant qu'il me fut possible avec toute la Noblesse, pour mettre leurs biens à couvert, me faire aimer d'eux par cette protection, & redoubler la défiance des Espagnols, dont j'espérois d'heureuses suites.

J'appris aussi que Polito Pasténa s'estoit emparé de Salerne, & marchoit pour attaquer Scafatta, dont la prise m'estoit d'une extrême importance, me rendant maistre de la rivière de Sarne, & de dix-sept moulins, qui faisoient subsister les ennemis dans les Châteaux, & dans les quartiers qu'ils tenoient de la ville, ne tirant que de là leurs farines. J'eus aussi avis que Paul de Naples s'estoit rendu maistre d'Avelline, & se fortifioit de gens pour faire de plus considérables entreprises. Paponi, qui n'avoit fait jusques ici que de courir la campagne, & faire des brigandages sur le bord du Garillan, accompagné des sieurs Daretze, avoit pris la ville de Sessa, Itri, & la Tour de Suerlonga, poste assez considérable, pour estre sur le bord de la mer. Le sieur de Lascais neveu du Grand Maistre de Malte ; que j'avois envoyé servir auprès de luy, s'empara de la ville de Fondi ; Et ce petit Corps d'armée se rendit assez considérable, pour devenir maistre de la campagne, & bloquer de telle sorte la ville & château de

Gayette, qu'il luy ostât la communication du reste du Royaume, & l'empêchat de pouvoir plus recevoir de secours par terre. Piétro Crescentio, avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit ramassez, ataquâ la ville de Montefuscûlo, capitale de la Province qui porte le mesme nom, & résidence d'un Président, qui est le titre qu'on donne aux Gouverneurs de Provinces, qu'il obligea d'en sortir, la prenant en fort peu de temps, ses troupes s'allant grossissant de jour en jour.

Dans la Pouille, Sabatto Pastore me donna avis qu'il estoit assez fort; ne trouvant rien qui luy résistât à la campagne, pour y exécuter quelque dessein considérable; & je luy envoyai l'ordre de marcher droit à la ville de Fogia, lieu fameux par la foire qui vaut six cens mille écus de rente, qui ne consiste qu'au péage des bestiaux qui paissent l'hyver dans les plaines de la Pouille, & vont l'esté chercher des pasturages dans les montagnes de l'Abbrusse, dont il s'empara en fort peu de jours, & ensuite des villes de Lusciéra & de Troya.

Dans vne partie de la Calabre, Trussardo s'estant fortifié commença de s'y faire craindre, & prit quelques lieux importans, qui avoient fait difficulté de se déclarer dans nostre parti. Dans vne autre partie de la mesme Province, il me fut demandé vn Chef, & quelque Officier François avec luy: j'y envoyai vn jeune Avocat nommé Paris, personne de résolution & de vigueur, accompagné du sieur de la Serre, qui ne fut pas moins heureux que les autres qui combattoient ailleurs sous mes commissions. Dans la Basilicarte, & la terre de Barri, le Comte del Vaillè, & Mathéo Christiano assemblant du monde, chacun de son costé, firent des prises assez considérables, & entre autres d'Altamura Matéra, Gravina, Cassano, Bitento, & autres lieux.

Les Bandits commencerent aussi à remuer dans l'Abbrusse , & beaucoup de gens m'envoyèrent demander des commissions. Les succez des nos armes n'y furent pas plus malheureux ; Mais comme ils n'arriuerent pas si-tôt, je remets à en parler en son temps.

Les Espagnols recevant tous les jours de si mauvaises nouvelles , commencerent à apprehender leur perte serieusement , voyant que toutes choses me réussissoient avec tant fortune , que je venois à bout de toutes mes entreprises , & croyant ne pouvoir plus prendre de confiance en la Noblesse, avec laquelle ils soupçonnoient que j'avois d'étroites intelligences, & pris de grandes mesures. Ce qui les confirma dans cette opinion , fut que le Duc de Vairanne levant le masque , m'envoya demander la commission de Mestre de Camp general , dans la terre de Labour, sur les confins de l'Etat Ecclesiastique. Le Duc de Vietry , dont les terres sont proche de Salerne, ne crut pas les pouvoir conserver sans se rendre auprès de moy : Il arriva dans ce temps à Naples pour me venir assurer de son obeïssance , & de ses services. Beaucoup de personnes de haute naissance, & des plus riches du Royaume, desquelles il seroit trop ennuyeux de particulariser ici les noms , s'estant retirées dans la ville de Benevent, m'envoyèrent exprés faire compliment en des termes fort obligeans ; dequoy les Espagnols furent sensiblement touchez.

Je crus de mon costé ne devoir pas demeurer les bras croïsez ; & assemblant de troupes dans la ville , que je fis joindre par les milices de Nocéra , & de la Cave, j'envoyai attaquer la Tour du Grec , que les ennemis avoient regagnée sur nous, qui fut prise en vingt-quatre heures , & de-là je fis assiéger la Tour de l'Annonciate , donnant le com-

mandement de ce siège au Mestre de Camp Mellonni. Les Espagnols enuoyant à leur secours la galère de Saint François de Borgia, les forçats qui étoient dessus se revoltèrent, prirent prisonnier le Capitaine, & la firent échouer en terre, au mesme endroit, où trois jours auparavant, celle de Sainte Thérèse avoit fait la mesme chose. La place dura trois jours, & m'ennuyant de sa résistance, je me résolus d'y aller en personne; Mais je trouuai à mon arrivée, que la nuit les ennemis l'avoient abandonnée, & s'estoient retirez. Après la prise de l'Annonciatè, je fis revenir les troupes qui l'avoient assiegée, pour le faire partir le lendemain, & tâcher de prendre Castellamare, lieu d'où les ennemis tiroient leurs vivres, n'en pouvant qu'avec peine recevoir de Capquè, & Gayette en estant si dépourveuë, qu'ils ne pouvoient recevoir aucune assistance de ce côté-là. Et comme le Mellonni m'estoit necessaire dans Naples, où il faisoit la charge de Mestre de Camp general, estant le plus ancien de nos Officiers, je donnai cét emploi au sieur de Cérifantes, m'ayant esté demandé vn Chef François. Il prit possession du commandement de ce petit Corps, qui estant en bataille prest à marcher, se mutina, demandant de l'argent. J'envoyai leur en promettre pour appaiser ce desordre; mais les soldats luy perdirent le respect, le menaçant de le tuer, s'il les pressoit davantage. Il vint m'en avertir afin d'y apporter remede, j'y courus aussi-tôt, & vis qu'à mon abord, tous ces revoltex souffloient leurs meches, & les compassoient, se preparant à tirer sur moy, en me presentant leurs mousquets; je leur demandai si c'rement; qui estoient ceux qui ne se fioient pas à ma parole, & ne vouloient pas m'obeïr! Vn insolent me répondit, C'est moy, & generalement tous les autres: Je poussai mon cheval droit à luy, & met-

tant l'épée à la main, luy passant au travers du corps, je le tuai tout roide. Y en a-t-il d'autres, m'écriai-je, qui veuillent mourir de la main. Vn de ses camarades me dit que c'estoit luy : Vous ne le meritez pas, luy répondis-je, mais vous mourrez de celle d'un bourreau ; & le prenant par le collet, je le fis desarmer, & le faisant confesser par un Aumônier du Régiment, je le fis pendre à l'instant à un arbre. Tout le reste étonné de ma résolution mit les armes bas, & me demanda pardon. Alors je leur commandai de marcher, & leur faisant voir de l'argent, que j'avois fait apporter pour leur donner, je leur dis que pour les punir de leur revolve, ils n'en recevraient de trois jours. Après quoy, les ayant accompagnés un quart de lieuë, je m'en revins dans la ville, d'où je détachai quelques gens, pour s'aller saisir de la Cerra, passage qui nous estoit d'une extraordinaire conséquence : Et ordonnai à Paul de Naples, d'aller attaquer la ville de Nola ; Elle se rendit en fort peu de jours, & voulut envoyer faire la capitulation avec moy, que ledit Paul de Naples n'observa pas, dont il fut puni quelque temps après, aussi-bien que de tous ses autres crimes.

Gennare & Vincenzo d'Andréa s'estant raslliez ensemble, se servirent de cette favorable conjoncture pour me susciter un embarras des plus dangereux qui me soit survenu, dans tout le temps que j'ai esté dans Naples, dont me démenlant avec vigueur & adresse, j'en tirai de l'avantage, & de l'accroissement en mon crédit, & en ma réputation. Ils fomentèrent sous main, l'aversion de la canaille avec les bons Bourgeois & Peuple civil, qui à cause du mal qu'ils avoient souffert de leurs insolences, avoient autant de haine pour elle qu'ils s'y voyoient obliger. Ces gens, dont le Bourg des Vierges estoit rempli, s'appelloient les Capes-Nègres, & le menu peuple

avoit pris le nom de Lazares, dès le commencement des révolutions, comme les revoltez de Flandres, celui de Gueux; ceux de Guyenne, de Croquans; de Normandie, de Pieds-nuds; & de Sabotiers, ceux de Beauſſe & de Soulongne. Ces Lazares s'en allant le jour de l'an, qui fut la plus belle & la plus glorieuſe journée de ma vie, enſlez de tous nos bons ſuccez, demander les étrennes dans le faux-bourg des Vierges, peuplé de trente, ou quarente mille perſonnes, aux Capes-Nègres, avec beaucoup d'inſolence; vn Gentilhomme leur ayant répondu que leurs pilleries les avoient mis hors d'état de leur pouvoir faire des libéralitez; vn de ces coquins luy repartit qu'il luy donneroit quelque choſe, ou qu'il luy arracheroit la mouſtache, & s'en eſtant mis en devoir, ce Gentilhomme le tua d'un coup de poignard, & ſe retira dans ſa maiſon. Ces Lazares animez par la mort de leur compagnon, envoyèrent auſſi-tôt chercher du ſecours dans le Marché, & dans les autres quartiers, dont il y courut bien trois ou quatre mille hommes, & il s'y commença vne batterie, qui fut ſuivie d'une eſcarmouche furieuſe, deſavantageuſe neantmoins à la canaille, qui outre le Corps qu'elle avoit en teſte dans la rue, eſtoit arquebuſée des fenestres. Cette nouvelle m'eſtant rapportée comme je ſortois de table; mon premier ſoin fut d'envoyer renforcer tous nos poſtes, & en redoubler les Gardes, de peur que les Eſpagnols ne perdiſſent pas vne ſi belle occaſion qu'ils avoient de profiter de ce deſordre, pour en attaquer quelqu'un. Je commandai à Onoſtrio Piſacani d'y marcher avec ſa Compagnie, pour tâcher d'apporter quelque remede à ce fâcheux accident. J'y courus auſſi-tôt ſuivi de mes gardes, & de trois ou quatre de mes gens, ayant diſtribué tous les autres dans tous les poſtes pour avoir l'œil ſur tout

ce qui s'y passeroit & m'en venir donner avis. Je menai avec moy Mazillo Caracciolo, mon grand Escuyer, qui me pouvoit servir vtilement, étant personne sage, aimé & accredité dans toute la Bourgeoisie, & capable de negocier quelque chose avec celle de ce fauxbourg, & la Noblesse qui y demeure. J'avois ce jour-là vn habit à l'Italienne le seul que j'aye fait faire dans tout le temps de mon séjour, qui faute de trouver du drap, dont nous n'avions point dans la ville, estoit de gros de Naples vert en broderie d'or, & qui pour estre fort brillant & remarquable, me fut nécessaire pour me faire reconnoître de loin. A mon arrivée je trouvai Onofrio Pisacani blessé d'une arquebusade à la main, qui m'avertit qu'il y avoit dans le fauxbourg vne étrange confusion, & avoit prudemment fait fermer la porte de la ville, pour empêcher le grand concours de gens qui y accouroient de tous costez, qui auroient accru le desordre, & rendu plus difficile à s'appaier. Je fis signe de la main à tout le Peuple que je trouvai amassé de m'écouter; & pour faire cesser la division, je défendis sur peine de la vie, de prononcer de toute la journée, les noms de Lazares, & des Capes-Negres, de parler de trahison, ni d'appeller personne rebelle, qui n'auroient fait qu'altérer davantage les esprits.

A peine avois-je achevé de parler, que quatre ou cinq coquins tiraillant vn Chirurgien, qui malheureusement pour luy, à cause de sa profession, se trouvoit habillé de noir, & l'appellant traître, rebelle, & Cape-Negre, le vouloient assommer devant moy. Il se jetta fort effrayé à l'étrier de mon cheval, quand vn Boucher s'en vint avec vn grand coüteau, pour luy couper la gorge: je luy déchargeai vn coup de canne que je luy cassai sur la teste, & l'étendis à mes pieds. Vn autre s'écriant que le

Peuple souffriroit pas d'estre traité de la sorte, je luy fis passer mon cheval sur le vêtre, & les ayanc envoyez tous deux prisonniers je les menaçai de les faire prendre avant la nuit. L'on me donna vne autre canne que je rompis sur d'autres mutins, & en fis de mesme jusques à la quatrième; ce qui fit que le tumulte s'appaisa, tous ces Lazares me demandant pardon à genoux. Ensuite faisant ouvrir la porte de la ville, & y laissant mes gardes pour la garder, je n'en pris que six avec moy pour porter des ordres, Mazillo Caracciolo, le Père Capécé, & deux ou trois Gentilshomme, & entrans dans le faux bourg je trouvai les Lazares aux mains, avec les Capes-Negres, & y ayant bien deux ou trois mille hommes de chaque costé, ie criai à ceux du Peuple de s'oyrir & passant au milieu d'eux, je m'allai mettre entre les deux partis, faisant signe du chapeau qu'ils s'arrétassent, & cessassent de tirer: Ce qui fut fait à l'heure mesme & avec vn si grand respect que sans plus autre d'actes d'hostilité, ils écoutèrent avec beacoup d'attention, ce que j'avois à leur commander Et pour lors prenant la parole, je leur dis que je voyois avec vne extrême douleur, que tous les soins que je prenois de réunir le peuple civil avec le menu Peuple, estoient inutiles par la haine qui se rallumoit entre eux à la moindre occasion, dans vn temps où ne devant avoir quvn mesme interest, ils ne devoient aussi avoir qu'vne mesme pensée; Que l'oppression qu'ils avoient soufferte des Espagnols, leur estant commune, ils devoient tous faire les mesmes souhaits pour s'en délivrer, & contribuer tous leurs soins avec moy pour se mettre en liberté; mais que leurs partialitez estant le plus grand obstacle que j'y rencontraisse ils devoient s'appliquer à les faire cesser; ce que j'avois essayé jusques ici vainement de leur

persuader , leur représentant ce qui estoit de leurs intérêts , auxquels ils devoient sacrifier leurs animositez , s'ils avoient de l'amour pour leur patrie ; Et qu'enfin voyant mes raisons , & mes exhortations si peu considérées , je serois forcé de recourir à des remèdes plus violens pour les contenir dans le devoir ; & que j'estois tellement touché de ce dernier desordre , que j'employerois toute sorte de rigueur pour empêcher , par vn grand exemple , qu'il n'en arrivât à l'avenir d'aussi dangereux que celui-ci , dont les ennemis n'auroient pas manqué de profiter , sans la précaution que j'y avois apportée. Je commandai que l'on fît planter deux rouës , & quatre potences , dans le milieu du fauxbourg , pour donner de la terreur par les supplices des coupables de cette émeûte. J'ordonnai en mesme temps à tous les Capes-Negres de se retirer dans le Convent de Sancta Maria de la Sanita ; & à Mazillo Caracciolo , & au Pere Capecé mon Confesseur , de s'en aller avec eux pour s'instruire du particulier de tout ce qui s'y estoit passé , & des auteurs de cet embarras , pour venir m'en rendre compte , après quoy je les irois trouver , pour leur faire entendre mes volontez. Ils m'obéirent aussi - tôt , & marchèrent vers le lieu , où je leur avois commandé de se rendre , après leur avoir défendu aux vns & aux autres sur peine de la vie , de faire aucun acte d'hostilité : Et de-là , me tournant vers le Peuple , je luy fis vne severe reprimende , d'avoir au lieu de recourir à moy pour me demander justice , eû la pensée de se la faire soy - mesme , & mettre toute la ville au hazard de retomber entre les mains des Espagnols , si je ne me fusse précautionné contre tout ce qu'ils pouvoient entreprendre , durant que tout le monde estoit occupé à venger ses passions par.

ticulières , abandonnant la defense publique , pour contenter leurs animositez ; Et ayant commandé qu'on me remist entre les mains , pour les faire châtier , ceux qui avoient commencé le tumulte , il se trouva qu'ils avoient esté tuez , & qu'ainsi le hazard en avoit fait la punition. J'envoai l'ordre à Anielo Porcio Auditeur general de venir informer de part & d'autre de tout ce qui estoit survenu , pour ordonner après tout ce que je jugerois estre nécessaire. Je fis rouvrir la porte de la ville , & fis rentrer le Peuple , enjoignant à tout le monde , de se retirer chacun chez soy , & de mettre bas les armes ; ce qui fut fait à l'heure mesme , & faisant refermer la porte de la ville , j'y fis demeurer mes gardes avec defenses expresses de laisser rentrer personne dans le fauxbourg.

Mazillo Catacciolo , & le Pere Capécé vinrent me rendre compte de ce qu'ils avoient appris des Capes-Negres , que j'allai trouver moy-mesme aussi-tôt , pour leur faire vne reprimende ; différente de celle que j'avois faite au Peuple , leur disant que j'avois esté fort surpris de leur emportement , m'attendant de trouver plus de sagesse en d'honnestes gens , dont la plupart estoient Gentilshommes ; Que connoissant l'insolence des Lazares , ils ne se devoient pas commettre avec eux ; & qu'estant la plupart des enfans , ils les devoient mépriser & n'entrer pas en discours avec eux ; Qu'il falloit se retirer dans leurs maisons ; & m'envoyer avertir de leur tumulte , sans prendre les armes contre des gens qui n'en avoient pas ; Que j'y serois aussi-tôt accouru , leur en aurois fait justice , & donner le fouët dans les fauxbourgs , aux plus mutins de cette petite canaille ; Que je les priois , pour l'amour de moy , d'estre plus sage vne autre fois ; Que j'aurois vn soin particulier de les protéger & garantir de

toutes les insultes que l'on leur voudroit faire à l'avenir; Que s'il y en avoit parmi eux, d'affectionnez au Roy d'Espagne, ils devoient mieux dissimuler leurs sentimens, lesquels estans inutiles à son service, ne feroient que les mettre en péril, hazarder l'honneur de leur famille, & attirer le pillage de leurs maisons, dequoy je les mettrois à couvert, pourveu que par vn zèle trop indiscret, ils ne donnassent pas dans les apparences, qui me lieroient les mains, & m'ofteroient les moyens de les servir, comme j'en avois l'intention; Et qu'après tout, la conservation de ma personne estant nécessaire à celle de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils devoient s'y intéresser à bon escient, & non pas m'exposer tous les jours à de nouveaux périls, puisque leurs vies, leur repos, & leur honneur ne dépendoient que de ma protection, dont ils avoient reçu, depuis mon arrivée, de si grandes preuves en tant de rencontres différentes.

Ils m'écoutèrent avec autant de patience que de soumission, & me protestèrent de ne jamais perdre la memoire des obligations qu'ils m'avoient, & que me devant toutes choses, ils employeroient tout ce qu'ils avoient au monde, pour le salut & la conservation de ma personne, pour qui ils feroient des vœux & des prières continuelles. En effet, quoy que la pluspart d'eux s'intéressassent au rétablissement des affaires des Espagnols, ayant la plus grande partie de leurs biens sur les Gabelles, & qu'ils eussent vne haine mortelle contre la populace, qui en avoit recherché avec tant d'ardeur la suppression, & les avoit outragez en toute manière; ils eurent tant de ressentiment de la façon obligeante, dont j'usois à leur égard, qu'ils ne se contentèrent pas seulement de prier Dieu pour moy avec toute leur famille; mais croyant que leur perte estoit in-

séparable de la mienne, ils veillèrent soigneusement à ma seureté, en me découvrant toutes les conjurations qu'on pouvoit faire contre ma vie, & m'avertissant de toutes les entreprises des Espagnols, dans lesquelles j'aurois pû courir quelque fortune. Je les assurai qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux, & y demeurer sans aucune crainte, puisque je me chargeois de leur défense, & de leur protection.

Je remontai aussi-tôt à cheval, & fis tout le tour du fauxbourg, pour y laisser toutes choses en assurance & en repos, & poussant mon cheval à toute bride, vers vne rue, où j'avois ouï tirer vn coup de mousquet, j'y rencōtrai vne Damoiselle fort éplorée, qui se jettant à genoux devant moy, me demanda justice de la mort de son frere, qu'un soldat d'une Compagnie que je rencontrai dans cette rue, venoit de tuer d'une mousquetade à la fenestre de son logis. Je m'adressai au Capitaine pour savoir celui qui avoit tiré nonobstant la défense que j'en avois faite, le coup estant parti d'auprès de luy; ce que m'ayant répondu ne pas savior, le saisissant au baudrier, je le fis desarmer, & le mis entre les mains de deux de mes gardes, luy disant que sa vie me répondroit de l'action de son soldat, & commandant au Père Capecé mon Confesseur, de mettre pied à terre pour le confesser, j'envoyai querir le Bourreau, que j'avois fait venir dans le fauxbourg, pour retenir par la terreur que donneroit sa présence, tout le monde dans le respect & le devoir. Le Capitalne effrayé, me demandant la vie, m'assura qu'il me livreroit le soldat coupable; ce qu'il fit à l'instant, & les autres ayant témoigné la verité de la chose, je luy fis rendre ses armes, & luy commandai dès que l'exécution seroit faite, à laquelle je voulois qu'il assistât, de s'en retourner

avec sa Compagnie dans la ville. Le criminel ayant esté confessé , & pendu par mon ordre aux grilles des fenestres du mort, la perte fut vengée sur l'heure, & sa sœur consolée, autant qu'elle le put estre, d'une si prompte justice.

J'achevai ensuite la visite de tout le fauxbourg ; & entendant du bruit dans vne maison d'une rue écartée , je m'y rendis en diligence , & trouvai le Sergent Major Gennaro Griffio, fils du vieux Mestre de Camp Bartholoméo Griffio, dont j'ai déjà parlé, que huit ou dix coquins armez, l'un d'un poignard, l'autre d'un grand couteau, traînoient à terre, & le reste luy tenant les épées à la gorge prests à le tuer de mille coups : Je leur commandai de le laisser, & de se retirer. Mais voyant que malgré ma défense, ils ne laissoient pas de persister dans leur dessein, je me jettai en bas de cheval l'épée à la main , & entrant dans la maison , je commençai à les charger pour leur faire quitter prise. Le pauvre Gentilhomme se jettant à mes genoux, me pria de luy vouloir sauver la vie , je l'embrassai de la main gauche , & parai de l'autre main huit ou dix coups d'épée , que ces canailles luy allongeoient entre mes bras , & sans vne fortune extraordinaire , ils m'auroient tué avec luy. Je le poussai dans vne chambre basse , & fortant à la poursuite de ces insolens , je joignis celui qui avoit allongé le dernier coup , que j'avois paré , & qui m'avoit passé deux pieds derrière le corps, je luy donnai un si grand coup, que je le jettai à deux pas de moy tout étendu , mon épée ayant ployé jusques à la garde , sans entrer , pour avoir rencontré l'endroit , heureusement pour luy , ou vne basque de son collet de buffle croisoit sur l'autre , & se relevant à la haste , Il s'enfuit avec ses compagnons , que je suivis à coups d'épée sur les oreilles, jusques à la grande rue du fauxbourg, où je

trouvai douze ou quinze cens hommes sous les armes , qui ayant passé par les autres portes de la ville avoient accouru au bruit , qui estoit parvenu jusques à eux , de ce qui se passoit dans le fauxbourg. Je les menaçai de les châtier rudement , d'estre revenus contre la défense que j'avois faite ; & leur commandant absolument de rentrer dans la ville dont j'avois fait r'ouvrir la porte , j'estois surpris de voir qu'ils n'osoient marcher ; & leur en ayant demandé la raison , ils me dirent qu'ils craignoient que je ne leur donnasse quelque coup de plat d'épée : j'en mis la pointe en terre , & m'appuyant dessus , je leur donnai parole de ne les point fraper s'ils m'obeïssoient ; ils mirent bas les armes , & se jetant tous à genoux , me demandèrent pardon. Cette marque de soumission me fit juger que je pouvois encore faire quelque chose de plus que ce que j'avois fait , & envoyant querir par vn de mes gardes, Gennaro Griffo, je luy mandai qu'il pouvoit venir sur ma parole, & qu'il importoit même à sa seureté. Il se rendit aussi-tôt auprès de moi, & le prenant de la main gauche , je tournai du costé de cette populace , & luy dis , Vous voyez ce Gentilhomme , je l'aime & le considère , & l'ai pris sous ma protection : de-sorte que si pas vn de vous autres le fâche jamais , ou luy perd le respect , rien au monde ne-m'empêchera de le faire pendre. Où sont ces insolens qui l'ont tantôt voulu assassiner, qu'ils s'avancent , je leur pardonne pour l'amour de luy ? mais je veux qu'ils luy demandent pardon à genoux , & luy viennent baiser les pieds. Ce qu'ils firent avec toutes les marques de repentance, & de soumission imaginable. Et l'embrassant, je luy dis devant tout le monde , qu'il pouvoit demeurer en repos chez luy , puisque je prenois sa défense envers tous , & contre tous , & que si désormais quelqu'un avoit la

moindre pensée de l'offenser, ou de luy déplaire, j'en ferois vn si sevére châtiment, que cét exemple le feroit respecter de tout le Peuple. Il se retira fort reconnoissant de l'obligation qu'il m'avoit, & fort satisfait d'avoir vn si bon protecteur. Je rementai à cheval, & faisant rentrer tout le monde dans la ville, par la porte de Saint Gennare, je la fis refermer, & après avoir fait vne autre ronde par tout le faubourg, y laissant toutes choses tranquilles, & dans vn profond repos, je fis le tour pour m'en retourner par la porte Capouanne.

A peine estois-je dans la ville, que j'ouïs vne alarme à vn des postes, où je courus en diligence. Les Espagnols me croyant fort occupé à remédier à la confusion qu'ils avoient appris estre dans le faubourg des Vierges, avoient crû se prévaloir de mon absence, pour entreprendre quelque chose du costé de Sainte Claire. Mais ils furent bien trompez dans leur attente, quand par les cris redoublez de tous les soldats de Vive son Altesse nostre Duc, & nostre Défenseur, ils furent assurez de ma présence; ce qui les obligea de se retirer sans avoir fait le moindre feu depuis.

En arrivant chez moy, je trouvai les sœurs & les femmes de ces misérables que j'avois envoyé prisonniers; qui toutes échevelées, & les larmes aux yeux, me venoient demander leur grace. Cette journée n'avoit esté trop glorieuse, & j'en estois trop satisfait, pour estre en état de rien refuser; je la leur commodai de bon cœur, & envoyai dès l'heure mesme pour les faire mettre en liberté, à condition qu'ils seroient vne autrefois, & plus respectueux, & plus sages. Ayant l'esprit fort satisfait d'une si belle journée, je me retirai chez moy, pour me délasser de toutes les fatigues qu'elle m'avoit causées, & pour penser la nuit plus en repos, à

toutes les choses que j'avois à faire au lendemain :
Ee m'attachant à établir plus de police , & plus de
regle dans la ville , je pris vne manière de vivre,
que je crus nécessaire , & que l'on trouvera estre
assez raisonnable , quoy que difficile à pratiquer à
toute autre personne moins laborieuse , & moins
vigoureuse que moy , qui n'y auroit pû résister , à
moins que d'avoir le corps aussi bon que la Nature
me l'a donné.

Dés que je me levois en m'habillant, l'on me ve-
noit rendre compte de tout ce qui s'étoit passé la
nuit à nos attaques & les gens les plus considéra-
bles de la ville m'informoient de tous les desordres
où il y avoit à remédier , & donnoient leurs avis
sur tout ce qu'il y auroit à faire pendant la journée.
J'allois ensuite me mettre dans ma salle sous vn
dais ; appuyé contre vne table , donner audience
particulière , faisant tenir mes gardes Suisses en
hayé , pour empêcher que l'on n'approchât de
moy qu'une personne à la fois , afin que ceux qui
avoient à me parler, ne pussent estre ni interrompus
ni écoulez ; & tenant vn Gentilhomme à costé de
moy, je luy remettois entre les mains tous les pla-
cets qui m'avoient esté donnez, ayant établi l'ordre
de négocier par écrit, pour éviter la confusion , &
soulager ma memoire ; écoutant neantmoins toutes
les choses que l'on me vouloit dire , & répondant
sur le champ , à tout ce qui estoit de nature à le
pouvoir faire. De-là je me mettois en chaise , pour
m'en aller entendre la Messe , tous les Mécredis &
Samedis, à Nostre-Dame des Carmes , & les autres
jours dans les Eglises où l'on faisoit quelque feste
particulière , ou dans les Convents de Religieuses,
où il y avoit des personnet de qualité , pour avoir
par leur moyen correspondance avec leurs proches,
& sçavoir d'elles tout ce que je pouvois faire pour

leur service , m'acquérir leur amitié , & les engager dans mes intérêts par les soins que je prenois de les obliger en toutes sortes de rencontres. Par les chemins je faisois arrester ma chaise pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Les femmes me venoient demander des graces , que je leur accordois , ou refusois sans les amuser, selon qu'il estoit raisonnable , & m'apportant la pluspart vne plume, & de l'ancre pour répōdre leurs requestes, je le faisois tout autant qu'il estoit possible. J'avertissois dès le soir du lieu où je devois aller à la Messe, afin que les Dames de qualité s'y pussent rendre , ne venant point chez moy, pour n'estre pas la coûtume du país. Dès que je les avois entēduēs, je les allois aborder , pour savoir d'elles ce qu'elles pouvoient desirer de moy , & les ayant écoutées toutes les vnes après les autres , sur les balustres de l'Autel , je leur expédiois toutes les graces qu'elles prétendoient pour leurs freres , pour leurs maris, & leurs parens. A mon retour attendant que ma viande fût portée , je redonnois encore audience à tout ce qui se présentoit , & de-là je me mettois à table. Durant mon dîner je faisois venir ma musique , qui estoit des meilleures de l'Europe , pour me divertir ; Elle estoit souvent interrompue par ceux qui avoient , ou quelque avis à me donner, ou quelque chose à me dire , ou par la signature des expéditions que l'on m'apportoit , qui d'ordinaire estoient de la hauteur de plus de quatre doits. Je demandois mes chevaux au sortir de table , & en attendant que mes gens eussent dîné pour m'accompagner , je passois ce temps-là à donner des audiences : après quoy , montant à cheval , je m'arrestois à tous les coins des ruës, où je voyois du monde attroupé , pour recevoir toutes les plaintes que l'on avoit à me faire,

& m'informer de toutes leurs nécessitez , pour y pouvoir remedier. Je faisois de la façon le tour de toute la ville que je trouvois tapissée avec les acclamations , & l'encens dont j'ai déjà parlé ; ce qui a duré de la mesme force, iusques au jour de ma prison ; & dès que l'on eût eû le temps d'avoir de mes portraits , j'en trouvois à tous les carrefours , sous des dais avec des cassolettes devant. J'allois exactement visiter tous les postes , & y donnois les ordres nécessaires. Après quoy , je sortois de la ville, pour aller prendre l'air, & le plus souvent me promener au Poge réal, dont les jardins, & les eaux sont les plus délicieuses choses du monde ; Les autres fois je faisois monter mes chevaux devant moy, & en montois souvent moy-mesme. A l'entrée de la nuit je me retirois écoutant , & entretenant par le chemin , tous ceux que je trouvois en avoir envie. En arrivant chez moy , les audiences recommençoient pour tous ceux qui se présentoient pour en avoir ; Et quand elles estoient finies , tous les Officiers des postes , & de tous les quartiers venoient prendre l'ordre, & demander des billets pour avoir de la poudre, que je leur donnois , suivant le besoin que je reconnoissois qu'ils en avoient. Le sieur Chevalier de Fourbin , en qui j'avois vne entière confiance la leur distribuoit , luy ayant donné le soin de la garder , après avoir reconnu qu'Anniello de Falco , Général de l'Artillerie , en faisoit vne trop grande dissipation , n'ayant pas la force d'en refuser à tous ceux qui luy en demandoient, & y ayant trouvé tant d'abus , que mesme on l'avoit quelquesfois venduë aux ennemis.

Le Corps de Ville & les Ottines se rendoiēt tous les soirs chez moy , suivant l'ordre que je leur en avois donné, & pour lors, je conférois avec eux de tous les moyens de faire subsister le Peuple , & de luy

luy faire fournir suffisamment tout ce qui estoit nécessaire à la vie. Le vin que nous avions en quantité, estoit à si bas prix, que le meilleur ne revenoit pas à deux sols le pot; ce qui aidait beaucoup à supporter au peuple le manquement des choses qu'on avoit pas en abondance. J'avois fait publier la viande de la boucherie au rabais, suivant la coutume du pais; & l'adiudication en fut donnée pour vn prix fort modique à vn homme riche, qui avoit esté Boucher, qui depuis plus de vingt ans, en avoit toujours pris le parti: C'estoit vne personne de laquelle le peuple avoit autrefois eû quelque soupçon; mais qui estant fort agissante, fort entendue & fort zelée pour moy, ne nous laissa manquer de rien, & eut tant dessein de nous en faire venir de la campagne, que la grosse viande ne nous a jamais coûtée plus de deux sols la livre, le veau qui est en ce lieu-là des plus délicats, ne nous revenoit qu'à trois sols, non plus que la livre de jambon, de lard & de chairs salées. Nous tirions de la campagne si grande quantité de volailles, de gibier, & de toute sorte de chasse, que nous l'avions quasi pour rien. Nous ne manquions pas de pigeons, plus délicats encore que ceux de Rome. Enfin hors le pain, qui estoit vn peu cher, toutes les choses nécessaires à la vie & à la bonne chere, estoient à meilleur marché qu'en lieu du monde; Nous avions le plus beau & le meilleur poisson qu'on eût sù voir, qui nous coûtait fort peu de chose. Je tenois si exactement la main à la conservation de nos bleds, que ie resolvois tous les soirs avec ces Messieurs, de quel poids devoit estre le pain, & quel prix l'on le devoit vendre, ordonnant combien le lendemain matin l'on devoit envoyer moudre le bled, & quelle quantité de farine on devoit distribuer aux Boulangers, ne se tirant rien des greniers

publics , que sur des billets écrits & signez de ma main : Et pour éviter le desordre & la confusion, j'avois réglé combien de fours cuiroient pour la soldatesque , laissant tout le reste pour le service des Bourgeois & de la ville. Le soir l'on retiroit des Boulangers le prix du pain qu'ils avoient vendu , & l'on en conservoit l'argent pour remplacer, par l'achapt d'autres bleds , ce que l'on tiroit des greniers ; & l'on m'apportoît des essais du pain que l'on devoit debiter, pour voir s'il estoit du poids , & de la qualité que j'avois ordonné. Nous ne manquâmes jamais de fruits , de legumes , ni d'herbages , & ayant assez grande quantité de bled d'Inde , l'on en méloit dans le pain des pauvres gens , qui par ce moyen l'avoient à plus bas prix. Outre cela , les villages de la campagne , depuis que nous en fûmes maîtres , apportoiënt vendre tous les matins du pain dans la ville , de mesme que ceux de Gonneffe en apportent à Paris. Pour l'orge , & le fourrage pour nos chevaux , nous n'en avons jamais esté en trop grande nécessité.

Le reglement de toutes ces choses étant de la fonction du Corps de Ville , m'occupoit vne partie du soir avec eux ; Après je me retirois dans ma chambre , où quelquefois me mettant au lit pour me délasser , j'y faisois trouver vn des Officiers de la Chambre des Comptes , vn Conseiller de la Vicairie Civile , ou de la Criminelle , & vne personne du Conseil de sainte Claire , pour me donner leur avis sur la différente matière des placets qui m'avoient esté presentez la journée , que je faisois tous lire devant moy ; ce qui me tenoit quelquefois deux ou trois heures ; & n'en laissois pas - vn qui ne fût ou accordé ou refusé , faisant mettre le matin à la porte de ma Secretérierie ,

une liste de tout ce qui m'avoit esté présenté , où chacun alloit voir , si son affaire estoit faite où faillie , avec tant de ponctualité , que je n'en ai jamais remis d'un jour à l'autre. Mais pour me rafraichir durant un si grand travail , nous bevions toutes sortes d'eaux glacées que l'on fait meilleures , & plus délicieuses à Naples , qu'en pas - un endroit d'Italie. Apres donnant le bon soir à ces Messieurs , je me faisois apporter à souper , & retenois cependant quelques - uns de mes plus confidens , pour me divertir & m'entretenir avec eux. En sortant de table , je me promenois par ma chambre , & me faisois lire toutes mes dépêches que j'avois reçues du Royaume durant la journée , ordonnant les réponses , & faisant faire des extraits devant moy des principaux points : l'on y travailloit toute la nuit ; & dès que j'estois éveillé le matin , l'on m'apportoit toutes ces lettres pour les signer. Mais pour ce qui regardoit mes négociations avec la Noblesse , pour les tenir plus secretes , je ne monstrois à personne les lettres que j'en recevois , & faisois toutes les réponses de ma main. Il estoit toujours près de trois heures , quand je me mettois au lit ; & j'ordonnois à mes Valets de chambre de me réveiller à quelque heure de la nuit que ce pût estre , pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Ce qui arrivoit ordinairement cinq ou six fois : Mais je croyois ne devoir rien négliger dans l'état où j'estois , estimant que parmi un grand nombre de choses inutiles , l'on en pouvoit par hazard apprendre d'importantes. Ainsi de quelque âge , qualité , ou sexe que pussent estre les gens qui me venoient demander , ils estoient aussi-tôt introduits auprès de moy. Voilà la manière , dont je me suis toujours gouverné , & puis dire avec verité , qu'en cinq mois de temps , je n'ai

ce jour-là, la ville de Naples fut plus paisible & plus en repos qu'elle n'avoit jamais esté, dans le temps de la plus profonde paix : Toutes les boutiques y furent ouvertes, & garnies de toutes sortes de marchandises ; tous les commerces s'y firent avec autant d'assurance, que de liberté ; il ne s'y vola pas la moindre chose du monde ; l'on n'y voit point d'armes, & l'on n'y entendoit point de bruit ; les artisans y gagnoient leur vie, du travail de leurs mains, comme auparavant les révolutions, & l'on y véquit avec plus de douceur, & de tranquillité que l'on n'y auoit jamais fait. Cét ordre que les Espagnols n'y ont jamais pû établir, dans le temps de leur autorité la plus absolue, & que je fis observer à l'heure mesme que je leur fis savoir ma volonté, surprit tout le monde qui ne pouvoit pas s'imaginer que cela fût possible, & m'attira plus fortement l'amour & l'estime d'un chacun.

Les choses estoient en cet état, quand les Espagnols qui recherchoient ma perte ; & essayoient de me susciter tous les jours quelque nouvelle émeute, se servirent de la personne du Duc de Turfi, qu'ils croyoient considéré parmi le Peuple, pour y ménager quelque entreprise. Il s'adressa à un Sergent Major, nommé Alexio, & employant le crédit de l'Internonce pour luy gagner un Prestre, nommé Joseph Scopa, il leur fit proposer un abouchement avec luy : dont : m'ayant rendu compte, ie ne pus pas me persuader qu'un homme de son âge, & de son importance, fût capable de se laisser transporter à un zèle inconsidéré, pour l'Espagne, jusques au point de faire une démarche si hazardeuse, qu'elle n'auroit pas esté excusable à un ieune homme. Ces deux personnes me dirent qu'elles estoient assurées qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'elles prendroient avec luy, & qu'elles

avoient pénétré qu'il avoit deſſein de leur propoſer vne entrepriſe ſur ma perſonne, & en meſme temps, de livrer aux ennemis l'entrée dans la ville; Qu'elles avoient ſi bien ioué leur ieu, qu'elles m'aſſuroient le lendemain quatriéme de Januier, de m'apporrer ſa teſte. Je leur défendis à peine de la vie de rien entreprendre ſur ſa perſonne, dont ie ne voulois point, ſi elles ne me la livroient en parfaite ſanté. Mais ſur tout, qu'elles priſſent bien garde de ne me rien déguiſer, & de ne pas engager ma parole, pour aſſurance au Duc de Turſi, que ie croyois trop prudent pout ſe venir mettre autrement entre les mains, & ſe fier à des gens qui n'avoient aucun caractère qui les autorisât à pouvoir donner de ſeur-té. Je leur permis de prendre toutes leurs meſures, pour le lendemain après dîner, leur ordonnant de venir à mon lever recevoir mes ordres, & me rendre compte de tout ce qu'ils auroient ménagé. Ils s'y rendirent ponctuellement, & m'apprirent que le Duc de Turſi, avec l'Internonce, ſon petit fils le Prince d'Avelle, l'héritier de ſa Maiſon, & le Secrétaire de Dom Jüan d'Auſtriche, ſe trouveroient ſur les trois heures dans l'Egliſe de li Patri Luchezi, dans le fauxbourg de Chiaye; qu'ils me demandoient des gens pour pouvoir mettre en embuſcade, & qu'ils m'é répondoient ſur leur teſte, de me ramener deux heures après le petit-fils, & le grand-père, le Secrétaire de Dom Jüan d'Auſtriche, & ſa perſonne meſme, que l'on leur faiſoit eſperer qu'il ſe rendroit à cette conférence. Je leur commandai ſur tout, de prendre bien garde à ne faire aucun outrage à la perſonne de l'Internonce, qui leur devoit eſtre ſacrée, auſſi-bien qu'à moy, puis-que d'avoir le Pape, ou favorable ou contraire, dépendoit abſolument ou la ruine ou l'établiſſement de nos affaires.

L'heure eſtant venue, & le Duc de Turſi s'y eſtant

trouvé , avec son petit-fils le Prince d'Avelle , âgé de dix-huit à dix-neuf ans , & Dom Prospero Suardo Cavalier de beaucoup d'esprit , & fort ennemi du Peuple , ils me mandèrent que le Secrétaire de Dom Juan estoit allé querir son Maître , que ces Messieurs leur faisoient espérer de faire venir , afin de leur confirmer toutes les conditions avantageuses qu'ils leurs promettoient pour le Peuple , & que si ie voulois me donner vn peu de patience , ils le prendroient prisonnier avec les autres. Je jugeai que les Espagnols ne consentiroient pas qu'ils s'habordât si légèrement , & que pour faire vn beaucoup ils perdroient celuy qu'ils avoient entre les mains ; de-sorte que ie leur mandai qu'ils se contentassent des personnes du Duc de Turfi , du Prince d'Avelle , & de Dom Prospero Suardo , & craignant l'insolence du Peuple , & qu'il ne se trouvât dans la troupe quelques-vns assez brutaux pour les assommer par les chemins , ie les enuoyai escorter par la Compagnie de mes gardes , fis trouver trois chaises pour les apporter plus commodément , & donnai ordre au Capitaine de mes gardes , de leur aller faire compliment sur leur disgrâce , & me les faire conduire aux Carmes , où ie les attendrois. Le Duc de Turfi reçut fort mal ma civilité , plus enragé de son imprudence , de s'estre ainsi livré luy-mesme entre les mains du Peuple , que de sa prison ; Et dit , avec assez d'emportement , à Augustin de Liéto , que s'il avoit crû qu'il eut esté engagé dans mon service , quand , avec ses galères , il l'avoit rencontré passant à Naples , dans vne felouque , qu'il auroit fait pendre à l'antenne de sa Capitaine. Et ayant fait éclairer toutes les fenestres des rues par où il devoit passer , tout le Peuple estant sous les armes , l'on luy fit voir toutes les Boucheries garnies de viande en abondance , quantité de

volailles , de gibier , & de venaison pendant aux Boutiques , & le Marché rempli de tables couvertes de pain , comme si c'eût esté ce qui restoit du débit de la journée ; ce qui luy donna grand mal de cœur , ne voyant que misère du costé des Espagnols. Il trouva vne garde d'Infanterie devant le Conuent des Carmes où je logeois , mes gardes Suisses en haye sur le degré , mes Gardes de mesme dans ma salle , estant revenus de l'accompagner ; & vingt-quatre Estaffiers , avec chacun vn flambeau de cire blanche , mon appartement richement paré , & fort éclairé. Je le fis recevoir au bas du degré par plus de trente Gentilshommes , & cinquante Officiers ; & je l'attendois dans ma salle avec Gennare ; quelques Cavaliers , & tous les Chefs du Peuple , & les principaux Officiers des troupes. Je luy fis toutes les caresses & honneurs possibles , luy offris la main plusieurs fois , qu'il refusoit avec vn abbatement incroyable , je le pris par la main , & le menai dans ma chambre , où nous estant assis , nous entrâmes dans vne fort grande conversation. Elle commença par vn compliment que je luy fis sur son malheur , luy disant , que ceux qui portoient vne épée , étoient sujets à de pareils accidens , qui ne devoient ni estonner ni surprendre vne personne d'esprit & de cœur comme luy ; Que quelque vtilité que je pusse tirer de sa prise , je ne laissois pas de compatir à son affliction , que j'essayerois d'adoucir par toute la courtoisie , & tous les services imaginables ; Et qu'enfin je luy promettois qu'il recevroit de moy le mesme traitement que je voudrois que l'on me fit , si le malheur m'avoit mis à sa place. Mais que si j'osois luy dire mes sentimens , sans le choquer , je luy dirois que je n'aurois jamais crû , qu'un homme de son âge , & de son experience eût esté capable de se fier à vn Prestre , & à vn soldat de fortune , à

la parole desquels il ne devoit pas avoir pris tant de confiance, puis qu'outre qu'ils n'avoient pas assez d'honneur pour tenir celles qu'ils donneroient, ils n'avoient pas aussi assez de crédit, ni n'estoient en vn poste assez élevé pour la pouvoir garder, ni donner aucune seureté pour l'exécution de leurs promesses quand ils en auroient eü l'intention, Qu'il y avoit quelques jours, qu'ils m'avoient rendu compte de ce qu'ils traittoient avec luy, qu'ils n'auroient pas continué sans ma permission; Et que sans luy vouloir faire considerer l'obligation qu'il m'avoit, je devois l'informer que leur première pensée n'avoit esté que de luy couper la teste pour me l'apporter; Que cette proposition m'ayant fait de l'horreur, je leur avois défendu de rien entreprendre contre sa vie, dont la leur me répondroit; Mais que s'ils me le pouvoient amener sans luy faire courir de fortune, j'approuvois leur dessein, & les en récompenserois, comme d'un service signalé; & que quelque profit que mon parti pût recevoir d'ôter à nos ennemis vne teste si propre à donner de bons conseils, & vne personne si capable par sa valeur, & son expérience, de leur rendre des services considérables, j'aimois mieux le souffrir, & me priver des avantages que je pouvois recevoir de sa prison, que de voir exposer pour mes intérêts, à quelque peril, vn homme dont le mérite, la, naissance la vertu, & la réputation m'avoient donné tant d'estime, & de vénération pour luy. Il me remercia d'un discours si obligeant, & m'avoüa qu'il reconnoissoit qu'il s'estoit bien légèrement hazardé, & avoit fait le tour d'un jeune homme; mais qu'il auroit bien risqué d'avantage pour le service de son Roy, & qu'ayant à traiter avec vn Peuple leger & rebelle, il falloit de nécessité se sacrifier, puisqu'il n'y avoit personne dans la ville capable de luy donner de

seureté que moy seul, à qui il n'avoit garde de s'ouvrir, le principal point de ce qu'il avoit à négocier, ne pouvant estre que contre moy, comme le plus dangereux ennemi de l'Espagne, du malheur ou prosperité duquel dépendoit sa bonne ou mauvaise fortune. Vous voyez, ce luy dis-je, le soin particulier que le Ciel prend de ma conservation, puisqu'il punit sévèrement les desseins que l'on peut avoir contre ma personne. Il me dit qu'il s'en apercevoit à ses dépens; mais que j'estois trop généreux, pour luy vouloir mal de tenter toutes sortes de moyens de conserver vne Couronne sur la teste d'un Maître, aux intérêts duquel, son honneur, son devoir, & son inclination l'attachoient si puissamment? Qu'il me plaignoit de m'estre engagé dans vne entreprise qui ne pouvoit qu'estre ruinée à la fin, & qui devoit vraisemblablement me coûter la perte de la réputation & de la vie; Qu'une personne de ma qualité, & de mon mérite, devoit employer son courage, & faire les belles actions que je faisois tous les jours, pour un sujet plus juste, & plus honneste, & pour vne meilleure cause: Qu'il estoit honteux qu'un homme comme moy, qui devoit estre à la teste des armées royales, dont le commandement ne me pouvoit manquer, quelque parti que je voulusse suivre, ou de France ou d'Espagne, fût venu se faire le Chef d'un Peuple revolté; Que cet emploi trop indigne de moy, terniroit toute la gloire que je pourrois acquérir, quelque chose d'extraordinaire, que je fisse, que je n'avois qu'à craindre, & rien du tout à espérer dans ce que je tentois; Que la Monarchie d'Espagne estoit si establie, avoit tant de puissance, & de si grandes ressources, que l'on ne pourroit jamais impunément essayer de l'ébranler: Que si la suite de mon bonheur venoit à luy donner de l'in-

quietude, elle envoyeroit contre moy de telles forces, & de terre & de mer, que je m'en trouveroïis accablé; Que mon ambition auoit déjà donné tant d'ombrages à la France, que je n'en devois attendre aucun secours; Que le départ de son armée navale m'en devoit avoir suffisamment éclairci, qui n'avoit pas voulu me débarquer aucun secours, & avoit mieux aimé ne pas perdre la flotte d'Espagne, ce qu'elle avoit pû faire avec grande facilité, & sans aucun péril, que de gagner vne victoire, & faire vne si belle action dont j'aurois pû me servir pour m'establi; Que l'intention de la France n'estant autre que de s'emparer du Royaume de Naples, elle vouloit laisser manquer le Peuple de toute assistance, afin que la nécessité, & le desespoir l'obligeassent à se jeter entre ses bras; Que j'en serois considéré comme son plus grand ennemi, mon intérêt particulier m'engageant de m'opposer à ses avantages, & ne croyant pas trouver de plus grand obstacle qu'en ma personne, qu'elle essayeroit de perdre par toutes sortes de voyes, comme j'avois pû reconnoître par la conspiration qu'avois ménagé contre moy l'un de ses Ministres; Que le Peuple qui m'obéissoit avec joye, m'abandonneroit dès que la Fortune cesseroit de m'estre favorable; Que mon bon-heur me faisant aimer, mon malheur me rendroit odieux, & feroit mon crime: Qu'au moindre mauvais succez, il m'en rendroit responsable: Que l'exemple du Prince de Masse me devoit tenir en continuëlle inquiétude: Et qu'enfin j'estois toujours exposé au poison, à l'assassinat, & aux seditions, & que connoissant mieux que moy leur naturel, défiant léger, cruel & turbulent, il m'assuroit que je ne pourrois éviter, pour récompense de tous les services que ie leur rendois de me voir vn jour déchirer, & traîner

par les ruës : Qu'il croiroit par ce sacrifice sanglant, appaïser le ressentiment de l'Espagne : Qu'il y avoit des gens dans la ville assez éclairez , pour juger qu'il faudroit vn jour retourner sous leur premiere domination : Que le Peuple civil , & les honnestes gens estoient persuadez de cette verité , & que les autres venant à ouvrir les yeux , recourroient à la clemence de leur Roy , & ressen-toient les effets de sa bonté, quand'ils voudroient , & dont il seroit volonziers la caution , & leur répondroit de sa teste: Que le soin que je prenois d'empêcher les saccagemens, & les brigandages me perdrait , puisque la canaille ne trouvant plus à profiter de leur revolte, se lasseroit de fatiguer , & de porter les armes, sans prévaloir de leurs peines , & seroit la premiere à recourir au pardon , ne s'imaginant pas avoir rien à craindre , estant vne victime indigne de la colere de son Maistre, qui n'auroit pour elle que du mépris , & s'appaiseroit par le chastiment , & le supplice de quelques-vns de ses Chefs : Que la Noblesse , sans la réunion, de laquelle je ne pourrois jamais rien faire , ayant autant d'honneur que de naissance , ne se separeroit jamais de son devoir , & auroit pour moy vne haine eternelle , me considérant comme le tyran de sa patrie , & vn Prince ambitieux qui vouloit en envahir la souveraineté , & qui l'empêchoit de se vanger sur le menu peuple, du sacagement de ses maisons , du massacre de ses proches , & de tant d'outrages qu'elle en avoit reçus : Mais que l'amitié qu'il avoit toujours eüe pour feu mon pere , & celle qu'il avoit pour moy , l'obligeoient à me conjurer de prendre garde serieusement à moy , estant plus près de l'échafaut que du trône : Que devant estre fort mal satisfait de l'abandon de la France , l'Espagne seule pouvoit satisfaire à mon ambition, si je voulois recourir à elle,

& qu'il me pouvoit répondre, qu'ayant assisté si puissamment ceux de ma Maison durant la Ligue, si j'avois dessein de me vanger, comme à dire le vrai, le traitement que j'avois reçu m'y convioit, l'on me me feroit des partis si avantageux, que j'aurois sujet d'estre satisfait.

Je luy repartis que de la manière que j'avois disposé les choses les Espagnols estoient plus en péril que moy : Que je leur avois déjà osté la communication de tout le Royaume, & par conséquent coupé les vivres : Que je sçavois qu'ils en manquoient, & que nous en aurions dans peu de jours en abondance ; Que les bourasques & les tempestes de la saison, si contraire à la navigation, leur empêcheroient d'en tirer par mer ; Qu'ils avoient esté prests d'abandonner ce qu'ils tenoient de la ville, & les Châteaux même, pour n'avoir pas dequoy les conserver ; Qu'ils s'estoient trouvez en telle extrémité, qu'ils n'avoient que pour vingt-quatre heures de vivres, sans la galère, qui leur en avoit apporté si heureusement ; Que des miracles pareils ne se faisoient pas tous les jours ; Que s'ils avoient vne puissante armée, il sçavoit bien qu'elle estoit devenue inutile, par le manquement de matelots & de soldats, dont ils n'avoient pas suffisamment pour l'armer, & pour garnir leurs postes ; Que leurs galères, par sa prison, manquant de Chef, & ne s'en rencontrant point d'assez expérimenté pour remplir sa place, elles ne pourroient quasi plus servir ni se rendre considérables ; Que l'armée de France reviendrait bien-tôt ; que ses Officiers auroient des ordres si précis, qu'ils ne manqueroient pas de faire leur devoir, & ne laisseroient pas perdre, comme ils avoient fait, l'occasion de ruiner la flotte d'Espagne, ce qu'ils recouvreroient fort aisément, la trouvant encore à leur retour plus foible & plus desarmée.

Que j'avois envoyé vn Gentilhomme en France , pour y apprendre ce que de tout ce qui estoit arrivé, l'on ne savoit que confusément , & rendre compte de toutes choses ; Que j'estois assuré de toutes sortes de secours ; Que l'armée ne s'estoit retirée qu'e pour aller faire de l'eau , & joindre vn nombre considérable de vaisseaux qui s'armoient en Provence , & qu'il la reverroit bien-tôt paroître plus forte de moitié, qu'il ne l'avoit veüe la première fois ; Qu'elle m'amenoit force navires chargez de bleds , dont j'avois nouvelle , & des troupes , que l'on y faisoit embarquer ; Qu'elle avoit l'ordre de me donner des munitions & des gens ; Et qu'avant qu'il fut trois semaines , j'aurois vn Corps fort considérable de François , & les meilleurs Officiers que nous eussions dans le Royaume , pour mettre pied à terre quand je leur prescrirois , & en tel endroit que je le jugerois à propos ; Que la Cour estoit trop persuadée de mon zèle & de ma fidelité envers la Couronne , pour en prendre ombrage ; Que je n'agissois que suivant les instructions que j'en avois reçues ; Qu'elle n'avoit nulle pensée d'envahir le Royaume de Naples ; Qu'elle donneroit à ses peuples toute sorte d'assistance , sans autre intérêt que celui de protéger ceux qui avoient recours à elle, comme elle avoit si glorieusement témoigné en tant d'endroits de l'Europe ; Qu'elle se contentoit de voir chasser les Espagnols d'un Royaume tyrannisé par eux depuis tant de temps ; Et qu'elle laisseroit à ceux du pais le choix du gouvernement qu'ils voudroient suivre, & celui d'un Maître , s'ils jugeoient qu'il leur fût nécessaire d'en avoir vn ; reconnoîtroit & appuyeroit de toutes ses forces qui que ce fût qu'ils voulussent élever sur leur Thrône ; Qu'elle ne vouloit point donner de jalousie à l'Italie , n'ayant autre pensée que de la mettre en repos & en liberté ;

Que l'abaissement de ses ennemis élevoit suffisamment sa puissance, & qu'elle gaignoit assez d'avoir ligué avec elle toutes les forces de terre & de mer, qu'ils perdroient avec le Royaume de Naples, qui estoient les plus considérables qui se fussent opposées aux cours de ses victoires; Que ses galères trouveroient peu d'opposition & de résistance en celles d'Espagne, dépourveuës d'un Chef si considérable que Monsieur le Duc de Turin; Et que pour moy, estant plus obeissant que n'estoient anciennement les Bachas de Turquie, elle ne doutoit point que je n'allasse luy porter ma teste, & rendre compte de mes actions au premier ordre qu'elle m'en envoyeroit; Qu'il ne falloit pas l'accuser de la méchante conduite de l'Abbé Basqui, des embarras qu'il m'avoit suscitez, & de la conspiration qu'il avoit faite contre ma vie; Que jamais l'on ne s'estoit servi de pareils moyens, qui faisoient horreur à toute nostre Nation, & que sa générosité n'avoit jamais pratiquée; Qu'il savoit mieux que moy, par quel esprit ce galant homme avoit agi, puisqu'il estoit pensionnaire d'Espagne, que cette verité seroit bien-tôt éclaircie, & que ie serois blâmé de ne l'avoir pas puni; ce que j'aurois fait, si ie n'avois pas respecté son caractère; Que la puissance de la Monarchie d'Espagne, n'estoit plus à craindre, comme elle avoit esté par le passé; Qu'elle estoit épuisée, & d'hommes & d'argent, & ne pouvoit que faire foiblement une guerre défensive en Flandres, en Catalogne, & dans l'Estat de Milan; Qu'elle apprendroit bientôt le siège de Crémone, par la déclaration en nostre faveur de Monsieur le Duc de Modène, & que l'attaquant vigoureusement, comme je faisois dans ce pais, elle seroit hors d'état d'y résister; Que j'estois déjà le maistre de la campagne dans tout le Royaume, & le serois bien-tôt de cette ville,

& de ses châteaux ; Que j'avois tant de forces dispersées en différens endroits , que quand je voudrois les réunir , je mettrois plus de vingt-cinq mille hommes ensemble ; Que les ennemis n'osant plus paroître estoient renfermez dans leurs forteresses , qui ne tarderoient gueres à tomber entre mes mains , étant dépourvues de toutes choses , & n'ayant pas assez de monde pour leur défense ; Que le Peuple de Naples n'estoit plus ni cruel ny turbulent ; Que j'avois su l'appriouiser ; Qu'il estoit si bien discipliné , & en si bon ordre par mes soins , qu'au lieu d'insolences , & de tumultes , j'en y trouvois que respect , & qu'obéissance ; Qu'il me craignoit , bien loin que je le deusse craindre , & que les services considérables que je lui avois rendus , m'avoient tellement accrédité , que mon pouvoir n'estoit établi que sur l'amour , & l'estime universelle ; Que mon autorité n'estoit plus contestée de personne , & que l'on ne disputoit plus dans Naples , ni il n'y avoit plus de contestation parmi le monde , que celle de me témoigner à l'envi plus de déférence , & de soumission ; Que la populace estoit desaccoutumée de ses violences , & de ses brigandages ; Que le Peuple civil reconnoissant tenir de moy , la conservation de leurs biens , & de l'honneur de leurs familles , & qu'ils avoient plus de zèle , d'affection , & de respect pour moy , que les Lazares ; Et qu'enfin pour la Noblesse , il ne savoit peut-estre pas le fonds de leur pensée , ni ce qu'elle avoit dans le cœur , & que je voyois bien qu'il ignoroit mes intrigues , mes négociations secrètes , & les mesures que j'avois prises avec elle ; Qu'elle ne pouvoit plus tenir dans Aversè , dont la prise seroit suivie du débandement de leurs troupes ; Que la plupart de ces Messieurs prendroient aussi-tôt le chemin de leurs terres , ce qui donneroit assez d'inquiétude à l'humeur déshante

des Espagnols ; Et qu'après tout cela , je luy laissois à juger par tout mon discours, si j'estois en état d'esperer , ou de craindre ; Que pour le thrône je n'y avois jamais aspiré , & que pour l'échafaut je n'estois pas prest d'y monter , mais bien d'y faire monter qui il me plairoit.

Il parut fort étonné de tout ce que ie luy venois de dire ; Et retournant sur son sujet , il me demanda ce que ie voulois faire de luy : Vous bien garder ; luy dis-je , & vous traiter avec toute la courtoisie imaginable. Mais à quoy vous peut estre bon , vn homme de quatre-vingts ans , me répondit-il , vne rançon dans la nécessité où vous estes , vous seroit plus profitable que ma personne ; Si vous voulez en traiter , je vous ferai ponctuellement compter à Gênes la somme dont nous conviendrons. Il n'y en a point d'assez forte pour faire sortir de mes mains vn homme de vostre portée , repartis-je ; Et j'en puis tirer de si grands avantages , que quelque besoin que j'aye d'argent, il ne faut pas penser de m'en proposer , puisque j'estimerois moins vn mil'ion que de vous avoir. Il me conjura du moins d'avoir compassion de la ieunesse de son petit-fils , qui estoit le seul espoir de sa famille , & son vnique héritier. Vous estes vn homme , luy répondis-je , d'une fermeté Romaine , ie n'ai reconnu de foible en vous, que celui-là, dont ie veux me prévaloir , & puisque c'est vn dépost si sacré & si considérable , ie ne veux pas m'en desfaisir , puisque dans l'âge où vous estes, s'il vous arrivoit vn accident ie perdrois tout , & ie ne pourrois profiter de vostre prison. Il me pria de les laisser aller tous deux sur leur parole ; Ce que ie n'eus garde de luy accorder , leur présence m'estant nécessaire à mille ménagemens : Et comme j'attendois mon frere le Chevalier , en cas que dans son passage il tombast malheureusement au pouvoir des

ennemis ; i'estois bien-aïse d'avoir vn échange tout prest , pour l'en retirer. Quel moyen , me dit-il donc en soupirant , & les larmes aux yeux , puis-je avoir de me voir , & mon petit-fils , en liberté ? Il n'y en a qu'vn-seul , luy repartis-je , que ie ne vous conseillerois pas , & n'oserois vous proposer , s'il n'y avoit dans vostre famille l'exemple d'vn des plus grands hommes de son siècle ; C'est de faire comme fit André Doria , qui à la veuë de Naples , passa avec toutes ses galères , du service de France à celui d'Espagne ; faites aujourd huy de mesme : Il creut en avoir esté méprisé , & vous avez plus de suiet de vous plaindre avec iustice , de vous avoir si légèrement exposé , pour l'intérest de leur Couronne. Ha ! se récria-t-il , que vous me connoissiez mal , ie souffrirois plutôt mille morts , que de faire vne semblable lâcheté ; Et quoy que i'aime tendrement mon petit-fils , ie l'égorgerois de ma main , si ie le croyois capable d'avoir jamais vne pensée pareille , & ie luy donne dès à cette heure ma malédiction , si'l se sépare en toute sa vie , pour quelque raison que ce puisse estre , du service du Roy mon Maître. Vous m'avez forcé , luy répondis-je , de vous donner cette douleur ; Mais ie vous ay dit franchement le seul prix que peut avoir la liberté de deux personnes si considérables.

Je me levai aussi-tôt , & croyant qu'il avoit besoin de se reposer , ie luy voulus quitter mon appartement , qu'il ne voulut pas accepter , quelque presse que ie luy en fisse : Mais il me pria qu'il pût aller coucher dans quelque autre Convent , où il fût plus en repos , & hors du tracas de tout le peuple , & des gens de guerre , qui ne bougeoient de chez moy. Je luy envoyai aussi-tôt apprestier le logement du Général , dans le Convent de Saint Laurens , & faisant venir vn carrosse pour le conduire , il fut bien-aïse de s'al-

ler retirer. Je luy fis porter du linge par deux de mes Valets de chambre, avec ordre de demeurer à le servir. Je détachai, pour le garder, quinze de mes gardes avec vn Officier, & commandai à vn Gentilhomme Polonois qui estoit à moy, & qui parloit fort bien Italien & Espagnol, de demeurer auprès de luy, & de veiller continuellement sur ses actions, empêcher qu'il ne communiquât avec personne, & qu'on ne luy parlât point, sans mon ordre; Et l'Officier de mes gardes eut celuy de suivre ponctuellement tous ceux que luy donneroit, de ma part, ce Gentilhomme Polonois. Pour la personne de Dom Prospero Suardo, ie le fis conduire à la Vicairie, où il fut reserré, & traité comme les autres prisonniers, pour avoir voulu dès le soir mesme, négocier avec quelques gens qu'il rencontra. Le Duc de Turf ne voulant point que son petit-fils se séparât d'auprès de luy, le fit coucher dans sa chambre, quoy que ie luy en eusse fait préparer vne autre. Mes Officiers furent aussi-tôt pour leur porter à souper; Mais ce bon homme avoit le cœur si ferré, qu'il ne mangea qu'un peu de fruit, & un morceau de confitures, & bût un verre d'eau glacée; Il ne voulut pas mesme se deshabiller pour se mettre au liêt, il ne fit que se coucher dessus, & passa la nuit sans dormir, avec beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain matin j'envoyai le visiter, & apprendre des nouvelles de sa santé, par le sieur Chevalier de Fourbin, & sçavoir s'il vouloit entendre la Messe, & luy ordonnai, en ce cas, de l'y accompagner, & luy dire que si l'aprèsdînée il vouloit aller à la promenade, ie l'irois prendre dans mon carrosse pour l'y mener & tâcher à le divertir du chagrin de sa prison. Ensuite de ce compliment, il luy présenta de ma part douze bassins de fruits & de confitures, qu'antité de gibier, & de volailles, un sanglier, & d'autre

venaison qui m'avoit esté enuoyée de la campagne : Je luy fis dire aussi que s'il vouloit faire venir de ses gens pour le servir , je luy en donnerois la permission , aussi-bien que d'écrire pour ses affaires particulières , & que puisqu'il estoit mon prisonnier , ie luy donnerois la mainlevée du revenu de toutes les terres qu'il avoit dans le Royaume , que i'avois fait saisir durant le temps qu'il estoit les armes à la main contre moy. Il écrivit quelques lettres à Gènes à ses parens , & vne à son Maistre-d'hostel pour luy envoyer vn Valet de chambre , & vn Cuisinier , que ie fis tenir aussi-tôt après que ie les eus veuës. Il alla entendre la Messe dans l'Eglise , où au sortir, voyant beaucoup de peuple attroupé , il commença à leur faire vne exhortation de la fidélité qu'ils devoient avoir pour l'Espagne. Elle fut bien-tôt interrompue par ceux qui estoient auprès de luy de ma part , qui le remenèrent aussi-tôt dans son appartement , & m'envoyèrent rendre compte de ce qui s'estoit passé. Et comme ie me disposois à l'aller voir , au sortir de mon dîner ; tout le peuple estant fort scandalisé de son procedé , quelques-vns me demandèrent ce que ie voulois aller faire chez luy , & qu'il ne meritoit pas que ie luy fisse cét honneur , & me donnasse cette peine. Je luy renuoyai le mesme Chevalier de Fourbin , luy dire, que par son zèle indiscret, il m'avoit osté la liberté de l'aller voir , & que puisqu'il abusoit de celle que ie luy donnois avec tant de courtoisie , s'il n'estoit plus sage vne autre fois , il me forceroit à ne la plus continuer , & le faire resserrer. En effet les personnes qui ne m'aimoient pas , & qui ne cherchoient que les occasions de me nuire , firent malicieusement semer par la ville que sa prison n'avoit esté qu'un artifice des Espagnols , pour me donner le moyen de traiter avec eux sans soupçon. Ce qui fut cause que ie ne le vis

point durant tout le temps qu'il demeura mon prisonnier.

Gennare & Vincenze d'Andrée qui ne demandoient qu'à broüiller, firent faire vne émeûte sur le suiet des bruits que j'ai déja dit qu'on avoit fait courir, & dont ils estoient les auteurs. Il s'attroupa quelques gens pour aller au Convent de Saint Laurens luy couper la teste : i'y courus, & ma présence dissipa aussi-tôt cette sédition. Et m'en estant revenu aux Carines, Gennare me vint faire vne belle proposition ; Qui fut que pour satisfaire aux ombrages que donnoit au Peuple la prison du Duc de Turfi, qu'il croyoit concertée, il le falloit le sacrifier à ses défiances, aussi-bien que le Prince d'Avelle, & Dom Prospero Suardo, & leur faire publiquement couper la teste dans le Marché ; Que ce spectacle le réjouiroit d'avantage, & luy seroit plus agréable, que le retour de l'armée navale de France, & le débarquement de tous les secours qui luy estoient si nécessaires. Je fus surpris de sa brutalité ; & ie luy répondis, que si son ignorance ne luy servoit d'excuse, ie le ferois châtier, d'avoir la hardiesse de me venir proposer vne action si infame ; Que s'il n'estoit plus raisonnable vne autrefois, & s'avisois ianais de m'en parler de choses pareilles, que ie ne luy pardonnasse pas, & luy ferois connoître que ie n'aime pas à répandre le sang innocent, mais seulement celuy des personnes conuaincuës de crimes ; & que cela eust esté bon à faire à luy, ou à Mazanielle, qui n'agissoient que comme des bestes, sans iustice, & sans raisonnement ni discrétion.

Le lendemain matin, ie renvoyai le Chevalier de Fourbin faire à mon prisonnier vn compliment, & apprendre des nouvelles de sa santé, avec ordre, s'il vouloit se conduire avec plus de prudence qu'il n'avoit fait le jour précédent, de le mener

à la Messe. Il le promit ; mais ne pouvant s'empêcher de haranguer le Peuple , il m'obligea de ne le plus laisser sortir : Et l'aprèsdînée ie le fis conduire au Palais du Marquis de Terracuse , que ie luy avois fait préparer & meubler fort proprement. Le Prince d'Avelle naturellement plus modéré que son grand pere , luy fit de grandes leçons sur l'indiscrétion de son zèle qui leur faisoit perdre la liberté que ie leur accoidois. Le Duc de Turfi m'envoya demander la permission de voir son Maistre-d'hostel pour l'envoyer à Gênes , pourquoy ie luy fis donner vn passeport , & les Officiers de ses terres , pour régler avec eux quelques affaires domestiques ; à quoy ie consentis , à condition qu'il ne leur parleroit que tout haut , & en présence du Chévalier de Fourbin , & de celui qui le gardoit. Il me manda que le Marquis de l'Uaast son neveu luy avoit donné vn coursier pie , le plus beau qui fût dans tout le Royaume , & qui étoit dans l'une de ses maisons : Je l'envoyai chercher , & luy fis mener , croyant qu'il en vouloit faire vn présent à Dom Juan d'Autriche ; mais il me l'envoya , & me pria de le vouloir garder pour l'amour de luy. Je le reçus de bon cœur , quoy qu'à dire la verité , ce n'estoit que me donner vne chose qui étoit à moy , puisque quand ie donnai l'ordre de le faire venir , il avoit esté pris par des Officiers de mes troupes qui me l'envoyoient.

Je vis venir , le sixième de Janvier au matin , vn Trompette des ennemis , avec vn passeport du Baron de Vuaterville , pour me demander qu'il fût permis à Dom Pédre de la Molta Sarmiento , premier Maître d'hostel de Dom Juan , de venir visiter le Duc de Turfi , & le Prince d'Avelle , de la part de son Maître , qui avoit autant d'amitié pour le petit-fils , que d'estime pour le grand pere , que l'on luy avoit donné d'Espagne pour le conseiller , & pour l'instruire,

comme vn homme de beaucoup de confiance, & fort expérimenté. Je donnai les ordres nécessaires pour le faire recevoir, & me le conduire ; luy faisant voir avec soin , que nous ne manquions de rien , mais qu'au contraire nous avions toutes choses en abondance. Il me fit vn remerciement de la part de son Maistre du bon traitement que ie faisois à mes prisonniers , qu'il me prioit de continuer , dont il me seroit fort obligé , leurs personnes luy estant extrêmement chères. Ensuite il me fit force civilitéz, & à son particulier , me dit en avoir beaucoup reçu à Bayonne de feu mon pere , de qui il avoit esté toujours depuis fort serviteur, lors qu'il accompagnoit le Duc d'Uzede au mariage de la Reine Mere , & de la feuë Reine d'Espagne. Il me demanda la permission de s aller acquitter de sa commission , que ie luy donnai , à condition de me venir revoir avant que de partir. Je le fis accompagner par le Chevalier de Fourbin, par Onoffrio Pisacani , & deux autres , des personnes les plus accréditées du Peuple , pour estre témoins de la conversation que l'on auroit dans cette visite , qui ne se passa qu'en public & en complimens de condoléance , sur son malheur , & en offres de toutes sortes de services. Estant ensuite revenu chez moy , ie luy parlai du bon état où nous estions , dont il avoit esté témoin , & que ie le priois de rapporter fidelément. Je l'assurai que j'avois nouvelle du prompt retour de nostre armée, qui seroit mieux son devoir que la première fois , en ayant les ordres bien précis , & luy faisant entendre que ie savois la nécessité qu'ils souffroient de leur costé. Je luy dis que si ie ne croyois que son Maistre l'attribuât plutôt à vne fanfare , qu'à vne civilité , ie luy envoyerois tous les iours de la glace, des fruits, de toutes sortes d herbes, & du gibier, des confitures , du pain frais , de bons vins , & mille au-

tres régales délicieux. Je le renvoyai fort satisfait de toutes les courtoisies qu'il avoit reçues de moy, dont j'appris qu'à son retour il s'estoit loué fort hautement.

Cependant, comme il falloit ranimer l'esprit de tout le monde, abattu par la retraite de l'armée, & par un si étrange abandonnement de tous les secours que l'on avoit attendus; ie m'appliquai à faire quelque chose d'extraordinaire, & songeai aux moyens de faire entrer des viures dans la ville, la nécessité y augmentant, qui faisoit que tous les matins on entendoit crier en beaucoup d'endroits, Du pain, & vive Espagne; Mais ma personne dissipoit ces dispositions, que l'on voyoit à quelque soulèvement, & quand j'avois parlé au Peuple, il se récrioit aussitôt, que puisqu'il m'avoit vû, il ne se soucioit plus d'avoir du pain.

Par les intelligences que j'avois dans Averse, j'appris la division qui se mettoit parmi la Noblesse, dont la plupart ne pensoit qu'à se retirer, lassés de faire la guerre à leurs dépens, & tellement épuisés d'argent, que faute de payement, ils ne pouvoient plus retenir leurs troupes ensemble, ni les empêcher de se débander. Il arriva même un grand démêlé, entre le Comte de Conversano, & Dom Vincente Toutteville commandant le Corps de la Noblesse, qui alla si avant que tout le monde se partialisa; & qu'à la fin ne voulant plus luy obeir, les Espagnols furent contraints de luy ôter le commandement, & de laisser à la Noblesse le choix d'un Général; ce qui n'arriva neantmoins que quelque temps après. Je me servis utilement de tous ces desordres; & pour donner le prétexte d'abandonner Averse, à ceux qui avoient dessein de se retirer, je donnai l'ordre au Baron de Modène d'envoyer cinq cens mousquetaires se saisir de Lusignano, &

trois

trois cens de Marcianise , pour les enfermer , & les ferrer plus étroitement , & par le poste que je prenois proche du Vulturne , leur oster la communication avec Capouë : j'envoyai aussi cent mousquetaires se saisir de la Tour de Patria , lieu mémorable par la retraite de Scipion dans sa disgrâce : leur commandant de se bien retrancher dans ces trois endroits , pour n'y pouvoir pas estre forcez. Cette marche donna tant d'inquiétude à toute la Noblesse assemblée dans Averse , qu'après vn grand conseil , ils resolurent de l'abandonner , & de se retirer à Capouë. Ce fut vn coup mortel pour les Espagnols , puisque je me rendois maistre d'une ville pleine de bleds ; que je leur ostois les moyens d'en tirer par terre , & que je procurois par cette retraite , celle de quasi tous les Cavaliers dans leurs maisons , & m'ostois de dessus les bras vn corps d'armée , le seul qui tint la campagne pour eux. J'en tirai de fort grands avantages par la jalousie qu'ils prirent contre toute la Noblesse , n'attribuant pas tant cette action à la nécessité , qu'aux négociations secretes , & correspondances qu'ils crurent que j'avois ménagées ; & cette opinion m'estant fort profitable , je tâchai de la confirmer par toutes sortes d'apparences.

Ce coup de miracle que le Ciel fit en ma faveur , qui m'estoit nécessaire pour relever le cœur du Peuple , & le consoler de la retraite de l'armée , m'arriva la veille des Rois. J'en reçus la nouvelle sur les dix heures du matin , avec vne joie extrême , & vn applaudissement général de toute la ville ; Elle fut accompagnée d'une circonstance assez satisfaisante pour moi , qui fut que la marche de mes troupes donna vne telle épouvante au corps d'armée que je tenois assié-
gé , quoique beaucoup plus foibles , qu'il abandonna la place dès la pointe du jour , en tel desordre , qu'il

y laissa dix-neuf drapeaux & quelques cornettes, dont j'y fai fort modestement, ne voulant point en faire trophée dans la ville de Naples, ni les y faire apporter, non pas tant pour avoir esté pris sans combat, que pour estre des troupes particulières de la Noblesse, que je voulois favoriser en toutes choses, & obliger par cette modération, n'ayant pas beaucoup gagné d'en user autrement, & leur voulant épargner vn peu de chagrin & de honte. Ce que je trouve de plus remarquable, & qui paroistra plus extraordinaire, c'est qu'en vingt jours de temps, je me rendis maistre d'une grande place, ravitaillai Naples pour quelque temps, fis dissiper vne armée de plus de trois à quatre mille chevaux, & quasi de pareil nombre d'infanterie, enfermée dans vne place que je ne fis que bloquer de fort loin, n'ayant que quatre mille hommes d'infanterie, dont il y en avoit plus de quinze cens desarmez, cinq ou six cens chevaux de méchante cavalerie, quatre pièces de canon, & ne me mis en campagne qu'avec quatre cens livres de poudre; Et ne laissai pas en cet état de donner de la terreur, & mettre les Espagnols à deux doigts de leur perte.

J'envoyai aussi-tôt au Baron de Modène ordre de faire publier vn ban, portant défences, à peine de la vie, de piller aucune maison dans Averse, dont les habitans nous ouvroient les portes avec tant de joye, nous ayant enuoyé avertir en diligence de la retraite des ennemis; de faire visiter, & dresser vn état de tout ce qui se trouveroit de bled dans la ville, & faire observer vne si bonne police, que le septième de Janvier que je m'y rendrois au matin, je ne reçusse aucune plainte, ne pouvant y aller le sixième, à cause de la venue de Dom Pedro Sarmiento, que ie ne pouvois remettre

pour luy avoir envoyé vn passeport , & desirant me trouver dans la ville , afin qu'il n'y eût point de desordre , & que personne ne pût conférer avec luy.

Je donnai en mesme temps part de cette bonne nouvelle à Monsieur le Cardinal Filomarini , pour en faire chanter le *Te Deum* l'apresdinee dans la grande Eglise, & nostre ioye fut celebrée par toute la ville , au son des cloches ; le peu de poudre que nous avions ne nous permettant pas de le faire au bruit du canon , ni par des salves, & feux d'artifice. La nouvelle dignité que j'avois acquise , m'obligeant à marcher avec vn peu plus d'éclat , ie montai à cheval pour me rendre à l'Eglise, accompagné de la Compagnie de mes gardes , de quelques Cavaliers qui s'attachoient à me faire leur cour , de tous les François qui estoient à ma suite, de tous les Officiers d'armée, Capitaines des quartiers, & gens plus considérables de la ville , & précédé de ma Compagnie de Suisses qui devant estre de cent, n'avoit pû estre encore que de cinquante, & fut la première fois qu'elle commença à marcher. Le *Te Deum* chanté, ie m'allai promener par toute la ville, pour me faire voir au Peuple, & luy promettre qu'avant qu'il fût trois ou quatre iours , il verroit arriver quantité de bleds dans la ville, & que ie luy ferois ressentir des effets de mon adresse & de mes négociations ; Qu'il nous viendrait bien-tôt de puissans secours ; mais quand ils seroient differez, ie les mettrois en état de les attendre avec patience, & reduirois les ennemis au point d'en avoir plus de besoin que nous , qui nous pouvions vanter d'estre a présent les maistres de la campagne, puisque nous n'avions plus d'armée , qui osât y paroistre devant nous. Mes discours furent écoutez avec bien du plaisir; La confiance & l'affection qu'on avoit pour

moy redoubla de telle sorte , qu'il n'eût pas fait trop feur de venir contester mon autorité Je passai le reste de la journée à visiter tous les postes, & le soir à faire des dépêches par tout le Royaume, pour me servir de la chaleur , que cette bonne nouvelle donneroit à tous les esprits.

Le jour des Rois je fus averti que mes troupes avoient fait du desordre dans Averse , & en ayant reçu des plaintes, je promis aux habitans de m'y en aller le lendemain , de faire rendre tout ce qui auroit esté pris, & châtier si exemplairement ceux qui auroient contrevenu au ban que j'avois fait , que personne à l'avenir n'eût plus l'insolence d'y desobeir. Le lendemain matin je partis , pour me rendre de bonne heure à Averse , où j'arrivai sur les dix heures ; Le Baron de Modène en vint avec la pluspart des Officiers au devant de moy. Il fut assez surpris de ce que je luy fis froid à son arrivée ; Il me dit qu'il paroissoit que j'eusse peu de joie du bon succès d'Averse , qui me garantissoit du danger où m'exposoit l'abandonnement de l'armée navale , & mettoit mes affaires en vn état avantageux , m'accréditant , & me donnant lieu de bien espérer. Je luy répondis , que n'ayant à récompenser personne , pour ne devoir qu'à la Fortune vn événement si heureux , je n'en ressentois qu'une joie modérée ; Mais que j'avois bien de la douleur, de la desobeissance de mes soldats , d'avoir malgré le ban que j'avois fait publier , pillé des gens qui m'avoient reçu de si bon cœur dans leur ville , & de la négligence de mes Officiers généraux à ne l'avoir pas empesché , & n'en avoir pas fait de châtimement. Il me repartit que l'on n'avoit pas eu de lieu de me faire des plaintes, & qu'il n'avoit vû personne qui ne se fût tenu exactement dans le devoir ; Je n'aime pas , luy dis-je , que l'on m'excuse des

coupables, quand leur châtimēt est nécessaire à l'establissemēt de mon crédit, de mon honneur, & de mon autorité; je saurai fort bien decouvrir la verité des choses, & devant la justice à ceux qui me la demandent, je me ferai aimer de ceux de cette ville, & craindre des gēs de guerre; Et par les exemples que je ferai, avant que de partir d'ici, mes ordres seront observez vne autre fois exactement dans mes troupes. Aprēs quoy, j'entrai dans la ville assez chagrin, & m'en allai dans la grande Eglise, pour entendre la Messe. Le Chapitre me vint recevoir à la porte, avec les honneurs accoutumez, & puis l'on chātale *Te Deum*. En sortant de l'Eglise, aprēs la Messe, vn Prestre se vint jetter à mes pieds, pour me demāder justice de ce qu'on avoit pillē le linge de l'hōpital de l'Annonciate. Je luy dis, que sans crainte il me nōmāt ceux qui estoient coupables de cette action; ce qu'ayant fait, je les envoyai arrēter aussitōt, & faisant faire la visite en leur maison, le linge fut retrouvé, que je luy fis rendre à l'heure mesme. Ensuite vne femme fort ēplorēe se presenta devant moy, s'ecriant qu'elle estoit ruinēe, & qu'on ne luy avoit rien laissē de ce qu'elle avoit chez elle. Je luy promis que si elle reconnoissoit ses voleurs, ils seroient chātiez à l'heure mesme. Elle m'en montra vn, qui par hazard estoit assez proche de moy, je le pris par le boudrier, & le desarmant, je le mis entre les mains de mes gardes, & l'envoyai prisonnier: Les Chanoines s'y voulurent opposer, disant que l'Eglise devoit donner vn asyle: Je leur rēpondis que ce n'estoit pas pour de pareilles actions; Que si je souffrois l'insolence des gens de guerre, & que l'on contrevīnt impunēment à mes dēfenses, je ne pourrois garentir aucune maison, ni mesme les Eglises d'estre saccagēes, & qu'ainsi, il falloit en reserver les immunitēz,

& leurs intercessions pour des sujets qui en fussent plus dignes , & dont la grace ne pût apporter de fâcheuses conséquences. De-là , je m'allai promener par toute la ville pour la voir , & suivant les plaintes que je reçus , je fis mettre des soldats prisonniers. M'en revenant à l'Evesché, où l'on m'avoit appresté à dîner ; j'envoyai querir Bernardo Spirito Auditeur général, & luy commandai de faire dresser des potences dans les principaux quartiers de la ville , & vne devant la porte de l'hospital de l'Annonciate , & faisant confesser cinq soldats prisonniers , au nombre desquels la iustice se reduisit, à les faire pendre aussi-tôt pour l'exemple , n'estant pas besoin de plus de formalité, puisqu'ils estoient condamnés par le ban qu'ils avoient ouïy publier. Le Baron de Modène emmenant dîner avec luy vne partie de ceux de ma suite, ie luy dis de tenir la main , à ce que cette exécution fût faite avant que ie montasse à cheval pour m'en retourner. Il vint quantité de gens de la ville me voir dîner , que ie caressai tout autant qu'il me fut possible , & principalement la Noblesse , dont il y en a beaucoup de Maisons , & des plus anciennes du Royaume. la coutume d'Italie étant que les Cavaliers demeurent dans la ville. Après dîner , ie me fis apporter l'état de tout le bled qu'on avoit trouvé dans la ville, demandai le nom des propriétaires , & le prix qu'ils le vouloient vendre , dont estant convenu je défendis d'en enlever, sinon pour la ville de Naples, ni d'en vendre à personne qu'à moy, promettant de le faire payer ponctuellement : Et pour celuy que les ennemis avoient assemblé, pour faire subsister leurs troupes , faisant chercher dans tous les villages du voisinage , ce qu'il y avoit de chevaux , & de mulets, j'ordonnai que dès le lendemain, l'on en chargeât trois cens, & que l'on me les amenât à Naples.

Après avoir ainsi réglé toutes les choses que l'on devoit faire; je commandai qu'on fit venir mes chevaux pour m'en retourner, & descendant, je trouvai sur le degré le Baron de Modène, qui venoit de dîner, à la teste de beaucoup d'Officiers. Je luy demandai, si l'exécution que j'avois ordonnée, estoit faite. Il me répondit qu'il n'en savoit rien, & qu'il avoit peine à faire pendre de pauvres soldats pour si peu de chose, croyant qu'il estoit bon de flatter les gens de guerre, dans le besoin que nous en avions. Surquoy je repartis brusquement, qu'il falloit m'obeïr, plutôt que d'avoir pour eux tant de clémence, & laisser leurs desordres impunis, me conduisant en cela par vne politique particulière, sur laquelle il n'avoit pas fait les mesmes réflexions que moy. Il me dit qu'il m'obeïroit toujours en toutes choses; Mais qu'en celle-là, il me prioit de l'en dispenser, & qu'il auroit de la peine à se résoudre à faire châtier ces misérables si légèrement. Comme je voulois satisfaire les peuples, & n'aimois pas les repliques; Ce n'est pas à vous, luy dis-je, à considérer si j'ai raison ou non; vous devez, sans contester avec moy, faire ce que je vous commande, & si vous y manquez, je saurai fort bien me faire obeïr, & vous apprendre ce qui est du devoir de vostre charge. Il s'y en alla vn peu touché de la rigueur avec laquelle je le traittois, sans neantmoins ni s'en plaindre ni murmurer. Toutela ville d'Averse me donna mille bénédictions de cette severe justice que j'avois fait faire, & en resta tout-à-fait satisfaite, & hors d'apprehension que mes troupes leur fissent des insolences à l'avenir.

Ensuite, faisant venir le Baron de Modène, je luy témoignai d'estre fâché d'en avoir usé si rudement en public, mais qu'il m'y avoit forcé, en se prévalant trop légèrement de l'amitié, & de toutes

les bontez que je luy avois toujourns témoignéés; Que j'aurois reçu ses remontrances, s'il me les eût faites en particulier; mais que les discours qu'il m'avoit tenus, pouvoient donner trop d'avantage à nos soldats, & mesme, lieu d'en abuser, pour estre faits devant le monde; Qu'un Mestre de Camp général devoit reprimer leur licence, & non pas l'autoriser, comme il avoit en quelque façon paru vouloir faire; Que les graces devoient toujourns partir du Général, & non pas des subalternes; Et qu'il falloit vne autrefois être plus considéré, parce qu'estant vn peu chaud de mon naturel, je pourrois quelquefois estre d'humeur à ne pas passer les choses si légèrement; Et que c'estoit à luy à montrer l'exemple au reste du monde, de la déférence qu'il falloit rendre à mes volontez; Qu'il savoit bien la confiance que j'avois toujourns prise en luy, & l'affection particulière que je luy avois fait paroître en routes sortes de rencontres; Qu'il devoit se conserver avec plus de précaution, & ne me pas forcer malgré moy, par de semblables démarches à le perdre. Je luy ordonnai de tenir la main à ce qu'il ne se fît aucun desordre dans Averse, & de n'y rien innover, sans ma participation, faire conserver soigneusement tous les bleds, ne pas souffrir qu'il s'en transportât, sans mes ordres, qu'il pourroit recevoir deux fois le jour, aussi-bien qu'en quatre heures de temps, mes sentimens, sur tous les avis qu'il me donneroit, & qu'il fît partir le lendemain à la pointe du jour les trois cens mulets, chargez de bled, que j'avois commandé qu'on m'envoyât. Après quoy l'ayant embrassé, aussi-bien que tous les Officiers de l'armée, & tous les principaux de la ville, je montai à cheval pour m'en retourner à Naples.

Cependant, comme il estoit bon, & d'un temperament doux, il prit trop de créance à des gens

mal affectionnez pour moy , qui tâchèrent de l'aigrir , en se servant de son chagrin, pour le détacher de mes intérêts. Ils l'engagèrent insensiblement à faire des choses qui le perdirent , vû la délicatesse de mon humeur , & sans y avoir en rien contribué, quelque soin que je prisse de me le conserver, dont son malheur l'empêcha de profiter. Il avoit auprès de luy vn Secrétaire nommé Pepe Caëtane , capable de toutes sortes de friponneries ; vn Mestre de Camp nommé Antonio de Calco , homme de service , mais qui ayant appris son métier sous les Espagnols , conservoit toujours de l'amitié pour eux , & quelque dessein de les servir ; vn Colonel de Dragons, appelé Marco Pisano , qui n'oublioit pas les inclinations de piller , & de faire des insolences , à quoy la profession de Bandit qu'il avoit fait assez long-temps , l'avoit accoustumé ; Andrea Rama Capitaine de cavalerie , qui conservoit les sentimens que les Sergens ont accoustumé d'avoir, ce qu'il avoit esté dans Naples avant les révolutions; & le Cavalier Michellini son Aide de Camp, homme d'esprit & fort intéressé , qui ne pensoit qu'à me perdre, afin de faire prévaloir de ma ruine, Monsieur le Prince Thomas , dans les prétentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples , auquel il avoit de secrets & particuliers attachemens. Le pauvre Baron de Modène mettant toute sa confiance entre les mains de ces gens dangereux , & ne pensant qu'à se faire aimer, en caressant les gens de guerre , & faisant bonne chère à tous les Officiers, se trouva précipité , sans le vouloir , & sans s'en estre apperçu , se laissant aller par trop de facilité à leurs conseils , & leur donnant tant de main , que sous son nom il se fit des choses qui m'estoient préjudiciables , aussi-bien qu'à tout le parti , & qui m'obligèrent à les en châtier,

sans qu'il me fût possible d'empêcher qu'il ne se trouvât enveloppé dans leur malheur, quoy qu'en effet il ne fût pas coupable. L'on peut iuger de quelle manière je fus reçu dans Naples, par l'avantage que nous apportoit la prise d'Averse, & par le grand secours que nous en pouvions tirer, ayant trouvé dedans plus de trente milles charges de bled.

Le huitième de Janvier, les trois cens mulets chargez de bled en arrivèrent, dont la ioye fut excessive dans Naples, qui n'avoit plus que pour quatre ou cinq iours de vivres. Je voulus aller au devant de ce convoi, & le ramener moy-mesme dans la ville; Et revenant de Cappello de Chino, iusques où ie m'estois avancé, il m'arriva vne chose assez extraordinaire, & que plus de trois mille personnes virent avec moy. Ce fut sur les quatre heures du soir, qu'il parut vne estoille sur ma gauche, de la grandeur qu'est le corps des plus prodigieuses comètes, qui ne paroïssoit pas plus élevée qu'elles ont coûtume de l'estre; elle demeura vn quart-d'heure sans mouvement, & tombant du Ciel avec vne vitesse extraordinaire, traversant pour venir sur ma droite, s'arrêta à moitié chemin au dessus de la teste de mon cheval, & se séparant en trois assez grands feux, se réunit environ à trente pieds de terre, & puis en achevant d'y tomber, disparut. Ce prodige donna matière à quantité de discours, mais peu de personnes expliquèrent ce qu'il nous pouvoit signifier. J'appris avec chagrin que le Baron de Molène, par le conseil des personnes que j'ai déjà nommées, & par vn zélé vn peu trop emporté, sans m'en avoir donné avis, avoit chassé d'Averse trente-cinq familles, suspectes d'intelligence avec les ennemis, & la pluspart de Noblesse, sur les instances que le Peuple luy en avoit faites, qu'il croyoit important de contenter, & avoit en mesme

temps fait saisir tous leurs biens. J'eus pitié de ces malheureux, qui se vinrent jeter à mes pieds, & leur donnai leur rétablissement par écrit, & signé de ma main; avec défenses au Baron de Modène, sous peine de mon indignation, de faire jamais de semblables actions, sans ma participation, & mes ordres particuliers; luy commandant de m'envoyer les chefs d'accusation que l'on avoit donnez contre eux, avec les dénonciateurs, pour pouvoir examiner à loisir cette affaire, qui me paroissoit d'une extrême conséquence. Ils s'en retournèrent fort satisfaits de moy, & principalement d'un ordre que j'y joignis, à tous ceux qui auroient détourné quelque chose de leurs meubles, de les rendre dans vingt-quatre heures, à peine de la vie: & leur dis, que s'il y avoit le moindre retardement à l'exécution, je m'en irois moy-mesme leur faire rendre justice, & en faire un châtiment exemplaire. La mesme Marquise d'Attaviane, dont j'ay déjà parlé, m'envoya faire des plaintes, que l'on luy avoit pillé sa maison, & en mesme temps, une liste de ce qui luy avoit esté pris; Je fis pour elle le mesme commandement, & sous les mesmes peines que pour les autres, afin que l'on luy en fit raison. Elle n'y trouva pas la promptitude que je desirois, non plus que les exilés. Et supportant impatiemment ce retardement, & le Baron de Modène allant l'entement dans cette affaire, à cause de l'intérêt qu'avoient dans ces pilleries des Officiers, qui pour estre puissans dans nos troupes, il croyoit devoir ménager; Je luy écrivis une lettre fulminante, par où je luy mandois, que si dans le iour mesme mes volontez n'estoient suivies, j'envoyerois Aniello Porcio que j'avois fait Auditeur général, en la place de Bernardo Spirito, en qui je n'avois pas trouvé assez de vigueur, ni assez de fermeté, pour

faire cette charge, afin d'informer de ce qui se feroit passé ; & que deux jours après j'irois en personne faire vn exemple de ceux qui s'en trouvoient convaincus , sans exception ni considération de personne. Ce qui n'avoit pas esté fait au premier ordre, se fit sans delai, par le respect, & par la crainte de mon humeur naturellement impérieuse , & qui ne peut souffrir de retardement dans l'exécution de mes volontez. Et comme je ne fus pas fort satisfait de cette manière d'agir , je croy qu'on ne le fut pas tout-à-fait de moy , & qu'on eut de la peine à s'empêcher d'en murmurer en secret, puisque l'on m'avoit obeï, sans oser se justifier , ny m'alléguer de raisons.

Peu de temps après, je donnay le Gouvernement de Nole , au sieur Antonio Tonti , Gentilhomme Romain ; Il y eut aux environs de cette place vne escarmouche entre quelque corps des troupes de la Noblesse, & des nostres, que j'avois fait fortifier des milices de toutes les terres voisines , où Dom Ferrante Caraciolo , Duc de Castel de Sangre , Cavalier fort acrédité , & fort animé contre le Peuple, qu'il avoit toujourns traité avec beaucoup de rigueur, fut tué, avec vn fils du Comte de Conversano , & vn du Prince d'Octayanne , de la Maison de Médicis ; ce qui obligea leurs gens à se retirer , & à se débander ensuite. Il nous vint encore d'Averse en cinq ou six jours de temps, mille ou douze cens charges de bled ; Ce qui étonna fort les Espagnols, aussi-bien que les mauvaises nouvelles qu'ils reçurent de tous costez , que ne pouvant plus avoir de vivres de la campagne, & n'en tirant que de la mer, vne tempeste qui dura quelques jours , empêchant la navigation de leurs galères , & leur en faisant échouër vne , & trois tartanes , chargées de vivres, les avoit réduits à n'en avoir plus que pour vingt-quatre heures. Ils se tenoient entièrement perdus,

DE M. DE GUISE, LIV. III. 325
quand vne galère chargée de farine leur arrivant
comme par miracle, les retira de cette extrémité,
où ils retombèrent deux autres fois. Toutes ces
bonnes fortunes donnèrent beaucoup de joie à tout
le Peuple, & d'espérance de se voir bien-tôt en
liberté.

Gennare qui ne perdoit aucune occasion de tra-
vailler à ma perte, ayant sù tout ce qui s'estoit pas-
sé entre le Baron de Modène & moy, & qu'il en
estoit sensiblement touché, croyant se pouvoir ser-
vir de son mécontentement, envoya vn Prestre
nommé Dom Carmine Castelli, en qui il avoit vne
confiance entière, luy offrir son service, & luy
proposer, que s'il vouloit prendre des liaisons avec
luy, il luy donneroit à commander toutes les armes
du Royaume, sous son autorité, ayant résolu de
me renvoyer en France, & de reprendre le com-
mandement; ce qu'aisément il exécuteroit au retour
de l'armée navale, s'il pouvoit s'assurer de nos trou-
pes, ayant pris pour cela toutes ses mesures avec les
Ministres du Roy, qui estoient à Rome. A quoy il
ne voulut pas entendre, répondant, que quand je
ne serois pas satisfait de sa conduite, il se retireroit
chez luy, & m'envoya donner cét avis par Pepe
Caetano son Secrétaire. Et Gennare n'ayant pû
l'attirer dans ses intérêts, tâcha de me le rendre
suspect, & me fit donner de faux avis, qu'ils a-
voient pris des mesures ensemble, & avoient des
conférences secretes; Ce qui fut appuyé malicieu-
sement par Augustin de Liéto, qui crut qu'après
l'avoir ruiné auprès de moy, il auroit ensuite plus
de part en ma confiance, n'ayant pas découvert
cette pratique. J'entrai en quelques soupçons de
luy, qu'Aniello Porcio, Auditeur général, tâcha
de fortifier autant qu'il put, ne travaillant qu'à
me donner des défiances, & des jalousies des

François, étant pensionnaire & partifan d'Espagne, comme il l'a luy meſme publié depuis ma priſon, & en a eſté bien récompénſé.

Il nous arrivoit tous les jours beaucoup de bled d'Averſe, & il nous en vint bien juſques à vingt ou vingt-cinq mille ſeptiers. Et croyant qu'il eſtoit néceſſaire de pourvoir à la charge d'Elû du Peuple, vacante depuis long-temps, par la retraitte de Cicio d'Arpaya, l'élection fut faite de la perſonne d'Antonio Macella, homme riche, & intelligent, natif de Procita, qui ſe ralliant avec Vincenzo d'Andrée, & Gennare, & ayant vne correfpondance ſecrete avec les ennemis, me cauſa des embarras, que j'eus aſſez de peine à ſurmonter, comme je le ferai connoître en ſon temps. Je fis enſuite jeter des billets parmi les ennemis, pour débander leurs troupes, offrant de donner vne piſtole par teſte, à tous les ſoldats qui ſe débandoient, ſervice à ceux qui voudroient prendre parti, & paſſeport aux autres qui demandoient à ſe retirer. En huit jours, il en vint bien ſe rendre juſques à deux cens; Ils me rapportèrent l'extrémité qu'ils ſouffroient, & vn morceau du pain qu'ils mangeoient, que je trouvai fort noir, & fort plain de terre, & enfin ſi mauvais, que je ne comprens pas qu'ils en puſſent vivre, ne leur en eſtant donné que huit ou dix onces par jour. De ce nombre de rendus, il y en eut bien ſix-vingts, qui me demandèrent de ſervir, je les distribuai dans tous les corps, pour les ſéparer, à la reſerve de ſoixante Portugais, que je mis dans la Compagnie colonele de mon Régiment, en attendant que j'en puſſe avoir vn nombre ſuffiſant pour en former vn corps. Les Eſpagnols furent fort touchez d'entendre le ſoir dans tous nos poſtes, des gens qui en leur langue, les convioient à deſerter, leur repréſentant la néceſſité qu'ils ſouffroient, & l'abondance où

nous estions de toutes choses , & qui leur chan-
toient des injures. Ce que je trouvois de plus plai-
sant, & que quelquefois ils les appelloient rebelles
du Peuple de Naples. Leur prodigieuse nécessité
m'estoit confirmée tous les jours, de plus en plus,
par la prise que nous faisions de six & sept à la fois
de ces misérables , qui n'ayant pas figure humaine,
sortoient de leurs quartiers pour aller paistre l'her-
be cōme des bestes, & dont quelques-vns crevoient,
après avoir mangé leur soûl, dès qu'ils avoient pas-
sé de nostre costé. Le débandement s'en accrūt de
plus en plus , & tel qu'appréhendant , que l'on ne
les retînt en passant , pour fortifier la garnison de
Gayette, & les autres du Royaume, je fis enfermer
dans la Vicairie tous ceux qui ne vouloient pas
prendre parti. Il y avoit parmi ces rendus, vn Por-
tugais de méchante mine, mais d'assez d'esprit, qui
passant par mon ordre aux ennemis ; ne revenoit
point sans débaucher cinq ou six de ses compa-
gnons, & m'en amena dix-sept pour vne fois ; cela
luy réussit huit ou dix voyages: mais venant à la fin
à estre découvert, pour s'estre imprudemment fié à
vn Sergent qui en avertit, il fut pendu ; ce qui in-
terrompit ce petit commerce , & empêcha pour
quelque temps la grande desertion de leurs soldats.

Ce fut en ce temps que les Espagnols se crurent
perdus , & résolurent d'abandonner les Châteaux,
& se retirer dans Gayette, & les autres forteresses
du Royaume , pour y attendre des secours d'Espa-
gne , & des rives de Sardaigne , & de Sicile, dont
il leur arriva trois tattanés chargées de bled , si à
propos, qu'ils n'avoient plus que pour trois ou qua-
tre jours de subsistance. Cette grande nécessité
leur fit rechercher tous les moyens de me faire retj-
rer de Naples , croyant que ma seule présence leur
causoit tout le mal qu'ils souffroient , & que mon

adresse, ma vigilance, & mes négociations secrètes, estoient ce qui les reduisoit dans ce malheureux état. Vn accident qui survint, & que je ménageai adroitement, redoubla les soupçons qu'ils avoient de la Noblesse. Le Duc d'Andria s'estant rendu auprès de Dom Juan, & du Vice-Roy, pour leur demander congé de se retirer chez luy, envoya vn Prestre de confiance, pour luy rapporter deux mille écus qu'il avoit laissez dans Naples, à vn de ses amis, & quelques étoffes pour s'habiller. Il fut pris en s'en retournant avec toutes ces choses, me fut amené, & l'on m'apporta quelques lettres, dont il estoit chargé. L'ayant fort questionné sur la santé de son Maître, je luy ordonnai de luy faire force complimens de ma part, & fis retrouver les étoffes, & tout l'argent, sans qu'il y eût rien d'égaré, que je luy fis remettre entre les mains, & luy dis, en présence de quelques gens, afin que la chose se publiast, que je voulois estre le correspondant de son Maître, & de toutes les personnes de qualité qui auroient quelques affaires dans la ville, ou quelque chose à en desirer, & que personne ne s'acquiteroit mieux, ni de meilleur cœur que moy, de toutes leurs commissions, ne desirant que de les servir, & prenant plus de part dans tous leurs intérêts, que dans les miens propres. Je luy donnai deux de mes gardes, pour l'escorter, & le faire repasser du costé des Espagnols, qui prirent d'étranges soupçons de cette manière d'agir, s'imaginant que c'estoit vne suite de l'amitié particulière que j'avois liée avec luy, dans la conférence que nous avions eue ensemble. Il s'en ressentit fort mon obligé, & ne demeura gueres auprès du Vice-Roy, qui balançoit s'il devoit le faire arrêter; ce qu'il n'osa, appréhendant par le crédit que sa naissance & son mérite luy donnoient dans tout le Corps de la Noblesse,

que sa prison ne fût suivie de sa déclaration générale en ma faveur : mais cela demeura si avant dans l'esprit de cette Nation défiante & vindicative , que sur le soupçon de quelque intelligence avec moy , à mon dernier voyage, peu de jours après mon retour , ils le firent malheureusement assassiner.

Vn matin, Dom Carlo Gonsaga qui ne bougeoit de chez moy à chercher de l'emploi, me vint trouver, & me demander, si je luy voulois donner secreté de me parler. Ce que luy ayant promis , il me dit qu'un fort honneste-homme de ses amis, chargé de bons pouvoirs à n'estre pas desavoüez , l'avoit prié de me venir sonder , si je voudrois recevoir vne proposition de la part des Espagnols , à condition neantmoins , que si je ne l'agréois pas , je ne m'informerois point de son nom ; ce qu'il me fit jurer , & que j'observai religieusement. Je voulus l'écouter pour juger par la grandeur de leurs offres, l'extrémité où ils estoient réduits ; elle fut de me donner Final, & les places de Toscane en souveraineté, avec la Principauté de Salerne, Piombin, & Portolongone, que l'on me donneroit des forces pour attaquer, outre toutes celles que par mon crédit je pourrois assembler dans le Royaume de Naples, si je voulois me retirer: Qu'ils me feroient valoir leurs offres 300000. écus de rente; dont j'aurois toutes les cautions & seuretez nécessaires ; & que quand je serois hors de péril de m'exposer, ils me feroient le médiateur de leur accommodement avec le Peuple: Et que sachant les prétentions que je pouvois avoir par ma Bisayeule, sur le Duché de Modène, ils m'en feroient venir l'investiture de l'Empereur , feroient descendre vne armée d'Allemagne pour joindre à celle de l'Etat de Milan , & que dans le dessein de se venger du Duc de Modène,

ils abandonneroient toutes les affaires qu'ils avoient ailleurs , & me feroient commander de si grandes forces pour m'en mettre en possession, que je n'y rencontrerois que peu d'obstacles ; l'Italie ne pouvant pas prendre d'ombrages , que je ne m'appliquasse à faire valoir le droit que j'avois sur cette Souveraineté.

Je luy répondis, en riant, qu'il m'avoit fait plaisir de m'apprendre par son discours, que les Espagnols estoient si près de leur perte; que je la poursuivrois avec plus de chaleur , & que quand je verrois la mienne assurée , je ne manquerois jamais de fidélité à la Couronne de France , n'attaquerois point ses Alliez, & observerois religieusement le serment que j'avois fait au Peuple de Naples, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes que je ne l'eusse mis en liberté : Que je ne luy voulois point de mal de la commission qu'il avoit prise , sachant que ce n'estoit que par l'amitié qu'il avoit pour moy ; & qu'estant ennemi des Espagnols, comme j'en estois informé, qui l'avoient toujours mal-traitté, & tenu si long-temps prisonnier, j'estois assuré que c'estoit à contre-cœur qu'il avoit pris cét emploi , & qu'il estoit trop homme d'honneur , pour me conseiller de manquer à mon devoir , & trahir ceux que j'estois obligé de servir: Qu'il remerciât de ma part son ami de sa bonne volonté , & luy assurât que je ne m'informerai jamais quel il pouvoit estre.

La ville, cependant, estoit divisée en six factions, qui m'obligeoient à me gouverner avec vne delicatesse extrême, de peur, que m'attachant à l'une, les autres ne se ralliasent avec nos ennemis , ce qui m'auroit infailliblement perdu. Mais je ménageai tous ces esprits divisez sans découvrir mes sentimens, & je me maintins si bien avec tout le monde, que je les faisois concourir à l'exécution de mon

entreprise ; ce qui n'estoit pas peu difficile. La première de ces factions estoit celle de Gennare, & de la canaille, qui après avoir eû de la haine pour les Espagnols, s'estoit si fort habituée aux pillages des maisons, & à toutes sortes d'insolences, qu'elle ne s'en pouvoit plus passer. Ces gens enrageoient contre moy, de ce que par la justice que je faisois faire de semblables actions, ils estoient forcez d'observer les défenses que j'en avois faites, de peur d'estre sévèrement châtiez. Mais ils souhaittoient quelque desordre, & quelque révolution, sans se soucier de quel costé elle pût venir, ni qui en pût profiter, pourveu qu'ils pussent voler impunément, & faire des meurtres, estant si fort accoutumés au sang, qu'ils préféreroient le plaisir d'en répandre à toutes sortes d'avantages. Ils conservoient vne haine irréconciliable contre la Noblesse, & le Peuple civil, qu'ils craignoient, leur ayant fait tant d'insultes, qu'ils n'en espéroient point de pardon. Je tenois bas ces sortes de personnes, dont j'estois l'ennemi capital, croyant bien, que si je souffrois des desordres, je ne pourrois pas long-temps me maintenir, & je les apaisois par le soin que j'avois de leur faire avoir à bon marché, toutes les choses nécessaires à la vie.

La seconde, estoit celle qui desiroit se donner à la France, dont la pluspars estoient des Artisans, s'imaginans de faire fortune avec ceux de nostre Nation, & s'enrichir par les dépenses en habits, & en toutes sortes de choses, qu'elle a accoutumé de faire plus qu'aucune autre, & qui ne prétendans ni à charges ni à emplois, ne se soucioient pas de se voir soumis à vne autre domination, & souhaitoient celle-là, plus qu'aucune autre, croyant en tirer plus de profit & d'argent. Je flattois tous ceux qui en estoient, & leur témoignoïs que je n'avois point d'autre pensée,

& ne travaillois que pour cét effet; Mais qu'il falloit conseruer leur bonne volonté, & la bien déguiser, pour ne pas reünir tous ceux qui estoient de sentiment contraire, avec nos ennemis, qu'il falloit chasser premièrement; après quoy, il nous seroit fort aisé de venir à bout de nos desseins.

La troisiéme, estoit composée de Moines, de Prestres, & de quelques autres devots, qui vouloient la réünion de la Couronne de Naples au Saint Siége. Je leur témoignoïs à tous, que c'estoit ma principale fin; Que j'estois d'une Maison fort Catholique, tout-à-fait attachée au Pape, avec qui j'avois pris de secrettes mesures, & des liaisons si étroites, qu'il estoit bien persuadé de mes intentions; Qu'ils devoient concourir avec moy, pour chasser les Espagnols, tenir secrettes leurs pensées, de peur que nous n'y trouvassions des obstacles, par la ligue que pourroient faire ensemble tous ceux qui en avoient de contraires, & que je leur promettois, qu'aussi-tôt que nous serions venus à bout de nos ennemis, nous nous rangerions sous l'autorité de l'Eglise.

La quatriéme m'estoit bien plus aisée à gouverner que les autres. Car voulant un Roy, & me témoignant avoir fait choix de ma personne, elle reconnoissoit bien la nécessité du secret, & par l'amitié qu'elle avoit pour moy, elle estoit persuadée de ma reconnoissance, suiuit mes sentimens, & n'agissoit que par mes ordres. Elle n'estoit que de personnes qui aspiroient aux grandeurs, & aux charges du Royaume, chacun selon sa portée, & qui ne voulant point estre soumises à aucune domination étrangère, desiroient que leur argent ne sortît point de leur pais, & s'imaginoient que c'estoit le seul moyen de l'enrichir, & y retablir les commerces, & qu'un Roy qu'ils auroient choisi, par son

intérêt propre , & pour celuy de sa conservation, n'auroit plus d'autre partie que son Royaume , ni de confiance, d'amour , & d'inclination que pour ses sujets.

La cinquième faction estoit de ceux qui desiroient vne Republique , dont la pluspart ignoroient ce qu'ils vouloient , s'arrêtant au seul nom qu'ils ne savoient pas mesme prononcer , s'imaginant qu'ils ne seroient sujets de personne , & que le dernier du peuple auroit autant de crédit, & seroit aussi puissant que le plus riche , & le plus qualifié. Je leur faisoit entendre que son établissement estoit ma plus forte passion, que je regardois cette forme de gouvernement avec amour , comme l'œuvre de mes mains , puisque j'avois esté le premier à le proposer ; Et que la dignité de Duc que l'on m'y avoit donnée , m'y faisoit avoir la première place, la principale autorité , & tous les honneurs d'un Souverain. Je leur faisois considérer combien il falloit nous cacher d'avoir cette visée , pour ne pas élever contre nous , tout ce qui pouvoit y estre contraire ; & que dès que les Espagnols seroient chassés ; à quoy il falloit employer sa vie , & tous ses efforts , cette forme de gouvernement s'établirait quasi d'elle-mesme , personne n'en estant exclus , & tout le monde y pouvant trouver sa fortune , sa seureté & ses avantages , de quelque profession & qualité qu'il pût estre. Ainsi chacune de ces cinq factions me croyoit de son parti , & changeant comme vn Cameléon , selon que je parlois aux vns , & aux autres , je decouvris leurs sentimens , sans faire paroître les miens , pour en tirer des lumières , & prendre de certaines mesures.

La dernière estoit celle qui estoit affectonnée aux intérêts d'Espagne , par celuy qu'elle avoit

sur les Gabellés , où estoit la meilleure part de son bien. Je luy en faisois espérer la conseruation , en cas d'une subversion d'Etat ; Et luy représentois, qu'estant plus suspecte que les autres , elle devoit observer plus soigneusement sa conduite , ne pouvant faire de démarche qui ne fût criminelle. Elle m'estoit obligée de la conseruation de ses biens , & de l'honneur de la famille de chacun d'eux, dont je les assurois de prendre vn soin particulier, pourveu qu'ils ne fissent rien qui m'ostât les moyens de les protéger. Je louois leur zèle , & leur fidélité , & leur disois que je les estimois, & aimois plus que les autres , puisqu'ils estoient plus gens d'honneur. Ils veilloient soigneusement à ma seureté , qu'ils croyoient nécessaire à la leur ; & comme leur perte estoit infailible à la moindre révolution , étant haïs du menu peuple ; n'estans pas suspects aux Espagnols, ils m'avertissoient de toutes les conspirations qui se tramoient contre moy , & de toutes les entreprises qui se faisoient , craignant que je ne vinisse à périr, & eux aussi , si le succès en estoit incertain. Et ce sont ceux qui m'ont le plus utilement servi , & que je réunissois insensiblement au quatrième parti , puisqu'ils estoient résolus , s'ils perdoient leur ancien Maistre , de n'en avoir point d'autre que moy. Ainsi je tirai mesme de l'avantage de la division des esprits, gouvernant toutes ces cabales , chacune en son particulier , avec tant d'adresse, que les autres n'en prirent pas seulement du soupçon.

Cependant, comme toutes les actions de ma vie m'avoient fait paroître d'amoureuse complexion, routes les belles de la ville , & quelques-vnes des Dames , tâchoient d'embarquer avec moy vn commerce de galanterie; les vnes suscitées par les ennemis , pour avoir quelque prise sur moy ; les autres

par la Noblesse, pour reconnoître si elle n'en avoit rien à craindre à l'avenir, la nation étant naturellement jalouse, & appréhendant sur ce sujet, l'humeur de la nostre; & les autres poussées de leur inclination, & des conseils de leurs parens, pour en profiter, entrant dans ma confiance, & prétendant par-là de me gouverner. Mais je fermai les yeux & les oreilles à tant de belles amorces, reconnoissant que pour me justifier du passé, je devois estre plus sur mes gardes qu'une autre personne, & veiller plus soigneusement sur toutes mes actions, qui estoient éclairées de tout le monde. Ma conduite a bien démenti toutes les fausses accusations que l'on a voulu faire contre moy; car j'ai refusé tous les rendez-vous que l'on m'a donnez, & mesmes de recevoir des visites particulières chez moy, de personnes qui vouloient s'exposer, pour me voir à toutes sortes de risques, & que l'on pouvoit assurément nommer de bonnes fortunes. Il m'arriva vne aventure qu'il n'est pas inutile de rapporter: mais je dois dire auparavant, que n'estant plus en inquiétude des tumultes populaires du Marché, je crus en devoir quitter le voisinage, pour m'aller loger plus près du cœur de la ville, & estre plus en état de courir par tout, où ma présence seroit nécessaire. Je choisîs le Palais de Dom Ferranté Caraciolo, l'un des plus beaux de Naples, que je fis meubler magnifiquement, & où je paroïssois avec plus de grandeur, & toute ma Cour, avec plus d'éclat. Il est situé devant l'Eglise de Saint Jean des Carbonares, où est la sepulture du Roy Ladislas, & de la Reine Jeanne sa sœur, qui ont fondé ce Convent, qui est un des plus beaux, & des plus somptueux edifices d'Italie. Il y a devant ce Palais, vne place capable de mettre plus de quatre mille hommes en bataille; C'est où j'ai toujours fait depuis ma rési-

dence. Le lendemain que j'y fus établi, étant allé entendre la Messe aux Carmes, force Dames s'y trouvèrent à l'accoustumée, & parmi elles, la fille d'un Avocat avec sa mère, âgée de dix-sept ans, vne des plus belles créatures de la ville. A peine estois-je à genoux sur mon drap de pied, qu'elle se leva, & s'en vint, en rougissant, me faire vne révérence de bonne grace, & me présenter des heures couvertes de broderie, & puis se retira. Après la Messe, sa mère me demanda vne grace, que je luy accôtdai, en signant son placet sur les balustres de l'autel. Le soir, sur les dix heures, elle se fit porter chez moy en chaise, & en voyant appeller vn de mes Valets de chambre, elle me fit dire par luy, que la personne qui m'avoit le matin donné des heures, estoit venue pour me demander vne audience secrète, comme je luy avois ordonné. Je luy mandai que mes affaires m'occupoiét trop pour la pouvoir entretenir à loisir, que je la remerciois de sa bonne volonté, la priant de me la conserver; & de crainte qu'il ne luy arrivât quelque fâcheux accident, en s'en retournant, je la fis accompagner chez elle par deux de mes gardes. Je ne voulus point parler de cette aventure, pour ne pas faire de tort à sa réputation, & en vsai de mesme, en beaucoup d'autres rencontres, pour ne pas perdre, par vne galanterie, qui n'auroit pas pû demeurer secrète, la bonne opinion que je m'estois acquise avec tant de peine, croyant que je devois donner à tout le monde vn exemple de sagesse, travaillant continuellement à la faire observer aux autres, & les tenir dans l'ordre, & dans le devoir.

Vn matin que je donnois audience à mon ordinaire, Onofrio Pagano, Capitaine de la Piétra del Pesce, homme fort insolent, grand ami de Genare, & qui n'a jamais eü d'amitié pour moy, accompagné

compagné d'un pefcheur , de mefme humeur que luy , fon Alfiere , fe tournant avec chagrin de tous coftez , me dit brutalement , qu'il eftoit étrange que l'on ne me pût parler , fans eftre preffé , & écouré ; Ce qui m'obligea de commander à mes gardes Suiffes de faire faire place , & de ne laiffer approcher perfonne , afin que les audiances fuflent fecrettes , & qu'elles ne fuflent point interrôpuës ; fon Enfeigne voulut s'avancer , un de mes Suiffes l'en empêchant , il luy donna un fi grand coup de poing dans l'eftomach , qu'il l'enuoya tomber à mes pieds. Son impudence me mit en colere , & m'en allant à luy , je luy déchargeai un fi grand coup de canne fur la tefte , qu'il avoit quafi rafé , qu'il en fut abbattu à mes pieds , tout couvert de fang. Son Capitaine me dit d'un ton arrogant , que mes gardes commençoient à eftre auffi infolens que ceux du Vice-Roy. Je luy répondis fièrement , que je prétendois apprendre le refpect qui m'eftoit dû ; & que l'on en rendit à mes Suiffes , quand ils eftoient auprès de moy , autant que l'on en eût jamais porté au Vice-Roy de Naples : & commandant que l'on menât fon Enfeigne en prifon , je jurai fans remiffion de le faire pendre ; leur arrogance fe convertit en foumiffion , & fe jettant à genoux devant moy , ils me demanderent tous deux pardon , & la vie , pour ce miferable , que je refusai , & il fut conduit à la Vicairie. Comme je fus à la Mefle , fa femme & fes filles échevelées me vinrent demander grace , que je feignis de ne leur pas accorder ; mais ayant recours à des Dames , pour intercéder pour elles ; à leurs prières j'accordai ce que l'on me demandoit , à condition que cét homme que j'envoyai mettre en liberté en même temps feroit un autre fois plus refpectueux ; Ce qu'elles me promirent pour luy , & s'en retournèrent fort contentes.

L'apresdinée, comme j'estois devant la porte de mon Palais, attendant des chevaux pour m'aller promener, l'Elû du Peuple qui ne cherchoit qu'à me faire de l'embarras, s'en vint fort échauffé, me dire qu'il ne vouloit plus exercer sa charge, puisqu'il estoit exposé à des insultes, & que mes bans estoient si mal obseruez, qu'un Chef de Peuple du fauxbourg de Laurette, estoit venu chez luy, accompagné de trente soldats, pour luy parler d'affaires, l'avoit outragé de paroles, & que ces soldats l'avoient couché en jouë. Je luy promis de luy en faire justice, & cet homme passant à point nommé avec la mesme suite devant mon logis, je m'enquis d'où il venoit en cet équipage. Il me dit que c'estoit de chez l'Elû du Peuple. Je luy demandai, s'il n'avoit pas connoissance de la défense que j'avois faite à peine de la vie d'aller avec des soldats armez par la ville, hors l'heure de monter la garde, & principalement chez les Magistrats. Il me répondit, qu'oüy; Mais qu'estant un homme accredité dans son quartier, il luy estoit libre de faire ce qu'il vouloit. Surquoy l'ayant fait desarmer & mener en prison, je me retirai dans mon logis, pour parler de quelques affaires à l'Elû du Peuple, & pour entretenir Marco Antonio Brancaccio qui arriva dans ce temps-là pour me voir. A peine estois-je entré dans ma chambre, qu'ils s'assembla force peuple tumultuairement dans la place; Et que cent ou six vingts de leurs Chefs montèrent en haut, faisant un grand bruit dans ma salle, & criant qu'ils me vouloient voir. Je sortis, en leur demandant ce qu'ils desiroient de moy; Ils me dirent que le Peuple ayât sù que j'avois fait arrêter un de ses Chefs, me demandoit sa liberté. Je leur répondis que ce n'estoit pas le moyen d'obtenir des graces de moy, que de venir de la sorte; que ce procedé estoit bon avec Maza-

nielle , & avec Gennare ; mais que je n'estois ni d'humeur , ni de naissance à le souffrir , & qu'il en coûteroit la vie à leur camarade , puisqu'ils la venoient demander de la façon ; Qu'il ne se falloit adresser à moy qu'à genoux , & par des suppliations, quand l'on en vouloit obtenir quelque chose. Deux ou trois plus insolens , & plus échauffez que les autres , me dirent arrogamment que le Peuple ne vouloit pas qu'il mourût , & qu'il prendroit les armes pour en empêcher l'exécution. Je mis l'épée à la main , & m'en allant au plus impudent , pour luy en donner dans le ventre , il se jetta à genoux , & me demanda pardon en pleurant. Je leur dis à tous, que pour leur faire voir que je ne les craignois pas, il seroit pendu sur le champ , & me tournant à vn de mes gardes , je luy commandai d'aller porter l'ordre à l'Auditeur général de le faire mener au supplice à l'heure mesme, & de le faire pendre au milieu du Marché, & dis à tous les mutinez , Vous estes cause de sa mort, car je voulois luy faire grace : & aux trois qui m'avoient paru les plus échauffez ; Je veux que vous assistiez à son supplice , & me répondiez qu'il n'y ait aucune sédition ; je m'en vais monter à cheval , & si quand j'arriuerai, je n'ai esté obeï , & entende le moindre murmure du monde , je vous ferai tous trois, avant que revenir, attacher aux potences que j'ai fait planter dans le Marché. Ils se retirèrent fort soumis, & fort étonnez. Et peu de temps après, j'allai voir ce qui s'estoit passé , j'y trouuai toutes choses paisibles , mes ordres exécutez ; & ces trois qui avoient paru si animez , s'en vinrent au devant de moy, me disant, Vous voyez comme nous vous avons obeï , il n'y a pas eü le moindre bruit du monde , la chose s'est fort bien passée. Je leur témoignai estre satisfait d'eux , & leur dis : A présent, que vous me connoissez, appre-

nez vne autrefois que je me laisse attendre aux prières qui me sont faites avec respect, & de bonne grace, & suis toujours inexorable, quand l'on croit me forcer à faire les choses; retirez-vous, & vne autre fois soyez plus raisonnables, & connoissez mieux ce que vous me devez, & que je sai fort bien me faire rendre. Après j'allai visiter toute la ville, & tous les postes, & retournai chez moy achever la journée, dans mes occupations ordinaires; & je me conduisis toujours de sorte, que tous les tumultes que l'on me voulut exciter, ne servirent qu'à me faire craindre, & à m'autoriser toujours de plus en plus.

Gennare, cependant, Vincense d'Andrée, & l'Elû du Peuple, travailloient secrettement à faire faire des émeûtes, croyant que si j'en appaisois beaucoup, il estoit impossible qu'à la longue je ne succombasse à quelqu'une; & par denouveaux bruits qu'ils faisoient semer tous les jours, ils échauffoient les esprits, & animoient la populace contre le Duc de Turfi, publioient que je ne prenois le soin de le conserver, que parce qu'il m'estoit nécessaire pour tenir des correspondances secrettes avec les Espagnols, & négocier avec eux. Il ne se passoit guères de jours que je ne fusse obligé de m'en aller à son Palais, pour chasser la canaille qui s'attroupoit autour, à dessein de luy faire quelque violence. Je me laissai d'estre toujours dans cette inquiétude, & pour mieux pourvoir à sa seureté, & me mettre l'esprit en repos sur son sujet, je le fis venir dans vne maison qui estoit au derrière de mon Palais, afin que si le corps-de-garde qui estoit devant sa porte n'estoit pas suffisant pour le garantir de quelque tumulte populaire, je le pusse renforcer de la garde qui estoit devant mon Palais, qui avoit ordre d'y marcher au moindre bruit qu'elle enten-

droit. Vn jour que je l'envoyai visiter par le Chevalier de Fourbin, il me fit faire de grandes plaintes de ce que le Gentilhomme Polonois que j'avois mis auprès de luy, luy perdoit le respect en toutes rencontres, & vivoit avec luy fort insolemment. Ce qui m'estant confirmé par mes gardes, pour le satisfaire, & punir l'imprudence du Polonois, je le fis mettre prisonnier, & mis en sa place le Baron de la Garde, Gentilhomme Provençal, de la sagesse & vigilance duquel, luy & moy eûmes grand sujet de nous louer.

Je veux ici me justifier de l'accusation que l'on m'a faite, de ne m'estre pas prévalu, dans la nécessité où j'estois d'argent, de celui que j'aurois pû tirer de sa rançon. Deux raisons m'en empêchèrent. La première, que je crûs le devoir garder pour avoir, comme j'ai déjà dit, entre les mains, vn échange tout prest pour mon frere le Chevalier, en cas que ne passant pas avec tant de fortune que j'avois fait, il fût assez malheureux pour estre pris par les chemins, en me venant trouver. L'autre est, que ne m'offrant de me faire compter de l'argent qu'à Gênes, j'aurois esté assez empêché à me le faire apporter, la navigation estant fort incertaine dans la saison où nous estions, & que n'ayant point de galères, il n'y avoit point d'apparence d'hazarder vne somme si considérable sur des felouques, & que de plus, il ne vouloit point délivrer d'argent qu'il ne fût arrivé dans Gênes, & qu'il estois homme à m'aposter des brigantins pour le faire reprendre par les chemins.

L'on m'a blâmé de plus, de ne l'avoir pas envoyé à Portolongone, disant que sa personne & celle de son petit-fils, eussent esté capables de me tirer des mains des Espagnols, quand je fus assez malheureux. quelque temps après d'estre arrêté. Mes

ennemis qui n'ont perdu aucune occasion de me nuire, ont voulu m'accuser injustement, que ne voulant point avoir de dépendance de la France, je n'y prenois pas assez de confiance pour luy remettre des prisonniers si considérables. Ce qui n'auroit pas esté en mon pouvoir, quand je l'aurois voulu, puis qu'il falloit de nécessité que j'attédissé l'arrivée des galères de France, ne pouvant l'envoyer par terre, & le faire conduire par les Etats du Pape, & beaucoup moins l'hazarder sur des felouques, qui auroient pû aisément estre prises par celles des ennemis, ou par leurs brigantins, & leurs galères; outre que je ne pouvois pas me fier à des Mariniers, qui se pouvoient laisser gagner par la tentation de faire leur fortune, ou suivant le naturel sanguinaire de la populace de Naples, luy auroient coupé la teste, & à son petit-fils, n'en estant plus retenus par le respect de ma présence. Toutes ces raisons estant meurement considérées, font assez voir, que l'on n'a pas eû plus de sujet de me blâmer dans cette rencontre, que dans toutes les autres, sur lesquelles avec aussi peu de fondement, l'on m'a voulu rendre de mauvais offices.

Les Espagnols ayant vû que la tentative qu'ils avoient fait faire auprès de moy, leur avoit si mal réussi, l'extrémité de leurs affaires les fit recourir à toutes sortes de moyens, pour se garentir de leur perte. Ils consultèrent la Noblesse pour voir quels remèdes ils pourroient apporter à des maux si pressans; Ils envoyèrent aussi au Cardinal Filomarini pour prendre ses avis, lequel conférant avec Vincenzo d'Andrea, fit aussi présenter Gennare Annese, & tous ensemble demeurèrent d'accord, que le Peuple ayant conçu vne haine, & vne défiance fort grande du Duc d'Arcos, l'on devoit rejeter sur luy, toutes les choses passées, & ils crûrent que luy

stant l'autorité & la remettant entre les mains de Dom Juan d'Autriche, cela produiroit quelque bon effet ; Que la considération de sa qualité , & de la tendresse que tout le monde savoit qu'avoit pour luy le Roy son père, seroit que l'on prendroit créance à tout ce qu'il promettoit de sa part , que l'on estimerait qu'on ne courroit pas fortune d'estre déçavoué , & qu'un jeune Prince ambitieux , qui recherchoit avec tant de soin d'acquiescer de la réputation , seroit religieux observateur de sa parole , & faciliteroit toutes choses afin d'avoir l'honneur de conserver à l'Espagne une couronne que l'on tenoit déjà perdue, & qu'il se croiroit trop heureux de la sauver à quelques conditions que ce fût , & pour des avantages qu'elles pussent estre ; Les Espagnols espérant, que si une fois ils avoient désarmé le Peuple, & fait cesser les séditions, ils se fortifieroient de sorte , qu'ils rétablissent avec le temps leur autorité, remettant toutes choses en leur premier état , & n'observeroient de toutes leurs promesses, que ce qu'il leur plairoit, & principalement après la paix avec la France , que leurs Ministres presseroient à Munster de tout leur pouvoir. Et quoy que l'exécution de ce dessein fût suivie peu de temps après , j'ai crû que les projets , & les négociations s'en faisant, il n'y avoit point de mal d'anticiper sur la relation de quelques jours.

La Noblesse ayant chargé de ménager auprès de la personne de Dom Juan, toutes leurs affaires, le Prieur Gio Baptista Caraciolo, Chevalier de Malte, Dom Diomede Carafa , Dom Giuseppe di Sangré, & Dom Marco Antonio de Gennaro , personnes d'esprit & de crédit, & pour luy représenter que ne pouvant pas estre accusé du desordre du païs, ni de toutes les tyrannies que les Vice - Rois y avoient exercées, tout le monde verroit avec plaisir l'auto-

rité entre ses mains, que l'on s'attendoit à recevoir toutes sortes de douceurs & de bons traitemens sous le gouvernement d'un jeune Prince liberal, & que l'on ne pourroit croire capable d'avarice, ni de vouloir piller le païs, pour s'enrichir; Que sa personne agréable & caressante, gagneroit le cœur de tout le monde, aussi-bien que sa naissance imprimeroit toute sorte de respect, & que personne n'appréhenderoit les ressentimens de la colere d'un père, quand un fils qui luy estoit si cher, seroit le médiateur de ses affaires, & demanderoit des graces qu'il luy accorderoit avec joie, afin de le faire aimer, & autoriser davantage; Et qu'enfin n'y ayant aucune autre voie de salut pour l'Espagne, leur sentiment estoit que l'on la devoit essayer, afin de ramener tous les esprits dans leur devoir; Que le Duc d'Arcos ayant esté malheureux, seroit facilement crû coupable; Que jamais il ne pourroit regagner la confiance qu'il auroit vne fois perdue; Que toute l'indignation du passé tomberoit aisément sur luy, & que sa déposition, quoy que concertée, passeroit, pour un châtiment, qui satisferoit les Peuples, & calmeroit la violence de ces ressentimens, qui s'appaisent d'ordinaire, dès que l'on a un sujet sur qui les rejeter, & qu'infailiblement ils écouteront plus favorablement un accord, puisqu'au lieu de parler de châtiment, & de supplices, l'on ne parleroit plus que de graces, de pardons, de clemence, & de bons traitemens.

Un matin que j'estois à la Messe aux Carmes l'on m'amena un Prestre, domestique du Cardinal Filomarini que l'on avoit pris chargé de quantité de lettres pour son Maistre, & pour d'autres, repassant du quartier des Espagnols. Il me dit qu'il avoit esté envoyé par luy pour des affaires particulières, & principalement pour remédier à quelques desordres

arrivez entre des Religieux , & qu'il venoit de trouver l'Internonce , & luy porter quelques dépêches de Rome. Le Peuple ne se paya pas de ces méchantes raisons , & commençant à s'échauffer, s'échappa iusques à dire avec de grands cris , qu'il falloit aller égorger le Cardinal dans son Palais, puisqu'il les trahissoit, & qu'il entretenoit commerce avec les ennemis. Je lus quelques-vnes de ces lettres , & ayant jugé que quelque avantage que je pusse recevoir de laisser agir la fureur du Peuple, & me défaire d'un ennemy si dangereux , les conséquences en pourroient estre fâcheuses ; & que la mort d'un Cardinal aigrissant contre nous la Cour de Rome, nous attireroit l'indignation du Pape , & à toute la ville , des censures , des excommunications , & un interdit , qui apportant un grand désordre dans les consciences assez délicates des gens du pais , en altereroient de sorte les esprits , qu'il seroit beaucoup à craindre que les suites n'en fussent périlleuses ; Que nos ennemis s'en pourroient prévaloir , & se réjouïroient mesme de la perte du Cardinal , en qui ils n'avoient pas une confiance entière , & dont ils ne se servoient que par pure nécessité. Je résolus de le garantir des violences que l'on luy pouvoit faire , & d'essayer à me le gagner tout - à - fait , par une obligation si essentielle. Faisant donc signe de la main au Peuple , pour qu'ils eussent à m'écouter , je leur dis : Vous savez , mes enfans , que Monsieur le Cardinal nostre Archevesque nous a toujours aimez tendrement , comme un vray & bon père , Qu'il nous a donné des preuves de son affectiou en toutes sortes de rencontres ; Qu'il a toujours désapprouvé le tyrannique procedé des Espagnols , qui ne luy ayant jamais pardonné , ne taschent qu'à le perdre , veulent en tirer le profit , & jet-

jetter sur nous la colére & le ressentiment du Saint Siége. Tout ceci n'est qu'un de leurs artifices ordinaires, croyant, que sans faire de réflexion nous nous laisserons aller d'un emportement qui nous ruineroit entièrement : gardons-nous bien de tomber dans ce piège qu'ils nous tendent avec tant d'adresse, & de malice. Je connois les sentimens pour nous de Monsieur le Cardinal, & il s'en est assez découvert avec moy, aimons-le, & considérons-le comme nous devons, défions-nous de la malice de nos ennemis, & faisons tout le contraire de ce qu'ils attendent de nous: Ils veulent que nous le perdions, ne songeons qu'à nous le conserver, pour les faire enrager, & luy découvrant tout ce qu'ils entreprennent contre sa vie, augmentons sa haine pour eux, & son amitié pour nous autres. Je m'en vas l'instruire de tout ce qui se passe, & vous verrez, que de la conduite que je tiendrai avec luy, nous profiterons de l'amitié de Rome, & rejetterons sur les Espagnols, la haine qu'ils prétendoient faire tomber sur nous. L'affection & le respect ayant toujours esté extrêmes pour luy, je les réchaufai dans le cœur de tout le monde, qui se récria tout d'une voix, Nous le reconnoissons pour nostre père, & les ennemis si méchamment nous le vouloient faire assassiner, nous l'en voulons aimer davantage : Il nous a toujours protégé, & nous n'avons jamais eû de sujet de nous en défier; assurez l'en de nostre part, & que nous le vengerons de l'horrible perfidie des Espagnols, ausquels, pour l'amour de luy, nous voulons faire une guerre sans quartier, & nostre ressentiment ne finira qu'avec la vie du dernier Espagnol qui restera dans le Royaume.

Laisant le Peuple dans le sentiment que je leur avois inspiré, je me mis dans une chaise pour l'aller trouver, & pris avec moy toutes les lettres pour

les luy porter. Je luy envoyai vn estaffier l'avertir que je m'en allois chez luy , ayant vne affaire tres-importante à luy communiquer. Je le trouvai qui revenoit de dire la Messe ; Et nous estant assis , & fait fermer sur nous la porte de sa chambre, de peur d'estre ou écoutez , ou interrompus , je luy dis: Monsieur , vous pouvez juger si mon amitié vous est vtile , puisque si j'en eusse manqué pour vous, vous ne seriez plus en vie : Je viens d'appaïser le Peuple , tellement animé contre vous , que si par mon crédit , & mes discours , je ne l'eusse adouci, il s'en venoit tumultuairement vous égorger , & vous traîner par les ruës. Vous estes bienheureux que l'autorité dans Naples ne soit plus entre les mains des Mazanielles ni des Gennares ; mais dans celle d'un homme de mon humeur , & de ma condition, qui a toute sorte de respect pour le Saint Siège, de vénération pour la Pourpre, dont vous estes revêtu , & d'estime & d'amitié pour vostre personne, & qui souhaitant la vostre avec passion, recherchera tous les moyens de la mériter par ses services. Ce discours le fit trembler , & luy fit venir les larmes aux yeux , & transporté de son appréhension, & de sa reconnoissance , il fut sur le point de se jeter à mes pieds. Vous devez , luy dis-je , vous intéresser à ma conservation , puisque tant que je vivrai , vous n'aurez jamais rien à craindre. J'ai calmé l'orage qui vous menaçoit , & je vous amènerai tantôt les principaux du Peuple vous assurer de l'affection, & du respect général de la ville pour vous. Je vous avouë que je vous ai vû sur le point de vostre perte, & que tout autre que moy ne l'auroit pas détournée , si adroitement ni si facilement que j'ai fait. Vn de vos gens a esté pris chargé des lettres que je vous apporte. Je l'ai fait relâcher à l'heure même pour l'amour de vous; Mais il est bien

juste que vous m'éclaircissiez de vos négociations, & il ne seroit pas raisonnable que je demeurasse en péril pour vous avoir sauvé d'un si grand. Je voy bien que ces lettres traittent d'autres choses que d'affaires des Moines, & que ce jargon de Convent, n'est que pour cacher des correspondances, & des négociations considerables. Ces noms de *Général*, de *Provincial*, de *Prieur* & de *Procureur* sont appliquez à des personnes plus relevées, & il ne s'agit point ici ni de froc, ni d'intrigues de Religieux. Il ne faut point estre surpris; Mais il faut agir avec moy avec plus de franchise, & de confiance, puisque je suis assez éclairé pour ne me laisser endormir facilement en des matières si importantes, qu'il ne s'agit pas moins que de ma réputation, de ma liberté, ou de ma vie.

Ensuite nous limes ensemble toutes les lettres, dont je luy demandai l'explication. Après m'avoir long-temps amusé par de légères justifications, & de frivoles excuses, il fut contraint, voyant que je ne prenois pas le change, de me faire vne confession générale, & de m'instruire qu'il s'agissoit de la renonciation du Duc d'Ancos, & de remettre l'autorité entre les mains de Dom Juan, & que sur ce que l'on en avoit demandé son sentiment, il l'avoit donné avec franchise; Qu'il croyoit estre obligé par le caractère d'Archevesque, d'employer tous ses soins à calmer les desordres de son Diocèse; Qu'il avoit eû toujours autant d'horreur de la tyrannie des Espagnols, que de la brutalité & emportement du Peuple; Qu'il avoit crû par ce moyen, que le repos se pouvoit rétablir, & que rejetant sur le Duc d'Ancos toute la haine du passé, & luy attribuant la méchante conduite des Espagnols, & la violence de leur gouvernement, l'on pourroit ajouter plus de créance aux paroles d'un jeune

Prince fort autorisé de son père, capable d'avoir ses ressentimens, & qui s'intéresseroit à faire valoir le pardon, & maintenir les graces qu'il promettrait; Que le Royaume de Naples se tenant pour perdu, il voudroit le conserver à quelque prix que ce fût; Que l'on pourroit demander telles conditions que l'on desireroit, que l'on seroit trop heureux d'accorder, pour ne pas tout perdre, en voulant avoir trop d'avantage; Que je ne le pouvois blâmer de cette conduite, que je prendrois assurément moy-mesme, si j'estois à sa place: & pour ce qui me regardoit, la mienne avoit esté si prudente, & si obligeante, que sa première pensêe avoit esté de songer à ma seureté; Et qu'il estoit bien raisonnable de veiller à la conservation d'une personne, à qui toute la ville, & tout le païs, devoient celle des biens des plus considérables, & de l'honneur de toutes les familles, puisque du jour de mon arrivée, l'on avoit vû cesser les incendies, les pillages, & les meurtres, & que j'avois établi plus d'ordre & plus de repos que les Espagnols n'avoient pû faire dans leur plus grande prospérité.

Je luy répondis que pour changer de gouvernement, cette nation si vindicative ne changeroit pas de sentimens; Que les lions, quoy qu'aprivoisez, estoient toujours à craindre; Que l'on ne se fieroit non plus à Dom Jüan d'Autriche qu'au Duc d'Arcos; Que l'on savoit que les résolutions ne venoient pas des personnes particulières; Que l'on n'agissoit que par les ordres des Conseils, dont la Politique ne changeoit pas; Que les châtimens, pour estre différez, n'en estoient pas moins à redouter, puisqu'ils ne manquoient jamais d'arriver; Que j'avois trop bien instruit les Napolitains de toutes ces veritez, pour qu'ils se laissassent

endormir , ou surprendre ; Qu'ils ne pouvoient jamais estre en repos ni en seureté, tant qu'il resteroit vn Espagnol dans le Royaume ; Que l'amitié de la patrie luy devoit inspirer les mesmes sentimens ; Que les services qu'il rendoit seroient à l'avenir payez d'ingratitude ; Que l'on ne recouroit à luy que par vne pure nécessité ; Que le crédit qu'il avoit sur tous les esprits luy seroit imputé à crime capital ; Qu'il en pâtiroit quelque jour , sans pouvoir jamais s'acquérir vne parfaite confiance , & qu'il n'éviteroit pas , après les démarches qu'il avoit faites , la vengeance d'une nation irritée , cruelle , & sanguinaire ; Que je luy conseillois de ne se plus mêler , comme il avoit fait jusques-ici , de toutes leurs négociations, où il ne pourroit tenir vn si juste contrepoids , que l'un ou l'autre parti estant mal satisfait de luy, & venant à en prendre du soupçon ne le mît en égal péril de la vie, que je luy venois de sauver ; mais que je ne pourrois peut-estre pas le faire d'autres fois de mesme ; Que je le conjurois de ne plus s'exposer à vn si grand danger , qu'il avoit fait , mais de demeurer sans prendre d'intérêt , à voir ce que le Ciel resoudroit des choses, ne pouvant aussi-bien s'opposer qu'inutilement à ses decrets.

Il me promit de profiter de mes avis , & de ne jamais perdre la mémoire de l'obligation qu'il reconnoissoit m'avoir , & qu'il s'intéresseroit toute sa vie à ma seureté , & à mes avantages. Je luy répondis qu'il pouvoit fort aisément m'en donner vne preuve convainquante , en me découvrant qui étoient ceux de la ville à qui je pouvois me fier , & dont aussi je me devois garder. Je ne puis, me dit-il, contrevenir au serment que j'ai fait de garder le secret , & peut-estre auriez-vous pour suspect tout ce que je vous pourrois dire. J'avouë , luy

dis-je , que c'est trop vous presser , & je sai aussi-bien sur qui se doivent arrêter mes soupçons , & je vous supplie seulement de tout mon cœur , de prendre vne telle conduite , qu'ils ne puissent jamais tomber sur vous. Il m'en donna toutes les assurances possibles ; Et je me retirai , croyant avoir assez fait que de l'avoir empêché par la crainte du hazard qu'il avoit couru , de maintenir à l'avenir aucun commerce suspect, dont il s'abstint au moins pour quelque temps , s'il n'observa pas exactement ce qu'il m'avoit promis.

L'aprèsdinée je luy menai les principaux du Peuple, qui l'informant du péril qu'il avoit évité , luy dirent ce que j'avois fait pour l'en tirer , & l'assurèrent que cette rencontre n'avoit servi qu'à augmenter pour luy , la confiance & l'amitié du Peuple, & redoubler sa haine, & son ressentiment contre les Espagnols ; Et il reconnut de quelle manière je savois tourner tous les esprits par mon crédit & mon adresse.

La disette de vivres que souffroiēt les Espagnols, me fit résoudre à leur ôster toutes sortes de moyens d'en recevoir par terre. J'appréhendai toutefois, que le desespoir ne les obligeât à faire vn effort, pour se rendre libre le chemin de Capouë , d'où l'on pouvoit aisément venir jusques à Poussol ; Mais de Poussol jusqu'à Naples , le village de Fuor di Grotta que je tenois , leur en coupoit le chemin. Je crus qu'ils pourroient vn jour s'en rendre les maistres , si je n'essayois de m'emparer de la Tour de pied de grotte , & ensuite du fauxbourg de Chiaye , qui estoit le seul de tous ceux de la ville, qui tint encore pour eux. Et pour cét effet , le dixième de Janvier , je m'allai promener au Convent des Camaldolis , lieu fort éleué , & dont je pouvois aisément considérer tout ce fauxbourg , &

cette tour , que je prétendois faire attaquer le lendemain. La veuë de ce Convent est vne des plus belles du Monde ; Mais ce qui m'y plut d'avantage, fut , qu'ayant observé soigneusement les avenues & la situation de la Tour de pied de grotte, passage qui m'estoit nécessaire pour descendre dans le fauxbourg , je reconnus avec plaisir , que mon entreprise étoit facile pourveu que l'on la tentât avec vigueur. Et le soir estant retourné chez moy, j'envoyai chercher Jacomo Rouffe , & luy commandai de prendre trois cens hommes de son Régiment, & de s'en aller attaquer la Tour de pied de grotte, qui est vn ancien edifice des Romains , joint à vn Convent de Religieux , & proche du tombeau de Virgile , où l'on voit vne chose assez remarquable ; Il est de marbre blanc, fait en petit dôme, sur le haut duquel , le temps immémorial, vn laurier a pris racine dans le marbre , sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver ; vn vieux mesme , qui y estoit, estant mort depuis quelques années, la Nature en a repoussé vn nouveau, semblant vouloir eterniser la mémoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier, dont les branches ont servi de tout temps à couronner les grands Poëtes, aussi-bien que les victorieux.

L'attaque du Convent , & de cette Tour , fut faite vigoureusement & soutenue de mesme, depuis les onze heures du matin , jusques à trois heures après midy, que la garnison se voyant hors d'apparence de secours , & que l'on mettoit le feu à la porte, avec des fascines poissées , fut contrainte de se rendre à discrétion. Il en sortit dix Espagnols & vingt Napolitains , commandez par vn Capitaine Reformé. Les Espagnols furent conduits prisonniers dans la Vicairie , & les Napolitains prirent parti avec moy. Le lendemain , cette prise m'ayant

DE M. DE GUISE, LIV. III. 353
facilité l'entrée du fauxbourg de Chiaye, je commandai le Sergent Major Aléxio, qui avoit pris prisonnier le Duc de Turfi, avec trois ou quatre cens hommes tirez de Vomero, & de Lantignane, & renforcé de la Compagnie de Mathéo d'Amore Chef de la Vinara, composée de près de deux cens bons hommes, d'aller attaquer le Convent de Saint Leonard, où il y avoit plus de six-vingts hommes de garnison, commandez par les Capitaines Joseph Riva, Paulo Fioretti, qui fut depuis ce fameux Bandit, qui ayant amassé sept à huit mille hommes en mil six cens cinquante-cinq, fit trembler tout le Royaume de Naples, & donna bien de l'inquiétude aux Espagnols, & du Mestre de Camp Onoffrio de Scio. Le combat y fut fort opiniâtre, & dura vn jour tout entier : Et craignant que les ennemis ne tentassent de la secourir, avec des felouques, ce poste estant de la dernière importance, & la mer n'ayant pas assez de fond en cet endroit pour que des galères y pussent aborder ; je commandai douze felouques bien armées, qui repoussant celles qui se présentoient pour y apporter du secours, donnèrent vn petit combat naval, dont l'avantage demeura tout entier de nostre costé. J'avois envoyé Pioné, Capitaine des Lazares, avec trente de ses gens pour porter des fascines & servir de travailleurs à ce petit siège, lequel commençant à mettre le feu au Convent de tous costez, les assiégez n'ayant plus d'espérance d'estre secourus ni de se pouvoir défendre davantage, furent contraints de se rendre à discrétion, & ayant esté conduits vers moy, les soldats prirent parti dans mes troupes, & les Officiers demeurèrent auprès de moy, en attendant que j'eusse de l'emploi à leur donner.

Par la prise de ce poste considérable, assis sur le bord de la mer, & dont la naturelle scituation est

forte & aisée à garder , je fus le maître de tout le fauxbourg de Chiaye ; & les Espagnols tellement ferrez , qu'ils n'eurent plus de communication par terre , avec tout le reste du Royaume. Mes gens animez pour ce bon succès avancèrent jusques à la porté de Chiaye , où trouvant vne garde assez foible , ils la chargèrent si rudement , qu'ils l'obligèrent à se retirer , entrant pêle mesle avec eux. Ils estoient en état de pousser jusques au milieu de tous les quartiers des ennemis, si le Baron de Vatteville n'y fût accouru avec vn corps assez considérable d'infanterie Espagnole , & d'Officiers reformez. Il s'y fit vne escarmouche qui dura près de trois quarts-d'heure , l'avantage balançant tantôt d'un costé, tantôt d'un autre ; mais à la fin mes gens furent contraints de céder au nombre, & de se retirer au Convent de Saint Leonard, & au Palais de Dom Pédro de Toléde, que nous avons toujours conservez jusques à la fin. Ce fut vne action des plus opiniâtrées, & des plus remarquables qui se soient faites dans Naples durant tout le temps des révolutions.

Je fus le lendemain visiter ces deux postes , me promener dans le jardin du Prince de Bisignane, vn des plus agréables d'Italie , pour la quantité d'orangers ; & fus fort satisfait de l'acquisition de ce fauxbourg, pour la grande incommodité qu'en recevoient les ennemis , & pour y trouver les plus belles & les plus délicieuses promenades du monde. La garnison que j'y laissai, établit avec les soldats des ennemis vn petit commerce , que l'utilité que i'en tirois me fit autoriser, & qui dura jusques à tant que le Baron de Vatteville s'en estant aperçu l'interrompit, en faisant pendre deux ou trois des siens. C'estoit de troquer des raves, & semblables racines contre de la poudre; les Espagnols dans

leur extrême misère , nous livrant pour ce petit rafraîchissement , toute celle qui leur estoit distribuée pour la garde de leur poste.

Dans ce temps vn Médecin me vint proposer vne entreprise sur celuy de Pitzo Falcone, que j'estime encore plus que les châteaux, puisqu'étant vne colline élevée, escarpée quasi de tous costez, elle commande au Château-neuf, & au Château de l'Oeuf, & peut raser à coups de canon tout le Palais du Vice-Roy. Ce dessein me parut fort beau; mais après l'avoir bien examiné, j'en trouvai l'exécution, & si difficile, & si dangereuse, que je ne jugeai pas à propos de la tenter. Cependant le Prince de Cellamare, Achille Minutalo, & Césaré Blanco, le premier Doyen, & les deux autres Conseillers du Collatéral, m'envoyèrent demander des sauvegardes pour la conservation des maisons qu'ils avoient dans les quartiers des Espagnols, prévoyant que j'en serois bien-tôt le maître, & qu'ils ne pourroient plus les défendre, ou seroient contraints de les abandonner, étant dépourvus de vivres, & leurs soldats tellement affoiblis par la misère qu'ils souffroient, qu'ils n'avoient quasi plus la force de faire aucune faction. Cette nouvelle me donna beaucoup de joye, m'apprenant l'extrémité où je les avois réduits, qui se trouva bien redoublée, quand deux jours après, le mesme Prince de Cellamare Génois, fort attaché à son intérêt, & craignant d'avoir mal employé son argent à la charge de grand Maître des Postes du Royaume, d'un grandissime revenu, m'en envoya demander la confirmation, que je luy fis espérer, à condition d'estre informé par luy & par ses deux amis, de toutes les résolutions qui se prendroient dans le Conseil Collatéral; Et en effet, il ne s'y passa rien depuis que je n'en fusse averti ponctuellement, soit par eux,

soit par d'autres intelligences secrettes, que j'avois ménagées.

Le corps d'armée de la Noblesse, étant quasi tout dissipé, & le peu de Cavaliers restez ensemble dans Capouë, ne pouvant souffrir le commandement de Vincenzo Tuttavilla, en faisoient des plaintes continuelles, d'autant qu'ils avoient pris beaucoup d'aversion pour sa personne. Le Vice-Roy donc, & le Conseil Collatéral résolurent de le retirer, & de laisser aux Cavaliers le choix d'un Général qui leur fût agréable, qui par son crédit pût empêcher le débandement du reste, & rappeler auprès de luy, vne partie de ceux qui s'estoient retirez dans leurs terres. Ils demeurèrent tous d'accord d'obeïr à Dom Louïs Podérico, dont la valeur & la prudence luy avoient acquis vne estime générale. Cette élection reçut l'approbation de tout le monde, & fit fortifier le corps de leurs troupes, qui auparavant estoit quasi réduit à rien, & n'estoit plus, tant en cavalerie, qu'en infanterie, qu'environ de quinze cens hommes; Il le renforça de telle façon, qu'il mit ensemble, en quinze jours de temps, environ trois mille hommes: Et les Espagnols luy ayant envoyé l'ordre de leur faire venir des bleds de Capouë, il refusa d'y obeïr pour ne se pas dégarnir du peu qu'il en avoit, qui n'estoit qu'à peine suffisant pour la subsistance de ses troupes. Ce qui les obligea de faire passer auprès de luy le Baron de Goëllan avec la cavalerie Bourguignone, n'ayant plus de fourages ni d'orge pour la nourriture de leurs chevaux, & voulant se décharger d'autant de gens, étant réduits à la dernière misère. Comme j'estois fort soigneux de me prévaloir de toutes sortes de conjonctures, je ménageai vne intelligence avec un Sergeant & trois Soldats Espagnols; pour me livrer le poste de Dom Aluine. Le traitté fut fait pour cinq

cens écus, dont je leur en fis toucher deux cens d'avance. Le jour què cette entreprise se devoit exécuter, le Sergent se repentant de la trahison qu'il faisoit à sa nation, ou voulant seul profiter de l'argent que ses compagnons avoient partagé avec luy, alla trouver le Baron de Vatteville, & luy déclara tout ce qui s'estoit ménagé, après avoir eû l'assurance du pardon, & d'hériter de la dépouille de ses camarades. Il se rendit à ce poste le jour qu'il me devoit estre livré; après avoir fait pendre les trois coupables, & fait paroître à leur place quatre Officiers reformez, qui parlèrent à vne personne que j'envoyai pour reconnoître s'il estoit aisé d'exécuter ce qui avoit esté tramé. Ils luy firent voir le peu de gardes qu'il y avoit, Vatteville les ayât fait retirer, & se tenât derrière, avec deux cens Officiers reformez. J'entrai en quelque soupçon de ce que je trouvois la chose si aisée, & tât de négligence à la garde d'un poste si considérable. L'y fis marcher les troupes à l'heure concertée, & les quatre soldats traversistis ayant commencé eux-mêmes d'abattre leur retranchemēt, je les fis observer par celuy qui avoit traité de ma part avec les premiers. Il me rapporta que ce n'estoient pas les mêmes visages, j'ordonnai, en arrivant, que l'on tirât sur eux, & que par leur mort ils fussent punis de la tromperie qu'ils me vouloient faire. Uatteville accourant à l'alarme, fut reçu de mes gens, par vne grāde salve, & voyant qu'ils n'avançoient pas, & qu'il estoit reconnu, ne pensa qu'à faire relever promptement sa trāchée, où il y eut vne escarmouche d'une demie heure, avec peu de perte de leur costé, mais sans aucun avātage considérable.

Vn frère lay du Convent de Sainte Marie la Noire, vn des plus importans postes des ennemis, me vint proposer de me le faire surprendre, en introduisant mes soldats par le Formal: c'est vn certain aque-

duc qui passe par dessous toutes les ruës de la ville, & porte l'eau dans toutes les maisons, & tous les Convents. J'envoyai vne personne de confiance avec luy, pour reconnoître si la chose estoit faisable; il l'introduisit sans peine, & luy fit voir qu'ayât la clef des eaux, il pouvoit bien y recevoir iusques à deux cens hommes, & le menant jusques au corps-de-garde des Espagnols, ils les trouva si abatus de la faim, & si rendus & lassés de tant de continuelles fatigues, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir. Le malheur voulut, qu'un vieux Religieux qui ne dormoit pas, ayant vu par hazard ce petit frere ramener un inconnu dans les eaux du Convent, en avertit Dom Alvaro de la Torré, Lieutenant de Mestre de Camp général, qui l'ayant fait arrêter, luy fit confesser à force de tourmens tout ce qu'il avoit ménagé. Et comme il ne me vint pas trouver le lendemain, & que je fus trois jours sans avoir de ses nouvelles, je reconnus que mon affaire estoit découverte: & ayant fait diligence pour m'en éclaircir, j'appris que l'on l'avoit fait mourir, & que j'avois manqué un des plus beaux coups, & des plus importans qui se put faire dans Naples.

Je me résolus de faire donner des alarmes trois ou quatre fois la nuit de tous costez, pour lasser les Espagnols, que je savois fort affoiblis, & de fatigues, & de misère: ce que je continuai toujours depuis; ce qui les mit en état de ne se pouvoir quasi plus servir de leurs armes, & de ne plus courir aux alarmes. Ce que je faisois, pour pouvoir les surprendre un jour, me servant de la négligence à quoy je les aurois accoutumés. Mais ne voyant rien à faire pour l'heure dans la ville, je me résolus de tenter quelque chose au dehors, & commandai Giacomo Rouffo de s'en aller à Poussolo, les habitans m'ayant fait savoir que leur garnison estoit affoi-

DE M. DE GUISE, LIV. III. 359
blie , & que pour peu qu'ils fussent soutenus , ils leur pourroient aisément couper la gorge , & nous livrer l'entrée de leur ville, dont la prise me facilitoit l'attaque du château de Baye , de la dernière importance , ostant le port à l'armée d'Espagne ; celui de Naples étant si découvert , que les vaisseaux n'y peuvent tenir par vn mauvais temps. Il y marcha avec trois mille hommes, & les habitans commençans de venir aux mains , avec leur garnison, le Marquis de Fuscaldo à sa veüe, entra dedans avec vn puissant secours. Ce qui obligea mes gens de se retirer , après vne légère escarmouche. Et voyant que les entreprises de guerre ne me réussissent pas fort heureusement , les remettant à vn autre temps , j'eus recours à l'adresse, & aux négociations. En effet , je fis sonder le Gouverneur de Baye , vn vieux Espagnol , & fort intéressé , qui connoissant le mauvais estat des affaires de sa nation , presta l'oreille à mes offres , & après force allées & venues qui consumèrent bien quinze jours de temps, il convint avec moy de me rendre sa place , moyennant douze cens pistoles & de mesme temps je ménageai pour cent mille francs, de m'emparer de la ville & château de Gayette, où Monsieur de Fontenay avoit déjà eu quelques pratiques. Et comme l'argent me manquoit pour deux entreprises si importantes, je luy en donnai avis, pour faire tenir prestes ces deux sommes ; Mais soit qu'il en voulût profiter, ou qu'il crût ses intrigues meilleures que les miennes , il ne me fit point de réponse ; & je vis évanouir de si belles & si grandes espérances.

La prise cependant des lieux les plus considérables de la terre de Labeur, & des confins de l'Estat Ecclesiastique, nous ouvrit le chemin de Rome, & le rendit si libre, que deux fois les Messagers y passè-

360 LES MEM. DE M. DE GUISE, LIV. III.
rent, & entre autres ils me ramenèrent le Chevalier
des Effarts , le Baron de Caufans , les fieurs de
Beauchamp , de la Breche , autrefois Capitaine de
cavalerie dans le service du Pape Urbain, de Minié-
re, de Graville , le Baron de Rouvrou , le Marquis
de Chabans, les fieurs de Canhéron, du Fargis , du
Chalar , & sept ou huit autres Officiers , & leurs
valets. Cette liberté ne nous dura pas long-temps;
Le Papone imprudemment , sans avoir rassemblé
toutes ses troupes , vint aux mains avec Dom Bal-
tasar de Capouë, Prince de la Roque Romaine , qui
le défit , & reprit ensuite tous les lieux qu'il avoit
occupez , à la reserve de Fondi , & de la Tour de
Sperlonga, durant qu'il s'employoit à rallier le dé-
bris de ses gens , & reformer vn Corps avec ceux
qui ne s'estoient pas trouvez au combat,





L E S
M E M O I R E S
D E F E V M O N S I E V R
L E
D V C D E G V I S E.

L I V R E I V.

Les Ministres de Rome , & les Cardinaux de la faction d'Espagne ayant esté consultez sur la dépossession du Duc d'Arcos , & sur l'établissement de l'autorité en la personne de Dom Juan , jugeant que c'estoit le seul moyen de rétablir leurs affaires , conseillèrent qu'il ne falloit pas négliger cét expedient , que l'on devoit executer sans remise , l'on commença d'y travailler sérieusement ; Et peu de jours apres il se dépouilla de la Vice - royauté ; Et Dom Juan en prit possession , avec vn applaudissement general des Espagnols , & de tous ceux de leur parti , & l'autre se sacrifiant au bien de l'Estat , & se resolvant à se charger de la maine publique pour que son Maistre & son Roy en put tirer quelque avantage , disposa toutes choses

pour son départ , qui fut au vingt-sixième de Janvier ; les châteaux, les vaisseaux , & les galères luy rendant les derniers honneurs par des salves d'artillerie , & de mousqueterie , qui durèrent tout le jour : le Peuple ne le solennisa que par des injures & des imprécations contre luy.

Le lendemain Dom Juan ayant reçu les complimens accoustumés de tous les Ministres , de la Noblesse , des gens de guerre , & du Peuple qui estoit de son costé ; fit vne superbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le suivre , & se fit voir dans tous les quartiers, visita les châteaux, & tous les postes, dont nous fumes avertis par les salves de réjouissance, les generales acclamations , & les feux de joie qui durèrent toute la nuit. Ensuite , il fit publier vn Manifeste, rejettant toutes les violences passées, & tout le mauvais gouvernement, sur l'humeur altière , & sur l'avarice du Duc d'Arcos, promettant au Peuple vn pardon general de sa rebellion , la conservation de ses privilèges ; & non seulement la confirmation des Capitulations qui luy avoient esté accordées, mais vne augmentation de graces , dont il s'offroit d'estre la caution , & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler son esprit. Il écrivit aussi des lettres à Monsieur le Cardinal Filomarini , à l'Elû du Peuple, à Vincenzo d'Andréa, & à beaucoup d'autres des plus autorisez de la ville. La plupart m'apportèrent leurs lettres toutes fermées : Mais Genare ne me dit rien de la sienne; Et comme il ne savoit pas lire , celui à qui il s'estoit confié pour en apprendre le contenu , vint aussi - tôt m'en rendre compte. Je dissimulai quelques jours , pour voir comment il en useroit , & lassé de son silence , je luy dis vn matin qu'il vint à mon lever , qu'il me faisoit vn secret d'une dépêche si importante qu'il

avoit reçue ; Il me l'alla querir à l'heure même, & m'assura qu'il avoit oublié de me l'apporter plutôt, quoy qu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuse, & l'observai depuis de plus près, comme vne personne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours après, vn Gentilhomme parent du Cardinal Filomarini, qui, quoy que partial pour l'Espagne, estoit de mes amis particuliers, ne se mêlant de rien qui pût m'estre contraire, & ayant tant de tendresse & d'amitié pour moy, qu'il m'avoit donné de fort bon avis, de desseins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois touz jours trouvé veritables ; m'estant venu faire sa cour, me dit, que si je luy voulois donner la liberté de me parler, il'auroit quelque chose d'important à me faire savoir. Je l'écoutai, & après m'avoir représenté, qu'estant abandonné comme j'estois, il me voyoit en estat de me perdre ; Que le peuple prêtoit l'oreille à vn accommodement ; Que s'il avoit à se faire, il valoit mieux que ce fut par moy, puisqu'autrement, s'il venoit à se conclure à mon insù, la premiere condition seroit ma mort, ne se pouvant faire seurement, tant que je serois en vie ; Mais que si je voulois, j'en serois l'arbitre, & le médiateur, & y trouverois mes avantages ; Que si ceux qui m'avoient esté proposez ne flatoient pas assez mon ambition, qu'outre l'investiture du Duché de Modène, que l'Empereur me donneroit, l'Espagne me fourniroit toutes les forces nécessaires pour m'en mettre en possession. Il m'assuroit qu'il ne tenoit qu'à moy d'avoir en souveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me seroiēt remises entre les mains, & que j'aurois pour grand, le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d'Italie que je voudrois choisir. Je refusai la chose foiblement,

& lui témoignai lui estre fort redevable de sa bonne volonté, croyant que cette dissimulation me feroit aisément reconnoître toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville, & ceux qui estoient portez à vn accommodement.

En effet, l'Elu du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la disette recommençoit dans la ville; Que le Peuple estoit las d'estre depuis tant de temps les armes à la main, sans rien avancer; Que les secours de France retardant, & estant incertains, l'armée faisant peut-estre le mesme au second voyage, qu'au premier, il estoit à craindre que les François ne fussent bien aises de nous voir dans la nécessité, pour tascher par le desespoir, de nous obliger à nous jetter entre leurs bras, à quoy le Royaume ne consentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoisse, que l'Espagnolle; Qu'il croyoit avantageux d'écouter les propositions de Dom Jüan d'Autriche; Qu'il estoit assuré qu'il aimeroit mieux traiter avec moy, qu'avec pas vn autre, y trouvant plus de seureté, puisque je pourrois autrement par mon crédit, luy rompre toutes ses mesures; Que le Peuple me remettroit volontiers tous ses intérêts, ne pouvant jamais prendre de soupçon de ma conduite; Que je pourrois ménager quelque chose de bon par vn aboutement; Et qu'au moins, si la chose venoit à se rompre, il rallumeroit sa haine contre l'Espagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour; Et que je trouverois dans ce traité, outre la gloire d'avoir utilement servi le Royaume de Naples, en le garantissant de sa perte, des établissemens capables de contenter mon ambition: Qu'il ne falloit que faire vne trêve de trois jours; & que si je voulois agréer vne conference avec Dom Jüan d'Autriche, il l'accepteroit, la souhaitant avec passion; & qu'é-

DE M. DE GUISE, LIV. IV. 365
ant plus expérimenté & plus habile que luy , tout
avantage assurément seroit de mon costé dans cet-
te entreveuë.

Sur la fin de cette conversation, Gennare entrant,
me proposa la treve, & la conference ; Je reconnus
par-là le fond de leurs pensées, leurs liaisons secre-
tes , & jurai en moy-mesme, la mort de l'un & de
l'autre. Je dissimulai neant moins, croyant trop ha-
zardeux d'entreprendre hautement leur châtimement.
Je leur répondis , que j'attribuois tous leurs dis-
cours-au zele qu'ils avoient pour la patrie , plutôt
qu'à aucune amitié pour les Espagnols ; Que je vo-
yois bien qu'ils ne connoissoient pas leur naturel ,
aussi arrogant dans leur prospérité , que doux &
soumis dans leurs disgraces ; Qu'il ne falloit pas se
fier à leurs promesses , ni se laisser endormir à leurs
belles paroles ; Qu'ils se devoient souvenir, qu'après
des capitulations si avantageuses , leur flotte estant
arrivée , & se sentant fortifier par vn nombre de
bonnes troupes , au lieu d'en donner la ratification
qu'ils avoient tant de fois fait espérer , & dont ils
avoient fait de si solénels sermens, ils avoient vou-
lu brûler & sacager toute la ville, & faire passer au
fil de l'épée tous ses habitans ; Que leurs sentimens
n'étoient adoucis que par l'extrémité où ils estoient
reduits ; Et que ne pouvant re-nedier par la force,
à leur perte , dont ils estoient si proches, & qu'ils
voyoyent inévitable , ils avoient recours à l'arti-
fice ; Qu'il ne falloit pas s'y fier ; Qu'ils ne respi-
roient que la vengeance , quoy que leur cruauté
fût dguisée sous les apparences de douceur , & de
clemence ; Qu'ils seroient tous deux les premières
victimes de leurs ressentimens ; Que je voulois
observer religieusement ce que j'avois si solem-
nellement promis , de mourir , ou de ne jamais
quitter les armes , que je ne les eusse tous chassés

du Royaume, & procuré la liberté dont j'avois esté fait le défendeur ; Que je les exhortois à me suivre dans vn dessein si juste, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne se l'imaginoient pas ; Que je voyois assez clair pour les en assurer, & que les Peuples ne seroient jamais abusez de mon consentement ; Que je leur dessillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur seureté, & pour leur repos ; Et que je leur déclarois, que je tenois pour ennemis de la patrie, tous ceux qui à l'avenir écouteront aucune proposition de la part des ennemis, dont tout doit estre suspect, & que je persécuterois à toute outrance, & punirois du dernier supplice, ceux qui désormais me tiendroient des discours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus ; Que je pardonnois à l'indiscrétion de leur zèle, de s'estre laissé abuser si lourdement ; Et qu'enfin, s'ils vouloient estre de mes amis, ils devoient se gouverner plus prudemment, & avoir plus de fidélité & d'amour pour le bien du païs ; Que j'avertirois le Peuple de tout ce qui s'étoit passé, mais que ce seroit avec tant de discrétion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient estre soupçonnez de trahison, & d'intelligence. Ils me remercièrent de ma bonne volonté, & m'avouèrent que j'estois bien plus éclairé qu'ils n'estoient pas, & qu'il n'y avoit rien de si juste, ni de si véritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'estant convaincus de mes raisons, ils détestoient de tout leur cœur la malice des Espagnols, dont ils poursuivroient la perte désormais, au péril de leur vie, & seroient toujours prêts de répandre leur sang pour la cause publique, & pour la défense de la liberté.

Dés qu'ils furent sortis j'envoyai querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendit compte de la confé-

rence que j'avois eüe avec eux. Ils me parurent aussi satisfait de ma conduite, que l'estre peu de celle de Gennare, & de l'Elû du Peuple. Vincenzo d'Andréa, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choses : mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le Peuple, chacun dans son quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'observer soigneusement toutes les démarches, & les actions des personnes qui nous devoient si justement estre suspectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en avertir, sur tout, ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, selon mon avis, demeurer long-temps sans tramer quelque entreprise. Je fis veiller avec soin sur ceux qui passioient de leur part à quelqu'un de nos postes pour revenir dans la ville. Vn matin je fus averti par quelque correspondance que j'avois parmi les Espagnols, que l'on devoit distribuer à tous les affectionnez à leurs intérêts, de petits escussions de leurs armes, afin de se reconnoître entre eux, & que s'estant vnis ensemble les armes à la main, ils vinssent prendre par derrière nos gens, en deux ou trois endroits que les ennemis devoient attaquer afin de faciliter leur entrée dans la ville, pussent s'en rendre les maistres, & se venger à leur gré, de la sedition & desobeïssance du Peuple.

Vn matin à la pointe du jour, vn Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant vne grande boëtte de sapin sous le bras. Il me fut aussi-tôt amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits escussions d'armes d'Espagne, grands cōme la paulme de la main; Et l'ayant questionné sur ce que cela vouloit dire, il me répondit qu'il n'en savoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit estre,

& qu'il falloit de neceſſité que ce fût vne marque, pour qui tous ceux du parti d'Eſpagne ſe puſſent reconnoître l'un l'autre, & que c'eſtoit comme la paille, le jour du feu & du deſordre de l'Hoſtel de ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, & commandai auſſi-tôt à l'Auditeur général de s'y rendre, & de luy faire donner la queſtion. Il confeſſa ce que j'avois ſouſçonné, & accuſa un Preſtre de diſtribuer des choſes pareilles, & deux autres particuliers. Le Preſtre fut auſſi-tôt arrêté: & pour les deux autres, ils s'enfuirent, & retirerent du coſté des ennemis; mais l'on ne laiſſa pas de trouver chez eux grande quantité de ces meſmes armes. C'eſtoient de ces perſonnes qui n'eſtant pas mariées portent de petites ſouſtannes, & qui ſe font tonſurer, pour n'eſtre pas ſujets à la Juſtice ordinaire, mais ſeulement à celle du Nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs méchantes actions, la Juſtice Eccléſiaſtique n'eſtant pas ſi ſevere que la ſeculière. Le Preſtre confeſſa aux tourmens la meſme choſe qu'avoit fait l'autre; & comme cette affaire eſtoit de conſequence, je voulus l'examiner, & qu'elle ſe jugeât devant moy, & fis venir à cet effet pour aſſiſter l'Auditeur général, trois des plus habiles Avocats de la ville, & de ceux qui m'étoient les plus confidens, & fis amener chez moy, dans des chaiſes, ces deux priſonniers; les tourmens qu'ils avoient ſoufferts, ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moy-meſme, & ils m'avouèrent qu'ils avoient déjà diſtribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, & qu'il paſſeroit encore du monde pour en apporter; Qu'il devoit bien y avoir vingt-mille hommes, qui pour ſe reconnoître, en attacheroient ou à leur chapeau, ou ſur l'eſtomach, & que le jour nommé, ſur les trois heures du matin, les Eſpagnols devant attaquer

eux ou trois de nos postes des plus importans ;
 eux de leur parti , & qui porteroient de pareilles
 marques , accourant à l'alarme , chargeroient nos
 gens par derrière , & faciliteroient par-là, l'étrée, &
 la prise de la ville. Je leur demandai qui estoient les
 principaux des Chefs. Ils me répondirent que sa-
 chant bien qu'il falloit qu'ils mourussent , ils ne me
 découvroient point le détail de l'entreprise, pour
 ne la pas faire manquer , puisqu'aussi-bien, tout ce
 qu'ils diroient ne leur sauveroit pas la vie , & que
 cette affaire réussissant , ils auroient la satisfaction
 d'estre vengez , & de servir leur Roy, pour lequel ils
 s'estimoient heureux de mourir. Je les fis remener
 en prison : & après avoir delibéré sur ce que nous
 aurions à faire , ils furent premièrement condam-
 nez à mort , & l'on résolut que l'Auditeur gé-
 néral tâcheroit à force de tourmens, de tirer plus d'é-
 claircissement d'une conjuration si dangereuse , &
 qu'il falloit les tourmenter comme ils disent dans
 le país , *tanaquam cadaver* qui est à dire sans
 nulle pitié , & jusques au point de les faire mou-
 rir dans la question. Ils furent tout brisez , sans
 vouloir rien déclarer davantage , que ce qu'ils a-
 voient confessé d'abord , & furent pendus le lende-
 main matin dans le marché , avec quelques - uns
 de ces escussions , attachez au col. Ils commen-
 cèrent à la potence d'exhorter le Peuple à se re-
 mettre en leur devoir ; ce qui fit haïr leur exé-
 cution.

Cependant , comme leur résolution me donnoit
 avec raison , de grandes inquiétudes , je fis faire
 d'exactes perquisitions dans toutes les maisons
 suspectes de la ville , & dans la plupart des Con-
 vents , ne paroissant plus aucun de ces escussions , ni
 personne n'ayant plus voulu garder chez soy les
 armes d'Espagne. Cela faillit à causer de grands

desordres dans toute la ville , & ceux qui ne cherchoient que des prétextes de piller , faisoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées , pour avoir , sous le prétexte de les chercher dans les maisons , l'occasion de les saquer.

Gennare me vint donner avis , que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanita, il y avoit des gens cachez dans les caves , & grande quantité d'armes pour fournir aux Capes-Nègres du fauxbourg des Vierges, & qu'il falloit y envoyer faire la visite. Tout le Peuple s'émût à cette nouvelle : Et Gennare s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire là perquisition. Je reconnus aussitôt quelle estoit sa pensée , & le péril qu'il y avoit que l'animosité des Lazares , & des Capes-Nègres ne nous rejettât dans le mesme inconvénient que le jour de l'an , auquel j'avois eu tant de peine à remédier. Je me chargeai d'aller moy-mesme aussitôt après diné , faire cette diligence, défendant à peine de la vie , à personne d'y aller avant moy, ni de me suivre , hors ceux que je choisirois. Je commandai à Mathéo d'Amoré , avec sa Compagnie , de se saisir de la porte de Saint Gennare , & de ne pas souffrir que qui que ce fût entrât dans le fauxbourg.

Au sortir de table , je montai à cheval , suivi de mes gardes , & ordonnai à Pepe Palombe , Carlo Longobardo, Onoffrio Pissacani, Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, tous gens accrédiés parmi le Peuple, & en qui je me fiois, de m'accompagner; Et pris encore en passant avec moy Mathéo d'Amoré à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent de Santa Maria de la Sanita , j'en fis saisir la porte par mes gardes ; & entrant dans le cloître , je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trou-

pour lors , faisant sa visite, l'avis que Gennare étoit venu donner, & l'intention que j'avois renuë en beaucoup de gens , sous ce prétexte , de aller leur Convent; ce qui m'avoit obligé d'y venir personne , pour empêcher qu'il ne s'y fît aucun fordre : Mais que pour les mettre hors de péril à venir de pareilles accusations , que je croyois alicieuses & affectées, il falloit que le Pere Prieur voir tous les lieux du Convent , jusques aux caves, & aux gréniers , & autres plus secrets, aux personnes nommées, & que j'avois amenées exprés, que ferois accompagner par le Capitaine de mes garçons, pour empêcher qu'il ne s'y fît aucune insolence. Il se fit apporter toutes les clefs, & l'on fit vne visite générale , où l'on ne trouva rien de suspect, pas vne seule arme à feu. Je m'en retournai fort satisfait , & ordonnai à ceux qui avoient fait la visite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû ; & jurai devant eux, que si l'on venoit à venir me faire de fausses dénonciations , je ferois châtier sévèrement ceux qui ne pourroient justifier les choses qu'ils m'auroient rapportées ; ce qui nous tiendrait autrement toujours dans vne extrême confusion.

Estant arrivé chez moy , & ayant employé vne partie de ma soirée à mes occupations ordinaires ; Cassullo de Roza Carceriéro Major, me vint donner avis que l'on avoit découvert vne grande conspiration , & qu'il venoit d'arrêter tous les comploteurs, qui estoient au nombre de trente , & qu'il les avoit conduit prisonniers dans la Vicairie. Je parlai à luy dis-je , à l'indiscrétion de vostre zèle , l'attention que vous venez de faire ; Mais s'il vous arrive de vostre vie de prendre personne sans mes ordres , vostre teste m'en répondra. Il me répondit qu'il avoit crû la chose si importante , qu'il avoit

appréhendé que les coupables ne s'évadassent , s'il differoit de s'en saisir ; Qu'une autre fois il seroit plus sage , & ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puisqu'elle m'estoit desagréable ; Qu'au reste il n'y avoit rien de si certain que cette conspiration : Et après m'avoir nommé tous les prisonniers, il medit qu'il m'avoit amené le dénonciateur. Je fis reflexion sur tous les noms : & ayant remarqué ceux des deux personnes, qui en prenant l'indulte, m'avoient découvert l'entreprise de Tonno Basso sur ma vie ; je crus que ces complices que je n'avois pas voulu faire mourir, & qui estoient encore prisonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cet embarras, & que l'avis que l'on venoit de me donner , estoit vn effet de leur vengeance , & peut-estre de leur argent.

Je me fis amener le dénonciateur, & l'ayant soigneusement observé , je luy trouvai dans l'air quelque chose de fripon , qui me donna méchante opinion de luy ; Aussi luy dis-je, de me parler veritablement, & sans me rien déguiser ; que je soupçonnois de fausseté son accusation , & qu'il s'estoit laissé corrompre pour de l'argent ; que j'en avois des preuves certaines ; qu'il prît bien garde à luy , puisqu'il n'avoit jamais esté en si grand péril de sa vie ; Que s'il pouvoit me justifier le rapport qu'il me faisoit, il seroit fort bien récompensé, & ceux qu'il accusoit (quoy que je les crusse plus gens de bien que luy) punis severement ; Mais qu'aussi s'il y avoit de la malice , & de la menterie dans son fait, je le ferois pendre sans remission ; Qu'il pensât à luy , durant que sa vie estoit encore entre ses mains , mais que s'il parloit d'auprés de moy sans m'avoir dit la verité , toute la terre ne le pourroit garentir d'estre pendu. Je reconnus qu'il s'estonnoit , & le pressant vivement, je fus surpris de le voir à mes pieds, me

demander la vie, & me promettre qu'il m'avoueroit tout ce qu'il avoit fait. Il me déclara qu'un Greffier, nommé Caldérino, prisonnier dans la Vicairie, pour avoir esté complice de l'attendat que Tonno Basso avoit voulu faire sur ma vie, & un autre prisonnier, convaincu du mesme crime, luy avoient donné cent écus pour venir dénoncer tous ceux que Grassullo de Roza avoit mis prisonniers, croyant comme du temps de Mazanielle, & de Gennare, que ce seroit assez de les accuser, pour les faire mourir; sans rien approfondir davantage. Je luy fis apporter du papier & de l'ancre, & luy commandai d'écrire tout ce qu'il me venoit de dire, & le signer; Et luy dis, que s'il vouloit jouir de la grace que je luy venois d'accorder, il falloit qu'il soutînt sans se dédire, ni sans balancer, à ceux qui luy avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traité avec luy. Je le renvoyai en prison, & commandai à l'Auditeur général de le confronter aux deux personnes qu'il avoit chargées, & afin que son témoignage eût plus de force, de le mettre à la corde, sans neantmoins l'élever ni luy faire souffrir de tourment. Caldérino & son compagnon luy étant confrontez, n'eurent aucun reproche à faire, ni aucune cause de recusation à alleguer contre luy; De-sorte qu'après avoir ouï son rapport, la peur des tourmens leur fit avouer leur crime; & l'on leur fit signer ensuite leur déposition, qu'ils confirmèrent à la question, que l'on ne laissa pas de leur donner. L'Auditeur général vint aussi-tôt m'en rendre compte, & j'envoyai à l'heure mesme faire élargir tous les prisonniers, ne jugeant pas raisonnable, que des gens que je savois innocens, couchassent dans la prison. Pour les deux coupables, je fis instruire leur procès toute la nuit, & les ayant fait juger, ils furent condamnés à mort, & pendus le

lendemain sur les neuf heures du matin, devant la porte de la Vicairie, avec chacun un écriteau au milieu de l'estomach, qui portoit, *Calomniateurs, & Perturbateurs du repos public*. Cette justice si prompte m'attira mille bénédictions, & empêcha depuis que lon ne me vînt faire des fausses accusations, & que la haine, l'envie ou la vengeance, n'exposassent plus à l'avenir, la vie des innocens à aucun péril, comme elles avoient fait avant que la souveraine autorité fût entre mes mains.

Il se fit le lendemain une autre exécution, que je ne pus empêcher, à cause des formalitez de la Justice, quoy que ne la croyant pas juste, je ne la souffris qu'à contre-cœur, & en ai toujours eu quelque remord. Ce fut d'un misérable, qui vint accuser le Mestre Camp Mélonne, & Pepe Palombe, d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois toujours soupçonné, & que je verifiai depuis; mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Justice; & faute de prouver ce qu'il m'avoit avancé, il fut pendu.

L'armée navale des ennemis, dépourvue de matelots, & ayant besoin de se radoubier, & de faire un nouvel armement, leur Général Pimienta représenta que cela ne se pouvoit faire à Naples, & qu'il falloit de nécessité la remener en Espagne. Les ennemis tinrent un grand Conseil, y voyant beaucoup d'inconvénient, quelque parti que l'on pût prendre, puisque restant, elle acheveroit de se désarmer, & leurs vaisseaux appesantis par l'ordure dont ils s'estoient chargez, faute d'estre carenez, leur demeueroient tout-à-fait inutiles; d'autre côté, leur retraite les réduiroit aux dernières extrémités, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur subsistance, & une partie de leurs galères étant allé porter le Duc d'Arcos, ils s'y

trouveroient sans aucunes forces. Le Baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allât hiverner à Messine. Pimienta, au contraire, insistant toujours pour se retirer en Espagne, la flotte ne se pouvant remettre facilement, ni promptement que là, son opinion prévalût, & Dom Juan déferant à ses raisons, consentit à son départ; de-sorte que leurs galions se mirent à la voile avec vn fort bon vent, au commencement de Février. Jamais la perte des Espagnols ne fut ni si certaine, ni si proche, puisque leur ayant osté toute communication par terre, avec le reste du Royaume, l'arrivée seulement de douze navires François leur empêchant toutes celles qu'ils pouvoient avoir par mer, ils eussent esté contraints de songer à leur retraite, ce qui fut resolu par trois fois dans leur Conseil, & capitulant avec moy, de me demander après avoir abandonné les châteaux, la permission de se retirer à Gayette, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps le secours d'Espagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils estoient encore résolus d'exécuter, quand ils reprirent la ville; si le traité qu'ils firent de l'achapt d'vn poste, ne leur eût pas réussi, ou qu'ils eussent trouvé de la résistance à leur entrée. Ils pressèrent alors leurs confidens de faire les derniers efforts; ce qui me causabien de l'embarras, & de la peine.

La Noblesse, cependant, jugeant qu'elle se devoit garder d'estre envelopée dans leur ruine, leur protesta, qu'après s'estre consumée à faire la guerre à ses dépens, comme elle avoit fait si long-temps, n'en pouvant plus soutenir la dépense, elle seroit contrainte de prendre quelque résolution, & resserer plus étroitement sa correspondance avec moy. Les Espagnols connoissant la justice de sa demande, la prièrent d'avoir patience jusques à la fin de

Mars , dans lequel temps leur armée devoit revenir. Et elle pour témoigner sa fidelité jusques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'Avril ; mais qu'au premier jour de May , estant dispensée par la necessité du serment qui l'engageoit à leur obeïr, & les servir, elle prendroit le parti qu'elle jugeroit nécessaire à sa conservation. J'en fus aussi-tôt averti, & mesme que leur déclaration se feroit en ma faveur ce jour-là précisément , où plutôt , si je voulois quitter la ville pour me retirer en Pouille , & m'aller mettre à sa teste, ou bien au retour de l'armée de France , ou dès que je serois le maistre des Châteaux. De sorte , que de tous les costez, l'on estoit en extrême impatience de voir quels succès auroient les affaires , & de quel parti le Ciel & la Fortune se voudroient déclarer. Je songeais sérieusement à presser le retour de la flotte de France, & à faire venir mon frère le Chevalier, afin de luy laisser le commandement de Naples, & m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces, & celles de le Noblesse , & retourner achever tout d'un coup d'opprimer les ennemis.

Cependant , Gennare Anneze maintenant des correspondances secretes avec Dom Jüan d'Autriche , faisoit passer quasi toutes les nuits quelqu'un vers luy , dont j'estois ponctuellement averti , par les gens que j'avois gagnez auprès de luy; qui après avoir lû toutes les lettres qu'il recevoit , ne manquoient pas de me rendre compte : & estant assuré , comme j'en estois , de découvrir toutes ses menées , je dissimulois avec luy, attendant à m'en défaire , quand il seroit temps , & que je le verrois sur le point d'exécuter quelque dessein. Il ne concludoit rien dans toutes ses négociations, ayant pris un tel goust à commander , & son ambition estant tellement accrüe, que le premier point de ses capi-

tulations , estoit toujours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mille écus de rente, avec vn titre de Duché, ou de Principauté, d'estre la seconde personne après le Vice-Roy, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour se garentir de ses ennemis, & de conserver sa vie durant cette autorité. Les Espagnols ne le voyant pas assez accrédité pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & réduire le Peuple à leur obeïssance, tiroient de longue avec luy, & l'amu-soient par de belles espérances, afin de pouvoir s'en servir en quelque occasion, & principalement pour entreprendre sur ma vie, à quoy ils n'épargnoient aucune chose, croyant que tant que je vivrois, je pourroit ruiner tous leurs desseins, & qu'après ma mort ils trouveroient toutes choses faciles; leur salut, ou leur perte, n'estant attachées qu'à ma conservation, ou à ma cheute.

J'avois vn sensible déplaisir d'apprendre par les lettres qu'il recevoit de France, & des Ministres du Roy à Rome, qu'on le croyoit si fort attaché aux intérêts de la France, que l'on n'esperoit tirer que de luy seul, tous les avantages que l'on prétendoit de la sédition de Naples. Il tâchoit de persuader, que je m'y opposois par mon ambition particulière, & que je ne travaillois qu'à mon établissement, & à mon élévation. L'on ajoûtoit vne telle creâce à toutes ses relations, quoy que fabuleuses, que les mien-nes estoient rejettées comme suspectes. Les Ministres de Rome estant persuadez que les défiances que je prenois de luy, avec tant de justice, n'étoient causées que par l'opinion que j'avois qu'il prenoit des liaisons étroites avec la France, & que par-là il empéchoit que je ne fusse secouru. Cette prévention me faisoit rendre à la Cour tous les méchans offices imaginables, & j'y passois pour vn homme

qui affectoit d'en estre indépendant , qui méprisoit toutes choses , à moins qu'elles ne pussent contribuer à ma fortune , & qui ne songeoit à chasser les Espagnols, que pour monter sur le thrône. Sa puissance n'estoit pas si suspecte que la mienne, puisque l'on se flattoit de pouvoir venir plus aisémēt à bout d'une personne comme luy , que d'un homme comme moy que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennare, dont la basse naissance, & le peu d'esprit, ne le faisoient pas juger capable de dissimulation, de malice, & de penfers ambitieux. Vincenzo d'Andréa plus habile que luy , l'obligeoit à donner toujours des soupçons de moy , pour m'empêcher d'estre assisté , & pousser par-là le Peuple par le desespoir de se voir abandonné, à reprendre ses premiers fers. Il debitoit la confiance que la France avoit prise en luy , les ombrages qu'elle avoit conçus contre moy , & tâchoit par cet artifice , de me susciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conspirations contre ma vie.

Plusieurs dépeches venuës de Rome, qui m'étoiēt tombées entre les mains, m'éclaircissoient de toutes ces intrigues , & m'apprenoient avec un si sensible déplaisir que Monsieur de Fontenay en pensant servir la Couronne, travailloit sans s'en appercevoir, à l'avantage des Espagnols , & l'obligeoit innocemment (dans le dessein qu'il avoit de me nuire) à trahir elle-mesme ses interests. Il se croyoit dans Rome mieux informé que moy de tout , qui voyois les choses de plus près , qui fatiguois continuellement , & estois exposé à tous les dangers imaginables , sans que l'on me sût gré de toutes mes fatigues , & de tous les périls que je courois à toute heure. Il se faisoit valoir par ses négociations , qui ruinoient routes choses , & attribuant à l'aversion & animosité des peuples contre leurs anciens ty-

rans , quoy qu'elles fussent si affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuses, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours , me croyoit vn phantôme heurenx , qui ne contribuois que de ma présence à toute ma bonne fortune , & qui ne faisois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place : & Gennare Anneze, tout traistre qu'il estoit, passoit pour fidèle, & bon François ; & moy , dont le respect , la passion & la fidelité estoient inébranlables , pour vn traistre , & pour vn ennemy de sa patrie.

A mon retour de prison , je sùs de feu Monsieur le Cardinal Mazarin , comme toute la Cour avoit esté ou mal , ou point du tout informée de tout ce qui s'estoit passé à Naples. Sur tout il demeura surpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennare , quand je luy prouvai par d'irreprochables témoignages sa perfidie. Je luy rapportai d'Espagne le Mémoire du Baron de Vatteville imprimé dans Madrid depuis ma prison ; par lequel demandant au Roy Catholique récompense de ses services , il alléguoit pour le plus important, le commerce secret qu'il avoit entretenu avec Gennare devant mon arrivée à Naples , & tout le temps que j'y avois demeuré , cottant plusieurs avis qu'il luy avoit donnez de tout ce qu'il avoit menagé & entrepris contre moy, pour le service d'Espagne. Et alors Monsieur le Cardinal Mazarin me blâma de ne l'avoir pas châtié quand je l'avois pû, aussi-bien que l'Abbé Basqui ; Dequoy je ne me justifiai que par le respect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions , qui m'auroit accusé de sacrifier à mes interets ses creatures , & auroit pris de-là vne occasion de m'abandonner. J'ai crû devoir à mon honneur cette digression, pour détromper le public, de tous les faux bruits que l'on avoit

semez contre moy : Et revenant à suite de mon discours, il est à propos de découvrir vn piège dangereux que l'on me tendit, & dont je ne me tirai que par presence d'esprit, & vne adresse tout-à-fait extraordinaire.

Gennare par le conseil de Vincenzo d'Andrea, ayant émû beaucoup de peuple, sous le pretexte de l'amitié que j'avois pour la Noblesse, envoya douze ou quinze cens hommes, qui se mirent en bataille dans la place de mon Palais, où cinquante à soixante des plus factieux entrèrent, accompagnant vn Frère lay Cordelier, qui demanda à me parler sur les neuf ou dix heures du soir. Je me mis contre le pied de mon lit pour l'écouter, il commença à m'exaggerer les mauvais traitemens que la Noblesse faisoit au Peuple, dont quelques-uns avoient souffert des grandes violences dans la Pouille & dans les autres Provinces; Qu'il falloit pour le satisfaire, la sacrifier toute à ses ressentimens, & principalement les personnes du Prince de Montefarchio, & du Prince de Troya son frère qu'il croyoit que je considérois particulièrement. Reconnoissant son discours fort séditieux, & qu'il ne tendoit qu'à émouvoir contre moy toute la canaille, je le tirai dans le fond de ma chambre, & m'allai appuyer contre la muraille, afin que nostre conversation ne fût entendue de personne. J'essayai de le ramener par mes raisons, luy représentant que si je ne divisois toute la Noblesse d'avec les Espagnols, ce qui ne se pouvoit qu'en la caressant, & luy faisant toutes sortes de bons traitemens, leur union leur donneroit des forces si considérables, qu'il nous seroit impossible d'y résister. Ce dangereux Moine haussant la voix me dit d'un ton fort insolent, que l'on savoit bien l'amitié que j'avois pour tous les Cavaliers, qui m'estant beaucoup plus chers que lo

peuple, je le voulois immoler à leur animosité, comme j'avois déjà sacrifié Michel de Santis à la vengeance des parens de Dom Pepe Carasse ; Et que, puisque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabatto Pastore de faire égorger le Prince de Montefarchio & son frere, ce qu'il pouvoit fort aisément, & aux autres Bandits de m'assacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me déclarois par-là leur partial, & par consequent le plus dangereux ennemi du Peuple, puisque j'abusois de l'autorité qu'il m'avoit donnée pour le perdre. Je luy repondis qu'il seroit trop dangereux d'entreprendre vne semblable violence; mais que je l'assurois de châtier ceux qui se trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyrannisé ou opprimé dans le Royaume ceux qui tenoient nostre parti. Il s'échauffa davantage, & mit la main dans sa poche pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçue. Je m'apperçus que ce qui estoit dans ma chambre commençoit à s'émouvoir, & causer du tumulte; & voyant que c'estoit vn complot fait pour m'assassiner, & qu'on n'en cherchoit qu'un prétexte, de la main gauche je luy arrétoi celle qu'il avoit dans sa poche, & de la droite le prenant à la gorge, je m'écriai, Ah ! traître, vous en voulez à ma vie, & attendez sur ma personne; à moy, Gardes, à moy : Et Augnstin de Lietto s'estant avancé, je le luy remis entre les mains, & luy dis de le faire fouiller, qu'il avoit vn couteau dans sa poche, que je l'avois saisi quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait visiter dans mon anti-chambre, l'on luy en trouva vn fort grand dans vne gaine, avec vn manche rond, & vne petite garde en forme de bayonnette; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit sur l'heure le jeter par les fenestres,

Mais je dis qu'il estoit important de le faire interroger, & luy faire son procès, pour savoir de luy ceux qui l'avoient poussé à faire vn coup si téméraire : & prenant vne plume & du papier, j'écrivis vn billet au Cardinal Filomarini, & luy mandai que ne voulant pas entreprendre sur sa Justice Ecclesiastique, j'envoyois dans ses prisons vn Moine qui m'avoit voulu poignarder ; Que je le priois de le faire mettre dans vn cachot, défendre qu'il ne parlât à personne, & que l'on prît soigneusement garde qu'il ne s'évadât, afin qu'une action si noire ne demeurât pas impunie, & que l'on en pût découvrir les complices ; Que j'attendois ce soin de sa bonté, que méritoit bien le respect que je voulois garder à l'Eglise. Le Cardinal Filomarini fit exécuter exactement ce que je desirois de luy, estant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation si grande, & si recente qu'il m'avoit de l'avoir sauvé de la fureur du Peuple, qui par le péril qu'il croyoit que j'avois évité, redoubla pour moy sa tendresse & son affection : Et mon adresse remplit de confusion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & si bien concerté leur entreprise, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fut possible de m'en garentir.

Cependant, comme Gennare ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à son égard la mesme pensée ; & Augustino Mollo qui m'a toujours bien servi, quoy que beaucoup de gens l'ayent voulu soupçonner du contraire, m'ayant debauché le Capitaine de ses gardes, me l'amena pour m'assurer qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, & m'avertiroit ponctuellement de toutes ses démarches, & de tous ceux qui négocioient avec luy ; qu'il m'offroit de l'emprisonner quand je voudrois, si je luy fournissois de quoy le faire ; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit

pàs aisément , parce que ce seroit trop se déclarer , & que cela ne seroit pas honneste à vn Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma seureté ; mais je ne voulois pas l'entreprendre , de façon , que j'en pusse paroistre l'auteur , pour ne pas m'attirer l'indignation de la France , qui le croyant attaché à elle , l'attribueroit plutôt à mon ambition particulière , comme estant le plus grand obstacle que j'y pusse renconrrer , qu'à vn juste chatiment de ses perfidies.

Le lendemain matin allant à la Messe aux Carmes, je donnai ordre au Chevalier de Fourbin, avec trente Cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux - legers qu'il commandoit , qu'aussi - tôt que je sortirois de l'Eglise & monteroïs à cheval, comme il me venoit conduire jusques sur la porte, n'osant plus s'écarter du Tourjon des Carmes , & appréhendant la mort , que le remord de sa conscience luy faisoit juger avoir bien meritée , de venir avec ses gens le pousser hors de l'Eglise, où Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo , & Pepe Rico avoient resolu de luy couper la teste, & de me dire quand je serois retourné au bruit que j'entendrois qu'ils l'avoient puni des trahisons qu'il faisoit au Peuple , & des intelligences qu'il entretenoit avec Dom Jüan d'Austriche : Ce qui se seroit justifié par ses lettres qu'on auroit trouvées en faisant la visite chez luy ; le Capitaine de ses gardes m'ayant averti du lieu , où il les tenoit serrées.

Cette affaire si bien menagée n'auroit pas manqué de reüssir , sans la trahison d'un François nommé le Baron de Rovrou , qui l'alla avertir de prendre garde à luy , estant entré en soupçon de quelques allées & venues qu'il avoit vû faire, & d'avoir remarqué que quelques - uns de ceux du complot, chuchetoient ensemble. Il est bon que je fasse ici

son portrait, afin que l'on connoisse que ce qu'il fit, fut vn effet de malice noire, & non pas d'imprudencce. C'estoit vn Gentilhomme Normand, d'autant d'esprit, que de peu de jugement, fort emporté, aussi grand escroc de son naturel, que grand joueur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fut, son pere ne luy en donnant pas assez à son gré, n'avoit ni honneur, ni conscience; du reste, brave, & déterminé de sa persône. Il estoit au siege d'Aire, Capitaine de Fuseliers, dans le Régiment de feu Monsieur le Cardinal de Richelieu, où apres avoir perdu tout son équipage, il joua sa Compagnie, & craignant le ressentiment du Marechal de la Meilleraye, le soir venant visiter sa garde avancée, il passa du costé des ennemis, & se vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moy, il me venoit trouver pour suivre ma fortune; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la suite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le service de la Maison d'Autriche, en qualité de General des troupes de l'Empereur, il me donna avis de la retraite du Marechal de la Meilleraye, qui ayant déjà fait abatre ses lignes, se resolvoit, après la prise de la place, de décamper. Son avis s'estant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terroane, où l'armée d'Espagne, & l'Impériale s'estoient campées pour empêcher vn convoy, & la jonction d'un corps considerable qu'amenoit le feu Marquis de Gesvre, afin de charger l'arrière-garde des François: ce qui se fut aisément exécuté, sans la diligence & precaution des Generaux, qui se postant sur vne eminence, firent que toute la journée se passât en vne escarmouche fort chaude, au lieu d'un combat general que les Espagnols ne voulurent par hazarder: Et la maladie survenue au Cardinal Infant, qui à la fin se

trouva mortelle , m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles pour la difficulté du commandement , Rouvrou m'y suivit ; mais il y fit tant d'extravagances , que je fus contraint de l'en faire sortir. Il passa ensuite en Angleterre , où sa méchante conduite le fit arrêter prisonnier, & même avec vn fort grand péril de la vie. Vn an après, il revint en France, sans avoir eû d'abolition de sa trahison. Vn jour que durant la Régence, j'estois dans le cabinet de la Reine Mère , parlant au Maréchal de la Meilleraye, nous l'y vîmes arriver , & l'ayant reconnu, il résolut d'en avertir la Reine , pour le faire arrêter , & punir. Je le priai pour l'amour de moy , de ne pas pousser ce misérable ; ce qu'il m'accorda à condition qu'il ne se présenteroit jamais devant luy. J'allai aussi-tôt luy en donner avis, & luy conseillai, ne pouvant trouver de seureté dans la Cour , de s'en aller chez luy. Peu de temps après son retour en Normandie, n'estant pas personne à demeurer en repos , il s'attira vne méchante affaire , ayant par jalousie d'une femme , sans aucun sujet d'offense, donné des coups de baston à vne personne de qualité de la robbe , à la prière du Comte de Menfreville mon ami particulier, & son parent. Je luy donnai retraite dans Meudon , ne le voulant pas tenir chez moy dans Paris; où ne se croyant pas en seureté, sur les grandes poursuites que l'on faisoit contre luy , il me demanda des lettres pour mon frère le Chevalier, que la citation générale avoit obligé de se rédre à Malte; dans l'appréhension que les Turcs ne la vinssent assiéger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre; & s'arrêtant à Rome, il s'en servit pour escroquer Monsieur le Cardinal de Valencé, & demander vne audience au Comte d'Ognate, Ambassadeur d'Espagne dans cette Cour , il luy fit entendre qu'il n'osoit demeurer en France , &

qu'il estoit vagabond depuis trois ans ; Et que la nécessité où il se trouvoit le forçoit d'avoir recours à sa générosité. Le Comte estant homme d'ostentation , luy fit aussi-tôt compter mille écus. Il tira aussi des Cardinaux Montalte , Albornos, & autres de la mesme faction quelque secours, persuadez que la misère qu'il souffroit ne venoit que du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. Ayant amassé vne somme assez considérable , il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ses friponneries ordinaires ; Et sur l'avis qu'il eut que j'estois à Naples , il s'en vint m'y trouver , & passant par Rome , il concerta avec les Ministres Espagnols, moyennant cinquante pistoles par mois , dont il en toucha deux d'avance , de leur servir d'espion auprès de moy , leur faisant entendre que je prenois confiance en luy. Ils luy ordonnèrent de communiquer avec Gennare , & de se lier avec luy ; ce que pour son bonheur je ne découvris que dans ma prison , d'un Secrétaire Bourguignon du Comte d'Ognate, que j'avois connu en Flandres, & ayant esté pris prisonnier avec moy, il se vanta hautement qu'il seroit bien-tôt en liberté, & qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne se cachant plus de sa perfidie, & faisant mal traiter tous les autres prisonniers François : mais n'estant plus en estat de rendre aucun service , il fut, pour estre trop connu, trois ou quatre ans dans la prison, plus reserré , & plus observé que pas vn de tous les autres de ma suite : bien me prit de le connoître, & de me défier de luy, car autrement il m'auroit fait de méchans tours ; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes sortes de rencontres.

Dans ce temps vn Gentilhomme Gênevois , appelé Gioan Grilly, riche & puissant, me vint trouver pour me demander vne commission de com-

mander dans le Piano de Sorriento, où il avoit tout son bien, & le gouvernement de la ville qui porte le mesme nom, s'il pouvoit la prendre, étant vn lieu, dont les ennemis tiroient vne partie de leurs rafraichissemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ses dépens. C'est vne des plus agréables, & des plus délicieuses contrées du monde, dont la beauté du sejour, & la douceur de l'air, conviérent Tibère, quand il voulut se délasser des fatigues des affaires, & du gouvernement de l'Empire, pour s'adonner à ses plaisirs, de choisir cét agréable endroit, se retirant la nuit pour sa seureté dans Capri petite isle, quasi deserte, & qui n'est recommandable que par la prise des Cailles, qui se fait en si grande abondance, qu'elle est suffisante à composer le revenu d'un Evêché. Ce qui a fait tant parler des délices de Caprée à tous les Historiens de son temps. Il eut en peu de jours mis ensemble vn corps assez considérable pour y tenir la campagne, & obliger tous les bourgs & villages voisins à se déclarer pour nous. Il m'en envoya aussi-tôt donner la nouvelle, avec vn régale composé de tout ce que ce país abondant produit de bonnes & délicates choses, & principalement des veaux estimez les meilleurs & les plus friâs de toutes l'Italie. Il marcha ensuite avec trois pièces de canon pour assiéger la ville de Sorriento : Mais comme il n'avoit que des milices, & de nouvelles troupes, qu'il manquoit d'Officiers, & luy-mesme d'expérience, & de capacité, pour faire la guerre, la place étant réduite à la dernière extrémité, se trouvant attaqué par trois cens Espagnols sortis de Castellamare sous le commandement du Mestre de Camp Dom Gaspar de Sultas, & du Lieutenant du Mestre de Camp général Dom Miguel d'Almeyda, les assiégez à mesme temps faisant vne sortie, les gens

épouvantez se mirent à fuir, & le siège fut levé, avec perte de son artillerie. Il ne laissa pas de rallier ses troupes, & de demeurer le maistre de la campagne; les Espagnols s'estant retirez dans Castelamare, dans la crainte qu'ils eurent que leur absence n'en facilitât la prise à Cérifantes, que je rappelai, voyant qu'il n'entreprenoit rien de considérable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, vne partie à Paul de Naples, & l'autre à Polito Pastena, qui continuant à se faire craindre dans tout le Principato Citra, le réduisit entièrement à nostre obéissance, & ayant pris vn château du Marquis de la Bella, vn des meilleurs hommes de cheval de toute la Noblesse, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya six coursiers, des plus beaux, & des meilleurs que l'on eût sù voir.

Monsieur de Fontenay ne perdant aucune occasion de négocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y estoient retirez, la pluspart estant de la Province d'Abbruze, crut avec raison qu'on y pourroit tenter quelque chose de considérable, & pour cét effet m'envoya demander quantité de commissions que je luy envoyai, pour distribuer aux personnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva nécessaire d'appuyer les naturels du païs, & de soldats & d'Officiers expérimentez, il tâcha d'en assembler le plus qu'il luy fut possible, & envoya pour les commander le Marquis Palombara, de la Maison de Savelli, & Tobia Pallavicini Gentilhomme Gênois, qui avoit servi de Maréchal de Camp dans les armées du Roy; leur donnant particulièrement ordre de n'en recevoir que de luy, & de n'avoir nulle correspondance avec moy, ni aucune dépendance. Mais, comme ils estoient gens d'honneur, ils m'en donnèrent avis, ne croyant pas devoir manquer à déferer toutes choses, & estre

entièrement soumis à la personne, sous les seules commissions duquel ils avoient à faire la guerre. Il se déclare beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent Antonio Sisti, Martello & Scoccia Ferro; Et pour la Noblesse, le Duc de Castelnovo, le Baron Quinzio, le Baron de Juliane, le Baron de Bugnano, le Baron Lorenzo Alfiéré avec son frère, & l'Abate Gasparo, Hiéronymo Castiglione, & quelques autres qui firent révolter quasi toute la Province, prirent Chiéti, Civita di Penna, Celano, & jusqu'à la ville même de l'Aquila, à la reserve du château, & de la forteresse de Pescara; Ce qui ne s'exécuta neantmoins qu'avec vn assez long espace de temps. Giulio Pezzola fameux Bandit, qui avoit toujours esté dans les intérêts des Espagnols, ayant eû mécontentement de Dom Miguel Pignatelli Président de cette Province, eut aussi quelque commerce avec les Ministres du Roy à Rome, desquels ayant tiré des lettres pour moy, il me les envoya par vn exprés, afin que j'y ajoutasse plus de créance, & m'offrit pour se venger de son ennemi, de le surprendre avec le château de l'Aquila, & que pour luy, il se rendroit auprès de moy, avec trois cens Bandits, gens déterminez, & capables d'entreprendre toutes choses. Mais comme j'estois continuellement en défiance, je crus que son mécontentement pouvoit estre feint; Et que sous ce prétexte les Espagnols le vouloient jeter auprès de moy avec ses gens, pour me faire assassiner. Je caressai fort la personne qu'il m'avoit envoyée, & luy répondis que le crédit qu'il s'estoit acquis dans l'Abbruze, & la connoissance parfaite qu'il avoit de tout le país me le rendoit plus nécessaire dans cette Province, qu'auprès de moy; Qu'il pensât, sans perdre de temps, à surprendre le château de l'A-

quila ; Et que s'il en pouvoit venir à bout , je luy en donnois le gouvernement , & toutes les graces , terres , & revenus qu'il pourroit me demander , croyant découvrir par-là le fond de sa pensée ; Et que s'il agissoit avec moy sans dissimulation , sans rien hazarder j'en pourrois tirer des services importants.

Il ne se passoit point de jour cependant, qu'il ne nous vînt d'Averse force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mille charges que les ennemis y avoient amassées pour leur provision, je songeai à employer l'argent que nous avions reçu du débit du pain que l'on avoit fait , à acheter le reste du bled qui y estoit demeuré , appartenant à des particuliers. Mais je fus bien surpris , quand m'en faisant envoyer l'estat , je le trouvai diminué de plus de la moitié de celuy que j'avois laissé dans la ville , quand j'y allai deux jours après qu'elle se fut remise entre mes mains : Et comme sous le prétexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait sortir beaucoup sur des passeports , l'on me voulut faire croire , que puisque je n'en avois pas profité, il avoit esté vendu aux ennemis ; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant sù , quelque soin que je prisse de cacher cette méchante nouvelle. J'envoyai en mesme temps l'ordre au Baron de Modène de me venir trouver, sous prétexte de luy communiquer quelque chose de conséquence. Il se rendit aussi-tôt auprès de moy ; & le faisant entrer dans mon cabinet pour luy parler en particulier, je l'assurai que le connoissant de longue main , je ne pouvois le soupçonner ni d'intelligence avec les ennemis, ni d'estre capable de me manquer de fidélité ; mais que sur les plaintes & les crieries du Peuple, j'estois obligé de m'informer d'où pouvoit venir la dissipation de nos bleds, à quoy je ne pou-

vois pas m'imaginer qu'il pût avoir de part, puis-
qu'outre que je le tenois fort homme de bien, je le
servirois toujours de caution, s'il en avoit besoin, &
qu'il avoit trop d'esprit pour ne pas voir à quels
périls le manquement de vivres pouvoit exposer, &
ma personne, & la sienne. Il me répondit avoir esté
surpris luy-mesme, de trouver vne si grande dimi-
nution dans les bleds; Qu'il falloit considérer que la
ville d'Averse estant assez peuplée, & les troupes
que j'y avois dedans, en avoient consumé quelque
partie; Que les bourgs & villages voisins luy avoiēt
demandé la permission d'en pouvoir faire sortir;
Que nous en avions tiré l'avantage, puisque le pain
qui s'y faisoit se venoit débiter dans Naples. Je luy
répondis que ces deux choses pouvoient bien en
partie en causer la diminution, mais non pas si
grande qu'elle estoit: Mais que je croyois assuré-
ment qu'on avoit abusé de ses passeports, & que les
Officiers particuliers en avoient fait sortir en plus
grande quantité qu'il ne l'avoit pas permis; Que son
Secrétaire estant Napolitain, & en réputation d'es-
tre assez intéressé, pouvoit bien avoir fait quelque
friponnerie: Que j'estois résolu pour le disculper
envers le Peuple, de le faire arrêter, & rejeter sur
luy tout le manquement, s'il y en avoit eu aucun,
ne suffisant pas dans ce rencontre, que je fusse bien
assuré de sa probité; Qu'il falloit de plus empêcher
le menu Peuple d'en avoir du soupçon, que les
honnestes gens ne prendroient jamais de luy.

Cette proposition luy parut vn peu rude, puisque
l'on ne pourroit accuser son Secrétaire, qu'il n'en
réjalât quelque chose sur luy. Je luy répondis, que
dans les nécessitez pressantes, l'on estoit bien sou-
vent forcé de payer de son infanterie. Ensuite,
je luy fis de petits reproches, mais neantmoins
obligeans, de quelque chose qui ne m'avoit

pas plû dans sa conduite passée, & que j'attribuai plutôt à la délicatesse de mon humeur qu'à aucune faute qu'il eût faite; Et que puisqu'il la connoissoit si parfaitement, je le priois qu'à l'avenir il ne se passât rien jusques à la moindre chose, sans ma participation, & sans mes ordres; Qu'il pouvoit s'assurer que j'avois pour luy, & la même amitié, & la même confiance que j'avois toujours eue, que rien n'altéreroit jamais, pourveu qu'il prît vn peu de soin de son costé, de me ménager: Qu'il s'en retournât à Averse; Qu'il fit toutes les diligences possibles pour s'informer d'où venoit la dissipation de nos bleds; Qu'il estoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir vn peu plus severé, puisque quand on estoit dans le commandement, il ne falloit considérer personne, & faire la justice sans égard d'amitié, ou de haine, à tous ceux qui méritoient ou récompense ou châtiment; Qu'il ne falloit jamais souffrir ni négligence, ni réplique, aux ordres que l'on donnoit; Que c'estoit mon humeur & mon sentiment, que je croyois fort raisonnable; Qu'il agît sur ce fondement, & qu'il crût que rien ne nous brouilleroit ensemble, malgré le soin que malicieusement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fussions Gennare & moy, comme je conservois toujours les apparences, je ne défendois pas de le voir; & comme il ne travailloit, par les conseils de Vincenze d'Andrée, qu'à dégoûter ceux qu'il croyoit attachez à moy, ou à m'en donner des soupçons, me croyant naturellement défiant, il me fit adroitement dire que le Baron de Modène l'avoit visité, qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long-temps, & luy faire mille caresses, pour me faire croire qu'ils avoient pris des mesures ensemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'estre pas après m'en estre éclairci, mais qu'il

l'avoir fait malicieusement débiter, & appuyer par Augustin de Liéto, pour les desseins que j'ai déjà remarquez.

Le second de Février, jour de la Purification, ayant donné au Père Capecé mon Confesseur la charge de Recteur de l'Hôpital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la Messe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la première fois, & d'y faire trouver ma Musique; il y eut vn grand concours de peuple, & toutes les Dames s'y rencontrèrent. Cette feste fut fort grande; mais ce qui me la rendit plus agréable, ce fut la nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Messe, que la Capitane de Naples, s'estoit venu rendre; Elle estoit fort mal armée, aussi-bien que toutes les autres galères, & Janinetin Doria Général de l'Escadre de Naples; & qui depuis la prison de son père, commandoit généralement à toutes les autres qui estoient au service d'Espagne, ayant mis pied à terre à Poussole, avec tous ses camarades, & vne partie des Officiers, pour entendre la Messe à vne Eglise de Nostre-Dame de grande devotion, la Chiourme trouvant vne belle occasion de se revolter tua son Comite, & faisant sauter à la mer ce qui estoit resté d'Officiers ou de soldats, pour la garde de la galère, la releva, & s'en vint échouër aux costes de Posilipe, en vn lieu appellé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai aussi-tôt pour tâcher de la conserver, estant la plus belle, & la meilleure qui fût dans la mer Mediterranée: mais comme elle estoit à demi brisée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moy, la laisser rompre, puisqu'aussi-bien elle estoit inutile. Tous les forçats furent déferrez; Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous rassembler, aussi-bien que ceux des deux autres galères qui s'estoient rendûes, pour

les conserver , & m'en servir quand je pourrois estre en estat d'en armer quelqu'une ; & pour les entretenir cependant , & les pas laisser oisifs , je fis vne Compagnie de cent cinquante Turcs que j'avois ramassez , dont je fis Capitaine, Salem, Espallier de la Capitane. Ils estoient tous robustes , & braves ; & appréhendant , s'ils estoient repris , de retourner à la chaîne , ils combattoient contre les Espagnols avec vne ardeur & vne animosité incroyable. De-sorte que cette Compagnie m'a rendu seule plus de service que quatre des meilleures que j'eusse dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait , & je me lassois d'estre inutile & de laisser les ennemis en repos. C'est pourquoy , au lieu de m'amuser à des petites attaques, je me résolus d'en faire vne générale , & de tenter tout d'un coup de me rendre maistre de tous les postes que les ennemis tenoient dans la ville , & les forcer à se renfermer dans les châteaux. Pour cet effet je donnai l'ordre à Paul de Naples de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amasser , à Polito Pastena de son costé d'en faire de mesme , & aux habitans de la Cave , & de Nocère, de me venir joindre au plus grand nombre qu'il seroit possible , & choisis le dixième de Février pour le rendez-vous.

Cependant , pour harasser les Espagnols , & les mettre par la fatigue hors d'estat de combattre , je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes , & autant le jour , aux heures que je croyois qu'ils se pouvoient reposer. Ce qui joint à leurs misères, & à leur manquement de vivres, les mit si bas , que selon toute sorte d'apparences , j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque , je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir , pour

exécuter ce grand dessein. Et apprenant tous les jours les commerces de Gennare avec les ennemis, & luy s'estant apperçû de mes soupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuser par vne fausse apparence de fidélité. Il vint m'avertir qu'il avoit découvert vne entreprise de quelques-vns de ses gens qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Espagnols, & qu'il estoit après à s'éclaircir de la verité; Et le lendemain matin, il fit pendre Labati Gennaro, Francesco Giordano, & son frere, quoy que Prestre, nommé Dom Félice Giordano, leur imputant les intelligences dont il estoit le Chef, & par conséquent, le seul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes défiances, estant trop bien informé de tout ce qui se passoit; mais appaisa seulement celles du Peuple, lequel persuadé de ses bonnes intentions, crioit le soir aux Espagnols des postes avancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils estoient attendus, & où l'on leur feroit le mesme traitement qu'à leurs correspondans.

Il arriva à peu près en mesme temps, vn petit desordre devant mon Palais, où il fut remédié à l'heure mesme. Vn Mestre de Camp, nommé Castaldo, homme brutal & emporté, s'entretenant avec vn Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-garde, & s'estant échauffez de paroles ensemble luy donna vn soufflet; ce que le Capitaine qui estoit accompagné d'un autre, qui estoit son camarade, n'ayant pû souffrir mit l'épée à la main, & blessa le Mestre de Camp d'un coup mortel dans la cuisse. La garde se mit aussi-tôt en devoir de les arrêter, mais la résistance qu'ils firent ayant causé vn grand bruit, je reconnus en mettant la teste a la fenestre de ma chambre ce qui se passoit, & voyant

plus de cent personnes l'épée à la main, je descendis pour l'y mettre pareillement, & me faisant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines que je fis desarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Mestre de Camp expirant, son coup étant dans la vaine crurale : sa mort si prompte le garentit du supplice que méritoit son insolence. Je fis confesser les deux Capitaines, & dresser vn échaffaut, pour leur faire couper la teste, au mesme lieu où ils m'avoient perdu le respect. Force gens me demandèrent leur grace, me disant qu'un soufflet reçu ostoit toute considération à vn homme de cœur : mais croyant qu'un exemple estoit nécessaire pour tenir tout le monde dans le devoir, & empêcher à l'avenir vne pareille temérité, qui par tout ailleurs qu'en présence du corps-de-garde, auroit esté pardonnable ; Diégo Perez leur Mestre de Camp, me représenta que ces deux Officiers étant braves, & expérimentez me pourroient servir utilement à l'attaque des postes que je prétendois faire. Je demurai inflexible, & les fis conduire sur l'échafaut, & leur bander les yeux. L'exécution étant presté à se faire, Masillo Caraciolo se jettant à mes pieds, me demanda leurs vies, au nom de toute la Noblesse, & de toutes les Dames de la ville. Je luy dis que ne pouvant rien refuser à des intercessions qui m'estoient si chères, & si considérables, je leur pardonnois ; & aptés leur avoir fait vne fort grande reprimende, je les envoyai se faire seigner, dont ils avoient fort grand besoin.

Le Baron de Modéne, trois ou quatre jours après son retour à Auerse, me manda que le desordre n'estoit pas si grand que l'on me l'avoit fait entendre ; soit que ce fût la vérité, ou qu'estant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuser

les principaux Officiers , par la crainte qu'il eût que je ne les fisse châtier , connoissant mon humeur sévère qui ne pardonne pas aisément de pareilles fautes , & principalement , quand elles se font au préjudice de mes défenses , & de mes ordres , & de peur aussi qu'il n'en arrivât vn soulèvement dans nostre armée ; ce qui l'obligeoit à me dissimuler ce qu'il en avoit peut-estre reconnu. Je fis dessein de le tirer auprès de moy , afin d'envoyer durant son absence , faire informer de la dissipation de nos bleds , qui faisoit crier hautement toute la ville, qu'il falloit contenter par quelque démonstration de justice. Il se résolut de m'obeïr , & de me venir trouver , & l'on me donna avis qu'Antonio de Calco , Marco Pyfano , & Andrea Rama , craignant que si je luy ostoit le commandement , je ne le donnasse à quelque autre qui plus rigoureux, ne leur laisseroit pas tant de licence , furent luy dire adieu , & l'asseurer qu'il reviendrait bien-tôt se remettre à leur teste , puisqu'ils n'obeïroient pas à d'autre Général que luy , & qu'ils avoient assez de crédit parmy les troupes , pour leur faire faire ce qu'ils voudroient , & me forcer malgré moy à luy laisser son employ , & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à sa fortune , si je m'obstinois à luy vouloir oster le commandement, ils les meneroient aux ennemis , étant assurés qu'elles les suivroient, quelque parti qu'ils vouleussent prendre. Les Officiers prirent bien cette résolution qu'ils avouèrent à leur mort , & ils ne la luy voulurent pas communiquer, de crainte qu'il ne m'en avertît. Mais ayant ajouté foy au discours que l'on me fit sur des apparences assez grandes que le concert en avoit esté pris au jour de l'attaque des postes , ce qui me choqua sensiblement ; je pris, quoy qu'à regret, la résolution de le faire arrêter.

Le dixième du mois de Février, l'aprèsdînée Polito Pastena, & Paul de Naples ayant laissé leurs troupes en marche, arrivèrent auprès de moy; & après leur avoir fait cent amitez, & les avoir assuré de la reconnoissance que je conserverois des services importans qu'ils m'avoient rendus, je les menai avec moy au Poge Réal, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me présentèrent leurs Officiers principaux, que je pris grand soin de caresser, & m'ayant rendu compte l'un, & l'autre, de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquai le dessein que j'avois de faire vne attaque générale de tous les postes des ennemis, afin de me rendre tout d'un coup maistre de toute la ville, & finir vn affaire qu'il y avoit à mon gré trop longtemps qui duroit.

Après nous estre bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moy où j'employai la soirée, de mesme que je faisois toutes les autres; & ayant dépêché toutes mes affaires, je m'enfermai seul dans mon cabinet, pour résoudre de qu'elle façon s'exécutoit mon entreprise, & en mettre tous les ordres par écrit: Qui furent que le Mestre de Camp Diégo Passero, sortant de la Douïanne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, soutenus de pareil nombre de gens de Nocheré, commandez par leurs Officiers sous la conduite du Mestre de Camp Landerio; Que Diégo de Soriento sortant de Porto & Visita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholoméo, salle des Comédies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, soutenus par trois cens hommes destinez à la garde de ces deux postes, & deux Compagnies de cent hommes chacune, des troupes du

Peuple ; Que le Sergent Major qui gardoit le Fundo del Cedrangulo , & celuy qui commandoit au Cirillo , feroient deux fausses attaques , pour amuser les ennemis ; Que le Mestre de Camp Pouca attaqueroit le poste de Santa Ghiara, avec son Régiment , soutenu de six Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes ; Que le Mestre de Camp Jean Dominico attaqueroit le Convent de Dona Alvina , avec trois cens hommes de son Régiment, soutenus du reste , & de trois compagnies du Peuple ; Que Sainte Marie la Nove seroit attaquée par cinq cens hommes détachés de troupes de Polito Pastena , soutenus par pareil nombre des gens du Peuple , dont le Melloné Mestre de Camp général par commission , auroit le commandement ; Que Polito Pastena avec quinze cens hommes qui luy restoient , attaqueroit Monte-Olivéto , & deux autres postes voisins, avec tel nombre de ses gens , qu'il jugeroit à propos, les faisant soutenir par le reste ; Que le Mestre de Camp Landi, avec son Régiment , occuperoit les ennemis par deux fausses attaques , du costé de la porte d'Albe, & de celle del Spiritu Santo, Que les Capitaines du Peuple feroient la mesme chose dans tous les postes où ils commandoient , & principalement vers la porte de Constantinople ; Que le Mestre de Camp Annibal Brancaccio attaqueroit les ennemis du costé de Santo Dominico Soriano , avec son Régiment , & feroit faire le mesme par ma compagnie de Turcs à Sangué de Christo ; Qu'à la porte de Médine Matheo d'Amoré , Carlo Longobardo , & Onoffrio Pissacani, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner vne escalade avec trente eschelles , les murailles de la ville de ce costé-là n'ayant pas huit pieds de haut ; Que ceux de Lantignane donneroient

l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient ; Que le Mestre de Camp Dom Bernardino Castro Cucco, avec son Régiment , par le costé du Voméro, attaqueroit les dehors du château Saint Elme : Qu'il feroit trois attaques du costé de Chiaya de cinq cens hommes chacune ; l'une à Santa Maria Paréde , par des gens détachés du corps de Paul de Naples ; l'autre à San-Carlo ele mortellé ; le Mestre de Camp Diégo Perés commandant à toutes les deux ; & l'autre à Li-Angeli noviciat des Jesuites , commandée par le Mestre de Camp Aléxio , soutenuë par mille hommes de mesmes troupes , dont Paul de Naples , & le Mestre de Camp Titâ de Fusco son cousin , prendroient soin ; Que je garderois mille hommes pour envoyer du secours où je le jugerois nécessaire , & que je les tiendrois en bataille derrière le Palais de la Duchesse de Gravine , où je me rendrois à la pointe du jour , n'estant pas plus éloigné que d'une portée de mousquet de chacune de ces trois attaques , que je pouvois voir également de dessus la terrasse dudit Palais : Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en escadrons dans une place, au devant de la Porte royale , afin d'entrer dans la grande rue de Toléde, & venir pousser jusques à la place du Palais , dès que l'entrée en seroit libre. Selon toutes les apparences , rien ne se devoit opposer à l'exécution d'un si grand dessein , tout estant si bien concerté ; si mes ordres eussent esté suivis , mes troupes eussent fait leur devoir , ou qu'il n'y eût point eu d'infidélité parmi les Chefs.

Ayant ainsi disposé toutes choses , je m'allay coucher , pour me reposer , croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levay d'assez bonne heure ; & après avoir donné audience, je m'en allai entendre la Messe ; après quoy,

montant à cheval , j'allai voir toutes les troupes qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë estre les plus belles que j'aye jamais veuës ; entre autres celles du Paul de Naples. Il avoit bien trois mille cinq cens hommes , dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt. Ils estoient bien faits & de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs , & la plupart frisez , des colets de maroquin noir , les manches de velours, ou de toile d'or, les chausses de drap, & des galons d'or sur le costé , & la plupart d'écarlate , des ceintures de velours bordées de galon , où ils avoient deux pistolets de chaque costé , vn couteau pendu à vne bandoulière de mesme parure , large de trois doigts , & de la longueur de deux pieds, leur gibecière hatachée à leur ceinture, & leur four-niment pendu au col avec vn gros cordon de soye ; vne partie avoit des fusils , & les autres des mousquetons ; il n'y en avoit pas vn qui ne fût bien chauffé , & qui n'eût de bas de soye , & chacun vn bonnet sur la teste de toile d'or , ou de toile d'argent de différentes couleurs , ce qui estoit fort agréable à la veuë. Polito Pastena n'avoit pas plus de deux mille hommes , ayant laissé beaucoup de gens pour la garde de Salerne ; ils n'estoient gueres moins bien faits que les autres , quoy qu'ils ne fussent pas si parez. Les gens de Nochère , & de la Cave , qui estoient bien mille ou douze cens hommes , ne paroissoient pas si galands , mais ils avoient la mine bien plus soldate ; ils estoient en effet fort braves & fort déterminez , & avoient de plus belles, & meilleures armes, chacun ayant son fusil de cinq pieds à cinq pieds & demi, & de bonnes épées dont ils savoient fort bien se servir dans l'occasion. Je fus fort satisfait de cette reveuë , & crus assurément d'estre le lendemain le maistre ab-

solu de Naples. Je les envoyai se rafraîchir , ayant donné ordre à leur logement, & à leur faire fournir toutes les choses qui leur étoient nécessaires. Je m'en revins dîner, & remontant à cheval, au sortir de table, je visitai tous les postes , où je donnai par écrit les ordres de l'attaque que je prétendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher sur les deux heures après minuit , pour se tenir prestes à donner au signal que je ferois faire par le tocsin de toutes les cloches de la ville, & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allai coucher chez Marco de Lorenzo pour disposer de toutes choses dans le fauxbourg de Chiaya , & estre plus près du Palais de la Duchesse de Gravine , où je prétendois me rendre deuant le jour.

Le douzième à la pointe du jour , je fis sonner le tocsin par toute la ville, & fis commencer les attaques. Diégo Passaro s'avança à la Doiiane des farines , & y entra : mais le canon du Château neuf, & du Mole , faite de s'y estre terrassé , la luy fit abandonner , & l'obligea de se retirer. Diégo de Soriento avec les Cavayoles , se rendit maître de Saint Bartholoméo , où se fait la Comédie Italienne , & le conserva jusques à tant que je fis sonner la retraite , & en l'abandonnant , y mit le feu. Ceux qui faisoient de fausses attaques entretenoient toujourns vne escarmouche fort chaude , & firent toute la diversion & tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant vn peu de resistance se retira sans rien faire. Jüan Dominico ne fit gueres mieux à Dona Aluina, & le tout s'y passa en vne escarmouche fort froide. Mellonné qui trahissoit ne voulut pas se rendre maître de Santa Maria la Nuova , que les Espagnols ébranlez commençoient d'abandonner.

Polito Pastena , après avoir emporté le premier retranchement de Mont-Oliuëto ne le conserva pas, ses gens ayant pris l'épouvante , & son Lieutenant, après avoir pris vn poste voisin , fut pour s'estre trop avancé , & n'avoir pas esté soutenu , pris prisonnier & blessé d'une mousquetade à la jambe, dont il mourut trois jours après. Les Turcs firent leur devoir , mais ayant vû qu'ils estoient abandonnez , & qu'Annibal Brancaccio, faute, ou d'expérience , ou de valeur , se retiroit , furent contrainsts d'en faire de mesme. Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo , & Onofrio Pissacani firent planter leurs échelles, quatre desquelles, pour estre trop chargées de monde , rompirent sous le poids, s'estant trouvées trop foibles , & les autres estant trop courtes, & leur vigueur, & leurs bonnes intentions demeurèrent inutiles. Dom Bernardino Castro Cucco emporta vne demie lune du château de saint Elme , du costé de Chiaya. Diégo Perés se rendit maître de Santa Maria Paréde, & de San-Carlo, & voulant faire avancer les Bandits de Paul de Naples, ils se jettèrent sur le ventre derrière vne muraille, où j'envoyai le Chevalier de Fourbin, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne , mesme aux Officiers , sans qu'il luy fut jamais possible de les pouvoir faire relever. Aléxio prit l'Angeli, qu'il abandonna après par vne terreur panique. Le Baron Durand , les sieurs de Glandevéz , & de Villepreux gagnèrent vn Palais gardé par les Alle-mans, & y furent tous trois blessez ; Villepreux, au dessous de l'œil d'un éclat de fenestre , Glandevéz d'un coup de mousquet au travers de la cuisse , & Durand à la jambe , qui ne laissèrent pas de me ramener deux ou trois prisonniers.

Cependant , je faisois mon devoir , pour faire rafraîchir mes attaques , & faite avancer les trou-

pes qui les devoient soutenir , & y renvoyant le Chevalier de Fourbin , pour faire marcher Tita de Fusco , jamais il ne luy fut possible , rejetant la chose sur ses Capitaines , les Capitaines sur leurs Alfières , & les Alfières sur les Sergens , & fut contraint de mener par force tous les soldats , vn à vn , pour s'emparer d'un Palais que les ennemis avoient abandonné. Le château de Saint Elme , cependant , tiroit continuellement sur la terrasse, d'où les ennemis mèn voyoient donner tous les ordres qu'il m'estoit possible. Ils tuèrent quelques gens autour de moy, & je faillis même d'estre emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué , je détachai trois cens hommes , pour en attaquer les dehors. Ils furent aussi-tôt emportez , & mes gens s'avancèrent jusques à Saint Martin, Convent des Chartreux , où ils se logèrent. Les Espagnols se trouvèrent tellement fatiguez d'avoir à résister en tant d'endroits , qu'ils commençoient à s'ébranler de tous costez , quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'un grand secours qui leur vint des gens qui défendoient les postes de la ville. Mellonné , & Polito Pastena , & les autres Chefs s'étant retirez , ou par trahison , ou par poltronnerie, Vatteville aussi-tôt accourut de nostre costé , avec les Officiers reformez , & le corps des Espagnols, pour reprendre les postes que nous avions emportez , sans quoy ils estoient absolument perdus, puisque nous leur avions coupé la communication de Saint Elme, & que nous estions maistres de tous leurs quartiers, prenant par derrière tous les postes avancez qu'ils avoient du costé de la ville. Le combat se réchauffa plus fortement , & malheureusement Diégo Perés estant blessé d'un coup de mousquet au travers du col , l'on me le rapporta, & je le fis penser devant moy , & luy fis tirer la balle qui

n'estoit couverte que d'un peu de peau de l'autre costé de son entrée.

Cérifantes arrivant sur l'heure en riant , fort satisfait de ce que les choses ne me réussissoient pas, comme je le souhaitois, me dit, Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien sans moy, mais si je vas là-bas, je remettrai toutes choses, & forcerai assurément tous les retranchemens que les ennemis défendent encore. Je luy répondis en colère, Souvenez-vous qu'un homme qui se vante comme vous faites, & qui méprise si fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou se faire tuer. Il y courut aussi-tôt, & l'émotion, ou quelque nécessité pressante l'ayant obligé de mettre chausses bas derrière une muraille, il reçût une mousquetade qui luy emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne se mettant, il mourut trois jours après; & pour pousser sa vanité iusques au bout, il fit un testament, & m'en choisit pour exécuteur, laissant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mille écus, quoy qu'il n'eût pas un quart-d'écu de bien.

Nos affaires n'estoient pas en si mauvais état, que si Paul de Naples eût marché avec ses gens, & fait semblant de soutenir les attaques, les Espagnols ne fussent résolus de tout abandonner, & se retirer dans le Château-neuf, & le poste de Piso Falconé, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoué depuis. Je luy en envoyai l'ordre par le sieur de la Botellerie, l'un de mes Aides de Camp, mais au lieu de cela, il se renversa sur les Palais de Chiaye, & principalement sur celui du Prince de Montefarchio, que ses Bandits se mirent à piller: Et comme il luy représenta que je ne souffrirois pas ce désordre, & que je viendrois en personne y remédier, il luy répondit insolemment, Je n'ai pas

amené mes gens pour combattre , mais pour sacca-
ger Naples ; & le Duc vient pour l'empêcher , je
luy ferai couper la teste , & la mettant dans vn
bassin , je l'irai présenter à Dom Jüan d'Autriche.
Ouvé d'une réponse si téméraire , je ne pus m'em-
pêcher de dire que l'on verroit dans vingt-quatre
heures, qui tenoit mieux sur les épaules, de sa teste
ou de la mienne. Je me repentis de cet emporte-
ment, jugeant que je devois encore dissimuler avec
luy. Et apprenant en mesme temps, que les Bandits
de Polito Pastena commençoient à faire des desor-
dres dans la ville , & à piller de leur costé , je fis
sonner la retraite , après vn combat fort opiniâtre
trois heures durant , où il n'y eut pas neantmoins
deux oux trois cens hommes de tuez, ou de blesez
de part & d'autre. L'aide Major de Diégo Perés
ayant esté fait prisonnier , l'on le voulut faire pen-
dre ; mais je mandai que je ferois faire la represail-
le sur celuy du Mestre de Camp Cicio Podérico,
qui avoit esté pris dans les Chartreux , dont l'é-
change se fit trois jours après.

Le malheur du Baron de Modéne voulut que ne
m'ayant pas suivi, Augustin de Liéto , par l'intérest
que j'ai déjà fait connoître, me vint dire qu'il avoit
appris qu'il avoit vû durant ce temps Vincenzo
d'Andrea , & Geniàre. Ce qui me donna du soup-
çon , qui fut redoublé par l'arrivée du Père Capecé
& du Cavalier Michellini, qui venant insulter à ma
disgrace, me dirent en riant , Voilà ce que c'est de
ne vous pas servir du Baron de Modéne, vous voyez
bien que sans luy, vous ne sauriez rien faire de bon,
& le Peuple en est bien persuadé. Je leur tournai
le dos , sans rien répondre , reservant à vne autre
fois mon ressentiment. J'enuoyai en mesme temps
ordre à Polito Pastena de faire sortir ses Bandits
de la ville , & d'aller coucher dans le fauxbourg

de Saint Antoine , pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit aussi-tôt sans me dire adieu , après avoir laissé six vingts Bandits à Gennare , pour sa seurété , & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant persuader que le Peuple me rendant responsable de ce mauvais succès , il n'y auoit point de seurété pour ma vie , & que je ne devois pas rentrer dans Naples ; je méprisai ces vaines terreurs , & résolu d'y retourner comme je fis dès le soir : Et pour faire croire que j'avois vn dessein considérable à exécuter la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du soir, tous ceux qui pouvoient porter les armes se rendissent dans la place de mon Palais , & tout du long de la rue de Saint Jean de Carbonares.

Paul de Naples , cependant , me vint trouver au Palais de Gravine avec vne extraordinaire effronterie, & me dit que ses gens n'estant pas accoustumés à combattre dans vne ville , il avoit résolu de les remener à la campagne , pour assujettir toute la Pouille , & tout le reste du Royaume, & qu'à cet effet, il me demandoit vne patente de Vicaire général, avec pouvoir de donner des commissions d'Officiers généraux , les gouvernemens des Provinces, & des places , & de disposer de toutes les confiscations des biens de la Noblesse. Je luy dis , que je la luy accordois de bon cœur , mais qu'il falloit qu'il vînt chez moy , pour y faire expédier tout ce qu'il desiroit ; & que pour empêcher que ses gens ne fissent du desordre dans la ville, il falloit les remener dans les fauxbourgs , où ils avoient logé le soir auparavant , pour marcher le lendemain matin. Il me promit d'y obeïr ; & remontant à cheval, je m'en retournai à Naples , où je fus reçu par le Peuple , de tous les deux sexes , avec plus d'acclamations , & plus de témoignages encore de

respect , & d'amour qu'à l'ordinaire , toutes les rues étant éclairées sur mon passage , chacun me criant , que l'on savoit bien que j'avois esté trahi, que je devois bien prendre garde à ma seureté , & faire châtier sévèrement tous les traîtres. Voyant par-là que rien ne me pouvoit détruire dans l'esprit du Peuple , mon chagrin cessa , & mes espérances redoublèrent ; mais me jugeant encore en vn extrême péril , je crus qu'il falloit tâcher avec adresse, de me tirer d'un pas si glissant & si dangereux.

Paul de Naples , cependant , au lieu d'aller faire rafraîchir ses gens , les fit demeurer sous les armes, les posta dans tous les plus considérables endroits de la ville , & s'en alla tenir vne conférence de deux heures , avec Vincenzo d'Andréa , & Gen-nare, En arrivant à mon Palais , je trouvay tout le monde alarmé , tant Lazares que Capes-Nègres, de l'ordre que j'avois donné indifféremment à tout le monde de prendre les armes , me représentant, que quelque entreprise que je pussé avoir , si l'on les faisoit combattre la nuit , dans l'animosité qui estoit entre eux , il estoit à craindre qu'ils ne pensassent qu'à se charger les vns les autres , & que ces deux partis venant aux mains , comme il arriveroit indubitablement , les ennemis s'en pourroient prévaloir. Je témoignai de déférer à leurs raisons , & que j'avois vn extrême regret que par vne complaisance trop grande pour eux , ils me fissent manquer le plus beau , & le plus infailible dessein que je pussé jamais tenter : Que quand j'avois fait sonner la retraite , ce n'avoit pas esté par aucun soupçon que j'eusse de la lascheté , ou de l'infidélité de mes gens ; mais bien sur l'avis que l'on me devoit livrer sur la minuit , deux postes importants , qui me rendroient facilement maître de toute la ville ; les ennemis abbatus de misères , étant tellement fati-
guez

guez d'avoir combattu tout le jour , que ne songeant la nuit qu'à se reposer , ils n'auroient pas la force de prendre les armes. Mais nonobstant cela , persistans dans leurs remonstrances , je leur permis à tous de se retirer dans leurs quartiers , avec ordre de passer toute la nuit sous les armes pour résister aux Bandits , qui songeroient peut-estre à faire du désordre , & à piller la ville. Je ne gardai auprès de moy de mes gardes , que la brigade qui avoit accoustumé de passer la nuit dans ma salle.

Dans ces entrefaites deux Députez de Nole me vinrent demander justice du saccagement de leur ville , que malgré la capitulation qu'elle avoit reçue de moy, Paul de Naples avoit fait faire , sans observer aucun des articles que je luy avois accordés , quand elle s'estoit rendue de si bonne foy , croyant que je leur en pouvois faire raison , durant qu'il estoit auprès de moy. Vne femme vint aussi se jeter à mes pieds pour me faire des plaintes , qu'ayant trouvé sa fille à son gré , âgée de seize ans , vne des plus belles de la ville , en passant devant sa maison , il l'avoit envoyé enlever de force , par quinze ou vingt de ses gens , & fait porter à son logis , pour la violer. Je luy dis que l'honneur de sa fille estoit en seureté , & il ne couroit fortune que de sa part ; qu'elle se mît en repos , & se retirât chez elle , & se tint prête à me venir trouver , quand je l'enverrois querir. Je dis le mesme aux deux Députez de Nole ; & rentrant dans mon cabinet , j'écrivis trois billets ; l'un à l'Auditeur général de se rendre à la Vicairie , avec un Confesseur , & un Bourreau , pour exécuter ce que je luy commanderois ; deux autres à Onoffrio Pissacani , & à Carlo Longobardo , avec ordre de se rendre avec cinquante mousquetaires chacun de leur Compagnie , &

deux chaises à la porte de derrière du jardin de mon Palais, où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moy, avec six cens de ses meilleurs hommes, dont il en laissa trois cens qui se rendirent maîtres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui se saisirent de la cour de mon Palais, & du pied de l'escalier, & cent qu'il l'aissa dans la salle de mes gardes, ayant chacun cinq ou six bouches de feu. Vn de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette précaution. Je me mis à sourire, & luy dis que je ne pouvois recevoir vne plus agréable nouvelle. J'appellai à mesme temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant instruit des ordres qu'il avoit à tenir, je luy commandai de s'en aller, avec douze de mes gardes, se saisir du pied d'un escalier secret, qui descendoit de mon cabinet dans ma Secrétairerie, & de me faire signe dès que Pisfacani & Longobardo se seroient rendus au lieu que je leur avois prescrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, suivi seulement de Tita de Fusco son cousin, qu'il vouloit faire son Mestre de Camp général, & m'abordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ai déjà parlé, y ajoutant de plus, la confiscation du Prince d'Aveline, dont il estoit nay sujet, & dont il vouloit prendre le titre. Je luy répondis que j'admirois sa modestie, de se contenter de si peu de chose, après les services importans qu'il m'avoit rendus; Que j'avois tant d'estime & tant d'amitié pour luy, que je ne luy pouvois rien refuser; Que je luy ferois expédier tout ce qu'il desiroit de moy, & en telle forme qu'il luy plairoit: dont il témoigna estre fort content, attribuant en luy-mesme, toutes ces obligeantes paroles, à l'excès de l'appréhension qu'il m'avoit don-

née. Et Augustin de Liéto m'ayant fait signe que tout ce que je luy avois ordonné estoit prest, ie luy dis qu'afin que les expéditions fussent plus à son égré, il valloit mieux qu'il les allât ordonner luy-mesme & appellant Innocentio premier Commis de Hiéronymo Fabrani mon Secrétaire, je luy commandai de l'aller avertir de ma part d'obeir à Paul de Naples, comme à ma propre personne, de luy faire expédier tout ce qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agréable. Paul de Naples ravi que tout luy réussissoit si bien, descendit à ma Secrétairerie, accompagné de Tita de Fusco son cousin, & suivi du Capitaine de mes Gardes. A peine furent-ils au bas du degré, qu'ils furent faisis par les Gardes qui les attendoient. qui leur mettant le poignard à la gorge, les menacèrent que s'ils faisoient le moindre bruit du monde, ils les tueroient. Ils demanderent que l'on ne les fît pas mourir sans confession, l'on leur répondit que les châtimens que je faisois faire, n'estoient pas si prompts, ni sans les formalitez de Justice. Ils se l'aisserent conduire sans parler, ni sans faire de résistance jusques à la porte de derrière de mon Palais, où trouvant les deux chainés, que j'avois fait préparer, ils furent mis dedans & emportez à la Vicairie, escortez des cent mousquetaires que j'avois fait venir exprés.

J'envoyai aussi-tôt à la femme dont ils avoit fait enlever la fille, & aux deux Députez de la ville de Nole de se rendre à la Vicairie pour servir de témoins contre eux. Dès qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur général les ayant fait dépouiller son cousin & luy, pour les faire appliquer à la question, ils se jettent à genoux devant luy demandant par grace de n'estre point tourmentez, & confessèrent plus de crimes, qu'il n'en falloit

pour faire mourir cent hommes A l'abord de cette femme , il avoua qu'il en avoit fait enlever la fille , & qu'il l'avoit encore chez luy : Mais qu'on ne luy avoit point fait jusques - là de violence , remettant à la faire quand il seroit de retour de mon Palais. A la veuë des deux Députez de Nole , il confessa de n'en avoir pas fait observer la capitulation, & d'avoir fait saccager la ville. Son cousin se trouvant complice de toutes ses méchancetez , & les avouant aussi-bien que luy , ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confesseurs; après quoy , s'attendans d'estre exécutez, ils furent surpris de se voir mis à la question que je leur fis donner ordinaire , & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens , qu'ils déclarèrent qu'ils n'estoient venus dans la ville qu'en intention de la piller , & non pas de forcer les postes des ennemis, ne voulant pas voir si-tôt finir les desordres du Royaume: Que quand ils m'avoient menacé de me couper la teste , & la porrer à Dom Juan d'Austrie, que ç'avoit esté leur intention, en cas que j'empêchasse le butin qu'ils vouloient faire , croyant tirer de ce présent vne somme fort considérable des Espagnols; Qu'il avoit crû m'intimider de telle façon par cette menace , que je n'oserois luyrien refuser de ce qu'il me demanderoit; Que l'autorité de Vicaire général qu'il prétendoit; luy devoit donner les moyens de tirer impunément tout l'argent des Provinces , & de saccager tout le Royaume; après quoy, il pourroit faire au prix de sa teste sa paix quand il voudroit avec les Espagnols , ou bien se retirer avec son butin, dans le lieu du monde où il croiroit avoir le plus de seureté; Qu'appréhendant que je ne m'assurasse de sa personne, il n'avoit pas fait sortir ses gens de la ville , comme je luy avois commandé; Mais qu'il les avoit retenus

exprés pour m'épouvanter, & s'estoit rendu maistre de mon Palais, pour me forcer à luy donner les expéditions, qu'il connoissoit bien que je ne luy pouvois accorder que malgré moy; Qu'en cas de refus, il estoit résolu de me poignarder, & en avoit esté prendre le concert, avant que de venir chez moy, avec Gennare, & Vincenze d'Andrée; Qu'auparavant l'attaque des postes, il avoit envoyé vne vieille femme trouver Dom Juan d'Autriche, pour savoir combien l'on luy voudroit donner de ma teste. Et l'ayant fait arrêter, sur les indices qu'il en donna, elle remit la réponse qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de luy faire donner le lendemain le foüet par tous les carrefours de la ville. Il confessa ensuite des crimes, des sacrileges, & des abominations si étranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ses dépositions. Je le fis interroger sur le pillage du Château d'Avelline, fis prendre vn état de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait transporter tout ce butin, & où il avoit fait ferrer celuy qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Prince de Montefarchio, & autres maisons voisines, qu'il déclara avoir fait mettre dans sa maison, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il prétendoit piller avant que de partir: & voyant que l'on n'en pouvoit pas tirer d'avantage, l'Auditeur général le fit exécuter avec son cousin, & m'en envoya aussi-tôt donner avis.

Cependant, le Baron de Modène m'ayant demandé la permission de retourner à l'armée, je luy dis de se donner vn peu de patience, & que je le dépêcherois le soir: Et Antonio de Calco, Marco Pisano, & Andrea Rama, estant venus dépu-

tez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Mestre de Camp général dont vn autre à la place ne leur seroit pas si agréable ; le sieur de Malet estant demeuré cependant à commander : je leur promis de leur faire raison sur leur demande ; mais qu'il falloit qu'ils eussent vn peu de patience. Ensuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous, vne nouvelle fort suprenante, qui estoit que je venois de faire arrêter Paul de Naples, & ensuite luy faire trancher la teste, leur demandant leur sentiment, & s'ils ne trouvoient pas que j'eusse bien fait. Ils me répondirent qu'oüy ; mais se regardans les vns les autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux ensuite par vn Valet de chambre, & m'en allant dans la salle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai, ce qu'ils y faisoient si tard. Ils me répondirent qu'ils y attendoient leur Général. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celui que je leur voudrois donner, puisque je venois de faire couper la teste à Paul de Naples, pour mille crimes qu'il avoit commis, & que n'estans gueres plus gens de bien que luy, ils devoient appréhender le mesme châtiment ; Mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie, & de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, & les traitteroïs comme vn bon père fait ses enfans. Ils se mirent tous à genoux devant moy, & me demandèrent pardon ; après quoy je leur commandai de se retirer, & de faire entendre à leurs compagnons, que je voulois, sur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin, il n'en restât aucun dans la ville, & qu'ils se gardassent bien d'en emporter quoy que ce pût estre. Ce qui fut si ponctuellement exécuté, qu'ils laissèrent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les inté-

ressez , après que chacun eût reconnu ce qui estoit à luy. J'enuoyai en mesme temps deux de mes gardes, pour faire remettre la fille qui avoit esté enlevée , entre les mains de sa mère , sans qu'il luy eût esté fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir sur le haut de mon escalier quantité de chaises , pour s'en servir , suivant que je luy avois ordonné ; & r'entrant dans mon cabinet, je dis au Baron de Modène & à tous ceux qui l'accompagnoient , qu'il estoit trop tard pour le dépêcher ; Mais qu'ils revinssent le lendemain à mon lever , & que j'avois assez fait de choses pour avoir besoin de me reposer. En passant dans ma salle, il fut arrêté par le Lieutenant de mes Gardes , Antonio de Carlo , Marco Pisano , Andrea Rama, le Cavalier Michellini , le sieur Desinare & son Secrétaire, par les Officiers & autres de mes Gardes , & conduits tous prisonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet écrire un billet au Cardinal Filomarini , pour l'avertir, qu'ayant fait arrêter le Pere Capeccé mon Confesseur , comme homme broüillon & séditieux , je l'envoyois dans ses prisons, ne voulant en rien choquer la Justice Ecclesiastique, & le priant de le faire tenir resserré , sans qu'il pût communiquer avec personne. J'allai aussi-tôt dans ma chambre , où trouvant le Pere Capeccé , je luy contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort surpris , quand il apprit que le Baron de Modène estoit prisonnier. Je luy dis qu'il ne devoit pas s'en estonner , puisqu'il en estoit en partie cause. Il se voulut fonder sur de beaux raisonnemens , que j'interrompis , & remis au lendemain, ayant envie & grand besoin de m'aller coucher. Quand il fut sur le haut de l'escalier, au sortir de ma salle , le Capitaine de mes Gardes l'abordant , s'assura de luy , dont il demeura fort

interdit , & le faisant remettre dans vne chaise, le fit porter dans les prisons de l'Archevesché , & accompagner par l'Enseigne de mes Gardes , chargè du billet que j'avois écrit au Cardinal Filomarini.

Ainsi finit la journée de l'attaque des postes , que je puis diré fort grande , & fort extraordinaire, non pas tant parce qu'il y arriva , que par la suite, & pour avoir échappé par ma résolution , & par mon adresse à tant de sortes de perils différens , & m'estre rendu si finement , & si hardiment le maître d'un homme , qui croyoit l'estre de ma personne & de ma vie.

Le lendemain matin , les testes de ces deux coupables furent mises sur l'épitaphe du Marché , & leurs corps pendus chacun par vn pied , avec vne inscription qui portoit , Qu'ils avoient esté exécutés pour s'estre trouvez convaincus de meurtres, sacrilèges, violemens , & incendies , pour intelligence avec les ennemis , attentat sur ma personne, avoir faussé la capitulation faite avec la ville de Nole , n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eû dessein de piller Naples. Leur trahison ainsi avérée , tout le peuple courut en foule les voir avec vne horreur si grande, que l'on ne put quasi empêcher que leurs corps ne fussent déchirez & mis en pièces. Et après avoir ouï la Messe, passant par le Marché , je reçus mille benédiction, tout le monde vint me baiser les pieds, & me donna des demonstrations encore plus grandes , s'il est possible , qu'à l'ordinaire , de respect, d'amour, & de tendresse : Si bien que de cette fâcheuse rencontre , & du malheur de l'attaque des postes , je vis l'accroissement de mon autorité , de l'amitié pour moy, & de la haine pour les Espagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle estoit ma bonne fortune,

puis-que je tirois mesme de l'avantage de mes disgraces.

Je fis partir en mesme temps, l'Auditeur général, pour aller informer de la dissipation des bleds d'Averse, & de la malversation des Officiers; Et comme il fut nécessaire de pourvoir au gouvernement, sous prétexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ses négociations avec les ennemis me le rendoient suspect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois observer de plus près sa conduite, ne luy laissant qu'une ombre d'autorité. Je donnai le Régiment de Calco au sieur de Beauvais, Gentilhomme François; à Saint Maximin, depuis Maréchal des logis de mes Gardes, fort brave soldat, & fort fidèle, une Compagnie dans le mesme Corps; & deux autres à deux François: & laissai ce Régiment que je mis à huit cens hommes, de garnison dans cette place. J'en fis sortir tout le reste de troupes, que j'enuoyai sous le sieur de Malet, en qualité de Sergent général de bataille, à Sainte Marie, distante d'une lieue de Capoue; Et pour cet effet, je jettai le sieur du Fargis, avec une garnison suffisante, dans le ville de Cayasse, tenant déjà de l'autre costé Marcianese, & Lusciano que j'avois fait retrancher, aussi-bien que la Tour de Patria, n'attendant que l'arrivée des galères de France, pour me rendre maître de Castel Vulture, qui quoy que fort peu fortifié estant l'emboucheure de la rivière, pouvoit estre secouru par mer: mais je faisois faire des courses continuellement pour empêcher que l'on ne fît descendre des vivres qui se pouvoient transporter aisément de Capoue par mer aux ennemis. Les Espagnols se trouvoient tous les jours en plus grande nécessité, ne tirant de subsistance que de Castalamare par leurs galères, qui ne pouvoient

pas naviger par le mauvais temps , & estoient quelquefois quinze jours sans venir ; ce qui mettoit les châteaux , & les quartiers des ennemis à la fin : Et quand le temps estoit beau, elles estoient si desarmées , que les faisant toujours suivre par des brigantins , & des fêlouques armées , elles ne faisoient aucun voyage sans risque , étant contraints , faute de soldats , de les fortifier de Bourgeois , & la plupart de gens inutiles ; ils pressoient leurs correspondans d'entreprendre sur ma personne , étant la seule voie de salut qui leur estoit ouverte.

La Noblesse, cependant , estoit fort en inquiétude , quelques-vns s'étant jettez dans des places, l'inimitié irréconciliable du Duc de Martina , & du Comte de Conversano les empêchant d'en tirer aucun service , s'attachant plus à se détruire , & s'opposer l'un à l'autre, qu'à rien exécuter pour leur intérêt , & je ne sai , si c'étoit avec quelque raison : Mais ils attribuoient leurs soupçons qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences secrètes , & croyoient que ceux qui se jettoient dans les places fortes , ou qui amassoient des troupes, ne travailloient qu'à se mettre en état de faire avec moy des conditions plus avantageuses ; & peut-estre n'estoient-ils pas trop abusez.

Deux jours après l'attaque des postes , je m'en allai , suivi seulement de mes gardes , & de mes domestiques , remercier Dieu à Nostre-Dame de l'Arco , lieu d'une grande devotion , voir le désordre qu'avoit causé le dernier embrasement du Mont Vesuve, & remarquer le miracle du fleuve de flâmes qui en sortoit , & couloit à la mer , & qui s'étant séparé en deux , s'estoit rejoint, après avoir laissé , comme dans une île , cette petite chapelle, quoy que naturellement la pente du valon l'eût dû

faire emporter, & consumer. Au retour je me vins divertir dans la maison de Gaspar de Romero, dont le jardin est vn des plus délicieux de tous les environs. Gennare ayant eû avis que i y estois, s'y rendit aussi-tôt pour me tuer, accompagné de plus de six-vingts Bandits ; Mais soit que mon heure ne fût pas encore venue, que j'eusse pris trop de précaution, ou qu'il manquât de résolution pour entreprendre vn coup si hardi, je m'en garantis heureusement, & luy n'ayant pas moins de fortune, évita les pièges que je luy avois tendus, ce qu'il ne pouvoit pas faire selon toutes les apparences du monde. Le voyanc venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte, & mis tout le reste dans la cour, sans les faire paroistre ; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes, qui l'ayant introduit dans la maison, fit renfermer la porte sur luy, ne le laissant entrer que luy quatre ou cinquième. J'envoyai, cependant, ordre à Onoffrio Pissacani, & Carlo Longobardo, avec leurs Compagnies, de se saisir du Pont de la Magdelaine, par où vrai-semblablement il devoit s'en retourner. Ils estoient mes confidens, ses ennemis particuliers, & les plus accréditez de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunément, sans que l'on pût croire que ce fût par ma participation, mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore vn autre chemin, pour rentrer par la porte Capuane, où par mon commandement Mathéo d'Amoré, & Cicio Batimiello l'attendoient pour le mesme dessein, avec leurs Compagnies. Je le menai faire vn tour de jardin, & après montant tout au haut du logis sur vne terrasse, où la vue est la plus belle du monde, il pâlit & fut fort étonné de se trouver avec si peu de gens, au milieu

de trente de mes Gentils hommes, & se repentir à mon avis de s'estre si légèrement hazardé Je luy dis, voyant tous les siens les armes hautes, qu'il n'estoit pas bien scéans qu'il fussent de la sorte devant mes Gardes, & qu'il leur commandât de les mettre bas, & de se retirer; la peur où il se trouvoit le rendant fort obeïssant, il leur cria de faire l'un & l'autre, ce qui fut aussi-tôt exécuté, Tous ceux de ma suite en mesme temps me vinrent demander l'un après l'autre, si je voulois que l'on le poignardât, ou qué l'on le jettât du haut en bas, ce qui auroit esté fait au moindre signal que j'en eusse donné. Je leur défendis expressément, & en fus retenu par deux considérations; La première que paroissant l'auteur de son châtiment, les Ministres du Roy persuadez de ses bons desseins pour la Couronne, auroient crû que c'estoit ce qui luy coûtoit la vie, & que je le sacrifiois à mon ambition, prendroient de-là sujet de me rendre de méchans offices, d'empêcher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnât aucun secours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, & luy voyant six-vingts Bandits, sans savoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez c'eût esté trop risquer; m'imaginant que la chose seroit plus secretement, & que selon toute raison sa perte estoit infaillible, à son retour. Après deux heures de conversation qu'il voulut abrégier autant qu'il luy estoit possible, & que j'entretenois exprés, en attendant que les personnes que j'avois envoyé se poster sur son chemin, fussent assurément arrivées, je luy donnai congé, & il remonta à cheval, ravi de se voir hors de mes mains, & bien résolu, comme il me l'a fait voir depuis de ne s'y plus remettre. après avoir long-temps balancé sur la route qu'il devoit prédre, allant faire le tour d'un

grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nauales. Je n'eus pas assez de temps, après m'en être apperçû, pour y faire avancer du monde, & nous manquâmes de la sorte chacun nostre coup. Et après avoir fait reconnoître s'il n'y auoit point d'embuscade, je men ré vins chez moy par le pont de la Magdelaine, où je trouuai Pissani & Longobardo desesperez d'auoir perdu vne si belle occasion, qu'il falloit remettre à vne autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le soir, pour me dire que le temps estant expiré il falloit procéder à vne nouvelle élection des Capitaines des Ot-tines, & qu'il estoit important de bien choisir. Je luy répondis que par les capitulations faites avec le Duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant point rien alterer à leurs privilèges, je me reserverois seulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroien estre suspects. Il me répondit qu'il n'appartenoit qu'à moy de les choisir, & qu'il m'apporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'Arcos, par où je pourrois justifier, qu'il en auoit vsé de la sorte, depuis qu'il eût passé les articles, par lesquels il l'auoit déferée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de m'apporter tous les noms des prétendans, afin d'examiner soigneusement ceux qui nous seroient les plus propres, il ne manqua pas de mettre le lendemain matin entre les mains les, trois billets qu'il m'auoit promis, & employa tout le reste de la journée à caballer, & échauffer contre moy tous les esprits, leur représentant que j'en vsois tyranniquement, & que m'arroygeant vn pouuoir absolu, je faisois toutes les choses souverainement sans considérer ni le bien ni les avantages du Peuple, leur ostant mesme ce que les Espagnols leur auoient accordé; croyant que dans vne émeute,

il me feroit égorger , ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez , ne m'obligeassent à m'opiniâtrer à vouloir que mon crédit ne fût moindre que celui d'un Vice-Roy. Le soir ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais , il me vint trouver à la teste du Corps de Ville , & des Ottines , & levant le masque , il me porta effrontément la parole ; Mais de bonne fortune , j'avois auprès de moy tous mes confidens , qui n'estant point suspects , & estant encore plus accréditez que luy , me servirent utilement dans cette rencontre. Il me dit donc , Que le Peuple estoit fort surpris que je voulusse de mon autorité particulière faire la nomination des Capitaines des Ottines , dont le choix luy appartenoit ; Que ce seroit le mettre au desespoir , en luy ostant un privilège , pour la conservation duquel il avoit pris les armes , l'inobservation de ce point si important , estant ce qui avoit le plus aigri ; que je devois y prendre garde de bien près , puisque ce seroit oster la liberté à la Ville , au lieu de la luy procurer , & me déclarer plutôt son Tyran que son Défenseur. Je reconnus alors son artifice , puisque me relâchant de ma prétention , il en tireroit tout le mérite , & m'y opiniâtrant , il me feroit tuer par une émotion générale. Je luy répondis froidement que je n'aurois pas crû sa malice si noire , ni son effronterie si grande que je la connoissois ; Qu'il se devoit souvenir , quand il m'avoit parlé de cette affaire , que je luy avois dit ne m'en vouloir mêler que pour exclure les suspects , & au lieu d'oster au Peuple ses privilèges , je prétendois les augmenter , hazardant tous les jours ma vie pour procurer le bien & la liberté de Naples , bien loin d'avoir la pensée de l'opprimer ; Qu'il se souvint qu'il m'avoit représenté de quelle importance il estoit , que je fisse le choix des Capitaines des Ottines pour éviter

le desordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-vns parmi eux, mal intentionnez, & qui eussent commerce avec les ennemis, Et que pour me faire connoître que personne ne pouvoit se scandaliser avec justice, que j'en fisse la nomination, à l'exemple du Duc d'Arcos, dont la puissance ne devoit pas estre si établie que la mienne, durant les révolutions, il m'en auoit luy-mesme apporté les trois billets, que prenant dans vn livre où je les avois ferrez exprés, je fis voir à tout le monde, qui fut par-là convaincu, & de mon innocence & de sa malice. Tous ceux qui m'estoient affectionnez commencèrent à s'écrier qu'il estoit bien rnde que l'on me soupçonnât, & me calomniât sans sujet; Que le Peuple me devoit tenir pour son pere, ne pouvant pas avoir pour luy des sentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'exposant tous les jours à tant de périls, comme je faisois pour luy procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de respect pour moy, ni trop de déférence à mes volontez: tous les assistans en demeurèrent généralement d'accord. Et Vincenze d'Andrée voyant que les choses ne tournoient pas comme il s'y estoit attendu, dissimulant avec adresse, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit esté chargé, & que n'ayant jamais douté de la manière dont j'en userois, qu'il se reservoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de luy déferer vne chose que j'aurois pû prétendre avec raison, par l'exemple des billets du Duc d'Arcos qu'il m'avoit luy-mesme apportez. Je luy repartis, que je luy estois obligé sensiblement de deux choses; La premiere, de m'avoir donné lieu d'éclaircir le public de la sincérité de mon procédé; Et la seconde; de m'avoir appris à connoître ses artifices, que je luy pardonnois de bon cœur:

Mais que je l'assurois que je serois vne autre fois sur mes gardes , & vserois de plus de précaution; quand il me proposeroit quelque chose , ou que j'aurois quelque affaire à traiter avec luy.

Cependant, je priai ceux qui estoient assemblez, puisqu'ils estoient nombre suffisant pour procéder à cette élection , de la vouloir faire devant moy, afin que je pusse au moins diré mon sentiment sur l'exclusion des personnes qui me seroient ou suspectes , ou desagréables. Ils me protestèrent tous, qu'ils me déferoient leurs voix , & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient d'avantage, m'assurant qu'ils souscriroient tous à mon sentiment. Je ne voulus pas abuser de leur respect , & prenans la liste de tous les prétendans , j'en lus tous les noms , & mes amis apostez excluant les gens qu'ils savoient bien que je ne voulois pas , j'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent généralement approuvez ; tout le monde estant demeuré fort satisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liste que j'avois faite comme vn projet des personnes que je croyois nous estre les plus propres, & leur lisans , elle se trouva conforme à ceux que nous venions de choisir. Surquoy je leur témoignai beaucoup de joie de voir que nous avions tous de si bonnes intentions , puisqu'elles se rencontroient si conformes. Je leur mis vne des listes entre les mains, afin de faire dresser l'acte de la nomination dans les formes ordinaires : & les priai tous en se retirant de faire entendre au Peuple chacun dans son quartier, de quelle façon j'en avois usé, & le sujet qu'il avoit de se louer & de mon affection , & de ma conduite.

Cette malicieuse finesse de Vincenze d'Andrée, au lieu de me ruiner , redoubla mon crédit , & luy fit perdre le sien; Et depuis ce temps-là , il fut aussi

suspect à tout le monde qu'il me l'estoit avec justice. Le remord de sa conscience le tint depuis en de continuelles appréhensions. Il n'osa plus sortir le soir, ni boire, ni manger chez moy, comme il faisoit quelquefois, appréhendant également le fer & le poison connoissant bien qu'il méritoit la mort, de quelque manière qu'elle luy pût estre donnée. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autât qu'il lui fut possible, hors de mon Palais, nous gardant également l'un de l'autre, chacun de son costé ne pensant qu'à se prévenir.

Le lendemain sur le midi, les bourgeois me vinrent faire des plaintes que les Bouchers, au préjudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes sur les étaux en vendant la viande, maltraitoient les habitans & leurs faisoient prendre par force celle dont ils se vouloient défaire, pour le prix, & dans la quantité qu'il leurs plaisoit. J'envoyai à mesme temps pour en faire arrêter un, qui ayant fait plus d'insolence que les autres, avoit non seulement maltraité de paroles mais mesme frappé un artisan qui a voit refusé d'acheter quelque chose qui ne luy plaisoit pas, ou qui luy paroissoit gâté. Tous les autres Bouchers se mutinerent & prirent les armes. Dequoy estant averti, j'envoyai, Mathéo d'Amoré avec sa Compagnie, se saisir d'une avenue des boucheries, & de l'autre Onoffrio Pissacani, & Carlo Longobardo avec deux cens mousquetaires & m'y estant aussi-tôt rendu j'y entrai, suivi de mes gardes, fis desarmer six-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & fis en cet équipage, promener par toute la ville jurant que si je ne les faisois tous pendre, au moins les ferois-je decimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant se jeter à mes pieds & me demander leur grace. Je resistai assez long-temps à la

leur accorder ; & enfin me restreignis à ne faire mourir que celui qui avoit fait la plus grande insolence : Mais je me laissai toucher aux larmes de sa femme & de cinq ou six petits enfans qu'il auoit, qui me firent pitié , & me demandant seulement sa vie, & que je le fîsse châtier de quelle façon que je le jugerois à propos ; Je me contentai de luy faire donner le fouët par les carrefours, suivi de tous ses camarades liez deux à deux , comme j'ai déjà dit. Toute sa famille m'en remercia comme de la plus grande marque de clemence que je luy peusse donner ; & cette punition exemplaire fit vn si grand effet , que jamais depuis personne n'eut l'insolence de contrevenir à pas vne de mes ordonnances que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne pensant qu'aux moyens de me faire péril, eut recours à vn artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la Rocque Filomarini , parent du Cardinal , passionné pour les intérêts d'Espagne dans lesquels il ne perdoit aucune occasion d'y servir. Il estoit cette année Grassiéro, qui est vne charge qui luy donnoit l'autorité sur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui est exercée, tous les ans, alternativement, par vn homme de robbe , & par vn Cavalier. Ils me représentèrent qu'il se commettoit vn grand abus par les gens des villages autour de Naples , qui y apportent du pain à vendre tous les jours en quantité ; Mais qui le tenoient à vn si haut prix, que le Peuple en estoit réduit à la faim. Ils me dirent qu'il estoit nécessaire d'y en mettre vn modéré , ou qu'autrement l'on ne pourroit plus subsister dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette proposition ; puis-que , si je refusois de faire vn règlement , je m'attirois la haine publique , & si je le faisois publier,

l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoître leur malice, & leur dōnay charge de dresser l'Edit que je ferois afficher par toute la ville. Dès que la publication eut esté faite l'on n'y apporta plus rien; & le lendemain je fus averti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou vive Espagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit en desespoir. Je montai aussi-tôt à cheval, & me faisant voir par toutes les ruës, toute cette crierie s'appaisa par ma présence, & je promis à tout le monde, qu'avant le soir, j'en ferois venir en abondance, informant tout le Peuple de la méchancee que l'on avoit faite pour les affamer; Et envoyans de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les païsans apportassent tout le pain qu'ils pourroient, avec promesse de leur laisser vendre tout ce qu'ils voudroient. En trois heures après, l'on en vid arriver en si grande quantité que depuis les premières révolutions l'on n'en auoit jamais tāt vû venir. Tout le monde me donna mille benedictions qui furent bien redoublées par l'expedient que je trouvai qui empêcha la chéreté: qui fut de défendre qu'il n'en resortît point de la ville; & que le jour l'on en feroit le débit si cher que l'on voudroit, mais que tout celui qui ne seroit pas vendu à l'entrée de la nuit seroit confisqué. De cette sorte l'espérance du gain en faisoit apporter de tous costez & les Bourgeois ne se pressant pas d'en avoir, & attendant le soir, obligeoient les Marchands à leur donner à prix raisonnable. Je me trouvai si bien de ce réglement, que je l'ai touîjours fait observer

Durant que je fus faire vn tour à la campagne, craignant que les Espagnols bien informez de ce qui se passoit, n'essayassent d'entreprendre quelque chose durant mon absence, j'ordonnai à Onoffrio

Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de roder avec leurs Compagnies par tous les postes, pour renforcer & secourir celui qui pourroit estre attaqué. Ce dernier passant à la Porte de Médine, trouvant que les ennemis y faisoient vne sortie, les repoussa vertement, & s'étant engagé trop avant, & se voyant coupé, il se jetta avec sa Compagnie dans vne maison assez forte, où il se défendit plus de deux heures. Mais la poudre luy venant à manquer, il se voyoit dans l'impuissance de résister davantage, & résolu de périr, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus averti à mon retour, de sa disgrâce, & voulant conserver vn homme si brave & si fidèle, je commandai à la garde de mon Palais de courir le dégager; je ne trouvai pas pour lors d'Officier pour luy en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas; Mais le Mestre de Camp Diégo Perés sortant la première fois après sa blessure, dont il n'estoit pas encore guéri, croyant que je ne luy voulois pas envoyer à cause de sa foiblesse, descendit sans me rien dire, & se remettant dans sa chaise, s'y fit porter, & son cœur suppleant au défaut de ses forces, mettant l'épée à la main, & se traînant le mieux qu'il luy fut possible, non seulement il dégagea Mathéo d'Amoré; mais donna vne telle épouvante aux Espagnols, qu'ils abandonnèrent tous les postes qu'ils tenoient de ce costé-là, & furent jusques au corps-de-garde du Palais du Vice-Roy; ce que je n'aurois pû croire s'ils ne me l'avoient avoué eux-mêmes durant ma prison. Ainsi je vis revenir ensemble, deux hommes qui m'estoient aussi chers, que je m'y sentoisois obligé par leur valeur, & leur zèle à me servir; aussi leur témoignai-je par mes caresses l'estime que je faisois d'eux, & la joie que je ressentais que le Ciel

m'eut conservé des personnes qui m'estoient si nécessaires.

J'estois fort satisfait de voir que nous avions le pain, quoy qu'un peu cher, au moins en abondance: Vincenzo d'Andrea m'en voulut oster la satisfaction, en me la rendant inutile, & y apporta tous ses soins, en empêchant que la monnoye que j'avois fait battre par son conseil n'eût de cours, & comme il y en couroit déjà en assez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains, se voyoient en estat de mourir de faim. Il me fut aisé d'y apporter du remède, en faisant publier par un Edit que je fis afficher par tout, défense à peine de la vie de la refuser. J'estois si absolu, & si fort craint, que personne n'osoit desobeir à mes ordonnances; le châtiment sans aucune remission s'en faisant sur l'heure mesme. Ainsi cette méchante intention fut sans effet, le mal estant prévenu, quasi auparavant que d'estre arrivé.

Le desordre estoit tout - à - fait appaisé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ni de violences: mais je ne voulus pas me contenter d'une chose qui me paroissoit si peu, quoy que tout autre que moy auroit crû en avoir fait de presque impossibles. Je voulus rétablir la Justice, & faire voir que je savois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis assembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui estoient personnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours après, je rétablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant général Jean Camille Cacalcio, homme fort expérimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis Président Francisco de Pati, pour le récompenser de l'avis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé Basqui: je pourvus tout ce qui estoit nécessaire de

gens pour cette Chambre. Je rétablis le Conseil de Sainte Claire , formai la Vicairie civile , & criminelle ; donnai ordre que les Officiers n'allassent jamais sans leur robes , & qu'ils se rendissent sans y manquer à leurs tribunaux , tous les jours que l'on avoit accoustumé de s'assembler : Et toutes les affaires s'y traittèrent avec tant de soin , qu'il s'est plus vuide de procez en deux mois de temps , que l'on n'avoit fait en dix ans , & avec tant de justice , & de ponctualité , que toutes les Sentences , & Arrests qui ont esté rendus , durant mon gouvernement , ont esté observez régulièrement depuis , sans que l'on ait pû trouver de prétexte , & beaucoup moins de raison de les casser ; ce qui m'acquît vne si grande amitié du public , que tant que Naples durera , ma mémoire y sera toujours en vénération. Cela m'acquît autant d'estime par toute l'Italie , qu'il donna d'étonnement , d'avoir pû , en vn temps si embarrassé , & dans vn lieu si rempli de confusion , & de desordre , régler si bien les choses , dont je ne tardai guères à ressentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire si bien leur devoir , fut que tous les Mercredis , & les Samedis , l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites ; Et quand j'en trouvois quelque vne , dont le jugement me paroissoit defectueux , j'en faisois faire la révision devant moy , & il ne s'exécutoit aucun Arrest que je ne l'eusse auparavant approuvé & visé ; & dans deux ou trois rencontres , je changeai ce qui avoit esté fait , & jugeai souverainement. Ce qui se trouva avec tant de justice , & de raison , que personne n'a sù trouver à dire à ce que j'avois prononcé , qui a esté exécuté mesme depuis ma prison. Et pour tirer plus d'éclaircissement de toutes les menées des ennemis , j'ordonnai à Augustino Mollo , & à deux ou trois de ses amis , dont j'estois

fort assuré, d'envoyer demander au Vice-Roy la permission d'accepter les charges que je leur avois données, afin que ménageant par cette conduite, leur confiance, ils me pussent donner de bons & assurez avis; Et mesme par mon ordre, il leur en donnoit souvent de quelques résolutions secrettes que je prenois, qu'il m'estoit avantageux qu'ils fussent. Cette adresse me fut fort utile, & mesme fit soupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, & le mit dans la défiance du Peuple; Mais je me sens obligé de luy rendre ce ténoignage, que personne dans Naples ne m'a servi si fidèlement que luy, m'ayant decouvert deux ou trois conspirations contre ma vie, & fait garentir de beaucoup de perils, que je n'aurois pû éviter sans son conseil, dont je me suis sôujours fort bien trouvé.

Le dix-neufième de Février les Espagnols reçurent vne grande mortification, & le Peuple avec moy, vne joie extrême, de l'arrivée de Dom Juan de Saint Severine, Comte de la Saponare, & depuis Prince de Bisignagne, Chef de la plus ancienne & la plus noble Maison du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abbatre par la persécution de plusieurs Rois, & mesme par celle de Ladislas, qui en fit égorger vingt-deux dans le château de Laina, où ils s'estoient rendus sur sa parole, picqué de ce que pour se garentir de son oppression, ils avoient mis ensemble en huit jours dix-huit mille hommes seulement de leurs sujets, & sept mille chevaux en vingt-quatre heures, en campagne. En passant dans le Marché tout le monde courut luy baiser les pieds, & je le reçus chez moy les bras ouverts: il m'apporta, en effet, les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mécontentement général de toute la Noblesse, qui n'attendois que l'exemple de quelqu'un des principaux de leur Corps pour le

suivre ; & peu de personnes , ou pour mieux dire, aucun ne luy pouvant disputer l'avantage du bien, ainsi que la naissance, il avoit voulu estre le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour sa patrie ; & employer sa vie pour seconder mes bons desseins, & contribuer à son repos, & à sa liberté. Il me dit, qu'il venoit se ranger auprès de moy pour recevoir mes ordres , & y obeïr, avec autant d'affection que de fidelité ; Què sa Maison avoit esté la dernière à tenir le parti de celle d'Anjou , qu'estant bien informé que j'en descendois , il venoit respecter en ma personne le sang de ses anciens Rois , depuis lesquels , le Royaume avoit esté cruellement opprimé par des Tyrans , ce qu'il ne vouloit pas souffrir davantage ; Que des personnes comme luy , ne devoient jamais perdre l'occasion de briser leurs fers quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens ; Que les Espagnols avoient pris toute la conduite qu'il falloit pour perdre le Royaume ; Qu'il ne les abandonnoit qu'après qu'ils s'estoient abandonnez eux-mesmes ; & qu'il ne seroit ni honneste, ni raisonnable, que la Noblesse se voulût enveloper dans leurs ruines, puisqu'à bien considérer les choses , ils ne pouvoient passer que pour des vsurpateurs , & non pas pour des légitimes Maistres ; Qu'au reste , estant bien informé de l'estat de leurs affaires , il voyoit leur perte indubitable, estant dépourvus généralement de toutes choses, & ne pouvant attendre aucun secours de pas vn endroit ; Qu'il ne falloit , pour voir finir vne si grande entreprise que la mienne , que j'avois ménagée avec tant de résolution & de conduite , qu'outre le retour de l'armée de France , la prise d'vn des châteaux de Naples , & le premier jour de May , dans lequel tous les Cavaliers dégagez du serment de fidelité par la protestation qu'ils en avoient faite, se déclara

déclareroient sans y manquer ; comme il m'en répondoit par la connoissance qu'il avoit de leurs intentions , qui rendoient la perte des Espagnols infallible. Il y avoit encore vn moyen plus prompt & qui n'estoit pas moins seur , qui estoit qu'abandonnant la ville, je voulusse venir en Pouille , lieu plus propre que tout autre pour se rassembler, pour estre au milieu du Royaume; Et qu'aussi-tôt que j'y serois , toute la Noblesse monteroit à cheval pour se rendre auprès de moy , & me mettre à sa teste, Que j'y aurois bien-tôt mis ensemble vn grand corps d'armée , pour revenir accabler tout d'un coup les ennemis dans Naples ; Que ce qu'il me disoit, n'estoit pas pour m'en faire sortir, mais seulement pour oster tout scrupule à la Noblesse , qui croiroit , en m'y venant trouver , que ce seroit se réunir au Peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinssse d'elle seule, & mon élévation, & ma fortune ; Que je n'eusse point d'inquiétude des forteresses du Royaume , qu'elles estoient entièrement dégarnies de toutes les choses nécessaires à les défendre , & qu'enfin il n'y en avoit pas vne , où quelque Cavalier n'eût assez de crédit, & d'intelligence pour s'en rendre le maître à jour nommé ; Que je n'avois qu'à couler vn peu de temps , après quoy , je ne manquerois, ni d'argent ni de vivres, ni de troupes; Qu'au vingt-cinquième d'Avril la Douanne de Foggia me feroit toucher six cens mille écus comptant; Que si je le voulois faire Président des deux Calabres , il se faisoit fort de mettre ensemble , en moins de trois semaines, six mille hommes de pied, & deux mille chevaux, & de me rassembler en soyes, en sel, & en huile, plus d'un million d'or; Que pour des bleds , j'en trouverois en Pouille & en Basilicate plus qu'il ne seroit nécessaire , pour nourrir deux années la ville de Naples ; Et qu'enfin il me

répondoit que la conquête du Royaume estoit faite ; Qu'il ne falloit qu'un peu de patience & de temps, pour voir l'effet des mines, qui toutes chargées estoient sur le point de joüer.

L'avouë que son entretien me charma, & que j'employai tous mes efforts pour luy bien témoigner ma reconnoissance, & combien j'avoüois luy estre obligé. Je luy dis que son arrivée m'assuroit de la déclaration de la Noblesse ; que je n'avois jamais douté de ses intentions : Mais que j'avois toujours crû qu'il falloit un exemple comme le sien pour fortifier ceux qui estoient encore irrésolus ; Que je m'assurois de le voir bien-tôt suivi de tout ce qui restoit de gens de qualité, & que ce n'estoit pas d'aujourd'huy, que l'on savoit que la Maison de Saint Severine donnoit le branle à tout le Royaume ; Que j'avois toujours eû pour elle beaucoup d'estime & de vénération, & que je serois indigne du sang d'Anjou dont je descendois, si je n'en avois aussi hérité tous les sentimens pour celuy dont il tiroit sa naissance ; Que je m'y sentoie encore plus engagé par le galant procédé qu'il tenoit avec moi, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne souhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec luy, & avec ses amis, tous les avantages ; Que j'estois bien informé de la foiblesse & de l'extrémité où les Espagnols estoient réduits ; qu'après l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les mépriser, & n'estois plus en estat de les craindre ; Que persuadé de toutes les choses qu'il m'avoit apprises, je tenois la conquête du Royaume plus qu'à demi faite, & voyois avec plaisir, le dessein que j'avois entrepris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement exécuté, sans neantmoins autre intérêt, que celuy d'avoir eû la gloire d'y contribuer au péril de ma vie ; & qu'après cela, je serois fort

content de mourir, croyant que ma mémoire ne seroit jamais éteinte, m'estant rendu par son moyen l'homme le plus illustre de mon siècle; Que j'attendois le retour de l'armée de France, avec autant de certitude, que d'impatience; après quoy la prise des châteaux de la ville, & l'expulsion des ennemis ne seroient plus vne affaire; Que mon dessein avoit bien toujours esté de me mettre à cheval, & de m'en aller en Pouille rassembler toute la Noblesse, comme il me le conseilloit, ce que je ferois aussitôt, que mon frère le Chèvalier seroit arrivé pour le laisser dans Naples, que je perdrois infailliblement, si je l'abandonnois; ce que je ne considérois qu'à cause de la réputation, estant certain de la reprendre sans peine, dès que je paroistrois devant, suivi de toute la Noblesse; Que je luy donnois de bon cœur la charge de Président des deux Calabres, & tout ce que généralement il pourroit desirer de moy, puisque ce n'estoit que luy faire vn présent des choses, dont son crédit, & sa déclaration me mettoient en estat de pouvoir disposer. Il ne demeura que deux jours auprès de moy, tant il avoit d'impatience d'aller mettre en exécution, tout ce qu'il m'avoit fait espérer d'avantageux; Il desiroit amener avec luy quelques François, & je luy donnai le Baron Durand, & deux ou trois autres, avec Dom Carlo Gaëtan, pour Commissaire général de sa cavalerie, que l'on a vû depuis ici, avec la Duchesse Gaëtane sa femme.

Durant que nous le laisserons aller travailler en Calabre, il est bon, que pour ne pas interrompre la suite de ce discours, je retourne aux choses qui m'arrivèrent cependant, & que je die l'ordre que j'envoyai au sieur de Malet, de prendre vn poste sur le Vulture, pour serrer Capouë, l'ay oster la navigation de cette rivière, & la communication de

la mer. Il envoya trois cens hommes du costé de Graçanise, se fortifier sur le bord de l'eau ; ils délogèrent quelques gens qu'ils y trouvèrent : Et Dom Louïs Podérico ayant fait inutilement attaquer les miens , résolut d'y retourner faire vn plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie , qui fut repoussée vigoureusement : Mais feignant de se retirer , il fit recommencer l'attaque vne heure après ; & pour luy donner plus de chaleur , fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers , qui après vne demie heure d'escarmouche , forcèrent mes soldats de se retirer , avec perte de trente à quarante hommes , qui demeurèrent sur la place. Ainsi nous perdîmes ce poste que nous avions conservé trois jours, & en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifier & retrancher , de sorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la pensée.

Deux jours après , il y eut vne furieuse escarmouche auprès de Sainte Marie de Capouë , qui dura bien deux ou trois heures , avec égal avantage de part & d'autre. Le sieur de Malet ne pouvant comprendre à quel dessein Dom Louïs Podérico l'avoit fait engager, en fut éclairci aussi-tôt qu'elle fut finie, quand il apprit, que durant qu'il l'amussait, il avoit fait brûler les moulins de Mourrone , croyant que nous en recevriens bien plus d'incommodité que nous ne fîmes.

Le lendemain je reçus avis du sieur Malet , que Dom Louïs Podérico luy avoit fait connoître qu'il seroit bien aise de s'aboucher avec luy. Il m'en envoya demander la permission que je luy accordai, luy donnant ordre de le tenter autant qu'il luy seroit possible , & de tâther à reconnoître quels étoient ses sentimens , & ceux de la Noblesse retirée avec luy dans Capouë. Chacun de son costé essaya de gagner son compagnon, par mille propositions,

& offres avantageuses ; & après deux heures de conversation ils se séparèrent sans rien faire qu'ajuster vn bon quartier entre nous, & se donner l'vn à l'autre beaucoup de temoignage d'vne estime, & d'vne amitié réciproque.

Cependant , Dom Jüan d'Austriche , voyant ses troupes extraordinairement affoiblies, se résolut de de faire vne reforme; mais il changea de sentimēt, voyant tous les Officiers sur le point de se mutiner: Et comme l'argent luy manquoit , aussi-bien que les vivres & qu'il en faloit dōner à ses soldats pour les empêcher de se dēmander ; il fut contraint de faire fondre sa vaisselle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit secours. Le Roy d'Espagne ne sachant pas qu'il eût esté déclaré Viceroy à la place du Duc d'Arcos qu'il connoissoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples , & estre devenu inutile à son service, par le mépris & la défiance que tout le monde avoit generalmente de sa personne , luy enuoya ordre de se retirer , & au Comte d'Ognate celuy de venir commander à sa place, en qualité de Viceroy. Comme il n'avoit jamais desiré autre chose, il songea à se mettre en estat d'apporter avec luy quelque secours , & de vivres & d'argent. Il prit à Gēnes deux cens mille écus sur son credit , qu'il fit embarquer sur la galère du Capitaine Gioan Andrea Brignolles , & quelque peu de bled sur vne autre ; Et s'en venant les joindre, il se mit dessus pour se rendre à Gayette, d'où ils dépēcha à Dom Jüan d'Austriche, Dom Antonio de Cabrēa, pour luy donner avis de sa venuē , & de l'élection qui avoit esté faite en Espagne de sa personne. Il fut surpris de cette nouvelle , pour ne s'y attendre pas: Mais en vsant fort sagement , il déguisa son ressentiment, & le reçūt le deuxiēme de Mars à son arrivēe , avec autant de demonstration de joie,

que s'il ne fût pas venu le dépouiller de son autorité. Je m'attendois que la jalousie du commandement entré eux, y feroit naître quelque division, dont j'esperois de profiter; mais quelque sentiment qu'ils en pussent avoir, ils le conserverent dans leur ame avec tant de dissimulation, qu'ils n'en donnerent jamais aucune marque. Le Comte d'Eril Major-dome Major de Dom Julian, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'Arcos, & de la possession qu'il avoit prise de la Viceroyauté, luy remit entre les mains la confirmation qu'on luy avoit donnée de son pouvoir, & un ordre au Comte d'Ognate de ne bouger de Rome: Mais luy ayant déjà cédé la charge, il ne la voulut pas reprendre, se réservant seulement les marques, & l'apparence de l'autorité suprême, avec la qualité de Plénipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Ministre me donna de l'inquiétude, me faisant appréhender son esprit & son humeur agissante, & connoître, non sans regret, que le Ciel n'a guères manqué jusques ici de faire un miracle en faveur de la Maison d'Autriche, quand elle est sur le point de sa perte. En effet la venue de ces deux galères empêcha l'effet du desespoir, où les Espagnols estoient réduits, apportant de l'argent pour donner une montre à leurs troupes & un peu de bled dont ils n'avoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courir par toute l'Italie de la foiblesse & extrémité de mes ennemis, du mécontentement de la Noblesse, & de l'établissement de mon autorité, fit penser à tous les Princes qu'il estoit temps de perdre quelques mesures: Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus considérables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adresser à moy pour en obtenir la conser-

vation , & de me donner de belles paroles & des souhaits ; mais neantmoins, point d'assistance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis , & je reçus d'une personne puissante & bien informée , ce luy de me défaire de Gennare par toutes sortes de moyens , puisqu'il me trahissoit, & estoit seul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit élevé. Tous les principaux de Gênes ayant la plupart de leurs biens dans le Royaume , recoururent à ma protection , témoignans s'intéresser beaucoup dans mes avantages , & m'assurant que je ne pourrois rien prétendre de la République, que je ne fusse en estat de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome , poussez par le mesme interest m'envoyoient tous les jours faire des protestations & de service & d'amitié. Il n'y eut pas iusques au Prince Ludovisio , tout zélé qu'il eut toujours paru pour l'Espagne , qui ne me recherchât appréhendant autrement la perte de sa Principauté de Venozze ; ce qui me faisoit juger qu'il reconnoissoit mes affaires en bon estat. Le Connetable Colonne me fit offrir, si je voulois par quelque confiscation le dédommager du bien qu'il avoit en Sicile, de venir me trouver , quand je monteroie à cheval , & faire auprès de moy la charge de Connétable du Royaume. La République de Venise donna ordre à son Resident de me demander audience , que je luy donnai jusques à trois fois , & de me faire compliment sur l'heureux succès de mon entreprise , que je devois achever de pousser à bout en me laissant emporter à ma bonne fortune & m'assurer que sans l'embaras où la jettoit la guerre Turc , elle m'assisteroit aussi-bien d'argent qu'elle faisoit de vœux & de prières ; & me conjuroit dès que je serois en repos ce qu'elle espéroit de me voir bien-tôt, de luy per-

mettre de lever des troupes dans le païs, pour s'en servir dans leur nécessité presente, & garentir la Candie des progres des Infideles.

Le Pape persuadé que les Espagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, seroient forcez de se retirer; & estant informé que les ordres en estoient venus, & qu'ils devoient aller attendre le secours d'Espagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes; que mesme la resolution qui en avoit esté prise, avoit esté déjà deux fois sur le point de s'exécuter: apprehendant que la France n'en profitât & s'emparât du Royaume de Naples. Ce qui luy donnant vne furieuse jalousie, fit qu'il tâcha de me flatter, & d'exciter mon ambition, me representant, que si je voulois penser à me mettre sur le trône, où il ne me restoit plus qu'un degré à monter, toute l'Italie m'y assisteroit: Qu'il feroit faire vne ligue pour ma conservation, & pour sa liberté: Et que pour me témoigner que m'aimant, comme il faisoit, il ne vouloit pas se contéter de me donner des conseils & des souhaits, si je prenois cette glorieuse pensée, il m'assuroit de m'en donner l'investiture, & m'offroit de me prêter trois cens mille écus. Je luy dis sans me laisser transporter à la vanité, que je luy estois infiniment redevable de son affection; Que le temps m'inspiroit ce que j'aurois à faire quand les Espagnols seroient chassés; mais que cependant, non seulement j'acceptois l'argent qu'il me faisoit la grace de me promettre, mais qu'en ayant un extrême besoin, je le suppliois tres-humblement de m'en assister promptement, après quoy je l'assurois qu'il verroit bien-tôt achever le dessein que j'avois, entrepris, & si fort avancé contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ses offres, mais l'argent se fit attendre sans venir, & il me manda seulement de me sou-

venir de tout ce qu'il m'avoit dit avant que de partir, m'avertissant de me défier de tout le monde, sur tout de craindre également, & la France, & l'Espagne, & de veiller soigneusement à ma feureté. Toutes choses fortifièrent mes espérances, & me firent juger que j'estois plus près du port que je ne croyois, puisque tout le monde estoit si persuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoy que j'eusse des lumières suffisantes qui commençoient à me flatter d'un heureux succès; je crus que des personnes si éclairées, & si bien informées, comme sont tous les Princes d'Italie, ne faisoient point à mon égard, des démarches pareilles, à moins que de voir de dehors, ce que l'embaras où j'estois, m'empéchoit de reconnoître si clairement. Ainsi je crus qu'il falloit observer ma conduite avec plus de soin, & veiller du plus près à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'estoient suspects, sans négliger les moindres choses, puisque les Espagnols si près de leur perte n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute sorte de voies.

L'inquiétude que je devois avoir avec raison, des pratiques de Gennare me fit résoudre à m'en défaire à la première occasion, & me servir de celle qui se présenteroit, pour m'assurer du Tourjon des Carmes. Et cōme il estoit à craindre que les Espagnols ne pussent à force d'argent, se rendre maîtres de quelqu'un de nos postes, qui estoient depuis cinq mois, gardez par les mesmes personnes, ce qui leur donnoit moyen de connoître certainement celles qu'ils devoient s'efforcer de gagner: Je représentai au Peuple la lassitude qu'il devoit avoir d'estre depuis tant de temps les armes à la main; Qu'il estoit juste de les laisser reposer, reservant leur courage & leur fidélité pour des entreprises importantes, sans les entretenir dans une continuelle fatigue.

Ma proposition fut reçue avec vn applaudissement incroyable. Il résolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de se fier à moy de leur seureté, & me pressèrent de faire vne levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choisir les Officiers, & qu'ils me fourniroient les armes pour les soldats que j'enrollerois. J'avois déjà vn fonds certain pour la subsistance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la levée, qui ne pouvoit pas estre vne grande somme; J'avois vingt mille écus à Rome, que je me résoulus d'envoyer querir, par Augustin de Liéto, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il se prépara à partir, mais le mauvais temps fut cause que ce ne pût estre que le dixième de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il vouloit emporter avec luy, comme tableaux, meubles, argenteries, & autres choses de prix qu'il avoit amassées, ou qu'on luy avoit données; & comme les gens de peu se laissent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec luy beaucoup de suite & d'équipage, & mesme vne partie de ma Musique; & au lieu de revenir promptement, il s'amusa à se divertir quelque tēps dans Rome, & y faire éclater & sa magnificence, & sa grandeur; ce qui causa ma perte, puisque si j'eusse reçu promptement mon argent, ma levée estant achevée, j'aurois tous les soirs changé les gardes de tous les postes, & fait tirer au sort, afin que par ce moyen les Espagnols n'eussent pū prendre de mesures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eū à traiter. Je ne manquois pas de bons Officiers & expérimentez, puisqu'outre quantité de François qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes Napolitaines que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, se débandoient pour me venir trouver; ils arrivoient

tous les jours en grandes bandes, & si je ne me fusse pas perdu si-tôt , il n'en fût pas demeuré dans vn mois vn seul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occasion du monde. Car pour peu de secours qu'elle m'eût donné, l'affoiblissement des troupes de Milan leur en rendoit là conquête aisée , durant que j'ostois au Roy d'Espagne la Couronne de Naples , qui seul par son argent, son secours, ses hommes, & ses forces de mer, soutient la guerre de Catalogne & d'Italie, & la plus grande partie de la dépense qui se fait en Flandres , comme celle des Ambassades de Rome, d'Allemagne, de Venise & de Gênes.

Le neuvième de Mars , Augustin de Liéto s'estant rendu à Posilippe pour s'embarquer avec mes dépêches, Vincenzo d'Andrea qui ne cherchoit qu'un prétexte de faire soulever le Peuple contre moy, appuyé de Gennare , & de l'Elû du Peuple , crut en avoir trouvé le plus précieux du monde , publiant que je me voulois retirer, après avoir pillé toute la ville, & que j'envoyois devant à Rome par les felouques prestes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus précieux , de meilleur & de plus rare. Le soir Augustino Mollo m'amena sur les dix heures Ignatio Spagnuolo Capitaine de la Monnoye , pour me donner avis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea luy avoit donné de se tenir prest avec sa Compagnie, composée de trois cens Ouvriers qui y estoient employez , pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais , dequoy la résolution avoit esté prise, mais il m'assura en mesme temps, de sa fidélité , & qu'il tiendrait tous ses gens sous les armes pour marcher où je luy commanderois.

Le dixième au matin , je fus entendre la Messe aux Carmes & visiter toute la ville, pour voir tout

ce qui se ménageoit. Je vis bien quelque altération dans les esprits, sur l'appréhension que l'on avoit donnée à toute la ville du dessein que j'avois de me retirer, & l'abandonner, après l'avoir fait saccager, & donné les ordres nécessaires pour en emporter le butin. Je détrompai beaucoup de gens de cette fausse opinion, & mandai à Augustin de Liéto de ne pas se mettre à la voile que je ne luy eusse envoyé vne dépêche d'importance que j'allois faire, & à quoy je me mis à travailler aussitôt que je fus sorti de table. Durant que j'écrivois, Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, s'en vint tout effrayé me donner avis que toute la ville estoit soulevée, & qu'il y avoit déjà plus de quatre mille hommes dans le Marché sous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la teste dans mon Palais. Il faillit à se desespérer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cet avis, je ne faisois qu'en rire, & le traittois de bagatelle. Vne autre persône vint aussitôt me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquiétude, & d'appréhension que luy. Je commandai pour lors qu'on me fit amener des chevaux, & envoyant querir le Chevalier de Fourbin, je luy donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y passoit, observer soigneusement les visages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroïssent à la teste de tous ces revolvez, & quelle parole il leur auroit ouï tenir. Je me fis apporter des bottes, mais mes valets estoient tellement éperdus, qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois besoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de Fourbin vint me rapporter, qu'il avoit trouvé cinq ou six mille hommes sous les armes dans le Marché, Gennare & Vincenzo d'Andréa à leur teste; que tout

le monde y estoit fort ému, & que l'on crioit continuellement, Vive Dieu, & le Peuple. Je me réjouis de cette nouvelle, jugeant bien, puisque dans leurs cris, le nom d'Espagne n'estoit pas mêlé, que ce n'estoit qu'une sédition, que ma présence calmeroit aussi-tôt. Il me pressa de descendre promptement & de monter à cheval, pour estre en estat de me faire voir, & de me défendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en mesme temps un grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la fenestre pour voir ce que c'estoit, j'apprêçus tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armés droit à mon Palais; Je leurs fis signe du chapeau de s'arrêter, leur criant que ce n'estoit rien, qu'un petit desordre auquel j'allois remédier à l'heure mesme. Je descendis aussi-tôt, & montant sur un grand Courfier halefant qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mousquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là estoient du Régiment de Diego Perés, il se mit à la teste, & je leur commandai de se tenir deuant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à mesme temps à tous nos postes, pour veiller à leur seureté, & faire qu'on s'y tint sur ses gardes, de peur que les ennemis ne se prévalussent du desordre qu'apparemment il devoit y avoir dans la ville: Après quoy je me mis à marcher; & à peine avois-je fait deux cens pas, que je rencontrai proche de la Porte Capouanne, vis à vis d'une Chapelle nommée Sainte Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté sur une haquenée isabelle à crins blancs, que Polito Pastena avoit donnée à Gennare, & luy en mesme posture sur un courfier noir à la teste des séditieux, criant continuellement Vive Dieu, & le Peuple. Dès qu'ils furent

à trente pas de moy , je fis faire vne décharge sur eux , recommandant bien à mes mousquetaires de tirer droit ; dequoy ils s'acquittèrent si mal , qu'il n'y eut personne ni de tué ni de blessé. Alors Vincenzo d'Andréa , & Gennare cherchèrent leur salut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carmes , où il se renferma tellement épouvanté qu'il n'osa paroître de tout le jour, ni ne voulut y laisser entrer personne; l'autre regagna par la vîteſſe de son cheval le Marché , pour de-là prendre vne retraitte assurée. Je m'avançai aussi-tôt vers tout ce peuple mutiné ; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes , & pour quels sujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu persuader , que je songeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Espagnols , après avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche , & de plus précieux dans la ville. Je leur repartis que depuis le temps que j'estois parmi eux, ils avoient pû remarquer que mon foible n'estoit pas l'avarice, que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuser; Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ajoûtoient légèrement foy aux traîtres qui me vouloient décrier auprès d'eux pour les ruiner plus facilement , & s'ils n'étoient pas satisfaits de ma conduite & de mes services, qu'il falloit me le témoigner, sans venir tumultuairement pour mégorger , & qu'ayant ces felouques toutes prestes à la pointe de Pofilippe , & le vent favorable, pour m'en retourner, si j'estois assez malheureux pour leur déplaire , je m'irois embarquer à l'heure mesme , mais qu'ils verroient après, si Gennare , & Vincenze d'Andrée , qui avoient eû assez de pouvoir sur eux pour leur faire prendre les armes contre moy , leur seroient & plus vtils , & plus fidèles , & s'ils pourroient les garentir de la vengeance , & de la cruauté des Espagnols, empê-

cher les saccagemens, & les incendies de leur ville, assurer l'honneur de leurs femmes, conserver leurs biens & leur vie, aussi bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait iusques ici, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils eussent à l'avenir plus de tendresse, & d'amitié pour moy, plus de reconnoissance de mes services, & moins de créance à des traîtres, qui me vouloient faire perir, pour les remettre sous la tyrannie des Espagnols.

Tous ces revoltés furent attendris par mon discours, & se récrièrent qu'ils ne meritoient pas l'amour que j'avois pour eux; Qu'ils vouloient tous mourir, pour moy, & qu'il falloit traîner par les ruës, & pendre par les pieds, tous tous qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuseroient de m'obeïr. Suivez moy donc mes enfans, leur dis-je, venez avec moy appaiser le desordre de la ville; je veux établir le repos, & employer ce qui me reste de vie pour vous tirer à jamais d'oppression. Je continuay mon chemin vers le Marché, suivi de tout ce monde qui me donnoit mille bénédictions, & ne crioit plus que Vive Dieu & son Altesse, sans plus parler du Peuple, pour faire voir qu'il estoit persuadé que mon intérêt & le sien, estoient la mesme chose. En arrivant dans le marché, je tins à peu près, à tous ceux que j'y rencontray le mesme discours, que je venois de tenir aux autres, qui fut suivi des mêmes demonstrations de respect, & d'amitié. Onoffrio Pagano, vn des plus affectionnez à Gennare, & de ceux aussi qui m'estoient des plus suspects, se trouva envelopé avec sa Compagnie, & me fut amené en luy tenant toujours vingt pointes d'épée dans l'estomach, ou dans les reins; l'on fit aussi mettre les armes bas à toute sa Compagnie; & après luy avoir fait vne sevre réprimende, de les luy avoir

fait prendre , sans mon ordre , & d'avoir esté vn de ceux qui marchaient à la teste des gens pour venir attenter à ma vie , m'ayant donné des marques de son repentir, ou pour mieux dire de sa peur, je luy pardonnai , en luy ordonnant de se retirer en son quartier , & de tenir la main que toutes choses y fussent paisibles.

En sortant du Marché, je vis venir tout le long d'une rue une grande affluence de peuple, & trouvai que c'estoit l'Elû du Peuple, qui ayant ramassé tout ce qu'il avoit pû de gens , s'en venoit joindre Gen-nare , & Vincenzo d'Andréa. Il se faisoit porter dans une chaise découverte , l'épée à la main , & au lieu d'appaiser le tumulte , il tâchoit par ses discours , d'émouvoir une nouvelle sédition. Il demeura tout interdit à mon abord , & sa surprise augmenta davantage , quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'estoient rejoints à ceux de ma suite, & ne crioient plus que comme les autres, Vi-ve Dieu, & son Altesse. Tout le peuple me regardoit, & faisant signe de la main , me demandoit la permission de luy couper la teste , & de le traîner par les rues. Je fis signe que je ne le voulois pas , & le voyant un peu remis , je luy demandai ce qu'il prétendoit , & où il alloit. Il me répondit qu'ayant appris qu'il y avoit du soulèvement dans la ville, il s'en venoit me chercher pour recevoir mes ordres, & savoir ce qu'il auroit à faire. Je luy ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitants , faire assembler le Corps de Ville dans Saint Augustin , pour de-là me venir trouver chez moy, & savoir ce que je leur voudrois commander dans cette présente conjoncture. Vincenzo d'Andréa rencontra le Chevalier de Fourbin , qui l'ayant abordé luy-demanda Qui vive, luy tenant le pistolet dans l'estomach, il luy répondit Dieu, & le Peuple,

comme l'on disoit ordinairement de mesme, il n'osa luy lascher son coup, mais voulut seulement me l'amener; ce que l'autre appréhendant, se sauva devant luy de vitesse de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'estre expliqué sur ce sujet avec le Chevalier de Fourbin, & craignant que je ne le blâmasse, s'il eût fait quelque violence sans mon commandement, il manqua à me défaire de l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'eût esté la plus nécessaire.

Je fis ensuite tout le tour de la ville, que ma présence & mes discours mirent en repos; & repassant à Porto, l'on me vint donner avis que l'on se retranchoit à la Piëtra del Pescé, quartier d'Onoffrio Pagano. J'envoyai deux jeunes hommes, nommez les Rignes, qui y estoient fort accréditez, dire de ma part au Capitaine, que si à mon passage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou si j'y voyois la moindre émotion dans les esprits, je le ferois pendre par vn pied. Il obeït ponctuellement à mes ordres, avec des marques d'un respect, & d'une soumission toute entière; Et laissant toutes choses tranquilles dans la ville, je me retirai à mon Palais, pour y attendre l'Elû du Peuple, avec les Capitaines des Ottines, que j'avois commandez de s'y rendre, pour savoir de moy ce qu'ils avoient à faire sur vn sujet si dangereux, & si délicat.

Ce grand tumulte se passa côme vn feu de paille; Et comme il avoit commencé sans raison, il finit aussi sans effusion de sang, quoy que selon toutes les apparences, les suites en dussent estre & fâcheuses, & sanglantes. L'Elû du Peuple m'estant venu trouver, suivi de tous les Capitaines des Ottines, & Corps de Ville, je luy fis des plaintes du procédé qu'il avoit tenu, & d'avoir travaillé plutôt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaïser, & luy dis que

quand il arriveroit de pareilles rumeurs , il falloit venir !savoir de moy de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir mes ordres : Que la chose s'estant si bien passée , je voulois encore vne fois donner des preuves de ma clémence ; Mais que ce seroit pour la dernière , puisqu'à la première sédition qui arriveroit , j'en ferois faire des châtimens exemplaires. Il me pria , après m'avoir mille fois demandé pardon , de l'accorder à Vincenzo d'Andrea , ce que je fis à la prière des Capitaines des Ottines, & seureté pour venir reconnoître sa faute, & se jeter à mes pieds. Il arriva vn moment après, & se mettant à genoux devant moy, il voulut se justifier, & me faire des excuses ; me protesta qu'après la grace que je luy faisois de la vie , reconnoissant que son crime devoit luy attirer les plus sévères punitiōs, il seroit à l'avenir plus fidèle & plus soumis qu'homme du monde. Je luy dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville, d'avoir intercedé pour luy , & que je considérois trop , pour luy pouvoit rien refuser ; Que l'attentat qu'il avoit voulu faire à ma vie , méritoit les plus cruels supplices ; qu'il prît garde de prés à sa conduite , puisqu'il ne pouvoit plus désormais faire de fautes légères , après tant de rechûtes , & qu'il se ressouvint combien de marques il avoit reçu de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnues , & quelle avoit esté l'opiniâtreté de sa malice ; Que je l'observerois de prés, sachant & tous ses sentimens, & toutes ses intrigues , & que j'aurois si bien l'œil sur luy, qu'à la moindre faulx démarche , il se trouveroit puni comme vn perturbateur du repos public , vn traître à sa Patrie, & vn correspondant de ses Tyrans. Ensuite me mettant à le railler, je luy conseillai de ne prendre jamais les armes , qu'il tenoit son épée de si mauvaise grace, qu'il ne se devoit plus faire voir

en cette posture ridicule , & se contenter de la plume, dont il se servoit mieux, & qui luy estoit plus sée entre les mains.

J'envoyai commander à Gennare de me venir trouver sur ma parole , & qu'il se rendît promptement chez moy , durant que j'estois en humeur de pardonner. Il se résolut de m'obeir , mais dans la crainte d'estre déchiré par le Peuple en chemin , il m'envoya demander de mes gardes pour l'escorter, qui ne luy furent pas inutiles; les femmes luy criant mille injures , & le menu Peuple se voulant à tous momens jetter sur luy. En arrivant il se mit à genoux devant moy , & s'en vint me baiser les pieds, pleurant à chaudes larmes , & tremblant , estant naturellement fort peureux. Je le tins assez longtemps en cét estat , ne pouvant me parler , & ne faisant que me conjurer par Nostre-Dame des Carmes, & Saint Cennare de luy donner la vie , m'embrassant les genoux de toute sa force. Je le fis relever, en l'assurant que j'avois oublié tous ses crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre , pourveu qu'à l'avenir il fût plus sage & plus fidèle. Je luy reprochai que sans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deût faire mourir le lendemain; Que c'estoit la troisième sédition que je luy pardonnois; Qu'il avoit souvent attenté sur ma vie, & que je savois à quelle intention il m'estoit venu chercher chez Gaspard de Roméro; Que je n'ignorois pas ses correspondances avec les ennemis, dont je pourrois luy dire toutes les particularitez; Que j'estois informé de ses négociations avec la France pour me perdre, & qui avoient empêché que je n'en reçusse des assistances , & le Peuple du secours; Et qu'il jugeât luy-mesme , ce que pouvoient mériter toutes ses ingratitude pour moy, & sa perfidie pour son païs. Il ne me répondit que par des larmes , &

se rejettant à genoux , me prioit incessamment miséricorde. Je luy dis , A la considération du Corps de Ville , je vous l'accorde ; Mais sachez que c'est pour la dernière fois , & je veux pour ma seureté, mettre garnison dans le Tourjon des Carmes. Je ne vous en osterai pas neantmoins le commandement; Vous y demeurerez avec les six - vingts hommes que vous y tenez , pour vostre seureté , & vostre garde; & j'y ferai entrer tous les soirs vne des Compagnies du Peuple , qui se relèvera tour à tour ; Et de cette façon je n'aurai plus d'inquiétude que les ennemis y puissent rien ménager ; Vous en serez toujours le maistre, tant que vous serez fidèle, & si vous cessez de l'estre , je tiendrai, & vostre place, & vostre personne entre mes mains : Et à mesme temps , je commandai à Mathéo d'Amoré de s'y rendre, avec sa Compagnie, & à Gennare d'envoyer l'ordre de l'y recevoir, & jusques à tant que j'eusse esté obeï , je le retins pour seureté auprès de moy. Ainsi je profitai de cette sédition d'avoir augmenté mon crédit, & de m'estre assuré du poste le plus important de la ville. Mathéo d'Amoré me donnant avis que les gens avoient esté reçus, je congediai le Corps de Ville, & Gennare qui depuis ne vint plus chez moy, m'alléguant pour excuses qu'il n'y avoit plus de seureté pour luy dans la ville , le Peuple ayant conçu depuis cette dernière émeûte vne si grande haine pour luy , qu'il ne pouvoit plus ni le voir , ni ouïr nommer son nom qu'avec horreur. Je dépéchai toute la nuit à Augustin de Liéto , afin qu'il fît le plus de diligence qu'il pourroit , pour m'apporter de l'argent, apres quoy mes affaires devoient estre assurées , & mon entreprise bien-tôt finie ; & pour donner la nouvelle à Rome du bon succès de cette heureuse journée.

Cependant l'Auditeur général estant revenu d'A-

verse me rapporter les informations qu'il y avoit faites , je fis achever le procès du Mestre de Camp Antonio de Calco , & du Capitaine de cavalerie Andrea Rama , qui se trouvant convaincus d'avoir voulu débaucher mes troupes, & les mener aux ennemis , furent condamnez à mort ; & voulant s'en racheter pour vingt mille écus , quoy que j'en eusse grand besoin , je crus qu'un exemple m'estoit encore plus nécessaire. Marco Pisano me demanda son renvoi , d'autant qu'il estoit tonsuré , devant la Justice Ecclesiastique, que je luy refusai, disant que je ne reconnoissois pas pour un homme d'Eglise, un Officier qui estoit actuellement les armes à la main, à la teste des troupes. Le douzième de Mars, l'exécution s'en fit publiquement au milieu du Marché, avec un applaudissement general , & leurs biens étant confisquez, je fis d'inutiles diligences, pour rechercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui se trouva si bien caché , que je n'en pus avoir de nouvelles , & n'en profitai que d'une haquenée porcelaine fort belle, & fort bonne , que je donnai au Chevalier de Fourbin , qui fut tuée sous moy le jour que je fus pris prisonnier.

Les Espagnols estant réduits à la dernière extrémité , & n'ayans pas à peine de vivres pour leurs troupes , & pour leurs garnisons des châteaux , se voulant décharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur côté , de se retirer vers le nostre, & nous en vîmes en deux jours de temps , arriver une si grande quantité, qu'il fut aisé de s'appercevoir de leurs pensées. Il eût esté à propos de ne pas recevoir tant de gens , & de les laisser chargez de leur nourriture : mais après deux jours de refus , comme nous n'estions pas si pressés qu'eux de vivres , j'eus pitié de voir périr de faim un si grand nombre de personnes , & touché

de compassion , je reçus à la prière de leurs parens , & amis tous ceux qui se voulurent retirer auprès de nous , puisque c'estoient des gens du pais , pour qu'ils avoient pris tant de haine, qu'ils eussent bien voulu en exterminer insques au dernier. Je ne songeois qu'à pousser le temps par l'épaule , voyant mes affaires si bien disposées , que j'estois assuré , avec vn peu de patience , de les voir heureusement terminer. Je m'appliquai seulement à faire amasser des bleds , pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moy, d'amasser tout ce qui s'en pourroit assembler , avec promesse de le faire payer aux propriétaires , l'on mit ensemble en Pouille, cent cinquante mille charges de bled , & quatre - vingts mille dans la Basilicate , dont le prix fut arrêté à assez bon compte : Et comme il ne me pouvoit venir commodément à cause de la ville d'Ariane qui en empêchoit le chemin , je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le maistre ; ce qui ne fut facile , par vne négociation que j'eus avec le Marquis de Buon Albergo , qui à mon grand regret eut pour luy vne suite malheureuse. Il m'envoya vn Religieux , pour m'assurer de ses services , & me proposer de l'envoyer assiéger , afin que me la faisant remettre entre les mains , il demeurât prisonnier de guerre, & que m'estant conduit, & le laissant aller ensuite sur la parole qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moy , il pût sans soupçon se transporter en Calabre, y faire déclarer les parens & amis, & s'emparer de la pluspart des places fortes de cette Province , où il avoit beaucoup de crédit , estant riche , & de la noble & ancienne Maison de Spinelli. Je laisse à juger de la joie que je reçus de cette agréable nouvelle. J'y fis en mesme temps marcher six mille hommes, mille de la

Cave , commandez par Diégo Sorrentino, que j'avois fait Mestre de Camp après l'attaque des postes, où il avoit si bien fait son devoir ; autant de Nochère sous leurs Chefs ordinaires ; & le reste de Saint Severin, & des troupes de Paul de Naples, qui obeïrent depuis sa mort à Horatio Vassallo , & Diégo Vassallo son oncle , & fis Général de ce Corps , le sieur de Villepreux à présent Major de Bourdeaux, à qui je confiai tout mon dessein. Ariano estant investi , les Habitans prirent les armes en ma faveur , & tuant à la porte , l'Auditeur Carlo Russo qui la vouloit défendre , & le Veneroso , Secrétaire du Duc de Salsa Président de la Province de Monte-Fuscolo , qui s'estoit jetté dedans , après avoir abandonné Monte - Fuscolo , quand Piétro Crescentio s'en estoit emparé. Après la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane se rendit, sans avoir esté pillée. Le Duc de Salse , & ses deux enfans , le Marquis de Buon albergo , & son fils Dom Carlo Spinelli , Dom Luigi Cavaniglia , & son frère, se retirèrent dans le château qu'ils rendirent à composition, la vie sauve ; à condition de m'estre conduits prisonniers. Mais tous nos gens de guerre s'estant enyvrez pour se réjouir d'un si bon succès, ceux de Saint Severin accoustumés à toutes sortes de méchancetez, de desordres, & de cruautéz , par l'exemple de Paul de Naples , s'en allèrent prendre ces Messieurs , & les traînant au milieu de la place, quelque effort que put faire le sieur de Villepreux, pour remédier à ce desordre , que ses canailles desarmèrent & lièrent , ils tuèrent de sang froid entre deux Capucins , qu'il avoit demandez pour se confesser , le Duc de Salse , de trois arquebusades, & luy coupèrent la teste , comme ils firent ensuite au Bonito , & au Marquis de Buon albergo le meilleur de mes amis , & dont j'attendois de grands &

confidérables services ; & à peine les deux Cavanigles , les enfans du Duc de Salfe , âgez de quinze ou seize ans, & Dom Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze , purent échaper de la fureur de ces Barbares : qui après cette horrible action , vinrent se jeter aux pieds du sieur Villepreux , & luy demander pardon de la violence qu'ils luy avoient faire , luy protestant de luy obeïr désormais , ne s'estant portez à l'outrager , que de peur qu'il les empêchât de faire ce massacre qu'ils avoient résolu ; après quoy , il les congédia , ne reservant que ce qui luy estoit nécessaire de garnison , pour la défense d'Ariane , dont je luy avois donné le Gouvernement, choisissant les meilleurs soldats, & les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle , qui fut causée que je ne pûs ressentir la joie d'une si importante conquête, qui me tiroit tout-à-fait de la nécessité, m'assurant des vivres en si grande abondance , que je ne pouvois plus en manquer , ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de-là , les prisonniers me furent amenez , les deux Cavanigles liez , & les autres libres , pour estre des enfans. Je fis à mesme temps mettre en liberté les Cavanigles, à condition de ne plus porter les armes contre moy. Je renvoyai les enfans du Duc de Salfe chez leurs parens , après leur avoir témoigné la douleur que j'avois ressentie de la mort de leur pere , & leur avoir fait cent caresses, & promis d'adoucir par mes graces , la perte qu'ils avoient faite , & qu'ils ressentoient si vivement. Pour Dom Carlo Spinelli , je l'embrassai chèrement , donnai des larmes au malheur de son pere , luy promis de luy en servir à l'avenir , & de reconnoître en sa personne , les obligations que je luy avois , & le retins chez moy iusques à tant que
j'eusse

j'eusse des nouvelles de ses parens , auxquels je témoignai par ces lettres, la part que je prenois à leur affliction , dont j'estois aussi sensiblement touché qu'ils le pouvoient estre. Ce pauvre enfant, fort spirituel & fort bien fait , reçut avec tant de reconnaissance tous les témoignages de mon déplaisir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire , & d'estre toute sa vie attaché inséparablement à mes intérêts. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grande mère la Princesse de Saint George, qui me l'envoya redemander : Et j'avouë qu'une des choses que j'ai ressentie davantage dans ma prison , fut de n'avoir pas eû le temps de châtier les auteurs d'une si horrible cruauté, dont je ne me consolerais de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faisant tous les jours de nouveaux embarras , & de semblables actions ; je résolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & saccagemens, rendoient inutiles tous les soins que je prenois d'attirer à moy toute la Noblesse , & dès que quelqu'un me paroïssoit effectonné , ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traitemens. Polito Pastena estoit le premier à faire de pareilles choses, ne souhaitant pas que les affaires du Royaume se pacifiassent , jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunément, ni conserver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit souverainement. J'avois donné des sauvegardes au Duc de la Rocque pour quelques-unes de ses terres, que ne respectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eû recours à moy. Je luy en écrivis une lettre fort sèche , à laquelle il me fit réponse par un Prestre , auquel je demandai si j'avois esté obéï : il me répondit

que non , & me voulut faire des excuses ; je ne les écoutai pas , & déchirai la lettre qu'il m'apportoit sans la lire, & luy dis en colére, Je ne veux pas de repliques à mes ordres , j'entends qu'ils soient exécutez ponctuellement & promptement; Polito Pastena veut faire l'indépendant & le petit Souverain; dites-luy de ma part, que s'il continuë à en vser de mesme, je luy apprendrai son devoir , & le châtierai selon son mérite; il n'est point en seureté dans Salerne, ni au milieu de ses Bandits contre ma puissance & mes ressentimens, & en quelque lieu qu'il se retire je saurai bien l'attraper, & serai aussi maître de sa teste que je l'ai esté de celle de Paul de Naples ; Mais que s'il change de conduite, & est à l'avenir plus soumis, & plus obeïssant à mes commandemens , je l'aimerai & le considérerai comme j'ai fait jusques ici, & luy dōnerai plus de crédit & d'autorité que par le passé. Son envoyé luy porta cette réponse, qui le fit trembler, tout assuré qu'il estoit; je le reconnus par son procedé , faisant à l'heure mesme rendre jusques à la moindre chose qui avoit esté prise, & satisfaisant sans replique, & sans remise, à tout ce que je luy ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour estre dissimulé , & resserant plus étroitement ses liaisons avec Gennare, il luy envoya vne dépêche pour les Ministres de France, leur offrant, que si l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des François ; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave, & de Nocéra, au nombre de six mille hommes: Ce qui causa l'entreprise malheureuse de Monsieur le Prince Thomas , dont les Espagnols estant avertis par cette dépêche , qui après ma prison leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée, occuper Angry, qui est le passage des montagnes , & ayant par-là empêché la

jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, luy fit appréhender quelque trahison, veu que l'on n'exécutoit rien de ce qu'on luy avoit fait espérer. Cela l'obligea de se rembarquer avec bien de haste, & peu de réputation: dequoy j'avouë n'avoir pas eü peu de joye, de voir qu'il n'avait pas pü, avec de puissantes intelligences, l'armée du Roy, & vn Corps considérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois seul, & sans assistance souümis vn grand Royaume, & m'y estois maintenu cinq mois, quoy que l'on eût voulu décrier ma conduite, & m'oster l'honneur des choses extraordinaires, & surprenantes que j'avois faites, par ma seule adresse, & ma vigueur.

L'Elü du Peuple continuant touÿours ses commerces avec les ennemis, me fit resoudre à l'en châtier: comme par l'autorité que luy donnoit sa charge, il m'eût esté hazardeux de le faire publiquement & par les voies de la Justice; je résolus de le faire indirectement, avec tant d'adresse, que je ne pusse en estre soupçonné, & que sa mort fust attribuée à vne émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir qu'ils avoient eü avis par quelques-vnes de leurs felouques, qu'il en faisoit charger en l'isle de Procetta, dont il estoit, de toutes sortes de rafraichissemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle sorte contre luy, qu'ils résolurent, sur l'heure mesme, de luy aller couper la teste: je leur défendis expressement de l'entreprendre, leur promettant de le faire arrêter le jour mesme, de luy faire faire son procès, & le faire mourir juridiquement, m'estant important de tirer sa confession par les tourmens, & la connoissance de tous ceux de sa cabale, & qui maintenoient des intelligences avec les Espagnols. Je les renvoyai puis après en leur

recommandant le secret ; & voulant me servir de cette belle disposition, je commandai à Cicio Batimiello , & Peppo Ricco, gens fidèles & résolus, & propres à exécuter vne affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier, pour y maintenir les esprits échauffez, & de gens prests pour le suivre à l heure que je le prescrirois. En sortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto , & que l'on y prenoit les armes ; Je montai aussi-tôt à cheval & m'y rendis : Et trouvant tout le Peuple ému, je leur en demandai la raison : Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahisons de l'Elû du Peuple , ils ne pouvoient plus le souffrir, & estoient résolus de s'en aller chez luy luy couper la teste , & faire traîner son corps par les ruës. Je leur défendis d'entreprendre vne pareille violence , ne voulant pas souffrir qu'il s'en fit dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes , & m'en retournant chez moy , je dis à Batimiello, qui me vint conduire, qu'il les fit reprendre, & allât exécuter son dessein , dont je ne pourrois pas estre soupçonné , après avoir appaisé le desordre ; Qu'il n'y avoit point de temps à perdre , ayant appris qu'Onoffrio Pagano estoit chez luy, qu'il falloit envelopper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Estant de retour chez moy, j'entrai dans mon cabinet avec Marc Antonio Brancacio, pour l'entretenir. A peine avois-je esté vn quart d'heure en conversation avec luy , que l'on me vint dire que l'on entendoit vn grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus aussi-tôt me mettre à la fenestre, où à peine estois-je , que je vis venir quantité de peuple qui portoient vne teste au bout d'une picque, traînoient vn corps attaché par vn pied , tout nud , les enfans ayant par les chemins déchiré ses habits. Je

fis arrêter tout ce monde, & demandai quel spectacle c'estoit. Ils me répondirent que c'estoit le corps d'Antonio Mazella Elû du Peuple, & sa teste que l'on portoit au bout d'une picque; Et voyant Cicio Batimiello, & Peppo Ricco qui marchaient des premiers, je leur commandai comment ils avoient esté assez hardis, après la défense que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'estois bien tenté de les faire pendre. Ils se mirent à genoux & me demandèrent pardon, permission & seureté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montèrent dans ma salle, & m'amenerent liez deux beaux-freres d'Antonio Mazella, & me dirent qu'après que j'eus apaisé le tumulte de Porto, on les estoit venu avertir d'une nouvelle trahison de l'Elû du Peuple, & d'une conspiration qu'il avoit faite contre moy, qu'il devoit exécuter le lendemain. Ce qui les avoit si fort animez, qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure mesme, appréhendant que par trop de bonté, & de clémence, je ne vinsse à luy pardonner, & que quelque punition que je voulusse faire d'eux, ils s'y soumettoient de bon cœur, & mourroient satisfaits, d'avoir témoigné leur passion pour moy, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiscrétion de vostre zèle: mais si jamais vous retournez à faire des choses semblables, j'en ferai une punition si exemplaire, que personne désormais dans Naples n'osera entreprendre des violences de cette nature. Je commandai que pour l'exemple, l'on allât mettre sa teste sur l'épithaphe d'un Marché, & que son corps y fût pendu par un pied. Pour ses deux beaux-freres, j'en fis à mesme temps mettre l'un en liberté, étant assuré de sa fidélité; & pour l'autre, pour l'exempter de la fureur du Peuple, je le fis mener prisonnier dans la Vicairie,

& deux jours après , je luy envoyai vn passeport, pour se retirer où il voudroit , avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols , pour avoir perdu vn homme sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. Gennare en fut furieusement alarmé , & de peur d'une pareille aventure, il se résolut de s'embarquer avec tous ses trésors, sur vne felouque, & de se retirer à Venise. Je luy produisis avec adresse , des Patrons de felouques apostez , pour le servir , & qui m'en donnant avis , me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qu'il m'auroit tiré de la nécessité , & terminé en peu de jours toutes mes affaires; & j'aurois pû le prenant sur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec luy tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, le faire pendre avec l'applaudissement general de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piège qui luy estoit si finement tendu , si le Baron de Rouvrou qui épioit soigneusement toutes mes actions pour luy en rendre compte , ne l'eût averti que j'avois donné vne audience secrette à des Mariniers ; ce qui luy ayant donné du soupçon , l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient estre , qn'il reconnut que c'estoient ceux qui le devoient embarquer ; ce qui luy fit quitter cette pensée qu'il devoit exécuter le lendemain. Le desespoir où il se vid , d'avoir esté découvert , l'obligea d'envoyer vn de ses confidens pour conclure quelque chose avec Dom Jüan d'Autriche , & le Viceroy. Dequoy estant informé par Augustino Mollo , je crus m'en devoir défaire à quelque prix que ce fût : Ce qui n'estoit pas aisé, ne sortant point de son Tourjon , & ainsi ne pouvant pas luy faire jouïr le même tour qu'à l'Elû du Peuple, ni rien entreprendre sur luy, qu'à force ouverte,

& avec grande effusion de sang , puisqu'il avoit autant de gens dedans , que la garnison que j'y avois fait entrer.

Angustino Mollo me voyant dans cét embarras, me vint trouver le soir, & me dit , Je vous apporte dequoy vous oster Gennare de dessus les bras , ses trahisons méritent la mort , il importe fort peu de quelle manière la justice s'en fasse ; voyez cette phiole pleine d'une eau si belle , & si claire , dans quatre jours elle le punira de toutes ses infidélitez ; son Capitaine des Gardes se chargea de luy faire prendre , sans qu'il s'en apperçoive , n'ayant pas le moindre goust du monde. En effet , le lendemain, qui estoit vn Vendredi, il luy fit avaler toute entière à son dîner, mais soit que la doze en fût trop forte de moitié , ou qu'il n'eût fait tout son repas que de choux à l'huile , qui est assurément le plus grand de tous les contrepoisons , il luy prit vn vomissement, en sortant de table, qui le garentit d'un péril si évident, & qui paroissoit si assuré. Il en fut quitte pour vn mal de teste , & d'estomach , de quatre ou cinq jours, sans qu'il eût pû prendre aucun soupçon de ce qui luy avoit esté préparé, & qui le devoit emporter sans remède.

Je m'apperçus qu'il se faisoit quelque friponnerie dans ma Secrétairerie , dont j'avois déjà reçu des plaintes ; & vne expédition que j'avois refusé trois fois, m'estant présentée jusques à la quatrième, pour la signer parmi vne grande quantité d'autres , j'en-voyai querir Hiéronymo Fabrani mon Secrétaire, & luy ayant fait vne severe reprimande, je luy dis que je le ferois pendre, s'il retomboit plus dans vne pareille faute. Il s'en excusa sur ses Commis , que je luy fis tous chasser à l'heure mesme , à la reserve d'Innocentio , en qui j'avois beaucoup de confiance, & luy ordonnai d'en chercher d'autres, l'assurant

qu'à l'avenir, je ne m'en prendrois plus à ses Com-mis, mais que sa personne m'en répondroit. Et sa-
chant que depuis que j'estois à Naples, il avoit
amassé plus de quarente mille écus, je luy en de-
manda vingt mille à emprunter, luy promettant de
les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir
à Rome. Il me répondit que c'estoit vn méchant
office qu'on luy rendoit, & qu'il n'en avoit point ;
ce qui m'estoit difficile à justifier, ayant mis à cou-
vert tout ce qu'il en avoit amassé, & la pluspart
dans des Convents de Religieuses, pour l'envoyer à
Rome à la première occasion. Son avarice causa ma
perte : mais il n'en fut pas quitte à si bon marché,
car il luy en coûta, & tout son bien, & la vie mê-
me ; les Espagnols luy ayant fait trancher la teste
pour avoir découvert durant sa prison, qu'il écri-
voit à feu Monsieur le Cardinal Mazarin, les lettres
ayant esté arrêtées à Rome, & renvoyées au Vice-
roy par le Cardinal Panfirolle : il donnoit avis de
la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale
de surprendre le Château-neuf, par vne intelligence
qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procès des prisonniers de l'ar-
mée d'Averse, & du Baron de Modène, que je
laissois aller en avant, pour satisfaire le Peuple, ré-
solu neantmoins, quand il se rencontreroit vne oc-
casion seure, de le renvoyer en France, l'ayant re-
connu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que
son malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop
de douceur, & de bonté naturelle qui luy firent fai-
re des fautes, quoy qu'il eût touûjours eû de bonnes
intentions.

Vn Medecin François que j'avois, se trouvant
convaincu de beaucoup de pilleries, je résolu,
pour estre mon domestique, de le faire pendre
pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville

m'ayant par plusieurs jours opiniâtrément demandé sa grace , je ne pus à la fin la leur refuser , & je le fis demeurer prisonnier , en attendant que je le pusse chasser & faire fortir du Royaume par la première commodité.

L'amitié du Peuple alloit se fortifiant pour moy tous les jours davantage , aussi-bien que leur joie , & le desespoir des ennemis , par l'arrivée des bleds de la Pouille , dont le premier conuoy fut de trois cens mulets , le second trois jours après de cinq cens , & continuant toujours en augmentant , jusques au Jeudi de la semaine de la Passion , qu'il en vint vn de quinze cens ; ce qui faisoit , que j'avois résolu le premier jour de May de remettre le pain au mesme prix , qu'il avoit esté dans les meilleurs temps ; Je ne l'avois pas voulu tout d'un coup mettre à si bon marché , de peur d'estre obligé de le rencherir par après , afin de gagner quelque chose sur ce que le bled me coûtoit , pour remettre vn fonds de deux cens mille écus dans la Conservation , comme il a accoustumé d'y avoir , & pour ne pouvoir plus retomber dans la nécessité ; toutes les semaines je le faisois baisser de prix. Et comme il falloit vne somme considérable , pour commencer les premiers achats , je m'avisai d'un expédient , qui fut de me faire donner la liste de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur représentai que la misère , & le manque de vivres nous pouvant rejeter dans l'embarras , ils seroient les premiers à en souffrir , puisqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maisons , & la dissipation de tous leurs biens ; Qu'il falloit , pour éviter cet inconvenient , me prêter chacun mille écus , & que pour la seureté de leur argët , ils nommassent deux d'entre eux , pour tenir les clefs des greniers , & qu'ils se rembourseroient de leurs avances , à mesure que le débit se feroit des bleds ;

Et qu'ainsi ils n'avoient rien à hazarder ; Que dans quinze jours ils auroient retiré leur somme, & moy profité de cinquante mille écus, le vendant vn tiers plus qu'il ne me coûtoit. Cét expedient fut approuvé de tout le monde , & pour le mettre en execution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella , pour Elû du Peuple , la personne de Donato Grimaldo, avec vne generale satisfaction, pour estre vn fort riche Marchand , fort homme de bien, & qui n'estoit soupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis , qui faisoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte , dont ils se voyoient si proche, & agissant comme des desesperés , ils s'attachoient à tout ce qui leur estoit présenté. Ils envoyèrent des galeres , pour tâcher de reprendre la Tour de de Sperlongue. Ils firent sortir de Gayette Dom Martin de Verrio qui commandoit dans la ville , avec vne partie de sa garnison, firent marcher des troupes de Capouë, envoyèrent d'vn costé le Prince de la Rocque Romane, & celui de Minorvine , & nos Bandits , depuis la defaite du Papone , n'osant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec vne legere resistance , sur la fin de Mars , & Fondi , & Sperlongue.

Du costé de Calabre Dom Juan de Saint Severin faisoit de grands progrès ; il se rendoit maistre de toute la Province , avoit amassé les troupes qu'il m'avoit promises , mis ensemble en huile , en sel, & en soye, pour vn million d'or d'effets fait grande provision & de poudres, & de salpêtres, n'attendant que l'occasion que je vinsse en Pouille pour s'y rendre auprès de moy, & pour me conduire toutes ces choses. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stilianne, le Baron Durand, qui s'y fortifioit tous les jours , & qui avoit pris Tordamare , poste importante dans la Basilicate Il m'y arriva vn petit

desordre, où je rémediai à l'heure mesme. Sabbato Pastoré ayant tiré les garnisons de Lucéra, Foggia, & Troya, pour aller tenter vne entreprise considerable, les Princes de Montefarchio, & de Troya, ces trois places estant dégarnies, s'en saisirent, durant son absence; & par l'avis que j'en reçus, je luy donnai l'ordre d'y retourner: il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en estant retirez sur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Espagnols sont défiants, ils s'imaginèrent qu'ils ne s'en estoient rendus les maistres que par la haine qu'ils avoient pour luy, & que par vne pure complaisance pour moy, ils en estoient sortis à la prière que je leur en avois faite, & sur l'assurance que je leur ferois raison des sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de luy: & sachant que j'avois des intrigues secretes avec la Noblesse, ils soupçonnoient le plus souvent que ce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de faire n'estoit que pour ne me pas desobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moy. Je ne travaillois pas à les desabuser de cette erreur qui m'estoit avantageuse, les tenant par-là en des inquietudes continuelles, qui leur faisoient desobliger les gens de qualité, qui, quelques services qui leur rendissent, ne pouvoient les guerir de leurs défiances.

Tout le Royaume s'alloit disposant en ma faveur; J'apprenois à toute heure que quelqu'un s'estoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l'arrivée de nostre armée, ou celle de mon frere le Chevalier, pour terminer en vn jour toutes choses. Je veillois continuellement dans Naples, à tous les desseins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoître la Doüanne de l'huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient personne dedans, je m'avisai d'une invention assez extraordinaire. Je fis ouvrir vn chemin sous terre, dans vn jardin abandonné

auprès du Convent de Saint Sebastien. L'on y travailloit continuellemēt, & faisant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduisis vne mine de plus de quinze cens pas, capable de passer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la cisterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui estant dissoutes par ce moyen, en grattant tomboient sans aucun bruit toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverser sans faire d'effort. Les choses estant si bien disposées pour l'exécution de mon entreprise, les Espagnols n'en ayant eū aucun soupçon, ni personne connoissance, que ceux qui avoient soin de ce travail : je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui estoit, d'introduire deux cens hommes dans la cisterne de l'huile, les faire sortir dans la cour de la Douïanne, remplacer la cisterne d'un pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les soutenir; & sortant de la maison, venir attaquer par derrière la Porte du Saint Esprit poste des Officiers reformez Espagnols, & le plus considerable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, suivis de deux mille hommes de pied, pour entrer par la rue de Tolède, & s'en aller droit au Palais du Viceroy, durant que l'on donneroit vne alarme generale dans tous leurs quartiers, dont par cette surprise, je m'emparois sans aucune résistance. J'estois averti tous les jours qu'ils ne se doutoient de rien, puisque l'on ne les entendoit point travailler; que par vn trou, l'on decouvroit qu'ils n'envoyoient personne dans cette maison : & les espions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune défiance, & qu'ils demeuroient fort en repos, La veille, vne

jeune Religieuse assez belle, qui avoit son frère de leur costé, s'estant apperçue que l'on travailloit, sans savoir à quoy, leur en voulut donner avis, & ayant écrit vn petit billet, elle monta sur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebastien, afin de le jetter, & elle y reçut malheureusement vne mousquetade, qu'il l'ayant tuée toute roide, fus trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit presser l'exécution de mon entreprise. Je choisîs la nuit du vingtième de Mars tout à propos pour vn affaire semblable, estant fort obscure & fort pluvieuse, & faisant vn si grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les vns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoître cette cave pour y faire entrer ensuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes vne alarme par le feu qui se prit à la bandouillière d'un soldat, dont toutes les charges brûlant, firent vn assez grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'estoit, ce ne fut qu'une matiere de risée. J'allai donc iusques au bout de cette mine, & entendant piquer au dessus de moy, je m'arrêtai pour écouter, & reconnus bien que nous estions découverts, dequoy je fus éclairci, quand je vis par vn trou, qu'il y avoit deux cens hommes dans la cisternne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure mesme, & par quelques trous qu'ils firent ils nous tirèrent deux mousquetades. Il n'y avoit que trois heures que mon affaire estoit découverte, comme j'appris peu de jours après; & j'employai le reste de la nuit à faire boucher & terrasser l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne se pussent servir de nostre travail contre nous: & j'eus bien du déplaisir de voir qu'après douze jours de peine inutile, j'eusse manqué par la trahison d'un Capitaine,

à me rendre maistre de tous les quartiers des Espagnols ; ce qui estoit infailible & aisé , à ce qu'ils m'ont eux-mesmes avouéz depuis.

Ils recommencèrent à former des conjurations contre moy, & par le moyen de Vincenzo d'Andrea, ils firent vn dessein qu'ils menagerent si adroitement , que je ne pouvois éviter d'estre assassiné , si je n'en eusse esté averti. Le matin du vingt-troisième de Mars, Augustino Mollo me vint trouver sur les six heures , & m'amena vn Gentilhomme Sicilien, homme d'esprit & de resolution , que le Duc de Médina de las Torrez , estant Viceroy , avoit fait venir exprés à Naples pour luy donner la commission de poursuivre tous les Bandits du Royaume. Il estoit des amis de Vincenzo d'Andrea , qui par la confiance qu'il avoit en sa personne , luy avoit déclaré son secret, dont il me vint rendre compte. Il me dit qu'il avoit envoyé à Dom Jüan, & au Côte d'Ognate pour ajuster avec eux les conditions , & les récompenses que l'on donneroit à Cicio de Regina, Capiraine de Régiment de Sebastien de Landi Mestre de Camp de la Porte d'Albe , & aux autres coniurez qui me devoient arquebuser le vingt-cinquième de Mars, durant que j'entendrois la Messe dans l'Eglise de l'Annonciade ; & que si je faisois observer soigneusement Gennaro Pinto, fils du Maistre du Banco de li Poveri, l'on le trouveroit saisi de toutes les instructions, & de tous les ordres, estant celuy qui avoit esté chargé de cette commission , pour estre personne spirituelle & affidée de Vincenzo d'Andrea : & il m'assura de me venir informer de tout ce qu'il apprendrois de plus. Je donnai les ordres necessaires, pour attraper ce traître, qui me furent inutiles, puisqu'au lieu de revenir par terre , il se fit rapporter sur vne felouque , & vint débarquer à vne fausse porte qui est au pied

de la muraille de la Pietra del Pescé. Ce mesme Gentilhomme me vint avertir de son retour, & que toutes les demandes ayant esté accordées, l'exécution se devoit faire dans l'Eglise de l'Annonciade durant la Messe, & que Cicio de Regina en estoit le Chef, comme il me l'avoit déjà dit. Le matin de cette grande journée, j'avertis tous mes confidens de se tenir prests avec leurs Compagnies pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poster tous ses gens, dont je fus averti, l'ayant fait soigneusement observer, depuis les avis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma chambre, & le regardant fixement pour voir si je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans son visage, je luy demandai s'il ne desiroit aucune grace de moy. Je lus attentivement vn mémorial qu'il me presenta, & luy dis, Vous me demandez vne chose presque impossible, que j'ai refusée à beaucoup de personnes de considération; mais à vn homme que j'aime comme vous, qui a pour moy tant de zèle, & de fidélité, je ne saurois me rendre difficile: & prenant vne plume & de l'ancre, je luy répondis de ma main favorablement sa requeste: Avez-vous, luy dis-je, quelque chose à desirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me sauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me répondit que non. Je l'embrassai deux ou trois fois, pour voir si le bon traitement que je luy faisois, ne luy donneroit point quelques remords; je ne remarquai en luy aucune alteration: & me demandant si je n'allois pas à l'Annonciade à la Messe, & si je sortirois bien-tôt, je luy répondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaise: & prenant congé de moy, J'y cours, me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour, Je balançai si je devois

faire investir l'Eglise, & le prendre dedans avec tous les conjurez; mais ne voulant pas l'ensanglanter, jugeant bien qu'ils ne se laisseroient pas prendre sans défense, je fus entendre la Messe aux Carmes, feignant qu'il m'estoit survenu vne affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennare. Je commandai à Sebastien de Landi de se tenir tout le jour auprès de luy, me l'amener le soir, & le faisant observer, le faire arrêter, en cas qu'il se voulût échaper. Le soir je fis trouver chez moy l'Auditeur general, & son Mestre de Camp me l'ayant conduit, je l'envoai à la Vicairie, disant que je ne voulois pas voir vn traître, & vn assassin. Je m'informai de luy, s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, & s'il ne luy avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me répondit que non; que seulement il s'estoit arreté sous vn portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque chose, & mis le pied dessus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en mesme temps, & l'on trouva des papiers, que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris aussi-tôt, & trouvai vne lettre de Dom Jüan d'Austriche, s'adressante à moy, toute ouverte, par où il me mandoit que l'argent qu'il m'avoit promis, estoit prest à Gênes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté; mais que le Roy son pere aimant les Napolitains, comme ses enfans, quoy que rebelles, il ne pouvoit se résoudre à entrer par les deux postes que je luy voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à sang, ayant ordre exprés de les traiter avec toute sorte de clémence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les soumettre à son obeïssance, & leur pardonner leur insolente sedition. Et il y en avoit quatre pareilles, distribuées aux conjurez; afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, après ma mort,

feignit de la tirer de ma poche, afin d'empêcher par cette lecture, le ressentimēt de tout le Peuple. J'envoyai à l'heure mesme l'Auditeur general, pour luy faire donner la question, avec ordre dès qu'il commenceroit à parler, de faire sortir tout le monde, & d'écrire luy-mesme sa deposition, jugeant bien, que pour retarder son supplice, il embarrasseroit dans son crime quantité de gens considerables, & peut-estre de la Noblesse: afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'estant le maistre de sa confession, je n'en déclarasse au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choses: mais cédant à la violence des tourmens, il déclara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunément attenter à ma vie, & pour rācher après, dans l'étonnement public, de porter tous les esprits en faveur de l'Espagne: Que l'on luy donnoit pour récompense, six mille écus, & vne Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la province de Monte-Fuscolo; Que les billets s'en trouveroient dans vn Convent qu'il nomma, aussi-bien que la Religieuse qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes:

Je soubsigné Cernelio Spinola, promets de payer au sieur Ciccio de Regina, la somme de six mille Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cēt écrit, visé de son Excellence le Comte d'Ognate, nostre Viceroy. En foy dequoy j'ai écrit, & signé le present Billet de ma main. à Naples le 12. Mai 1648.

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le sieur Ciccio de Regina.

Son Excellence m'a commandé de vous faire savoir, que pour récompense de service, il vous a accordé vne Compagnie de la Sachette dās le départemēt de Monze. Fusculo ordonnant qu'en vertu du présent Billet

vous en foyez mis en possession , à Naples ce 22. Mars 1648. DIEGO ROMERO.

Ces deux billets m'éclaircirent tout-à-fait de son entreprise, & il conta particulièrement le détail de la manière dont il la prétendoit exécuter. Les Espagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom Antonio de Saint Severin m'a dit quand j'estois prisonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes pour sortir de quelques maisons voisines, où ils estoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont assuré qu'il n'y estoit pas seulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroître zélé pour les Espagnols, & ne pas estre soupçonné d'intelligence avec son frere Dom Juan de Saint Sèverin, qui commandoit pour moy dans la Calabre; & le criminel n'en parla point. Le Marquis de Monte-Silvano de la Maison de Brancacio, avoit fourni des valets & des armes, ne s'estant pas souvenu qu'à mon arrivée à Naples, je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de Gennare; Mais comme ce n'estoit pas vne obligation particulière, sa liberté luy estant arrivée par la fortune commune de tous les prisonniers, il n'avoit peut-estre pas crû m'en estre fort redevable. Ottaviello Brancacio estoit du nombre des conjurez, & bien d'autres qu'il accusa, entre lesquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aimois, & que je considérois, qu'il nommoit afin de ratarder le jugement de son procès par l'embarras & la confusion, dans quoy sa déposition me jetteroit. Il devoit y avoir trente personnes dans l'Eglise avec des mousquetons, postez tout autour de la place, qui m'estoit préparée; & afin d'estre moins apperceus, ils devoient tous tirer sur moy, dans le temps de l'élevation, où tout le monde a les yeux attachez sur le Prestre, & le son

de la clochette devoit estre le signal de leur décharge. Ensuite Cicio de Regina , & trois autres qui devoient estre les plus proche de moy , avoient chacun vne lettre , que celuy d'eux qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire semblant de tirer de ma poche , & la lisant au Peuple, l'amuser , durant que les autres conjurez s'évaderoient. Je le fis condamner à mort, & m'estant fait apporter les informations , j'envoyai querir Marco Antonio Brancacio , oncle du Marquis de Monte-Silvano, le Seigneur Jossippe Brancacio , & vn autre de mesme nom , ses cousins , la Signora Cicia Piussa sa mere , & tous les autres Cavaliers que ce traître avoit accusez ; & leur ayant lû ses dépositions, je leur dis à tous, Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'une action si noire, je ne voulois pas seulement qu'ils en fussent soupçonnez , & que quand mesme ils auroient esté complices de cet attentat, j'aimois trop la Noblesse pour tremper mes mains dans leur sang , & brûlai ensuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure mesme mettre en liberté deux des valets du Marquis de Monte - Silvano , fis retirer tous les mousquetons qui luy appartenoient, & sur la plupart desquels ses armes estoient gravées , pour étouffer les soupçons que l'on en pourroit avoir contre luy, & priai sa mere & son oncle de me l'amener le soir ; ce qu'ils firent : Et je luy dis , que quoy que je le pusse accuser d'ingratitude , après luy avoir donné la liberté , & sauvé la vie , que Gennare luy vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville , je me contentois de luy en faire ce petit reproche, sachant que la honte qu'il en auroit , & le remord de sa conscience estoient le plus grand supplice que l'on pût faire endurer à vn homme genereux comme luy ; Que j'oubliois

de bon cœur ce qu'il avoit fait , & luy pardonnois, d'avoir eû part , & contribué de ses armes & de ses gens , à l'assassinat d'un Prince qui l'aimoit chèrement , & qui devoit passer pour son bienfauteur ; Que j'attribuois ce procédé à l'indiscrétion de son zèle pour son Roy : Qu'il devoit néanmoins estre un peu plus réglé , & plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance ; Que je luy demandois son amitié , dans l'assurance que me l'ayant promise , j'y pourrois faire plus de fondement que sur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma générosité , & venant se jeter à mes pieds, il me protesta de ne jamais perdre la mémoire d'une si grande & si extraordinaire obligation, & qu'il emploieroit toute sa vie à rechercher les occasions de la sacrifier , pour me rémoigner sa reconnaissance. Je l'embrassai plusieurs fois fort tendrement, & luy dis que je ne voulois pas qu'il fût jamais parlé du passé, dont je prétendois tirer l'avantage de m'estre acquis une personne de son cœur, de sa naissance, & de son mérite. Je luy offris, s'il vouloit demeurer auprès de moy , de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de luy donner tel employ qu'il voudroit , & que si la Fortune me mettoit jamais en puissance de disposer des charges , & des gouvernemens du Royaume , qu'il n'avoit qu'à prétendre ce qui l'accommoderoit davantage, assuré sur la parole que je luy en donnois, de le luy accorder du meilleur de mon cœur.

Cette manière d'agir si contraire aux maximes de la Politique Espagnole , augmenta l'estime & l'amitié de la Noblesse pour moy , & le toucha si sensiblement, qu'il m'embrassa les genoux, & m'exprima ses ressentimens en des termes si respectueux, & si passionnez , que je reconnus bien qu'il n'y avoit

point de dissimulation , & que je l'avois entièrement gagné. Mais il me représenta que l'animosité du Peuple le tiendrait dans la ville dans vn péril continuel , & qu'il me supplioit de luy permettre d'en sortir , me jurant , que de sa vie il ne tireroit l'épée contre moy : Et que dès que les gens de qualité monteroient à cheval pour suivre ma fortune, non seulement il seroit des premiers à se rendre à son devoir , mais qu'il alloit travailler à engager tous ses parens & amis dans ses obligations , & ses ressentimens. Après quoy , je luy donnai quatre de mes gardes , avec vn Officier pour l'accompagner seurement , à vn de nos postes avancez , & le faire passer du costé des ennemis. Ses parens & sa mère me dirent des choses si tendres , & si reconnoissantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer ; & je ne doute pas que, tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il soit , il ne conserve dans son ame beaucoup d'affection , d'estime & de gratitude pour moy.

Pour Ottaviello Brancacio , estant vn homme que les assassinats, & empoisonnemens, dont il s'est mêlé toute sa vie, ont rendu odieux à tous ses proches , (comme estant la honte de sa race) aux Peuples, & généralement à toute sa nation : Je fis tous mes efforts pour le faire attraper , estant vn vrai homme à servir d'exemple, avec vn applaudissement vniversel , les soins que j'en pris furent inutiles, s'estant sauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain vingt - sixième de Mars Cicio de Regina fut la malheureuse victime qui fut immolée à l'expiration d'une action si noire, & si detestable ; il fut traîné sur vne claye iusques au Marché , où je le fis accompagner par mes Gardes , autrement il eût esté déchiré par les chemins ; il y fut pendu par vn pied , & après , sa teste fut coupée ,

& mise sur l'épithaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans estoit si grande, qu'ils l'alloient déchirer à belles dents, & les enfans luy alloient sucer le sang. Il fut tellement mis en pièces, qu'au paravant que d'estre mort, & d'avoir la teste coupée, il n'en restoit que la carcasse, toute la chair luy ayant esté arrachée, dont les morceaux estoient traînez par les rues.

Je me fis voir ensuite par toute la ville, où les bénédictions, & les acclamations pour moy, redoublèrent, aussi-bien que les imprécations contre les Espagnols. Leurs affaires pour lors furent creuës de désespérées, estans sans vivres, sans crédit, & quasi sans forces, leurs troupes dépérissant tous les jours; vn vaisseau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes commandez par le Mestre de Camp Dom Alonzo de Monroy. Pour moy je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particulièrement Messine & Palerme, m'envoyèrent assurer qu'elles estoient résolues de suivre l'exemple & la fortune du Royaume de Naples. Je reçus vne lettre du Roy, par laquelle il se réjouissoit avec moy de mes avantages, & de l'élection que le Peuple avoit faite de moy pour Duc de leur République. L'on m'assuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour; l'on me mandoit de plus, que les galères accompagneroient les vaisseaux: Et enfin je me voyois en estat de n'avoir quasi plus rien à craindre, & toutes choses à espérer; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitième de Mars, le Cardinal Filomarini m'envoya demander vne audience. Dès que nous fûmes seuls enfermez dans ma chambre, il me fit vn grand discours sur les malheurs de la guerre civile qui n'estoit pas encore presté à finir,

sur tous les périls que j'avois courus jusques-ici , & ceux que j'avois encore à courre , sur la jalousie que la France avoit prise de mon élévation, l'incertitude de ses secours , & de l'arrivée de son armée navale, quoy qu'elle me la fît espérer tous les jours sur l'assurance du retour de la flotte d'Espagne, avec des forces considérables , & sur l'avantage qu'il y avoit de se servir bien de l'occasion, & de s'attacher plutôt à vne fortune glorieuse, & assurée, avec vn peu de modération, qu'à de grandes & hautes espérances incertaines , & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus souvent de peu d'utilité & de profit. J'écoutai tous ces beaux raisonnemens sans l'interrompre , pour voir à quoy aboutiroit vn si long discours, & qui me paroissoit fort étudié : Il s'anima par mon silence, croyant que j'estois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de représenter, & me dit, Vous pouvez, Monsieur, vous faire le plus illustre, & le plus heureux homme de vostre siècle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la seureté à cette ville, & trouver pour vous , vn établissement solide, & capable de satisfaire vostre ambition : elle est si haute , & si bien fondée, qu'il ne seroit pas juste d'offrir à vne personne de vostre naissance, & de vostre mérite, quelque chose de moins qu'une Couronne; aussi je viens pour vous en présenter vne : Ce n'est point vne illusion , ni vn artifice , pour vous tromper ; J'ai pouvoir de vous assurer du Pape , de tous les Cardinaux, & de tous les Princes d'Italie, pour garants des paroles que j'ai charge de vous porter. Les Espagnols vous font l'arbitre de tous les différens de ce Royaume : Ils veulent vous avoir l'obligation de leur rendre paisible , & du rafermissement d'une Couronne qui est balançante , depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne :

L'on fera vne suspension d'armes, & cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains: vous demeurerez toûjours ici armé, en attendant: vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume: vous en ferez vous-mesme les conditions, si celles que l'on vous proposera ne vous paroissent pas raisonnables: vous serez toûjours sur vos pieds, & au mesme estat que vous estes à présent; & quand vous serez en possession de la Sardaigne, si les Espagnols manquent de paroles, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces pour assister les Peuples de ce Royaume; ainsi la seureté est toute entiere, & pour eux, & pour vous, & tout le risque, & le péril est du costé des Espagnols.

Je luy demandai, en riant, s'il seroit bien avoué de tout ce qu'il me venoit de proposer. Il me dit qu'oüy, & que si jè voulois en estre éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'estoit pas homme à rien avancer légèrement, ni à s'exposer au hazard d'estre desavoué. J'attendois, Monsieur, luy dis-je, après de si belles choses, que vous m'avez dites, que vous me veniez demander vn saufconduit pour les Espagnols, pour se retirer seurement, & demander ma parole, en m'abandonnant le Royaume de Naples qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laisser ceux de Sicile, & de Sardaigne en repos, sans penser à les en chasser; j'aurois eû encore bien de la peine à m'y résoudre, estant vne chose surquoy j'aurois bien à balancer; la proposition auroit esté & honneste, & raisonnable. Mais le change que vous me proposez, ne se prend pas aisément par vn homme comme moy; Je sai l'extrémité où ils sont réduits; J'attends l'armée de France dans peu de jours; J'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans; La Noblesse est sur le point de se déclarer; Toutes les Provinces

ont

ont suivi mon parti , & eux ne savent pas celuy qu'ils ont à prendre ; Dans trois semaines je toucherai fix cens mille écus de la Douïanne de Foggia ; J'ai pour plus d'un million d'or d'effets , en soye, en huile , & en sél , amassez en Calabre ; J'ai plus de vingt-cinq mille hommes dispersez , que je puis rassembler en huit jours ; J'ay grande provision de poudres , & de salpêtre : Et enfin dites leur que la conquête de ce Royaume s'en va achevée ; Que cette campagne me rendra aisément maistre de toutes ses places ; que je ne leur laisserai pas vn seul château ; qu'il ne m'en faut pas employer vne à les chasser de la Sicile : Qu'après je ne me contenterai pas de leur oster la Sardaigne ; mais que je ne veux pas, avant qu'il soit deux ans, leur rien laisser dans la mer Mediterranée ; & qu'ils doivent tout craindre d'un homme, qui tout seul, & sans secours, les a pû réduire à vne telle extrémité ; & que s'ils veulent acheter mon amitié , il faut bien que ce soit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir ; Que rien ne me peut détacher des intérêts de la France ; Que je perirai plutôt mille fois , que de luy estre jamais infidèle ; Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puisse estre blâmé, & suis trop peu interessé , pour me laisser tenter, & que si je suis jamais capable de l'estre, ce ne sera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me répondit qu'il avoit bien de la douleur de me voir si attaché à mes sentimens , appréhendant beaucoup pour moy : Qu'ai-je plus à craindre , luy repartis-je ? mes ennemis peuvent-ils rien employer de plus contre moy, que le feu, le fer, & le poison, comme ils ont déjà fait vainement tant de fois ? Enfin , Monsieur , je ne démords jamais , quand j'ai vne fois fait vne belle entreprise. Je n'y puis que mourir , & je m'y suis résolu. Quand je suis venu

me jetter dans Naples , je me suis attendu à peril, ou à leur ôter cette Couronne. Les événemens sont dans la main de Dieu, il en disposera comme il luy plaira ; & quelque malheureux que puisse estre mon sort, je le verrai venir sans peur, & sans inquiétude: C'est-pourquoy il ne faut pas en parler davantage. Nostre conversation finit par-là. Il se leva pour s'en retourner chez luy , & je m'en allai entendre la Messe , rêvant continuellement à achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Le Comte d'Ognate averti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France , jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps , pour s'y opposer , Il ne pourroit plus tirer de vivres par mer , & qu'ainsi il devoit s'appliquer soigneusement à la conservation de Poussole , dont dépendoit celle du château de Bayes , & qui ayant vne communication libre avec Capouë , luy pourroit faire venir des rafraichissemens, si par vn effort il se rendoit maistre du fauxbourg de Chiaye , du fort de Grotte, & de la Tour de pied de Grotte : Il embarqua de l'infanterie sur trois galères , & menant avec luy le Baron de Vatteville, il visita Poussole, & y renforça la garnison , & passant à Nisita, il y laissa cent hommes , jugeant bien que les galères de France ne pourroient demeurer seurement dans le Golphe de Naples , dans vne saison si peu avancée, & ne trouveroient d'abri assuré , qu'entre l'isle de Nisita & la pointe de Posilippe. Ce qui me donna dès lors la pensée de la prendre, & je me mis en devoir de l'exécuter peu de jours après.

Cependant , le soir du premier d'Avril m'occupant à mon ordinaire , à répondre les Requestes, qui m'avoient esté présentées ce jour-là , mes gens m'ayant averti qu'il paroïssoit quelque chose d'extraordinaire autour de la Lune ; la curiosité de voir

ce prodige m'obligea d'aller sur vne terrasse, qui estoit au haut de mon Palais, d'où je découvris, la nuit estant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire sur nostre teste, vn cercle noir, large d'environ vn pied qui l'environnoit, distant également de son corps, & dont la largeur & la circonférence estoit si grande, qu'elle enfermoit generalement tout mon Palais. Quelques - vns des assistans me dirent que cela estoit de mauvais augure, & qu'ils appréhendoient que ce ne fût quelque menace de prison pour moy. J'en eus du soupçon, mais le dissimulant, je dis que ce cercle noir représentoit la Couronne de Naples qui n'estoit plus dans son lustre & sa beauté ordinaire, & que les Espagnols estoient prests de perdre, & qui venant à disparoistre, comme il fit quelque temps après, & estant au dessus de ma teste, il signi-
fioit que je profiterois de la perte qu'ils estoient sur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'éveillais l'on m'avertit que le Cucurulle, le plus grand Astrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & asseoir au chevet de mon liêt, & il me dit, qu'ayant reconnu par les astres, que la fortune que nous avions eue jusqu'ici favorable commençoit à tourner du costé des Espagnols, il me venoit demander vn passeport, & permission de s'y retirer, puisqu'estant homme d'étude, il ne cherchoit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je luy accordai ce qu'il me demandoit, & le questionnant sur ma fortune, dont il pouvoit estre informé, ayant tiré mon horoscope, il me dit, que j'avois vn quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'un fort grand pefil, & que n'estoit que les mauvaises directions sont corrigées par les bonnes, celle - là estant la plus mé-

chante que je pusse avoir, elle auroit esté directement à ma vie; mais que le Soleil dans ma révolution, étant dans la dixième maison, dans son exaltation, regardant la Lune d'un trine dans la première, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant un sextil avec Venus dans la huitième maison de la mort, me garentissoit d'une violence; & qu'ainsi, ce ne pouvoit estre qu'une menace: mais que je n'évitais pas la prison, puisque Mars dans le temps de ma naissance se rencontroit dans la douzième maison, qui est celle des prisons. Je luy dis que ce malheureux aspect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir évité ce danger, & que toute sa malignité estoit passée le dixième de Mars, quand je m'estois garenti de cette grande sédition; & le vingt-cinquième, quand j'avois échapé de la conspiration de l'Annonciade. Je le souhaiterois de tout mon cœur, me dit-il; mais je crains bien, qu'avant qu'il soit huit jours, vous ne soyez fait prisonnier, & je le vois si clairement, que j'en gagerois toutes choses. Je croy fort, luy répondis-je, à l'Astrologie; mais sachant bien qu'elle n'est pas infallible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'avantageux, & ne m'alarme point de tous les périls dont l'on me menace: Et puisque la sagesse & la prudence prédominent aux Astres, je croy pouvoir éviter par mes précautions les malheurs dont je suis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me détromper, puisque je veux croire n'avoir plus rien à craindre désormais, & avoir beaucoup à espérer. Si mes souhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la vostre se trouvera véritable. Mais permettez-moi de me retirer, & ayez la bonté de signer ce passeport que je vous présente. Je fis ce qu'il desiroit de moy, & l'ayant embrassé, je luy dis adieu.

Vincenzo d'Andréa, cependant, ne croyant plus éviter sa perte, que par la mienne, y employa toute son adresse, & tous les soins, n'osant plus paroître dans la ville, & se cachant continuellement, sachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre mort, ou vif, comme vn des principaux complices de Cicio de Regina, celuy qui l'avoit suborné, ménagé sa récompense, & engagé à entreprendre sur ma vie. Sebastien de Landi Mestre de Camp de la Porte d'Albe ennuyé du retardement de l'armée navale de France qui ne paroissoit point après tant de belles espérances, & se trouvant manquer d'argent, se laissa aller à ses persuasions, & luy promit de livrer aux Espagnols la Porte d'Albe, moyennant cinq mille écus. Ce coup me surprit, sans l'avoir pû prévoir, estant vn des hommes de Naples, dont j'avois le moins de défiance, pour l'avoir toujours connu plus zélé, plus vigilant & plus soigneux à garder son poste, que pas vn autre, jamais l'on n'avoit reconnu de negligence en luy, & non seulement il faisoit ses gardes exactement, mais il tenoit tous ses gens si alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, il avoit toujours deux ou trois cens hommes prests à marcher par tout où j'en avois besoin. Vincenzo d'Andréa ayant résolu toutes choses avec luy, en envoya donner avis à Dom Jüan d'Austriche, & au Comte d'Ognate. Et Augustino Mollo m'ayant appris qu'il se tramoit quelque chose de nouveau, je fis tant de diligence pour le découvrir, & fis si soigneusement observer à nos postes, tous ceux qui repassoient du costé des ennemis, que faisant suivre vn nommé Ferraro, qui revenoit chargé de toutes les instructions, il se jetta dans les Capucins, où se voyant poursuivi, il sortit par vne porte de derrière: qui fut vn effet de

mon malheur, puisque s'il eût esté arrêté, je découvrois cette entreprise, que les Espagnols n'avoient faite que par vn coup de desespoir, & je me garentissois d'être fait prisonnier, comme le Cucurulle m'en avoit menacé si affirmativement.

Le trentième de Mars, vn courier envoyé par le Marquis de Velade Gouverneur de Milan au Comte d'Ognate, Viceroy de Naples, me fut amené, & j'ouvris les dépêches, par lesquelles il luy donnoit avis que toutes les troupes Napolitaines se débandaient si fort, qu'il ne pouvoit plus en faire estat; Qu'il travaillât à luy en renvoyer d'autres, & qu'il ne luy seroit pas possible de sortir en campagne, ni de résister à l'attaque que la France se préparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de luy faire tenir de l'argent; Qu'il n'en avoit pas pour payer ses troupes qui estoient toutes prestes à se mutiner; Que depuis la campagne passée, il n'avoit rien reçu des fix-vingts mille écus par mois, que Naples accoustumé de fournir, pour la conservation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il se croyoit perdu, s'il n'y remédioit promptement. J'eus beaucoup de joie de cette bonne nouvelle, & croyant que ce seroit vn coup mortel à Dom Juan d'Autriche, & au Viceroy d'apprendre cette extrémité à laquelle ils ne pouvoient remédier, pour estre généralement dépourvus de toutes choses, je rendis les dépêches au courier, après les avois veües, & le laissai passer, pour augmenter leur desespoir, par la connoissance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du secours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empressement. Ce fut alors qu'ils se crurent perdus sans ressource, & que je fus persuadé que mon entreprise seroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de nostre armée, ou par celle de l'argent que

j'avois à Rome ; qui m'eût garenti de la trahison qui me fut faite par la vente du poste de la porte d'Albe, que je ne pus empêcher n'en ayant eü aucune connoissance. Je ne laissois pas de m'appercevoir qu'il se tramoit quelque chose, & j'employois tous mes soins inutilement à la découvrir. Je savois les allées & venuës que Vincenzo d'Andréa faisoit faire à Gennaro Pinto, & à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, aussi-bien que luy qui échapa de mes mains quasi miraculeusement en deux rencontres : Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne se peut parler quand il a résolu les choses.

Les correspondans que j'avois dans le Conseil Collatéral, & les espions que je tenois parmi les ennemis qui me servoient fidèlement, m'informèrent d'une Jonte d'Etat & de Guerre, qui s'estoit tenue ; (c'est le nom que les Espagnols donnent à l'assemblée de leurs Conseils) & que se voyant si près de leur perte, trois expédiens avoient esté proposez comme les seuls que l'on pouvoit suivre. Le premier, de forcer vn des postes de la ville, & tâcher de s'en rendre maîtres, ce qui paroissoit impossible sans intelligence, & le Viceroy ne faisoit pas connoître d'en avoir aucune : & qu'en cas que l'on suivît cét avis, il ne falloit rien hazarder légèrement, & que l'on devoit à la première résistance se retrancher, & se bien garder d'avancer davantage, pour ne se pas laisser accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber sur les bras, à quoy ils n'auroient pas des forces suffisantes pour résister, & succomberoient infailliblement. Le second, de quitter la ville, laissant fort peu de gens dans les châteaux, afin de se mettre en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'il avoient dans le Royaume de se joindre à eux,

& faire monter à cheval toute la Noblesse, pour me venir couper les vivres, & m'affamer, en m'ostant toute sorte de communication, & me serrant tous les passages de la Pouille, d'où je tirois seurement & sans besoin d'escorte, tous les bleds dont je pouvois avoir besoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faisois mourir de faim. Ce qui paroïssoit fort difficile à exécuter, dans la défiance qu'ils avoient que la Noblesse ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant déjà protesté de l'impuissance où ils étoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'estre épuisés de tout leur argent & de leur crédit; sans quoy, cét expédient leur paroïssoit, & le meilleur, & le plus assuré, ne croyant pas que je pusse tirer assez de gens ni avoir assez de cavalerie, pour oser sortir de Naples, & leur venir donner bataille; les habitans estans bons à garder leurs maisons & combattre derrière leurs murailles, mais nullement propres à sortir, ni capables de se résoudre à venir hazarder vn combat à la campagne, contre des troupes réglées. Le troisiéme, qui paroïssoit le moins dangereux, & le plus seur, estoit dans la crainte que nostre armée navale ne leur bouchât le chemin de la mer, n'ayant pas vn assez grand nombre de vaisseaux, ni de galères, pour oser paroistre devant elle, pendant l'absence de leur flotte, (de laquelle, pour estre dans la dernière extrémité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le fauxbourg de Chiaye, s'emparer du Vomero, sans lequel, aussi-bien, ils ne l'auroient pas pû conserver, & se saisir de pied de Grotte, & fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Poussole, laquelle place ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de

Sardaigne , de Gènes , & de l'Estat Ecclesiastique , abordant à Gayette , & de-là à Capouë , de Capouë à Pouffole , & de Pouffole par Chiaye dans leurs quartier , sans que nostre armée s'y pût opposer ; Que par ce moyen ils luy pourroient empêcher de rien entreprendre sur Baye , où ils jetteroient du secours quand ils voudroient ; Que de plus , la saison n'estant pas encore propre pour les galères , celles de France , ou ne viendroient pas , ou ne pouvant estre en seureté dans le Golphe , seroient contraintes de se retirer , n'ayant pas ni le port de Baye , ni l'abri de Nisita , que je ne pourrois prendre , s'ils avoient vne fois occupé ces postes. L'on délibéra long-temps sur ces trois partis , sans se résoudre sur aucun. Mais la plupart des voix inclinèrent à ce dernier dessein ; Et la seule résolution qui fut prise , fut , qu'en cas que celuy des trois que l'on tenteroit , ne vint pas à réussir , de faire voler les châteaux sur ce qui leur restoit de vaisseaux & de galères , & se retirer dans Capouë , Gayette , Ischia , Baya , & toutes les autres places maritimes , les munir de ce qu'ils avoient de troupes , & attendre là les secours d'Espagne , & le retour de la flotte.

Je reçus cette nouvelle avec vn extrême joie , & repassant dans mon esprit ces trois propositions , je crus la première impossible , nos postes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois , me paroissant si bien fortifiez , & en si bon estat , qu'il ne me sembla pas avoir rien à craindre de ce costé-là , ne soupçonnant aucune trahison , & n'y voyant nulle apparence. Pour la seconde , elle me paroissoit impossible , estant assuré que la Noblesse ne remonteroit plus à cheval contre moy , croyant les Espagnols ruinez , & n'ayant garde de reprendre les armes , qui leur auroient attiré la

perte entière de leurs biens , le sacagement de toutes leurs terres , & rompu toutes les mesures qu'ils avoient prises avec moy ; se contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour se déclarer au premier jour de May , comme elle avoit résolu, du parti qu'elle verroit, & le meilleur & le plus assuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la dernière , que je m'étonnois qu'ils eussent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ni rendre inutile nostre armée navale ; Et que je devois sans perdre de temps , essayer à prendre Nisita , afin d'oster tout prétexte au retardement de la venuë de nos galères, ayant vn abri assuré à leur offrir. Ainsi ayant considéré attentivement la nécessité de prendre ce parti, je ne m'appliquai qu'à me mettre en estat de l'exécuter.





L E S
M E M O I R E S
D E F E V M O N S I E V R
L E D V C D E G V I S E.

L I V R E V.



LE Vendredi troisiéme d'Avril, j'allai visiter tous les postes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, & les mis en telle défense, que des femmes auroient pû les garder, sans péril, contre vne puissance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les Officiers, de ce qu'ils pouvoient avoir besoin, je leur fis donner suffisamment de la poudre, & payer trois jours d'avance pour la subsistance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de servir avec la même affection, & fidélité, qu'ils m'avoient jusques-là témoignée, je crus pouvoir sortir de Naples sans inquiétude, & sans crainte, qu'il y pût rien arriver durant mon absence; sur tout, le quartier de la Porte d'Aïbe me

parut si bien fortifié , que je n'en jugeai pas l'attaque possible. Le Mestre de Camp Landi, que j'avois trouvé toujours le plus soigneux, le plus fidèle, & le plus zélé de tous mes Officiers , me confirma si bien dans la confiance que j'avois en luy , que je luy ordonnai de tenir des gens prests , comme il avoit accoustumé de faire , pour secourir tous les autres postes qui auroient besoin d'estre renforcez. Après quoy , je me retirai chez moy , fort satisfait de laisser Naples en si grande seureté. Et envoyant querir l'Elu du Peuple, & les Capitaines des Ottines , je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple estant satisfait , il ne pût arriver ni tumulte, ni sédition; & leur dis de m'avertir promptement sur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onestrio Pissacani , Carlo Longobardo , Cicio Batimiello , & Mathéo d'Amoré , de visiter deux fois le jour , tous nos postes , & de se tenir prests pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit survenir, & porter du secours en tous les endroits qu'ils jugeroient estre nécessaire. Je chargeai Augustino Mollo de veiller soigneusement sur toutes les actions de Gennare, de me donner avis de ceux qu'il recevroit du costé des ennemis , & de prendre garde qu'il ne se passât rien dans Naples dont il ne me donnât connoissance ; Et comme il m'estoit venu de la poudre de dehors , j'en fis préparer ce qui m'estoit nécessaire pour marcher le lendemain , avec quatre pièces de canon , & cinq ou six cens hommes de pied choisis sur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le Samedi quatriéme d'Avril , après avoir entendu la Messe à Nostre-Dame des Carmes , je m'en revins dîner chez moy , & resortant de mon Palais

aussi-tôt après , je fis marcher mon infanterie , & mon artillerie , & montant à cheval , suivi de mes Gardes , je m'en allai dire adieu au Cardinal Filomarini , faire mes prières devant le Chef de Saint Gennare , & baiser la phiole miraculeuse de son sang ; Et marchant droit à Posilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoître l'isle de Nisita. Je remarquai qu'il y avoit vne Tour dans le milieu, où estoit la plus grande partie de leur garnison ; Qu'entre cette Isle, & la terre ferme, il y avoit sur vne arche de pierre, ou, pour mieux dire, la pointe d'un rocher, un logement, nommé le Lazaret , ou lieu , où l'on fait faire la quarantaine aux pestiférez ; Qu'à la descente de l'Isle, il y avoit cinq ou six maisons, où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mousquetaires & deux petites pièces de canon pour y empêcher le débarquement. Le bras de mer entre Nisita & la pointe de Posilippe, que l'on appelle de Coroglio , n'est large que d'environ deux cens pas. Je résolus de mettre à cette pointe deux pièces de canon , pour à la faveur de cette batterie, déloger les ennemis, qui estoient postez dans ces petites maisons, & faire passer dans des felouques, les gens que je commanderois, pour tenter le débarquement dans l'Isle. Je fis aussi faire vne batterie en bas, sur le bord de la mer, de deux pièces de canon, pour battre en flanc ces petites maisons, & chasser les mousquetaires qui défendoient l'abord de l'Isle.

Dés que mes gens furent arrivez , je commençai à faire travailler aux deux batteries , l'une à la pointe de Coroglio , & l'autre en bas , en un lieu nommé la Gagole, & laissant des gens suffisans à la garde de mon canon , la nuit commençant déjà de s'avancer, mon attaque ne se pouvant faire sans des felouques , j'ordonnai de les tenir en estat

pour le lendemain Dimanche des Rameaux , après la Messe, & me contentai pour le premier soir , de déloger les ennemis du Lazaret, & d'y poster trente mousquetaires ; après quoy je m'en retournai souper , & coucher à Posilippe, commandai à tous les habitans de se tenir prests à marcher avec leurs armes, en cas que nous eussions quelque alarme, étant averti que les ennemis devoient essayer cette même nuit de se rendre maîtres du Vomero.

Le lendemain , je fis dire la Messe de fort bonne heure, & ayant ensuite mangé vn morceau, & commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouer le canon de mes deux batteries , & après vne vingtaine de volées , nous démontâmes les deux petites pièces que les ennemis avoient dans l'Isle. Ils se trouverent fort incommodés de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maisons , & renversa leurs corps-de-garde: Et les voyant dans le desordre , je fis embarquer trente hommes dans des felouques, & leur fis tenter le débarquement, favorisé de mon canon , & soutenus du feu continuel de trente mousquetaires que j'avois logez dans le Lazaret , & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repoussez , & mes soldats marchandans d'y retourner , je commandai les fleurs de Saint Amour , & Saint André Clapied , Cornette & Maréchal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers , avec trente Cavaliers François, d'aller faire la descente, & les fis suivre par trente ou quarente mousquetaires ; Saint Amour y eut le bras droit cassé d'une mousquetade dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent blesez: mais Saint André Clapied sautant à terre , l'épée à la main, suivi de ses gens, après vn combat d'un demi quart-d'heure , chassa les ennemis de ces maisons.

Alors , me voyant maistre du débarquement, je fis passer environ cent cinquante hommes , qui pouffant les ennemis , les obligèrent de se retirer dans la Tour , qui est au milieu de l'Isle. Ils y avoient fait quelques méchans dehors , qui furent emportez , après vne assez legere resistance ; I'y fis couler davantage de monde , & avec peu de perte , nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis sommer ceux qui estoient dedans de se rendre; Mais croyant de pouvoir estre secourus, ils ne voulurent pas parler, & témoignèrent estre en estat, & résolus de se bien défendre.

Dans ce temps Gennare m'envoya vn compliment, & savoir en quel estat estoit mon petit siège, bien moins par cette curiosité, que peut estre assuré si je retournerois la nuit à Naples, pour en avertir les ennemis , avec lesquels estant d'intelligence , il estoit bien informé que l'on leur devoit cette nuit livrer vn poste, & qu'ils essayeroient d'entrer dans la ville , & de s'en rendre les maistres. Je dis à son Envoyé que j'esperois avoir pris Nisita dans deux heures , & que je faisois estat de m'en retourner. Jean Baptiste Tyradany Pagador de mes troupes, à la place de Nicolo Maria Mannara , que j'avois envoyé après la mort de Piétro Crescentio , son parent , pour commander aux Bandits qu'il avoit assemblez dans la Province de Monte-Fusculo , me vint donner avis, qu'il avoit appris chez le Cardinal Filomarini, que les ennemis avoient résolu de tenter quelque chose , mais qu'il n'avoit pû savoir distinctement ce que c'estoit : ce qui me persuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero , & me fit résoudre de demeurer , pour estre plus en estat de m'opposer à leur attaque. Dans le mesme temps, Augustino Mollo m'écrivit vn billet en ces termes;

Naples vous importe peu qu'un d'usell, revenez prompt-

prement, ou vous le perdrez puisque les ennemis ont resolu cette nuit d'y entreprendre quelque chose. Je luy mandai que je m'en retournerois sans faute, & qu'il en fit courre le bruit. Et appellant le Chevalier de Fourbin, je luy commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la visite de tous les postes, me mander en quel estat il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque chose de nouveau dans la ville, de m'en avertir; Qu'il dît cependant à tout le monde que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette espérance, chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris vne telle confiance en moy, qu'il estoit persuadé que ma présence remédioit à toutes sortes de desordres & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux, dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire sapper la Tour, & ayant fait apporter des fascines pour mettre le feu à la porte, ceux de dedans s'en estant apperçus demanderent à capituler, & firent sortir des ostages. Le Comte d'Ognate envoya vne galère pour leur porter du secours, mais voulant débarquer, ils furent repoussez par mes gens, n'entendant plus tirer ils s'en retournèrent, croyant que l'Isle s'estoit déjà rendue. Les ostages m'ayant esté presentez, me demanderent vne bonne capitulation que je leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils sortiroient le lendemain matin sur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'estoient secourus dans ce temps-là, par vn corps assez grand pour forcer mes troupes, & les obliger à se retirer; à quoy cependant ils ne contribueroient point, puisqu'il ne leur seroit pas permis, ni de prendre les armes, ni tirer pendant le combat: Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viiccroi de leur capitulation; que pour cet effet, je ferois passer vers luy,

celuy qui seroit chargé de cette commission ; mais je le retins, & l'envoyai passer la nuit dans mon logis de Posilippe.

Je balançai fort alors , si , sur l'avis que j'avois reçu d'Augustino Mollo , je deuois retourner dans la ville , & laisser en cét estat les affaires de Nisita. Je suspendis ma résolution jusques à tant que j'eussie des nouvelles du Chevalier de Fourbin , croyant que ce pourroit estre quelque artifice des ennemis, qui me faisoient donner de fausses alarmes , pour me faire abandonner mon entreprise ; & je résolus de coucher la nuit dans ma batterie , de peur qu'il n'arrivât quelque secours , qui empêchat l'effet de ma capitulation, & de la prise de Nisita, que je jugeois m'estre d'assez grande importance. Je ne sçai si ce fut on mon bonheur , ou mon malheur qui me fit prendre cette résolution : Mais tant plus je considère les choses , tant moins je me puis déterminer là-dessus.

Gennare ennuyé d'estre dans l'inquiétude de ce que je ferois , me renvoya vne seconde fois pour s'en éclaircir : & j'ai appris dans ma prison , que si d'un costé il appréhendoit mon retour de peur que ma présence n'empêchât l'exécution du dessein que les Espagnols avoient pris ; de l'autre , il le souhaitoit, pour me faire périr certainement, ayant résolu d'envoyer à la première alarme , six vingts Bandits, qui sous prétexte de se rallier auprès de moy , me devoient arquebuser dans le combat. Vne demie heure devant le jour , je vis paroistre deux galères qui venoient à Nisita , que je saluai de deux coups de canon , que je pointai , & tirai moy-mesme , si heureusement , qu'une galère en fut blessée à fleur d'eau , & fut contrainte de se mettre à la bande, pour se racommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportez. Je fis recharger à l'heure même,

& leur retirant deux autres coups , elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me persuada que j'estois le maistre de Nisita , & qu'après sa prise , rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir , n'ayant plus d'excuses à m'alléguer pour ses galères manque de port à cause de l'incommodité de la saison.

Le Chevalier de Fourbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos postes au meilleur estat qu'il les eût jamais veus ; Que tous nos gens estoient sous les armes & bien résolus , & sur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire ; & le Mestre de Camp Sebastien Landi luy avoit paru plus zelé, & plus agissant encore que de coûtume. Les Capitaines Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Mathéo d'Amoré, & Cicio Batimiello , avoient rodé vne partie de la nuit par toute la ville ; ce qui avoit fort embarrassé les ennemis , & fait résoudre , s'ils fussent demeurez vne heure davantage , à remettre l'exécution de leur entreprise à vne autre fois. A peine furent-ils avertis qu'ils s'estoient retirez, & Fourbin revenu chez moy pour se reposer vne heure , après m'avoir donné avis du bon estat où il voyoit toutes choses , dont je me tenois fort en repos , & sans inquiétude , quand ils s'avancèrent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement vne muraille de vinaigre, & d'eau de vie , pour la pouvoir renverser tout d'un coup , comme ils firent , & vne brèche suffisante à passer de la cavalerie , ce qu'ils avoient travaillé sans bruit ; & Landi estant continuellement en cet endroit , & empêchant que ses gens n'en prissent de soupçon , dont je ne pus avoir aucun avis , ils entrèrent ; & se rendans maistres de trois retranchemens , sans alarme qu'au dernier, qu'un Capitaine ayant esté tué , les soldats fuyans,

tirèrent seulement trois mousquetades, dès qu'ils eurent gagné vne grande ruë, ils formèrent leurs bataillons, & marchèrent droit à Saint Anielle, dont ils se saisirent. Je ne m'amuserai point à conter l'ordre de leur marche, ni celuy qu'ils tinrent pour se rendre maistres de toute la ville, puisque ce n'est pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop débité dans toutes leurs relations: Mais je dirai seulement, qu'ils publièrent que j'estois d'accord avec eux, & que j'estois avec Dom Jüan d'Austriche; ce que mon absence persuada à beaucoup de gens, & jettâ vne si grande consternation dans tous les esprits, que personne n'eut pensëe de se mettre en défense. Ils crioient continuellement, La paix, la paix, point de gabelles, Vive Espagne, meure France, & le mauvais gouvernement; & faisant signe avec des mouchoirs, les femmes leur répondoient des fenestres avec des serviettes blanches, & tout le monde ne pensoit qu'à se cacher. Ils distribuèrent après leurs troupes par tous les quartiers de la ville, & marchèrent à la Vicairie pour s'en rendre les maistres.

Vincenzo d'Andréa s'estant mis à leur teste, vn de leurs premiers soins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouvèrent quelque resistance par mes domestiques qui s'y rencontrèrent. Je ne puis m'empêcher de conter ici l'action résoluë d'un jeune Tailleur François, qui s'estant fait fort tout seul dans vne chambre, en voyant la porte forcée, tua d'un coup de fusil le Capitaine Dom Iossepe Moya qui y entroit le premier, & mettant le feu à vn baril de poudre qu'il y rencontra, en fit voler le plancher avec perte de sept ou huit des ennemis, & se jettant après par la fenestre, il se cassa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours après, faute d'estre pensë. Tout mon Palais fut saccagé, & le

Chevalier de Fourbin étant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocsin de la cloche de Saint Laurens que les Espagnols envoyèrent sonner dès qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour rallier du monde, me dépêchant vn nommé Chutin pour me donner avis de ce qui se passoit, qui fut pris par le chemin, sans pouvoir parvenir jusques à moy, il ne put rencontrer que Cicio Batimiello avec environ vingt-cinq hommes, & furent pour prendre la garde du Duc de Turfi, qu'ils trouvèrent s'en estre déjà fuyé; & que le Duc de Turfi, & le Prince d'Avella estans en liberté, estoient allé se rendre auprès de la personne de Dom Juan, qui les reçut avec beaucoup de joie, & de témoignage d'estime & d'amitié. Batimiello se jetta derrière vne petite muraille en forme de parapet, avec ses gens, pour faire ferme à deux ruës de mon Palais, & le cheval du Chevalier de Fourbin s'estant abattu sous luy, il l'abandonna, & après avoir fait cent pas, il trouva vn bataillon d'Espagnols, & vn escadron de cavalerie, qui luy demandèrent: Qui vive; Il répondit, le Peuple & Son Altesse; & voulant tirer ses deux pistolets, ils firent faux feu, & l'on luy fit vne décharge de huit ou dix mousquetades, dont l'une le blessa à la cuisse. Vn Chirurgien qui estoit sorti de son logis pour le suivre, avec assez de résolution, voyant les ennemis en si grand nombre, se retira: Et luy se voyant tout seul, & blessé, se jetta dans l'Archevêché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouil. Les Espagnols se préparans à y mettre le feu, vn Prestre survint qui leur alla ouvrir, & lors se disposant l'épée à la main à se défendre, les Officiers luy crièrent, Bon quartier, qu'il fut contraint de prendre, se voyant cent hommes sur les bras. Mathéo d'Amoré, brave & fidèle, ayant ramassé trente hommes de ses gens, courut, vail-

lamment à l'alarme, & rencontrant vers le siège de Nido , trois cens Espagnols , il ne répondit à leur Qui vive , que Son Altesse, & le Peuple, & ne voulant point prendre de quartier, disant qu'il vouloit mourir pour moy , & pour sa patrie , fut tué en combattant , de sept ou huit mousquetades ; action trop belle, & trop glorieuse pour vn homme de si basse naissance.

Toutes les troupes s'estant par differens endroits réduës au Marché, Dom Juan, & le Comte d'Ognate prièrent le Cardinal Filomarini qui les estoit venu joindre , d'aller trouver Gennare , & luy porter parole de seureté , & qu'ils exécuteroient ponctuellement toutes les choses qu'ils luy avoient promises; & faisant entrer 300. hommes dans le Tourjon, reprirent de la sorte la ville de Naples sans résistance, & quasi sans effusion de sang, par vn coup de desespoir qui leur fit entreprendre vne chose , dont ils n'attendoient aucun succès, résolus si elle leur manquoit , d'abandonner les châteaux le lendemain , & de se retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les secours d'Espagne , n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres, & n'en esperant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont avoué plusieurs fois , pendant ma prison.

Durant que toutes ces choses se passoient, j'estois attendant (sans en avoir de connoissance) que la garnison de Nisita sortit sur les six heures. L'Aide Major du Régiment de Landi me vint dire que le poste d'Albe avoit esté pris , & que les Espagnols estoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit si hautement & avec tant d'effroy , que je faillis à le faire tuer , pour empêcher l'épouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'Orange , celui qui luy apporta le matin la nouvelle de la défaite de son avantgarde. Je donnai ordre en

mesme temps au Mestre de Camp Meloni de faire retirer les gens que j'avois dans l'isle de Nisita , & ralliant tous les autres , de me suivre, durant que je m'en allois devant , voir s'il y avoit moyen de remédier à vn malheur si grand , & si impréveu. Je traversai le bourg de Posilippe où je trouvai tout le monde en pleurs , & dans le dernier étonnement. Je leur fis reprendre le courage , & les armes , & passant vers le Vomero , je vis que les soldats avoient abandonné leur poste , & se préparoient à se retirer : ils me parurent mesme balançant s'ils tiroient sur moy , ou s'ils marcheroient. Je poussai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'il ne songeoient qu'à se sauver , les Espagnols s'estant rendus maistres de Naples. Je leur répondis que c'estoit vne fausse nouvelle, qu'ils retournaissent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il estoit vrai qu'il estoit arrivé quelque desordre dans la ville, auquel j'allois remédier par ma présence. J'avois envoyé dès la première nouvelle, le fleur de la Botellerie l'un de mes Aides de Camp, pour voir ce qui se passoit, & venir m'en rendre compte, & luy avois donné deux de mes gardes , pour me les dépêcher l'un après l'autre , m'avertir de tout durant qu'il iroit voir les choses de plus près. Il passa auprès des Estudes , & s'avancant jusques à la Porte de Saint Gennare , il y trouva vn bataillon des ennemis , & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges estoit déjà rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais succès, l'on luy faisit la bride de son cheval, & luy arracha-t-on sa canne , & se faisant jour le pistolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride , & vid que l'on avoit coupé la teste à mes deux gardes, qu'il m'avoit dépêchez. Ayant appris par luy , que je ne pourrois pas entrer par ce costé-là dans la ville , jo

rencontrai Marco de Lorenzo , celuy qui avoit pris le parti de la viande de boucherie , qui avoit beaucoup d'amitié pour moy : Il me cria , Sauvez-vous, pauvre Prince, vous estes perdu, l'on vous a trahi. les Espagnols sont maîtres de la ville; je m'en vas chez moy , pour tâcher d'empêcher ma maison d'être pillée ; & pleurant à chaudes larmes , me vint embrasser , & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps , le Chevalier des Essarts me vint proposer de retourner à Posilippe , m'embarquer sur des felouques pour me retirer à Rome. Je le regardai de travers , & luy dis , J'avois toujours cru jusques ici que vous aviez amitié pour moy : mais je connois bien le contraire : il ne faut aujourd'huy penser qu'à mourir les armes à la main ; Et je jure que si quelqu'un est assez hardi pour me parler de me sauver , je luy passerai mon épée au travers du corps. Je pris la route de la campagne pour faire le tour du fauxbourg de Vierges, & tâcher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane , & me trouvant dans vn chemin creux , je vis vn homme d'assez méchante mine sur le haut avec douze ou quinze mousquetaires , qui me demanda où estoit son Altesse , ne me reconnoissant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il luy vouloit ; il me répondit , Luy rendre mes respects & luy baiser les pieds. Je luy dis qu'il venoit derrière , & continuai de marcher. Et voyant vn Capitaine de cavalerie nommé la Brèche , avec vn collet de buffle , des manches & des chausses en broderie d'or, il fit tirer sur lui cinq ou six mousquetades dont son cheval & luy furent tuez. Ayant gagné la plaine , j'allai droit à la Porte Nolane , que je trouvai déjà occupée par les ennemis, & tirant vers la teste du fauxbourg Saint Antoine , deux Egyptiennes vinrent au devant de moy , qui me dirent

que non seulement la Porte Capouane estoit prise ; mais que je trouverois de mousquetaires à la barrière de la teste du fauxbourg. Je voulus aller reconnoître si elles m'avoient dit la verité , dont je fus bien-tôt éclairci par vne salve que l'on fit sur moy , dès que je me fus approché. Je crus que peut-estre ils n'auroient pas avancé jusques au Marché, & que passant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui est au dessous du Tourjon des Carmes , je pourrois en y ralliant le Peuple , ou mourir à leur teste , ou y repousser les ennemis , faisant par ma présence reprendre les armes aux habitans , & cesser , par la confiance qu'ils avoient en moy , la consternation générale , qui estoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette ; je vis sur le haut de Tourjon des Carmes sept ou huit drapeaux d'Espagne d'arborer , qui me faisant connoître mon mal irremédiable , je me résolus de me retirer vers Sainte Marie de Capouë , pour dégager ie fleur de Mallet , & ralliant avec moy toutes les troupes qu'il commandoit , aller passer le Vulturne auprès de la ville de Kayazze, où j'avois garnison, pour m'en aller dans l'Abbruzze m'vnr aux troupes qui y faisoient la guerre sous mes commissions.

Quelques Napolitains me proposerent de prendre le chemin de Benevente, d'où après je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choisir. Mais je ne fus pas de ce sentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chausses de la Cerra , puisque vrai-semblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprès de moy , commençoient les vns après les autres à se retirer. L'Abbé Laudati songea prudemment d'aller chercher quelque retraite assurée. Iomo Santa Apollina mon Escuyer s'en retourna

tourna à Naples sur vn fort beau courfier pie qu'il montoit, croyant y trouver sa seureté, & estre bien reçu en le presentant à Dom Jüan d'Austriche. Mes Gardes qui estoient Napolitains, défilèrent l'vn après l'autre, ayant jetté la cornette dans vn fossé; & de six-vingts chevaux que j'avois avec moy, avant que d'avoir fait deux lieües, plus de la moitié m'avoit déjà quitté.

Comme j'estois à la veuë de Julianne, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averse, ne me fiant pas à Pepe Palombe qui en estoit Gouverneur; & voulant m'informer où je pourrois passer vn petit ruisseau, je fis demeurer mes gens à cinq cens pas de Julianne, & m'y en allai tout seul sur vn fort bon courfier gris. J'entendis que l'on s'y battoit furieusement, & trouvant le neveu d'Iacomo Rouffe, il m'apprit que son oncle ennemi juré de Jüan Andréa Curé, & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de résolution, estoit allé avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit ramassez pour s'en défaire; s'étant déjà revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maisons, où il avoit fait tuer quelques gens, & entre autres fait couper la teste au Capitaine Tullo, beaufrère de Jüan Andréa qu'il tenoit assiégé dans sa maison, se défendant vigoureusement. Je dis à son neveu que j'estois bien aise qu'il exécutât de la sorte, les ordres que je luy avois donnez, qu'il ne manquât pas de le prendre mort ou vif, puisque je voulois qu'il fût châtié de toutes les méchantes actions qu'il avoit faites, feignant que son oncle n'agissoit que par mes ordres, & que l'autre dont j'estois assuré fût contre moy. Il s'informa de moy s'il estoit vrai que les Espagnols fussent les maistres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville qui sonnoient en réjouissance leur faisoient connoistre. Je luy dis qu'il estoit vrai

qu'ils estoient entrez avec quelque intelligence, par la Porte d'Albe, & s'estoient avancez jusques vers les Estudes. Mais qu'estant arrivé de Posilippe avec des troupes je les avois repoussez, & rechassez de toute la ville avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en réjouissance de cét heureux succès, j'avois commandé qu'on fit sonner toutes les cloches, & que c'estoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je luy répondis que la plus grande partie de la garnison de Capouë estant sortie pour quelque entreprise, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui restoit, à se retirer dans le château, dequoy les habitans m'avoient envoyé donner avis aussi-tôt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes en y entrant, ne fissent quelques insolences, ce que ma présence empêcheroit : Que c'estoit ce qui m'obligeoit à mener si peu de monde, afin de faire plus de diligence ; & ne voulant point entrer dans Aversa, où je serois obligé de sejourner quelques heures, il me feroit plaisir de me dire où je pourrois passer le ruisseau. Il me montra vn petit village sur la droite, où il m'assura que j'en trouverois vn pont auprès d'vn moulin. Je luy commandai de débiter à son oncle les bonnes nouvelles que je luy avois apprises, & allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aise de savoir la route que j'avois à tenir.

En passant dans ce petit village vn païsan qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe Gouverneur d'Averse, ce qui luy persuada puisque je me retirois, que ce qu'on luy avoit dit de l'entrée des Espagnols dans Naples estoit véritable ; & aussi-tôt il l'écrivit à Dom Louis Podérique qui commandoit dans Capouë, luy mandant que s'il envoyoit saisir les passages du Vulturne, il ne pour-

roit manquer de me prendre, puisque je prenois ce chemin là pour me sauver. Le tour qu'il me falut faire pour éviter de passer dans Averse, luy donna le loisir d'envoyer sa dépêche par vn Officier affidé, accompagné de trois autres : & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë, voyant de loin quatre hommes à cheual qui marchaient devant moy, je pris les trois mieux montez de ma suite, & leur commandant d'observer ce que je ferois pour faire la mesme chose, je poussai après eux, & les joignis incontinent, & marchant à costé de l'Officier, chacun de mes gens accosta son homme. Je le questionnai de ce que l'on disoit à Averse, & après vn peu de conversation, le surprenant tout d'un coup, je luy mis le pistolet à la teste, & luy commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faisant de mesme au sien, & je l'obligeai de m'avouer que Pepe Palombe le dépéchoit à Dom Louis Podérique, avec des lettres qu'il me remit entre les mains : tous mes gens estant arrivez, je les fis fouiller tous quatre, pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m'avoient données : Je ne voulus pas les faire tuer ; mais pour les empêcher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains ensemble, & les fis jeter dans le fossé qui estoit à costé du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faisant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittéz, je pris sans inquiétude le chemin de Sainte Marie de Capouë, estant assuré que la nouvelle de la prise de Naples n'estoit pas encore passée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraffe & je ne fusse arrêter.

Dés que je fus à vn quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le sieur de la Botellerie

dire au sieur de Mallet, de me venir trouver, & que j'avois quelque chose de pressant à luy communiquer. Il ne put pas m'obeïr si-tôt, à cause d'une escarmouche fort chaude qui avoit esté engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le sieur de Lisola Napolitain qui avoit deserté de la cavalerie du Royaume qui sert à Milan, pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir son pardon, en portant la nouvelle de ma retraite, étant monté sur un fort beau courfier bai qui estoit à moy, sauta un grand fossé sur la gauche de nostre chemin, & me demanda permission d'aller reconnoître deux vedettes des ennemis qui paroissoient sur une hauteur; ce que je luy accordai, puisqu'aussi-bien il auroit esté inutile de luy défendre. Il fut cause, par l'avis qu'il alla donner, que l'on détacha de la cavalerie pour me suivre; que l'on envoya l'ordre à tous les villages de la campagne sur mon passage, de prendre les armes contre moy; & que le Prince de Fourine fût commandé avec sa Compagnie d'arquebusiers à cheval, de s'aller saisir du passage de la Barque. Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, entra dans Sainte Marie de Capouë si effrayé, & tellement hors de luy, qu'il fit bien-tôt reconnoître qu'il y avoit de méchantes nouvelles.

Le sieur de Mallet m'estant venu trouver, & m'ayant dit que nos troupes étant aux mains avec les ennemis, il seroit fort difficile de les retirer sans les engager à me suivre, & qu'il valoit mieux durant qu'ils estoient occupez, essayer de gagner le passage de la Barque du Vulturne, avant que l'on eût envoyé s'en saisir. Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les Compagnies estoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval, pour me suivre, & le sieur de Mallet se mettant à nostre teste, pour nous servir

de guide , nous fit prendre le chemin de la rivière. Et comme nous fûmes arrivez proche du château de Casette , je vis sortir d'un bois , sur nostre gauche , un escadron de cavalerie : Je fis escadronner à mesme temps ce que j'avois de gens auprès de moy , qui ne pouvoient plus estre que quarente-cinq , ou cinquante chevaux , tous les autres m'ayant abandonné; & trouvant que le coursier gris que je montois estoit un peu harassé , & n'estoit pas trop vite, je le donnai au Baron de Rouvrou , & pris une haquenée porceline, sur laquelle il estoit, fort bonne, & d'une extraordinaire vitesse, & m'en allai reconnoître l'escadron qui venoit à nous. Comme j'en estois à trente pas , l'Officier se détacha le chapeau à la main pour venir à moy , me disant que c'estoit la Compagnie de Cicio Ferlingère Général de nostre cavalerie , dont il estoit Lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval, suivant mes ordres, & qu'il venoit savoir ce que j'avois à luy commander. Je luy dis qu'il eût à me suivre, & faire l'arrière-garde. Cette Compagnie estoit déjà revoltée; l'Officier ne s'estoit avancé vers moy , que pour m'empêcher d'approcher de sa troupe , de peur que je ne reconnusse un aide de Camp des ennemis nommé Batimielle , qui estoit à la teste, & qui me voyant, s'estoit retiré dans le premier rang.

Aussi-tôt que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait une demie lieuë de chemin, descendant une montagne assez rude, proche d'un village nommé Mouronne , j'entendis crier derrière moy , tuë , tuë ; & tournant la teste je vis que la Compagnie qui me faisoit l'arrière-garde, me chargeoit l'épée & le pistolet à la main, & apperçus sur le haut de la montagne trois escadrons de cavalerie. Je criai à mes gens, de passer à toute bride le défilé de cette descente , & de gagner une prairie que je

voyois au pied, où jettant le manteau, dans lequel j'estois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me suivoient en desordre, je les renverfai, & durant qu'ils se rallioient ayant reconnu à quelque mille pas de-là vn grand fossé, nous allâmes le passer à toute bride, & nous nous remîmes en corps de l'autre costé, & chargeâmes les ennemis quand ils voulurent passer le fossé devant nous; Et les ayant rompus, nous fîmes la mesme chose que nous avions déjà fait; & cette campagne estant coupée de fossés, & de ravins, nous tournions à tous les défilez, & ayant mis les ennemis en desordre, nous nous en allions regagner vn autre, & fîmes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraite. Au bout desquels, trouvant vn rideau à monter garni de quelques broussailles, où il falloit défilier vn à vn, & ayant sur nôtre gauche vne haye garnie d'environ trente mousquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à essuyer leur salve; baissant le bouton des resnes de mon cheval, & prenant mes deux pistolets dans mes deux mains, je poussai droit à eux, pour les obliger à faire leur décharge avec plus de précipitation. Cela me réussit, car tirant tous à la fois, & fort haut, tous les coups passèrent par dessus moy, sans me blesser, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers, & vn cheval de blessé. Nous fîmes bien après vne demie lieuë, durant laquelle, les ennemis nous pressant, trois ou quatre fois, nous nous défîmes de la mesme manière, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocsin sonnoit sur nous de tous costez dans les villages, & tous les païsans venans occuper les passages, nous n'approchions d'aucune haye, ni d'aucun buisson, que l'on ne tirast sur nous. Il y avoit vn petit fossé à passer sur le bord d'un pré,

garni d'une haye , & bordé de païsans : ce qui n'étoit pas peu incommode , c'étoient des gens , qui estant sous la contribution du sieur de Mallet , le reconnurent , l'appellèrent par son nom , le prièrent de leur venir parler , & de mettre pied à terre avec eux. Il nous dit de passer chemin , & d'avancer toujours , durant qu'il les amuseroit , & que la jument grise qu'il montoit estant fort bonne & fort vîte , il nous auroit bien-tôt rejoint. La cavalerie qui nous suivoit , ayant abordé ces païsans , leur dit , que nous estions des traîtres de François , qui nous retirions , après avoir sacagé le païs ; qu'il ne falloit point nous donner de quartier ; & leur commandant de faire leur décharge sur le sieur de Mallet , qui s'en revenoit à nous à toute bride , la jument en eut la cuisse cassée , & luy tomba dessous , sans se pouvoir relever. Au bruit de ce feu , je me récriai qu'il y auroit de la lâcheté de laisser périr vn si galland homme , qui s'estoit sacrifié pour nous , & que ceux qui avoient de l'honneur tournaissent avec moy , pour l'aller dégager ; ce que je fis moy sixième : & estant à vingt pas de luy , le Chevalier de la Visseclette me dit le voyant étendu par terre sans remuer , qu'il estoit mort , & par conséquent inutile de nous hazarder , & que cela nous faisoit perdre bien du temps. Ces païsans ayant eû celui de recharger , & tirant sur nous , blessèrent quelques-uns de nos chevaux ; le mien entre autres , le fut d vn coup qui entroit au dessous du mouvement de l'épaule , & luy ressortoit au poitrail ; je ne saurois dire , si ce fut d vn coup de carabine du Visconti Lieutenant de cuirasse de Dom Diégo de Cordoua , qui commandoit les coureurs des ennemis , ou bien d'une arquebusade de ses païsans.

Je me sens obligé de faire savoir ici , la proposition qui me fut faite par le Marquis de Chaban , &

le Chevalier de la Viffeclette , de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des défilez qui se rencontroient , où l'on ne pouvoit passer qu'une personne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer : quelque presse qu'ils m'en pussent faire , je n'y voulus jamais consentir, & leurs dis, que je n'estimois pas assez ma vie , pour la vouloir conserver aux dépens de celles de deux hommes aussi braves, & aussi généreux qu'ils estoient, & que je voulois, ou mourir avec eux, qu'ils se sauvassent avec moy.

Cependant , le païs estant fort coupé de fosses , & de hayes, bordées de mousquetaires, il nous falut passer par les armes d'une décharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de Rouvrou eut les reins cassés, ce qui le força de l'abandonner, & de se jeter dans une haye , où il se couvrit de feuilles , & s'enterra pour se garentir de la fureur des païsans. Le sieur de Graville reçut un coup dans l'arçon de derrière de la selle, qui luy fit un tel effort dans les reins , & une si grande contusion , qu'il crut longtemps avoir esté blessé. Le cheval du sieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans un fossé, & ne songeant pas à le faire relever , il se mit à nous suivre à pied , avec une si grande frayeur , que l'esprit luy en tourna , & n'ayant jamais pû s'en remettre , il en est mort fol : Il me crioit que les ennemis le suivoient , & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un , pour luy donner son cheval : Je luy répondis que la plus grande charité que l'on luy pouvoit faire, estoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au sieur de Bar, qui estoit monté sur un grand coursier bai brun de la race des Stilianes. Un cheval tigre du sieur de la Chaise estant blessé , tomba du coup , mais il le fit relever , luy donnant de l'épée dans la fesse , &

sautant dessus, il se mit en estat de me suivre. Alors le sieur de Marests Chanoine de Saint Jean de Liège mon Aumônier, s'approcha de moy, pour me demander si je voudrois me confesser : Je luy répondis qu'il n'estoit pas encore temps, & que j'avois bien d'autres choses à faire. Vn cheval d'Espagne noir qu'avoit le Chevalier des Essarts, estoit défermé des quatre pieds, pour l'avoir toujours poussé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoître les passages. Nous commencions à trouver les marais, & n'avions plus qu'un quart de lieuë à faire pour gagner la rivière, & nous mettre en sûreté ; Et toute nostre troupe, par les morts, & ceux qui s'en estoient fuis, n'estoient plus que de vingt-quatre, ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut blessé d'une mousquetade dans le corps, qui luy entroit par le costé, au défaut de l'épaule. Il donna du nez à terre, & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoir plus se soutenir, se traînant seulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis : Vous voyez, Messieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux sont ou estroupiez ou rendus, mettons-nous en escadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons ; nous sommes suivis par cinq ou six cens chevaux, tous les chemins sont bordezz d'infanterie, & tous les passages nous sont coupez : & me tournant au sieur de la Chaise, Allez, luy dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier, nous sommes forcez de le prendre, sinon, faites leur connoître qu'il ne nous tuèrent pas à si bon marché qu'ils s'imaginent. Dès qu'il leur eut parlé, ils nous crièrent, Toute sorte de courtoisie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit un Officier, ne voulant point me rendre à

d'autre. Le Viscomti Lieutenant de cuirasse s'avançant pour me parler, vn païsan me vint tirer de dix pas vn coup de mousquet, en me disant: Point de quartier. Je voulus pousser, pour luy donner de l'épée: mais mon cheval affoibli comme il estoit, s'embourba, & eut bien de la peine à se retirer; Il se jetta dans vn bois, & le Viscomti luy tira son coup de carabine, dont il le manqua. Estant retourné à moy, nous parlions ensemble, quand deux hommes arrivèrent, l'un monté sur vn cheval gris avec vn juste-au-corps de velours noir, & l'autre vestu de deuil sur vn cheval bai, le gris estoit de la teste plus avancé que l'autre. Le Viscomti me dit que le premier estoit Dom Carlo de Falco, & l'autre Dom Fernando de Montalvo, cousin du feu Marquis de Saint Juliane, tué à l'escarmouche d'Averse, & qu'ils estoient tous deux Capitaines, & qu'ainsi il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon épée, mais ils me répondirent qu'ils avoient trop de respect pour moy, pour me vouloir desarmer, & qui me donneroient les leurs, si la mienne estoit ou rompuë ou perduë. Je leurs offris mes pistolets, qu'ils refusèrent, me disant qu'ils s'en fassiroient quand je descendrois de cheval. Mais me demandant chacun vne marque, comme je m'étois rendu à eux, je leur détachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'un vn verd, & à l'autre vn isabelle; Je les priaï d'empêcher que ceux qui estoient avec moy ne fussent ni maltraitez ni dépouillez, ce qui fut exécuté ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs épées, & ne les ayant point fouillez, l'on ne leur eût pas osté leur argent, s'ils ne se fussent pressez eux-mesmes de le donner. Le Chevalier des Essarts avoit vne croix de diamans qui valoit bien mille écus; il la jetta dans la campagne, dont il eut après bien du dé-

DE M. DE GUISE, LIV. V. 515
plaisir , la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de Goulard Colonel de la cavalerie Bourguignone , arriva aussi-tôt , avec Dom Prospero Tuttavilla, qui commandoit le parti & Dom Giuseppe Caëtano, & trois ou quatre autres Cavaliers, qui me firent cent civilitez, & me voulurent faire donner vn autre cheval, le mien ne se pouvant quasi plus soutenir. Je les en remerciai, leur disant qu'il m'avoit si bien servi , que je serois bien aise de n'en point descendre , & qu'il me mourût entre les jambes , & que pour aller en prison , je n'en avois point tant de haste , qu'il ne valut autant s'y traîner à trois jambes , que sur vn cheval qui marchât mieux , pûisqu'aussi-bien , quelque presse qu'ils eussent, j'estois assuré qu'ils m'attendroient, n'estant pas à ce que je croyois résolu de me laisser derrière , & de s'en aller sans moy. Ils ne se purent empêcher de rire de ma réponse. Le Chevalier de la Visseclette monté sur vn coursier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner , & que j'avois refusé , pour estre retif, & ne vouloir point abandonner la compagnie , me vint aborder au milieu de tous ces Messieurs , & me dit , que tant qu'il avoit cru ma vie en péril, il n'avoit pas voulu m'abandonner , & estoit toûjours demeuré pour mourir avec moy ; mais que la voyant en seureté, & se croyant plus utile à mon service, estant en liberté, qu'en prison , il alloit essayer de se sauver; donna des éperons à son cheval , qui contre sa coûtume, partit de la main, d'une vitesse incroyable ; & quoy que plus de cinquante Cavaliers le suivissent, il s'en alla devant eux , & mit pied à terre dans vn bois; à vne lieuë de-là , il se coupa les cheveux , & ayant trouvé vn Convent de Cordeliers , il en prit vn habit que l'on luy donna charitablement, & fut.

assez heureux pour se retirer à Rome dans cét équipage. Trois personnes qui tentèrent la mesme chose, furent assommées par les païsans. Et je fus conduit à Capouë avec le sieur Marfilli, Gentilhomme Bolonnois, & Joseph de Scopa, Italien, ce Prestre qui avoit fait prendre le Duc de Turfi, & dix-sept François; à savoir, les sieurs Chevalier des Essarts, Baron de Causans, Marquis de Chabans, de Canherou de la Chaise, d'Heureux, de la Botellerie, de Souillac, le Bar, de Beauchamp, Larché, de Graville, de Minière, Compagnon mon Maître d'hostel, des Marests mon Aumônier, Branjon mon Chirurgien, & Dominique Valet de Garderobe.

A vne lieuë de-là, ces Messieurs me demandèrent si je voulois boire & manger vn morceau de pain, & vn peu de fruiët; ce que j'acceptai volontiers, mourant de soif. Joseph Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, débaucha pour cent sequins qu'il avoit sur luy, vn Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à se retirer, fut rauy de cette heureuse rencontre, & l'emmena fidèlement à Rome. Nous entendîmes du bruit dans vne étable à porceaux, dont je vis sortir, quand la porte en fut ouverte, avec vne joie extrême, le sieur de Mallet que j'avois regretté sensiblement, le croyant mort; pour m'avoir voulu sauver & la liberté & la vie. Je l'embrassai plusieurs fois tendrement, & ces Messieurs qui me conduisoient en firent de mesme, ayant lié vne amitié étroite avec luy, dans quelque conférence qu'ils auoient eüe ensemble. Je luy demandai des nouvelles de son aventure; Et il me conta qu'estant demeuré pris sous sa jument, qui avoit esté tuée sous luy, pour éviter la fureur des païsans, il avoit fait le mort, jusques à ce qu'ayant

vû passer vn Officier de Cavalerie de sa connoissance, il s'estoit rendu à luy, qui l'avoit fait conduire dans le lieu où nous l'avions trouué. Nous achevâmes nostre chemin dans vne conversation assez galante, & assez gaye. Dom Joseppe Caetano s'en allant deuant l'épée nuë, & faisant crier à tous les païsans, Vive Espagne; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma teste à Naples, s'imaginant qu'ils en auroient tiré vne somme considérable; Ce qui me faisoit trouver ma mauuaise fortune assez douce, d'estre tombé entre les mains de si honnestes gens.

La nuit estoit venuë, quand j'arrivai à mille pas de Capouë. Je trouvai Dom Louis Podérico avec des flambeaux, & vn carosse s'estant avancé pour me recevoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moy; & comme je descendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'estrier, quand il prit vn grand tremblemēt au mien qui tomba mort à la portière du carosse. Il se fit beaucoup d'embrassades de part & d'autre, après quoy nous remontâmes dedans: & je fus reçu dans Capouë, non pas comme vn prisonnier, mais avec les mesmes honneurs que si j'en eusse esté le maistre, & que i'y eusse fait mon entrée. Monsieur de Podérique me conduisit dans son logis, où je trouvai à la porte, vne Compagnie d'infanterie Espagnole, il m'en presenta le Capitaine, & ensuite toute la Noblesse, & tous les Officiers de ses troupes: & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner; me demanda si je voulois souper en particulier, ou en public; & l'ayant laissé à son choix, il me dit, que si je l'agréois, les principaux de la Noblesse seroient ravis de m'y tenir compagnie. En-

suite , il me dit qu'il croyoit que je serois bien aise de demeurer vn peu en repos, & me délasser, & que si je voulois écrire quelques lettres , pour mes affaires , il les enueroit la nuit mesme , par vn courier exprés au lieu où je voudrois; & s'estant retiré, ne laissant avec moy que les François , il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au sortir de ma chambre , faire publier vn ban, que l'on amenât à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, sans les maltraitter ni dépouiller, à peine de la vie : il fit prendre la liste de tous les prisonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Noblesse, & tous les autres par billet, leur donnant vne sentinelle à chacun, pour les suivre , & commandant qu'ils pussent aller librement chez eux , & venir chez moy à toutes les heures qu'il me plairoit ; Et chacun s'attachant à bien traitter son hoste , ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilitez , & de caresses. Dés que je me vis vn peu en liberté , mon premier soin fut de brûler vne lettre que l'on m'avoit apportée le matin , que j'avois fait couler dans mon caleçon , qui auroit coûté la vie à plusieurs personnes de qualité, si elle eût esté veuë, & que je n'avois osé déchirer, de peur que l'on n'en pût ramasser les piéces. Ensuite, j'allai écrire à Rome pour faire venir de l'argent , & donner avis de ma disgrâce , & quelques lettres en France du stile du Roy François Premier, après sa prison de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie, & la réputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier des Essarts à Dom Louis Podéricor avec mon cachet , pour les faire fermer après qu'il les auroit veuës. Il ne voulut jamais les lire , & les cachetant devant luy , il les fit partir aussi-tôt, par vn courier qu'il dépêcha exprés à Rome. Nous nous servîmes du papier qui

nous restoit , à faire des chansons sur nostre aventure , & sur ceux qui avoient fait paroistre le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moy, peuvent témoigner que ni dans ma retraitte , ni dans ma prise , ni dans tout le temps que j'ai esté à Naples , l'on n'a jamais remarqué sur mon visage, ni changement ni altération , & que les differens accidens de ma bonne ou mauuaïse fortune , ne m'ont donné ni inquiétude , ni embarras , ayant agi toûjours avec autant de sang froid, que si je n'y eusse eû nul intérêt. Ce que l'on doit plutôt attribuer à vne insensibilité naturelle, que j'ay aux choses , qu'à vne fermeté d'ame qui m'eut fait resoudre à toutes sortes d'évenement.

Ensuite, Dom Louïs Podérico m'envoya demander s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre visite, & luy ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer suivi de force gens de qualité. Il me témoigna d'abord le déplaisir qu'il avoit de me rendre ses devoirs dans vne si fâcheuse conjoncture, & qu'il ressentoit mon malheur , autant que je le pouvois faire. Je luy répondis qu'un homme qui portoit vne épée à son costé, estant sujet à de pareils accidens , ne devoit pas s'en laisser surprendre ; Que les bons & mauuais succès dépendant plus de la fortune que du mérite, vne personne de cœur, & de naissance, se devoit toûjours mettre au dessus d'elle , & voir d'un œil indifférent tous ses caprices ; Que je n'avois de regret de ma prison que celuy de n'estre plus en estat de pouvoir estre vtile aux intérêts de la Noblesse de Naples , que je considérois beaucoup plus que les miens propres, & que la seule consolation que je receuois dans mon malheur , estoit les bons traitemens qu'il me faisoit , aimant naturellement d'avoir obligation aux personnes , pour qui j'avois beaucoup d'estime , &

que je fouhaitois passionnément de servir. Quelques-vns de ces Messieurs prenant la parole, dirent que, quoy que je fusse fort à plaindre, ils l'estoient encore plus que moy, puisque la perte de ma liberté les remettoit à la chaîne, & leur alloit rendre des fers beaucoup plus pesans que ceux qu'ils auoient portez jusques ici. Dom Louïs Podérico, interrompant ce discours, me dit, Que n'ayant point eû l'ordre de Naples de m'arrêter, ni mesme appris ce qui y estoit survenu, quand j'estois arrivé à Sainte Marie de Capouë, si je luy eusse envoyé vn trompette, pour luy demander passage pour me retirer, non seulement il me l'auroit accordé, mais qu'il seroit venu avec toute la Noblesse, m'accompagner iusques aux confins de l'Etat Ecclesiastique, d'où j'aurois pû me retirer où j'aurois voulu, sans que j'eusse dû craindre, après m'avoir donné sa parole, qu'il y eût eû d'autorité capable de luy en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit serui, & nous allâmes nous mettre à table.

Le souper se passa fort gayement; l'on y fronda vn peu le Peuple de Naples. Je l'excusai neâtmoins de sa legereté naturelle, & declarant la verité de mes sentimens; je témoignai hautement, que, quoy que j'eusse beaucoup d'amitié pour luy, mon intention avoit toujours esté de remettre les choses dans l'ordre, & le rassujettir à l'autorité de la Noblesse, comme il avoit esté autrefois, & connoissois qu'il estoit juste & raisonnable; que le malheur où j'estois, ne m'estoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers déclarez pour moy; Que j'avois tant d'estime pour ceux de ce Royaume, que j'estois assuré que si j'eusse pû me voir vn jour à leur teste, la puissance d'Espagne ne m'auroit plus esté redoutable; & que je n'aurois pas craint

mesme celle de toute l'Europe jointe ensemble. Tous ces Messieurs se sentans fort obligez de l'estime , & de la bonne opinion que j'avois pour eux , m'en remercièrent; aussi-bien que du soin que j'avois pris de conserver leurs biens & leurs maisons du pillage, & des sacagemens, comme leurs personnes, & celles de leurs proches, de l'insolence des peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et ensuite prenât des verres, ma santé fut beüe solennellement, & comme nous avions les meilleurs vins du monde , nous tînmes table assez long-temps avec beaucoup de réjouissance , de liberté , & de témoignage d'amitié , & d'estime réciproque. Quelques-uns me disans, que puisque j'avois cōservé la vie, & la réputation, je devois espérer avec le téps, que la Fortune qui n'estoit ferme que dans son inconstance, m'accorderoit ses faveurs après m'avoir fait sentir sa disgrâce: Je répondis que ce monde ici n'étant qu'une comédie, le premier acte de la miene s'étoit achevé par des coups de bâton, comme fait d'ordinaire celuy des comédies Italiennes ; Et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir assez, pour remonter de nouveau sur le theatre , avec un différent succès , prétendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dās l'Europe, & d'y acquérir quelque estime, & peut-estre de l'avantage. Tous ces discours , qui furent tenus sans se trop précautionner , de part & d'autre , furent rapportez aux Espagnols, qui les expliquāt, suivant leurs humeurs déliantes, redoublèrent le soupçon qu'ils avoient eü que j'avois de grandes mesures prises avec la Noblesse, & le portèrent mesme si loin, qu'ils crurent qu'elle s'estoit assemblée deux fois, pour délibérer, si l'on devoit me mettre en liberté , & s'il n'estoit pas de leur intérêt , l'armée navale de France arrivant, de se déclarer, & me laisser monter à cheval,

pour me mettre à leur teste. Ils me l'ont dit souuent pendant ma prison, & à Gayette, & en Espagne; & j'ai vainement fait mes efforts, pour les détromper d'une imagination aussi ridicule, que peu vraisemblable.

Après avoir soupé, ces Messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous entrâmes dans une nouvelle conversation, & je dis en raillant à Dom Louis Podérico, que j'avois à luy faire bien de excuses d'avoir tardé si long-temps à luy rendre une dépêche, dont j'estois chargé pour luy, & d'avoir eû mesme l'effronterie de l'ouvrir; ce qui estoit pardonnable à une personne naturellement aussi curieuse que je l'estois: & mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que luy écrivoit Pepe Palombe, & que j'avois prises à son courier par les chemins. Il les lut tout haut, & se mettant à sourire, me dit, qu'il n'auroit pas crû que je dusse estre le porteur d'une semblable nouvelle. Il m'apprit que celle de ma retraite luy auoit esté donnée par un nommé Lisola, qui crût par-là assurer sa vie qu'il meritoit doublement de perdre, pour n'avoir sù estre fidèle à aucun parti; Qu'il estoit Officier dans ses troupes à Milan; Qu'il avoit deserté, sur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd'huy, il m'auoit trahi pour rentrer dans le parti d'Espagne: Mais comme on se servoit des trahisons, sans aimer les traîtres, il auoit reçu l'avis qu'il luy estoit venu donner; ce qui n'empêcheroit pas neantmoins qu'il ne le fit pendre, & que par-là nous en serions tous deux vengez, luy comme d'un deserteur, & moy comme d'un traître. Cette sentence fut approuvée generally de tout le monde, & il n'y eut personne dans la compagnie qui n'en demandât l'exécution, au lieu d'interceder pour sa grace.

Il nous arriva ensuite une chose assez ridicule. Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n'estant pas si touché de la perte de sa liberté, que de celle de son argent, en estant quasi troublé, me pria, en présence de ces Messieurs, de vouloir écrire à Dom Juan d'Autriche pour luy faire rendre vingt-mille sckins, qui lui avoient esté pris. Je luy répondis, en riant, qu'il falloit auparavant que de hazarder mon crédit, que je l'éprouvassé en quelque chose de moindre importance; parce qu'estant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'exposer à la honte d'un refus: Mais que pour luy dire la vérité, je croyois que la peur qu'il avoit eüe lui avoit troublé le jugement, puisqu'il ne se souvenoit pas, qu'il y avoit douze ou quinze jours, que luy ayant voulu emprunter la moitié de cette somme, qui l'auroit garenti, aussi bien que moy, de l'estat ou nous estions presentement, il m'avoit répondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas osé me mentir, j'estois persuadé que ce qu'il m'en disoit à present, n'estoit qu'une resverie. Il fit tous ses efforts pour me persuader le contraire, mais je m'opiniâtrai à luy jurer que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu'il eût esté capable de me dire une chose pour une autre. Il me conjura du moins de luy faire rendre ses meubles, & ses tapisseries, puisque je voulois douter qu'il eût de l'argent; Je luy représentai que mon crédit ne pouvoit pas aller jusques-là, puisque les meubles, & les tapisseries venant à estre reconnus par les propriétaires, l'on ne voudroit pas à ma considération, leur faire l'injustice de ne leur pas rendre. Il se retira, en grondant, & fort chagrin; & toutes choses paroissât disposées à nous faire rire, quoy que vrai-semblablement je n'en dussé pas avoir trop de sujet, nous fûmes tous

surpris de voir sortir d'une garde-robe , le fleur de Minière , tout nud , ayant les cheveux nouëz sur la teste , en aigrette , avec vn ruban couleur de feu , & ses bottes sur l'épaule , en forme de besace , qui s'en vint se jeter à genoux deuant moy ; la peur qu'il auoit eüe l'apresdinée , comme j'ai déjà dit , luy ayant fait tourner l'esprit. Je luy demandai , tout étonné , ce qu'il me vouloit en cet équipage. Il me répondit que voulant estre mon premier Secrétaire , il venoit pour me faire le serment de cette charge , de la manière que les Romains le faisoient aux anciens Empereurs. Cette aventure , quoy que diuertissante , ne laissa pas de nous faire pitié , & de nous faire admirer ce que peut l'appréhension de la mort sur vn esprit foible. Jesrecomandai en mesme temps que l'on en prit soin , & que l'on le menât coucher. Fabrani , que le déplaisir de la perte n'empêcha pas de s'assoupir , se voulant appuyer contre vne petite table , qui estoit au milieu de la chambre , comme il estoit ordinairement endormi le soir , il se laissa tomber dessus si rudement qu'il la rompit , & comme il estoit gros , & pesant , il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la teste à tout le monde , ne sachant d'où il pouuoit venir ; Et comme nous nous en fûmes apperçus , il n'y eut personne qui ne fît de grands éclats de rire , qui durèrent assez long-temps. Dom Louïs Podérico me dit qu'estant tard , il craignoit qu'il ne luy en pût arriuer autant , ou à quelqu'un de ces Messieurs , & qu'ainsi il valoit mieux me donner le bon soir , que d'appréter à la compagnie vne nouvelle matière de rire : après quoy , il se retira ; & tous nos prisonniers s'en allèrent chez eux , ne demeurant de mes gens , que ceux qui touchèrent dans ma garde-robe.

Dés que je fus au lit, le Capitaine Espagnol qui estoit de garde, demanda à me venir donner le bon soir, pour estre assuré qu'il me laissoit dans la chambre, dont il ferma en sortant la porte à la clef; & ayant beaucoup fatigué la journée, & nullement dormi la nuit précédente, je me récompensai en celle-ci, & ne me réveillai que le lendemain sur les neuf heures. Dés que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon liét, après quoy, il resortit, pour me laisser en repos toute la journée. Dom Louïs Podérico envoya savoir des nouvelles de ma santé, & s'il ne m'incommoderoit pas, dès que je serois habillé de me venir visiter; & comme il savoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter; & vne casaque, d'autant qu'il faisoit encore froid, n'ayant sur le corps qu'un colet de buffe, avec lequel j'avois esté pris. Il arriva aussi-tôt dans ma chambre, accompagné du Prince de Saint Severe son neveu, du Prince de Fourine, du Marquis de la Belle, du Prince de Supine, du Prince de Chiufane, de Dom Camille Caraffa, de Dom Juseppe Gayetano, de Dom Cesar de Capua, & de plusieurs autres Cavaliers. Il me demanda si je voudrois aller à la Messe, où ils m'accompagnèrent tous, faisant demeurer au logis la garde Espagnole, disant qu'où estoient tous ces Messieurs, ils n'en avoient pas de besoin. Tous les prisonniers François se rendirent auprès de moy; Nous fûmes en vne Eglise voisine, où je reçus tous les honneurs, & toutes les civilitez que l'on m'auroit pû rendre, si j'eusse esté en pleine liberté; & tout ce cortége avoit bien plus l'air de gens qui me faisoient leur cour, que de personnes qui veilloient à ma seurété, & qui songeoient à me garder.

Au sortir de la Messe, je fis un tour de prome-

nade , après quoy je fus reconduit chez moy. : Et Monsieur de Podérico m'ayant tiré à part , me dit qu'il falloit penser à la conservation de ma vie, tout estant à craindre de l'humeur défiante , & cruelle des Espagnols ; Que la Noblesse m'estoit trop obligée, & avoit trop d'estime , & d'amitié pour moy, pour souffrir que je courusse quelque fortune , & qu'ils periroyent tous assurément, plutôt que de me voir en dangers Mais qu'il failloit que je m'aidasse, & que je cherchasse le moyen de gagner du temps, qui estoit le plus grand remède que l'on pût apporter à des maux de cette nature ; Que je devois témoigner vn extrême mécontentement de m'estre vû abandonné de la France , & ne respirer autre chose que le dessein de m'en venger ; Qu'il falloit faire voir que je voulois m'engager dans le parti d'Espagne , & sur tout leur persuader que j'avois des prétentions sur le Duché de Modène , que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloyent appuyer de leurs forces , & m'en faire avoir l'investiture de l'Empereur : Que la haine estant plus grande encore, & l'envie de se venger de ce Duc, que de moy, ils écouteroyent les propositions que je ferois, par la grandeur desquelles je devois éblouir Dom Juan , jeune Prince ambitieux , & le Viceroy, ami naturellement des négociations , afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres , qui tiroient les affaires de longue ; Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la première chaleur de leurs ressentimens, & l'exemple du Maréchal de Strossi dans les Terres.

Son avis me parut fort bon, & je le priai d'écrire à Naples que l'on m'envoyât quelqu'un pour m'écouter, ayant des choses à dire d'une extraordinaire importance. Il y dépêcha aussi-tôt , & nous eûmes le lendemain matin nouvelles , que l'on avoit

choisi l'Evesque d'Averse, homme d'esprit, & de capacité, frère du Prieur de la Rochelle, de la Maison des Carafes, pour venir conférer avec moy. Je dînai tout seul ce matin-là, me faisant des excuses, s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cause de la quantité d'affaires, dont il estoit accablé, & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune, & des affaires. Après m'estre reposé quelque temps au sorty de table, toute la Noblesse s'en revint me faire sa cour, & entrant avec moy en vne conversation des choses passées, & de leurs intérêts, & des miens : elle s'échauffa de façon, que je commençois à entrer dans vne négociation fort pressante, & dont j'aurois assurément tiré de grands avantages, quand vn Espagnol entra que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte ; vn de ces Messieurs me poussant du pied, je changeai tout d'un coup de discours ; ce qui ne put estre si adroitement, qu'il n'en eût du soupçon & fortant à l'heure mesme, il s'en alla écrire au Comte d'Ognate, qu'après avoir si long-temps maintenu le Peuple dans la revolte, je travaillois à leur débaucher la Noblesse, & qu'il estoit à craindre, si l'on n'y apportoit vn prompt remède, que je n'en pusse venir à bout.

Sur le soir, Monsieur le Prince d'Aveline me vint voir, & me remercier du soin que j'avois pris de faire ramasser tout le pillage de son château, & du châtiment de Paul de Naples, qui estant nai son sujet, luy avoit fait toutes les insolences imaginables, & perdu le respect en toutes sortes de manière. Je luy répondis que j'aurois bien voulu luy pouvoir rendre d'autres services plus considérables ; mais qu'en l'estat où j'estois, tout ce qui m'estoit permis de faire pour ses intérêts, estoit, de l'avertir d'aller promptement à Naples, pour sauver ses meubles,

qu'ayant fait ramasser avec soin , & porter dans le garde-meuble de mon Palais , les Espagnols l'auroient infailliblement pillé, au lieu de moy, & que j'avois bien de la douleur, qu'en pensant conserver tout ce qui luy appartenoit , je l'eusse fait sacager plus aisément. Il m'en témoigna sa reconnoissance, & se servant de mon avis, partit aussi-tôt pour aller donner ordre à ses affaires.

Ensuite le Prince de la Rocque Romane me vint voir , dont la conversation me fut fort ennuyeuse. Car comme il est fort grand parleur , elle ne se passa qu'en des protestations de sa fidélité pour l'Espagne , & au récit des services qu'il luy avoit rendus , & de la joie qu'il avoit de voir que le Ciel s'estoit déclaré pour elle. Et après m'avoir fait vn assez léger compliment sur mon malheur, il se retira.

Cependant les Espagnols s'assemblèrent pour délibérer quelle résolution ils devoient prendre sur mon sujet. Les avis furent différens. Tous ceux du Collatéral opinoient à ma mort, alléguant pour raison, que je m'estois acquis vn si grand crédit , & vne estime si générale, aussi-bien parmi la Noblesse que parmi le Peuple, qu'il y avoit toujours à craindre. tant que je viurois , que le Royaume ne fût jamais en paix , & les affaires ne s'y brouillassent de nouveau, si par hazard je vonois à recouvrer la liberté ; Que les mécontents me conserveroient toujours dans leur cœur vne espérance secrète , qui feroit germer dans leurs esprits, vne semence de revolte , qui viendrait à produire quelque effet à la première occasion ; Que connoissant la clemence naturelle de leur Roy , c'estoit le servir vtilement, que de luy oster le moyen de l'exercer en vn sujet si dangereux, & d'une si périlleuse conséquence ; Que l'on le délivreroit par-là des importunités de tous
les

les Princes de l'Europe , & de tous les Potentats à qui j'estois lié de sang, d'alliâce, & d'amitié, qui intercederoient pour ma vie, & pour ma liberté; Que j'avois esté si près du trône , que mon ambition ne se pourroit plus laisser flater par aucun établissement qui fût au dessous ; Et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la mémoire ; que tant que je vivois , je penserois continuellement à la possession d'une Couronne , que je croirois n'avoir perdue , que par un pur effet de malheur, & de hazard, & que j'avois quasi considérée comme à moy : Qu'il falloit en user de mesme , qu'avoit fait le Marquis de Sainte Croix aux Tercères à l'égard du Maréchal de Strossi ; Que l'on ne devoit pas différer cette exécution, de peur que la France ne la leur rendit impossible , en avouant mes actions, & me reclamant, comme une personne qu'elle avoit envoyée , & qui n'avoit agi que par ses pouvoirs , & par ses ordres ; Que l'on ne devoit pas balancer à suivre l'exemple de Charles d'Anjou pour Conradin , par le conseil mesme du Pape Clement Quatrième; Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procédé , au moins la seureté s'y trouveroit toute entière ; Et que quand il s'agissoit d'affermir un Royaume , les plus violentes résolutions estoient toujours les meilleures ; Qu'outre cela , ma mort serviroit d'un grand exemple, pour intimider , & empêcher les personnes ambitieuses de venir prendre part & s'intéresser dans les soulèvements des Provinces , à quoy la Monarchie d'Espagne pouvoit estre plus sujette qu'une autre , pour avoir tant de Nations différentes à gouverner , & ses Etats si étendus , si séparés, & si éloignez les uns des autres. Le zèle de la Patrie ne les attachoit pas tant à suivre ce parti , que la honte d'avoir eû recours à moy , pour la conservation

de leurs charges, & de leurs biens, & d'avoir maintenu avec moy des correspondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas toujours demeurer secrètes, & qu'ils prétendoient par ma mort tenir fort cachées, se voulant ôster de devant les yeux vn témoin irréprochable de leur perfidie, & de leur infidélité.

D'autre costé, le Duc de Turfi qui m'avoit obligation de la vie, croyoit estre engagé d'honneur à me rendre la pareille, en me la sauvant, & alléguoit pour cela toutes les raisons que la Politique, & la bien-séance, pouvoient suggérer. Elles estoient appuyées par Dom Melquior de Borgia, qui estant mon parent, descendant par le Duc de Gandie, du Pape Aléxandre, & moy par Lucrece de Borgia sa fille, mariée dans la Maison de Ferrare, qui estoit ma bisayeule, il se croyoit par-là estre engagé de réputation à me conserver : Aussi n'oublia-t'il aucune chose pour en venir à bout, prenant mes interets avec toute la chaleur possible suivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit & douce, & bien-faisante. Ces personnes estoient d'un poids extraordinaire, & d'un autre crédit, que celles du Collatéral, pour estre tous deux du Conseil d'Etat d'Espagne, & les Ministres qui avoient esté choisis du Roy Catholique, pour assister à la jeunesse de Dom Jüan d'Autriche, par les avis desquels il avoit ordre de se gouverner, & de ne rien faire sans leur participation, & leur conseil. Ils ajoütoiét de plus, que si l'on avoit à suivre des exemples, il falloit s'attacher aux plus hōnestes, & mieux reçus généralement de tout le monde; Que le Marquis de Sainte Croix avoit esté fort blâmé, & que sa précipitation, & son emportement auroit pû coûter cher à l'Espagne, sans les embarras qui survinrent fort à propos en France, pour la garantir

de ses ressentimens ; Que la cruauté de Charles d'Anjou , avoit esté fort condamnée, & terni toute cette grande réputation qu'il avoit établie par sa valeur; & qu'il s'en estoit repêti tout à loisir par la sanglante guerre que son action luy avoit attirée, à laquelle il fut sur le point de succomber ; qu'il en perdit ensuite la Sicile , & que son fils avoit failli, s'il ne se fût sauvé miraculeusement, à payer de sa teste , celle de Conradin ; Que l'autorité du conseil du Pape Clement ne se devoit pas alléguer pour excuse , estant ennemi déclaré de Conradin, dont il appréhendoit, & les ressentimens, & la puissance, & que ne luy ayant survécu que peu de jours, il sembloit que le Ciel eût voulu le punir d'un conseil si violent, & si intéressé ; Que l'Histoire d'Angleterre offroit vn autre exemple en la personne du Roy Edoüard Troisième, qui par sa clemence s'estoit acquis vne réputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de Persi , s'estant revolté contre luy , Archambaud de Douglas , de son chef, sans estre autorisé du Roy d'Ecosse son Souverain, entra dans son Royaume , les armes à la main , en faveur de son ami revolté , luy donna vne camifade , où il fut contraint de se sauver nuds pieds , & l'ayant renversé de son cheval d'un coup de lance , & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui rasfermit ses Etats ; Et après avoir puni severement tous les sujets rebelles , qu'il avoit fait prisonniers , son Conseil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas, comme vn particulier , qui sans aveu d'aucune Couronne estoit venu fomenter vne révolte dans son Royaume ; Ce grand & sage Edoüard répondit , Que n'estant pas nai son sujet , il n'avoit pas sur luy d'autorité legitime ; Que sa mort seroit vne foible vengeance , qui pourroit ternir la gloire

qu'il s'estoit acquise; Et que jugeant par le mal qu'il luy avoit fait, les services qu'il lui pourroit rendre, s'il devenoit son ami, il luy vouloit donner la liberté, comme il fit, luy demandant son amitié, l'embrassant chèrement, & louant hautement & sa vertu, & son courage : action certes d'un genereux Prince, & qui le releva par dessus tous ceux de son siècle. Qu'ils laissent à juger sans passion, quel de tous ces exemples estoit le plus digne d'imitation, par un Roy si puissant que celui d'Espagne, qui n'avoit rien à craindre d'un particulier, que sa generosité luy attacherait à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'Ognate fin, & habile, inclinoit au premier sentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raisons : mais il ne vouloit pas seul se charger de la chose, qu'il eût bien voulu voir passer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les négociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'écouter ce que j'aurois à proposer, ce qui ne tireroit pas de longue : & qu'après avoir examiné, si les offres que je pourrois faire, seroient ou de plus grande, ou de moindre importance pour le service de leur Monarchie, que ma mort; il en seroit le maître après, quand il luy plairoit, puisqu'elle ne dépendroit que de sa volonté, & de son ordre : & se tenoit si glorieux d'avoir repris Naples, & qu'il ne vouloit pas hazarder légèrement sa réputation, ni rien faire, dont il pût estre blâmé : Estant la maxime ordinaire des Espagnols, Que le temps & la patience ne gâtent jamais les affaires, ce que fait ordinairement la précipitation.

Dom Juan d'Autriche, jeune Prince, brave, & genereux, se laissant emporter aux mouvemens de son cœur, & prenant le parti le plus beau & le plus honorable, fit un fort grand raisonnement, & fort

delicat , & que l'on n'auroit pas aisément attendu d'une personne de son âge , mais qui sentoît plutôt vn homme consommé dans les affaires , & qui ne pensant qu'à la gloire , veut ménager les avantages de sa nation par des voies hautes , & éclatantes. Il dit que les actions qu'il m'avoit vû faire , m'ayant acquis son estime, il ne se pouvoit aussi défendre de me donner son inclination ; qu'il auroit trop de regret de voir périr misérablement vn Prince, le pouvant sauver ; Qu'il le croiroit honteux, & à luy & à l'honneur du Roy son pere , qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie , que de mon supplice ; Qu'il devoit user de sa clemence, en vne rencontre qui lui attireroit les bénédictions , & l'applaudissement de toute l'Europe ; qu'il n'en trouveroit jamais de sujet, qui le méritât mieux que moy, & qu'il pouvoit , en ma personne , obliger tous les Princes à qui j'appartenois ; Que c'estoit faire tort à la Monarchie d'Espagne , que de faire voir aux yeux de tout le monde , qu'elle sacrifioit ma vie à sa sûreté ; Qu'elle estoit trop puissamment établie , pour pouvoir estre ébranlée par vn homme seul : Que nous n'estions plus dans le temps des Romains , où vn aventurier estoit capable , par sa seule valeur personnelle , de faire perdre des Royaumes ; Que véritablement je serois vn ennemi à redouter , si je pouvois disposer des forces de la France, mais qu'elle avoit assez fait connoistre ne vouloir pas contribuer , ni à l'élevation , ni à l'établissement de ma fortune ; Que j'avois esté abandonné dans vn temps, où elle pouvoit sans péril , leur faire perdre vne Couronne , & qu'il estoit aisé de voir , qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ses ennemis , que de souffrir qu'un autre profitât de leurs dépouilles ; Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette si extraordinaire maxime , puisque ne pouvant faire

seule des conquestes considérables , & éloignées, sa nation aussi-bien n'estoit pas propre à les conserver , l'Espagne ne devoit plus craindre ni les séditions, ni les revoltes de ses Etats, le temps estoit toujours en sa faveur , & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à vne protection , qui avoit paru si inutile , & si intéressée en ce rencontre ; & que pas vn Prince , après cét exemple , n'embrasseroit le parti d'une nation qui ne voudroit pas souffrir leur agrandissement , & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les avantages que l'on pourroit acquerir , en la servant , aux dépens de ses ennemis ; Que jugeant de mes sentimens par les siens , il me croyoit outré de n'avoir pas esté assisté dans vne entreprise si glorieuse, & si fort piqué que je ne devois respirer que la vengeance , ni souhaitter la conservation de ma vie , que pour me pouvoir satisfaire , & rechercher les moyens de pousser à bout mes ressentimens : Qu'il estoit d'avis de les ménager dans leur chaleur, & d'acquerir à leurs service vne personne si capable de leur en rendre de considérables ; Que plus j'avois témoigné d'ambition , & plus l'on pouvoit prendre en moy de confiance ; Et qu'estant trop bien informé que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter , je m'attacherois inséparablement à l'Espagne , qui m'assisteroit de toutes les choses nécessaires pour la pousser à ses dépens ; Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puisqu'il est bien séant à vn Prince qui a du cœur , de chercher son avancement , & que l'on ne le peut rencontrer plus raisonnablement , ni le rechercher avec plus de justice , que contre les ennemis de sa nation ; Qu'il ne pouvoit blâmer en moy ce qu'il auroit pratiqué, s'il eût esté à ma place, & que l'on ne doit qu'estimer vne personne , qui se veut ac-

querir vne Couronne , aux dépens de la Monarchie opposée à celle dont il est nai sujet; Qu'il ne voyoit pas pourquoy les actions particulières , qui sont plus glorieuses, devoient passer pour plus criminelles que les generales, servant également , & quelquefois plus vtilement à l'avantage de son parti; Et que celles qu'il m'avoit vû faire , estant si peu communes , l'obligeoient à me vouloir du bien , estant juste d'aimer les vertus dans les personnes mesme de ceux, qui nous font la guerre , & que nous haïssons pour ce sujet ; Qu'il croyoit de ses intérêts de me retirer de ce rang , & qu'ayant fait voir par son discours , la facilité , & la seureté qu'il y auoit à m'acquérir , il desserveroit le Roy son pere, s'il n'y apportoit tous ses soins ; Que par ce que j'avois fait sans secours , & sans assistance , il estoit aisé de juger ce que je pourrois faire dans mon país , au milieu de toutes mes habitudes , appuyé de leurs forces, & animé d'un esprit de vengeance , dans vn Royaume si inquiet , & toujourns prest à remuer : Que son sentiment estoit non seulement de me sauver la vie , mais mesme de me donner la liberté ; Qu'estant genereux , je serois assurément toute ma vie fidèle à l'Espagne, en recevant des graces si cōsidérables, sans les avoir meritées, au lieu que la France n'avoit payé mes services que d'ingratitude , & d'abandonnement : Qu'il estoit bien plus juste d'avoir de la haine, & de l'animosité contre le Duc de Modène , que contre moy , qui après auoir esté si bien traité du Roy son pere , n'ayant aucun sujet de s'en plaindre , ni de dépendance , & d'attachement à aucun parti , luy avoit de gayeté de cœur déclaré la guerre , attaqué l'Etat de Milan , prétendant d'accroistre les siens de son débris ; Mais que pour moy c'estoit vne chose bien différente, que j'estois nai François , que la guerre estoit déclarée

entte les deux Couronnes , que je ne l'avois pas portée dans Naples , mais estois venu seulement chercher ma fortune , en assistant des gens qui avoient déjà les armes à la main , contre les ennemis déclarez de ma patrie ; Qu'il estoit de la Politique de se venger d'un ennemi , par un autre ; Que j'estois le sujet le plus propre qu'on pût choisir contre le Duc de Modène ; Que l'Empereur avoit assez de sujet de s'en plaindre , pour le mettre au ban Impérial ; Qu'il me falloit procurer l'investiture de ses Etats , & me donner les forces dont j'aurois besoin , pour faire un châtiment qu'il ne pourroit entreprendre , sans s'attirer l'opposition & la jalousie de toute l'Italie ; Que cette Politique paroistroit nouvelle à tout le Conseil , mais qu'il en falloit changer , suivant les occurrences , & que quand celle-ci seroit examinée sans préoccupation , il croyoit qu'elle seroit approuvée de tout le monde , & que le Roy son pere ne s'y opposeroit pas. Ce discours suspendit le sentiment de toute l'assistance , mais il ne fut pas suivi , pour m'estre trop favorable ; Et aussi n'osa-t-on pas s'attacher à celui qui estoit tout-à-fait contraire. Deux Conseillers d'Etat ayant opiné pour la conservation de ma vie ; il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les Cardinaux de la faction d'Espagne , & d'en attendre la réponse , avant que de se déterminer à rien sur mon sujet.

Marco de Lozenzo , cependant , pour me témoigner son zèle , résolut d'hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles , & de m'en donner de ce qui se passoit dans Naples ; & ayant chargé un Musicien qu'il avoit , de cette commission , il eut l'adresse , malgré mes gardes , de me venir trouver dans ma chambre , & me dit que toute la ville n'avoit point fait de résistance à l'Entrée des Espagnols , & n'a-

voit osé courir aux armes, abusée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'estois d'accord avec eux; Qu'en ayant esté détrompée par l'avis de ma prison, il ne se pouvoit imaginer quel estoit le desespoir, & la douleur que le public en ressentoit; Que les habitans estans encore les armes à la main, l'on avoit pensé de les desarmer; que l'on les flattoit de cent belles promesses, & qu'on leur faisoit espérer la confirmation de leurs privilèges, & l'exemption de toutes les Gabelles: Mais que refusant tous ces avantages, il avoit esté répondu d'une commune voix, Que m'ayant des obligations si essentielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ni exposé à un si grand péril de la vie, sans en estre touché sensiblement; Qu'ainsi, renonçant à toutes leurs prétentions, les peuples se soumettoient sans répugnance, à tout ce que le Viceroy pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me mît en liberté, & qu'ils sacriferoient volontiers à mes intérêts, leurs biens, leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon consolé de ma disgrâce, par cette reconnoissance, que la ville de Naples avoit de ma prison, & de la fidélité que j'avois eüe pour son service; Et quoy que je crussé que ma vie en estoit en plus grand danger je ne laissai pas d'estre flatté agréablement de ce recit, & priai cet Envoyé d'assurer son maistre de ma reconnoissance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'estois affligé de mon malheur que parce qu'il m'empéchoit de les tirer d'oppression, comme je leur avois promis, & comme je le souhaittois si ardemment.

L'apresdînée, Monsieur l'Evesque d'Averse me vint voir, conduit par Dom Louis Podérico, & après m'avoir fait le compliment à quoy l'estat où j'estois, obligeoit un homme, aussi généreux que

luy , nous primes des chaifes ; & ayant fait sortir tout le monde , il me dit que sur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyât quelqu'un, pour écouter les propositions que j'avois à faire , Dom Juan d'Austriche, & le Viceroy l'avoient chargé de cette commission; Qu'il l'avoit acceptée avec joie, afin d'avoir vne occasion de me servir utilement, & qu'au moins devois-je estre assuré , qu'elle ne pouvoit tomber entre le mains de personne mieux intentionnée qu'il estoit ; & qu'il m'assuroit d'employer, & son adresse, & tous ses soins pour me tirer de mon malheur, ou du moins pour le soulager, & pour faire réussir toutes les choses à ma satisfaction, à quoy il s'emploieroit, & de tout son cœur, & de tout son pouvoir.

Je luy contai , Que je n'estois venu à Naples que par la participation de la France , & qu'après avoir esté assuré que c'estoit le plus grand service, que je pussé luy rendre ; Qu'il avoit esté résolu que je m'embarquerois sur l'armée navale que je commanderois , pour apporter à ses Peuples tous les secours qu'ils luy avoient demandez ; Que l'extrémité où ils estoient réduits, ne leur permettant pas de les pouvoir attendre , les Ministres de France à Rome , m'avoient pressé d'azarder le passage, dont j'estois venu à bout avec tant de péril, & de peine, que je m'estois sacrifié sans repugnance, pour la gloire & les intérêts d'une Couronne, dont j'estois nais sujet; Que le Roy avoit approuvé, non seulement ma résolution , mais avoit témoigné par ses lettres , m'en avoir vne obligation extrême, m'assurant de m'assister de toutes les choses nécessaires , & de m'envoyer vne puissante armée de mer , des munitions , de l'argent, des vivres, & des troupes ; Qu'après tant d'assurances, la malice & l'envie de mes ennemis , ou pour mieux dire, la

perfidie d'un homme pensionnaire d'Espagne, m'a-
 voit fait malheureusement abandonner ; Que ne
 croyant pas devoir mieux employer ma vie , que
 pour les avantages de ma patrie , je n'en avois pas
 perdu pour cela ni la volonté ni le courage ; Qu'il
 pouvoit savoir comme j'avois refusé ceux qui m'a-
 voient esté offerts , n'ayant pas balancé à suivre
 mon devoir ; Que tous mes travaux n'avoient eu
 qu'une prison pour récompense ; Que par un si mau-
 vais & injuste traitement , j'estois assez dispensé
 devant Dieu , & devant les hommes , d'obligation
 & de fidélité ; Que les ressentimens que j'en avois,
 estoient aussi grands que légitimes ; Que je me
 voulois entièrement jeter sous la protection , &
 dans les intérêts de l'Espagne ; Que par ce que j'a-
 vois fait contre elle, il estoit aisé à juger, quand je
 serois appuyé de ses forces, ce que je pourrois entre-
 prendre contre la France , qui estoit sur le point de
 se soulever ; Que j'y avois des amis , & des parens
 mal satisfaits, qui prendroient part dans les injures
 que j'avois reçues , d'avoir vû ma fidélité soupçon-
 née, & que pour me perdre elle eût renoncé à ce qui
 estoit de ses avantages ; Qu'il y avoit des Provinces
 où j'avois des partis puissans ; Que j'avois des pla-
 ces à moy , & pourrois ménager la déclaration de
 quelques autres considérables , la coutume y étant
 établie d'y servir plutôt ses amis que son Roy ; Que
 j'offrois d'employer , pour me venger , tous les
 moyens que j'avois entre les mains ; Que j'estois
 l'instrument le plus propre pour châtier le Duc de
 Modène , contre qui l'on estoit animé plus juste-
 ment que contre moy ; Et que pour faire voir que je
 ne prétendois pas m'engager à demi, si l'on vouloit
 se servir de moy, & y prendre confiance , je voulois
 commencer par la pacification du Royaume de Na-
 ples, dont je savois les moyens infailibles ; Que la

seureté se trouvoit toute entière dans mes offres, puisqu'estant prisonnier, ma vie pouvoit répondre de la verité de ce que je propoisois. Et particuliè-
rant par le menu tout ce que je rapporte ici en gros, il y trouva de si grands avantages pour l'Espagne, qu'il m'assura que j'en serois reçu à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute sorte de satisfaction, & mesme la liberré; Qu'il s'en retour-
noit y travailler avec vne application, & vne affe-
ction incroyable; Qu'il espéroit dans trois jours, m'en
venir rendre réponse, si j'estois encore à Capouë,
ou de me venir trouver à Gayette avec Dom Louïs
Podérico, si la résolution que l'on avoit prise de
m'y conduire, estoit executée.

Comme il estoit question de me sauver la vie, je
n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Espa-
gnols, je leur fis voir la ruine de la France si facile,
que comme ils se persuadent aisément ce qu'ils de-
sirent, y estant portez par leur vanité naturelle, &
le mépris qu'ils font des autres nations, & de tou-
te autre puissance que la leur; je crus que mes pro-
positions seroient envoyées à Madrid, & que les
choses ne s'y résolvant pas à la legère, après vne in-
finité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois ce-
luy de faire agir tans de gens pour ma conseruation,
que ma vie seroit en seureté, ne craignant que
la première chaleur qu'il falloit laisser refroidir,
n'ayant pas lieu d'apprehender qu'ils me fissent cou-
per la teste au bout de trois mois. Ainsi je commen-
çai de bien espérer, ayant eû l'adrese de gagner du
temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, é-
tant arrivé, les Cardinaux de la fonction d'Espa-
gne, & leurs Ministres s'assemblerent plusieurs
fois, pour délibérer sur vne affaire si importante.
Et le Pape qui m'aimoit tendrement, & qui avoit

mesme donné des larmes à ma mauvaise fortune, sachant que le plus grád péril que je pourrois courre, ne viendroît que du desaveu de la France M. de Fontenay publiant que l'action que j'avois entreprise, estoit bien de sa participation, mais non pas de son ordre, croyant que cela précipiteroit ma perte, qu'il souhaittoit, pour s'oster de dessus les bras vn ennemi qu'il avoit desobligé par sa conduite, & qui ne luy pardonnerois de sa vie, n'ayant depuis donné mes ressentimens, qu'à la prière de personnes puissantes, & que je considérois trop pour leur rien refuser, & de plus en veüe de l'alliance qu'il avoit prise dans vne famille, que j'aimois, & estimois particulièrement; ce qui ne fut pas vn petit effort que je fis sur moy. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal Albornos, & luy dit, qu'il estoit fort surpris d'apprendre qu'après avoir esté abandonné de la France, l'on voulût desavouer que tout ce que j'avois entrepris, ne fût pas pour son service, & par ses ordres, puisque son Ambassadeur le lendemain de mon embarquement, luy estoit venu au nom du Roy, donner part de mon voyage, & assuré que je serois puissamment assisté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, vne armée navale, qui me porteroit toute sorte de secours; ce qu'il offroit de justifier & de luy soutenir, puisque l'on n'oseroit luy nier ce que l'on luy estoit venu apprendre, par vne audience extraordinaire que l'on luy avoit demandé exprés; Qu'il le chargeoit de le mandér en Espagne, & de faire savoir qu'il s'intéressoit plus en la conservation de ma vie, que si j'eusse esté son neveu: Et ne se contentant pas d'avoir fait dire la mesme chose à tous les Cardinaux, & Ministres de la mesme faction, & de les engager d'écrire à Naples de ne rien entreprendre sur ma personne, sans avoir reçu les ordres du Roy Catho-

lique ; il luy dépêcha luy-mesme vn courier , avec des lettres dans les termes , & les plus pressans , & les plus obligeans du monde , demandant ma vie comme la plus grande grace , & la plus sensible qu'il pût jamais recevoir.

La Cour de Rome estant pleine de douceur , & le lieu du monde où les affaires se considèrent plus attentivement , & où l'on regarde de plus près aux conséquences ; ces Cardinaux sollicités par tous leurs autres confrères , qui avoient beaucoup d'amitié pour moy , prirent des sentimens modérez , & écrivirent , & en Espagne , & à Naples , de la façon que j'aurois pû le souhaiter. Ce qui donna le temps à la France , non seulement d'avouër tout ce que j'avois fait , mais de menacer de represailles sur tous les prisonniers qu'elle avoit entre les mains , & qu'elle pouvoit faire si l'on songeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe à qui j'ai l'honneur d'appartenir , s'intéressèrent pour moy. Et Monsieur le Duc de Lorraine estant averti de mon malheur , dit à Monsieur l'Archiduc , & au Comte de Fuenfaldagne avec la dernière vigueur , qu'il ne serviroit jamais des personnes , dont les mains seroient ensanglantées du sang de sa Maison ; Que les services qu'il avoit rendus à la Maison d'Autriche , méritoient bien que l'on eût assez d'égard à son entremise , pour ne luy pas refuser ma vie , qu'il tiendrait pour récompense de tout ce qu'il pouvoit prétendre : & envoya son Capitaine des Gardes à Madrid représenter la mesme chose.

Toutes ces puissantes intercessions , jointes aux propositions que je fis de servir les Espagnols , produisirent l'effet que j'en pouvois attendre , ayant bien jugé que les Rois usant toujours de clemence , celui d'Espagne n'ordonneroit jamais mon

exécution , quand tout le monde verroit qu'elle estoit remise à sa volonté , & ne se pouvoit plus faire que par ses ordres. Ceux de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë ; mais l'exécution en fut différée , jusques à tant que l'on eût choisi la personne qui devoit avoir la mienne en garde , & que l'on eût fait préparer vne galère pour m'y porter.

Le Mercredi Saint , Dom Louïs Podérico me demanda si je voulois aller entendre Tenébres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des Convens de Religieuses les trois jours de fuite, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empressoient pour me voir , avec des démonstrations extraordinaires , & d'amitié , & de douleur.

Le jour de Pasques , je fus entendre la Messe à la grande Église , & faire mes devotions , où il m'arriva vne chose assez plaisante. Je me confessai au sieur des Marests mon Aumônier ; & m'accusant d'avoir fait mourir bien du monde , & que je m'estois peut - estre vn peu flatté , en considérant plus l'intérêt de ma conservation, que le zèle de la justice ; il me répondit tout en colére : J'estois à Naples avec vous , vous n'en avez pas assez fait, j'en suis témoin, & si vous n'eussiez pas tant épargné de gens , nous y serions encore , & nous ne serions pas prisonniers. J'avouë que cette réponse que je n'aurois pas attendu d'un Confesseur , me fit quelque envie de rire , que je contentai , estant de retour à mon logis , l'ayant conté à ces Messieurs, qui après s'en estre vn peu divertis, avouèrent qu'il n'avois pas trop de tort , & qu'il m'avoit dit la verité.

La familiarité que j'avois avec la Noblesse , & leur amitié qui croissoit tous les jours pour moy, par la fréquentation , fit juger au Comte d'Ognate

qu'elle pourroit avoir quelque suite dangereuse, ne la croyant pas trop affectonnée à son parti, & le fit résoudre à ne le pas souffrir davantage. Il envoya vn ordre portant que les Cavaliers ne me vissent plus en particulier, ni avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la Rocque Romane, en qui il avoit vne extrême confiance, de commander vn petit corps indépendant de Dom Louïs Podérico, dont il s'offensa au point qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû jusques-là, & me vint dire le Lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'estre plus en estat de me servir, n'ayant plus d'autorité, & qu'il me remettoit entre les mains de Dom César de Capua Gouverneur de la ville, duquel il m'assuroit neantmoins, estant fort galant homme, & son ami particulier, dont je recevrois toute sorte de courtoisie, & partit pour Naples, afin de faire ses plaintes du traitement qu'il avoit reçu, dont il paroïssoit fort picqué. Trois jours après, l'on me fit mener, avec tous les prisonniers, à Castel Vulture, où je devois trouver vne galère armée, pour m'embarquer, dans des carosses, attelés la plupart de bœufs, à cause de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par vne Compagnie de cavalerie, avec ordre dés que je serois arrivé à Castel Vulture, de s'en retourner toute la nuit.

Dom Louïs Podérico ayant ajusté ses affaires à Naples, & reçu commandement de venir prendre toutes les troupes qu'il avoit laissées à Capouë, & de marcher incessamment en Abbruze, pour en chasser Tobia Palavicini, & le Marquis de Palombara, qui commandoient dans cette Province, pour la remettre dans l'obeïssance; l'on chargea vn Lieutenant de Mestre de Camp général Bourguignon de ma conduite. Je trouvai, à mon arrivée, que la galère qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y

rendre à cause du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours après : Ainsi je ne fus gardé que par vne Compagnie d'infanterie, composée la pluspart de Bourguignons, Lorrains, & François ; Et ce que je trouuai de plus bizarre c'est que le soldat qui estoit en sentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François m'apprit qu'il estoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui dépendoit de luy pour me sauver, & me dit que la pluspart de la Compagnie estans Lorrains, il estoit assuré qu'ils feroient volontiers la mesme chose, & que tous ses camarades ayant esté pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à deserter. Je luy donnai l'ordre dès que l'on l'auroit relevé, de sonder les sentimens de tous ses compagnons. Deux heures apré, il vint me rendre réponse, & me dire de leur part, que je pouvois faire estat d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient mesme leurs armes si j'en avois besoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Mestre de Camp général, qui m'avoit accompagné, pestoit continuellement contre les Espagnols, dont il disoit avoir esté mal traité ; Qu'après trente ans de service, au lieu de récompense, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occasion de se retirer. Il s'informoit soigneusement si je n'avois point d'argent à Rome, dans la pensée de trouver sa fortune avec moy ; ce qui m'estoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé, puisqu'il fit sauver Compagnon, mon Maistre d'hôtel, pour douze ou quinze pistoles de bagatelles qu'il avoit sur luy. Il me laissoit promener sur le bord de la mer, & mesme jusques à vne petite chapelle de Nostre-Dame, pelerinage d'une grande devotion, qui estoit à vn quart de lieuë de Castel Vulture, ne me faisant suiivre que par qua-

tre mousquetaires ; quoy que nous fussions bien trente-deux prisonniers ensemble, tous François, n'y ayant que le sieur Marcili d'Italien. Ce nombre s'estoit accru durant nostre séjour à Capouë , par les sieurs Baron de Rouvrou , du Fargis Gouverneur de Cayaze , Beauvais Mestre de Camp dans Averse, Saint Maximin Capitaine d'infanterie , & autres qui y avoient esté ramenez en suite du ban dont j'ai parlé , que le sieur Podérico avoit fait publier.

Quelques-vns de nos gens s'estans allez promener sur le port , y trouvèrent six felouques armées de voiles , de timons, & de rames, dont ils vinrent aussi-tôt me donner avis. Les sieurs de Mallet & d'Heureux me proposèrent de me sauver , & que n'estant besoin que d'embarquer vn peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en vne heure de temps. Le sieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long - temps la Patrone des galères de France, en qualité de Lieutenant, m'assura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire sans difficulté , & sans opposition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Etat Ecclesiastique. Ce dessein me parut trop aisé pour me tenter, & repassant dans mon esprit l'artifice dont les Espagnols s'estoient servi, pour empêcher le Peuple de Naples de prendre les armes, & se défendre, le jour qu'ils s'en rendirent maîtres ; je crus qu'on ne les soupçonneroit jamais d'assez de négligence, pour avoir laissé les choses en estat, que je pusse sortir de leurs mains avec tant de facilité : Et que beaucoup de gens se persuaderoient plutôt qu'ils auroient par vn concert pris , donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit , de s'en retourner dès qu'elle m'auroit mis à Castel Vulturne , où ils auroient laissé exprès de garnison, vne Compagnie

d'infanterie de Lorrains, Bourguignons, & François afin que je les pusse aisément débaucher, fait trouver des felouques toutes armées dans le port, & retarder l'arrivée de la galère qui devoit venir me prendre pour me porter à Gayette; & que de mon costé pour courir mon intelligence, je me serois laissé prendre prisonnier, assuré d'avoir les moyens de me sauver quand je voudrois. Ces choses me parurent si vrai-semblables, que je crus que j'aurois peine à m'en justifier, & que ceux qui avoient empêché que je ne fusse assisté, essayeroient de le persuader à tout le monde pour se laver de mon abandonnement, & de leur méchante conduite; Qu'il me seroit quasi impossible d'oster cette opinion à tous les Peuples du Royaume, & à la pluspart de l'Italie. Ainsi préférant mon honneur, & la réputation que j'avois acquise, à ma liberté, & à ma vie, quelque péril que j'eusse à courre, j'aimai mieux me résoudre à demeurer prisonnier, qu'à me rendre libre si aisément, & par vne voie qui pourroit donner quelque apparence, de n'avoir pas procédé avec netteté, & avec honneur. Je croy que peu de gens au monde eussent pris le même parti que moy: Mais je suis si chatouilleux sur ces matières, que je ne veux pas seulement laisser dans les esprits la moindre ombre de soupçon. Je dis à tous mes camarades que je les conjurois de se sauver, & qu'il n'estoit pas raisonnable, qu'ils souffrissent de mon caprice, & de la délicatesse de mon humeur. Ils eurent la générosité de ne vouloir point m'abandonner: mais ils firent tous leurs efforts inutilement pour me guerir de mon opiniâtreté, me représentant que le temps, & mes actions justifieroient assez ma conduite, & que j'avois acquis assez d'estime, pour ne la pas perdre légèrement, & ne rien hazarder, en profitant d'une occasion favorable que le Ciel, & ma bonne

fortune me faisoient naître, & qu'ayant vne fois perdue, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laisser persuader à toutes leurs raisons. Et quoy que j'en aye paty depuis assez longtemps, quand j'y fais réflexion, je ne puis me repentir d'en avoir usé de la sorte, & préféré ma gloire à ma liberté, & à ma vie.

Le lendemain matin la galère d'Espagne parut; & comme à cause du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au l'arge; Et Dom Alvaro de la Torrè Lieutenant de Mestre de Camp général, se mettant dans la caïque avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domestiques, eurent alors vne sensible affliction. On leur avoit fait espérer que je pourrois choisir huit ou dix personnes, & les emmener avec moy à Gayette pour me tenir compagnie, & chacun disputoit à l'envi à qui seroit du nombre des élus. Dom Alvaro de la Torrè m'ayant abordé, les mit bien-tôt tous d'accord; Car après m'avoir fait un compliment assez sec de la part du Viceroy, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux personnes avec moy; à savoir, un Cuissinier, & un Valet de chambre: mais n'ayant pas là de Cuissinier, la permission estant pour deux personnes, je le priai d'agréer que ce fût un Gentilhomme & un Valet de chambre. Il me répondit rudement que ce ne pouvoit estre que l'un ou l'autre: Et le Chevalier des Esclarts estant entre toujours devant dans la caïque, je ne voulut pas l'en faire sortir, & y prenant ma place, l'on se mit à ramer, & tous les gens qui demeurèrent à terre, ne croyant pas me revoir de leur vie, témoignèrent par leurs cris & par leurs larmes, tant de douleur, que j'en fus plus sensiblement touché, que de l'estat malheureux où je me

voyois réduit , & en parus fort mal fatisfait. L'on plaça vn Cordelier auprès de moy ; ce que je trou-
vai d'assez méchant augure : & j'entendis dire en
Espagnol à vn Capitaine reformé nommé Ambro-
sio Fernandez, qu'il estoit étrange qu'on laissât en-
core vivre des mal-contens ; ce que je ne luy ai ja-
mais pardonné. Je demurai vn moment sans rien
dire , faisant des reflexions sur l'estat present de ma
fortune. Et Dom Alvaro de la Torrè , naturelle-
ment fort mal honneste homme, & de peu de juge-
ment , ne s'appliqua deslors , comme il a fait tou-
jours depuis , qu'à me donner tous les dégousts
imaginables. Je ne voulus point luy témoigner ni
de chagrin , ni d'inquiétude , & commençant vne
conversation assez enjouée, il l'interrompoit, pour
me dire , que l'on avoit déjà fait deux assemblées
pour délibérer sur ma vie ; Que sans Dom Jüan
d'Austriche qui s'y estoit opposé , ma mort estant
nécessaire à la seureté des affaires d'Espagne , & au
rétablissement de son autorité dans le Royaume de
Naples, l'on m'auroit déjà fait monter sur vn écha-
faut , pour me punir d'avoir osé prétendre de me
mettre sur le trône ; mais qu'on avoit remis à se
determiner sur ce sujet jusqu'au retour d'un cou-
rier que l'on avoit dépêché à Rome, pour savoir les
avis des Ministres, & des Cardinaux de la faction, &
qu'ainsi je me devois tenir préparé à toutes choses.
Je luy répondis en riant que j'estois bienheureux
que l'on ne luy demandât pas son sentiment , puis-
que je voyois bien qu'il ne me seroit pas favorable.
Mais que ma teste tenoit trop bien , pour tomber
par le caprice de quelques particuliers , & que le
sang des personnes de ma naissance ne se répandoit
pas sans la participation , & les ordres bien précis
des Testes couronnées.

Cet entretien assez desagréable , ne finit qu'à

l'abord de la galère, qui ne me salua pas, & où l'on me fit monter sans aucune cérémonie, & même avec fort peu de civilité, les Espagnols ayant accoutumé de n'en point rendre aux prisonniers, de quelque qualité qu'ils puissent estre. Dès que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit asseoir entre deux Capucins, qui se mirent à m'entretenir de discours, que l'on tient d'ordinaire à des personnes, que l'on veut préparer à la mort. Je ne m'alarmai point neantmoins de toutes ces façons que je trouvai trop affectées pour me faire de la peine, & dis seulement en souïrant, que de l'humeur dont j'estois je recevois toutes choses avec tant d'indifférence, que j'estois incapable d'appréhension. Que je voulois pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attrister d'aucune chose, & que ma vie estant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de sa durée: Mais bien estois-je résolu, tant que je la conserverois, de la passer le plus doucement, & le plus agréablement qu'il me seroit possible.

Le Chevalier des Essarts, vn peu plus aisé à ébranler que moy, n'estoit pas si à son aise; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit, luy disant, que c'estoit fait de ma vie, & que comme il estoit Suisse, & qu'il s'en retournoit en son païs, il se chargeroit volontiers de passer en France, pour faire savoir à mes parens mes dernières volontez. Ce qu'il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'émotion, & me vint rapporter avec assez d'alarme. Je luy répondis avec vn éclat de rire, qu'il estoit bien fol de contribuer à divertir les gens, qui étudioient toutes nos grimaces pour se mocquer ensuite des foibleesses qu'ils reconnoistroient en nous: & me tournant vers Dom Francisco de la Cotéra, Capitaine de la galère, je luy dis: Il me semble Monsieur, que nous nous entretenons bien sérieusement, pour

des gens qui n'ont pas diné; J'ai fait fort méchante chère à Castel Vulture, je meurs de faim, & vous me ferez plaisir de me faire donner à manger, les gens accoutumez, comme moy, à courir le monde, ne sont pas honteux, & demandent librement leurs nécessitez. Il en donna les ordres, & incontinent après je descendis pour aller dîner dans la chambre de poupe. Comme il estoit honneste homme, il me témoigna avoir pris tant d'estime pour moy, qu'il ne pourroit voir ma perte, sans douleur, & que se sentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois eüe en Flandres pour son frère, Dom Pédro de la Cotéra, Mestre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il croyoit me devoir avertir du péril où j'estois, dont je me pouvois aisément garentir, en me montrant fort picqué contre la France, & résolu de me jetter dans le parti d'Espagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquisition d'une personne comme moy, dont le courage, & l'adresse pouvoient estre fort utiles à ses intérêts. Je le remerciai d'un si bon avis, & luy répondis que non seulement c'estoit toute ma passion, mais que j'en avois mesme fait déjà parler à Dom Juan d'Autriche, & au Viceroy. Il en témoigna de là la joie, & m'assura que non seulement il ne doutoit pas, cela estant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'établissement d'une fortune fort éclatante.

Après avoir diné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conseillé si bonnement, que je crus mesme estre le sentiment général de leur nation, puis que tant de gens m'avoient déjà dit la mesme chose. Dès que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on pût avoir contre moy, le Roy d'Espagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde, luy ayant

conservé vne ville si florissante que celle de Naples, d'incendies, & de sacagemens, & empêché tout son Royaume d'estre dépouillé de toutes ses richesses, à quoy j'avois travaillé plus vtilement que tous ses Ministres ; Que je ne prétendois pas en demeurer là, mais voulois le luy rendre paisible, ce qui m'étoit fort aisé par les moyens que j'en avois, & que personne que moy ne pouvoit pratiquer; Qu'il étoit aussi raisonnable, que pour vn service si important, il m'accordât sa protection, pour me venger de l'abandonnement de la France, & de l'obstacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois mise au point de me rendre le plus glorieux homme de mon siècle, pour peu d'assistance que j'en eusse reçu ; Qu'ainsi je ne souhaitois rien au monde avec tant d'ardeur, que d'y porter le feu, & le soulèvement, ce que je pouvois aussi facilement que je le desirois. Mon discours fut reçu avec vn applaudissement general ; Et comme les Espagnols sont la pluspart mal instruits des affaires du monde, & se flattent facilement de ce qui leur est avantageux, ils me parurent estre tous persuadez de la ruine de la France, & qu'elle estoit entre mes mains. Cette conversation leur fut si agréable, que je m'apperçus bien que l'on commençoit à me traiter vn peu moins incivilement.

Cependant, nous arrivâmes à Gayette, où mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans vne chaise, & l'on me porta dans le château, tous mes gardes estant à l'entour, & prenant vn soin exact de ne laisser approcher personne, & d'empêcher que je ne pusse ni voir, ni estre vu. Dès que je fus dedans, l'on me mena à la Chapelle, & de-là me faisant monter vn degré, je voulus tourner dans vn appartement, qui estoit à main gauche, l'on me dit, que c'estoit encore plus haut ; ne voyant plus de degré, j'entraî

j'entrai sur vne terrasse que l'on me fit traverser, & me faisant passer par vne petite porte, je suivis vn escalier fort obscur, au bout duquel je rencontrai vne autre petite terrasse, large de douze ou quinze pieds, & plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mousquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans vn recoin que je n'avois pas aperçu, l'on ouvrit vne grosse porte de fer, & vne autre grillée ensuite me donna l'entrée dans vne tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt, ou vingt-deux pieds d'épaisseur, sans que l'on pût approcher la fenestre de plus près; c'estoit l'honorable demeure que l'on m'avoit préparée: j'y trouvai vn méchant liét, sans rideaux, avec des draps, dans lesquels avoit couché deux mois, vn parent de Mazanielle, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fît mettre de blancs, ce que l'on me refusa, me disant que je n'étois que trop bien, & qu'un homme qui n'avoit que peu de jours à vivre, ne devoit pas avoir tant de délicatesse. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La chose seule qui me parut insupportable, fut qu'il y avoit au chevet du liét, vn grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuidé: je priai que l'on le fit emporter, la puanteur en estant si horrible, que le cœur m'en faisoit mal. L'on me répondit, que l'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y toucheroit pas auparavant. Le Cordelier que j'avois vû dans la caïque de la galère, se presenta à la porte de la tour: le Chevalier des Essarts alarmé, demanda ce qu'il venoit faire, l'on luy dit que c'estoit pour me confesser, & le voyant accompagné d'un Officier Mayorquin, de fort méchante mine, il le prit pour le Bourreau, & me vint crier tout effrayé, C'est à ce coup que nous sommes perdus: Laissez-

les , luy dis - je en riant , jouer la comédie , ils n'auront pas le plaisir de me faire peur. L'on me faisoit garder par quatre Capitaines reformez , qui se relevoient tous les jours , & autant d'Alfiers , & de Sergens : vn Capitaine , deux Alfiers , dont l'un estoit valet de Dom Alvaro de la Torré, qu'il m'avoit donné pour me servir , & vn Sergent , ne me perdoient jamais de veüe , & couchoient dans ma chambre. Je dis à Francisco d'Herréra , qui comme le plus ancien , fut le premier qui entra en faction, que voyât bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger , pour ne pas donner de plaisir à ceux qui ne m'aimoient pas , de se réjouir de mon chagrin, & ne voulois songer qu'à me divertir ; qu'ainsi l'on me feroit plaisir de me donner quelques livres pour me desennuyer. Il me dit qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais luy ayant répondu, que parlant bien Italien , & entendant l'Espagnol , je me contenterois d'en avoir en l'une de ces deux langues ; il m'envoya chercher : & le premier qui me fut présenté, fut Espagnol, intitulé *Préparation à bien mourir*. Je le rendis, sans le vouloir lire , comme n'en ayant pas encore besoin , & n'estant pas assez devot pour prendre plaisir à de semblables lectures , & priai qu'on me fît venir quelques livres de Comédies , ou d'Histoires. L'on me fit apporter celle de Naples, écrite par le Sulmonté, & la curiosité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marqué dans vn livre , je trouvai, & en dépliant vn feuillet, vne grâde taille douce de Conradin à qui l'on coupoit la teste , & riant de toutes ces affectations , je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaisir du monde ; Que j'avois ouï parler de sa tragique aventure , mais que n'en sachant pas les particularitez , j'aurois beaucoup de joie de les apprendre ; je ferai ce livre dans vn

coin de la tour, & fis demander à souper, afin de me coucher, & me reposer ensuite. L'on m'en fit apporter vn, le plus méchant du monde, afin que le régal fût entièrement complet; ce fut vn morceau de viande fort sec, & fort brûlé, que je croi que l'on avoit fait exprés traîner dans les cendres, vne salade fort puante, assaisonnée, à mon avis avec l'huile de la lampe de la Chapelle; le pain estoit fort sec, & sentoit le relan: l'on me servit pour fruit, deux pommes fort ridées, & des noix; le vin seulement estoit passable. Ce que je mangeai ne me chargea pas l'estomach: mais la mal-propreté du liêt ne me permit pas de me deshabiller; je ne fis seulement que me débotter, pour me mettre dedans, & après avoir fait apporter vn méchant matelas, pour coucher le Chevalier des Effarts, & le Capitaine qui estoit de garde, l'on ferma sur nous les deux portes de fer, avec vn fort grand bruit de clefs, & de verroux. Je croi que tout autre que moy, auroit eût peine à s'endormir dans vn si mauvais giste, & parmy de si méchantes senteurs; mais la lassitude m'empêchant d'y faire de grandes réflexions, je m'endormis jusques à tant que le jour venant à donner dans mes fenestres m'eût réveillé.

Le lendemain matin sur les dix heures, Dom Alvaro de la Torrè me vint trouver, & me demanda si je voulois aller à la Messe, ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la Chapelle, & dès qu'elle fut finie me reconduisit. Je le priaï en passant sur la terrasse, que nous pussions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du dîner; ce qu'il me refusa, me permettant seulement de demeurer sur la petite qui estoit devant la porte de ma chambre, pour prendre l'air. J'y fus bien près d'une heure entouré des Officiers de garde, &

de huit ou dix mousquetaires , après quoy il me fit apporter à dîner dans ma chambre , où il resta pour me tenir compagnie , comme il fit toujours depuis mangeant avec moy , avec le Chevalier des Essarts, & le Capitaine qui estoit de garde ; la chère ne fut pas du tout si mauvaise , que celle du souper. Durant le dîner la conversation fut assez divertissante, me faisant reconnoître son peu d'esprit , son ignorance , & sa vanité insupportable. Il me conta que sa première guerre avoit esté à l'escarmouche des Collines d'Orbitelle ; Qu'ensuite il avoit vû tout ce qui s'estoit passé à Naples , depuis les premières revolutions , jusques à ma prison ; Mais qu'il ne se soucioit pas de n'en avoir pas vû davantage , puisqu'il y avoit plus appris, qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres , de Milan , ou de Catalogne , & qu'il s'y estoit passé des actions plus extraordinaires , & de plus belles occasions , que l'on n'en lisoit dans toutes les Histoires. Je luy répondis , en sôûriant , que je ne m'en estois pas apperçû, quoy que vrai-semblablement j'y dussé avoir vû plus que luy, puisqu'il n'estoit attaché qu'à la garde d'un poste, & que toutes les choses roulant sur moi dans le parti où j'estois , il falloit de nécessité que je fusse par tout ; Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le mestier , dans vne guerre si irregulière, où il ne s'estoit rien pratiqué de nouveau , ni de rare , que de s'y battre sur des goutières comme des chats. Il témoigna sur tout d'estre fort aisé , d'avoir appris comme l'on faisoit les mines , dont il n'avoit eû jusques-là aucune connoissance. Je luy repliquai , que faute de poudre , je n'en avois fait faire aucune , & que je ne m'estois point apperçû qu'on en eût fait de son costé. Il me dit qu'il avoit perdu vn soldat dont il avoit eû beaucoup de regret , vn des plus grands

mineurs qui fût en Italie, qui luy avoit donné le divertissement d'en faire jouër vne devant luy. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove, huit ou dix hommes du Peuple se trouvant logez dans vne chambre haute, dont il tenoit le dessous, le soldat y ayant porté vn baril de poudre, & ayant fait vne trînée y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher; Que cela luy avoit paru fort beau, & fort surprenant, & que luy ayant appris qu'on faisoit aussi des mines, en fouillant sous terre, il en estoit en de telles inquiétudes qu'il se tenoit à lerte jour & nuit, au moindre bruit qu'il entendoit, & estoit si exact, qu'il avoit mesme pris des alarmes, pour avoir ouï gratter des souris; Que sa vigilance, & l'expérience qu'il s'estoit acquise en cinq ou six mois de temps, luy avoit si fort donné la confiance du Viceroy, qu'il luy avoit commis la garde du Tourjon des Carmes, où il avoit passé deux ou trois jours avec assez d'inquiétude, de peur de quelque surprise: mais qu'après l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je luy demandai quels travaux il y avoit fait faire; que connoissant le fort, & le foible ce poste, j'en pourrois juger aussi-bien que personne. Il me répondit avec le plus grand sérieux du monde, qu'il y avoit fait faire deux rateaux, de peur que le Peuple ne pût approcher de la porte. Le reste du repas se passa en niaiseries parcellles, qui peuvent faire connoître l'incapacité & le talent du personnage.

Après que l'on eût desservi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Comte d'Ognate, d'écouter les propositions que j'avois à faire, pour les luy faire savoir. Il demanda du papier, & de l'ancre, & se mit à écrire sous moy toutes les choses, dont je le voulus charger. Le reconnus alors que j'avois trou-

vé le véritable moyen de me sauver la vie, & de tirer mes affaires de l'ôgue. Je luy fis vn tableau de l'état de la France, non pas tel qu'il estoit, mais tel que les Espagnols l'auroient voulu voir : Je l'assurai du mécontentement général des personnes de qualité, de la préparation de toutes les Provinces à se soulever ; Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de places, qui ne fussent aisez à gagner ; Que beaucoup avoient dépendance de moy ; Que j'en avois en mon particulier, d'importantes ; Que les troupes ne demandoient qu'à se mutiner ; Que les Parlemens jaloux de l'autorité du premier Ministre, souhaitoient de voir quelque nouveauté ; Qu'enfin tout le monde estant au désespoir, on n'avoit besoin que d'un Chef, pour faire vn bouleversement général ; Que j'estois d'une Maison fort aimée, fort considérable, & fort puissante, comme l'on l'avoit vû dans les siècles passez ; Qu'estant outré des mauvais traitemens que j'avois reçus, & d'avoir esté abandonné dans l'entreprise de Naples, j'estois résolu de tout entreprendre, assuré d'estre suivi de ce qu'il y avoit de gens, & plus braves, & plus considérables, qui s'intéresseroient volontiers dans mes ressentimens, & aideroient à me venger pour peu qu'ils me visissent assisté. Enfin je luy dis toutes les choses où il pouvoit y avoir quelque vrai-semblance, & les luy fit si faciles, qu'il fut persuadé que j'avois plus de crédit, que n'avoient jamais eû tous mes peres, & que je n'avois besoin, pour exécuter de si grandes choses, que la protection d'Espagne, que je luy particularisai de sorte, qu'il n'eût pas crû estre bon Espagnol, s'il eût esté capable d'en douter. Et de là, venant à parler des affaires de Naples, je luy offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours, de luy donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de desar-

mer le Peuple , & de remédier à toutes les intelligences que l'on pourroit avoir avec luy: avec cette restriction neantmoins , de ne découvrir jamais les choses qui m'avoient esté confiées, estant trop homme d'honneur, pour le faire, quelque mécontentement que j'eusse ; mais que pour tout ce que j'avois pénétré par mon adresse, & dont l'on s'estoit caché de moy , je le déclarerois avec joie , pour faire échouër toutes les entreprises qu'on y pouvoit faire, ne pouvant souffrir qu'un autre pût profiter du débris de ma fortune , ayant trop de dépit de voir assister des personnes , que je ne croyois pas valoir plus que moy, pour réüsir dans vne entreprise, dans laquelle je n'avois pas esté assisté. Ensuite , luy faisant voir mes droits sur le Duché de Modène , je luy fis avouër que j'estois propre à en chasser le Duc, si l'on me faisoit venir l'investiture de l'Empereur, & des forces suffisantes , pour m'en mettre en possession, après quoy, je traitteroie si l'on vouloit de cét Etat. Il fut ravi d'avoir vne affaire entre les mains de cette importance, & se croyant vn négociateur fort considérable , il me remercia de luy avoir donné vne si belle occasion de faire sa fortune, & après mille complimens, il s'en alla pour faire ses dépêches.

Trois ou quatre jours se passèrent , durant lesquels il m'entretenoit continuellement des mesmes choses , me faisant bien voir qu'il faisoit de grands projets , & croyoit au moins parvenir vn jour par les intrigues que je luy mettois entre les mains , à la dignité de Grand d'Espagne. Je l'entretenois toujours dans cette vanité , puisque j'en estois beaucoup mieux traité , que cela contribuoit à mon divertissement , prenant plaisir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps , me faire vn compliment de la part du Comte d'Ognate, &

Cuisinier, & vn Officier pour me servir, à condition qu'ils demeureroient toujors en bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Vn Valet de chambre nommé Caillet, qui n'étoit pas encore bien remis de l'apprehension qu'il avoit eüe le jour que je fus fait prisonnier, ne trouva point de cheval à Posilippe, qu'en j'en partis, & me suivit deux lieuës à pied, au bout desquelles il fut arresté, & tombant entre les mains des païsans, vn Boucher vint pour luy couper la teste, avec vn grand couteau: le Curé du lieu l'estant venu confesser, le Boucher s'ennuyant de la longueur de sa confession, bartant de son couteau sur vn bloc, qui s'estoit trouvé là tout exprés, pour faire cette exécution, luy crioit de se dépêcher, se lassant de tant attendre, quand vn Officier arrivant tout à propos, luy sauva la vie, le tirant d'entre ses mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les prisons du Château-neuf.

Dom Alvaro me vint faire vn compliment de la part du Viceroy, & me dire qu'il envoyeroit en Espagne mes propositions, dont il me ferois savoir les réponses aussi-tôt qu'il les auroit reçues. J'aurois eüe assez de joie de voir que mes affaires prenoient vn si bon chemin, si elle n'eût esté modérée par le chagrin que je reçus d'apprendre que mes valets, & principalement les estafiers que j'avois amenez de Rome, avoient esté envoyez en galère. Je me plaignis de cét injuste traitement, représentant que si j'estois prisonnier de guerre, mes valets devoient estre renvoyez, puisque je payerois la rançon pour eux; & que si je l'estois d'Etat, ils ne devoient point souffrir pour moy, puisque ne m'estant point servi de leurs conseils, ils n'estoient pas cause que j'eusse pris les armes pour venir soutenir le Peuple de Naples, & pour appuyer sa revolte. Ces raisons.

quoy que justes , ne furent pas considérées , & la résolution si tyrannique qu'on en avoit prise, fut executée , qui me fit naître le dessein de m'en venger , & que je ressens dans mon cœur plus violent que jamais , toutes les fois que j'y pense: Mais croyant la dissimulation nécessaire , voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage ; & pour persuader l'attachement que j'avois aux intérêts d'Espagne, je satisfis à la prière que me fit le Viceroy , de luy donner mes avis sur la maniere , dont il se devoit gouverner dans Naples.

Je luy envoyai vn memoire de tout le bled que j'avois fait amasser, luy en mandai le prix, & le lieu où il estoit , & appris l'expedient de faire vn fonds de deux cens mille écus, se faisant prester deux mille écus par cent Marchands , dont je luy envoyai la liste pour l'achat de celui qui estoit nécessaire dans la ville , afin que le Peuple , n'ayant plus de nécessité, cessât de s'émouvoir ; & songeant à faire mourir ceux qui avoient fait des desseins contre ma vie, qui estoient les plus capables , comme les correspondans de Gennare , pour luy donner de l'embaras , je luy envoyai les noms de trente-cinq ou quarente , l'assurant que s'il les faisoit pendre , il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville : ce qui fut executé ponctuellement, & j'eus la satisfaction de luy voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de châtier. Ainsi peu de jours après, j'appris avec plaisir l'execution de Gennare , & de tous ses complices. Et comme Onoffrio Pissacani , Carlo Longobardo , & Cicio Batimiello m'avoient toujours servi fidèlement, je luy mandai que sur ma parole , il pouvoit prendre confiance en eux , que je les cautionnerois de ma teste, qu'ils l'avertiroient de tout ce qui se passeroit

dans la ville, luy découvroient toutes les intelligences étrangères ; luy faciliteroient les moyens de desarmer le Peuple, & le luy tiendroient en paix & en repos; Et pour les engager à le faire de la bonne sorte, je luy envoyai vn billet, par où je leur mandois qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choses à quoy je les avois engagez, puisque ma teste leur servoit de caution, & qu'aussi je leur répondois d'une seureté toute entiere. Par ce moyen je me défis de mes ennemis, & conservai trois personnes qui m'estoient chères. Et le Viceroy s'estant servi vtilement de mes avis, fut persuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Espagne, & que ma conservation luy estoit necessaire, luy pouvant estre vtile en plusieurs rencontres. Son humeur altière, & la déférence qu'il vouloit que l'on rendit à toutes ses volontez, ne tarda guères à nous brouiller ensemble.

L'on m'envoya de Rome, du linge, des habits, & des hardes, dont je pouvois avoir besoin, & deux mille écus d'argent pour remedier à mes necessitez. Il ordonna que le payement de mes gardes se prendroit préalablement sur cette somme, à ma nourriture ; ce que Dom Alvaro de la Torré exécuta si ponctuellement, qu'il prit & pour luy, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'un quartier d'avance, celuy des réparations qu'on avois fait faire au château de Gayette, pour accommoder son logement, & le mien. Il me fit faire des meubles, & consuma si bien tout ce fonds, qu'il me dit qu'il en falloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puisqu'il n'en restoit plus pour faire ma dépense. Je luy répondis qu'on n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux prisonniers, & qu'ainsi je ne le prétendois point, & que j'en serois trop blâmé, puisque cela pourroit tirer à conséquence ; Que

l'es Ambassadeurs de France, & d'Espagne pourroient régler à Rome cette difficulté, & que j'en passerois par ce qu'ils auroient resolu ensemble; Et que cependant, il devoit songer à me faire bonne chère, puisqu'il avoit assez d'argent entre les mains pour cela. Il me dit qu'il ne luy en restoit plus, le payement des gardes ayant esté pris, comme il feroit toujours par préférence, sur tout celuy qui viendrait. Je l'assurai que jusques à tant que cette difficulté fût levée, je ferois sçavoir qu'on ne m'envoyât plus d'argent, que celuy seulement qui seroit nécessaire pour ma dépense.

Deux jours après, ayant reçu des nouvelles du Viceroy, il me dit qu'il ne falloit plus contester sur ce point, dont on ne se rapporteroit à personne; le Comte d'Ognate voulant estre obeï, & ne donnant point d'autre raison de ce qu'il faisoit que sa volonté. Je repartis qu'il n'estoit point maître de la mienne, & n'en pouvoit disposer à son gré, quoy que ma personne fût entre ses mains; Et que puisqu'il estoit question de faire voir qui seroit le plus opiniâtre de nous deux, je ne luy cederois en façon du monde, voulant conserver la seule liberté qui me restoit, de ne voir point ma volonté assujettie. Cela m'attira beaucoup de mauvais traitemens; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'estoient venus, & je fus trois mois tout déchiré, sans linge, à traîner les bottes avec lesquelles j'avois esté pris, faute de souliers, à ne manger que du pain & vn peu de porc-frais, encore n'estoit-ce pas mon saoul; seulement les jours maigres, le poisson se donnant pour rien, nous y faisons vn peu meilleure chère; s'imaginant me réduire par ce mauvais traitement: Mais me faisant vn point d'honneur de le souffrir avec patience, je le faisois enrager d'en témoigner tant de mépris,

disant qu'au lieu de me desobliger, il me faisoit le plus grand plaisir du monde, puisqu'il m'apprenoit à connoître, si j'estois aussi propre à soutenir vn siège par famine, que je croyois l'estre à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moy par vne aventure assez plaisante. Le Grand Duc, envoyant par vn Gentil-homme, vn compliment à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate, sur le bonheur qu'ils avoient eü de reprendre la ville de Naples, il m'écrivit en mesme temps vne lettre sur ma disgrâce; & craignant qu'elle ne pût apporter quelque altération à ma santé, il m'envoya vne cassette de médicamens de sa fonderie. Dom Alvaro de la Torré eut ordre de me mettre l'une & l'autre entre les mains, & de tirer ma réponse, pour faire voir que je les avois reçues; & dès qu'il fut que ce Gentil-homme estoit parti de Naples pour s'en retourner à Florence, il m'envoya vn matin à mon réveil le Capitaine Francisco d'Herréra me demander la cassette pour la garder, dont je pourrois conserver la clef. Je répondis qu'aussi-tôt que j'aurois dîné, je la ferois apporter, pour la luy donner, & l'ayant fait venir au sortir de table, je luy dis: Je vois bien, Monsieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette cassette dequoy endormir ou empoisonner mes gardes, & dequoy rompre les grilles des fenestres: je vous assure qu'il n'y a dedans que des armes défensives, & il eût esté de meilleure grace, si vous aviez quelque soupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de sept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'esprit en repos, comme il est raisonnable, & l'ouvrant devant luy, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les cassai tous les vns après les autres, autant que j'en trouvai, qui n'estoient que pour les

bleffures , la colique , le mal d'estomach , la brûlure & autres choses pareilles , & trouuant vne huile contre les poisons , & vne poudre pour le meſme eſſet , je luy dis en ſouïriant , Ceci me peut eſtre néceſſaire , ainſi vous trouverez bon que je le garde , vous ne l'aurez de moy que par force , & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher , je vous demanderai vn Confefſeur. Il fut ſurpris de ce diſcours, & me demanda ſi je croyois les Eſpagnols capables de ſemblables actions. Je luy répondis froidement qu'oüy, & de pis encore; Qu'il n'auoit pas tenu à eux de me le faire éprouver , mais que ma bonne fortune m'en auoit garenti. Il me reparut avec emportement : Si le Roy mon Maître auoit deſſein de vous faire perdre la vie , il n'auroit pas beſoin de recourir à de ſemblables moyens , car je vous poignarderois, s'il me l'auoit commandé. Le regardant alors avec mépris , je luy dis , Voſtre nation ménage trop les apparences pour faire des violences ſi publiques , & ne croyez pas que je vous craigne , ni vous eſtime davantage, pour ce que vous me dites : vous me faites connoiſtre ſeulement que vous eſtes propre à faire ce que les Bourreaux font tous les jours. Il ſortit de dépit de ma chambre pour s'en aller en écrire de grandes plaintes, auſquelles on ne luy répondit autre choſe, ſinon qu'il auoit tort , & qu'il deuoit auoir aſſez de diſcrétion pour ne me rien dire qui luy pût attirer quelque répoſe deſagréable.

Il nous arriva vn autre démêlé cinq ou ſix jours après , vn peu plus fort que celui-là. Comme il auoit eſté nourri page du Duc de Médina de laſ Torres , il ne pouoit s'imaginer qu'il y eût hors des Roys , rien dans l'Europe au deſſus de ſon Maîtreſ & me dit aſſez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'eſtoit que d'eſtre Prince, & qu'à le bien

considérer, ce n'estoit qu'une chimère, & une pure imagination, & que les Grands d'Espagne estoient autant que les Princes Souverains. Je luy dis qu'étant si ignorant, il me faisoit pitié, & que je le voulois instruire: Que je ne le croyois pas si mal informé, que de ne pas savoir ce que c'estoit d'estre Souverain; Que pour Prince, ce n'estoit pas assez d'estre de Maison Souveraine, & de sortir d'un Chef Souverain, mais qu'il falloit estre capable d'hériter de la Souveraineté; Qu'il y avoit grande différence entre les Princes, & les Grands d'Espagne, puis que les Rois ne faisoient les Princes que dans le lit; & qu'en Espagne, pour faire un Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde; Qu'aussi ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu'on n'avoit point vû jusques ici qu'ils en eussent donné à pas un Grand. Il s'emporta pour trop s'échauffer sur cette matière: & voyant qu'il commençoit à parler assez mal-à-propos, je luy dis que le malheur d'un prisonnier de ma naissance estoit assez grand, sans que l'on le luy accrût en luy perdant le respect; Que je le priois de ne pas continuer, parce qu'il me feroit oublier que j'estois prisonnier, & me feroit souvenir que j'estois Prince, & qu'en quelque état que je fusse réduit, je savois bien me faire rendre ce qui m'estoit dû. Surquoy m'ayant répondu une insolence, je saisi le chandelier & luy frondai à la teste, que je luy aurois cassée, s'il n'eût esté assez heureux pour la baisser à temps. Il sortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte sur luy m'enferma dedans. Il fut deux jours sans me revoir, attendant qu'elle réponse il recevroit du Viceroy sur les plaintes qu'il luy en avoit faites. Elle ne fut pas fort satisfaisante à son gré: car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant un genouil à terre devant moy,

quand je passai pour aller à la Messe deux jours après : Je l'embrassai , en l'assurant que j'avois oublié ce qui s'estoit passé , & que je luy pardonnois de bon cœur , pourveu qu'à l'avenir il voulût estre plus sage.

Il ne se passoit jamais cinq ou six jours qu'il ne m'arrivât des demêlez semblables , soit avec luy, soit avec ses Officiers, desquels ayant reconnu l'humeur, je m'estois resolu de n'en rien souffrir, & les tenir au contraire fort soumis ; estant la genie de la nation Espagnole de se rendre insolens avec ceux qui vivent civilement avec eux, & d'estre rampans, devant les personnes qui les méprisent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arrêterai point à raconter toutes les négociations qui se sont faites durant ma prison, n'ayant eû dessein de pousser mes Memoires que jusques-là. Mais je dirai seulement quelques aventures peu communes qui m'y sont survenuës, & qui feront voir pour ma satisfaction particuliere , de qu'elle façon j'y ai esté traité , l'impertinence de ceux qui me gardoient , & la maniere aussi dont j'vsois avec eux. Trois ou quatre mois après , vn nommé Harpin m'ayant esté envoyé par toute ma famille pour me visiter, & savoir de mes nouvelles, il eut permission de me voir, & m'apporta trois cens écus pour ma nourriture de trois mois , n'ayant pas voulu que l'on m'envoyât d'avantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes , dont aussi bien je ne tirois nulle commodité, puisque je ne me promenois pas seulement sur les terrasses du Château , & qu'au lieu de contribuer à mon divertissement, j'avois mesme l'incommodité , tout enfermé que j'estois , d'estre toujours regardé entre deux yeux, par trois ou quatre hommes fort mal faits, & assez malhonnêtes gens. Après qu'Harpin m'eût

fait les complimens dont il estoit chargé, Dom Alvaro fort affamé, luy demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il répondit trois cens écus seulement, pour ma subsistance de trois mois; le Roy n'approuvant pas que je payasse mes gardes. Il dit qu'il prendroit toujours à bon compte cette somme pour luy, & pour eux. Je défendis que l'on la laissât, & commandai à cet envoyé de s'en retourner, & de la remporter avec luy. J'avois oublié de dire qu'afin qu'il ne me trouvât pas en si grand desordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome Dom Alvaro outré de ne pouvoir contenter son insatiable avarice; se tourna vers le Capitaine Ambrosio Fernandez, qui avoit soin de ma dépense, & luy dit, Que demain il n'y ait pas vn pain seulement pour le Duc de Guise. Je luy repartis que sa nation perdrait trop à la mort d'un prisonnier de mon importance, & que j'estois assuré qu'il ne me refuseroit par au moins le pain de munition, comme au moindre soldat de la garnison de Gayette. Il répondit qu'il n'en avoit point d'ordre, & moy de mon costé, que je verois s'il me laisseroit mourir de faim. Harpin ayant pris congé de moy, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté, obligea Dom Alvaro de la Torré d'envoyer après luy le Capitaine Ambrosio Fernandez, luy demander les trois cens écus de ma part, luy disant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de sentiment. Ce qui m'ayant esté rapporté par luy-mesme, je le gourmandai de s'estre servi de mon nom contre mon intention: & m'ayant repliqué assez insolamment que je le maltraitois trop pour vn Capitaine reformé, mettant la main sur la garde de mon épée, que l'on ne m'avoit pas ostée, je m'en allai à luy, le menaçant de luy faire sauter les fenestres de la cour. Ce qui luy fit diligem-

ment gagner la porte de ma chambre , n'osant pas de quelques jours paroître devant moy. Je demandai permission de mettre mes hardes en gage pour vivre ; ce qui me fut permis, & ce que je fis jusques à des bas de soye , des pièces de ruban , des gans d'ambre , & des cordons de chapeau , dont je me nourris près de trois mois ; après lesquels, ayant écrit à Rome pour faire dégager mes hardes , l'on me les rendit , à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de Cellamare cependant , à qui j'avois ordre de m'adresser pour mes affaires , m'écrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroy, après quoy il m'assuroit que je serois mieux traité, & que mesme l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y répondis que par des railleries assez picquantes , pour les faire enrager contre moy. Il me faisoit venir de Naples toutes les semaines des citrons & du sucre dont je faisois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garde-robe. Il s'avisa mesme vne fois de m'envoyer six chapons, & six jambons dont je fis fort bonne chère tant qu'ils durèrent: Car hors de cela , dans quelque incommodité où j'aye esté plusieurs fois , je n'ay jamais pû avoir vn bouillon. Mais l'on luy manda de ne me plus faire de semblables régales. Dona Alvira cependant , femme du Lieutenant du Château , qui avoit pris quelque amitié pour moy, touchée de compassion de me voir si mal traité, me prêtoit du bled dont mes gens me faisoient d'assez bon pain , & m'envoyoit quelquefois du Chocolatre , & quelque plat qu'elle apprêtoit fort délicatement ; ce que l'on ne voulut pas souffrir long-temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garnison dans le château de Gayette, parmi lesquels il y

avoit quelques Portugais. Ce qui me fit résoudre d'essayer à les gagner , & de voir si je ne pourrois point m'en rendre le maître. J'y travaillai avec tant d'adresse , & de succès, quoy que je fusse soigneusement gardé, que je m'assurai de neuf soldats, la plupart Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garnison , qui joints à cinq François que nous estions , pouvoient faire en tout dix-huit personnes. Mon dessein estoit en exécutant la chose , de délivrer cinq ou six prisonniers Napolitains, & attendât avec impatience le retour de l'armée navale du Roy , qu'on faisoit espérer pour la troisième fois , je faisois état d'envoyer vn des Sergens qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres , pour donner avis à celuy qui la commanderoit , de venir droit à Gayette, ayant si bien préparé les choses, que rien ne me pouvoit empêcher de m'emparer du Château , en coupant la gorge à toute la garnison. Je devois commencer par les quatre Officiers couchés dans ma chambre , que le Chevalier des Essarts , mon Valet de chambre, & moy devions égorger la nuit en dormant, ayant pour cet effet, fait provision de rasoirs: Mais après avoir attendu deux mois , sans en apprendre de nouvelles , le Sergent à qui je me confiois le plus, & qui sorroit avec liberté, pour aller à Naples , appréhendant qu'à la longue l'affaire ne vînt à estre découverte, demanda son congé, & s'en alla se rendre Capucin.

Cette entreprised si-bien projetée, & que je croyois infaillible, manqua de la sorte, après avoir esté conduite avec tant de fidelité & de secret , que jamais on en a eû de connoissance , ni pas mesme le moindre soupçon. Ce qui fait voir qu'il n'y a rien d'impossible à des gens de résolution ; Et que la prison ouvre l'esprit , & fait entreprendre des cho-

l'on ne pourroit pas seulement s'imaginer, si l'on estoit en liberté.

Mes Valets ennuyez de me voir faire si méchante chère, ne purent s'empêcher d'en murmurer; Et Dom Alvaro, qui se traittoit fort bien dās sa chambre, & qui venoit après par forme, manger avec moy, m'en fit des plaintes vn jour en dînant avec moy, & me demanda si c'estoit par mon ordre que mes gens disoient qu'il estoit impossible que ce fût par ceux, ni du Roy d'Espagne, ni du Comte d'Ognate, que je fusse si mal traité, & qu'il y avoit apparence que c'estoit luy, qui me faisoit jeûner de la sorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit destiné pour ma nourriture. Je luy répondis que les honnestes gens ne s'arrestoient jamais aux discours des valets, & qu'il devoit excuser les miens, si le chagrin de la prison leur faisoit dire quelques impertinences, avec lesquels il savoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainsi je n'estois pas responsable de leurs discours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela n'en valant pas la peine. Mais s'opiniâtrant à me rebattre toujours la mesme chose, & me demandant avec empressement ce que j'en croyois; je luy répondis qu'il me pressoit trop; & qu'il me forçoit à luy dire, que les valets debitoient souvent par imprudence, ce que les Maîtres pensoient avec raison, & que la discrétion les obligeoit à taire. Il sortit de ma chambre fort mal satisfait, & y revenant vne heure après, accompagné de Dom Martin de Verrio Mestre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garnison, il me dit les avoir amenez pour estre témoins de l'éclaircissement qu'il me vouloit faire sur les discours que nous avions eus ensemble. Je luy répondis que je n'estois ni de condition, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il estoit fort mal-sçant à

luy, dans l'état où j'estois d'avoir vne pareille pensée. Il y va, ce me dit-il, de mon honneur, ainsi je souhaite de savoir en presence de ces Messieurs, quelle opinion vous avez de moy; Je l'ay trop bonne, luy répondis-je, de la conduite du Viceroy, pour luy attribuer les mauvais traitemens que je reçois, & je croy, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les choses nécessaires pour me servir, comme doit estre vn prisonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en détournez le fonds à vostre profit. Outre de ma repartie, il me dit fort brusquement qu'il estoit vn pauvre soldat, mais qu'il faisoit les choses avec honneur: Je croy, luy dis-je, que vous estes pauvre, le procedé que vous tenez estant d'un homme qui se veut enrichir: pour soldat, Dieu défendant les jugemens temeraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne seroit pas raisonnable que j'en disse aucune chose. Vous m'attaquez, s'écria-t-il, à la reputation, mais si vous estiez en vn autre état, je vous ferois voir que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traitez si mal, luy répondis-je, que je n'ai rien à ménager avec vous, & vous me faites perdre toute considération; Mais si vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en état de vous satisfaire, & après, j'apprendrai à vos dépens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colere, & s'emporta à dire cent choses hors de propos. Dom Martin de Verrio fort sage, & fort galant homme luy dit qu'il estoit vn fol de s'attirer par imprudence, des choses fâcheuses; & que le Viceroy n'approuveroit point qu'il s'échapât comme il faisoit, & me perdit le respect en toutes sortes de rencontres. Je le priaï de vouloir témoigner tout ce qui

s'estoit passé, & de considérer, s'il ne devoit pas m'estre bien rude, d'avoir, outre le chagrin de la prison, à essuyer tous les jours de semblables incatades. Ils se retirèrent ensuite; Et Dom Alvaro de la Torré dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout desquels, m'estant fort bien passé de sa veüe, sans croire avoir rien perdu d'estre privé de son entretien, Dom Martin de Verrio me l'amena comme j'allois à la Messe: il se jetta à genoux devant moy, pour me demander pardon, suivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'Ognate, me priant d'oublier son imprudence, & son manque de respect; ce que je luy promis pourveu qu'à l'avenir il fût plus considéré.

Quatre ou cinq jours après, il me vint trouver, pour me demander conseil, s'il ne se feroit point de tort, d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroy, composée toute d'Officiers reformez, & la pluspart Capitaines de cavalerie. Je luy dis serieusement qu'il se feroit un grand préjudice, & que ce seroit beaucoup se rabaisser, ne voulant point l'empêcher de se précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire. Il se sentit obligé de mon avis qui luy plut extrêmement, pour estre conforme à ses sentimens: & remerciant le Comte d'Ognate de l'honneur qu'il luy vouloit faire, il le pria de trouver bon avant que de luy répondre, qu'il prît le temps de consulter tous ses amis, pour savoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-séance, & sans nuire à sa réputation; mais que si luy donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup mieux, & qu'il luy auroit une obligation infinie s'il vouloit luy accorder le congé de s'en aller jusques à Rome, pour y conférer avec son frère, qui estoit dans cette Cour,

Agent d'Espagne. Cette réponse choqua tout-à-fait le Viceroy, qui luy manda qu'il luy avoit fait plus d'honneur qu'il ne méritoit, l'ayant, préféré à des gens de plus haute importance que luy; qu'il auroit soin de faire vn meilleur choix; Que le Gouvernement de Reggio estant donné, il n'avoit que faire d'y prétendre, ni à d'autres graces, qui dépendissent de luy; Qu'il feroit fort bien d'aller voir son frère, des leçons duquel il avoit besoin pour le rendre à l'avenir & plus considéré & plus sage.

Durant qu'il fit son voyage, l'ordre estant venu d'Espagne de m'y conduire, le Viceroy fit apprêter la galère du Capitaine Juan Andréa Brignolle, la meilleure de l'escadre du Duc de Turis; & en attendant qu'elle arrivât à Gayette, il m'envoya le Prince de Cellamare, Doyen du Conseil Collatéral, pour donner tous les ordres nécessaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & caresses possibles, comme il estoit expressément commandé par la dépêche du Roy d'Espagne, témoignant desirer de me voir, pour conférer avec moy sur les propositions que j'avois faites, & qui luy avoient esté envoyées. Il le fit accompagner d'un sien Secrétaire, Bourguignon, nommé Dom Edoüard de Francalmont, que j'avois autrefois connu en Flandres, qui me fit vn grand compliment de sa part, s'excusant de tous les mauvais traitemens que j'avois reçus, dont il n'avoit pû se dispenser, à cause que j'estois dans vn Royaume, dont j'avois soutenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos, & l'autorité n'étoient pas tout-à-fait rétablis: Mais que si j'eusse esté en vn autre endroit, il en auroit usé d'une manière bien différente, & m'auroit fait voir par les soins qu'il auroit pris de me servir, & de m'obliger, combien il considéroit vne personne de mon mérite, & de ma naissance. Je répondis le plus courtois-

fement qu'il me fut possible à toutes ces civilitez , luy témoignant avoir toute la reconnoissance possible pour vn procédé si honneste, & si galant. Il me dit ensuite, que son Maître se souvenant de m'avoir vû à Rome , où il avoit pris beaucoup d'estime & d'amitié pour moy, quoy qu'il me trouvât les armes à la main ; & qu'il me reconnut pour le plus dangereux ennemi qu'eût pour lors la Monarchie d'Espagne , ce qui lui devoit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes sortes de moyens ; Il avoit neantmoins pris soin de ma conservation , en refusant plusieurs fois les offres qui luy avoient esté faites , d'attenter sur ma vie par les poisons , & les assassinats.

Comme j'avois sur moy dequoy prouver le contraire, cette dissimulation si inutile me choqua ; & je luy répondis que j'estois fort redevable à Monsieur le Comte d'Ognate des bons sentimens qu'il avoit eus pour moy , d'avoir refusé si souvent ma mort, quand elle luy avoit esté offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les différentes heures de la journée , il ne se ressouvenoit peutestre pas d'avoir fait donner par Cornelio Spinola, à Cicio di Regina, vne promesse de six mille écus ; & expédier vn billet pour vne Compagnie de cavalerie , que je luy fis voir , pour m'assassiner le vingt-cinquième de Mars dans l'Eglise de l'Annonciade ; ce que j'avois appris de la confession qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'ils avoit confirmé à sa mort : Que je ne luy en voulois point de mal , puisqu'il estoit bien juste qu'il servît le Roy son Maître, & qu'en l'état où j'avois mis ses affaires , je ne le pouvois blâmer d'avoir eu recours à toutes sortes de voies, pour se défaire de moy ; Mais que je ne pouvois m'empêcher de luy dire que je luy aurois esté bien plus obligé , de trouver plus de sincérité dans

les civilitez qu'il me faisoit faire , & de ne les pas porter dans vn si grãd excez que j'eusse malheureusement entre les mains dequoy les contredire. Fre- calmont me pria de luy vouloir rendre les deux billets que je luy avois montrez, afin de les brûler, & d'en étouffer à jamais la mémoire; Mais je luy repliquai que ce seroit mal servir son Maître, & que je voulois les faire voir au Roy d'Espagne, & luy témoigner qu'il avoit à Naples vn Viceroy qui avoit mis toutes choses en œuvre, & navoit rien épargné pour le servir, & pour affermir vn trône qui avoit esté si long-temps chancelant.

Pour le Prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traitemens, & de caresses que je devois recevoir en Espagne, où j'estois attendu avec beaucoup d'impatience; Que je n'y serois pas long-temps sans obtenir ma liberté, puisque dans les desordres présens qu'il y avoit en France, l'on faisoit grand fondement sur mon crédit, sur ma valeur, & sur mes ressentimens: Que l'on me donneroit toutes les assistances nécessaires pour les pousser à bout; & que dans la confiance que l'on vouloit prendre en moy, l'Espagne y croyoit trouver de grands avantages, & m'y faire aussi rencontrer mon établissement, & ma fortune. Ensuite il me dit, qu'il m'apprenoit à regret la prison de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eu des liaisons trop étroittes avec moy, dont je pourrois bien, si je voulois, en dire des nouvelles. Je luy repartis avec chagrin; Si le Viceroy a curiosité d'apprendre les intrigues que j'avois avec la Noblesse, Césaré Blanco, Achilé Minutulo, & vous, Monsieur, l'en pouvez éclaircir, puisque je ne les eus que par vostre moyen, & que vous savez bien que je vous avois promis à tous trois, la conservation de vos

biens, & de vos charges. Il fut saisi d'apprehension, & me conjura de ne le pas perdre, & sur tout de ne point parler en Espagne de tout ce qui s'estoit fait. Je luy dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empêcher : Vous me parlez contre mes amis, vous insultez à leur disgrâce, & avez mesme vos deux camarades & vous, estant du Conseil Collatéral, opiné à me faire trancher la teste, croyant par ma mort, faire perdre la connoissance de tous les commerces que vous avez eus avec moy. Ma vie, graces à Dieu, est malgré vous en seureté : Je vas en Espagne où l'on prendra entiere confiance en moy, & l'on me croira de tout ce que je dirai sur les choses passées. Je puis me venger, & vous ruiner : mais je suis trop généreux pour l'entreprendre : mettez-vous l'esprit en repos, vous estes en seureté, si vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire ; mais aussi, je prétends, pour en user si bien avec vous, que vous employez le crédit que vous avez, pour tirer d'embarras les personnes que vous connoissez avoir eû quelque amitié pour moy : car à moins de cela, vous devez appréhender ma vengeance, & mes justes ressentimens. Nous nous donnâmes chacun de nôtre côté, les paroles que nous desirions l'un de l'autre, & il se rassura des inquiétudes où j'avois pris plaisir de le tenir assez long-temps.

Dom Alvaro de la Torrè, ayant sù que l'on me devoit porter en Espagne, retourna de Rome en diligence, afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir, sans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de Cellamare, je luy dis, que, quelque joie que je reçusse de faire vn voyage, qui devoit vray-semblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec vn homme, qui en avoit si mal usé avec moy, & qu'il

faudroit me porter lié dans la galère , puis-que je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me répondit que si sa personne ne m'estois pa agréable, l'on me feroit accompagner par vn autre , puis-que l'on estoit résolu de me donner toute sorte de satisfaction , & l'on choisit en sa place, Dom Antonio d'Arenzano , Commandant par commission dans le château de Gayette, dont il obtint le Gouvernement , vacant par la mort du Prince d'Ascoli. Et Dom Alvaro de la Torrè qui s'étoit par sa mauvaise conduite ruiné avec le Viceroy, & avec moy, demeura avec la dernière douleur , y ajoûtant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu, ni qu'il se présentât devant moy quand je partis. Il estoit entièrement perdu , & n'avoit rien à prétendre, quand Dom jüan de Margarejo Lieutenant du Château-neuf de Naples , mourut heureusement pour luy , & le Duc de Médina de las Torrez son Maître , qui en est le Gouverneur perpetuel luy donna sa Lieutenantce.

Je tirai cét avantage de ma prison , de faire voir à toute la Chrestienté , quelque opinion que l'on eût eü du contraire , que mon seul credit , & ma considération particulière , maintenoient tout le monde les armes à la main dans le Royaume , puis-que sur la nouvelle de la prise de Naples par les Espagnols , personne ne perdit courage , mais dès que l'on apprit ma détention , l'on mit bas les armes , en témoignant que mes seuls intérêts, & non la haine publique , y soutenoient la guerre : & dès que je fus hors d'état d'agir, chaeun reprit ses fers, sans avoir la pensèe de s'en délivrer que sous mon commandement, & mon autorité.

En sortant du château de Gavette , l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon qui est debout dans vne quaiße , vis à vis la Chapelle, appuyé sur

vn bâton de commandement, avec son chapeau sur sa teste, botté & révestu d'une calaque de velours vert, avec du galon d'or; il est fort bien conservé. Il estoit de fort belle taille, & des plus grands hommes de son temps: l'on remarque tous ses traits de son visage, & il paroist d'une mine fort fière, & telle que la pouvoit avoir vn homme d'aussi grand mérite, & d'un courage aussi inébranlable, qu'il le fit paroistre à sa mort. La galère estant prestee, & le vent estant favorable, sur la fin du mois de May le jour de l'Ascension, je m'y allay embarquer, avec la consolation de voir l'amour, que je laissois dans les cœurs des Peuples du Royaume de Naples, par les démonstrations, que celuy de Gayette m'en fit paroistre (quelque soin que l'on prit de m'en ôter la connoissance): & la galère ayant sarpé, je m'éloignai de terre au bruit de tout le canon du château, & de la ville de Gayette, pour prendre la route d'Espagne, où je devois trouver la fin de mes disgraces, & ma liberté.

F I N.





PRIUILEGE DU ROY.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU,
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE:
*A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans
nos Cours de Parlement, Baillifs, Schnéchaux, Pre-
vosts, & autres nos Iusticiers qu'il appartiendra:*
Salut. Nostre bien amé le Sieur DE SAINCTYON,
Secretaire de défunt nostre tres-cher & tres-amié
Cousin le Duc de Guise, Nous a fait remontrer qu'il
a recouvré un Livre intitulé: *Memoires du Duc de
Guise, sur la conduite qu'il a tenuë dans son pre-
mier voyage de Naples; lequel Livre l'exposant de-
sireroit faire imprimer, ce qu'il ne peut sans avoir
sur ce nos Lettres, humblement requerant icelles:* A
CES CAUSES, desirant favorablement traiter
l'exposant: Nous luy avons permis & octroyé par ces
presentes, permettons & octroyons de faire imprimer,
vendre & debiter ledit Livre, en telle marge, forme
& caractère, & autant de fois que bon luy semblera,
durant le temps de dix années entières & accôplies,
à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour
la premiere fois, pendant lequel temps nous faisons
tres-expressés inhibitions, & défenses à tous Impri-
meurs, Libraires & autres, de quelques qualitez &
conditions qu'ils soient, d'imprimer, vendre, ni distri-
buër en aucun endroit de nôtre Royaume ledit Li-
vre, sous pretexte d'augmentation, correction, chan-
gement de titre, divisions, ordre & matières, ou faus-
ses marques, en quelque sorte & manière que ce soit,
sans le consentement dudit exposant ou de ceux qui
auront charge de luy, sur peine aux contrevenans de
dix mille livre d'amende, applicable un tiers à nous,

un tiers à l'Hospital Général, & l'autre tiers à l'ex-
posant, & de confiscation des exemplaires contrefaits,
& de tous depens, dommages, intérêts. Même si au-
cuns Libraires & Imprimeurs de notre Royaume ou
Estrangers trafiquans en iceluy étoient trouvez saisis
d'aucuns exemplaires contrefaits: Nous voulons qu'ils
soient condamnés en pareille amende, dommages &
intérêts, que s'ils les avoient imprimez, ou fait im-
primer. A la charge toutefois qu'avant d'exposer ledit
Livre en vente, il sera mis deux exemplaires dudit
Livre dans notre Bibliothèque publique, un en celle
de notre Château du Louvre, dans notre cabinet, &
un autre en celle de notre cher amé & feal Cheva-
lier, le Sr. Seguier, Chancelier de France, & à faute
de rapporter és mains du Sieur grand Audiencier de
France en quartier, le recepisse de nos Bibliothécaires,
& du Sieur Cramoisy commis par ledit Chancel-
lier, un Acte de la délivrance des exemplaires: Nous
avons dès à présent déclaré ladite permission nulle,
& avons enjoint au Syndic des Libraires & Graveurs
de faire saisir tous les exemplaires qui auront esté
imprimez, sans avoir satisfait aux clauses portées
par les presentes. Du contenu desquelles Nous voulons
& vous mandons, que vous fassiez jouir, & user
plainement & paisiblement ledit Exposant ou ceux
qui auront charge de luy: Voulons aussi qu'en mettât
un brief Extrait des presentes au commencement dudit
Livre, ou à la fin, elles soient tenues pour deuxièmement
signifiées, & que foy soit ajoutée comme à l'Origina-
l. Mandons au premier notre Huisier ou Sergent
sur ce requis, faire pour l'exécution des presentes, tous
Exploits nécessaires, sans demander autre permission,
nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande,
prise à partie, & autres Lettres à ce contraire.
CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné
à Paris le sixième jour de Juin, l'an de grace mil six

*cens soixante sept, & de notre regne le vingt-quatre.
Signe par le Roy en son Conseil, BACHELIER,
& scellé du grand sceau de cire jaune.*

Je sous-signé reconnois avoir transporté le present Privilege aux Sieur Edme Martin, & Sebastien Mabre-Cramoisy, pour en jouir pleinement, sans que j'y puisse d'oresnavant pretendre aucune chose, suivant l'accord fait entre nous. Fait ce 23. de Juillet, 1667. Signé, DE SAINTYON.

*Régistré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, suivant & conformément à l'Arrest du Parlement, du 8. Avril 1665.
Fait ce 13. Decembre, 1667.*

Signé, THIERRY Adjoint du Syndic.

*PRIVILEGE DES ESTATS GENERAUX
des Provinces Unies des Pais-Bas.*

De Staten Generael der Vercenich de Nederlanden.

AL I E N den geenen die desen sullen sien ofre
Ahooren lesen: Salut, Doen te Weeten, &c.

TRADUCTION DUDIT PRIVILEGE.

LES ESTAT GENERAUX DES PROVINCES UNIES
DES PAÏS-BAS: A tous ceux qui ces presentes
lettres liront ou entendront lire: Salut. Savoir
faisons que nous avons consenti, accordé, & octroyé,
comme par ces presentes nous consentons, accordons,
& octroyons à Sebastien Mabre-Cramoisy, Impri-

meur du Roy de France, la permission d'imprimer, vendre, & debiter dans ces Provinces unies, Pais, Villes & autres lieux qui en dépendent, deux livres, dont le premier a pour tiltre : Memoires de feu Monsieur le Duc de Guise ; & l'autre : Memoires concernant le Traitté de Monçon, & l'acquisition de Pignerol, durant l'espace de quinze années consecutives, & ce à l'exclusion de tous autres. Défendât à tous & un chacun des habitans desdites Provinces Unies, Pais, Villes, & autres lieux de leur jurisdiction, durant le temps desdites quinze années prochainement venant, d'imprimer lesdits livres, ou quelques parties d'iceux, ou mesme d'apporter dans le ressort desdites Provinces Unies lesdits livres d'autre impression que celle dudit M^{re}-Cramoisy pour les vendre & debiter, à peine de confiscation de tous les exemplaires qui seront trouvez contrefaits, & en outre de trois cens livres Carolus d'amende, applicable un tiers aux Officiers qui jugeront le proces, un tiers pour subvenir à la necessité des pauvres, & l'autre tiers au profit dudit Sebastien M^{re}-Cramoisy, &c. Donné à la Haye en nostre assemblée, sous nostre grand seau, & sous le sein & parabhe ordinaire de nostre Greffier, le 28. Novembre 1667. AB. DE PALLANT. Et plus bas, Par ordonnance desdits Seigneurs Estats Généraux, N. RVYSCH.

PRIVILEGE DV VICE-LEGAT D'AVIGNON.

LAVRENS LOMEILINI Reférendaire de l'une & l'autre signature de N^{re} S. P. Regent de la Chancellerie, Vice-Legat, & Gouverneur général en la cité & légation d'Avignon, & Sur-intendant de, armes de sa Sainteté en cet Etat. Sur ce qui nous a

esté tres-humblement représenté pour la part du Sr. Mabre-Cramoisy Imprimeur du Roy à Paris, d'avoir non sans beaucoup de peine, recouvré deux livres : l'un intitulé, Les Memoires du Duc de Guise : & l'autre, Les Memoires concernant le Traitté de Monçon, & de l'acquisition de Pignerol. Et desirant iceluy Cramoisy imprimer lesdits livres, ce qu'il ne peut faire qu'avec une dépense assez considerable, il craint que quelque personne ne vienne à se servir de son nom pour faire imprimer lesdits livres en cette ville & Etat, dequoy recevroit un grand prejudice: Nous requerant sur ce vouloir luy expedier nos Lettres de grace & privilege particulier & privatif. A laquelle priere & requeste inclinant à ses causes agréant & approuvant, comme nous avons agréé & approuvé l'impression desdits Livres, sous les intitulations susdites : Et desirant gratifier ledit Cramoisy, & luy donner moyen de remboursement de sa dépense: Par ces presentes luy avons permis & permettons de faire imprimer & privativement vendre & distribuer par toutes villes & lieux de cedit Etat, & par tel Libraire qu'il vouldra choisir les exemplaires des susdits Ltures, autant de fois que bon luy semblera durant l'espace de sept années à compter du jour & dates des presentes : faisans comme nous avons fait & faisons tres-expresses inhibitions & défences à tous Imprimeurs de cetteditte ville & Etat, & à tous autres de quelle qualité & condition qu'ils soient d'imprimer extraire, ou contrafaire en aucune façon que ce soit lesdits Liures ou partie d'iceux moins en vendre ni distribuer d'autres que ceux seront imprimez par ledit Cramoisy, ou de ceux qui auront droit de luy me mes sous quel prétexte d'augmentation, correction, changement de titres, aussyes marques, ou autrement, en quelle façon & manière que ce soit, à peine de confiscation des exem-

plaires contrefaits, caractère, presses & instrumens,
qui auront servi ausdites impressions, de tout dépēs,
dommages, & intérêts, & de deux cens écus d'amien-
de ipso facto, sans autre déclaration incroyable pour
chacun contrevenant chacune fois qu'ils contre-
viendront, applicables un tiers à la Reverende
Chambre, un tiers au grand Hospital & l'autre tiers
audit Cramoisy: à condition qu'il sera mis un exem-
plaire dudit Livre qui sera imprimé vendu & debi-
té en, vertu des presentes dans nostre Bibliotheque,
avant que de les exposer en vente, à peine de nullité
d'icelles. Du contenu ausquelles mandons & ordon-
nons à tous Juges, Magistrats & autres Justiciers &
Officiers de sa Sainteté en cette ville & Estat, qu'ils
fussent jouir plainement & paisiblement ledit Cra-
moisy, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir
que leur soit donné aucun trouble ni empêchement,
sur peine desobeïssance V O U L O N S aussi que l'ex-
trait des presentes estant mis à la fin ou au commen-
cemēt desdits Livres, oste tout prétexte, & cause d'i-
gnorance: & soient tenues pour bien & deuement
signifiées, & que foy y soit ajoutée comme à l'origi-
nal: MANDONS au premier Courrier, Sergent, ou au-
tres Justiciers ou Officiers de sa Sainteté requis, de
faire tous exploits necessaires pour leur execution:
lesquelles avons voulu & ordonné, voulons & or-
donnons sortir leur plein & entier effet, toutes cho-
ses au contraire, nonobstant ausquelles avons déro-
gé & dérogeons par cesdites presntes. DONNE en
Avignon au Palais Apostolique ce 27. Janvier 1668.
Signé, L LOMELLINVS Vice-Legatus. Et plus bas,
FLOREN, Archeviste & Secrétaire, ainsi à l Ori-
ginal.

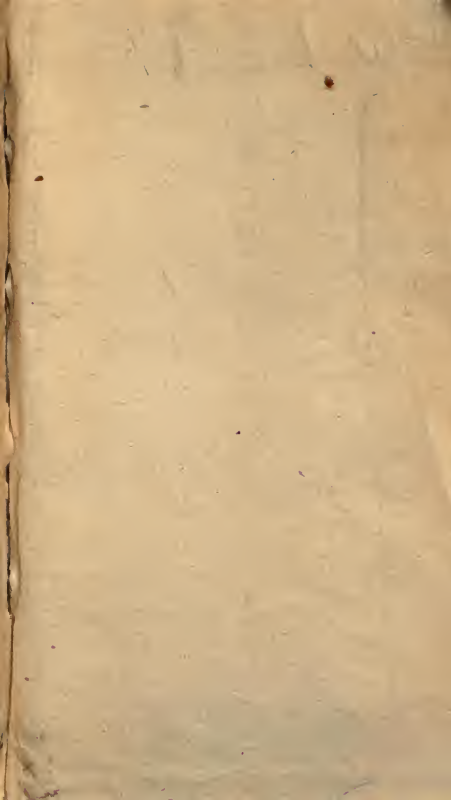
VA1
1550538



102.

A.

18.





148

A.

18.

